



N° 1.

## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

Janvier 1916.

**Aux Maîtres et Élèves mobilisés de « Saint-Vincent »,  
bonne et heureuse année !**

**CHERS AMIS,**

Jusqu'ici, vous êtes restés en relation avec votre Petit-Séminaire, et tous les jours arrivent à « Saint-Vincent » des lettres du front, des dépôts, des hôpitaux, voire même d'Allemagne, où le cher M. Kerhervé va bientôt commencer son dix-septième mois d'exil.

Toutes vos lettres, soyez-en sûrs, sont lues avec plaisir. Aussi, continuez à en envoyer.

On ne peut pas vous répondre toujours longuement, car le travail ne manque pas aux maîtres qui restent. On a donc songé à vous adresser chaque mois une lettre imprimée de quatre pages qui sera comme un trait d'union entre « Saint-Vincent » et les maîtres et élèves qui sont aux armées. Vous y trouverez les adresses des amis, les nouvelles qui pourront vous intéresser, nouvelles de l'école, nouvelles du pays, et même nouvelles du front. Ces dernières, c'est vous qui nous les fournirez.

Cette première lettre vous portera nos souhaits de bonne année. Que le bon Dieu répande sur vous ses meilleures bénédictions, qu'il vous donne les grâces dont vous avez besoin pour accomplir vaillamment votre tâche, et que 1916 ne soit pas terminé sans que nous ayons le plaisir de vous voir de retour et pour de bon !

**Visite de Monseigneur au Petit-Séminaire.**

Monseigneur est arrivé à « Saint-Vincent » le mercredi 22 Décembre, veille des vacances, à 3 h. 1/2. Tous les élèves se réunissent dans la salle des fêtes et la chorale fait entendre tout

d'abord le beau cantique breton (*Kantik ar Vrezel : Truez Gwer-c'hez Vari*), composé par le P. Trébaol, sur un vieil air breton harmonisé par M. Mayet. Ce cantique, plein de piété, de douceur religieuse, convient parfaitement aux circonstances actuelles, et exprime les sentiments qui sont dans toutes les âmes.

Puis un élève de Philosophie, Jean Le Moal, quitte sa place et, au nom de tous ses camarades, lit, d'une voix claire et distincte, le compliment traditionnel :

MONSEIGNEUR,

Les élèves du Petit-Séminaire sont bien sensibles à l'honneur que vous leur faites en venant, malgré vos travaux et vos préoccupations, passer quelques moments au milieu d'eux, et c'est du plus profond de leurs cœurs qu'ils vous offrent leurs vœux et souhaits de bonne année.

Pourquoi faut-il que nous ne soyons pas tous, maîtres et élèves, réunis aujourd'hui autour de Votre Grandeur ? Lorsque l'an dernier, à pareille époque, vous êtes venu parmi nous, notre nombre était déjà bien diminué ; mais nous espérions que, cette année du moins, des temps meilleurs seraient venus et que nous aurions eu le bonheur de nous retrouver. — Dieu ne l'a pas voulu. Là-bas, dans les tranchées, les ambulances, les hôpitaux, professeurs et élèves continuent à se dévouer pour la France, à se sacrifier pour elle. Tous ont fait à Dieu l'oblation de leur vie pour la Patrie ; quelques-uns ont déjà versé leur sang, mais d'autres ont pris la place de ceux qui sont tombés.

Pendant qu'ils luttent et qu'ils souffrent, à « Saint-Vincent » nous prions pour eux et nous offrons notre travail et nos sacrifices pour le salut de la France. Nos classes se font comme par le passé, grâce au dévouement de nos maîtres qui ne reculent devant aucune fatigue et qui s'ingénient à triompher de toutes les difficultés qui se présentent. Leur exemple est pour nous un stimulant et nous comprenons que, dans les circonstances actuelles, nous devons être plus généreux dans l'accomplissement de nos devoirs d'écoliers. Aussi le trimestre qui vient de s'écouler a été peut-être meilleur que ceux des années passées, et nous ferons en sorte, Monseigneur, qu'au mois de Juillet, M. le Supérieur puisse rendre témoignage à Votre Grandeur que toute l'année il a été content de nous.

Nous travaillerons parce que c'est la volonté du bon Dieu. Nous travaillerons afin de nous sanctifier et de nous préparer à remplir dignement la mission à laquelle nous aspirons. Que de vides aura faits cette terrible guerre dans les rangs du clergé ! Et cependant qu'il y aura de travail plus tard pour relever la France, la faire rentrer dans la tradition chrétienne qui a fait sa grandeur et sa beauté et qu'elle n'aurait jamais dû abandonner ! Comme au temps de Notre Seigneur, on pourra sans doute dire : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux ». Nous nous efforcerons, Monseigneur, de rester toujours fidèles à l'esprit de notre vocation, estimant qu'il n'y a rien de plus beau que de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Du haut du Ciel nos morts nous aideront de leurs prières, et le souvenir de leur vaillance et de leur générosité nous soutiendra au milieu de nos luttes et de nos difficultés.

Des moments de découragement surviendront, sans doute, et nous aurons besoin de la grâce de Dieu pour en triompher. Que votre bénédiction, Monseigneur, l'attire sur nous plus abondante et plus efficace ! De notre côté, nous prions pour Votre Grandeur, nous demanderons à Dieu de vous accorder de longues et heureuses années, de vous combler de ses grâces et de ses bénédictions. Nous prions pour que le coin de vitne qui vous a été confié par le Père de famille porte plus de fruits que

jamais, que la foi, que la charité et toutes les vertus chrétiennes brillent d'un éclat, toujours plus vif sur cette terre de Bretagne qui vous est si chère, que Notre Seigneur y soit de plus en plus aimé et loué : « *Meurra vezo Jesus-Krist !* »

Monseigneur remercie J. Le Moal pour son compliment touchant, si pieux, si plein d'émotion... « Mes amis, on a fait allusion à vos morts. Sachez que votre Evêque a pris part à votre deuil, et que son cœur était ému lorsqu'il apprenait la mort d'un petit séminariste... Ce sont mes enfants, vous le savez. C'étaient mes futurs prêtres. Ils rêvaient de revêtir bientôt la soutane, plus tard l'aube, de monter à l'autel et d'y offrir la sainte Victime. Et ils sont tombés ; ils sont devenus des victimes, victimes purement de choix, dont le sang généreusement versé contribue certainement au salut de la France... » Puis Monseigneur, dans une causerie toute paternelle, donne à ses petits séminaristes les conseils que lui suggère son amour pour eux. Il les exhorte à travailler avec persévérance, à étudier toutes les matières du programme sans exception, il les exhorte à prier, à prier la Sainte Vierge, Reine de France, qui seule peut nous donner la victoire. Puis, pendant les vacances, ils assisteront pieusement aux offices de la paroisse, prêteront leur concours pour le chant et les cérémonies, donneront le bon exemple, se souvenant que, toujours et partout, ils doivent s'efforcer de maintenir intact le bon renom de « Saint-Vincent ». En terminant, Monseigneur accorde un jour de congé aux élèves, ce qui permet de faire durer les vacances jusqu'au jeudi 6 Janvier. M. Mayet fait chanter un second morceau de musique, « les Canaris de Verdun », et Monseigneur retire après avoir donné sa bénédiction aux élèves.

### Places d'Examen.

Elles ont été proclamées devant Monseigneur.

Huitième : 1<sup>er</sup>, Pierre Martel ; 2<sup>e</sup>, Louis Le Roux.

Septième : 1<sup>er</sup>, Louis Chuto ; 2<sup>e</sup>, Eugène Queinnec.

Sixième : 1<sup>er</sup>, François Merceur ; 2<sup>e</sup>, Jean Person ; 3<sup>e</sup>, Jos

Douguet.

Cinquième : 1<sup>ers</sup>, *ex-æquo*, Jean-Pierre Le Gall et Corentin Le

cheminou.

Quatrième : 1<sup>er</sup>, Yves Dréau ; 2<sup>e</sup>, Jean Henry.

Troisième : 1<sup>er</sup>, Charles Toscer ; 2<sup>e</sup>, Lucien Pondaven.

Seconde : 1<sup>er</sup>, Jean-Marie Coadou ; 2<sup>es</sup>, *ex-æquo*, Jean-M

Quélen et Thomas Keraudren.

Première : 1<sup>er</sup>, Noël Person ; 2<sup>e</sup>, Jean Le Daré.

Philosophie : Excellence : 1<sup>er</sup>, Jean Le Moal ; 2<sup>e</sup>, Alph

## Organisation des Classes pendant le premier trimestre.

Le trimestre s'est passé sans trop de difficultés. Cependant, le travail n'a pas manqué aux maîtres. Il a fallu réunir certaines classes. Ainsi, la Première et la Seconde ont été confiées à M. Prigent d'abord, puis à M. Gaonac'h depuis un mois. M. le Supérieur s'est chargé de la Troisième et de la Quatrième. La Cinquième, depuis que M. Gaonac'h a dû l'abandonner pour la Première, est faite par MM. Le Roux et Hervé. En Sixième, M. Mayet a fait les classes de sciences, et M. Guillermit les classes de lettres. La Septième et la Huitième sont réunies et ont pour professeur M. Boézennec, qui est en même temps maître d'études. — Les philosophes suivent les cours de « Saint-Yves » et ont pour professeurs MM. Duval et Cléac'h.

La surveillance est faite par M. Conseil dans la division des petits, et par M. l'Econome dans la division des grands.

Les cours spéciaux ont été faits, comme l'an dernier, par MM. Donnart, Le Pemp, Trébaol. Nous allons, malheureusement, perdre M. Donnart, qui est appelé à Brest, au 2<sup>e</sup> colonial... Ceux qui restent se multiplieront une fois de plus.

## Adresses nouvelles des soldats de la classe 16, qui viennent de partir vers le front.

C. Larnicol, au 93<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, secteur 63 ;

P. Le Mao, au 91<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 159 ;

F. Milliner et Paul Salaün, au 71<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> Bon, 35 Cie, 13<sup>e</sup> Esc., secteur 24 annexe ;

F.-M. Lapous, au 91<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> Sect., secteur 159 ;

M. Derven, au 62<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, 5<sup>e</sup> Esc., secteur 63 ;

Y. Nicolas, caporal au 116<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> Bat<sup>on</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, 1<sup>er</sup> groupe, secteur 63 ;

J. Roudaut, au 62<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 63 ;

J. D'Hervais, au 62<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 63.

## Contingent de la classe 17.

Bréniel, Briand, Buhanic, Chayet, Cornec, Frabolot, Garrec, Guéguéniat, Guichaoua, Guilloux, Hamon N., Le Dréau, Le Mao R., Lérans, Le Toux, Loussouarn, Pelliel, Plassart, Poulhazan, Pouliquen, Quéinnec, Tréguier.

## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER



N° 2.

Février 1916.

*Bien chers Amis,*

Le *Bulletin* de Janvier a été expédié à tous les « Anciens » dont nous possédions l'adresse. En retour, nous avons reçu quantité de charmantes lettres toutes pleines de compliments, de *desiderata* et de copie. Les compliments ne nous ont pas gênés longtemps. Nous les avons adressés au « vaillant Aumônier de la 22<sup>e</sup> Division » qui, non content de payer tous les frais d'impression du n° 1, s'est offert encore à contribuer largement à l'entretien du nouveau-né ». A chacun son dû : Monsieur Bossus vos compliments et les nôtres.

Pour les *desiderata*, nous voudrions bien « contenter tout le monde » tout de suite ; nous espérons être plus heureux que le Meunier de la paroisse, à condition qu'on nous donne le temps. « Sans aucun doute, dit le *Bulletin* s'adressera à tous ceux qui ont passé par Saint-Vincent, anciens, camarades et élèves, depuis sa fondation ? » — C'est bien notre intention ; mais qu'on nous fournisse toutes les adresses. — « Ne pourrait-on pas, d'un autre, donner la liste de tous les mobilisés, par Cours, avec l'adresse de chacun ? » — Ce serait bien difficile, et bien long. Nous ne pouvons aujourd'hui les adresses des soldats de la classe 17. Ce sont nos Benjamins de la famille : ils seront tout heureux, ces chers petits, de se voir servis les premiers, puis cela leur vaudra de bonnes et longues lettres de leurs frères « poilus ». — « Ce sera un vrai plaisir de recevoir, chaque mois, ce petit messenger de Saint-Vincent, qui, je l'espère, est élastique et pourra, malgré travaux et surmenages de la guerre, durer encore un peu. Vous avez là-bas vos grands philosophes et historiens (et pourquoi pas d'autres plus jeunes ?) qui s'en voudraient à refuser à leurs amis et condisciples des tranchées ou de l'arrière, de leur écrire quelques lignes de leurs mains... Quatre pages suffiraient-elles ? J'en doute... Une lettre par mois, c'est peu ; qu'en pensez-vous ? », etc. » — Nous pensons sans doute comme vous, mais patience ! Pour tout cela et pour beaucoup d'autres modifications encore, *videbitur* par la suite.

de Cham-  
elin, Jules  
protecteurs ;  
Il en reste  
de Guillou,  
déjà ser-  
arrêter les  
chée, pour

nous a pas  
le, Saint-  
j'étais et  
un champ  
foot-ball

teur 83.

honneur,  
eorgelin,  
et publié

et Marc  
réclamé  
je voulais  
front, et  
du même  
et sau-  
atrépide  
ts. « Un  
jour où  
A quelle  
aussitôt  
que je  
avant ;  
plus en  
deman-  
acte de  
dans sa

*Comptes*

Ce n'est pas que nous craignons de manquer de copie. De vos lettres de Janvier on extrairait assez pour remplir tous les *Bulletins* à venir, et nous aimons à croire que le mois de Février et les mois suivants nous en apporteront tout autant. De ce que vous écrirez rien ne sera perdu ; tout sera serré avec soin : c'est la matière du futur *Livre d'Or* de Saint-Vincent.

### Aux Jeunes de la classe 17.

Le *Bulletin* mensuel qui doit permettre aux anciens de Saint-Vincent de se sentir les coudes, me permet de vous adresser le salut de bienvenue d'un vétéran de la grande armée. Je vous l'adresse de tout cœur.

Il vous vient d'un village du front, où plus une maison ne reste debout. Pendant que je vous écris, les aéros français ronronnent joyeusement au-dessus de nous. Les Farman, tels des coqs au vol fatigué, observent les lignes ennemies et règlent le tir de l'artillerie, pendant qu'un Nieuport à l'allure rapide, tourne et virevolte cherchant « *quem devoret* ». Je suis tranquille, car les canons ennemis ne veulent pas trahir leur emplacement en tirant, quand les oiseaux de France sont dans les airs.

En temps habituel, ils ne sont pas si sages et nous arrosent copieusement de leurs marmites. Ma division n'a pas eu trop à souffrir jusqu'à présent, et les seules pertes que nous ayons eu à déplorer, c'est la mort de deux braves mulets qu'un obus est venu surprendre, pendant qu'ils traînaient péniblement, sur des chemins boueux, une voiture de compagnie. Le conducteur n'a eu que l'émotion que lui a causée la mort subite de ses deux braves serviteurs. Il ne faut pas cependant trop s'y fier, et quand on y pense le moins, une marmite peut venir vous supprimer ; aussi, nous sommes très prudents.

Ces émotions vous seront épargnées pendant les longs mois de votre préparation à la guerre. Travaillez à devenir de bons soldats. Appliquez-vous surtout à faire d'excellents tireurs. En attendant, supportez avec patience les ennuis de votre préparation à vos futurs travaux. Vous serez sans doute, surpris que la caserne ressemble si étrangement à ce qu'elle était en temps de paix. Vous y pourrez donc faire, surtout par votre exemple, l'apprentissage de l'apostolat qui sera plus tard le but suprême de votre vie.

Plus tard, votre instruction finie, vous nous viendrez avec votre enthousiasme, votre ardeur avide de se dépenser, rajeunir nos vieux cadres, et transfuser du sang nouveau dans ma chère division. Quel plaisir vous aurez alors à vous retrouver avec vos anciens camarades ! Ils sont déjà nombreux dans ma division et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je les retrouve soit dans les tranchées, soit dans les cantonnements où ils viennent se reposer de leurs fatigues.

Leur nombre, hélas ! a diminué lors de la récente attaque de Champagne. Quelques-uns sont glorieusement tombés : A. Georgelin, Jules Le Gall, et sont allés Là-haut augmenter le nombre de nos protecteurs ; Jules Gourlaouen a disparu ; Péron, Cloastre ont été blessés. Il en reste encore un petit nombre : Guéguen, de Moëlan, Christophe Le Guillou, Normant, les frères Séité, Jean-Paul Paugam. Ce dernier est déjà sergent, mais il n'ose, malgré son adresse connue, essayer d'arrêter les obus qui viennent et se contente de se cacher dans sa tranchée, pour laisser passer « la balle ».

Quand vous viendrez à votre tour, si du moins Dieu ne nous a pas donné la victoire avant, vous vous trouverez donc en famille, Saint-Vincent sera bien représenté sur le front, et en sportman que j'étais et que je reste, j'espère que vous saurez encore triompher sur un champ plus vaste, comme vous triomphiez jadis sur les terrains de foot-ball de Quimper.

Bon courage, mes petits amis, et que Dieu vous garde.

Votre tout dévoué

H. BOSSUS,

Aumônier divisionnaire, Secteur 83.

### Nos morts. Jules Le Gall.

A la liste déjà longue des anciens élèves tombés au champ d'honneur, nous avons eu la douleur d'ajouter le nom de l'abbé Auguste Georgelin, dont M. le Supérieur du Grand Séminaire a annoncé la mort et publié la belle citation à l'ordre du jour, et le nom de Jules Le Gall.

Dès le début de la guerre, tout comme Joseph Georgelin et Marc Dorval ses condisciples de Rhétorique, Jules Le Gall avait réclamé de ses parents, jusqu'à l'obtenir, l'autorisation de s'engager. « Je voulais être *prêtre, missionnaire et martyr*, écrivait-il en partant pour le front, et je le veux toujours. Si je meurs à la guerre, j'ai tout mon désir du même coup : car le soldat français qui tombe face aux Boches impies et sauvages, n'est-il pas tout cela à la fois ? » Il va sans dire que l'intrépide jeune homme persista jusqu'à la fin dans ses généreux sentiments. « Un ordre vient de nous arriver, écrivait-il à ses parents, la veille du jour où il fut blessé à mort, portant que l'attaque se déclanche demain. A quelle heure ? Je ne saurais vous le dire. Ma compagnie doit attaquer aussitôt qu'un renfort sera demandé. Il y a donc beaucoup de chances que je marche aussi. J'aurais voulu me confesser et communier auparavant ; ce me sera impossible, je crois, car les aumôniers sont beaucoup plus en arrière. Quoi qu'il en soit, ce soir et demain avant l'opération je demanderai pardon à Dieu des fautes de ma vie passée, et je ferai mon acte de contrition. Si je viens à mourir au champ d'honneur, Dieu, dans sa

bonté, tiendra compte de mon sincère repentir. Je pars donc au combat avec une grande confiance en Lui : je remets mon âme entre ses mains, que sa sainte volonté soit faite. Vive la France ! Vive Dieu ! Je vous embrasse tous bien fort. Priez pour moi, je prie pour vous ! Adieu !  
— JULES.

P. S. — Si je survivais à l'attaque, je vous écrirai aussitôt l'attaque terminée. Si j'y reste, ne vous faites pas de chagrin : j'irai vous préparer votre place dans le Ciel. Allons ! Adieu, ou plutôt au revoir ! — JULES. »

### Un conseil d'ami.

Un petit conseil à nos jeunes gens mobilisés et un exemple à l'appui.

« Bienheureux celui qui trouve un ami véritable : celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. » Vous savez l'influence immense qu'exerce sur l'esprit d'un ami la voix de l'ami qui l'avertit franchement, l'aide de ses conseils, le reprend, le relève, le détourne de l'erreur. Or, dans beaucoup de cas, le livre pieux tient lieu d'ami. Sans contredit, le bon livre de piété c'est *l'Imitation de Jésus-Christ*. Si vous saviez tout ce qu'on trouve dans ce livre quand on a été dans l'épreuve, dans la peine, dans la misère ! Ce petit livre rendrait grand service à nos chers jeunes gens ; il devrait faire partie du paquetage de tout mobilisé.

Vendredi soir, vers les 7 heures, je me trouvais dans mon gourbi, faisant ma lecture spirituelle — dans *l'Imitation de Jésus-Christ*, évidemment, quand arrive un sergent projecteur que je n'avais pas vu depuis Pâques. Il ne me savait pas là. « Oh ! la bonne rencontre, dit-il en entrant, c'est la Providence qui nous la ménage. Nous allons passer une bonne soirée. » Nous causâmes du passé et du présent. Soudain, je le vois tirer de sa poche un petit livre. « Aussi riche que vous, Monsieur l'Abbé, » dit-il en souriant. Sur la première page, il avait écrit ces mots : « Ce livre est ma force et mon plus précieux auxiliaire pendant la guerre ». « C'est mon *inséparable*, ajouta-t-il. Quand j'ai le cafard, quand j'ai été agacé, ou persécuté par les camarades, j'ouvre *l'Imitation* au hasard : je trouve toujours là consolation et force. » Ce sergent projecteur est un ouvrier du Creusot. Je pourrais vous citer encore d'autres jeunes gens, mêlés à un milieu plutôt mauvais et qui sont malgré tout plus forts que le courant, parce qu'ils ont ancré leur vie à ce roc.

C'est vous dire que vous feriez une bonne œuvre en recommandant à vos chers mobilisés d'avoir toujours sur eux *l'Imitation de Jésus-Christ*. On trouve partout et toujours un moment, plusieurs moments dans la journée pour lire un passage de cet excellent livre.  
A. L.

*L'Imitation de Jésus-Christ* se trouve dans le « paquetage » de tous les grands élèves à Saint-Vincent, et nous savons que plusieurs ont emporté leur « inséparable » à la caserne et au delà.

Qui n'a pas emporté le sien ? M. l'Econome accepte de « mobiliser » tous les exemplaires disponibles. Les demandes seront servies dans l'ordre de leur arrivée. Qu'on se hâte, car les dernières pourraient arriver trop tard... à moins que quelque âme généreuse ne se sente de force à faire le miracle de la multiplication...

## Nouvelles de partout.

### Du front.

Comme tout nouveau Recteur de paroisse, j'ai entrepris de visiter mes paroissiens : officiers, sous-officiers et soldats. Les bataillons étant séparés par de longues distances, ma journée se passe à courir, non par monts et par vaux, mais à travers un dédale de boyaux sinueux, profonds et souvent très boueux. Le soir, je rentre un peu fatigué, mais le cœur content : l'accueil bienveillant et affectueux qui m'est fait partout compense amplement les fatigues du voyage...

Faut-il vous dire que le colonel m'a menacé, d'un air moitié sévère, moitié plaisant, d'arrêts, de prison, voire de Limoges, si je me passais la fantaisie de vouloir imiter mon prédécesseur, M. l'abbé Le Gall, jusque dans son audace et sa témérité ! Si seulement je pouvais l'imiter dans son dévouement !

J. FOLL.

Tous ceux qui connaissent M. Foll savent que le nouvel aumônier du 118<sup>e</sup> sera à la hauteur de sa tâche.

### De Minden.

On parle du départ prochain des infirmiers. Un diacre du diocèse serait du nombre des heureux partants. Rien qu'en y pensant, il a le sourire. Nous autres qui restons nous sommes plutôt tristes. C'est dans ces circonstances que le souvenir du pays, de la famille et des amis devient presque une maladie et que nous nous plaignons à espérer que, malgré toutes les prévisions contraires, sans trop tarder nous pourrions enfin quitter Minden. Ah ! le beau, l'heureux jour que celui-là, celui qui nous permettra de revoir la patrie ! Toutefois, s'il faut attendre longtemps, eh bien ! nous saurons nous y résigner. Notre patience n'est pas encore épuisée. Nous accepterons l'épreuve jusqu'au bout et tâcherons de la rendre méritoire en l'offrant au bon Dieu.  
G. K.

### Les soldats de la classe 1916.

Leur instruction est terminée et ils sont partis non pas encore pour les tranchées, mais dans la direction, de manière qu'ils s'habituent au bruit du canon.

Nous sommes à 20 kilomètres de la ligne de feu, écrit F. Milliner. On entend très bien le bruit du canon, et souvent des avions, soit français, soit ennemis, viennent nous rendre visite.

Nous sommes arrivés à notre cantonnement, dit Lamballe. Nous travaillons beaucoup plus qu'au dépôt. J'ai vu Roudaut, D'Hervais, dont le régiment n'est pas loin d'ici. Foll et Eliès sont dans mon bataillon.

J. Roudaut écrit qu'il est quelque part dans la Champagne pouilleuse, avec Derven et D'Hervais, que Lamballe, Lomenech et Larnicol ne sont pas loin, pas plus qu'Eliès et Foll. En famille, quoi !

### Dans les hôpitaux.

Vasselet a été évacué pour pieds gelés. Il se remet, mais son mal a été terrible, écrit-il.

La douleur m'arrachait des plaintes ; mes compagnons de salle, atteints du même mal, criaient aussi comme des fauves, de sorte qu'on se serait cru dans une ménagerie. Si je fermais l'œil quelque moment, c'était pour avoir des cauchemars affreux.

L'hiver paraît, heureusement, devoir être clément. Espérons que nos jeunes de la classe 1916 ne sauront pas ce que c'est d'avoir les pieds gelés.

M. Pouliquen, à peu près remis de sa blessure à l'épaule, est à l'hôpital 84, à Rennes.

### De la Guinée.

F. Boulben et C. Cloarec sont arrivés à Kouroussa, dans la Guinée française. Ils ne veulent pas qu'on les plaigne, si ce n'est sur un point :

Nous avons le malheur, écrit l'un d'entre eux, de n'avoir pas ici de missionnaire permanent. Celui de Kouroussa dessert un pays immense, et, résultat : depuis un mois que je suis ici, je n'ai encore pu le voir. Mais la prière est un préservatif efficace.

### Des Casernes et Dépôts.

Nous continuons nos vacances intellectuelles : « *Vacat studium omni fere modo.* » Réellement, il me semble qu'on nous traite comme l'animalité pure qu'on destine aussi à un usage purement animal. « *Usquequo, se fût écrié Cicéron indigné, usquequo, milites, permanebit pigritia vestra ?* » Cicéron lui-même fût demeuré sans réponse. Pas étonnant que la guerre n'engendre pas toutes les vertus. C'est bon pour la guerre de mouvement, courte, active, laborieuse. Mais ceci ?

Y. P.

Quand nous pouvons sortir le soir, nous passons la soirée ensemble, et cette vie « en famille » nous délasse un peu de la vie monotone et sale de la caserne. Ah ! je ne savais pas, avant maintenant, à quel degré d'abaissement l'homme était descendu ! Si vous entendiez les propos que tiennent entre eux ces enfants de 18 ans, votre cœur se serrerait d'horreur, et vous vous prendriez de pitié pour ces pauvres égarés qui n'ont pas eu le bonheur de connaître un ami honnête et dévoué pour les retenir sur la pente du vice.

Y. LE T.

Ce cher Saint-Vincent ! Que l'on aime à y aller par la pensée, surtout aux heures de la prière. On oublie pour quelques instants la vie actuelle, on revit le passé : cela console, cela fortifie, cela relance pour le lendemain.

J. L. T.

Je dis régulièrement ma prière au pied de mon lit, et jusqu'ici personne ne s'est moqué de moi. Il est vrai que tous mes compagnons étaient des Bretons, qui, s'ils manquaient de courage, étaient tous de bons enfants. Mais je viens de changer de chambrée, l'un de mes voisins est un triste « sire », et ses railleries trouveront certainement écho parmi les autres. On verra qui cédera : je suis sans crainte.

J. LE D.

Je crois vous avoir entendu dire que la caserne donnait l'impression qu'il y avait un bien immense à faire. On est plutôt tenté de croire qu'il n'y a rien à faire et que le monde est tombé trop bas. Je suis le seul de ma chambrée qui dise ses prières. Il y en a un, peut-être deux, qui les disent au lit ; deux ou trois autres ne disent rien, et il y a une dizaine qui n'ouvrent la bouche que

pour dire des horreurs. Pour moi, personne ne me dit plus rien ; mais les trois premiers jours cela a été autre chose ; le premier soir, on est venu voir avec la lampe de la chambrée si j'étais malade ou si je pleurais... Ils ne recommenceront plus.

A. T.

### Nouvelles de Saint-Vincent.

Le deuxième trimestre est déjà bien entamé. Malgré sa longueur, il passera vite, car les élèves sont disposés encore à bien travailler et arriveront à Pâques... sans s'en apercevoir. Du reste, le temps paraît devoir les favoriser. Le mois de Janvier a été exceptionnellement doux, les fleurs ont fait leur apparition, les oiseaux chantent, on se croirait au printemps.

Quelques nouveaux élèves ont pu être admis depuis le premier de l'an. La Sixième a en ce moment 59 élèves, dépassant d'emblée la Quatrième, qui n'en a que 53.

La quête pour la Propagation de la Foi a donné 541 fr. 35. Les élèves, on le voit, se sont, comme toujours, montrés généreux.

M. Pape, sous-lieutenant au 262<sup>e</sup>, a eu quelques jours de permission en Janvier et a passé par Saint-Vincent. Les petits ont eu le plaisir et l'honneur de l'entendre faire une conférence sur la guerre.

M. Donnart, employé au 2<sup>e</sup> Colonial, à Brest, a pu obtenir une permission, le dernier dimanche de Janvier, et est venu nous montrer sa capote et sa barbe. C'est un très beau soldat.

M. Le Pemp est en ce moment employé dans un hôpital, au Huelgoat. Il est très bien placé pour étudier la géographie d'une partie très intéressante du Finistère, mais nous espérons que, sans tarder, il pourra revenir à Quimper et reprendre quelques-uns de ses cours.

### COMPOSITIONS DE JANVIER

**Philosophie.** — *Dissertation* : 1<sup>er</sup>, J. Le Moal ; 2<sup>e</sup>, A. Poupon.

**Première.** — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, F. Scalart ; 2<sup>e</sup>, J. Cochard ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, F. Scalart ; 2<sup>e</sup>, N. Person ; — *Littérature* : 1<sup>er</sup>, J. Cochard ; 2<sup>e</sup>, J. Le Daré.

**Seconde.** — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Quélen ; — *Littérature* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, T. Keraudren.

**Troisième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, M. Messenger et L. Pondaven ; *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, Y. Le Menn ; 2<sup>e</sup>, L. Pondaven ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, M. Messenger ; 2<sup>e</sup>, L. Pondaven ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, C. Toscer ; 2<sup>e</sup>, Y. Daniélou.

**Quatrième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>es</sup>, J. Breton et A. Bossard ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J. Gourlaouen ; 2<sup>e</sup>, L. Jaouen ; 3<sup>es</sup>, R. Kérénal et J. Le Gall ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, J. Floc'hlay ; 3<sup>es</sup>, R. Kérénal et Y. Dréau ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, A. Bossard ; 2<sup>es</sup>, J. Henry et J.-M. Le Guellec ; 4<sup>e</sup>, Y. Dréau.

**Cinquième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, G. Quévarec ; 2<sup>es</sup>, J.-P. Le Gall et C. Parcheminou ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, G. Quévarec ; 2<sup>es</sup>, F. Uguen et C. Parcheminou ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>es</sup>, J. Drogou et J.-P. Le Gall.

**Sixième.** — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, J. Heydon ; 2<sup>es</sup>, D. Le Doaré et J. Suignard ; 3<sup>e</sup>, F. Guédès ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, O. Kervella ; 2<sup>e</sup>, J. Suignard ; 3<sup>es</sup>, F. Salaün et P. Daniélou ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J. Douguet ; 2<sup>e</sup>, F. Merceur ; 3<sup>e</sup>, J.-R. Raguénès ; 4<sup>es</sup>, H. Barré et Y. Coriou.

**Septième.** — *Dictée et analyse* : 1<sup>er</sup>, L. Hémon ; 2<sup>e</sup>, P. Caugant ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, J.-P. Mérour ; 2<sup>e</sup>, L. Chuto ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, L. Chuto ; 2<sup>e</sup>, P. Caugant.

**Huitième.** — *Dictée et analyse* : 1<sup>er</sup>, L. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, V. Le Grand ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, L. Volant ; 2<sup>e</sup>, V. Le Grand ; — *Leçons de choses* : 1<sup>er</sup>, L. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, Y. Miossec.

### Adresses des soldats de la classe 17.

Brenniel, au 115<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, groupe B, 1<sup>re</sup> sect., caserne Gaulois, Mamers ;  
 Briand, au 115<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, groupe B, 4<sup>e</sup> sect., 15<sup>e</sup> esc., Mamers (Sarthe) ;  
 Buhanic, au 117<sup>e</sup> d'Inf., 25<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 8<sup>e</sup> esc., 3<sup>e</sup> groupe, Le Mans ;  
 Chavet, au 117<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 24<sup>e</sup> escouade, 3<sup>e</sup> groupe, Le Mans ;  
 Cornec, au 117<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, caserne Chanzy, Le Mans ;  
 Frabolot, au 19<sup>e</sup> Chasseurs, 11<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 14<sup>e</sup> esc., 3<sup>e</sup> gr., Domfront (Orne) ;  
 Garrec, au 64<sup>e</sup> d'Inf., 31<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 2<sup>e</sup> groupe, 1<sup>re</sup> escouade, Ancenis ;  
 Guéguéniat, au 64<sup>e</sup> d'Inf., 31<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 1<sup>er</sup> groupe, 1<sup>re</sup> escouade, Ancenis ;  
 Guichaoua, au 65<sup>e</sup> d'Inf., 29<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, groupe B, 1<sup>re</sup> section, Nantes ;  
 Guilloux, au 65<sup>e</sup> d'Inf., groupe B, 1<sup>re</sup> section, 4<sup>e</sup> escouade, Nantes ;  
 Hamon Noël, au 3<sup>e</sup> Dragons, 11<sup>e</sup> escadron de recrues, classe 17, 1<sup>er</sup> peloton, Nantes ;  
 Hénaff Yves, au 51<sup>e</sup> d'Artillerie, 62<sup>e</sup> batterie, 1<sup>re</sup> pièce, Nantes ;  
 Joncour, au 48<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> E, groupe C, Guingamp ;  
 Kerboul Pierre, au 124<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 3<sup>e</sup> groupe, 5<sup>e</sup> escouade, Laval ;  
 Le Bot J.-M., au 35<sup>e</sup> d'Artillerie, 64<sup>e</sup> batterie, 6<sup>e</sup> pièce, Vannes ;  
 Le Dréau J., au 71<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 1<sup>re</sup> unité, 3<sup>e</sup> sect., 9<sup>e</sup> esc., Saint-Brieuc ;  
 Le Guillou Yves, au 48<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 3<sup>e</sup> groupe, 4<sup>e</sup> section, Guingamp ;  
 Le Mao R., au 48<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> E, groupe C, Guingamp ;  
 Lérant, au 116<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, caserne La Bourdonnais, Vannes ;  
 Le Scao, au 116<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, caserne La Bourdonnais, Vannes ;  
 Le Toux Y., au 115<sup>e</sup> d'Inf., 27<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 4<sup>e</sup> groupe, Mamers (Sarthe) ;  
 Pelliet C., au 35<sup>e</sup> d'Art., 64<sup>e</sup> bat., 3<sup>e</sup> pièce, quartier Sénarmont, Vannes ;  
 Perrot Hil., au 2<sup>e</sup> Chasseurs, 12<sup>e</sup> esc., 1<sup>er</sup> peloton auxiliaire, Pontivy ;  
 Plassard, au 2<sup>e</sup> Colonial, Brest ;  
 Poulhazan, au 2<sup>e</sup> Colonial, Brest ;  
 Pouliquen Math., au 19<sup>e</sup> d'Inf., 26<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 2<sup>e</sup> gr., 2<sup>e</sup> sect., 3<sup>e</sup> esc., Brest ;  
 Quéinnec, au 19<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 3<sup>e</sup> groupe, caserne Fautras, Brest ;  
 Tréguier, au 19<sup>e</sup> Chasseurs, 11<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, 3<sup>e</sup> groupe, Domfront (Orne) ;

Le prochain *Bulletin* donnera, dans l'ordre alphabétique, toutes les autres adresses que nous connaissons.



N<sup>o</sup> 3.

## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

5 Mars 1916.

*Bien chers Amis,*

Un vilain oiseau de mauvais augure nous avait dit : « Vous imprimez votre lettre ? Vous allez voir que les trois quarts de vos correspondants ne répondront pas, et que l'autre quart vous répondra froidement et sèchement. » Ne nous faites pas l'injure de penser que nous avons cru un seul instant à cette méchante prophétie. Tout de même, il nous a été bien agréable de constater, une fois de plus, à lire vos lettres si chaudes, si affectueuses, que vous êtes profondément attachés à votre « Saint-Vincent », et que vous agréiez tout ce qui vous en arrive, même sous forme d'imprimé.

Aussi bien, comme nous vous le disions dans notre première lettre, il nous est impossible d'agir autrement. Vous êtes près de deux cents, et votre nombre augmente de jour en jour, nous sommes à peine une demi-douzaine : la lutte n'est pas égale. Oh ! nous ne vous demandons ni grâce ni pitié ; tout au contraire, accablez-nous de plus en plus de lettres et de cartes, mais souffrez que nous ne rendions pas tous les coups.

« *Ecce quam bonum et quam jucundum*, écrit l'un de vous, *habitare fratres in unum*, même quand l'union n'est qu'une union de pensée, de souvenir et de prière. » Pour nous comme pour vous, cette union est bonne et douce. Nous sentons, allez ! le vide creusé dans la maison par les départs qui se sont succédé depuis le mois d'Août 1914. Vous nous manquez, et autant que vous nous soupignons après le jour où nous chanterons tous en chœur, dans notre chapelle, le *Te Deum* de la délivrance, de la victoire et de la paix. En attendant, nous vous suivons par la pensée, nous nous entretenons de vous, nous prions pour vous. Tous les soirs, la dernière prière récitée en commun est pour vous ; le dimanche et le mercredi, aux heures que vous savez, les Congréganistes ont un souvenir tout spécial pour leurs maîtres et leurs condisciples soldats.

Ce n'est pas seulement à Saint-Vincent que l'on pense à vous. Au Grand Séminaire aussi (les deux maisons, d'ailleurs, n'en font qu'une), « les hommes de prière » prient pour les hommes d'action. Là, comme ici, chacun fait sienne la parole de saint Paul : *Semper in cunctis orationibus meis pro omnibus vobis cum gaudio deprecationem faciens... eo quod habeam vos in corde.*

Confiance et courage toujours. Dieu vous protège ! Que la Vierge Marie vous ait tous en sa sainte garde !



### Citations à l'Ordre du Jour.

I. **M. Pouliquen**, *brancardier au 118<sup>e</sup>* : « Brancardier prêtre, est venu volontairement dans un régiment actif, s'est toujours fait remarquer par un rare mépris du danger et par un dévouement absolu. Blessé grièvement, le 26 Septembre 1915, en coopérant activement à la recherche des blessés sur le champ de bataille. » (Ordre de la Brigade.)

II. **M. J.-P. Paugam**, *sergent au 19<sup>e</sup>* : « Sous-officier très brave et très courageux. Donnait toujours le bon exemple à ses hommes, et s'est particulièrement distingué en entraînant ses hommes à l'assaut d'une position ennemie. » — Colonel ALBERT, du 19<sup>e</sup>.

### Nos Morts.

I. **Jules Gourlaouen**, *de Douarnenez, caporal au 65<sup>e</sup> d'Infanterie, tué en Champagne, le 25 Septembre 1915.* — Il s'engagea en même temps que son compatriote et ami Jules Le Gall, dont nous annonçons la mort dans notre dernière lettre. Il partit pour Nantes, dès le début de la guerre, et fit, au 65<sup>e</sup>, l'apprentissage du métier militaire; après trois mois, il partait pour le front, dans les environs d'Albert.

Il a écrit à ses parents que, plusieurs fois, il fut préservé miraculeusement. Un jour, entr'autres, lors d'une attaque, il vit son capitaine et son sergent tomber à côté de lui, tandis qu'il ne reçut pas une égratignure.

Il lui arriva de voir plusieurs fois son ancien professeur, M. Bossus, l'aumônier de la 22<sup>e</sup> Division. Quelle joie lui causait la rencontre d'un ancien maître, M. l'abbé Bossus nous l'a appris dans une lettre récente : « Quand j'étais allé, un jour, le surprendre dans les environs d'Hébuterne, j'avais trouvé ma récompense dans le plaisir qu'avait causé ma visite. De mémoire d'aumônier, je n'avais jamais vu de soldat aussi heureux de la visite qu'on lui faisait. C'était une raison de récidiver... La veille de la grande bataille, nous avons fait route ensemble dans les boyaux qui conduisaient aux premières lignes, et c'est à deux pas du gourbi où j'écris que nous avons échangé notre dernière poignée de main... Si vous avez des détails précis sur sa mort, envoyez-les-moi. Je voudrais, tout au moins, pouvoir me rendre sur la tombe de ce brave, si c'est possible. »

Le 24 Septembre, le jour qui précédait l'attaque, Jules écrivait à ses parents : « Je sors avec la première vague : je sais que vous priez pour moi, et cela me reconforte. Hier matin, j'ai assisté à la messe, dite à la chapelle du camp, par l'aumônier divisionnaire. Le soir, il y a eu bénédiction et chants. Nombreux étaient les assistants. »

A un condisciple et ami, il écrivait, le même jour : « J'ai dans l'idée que je ne reverrai plus ni mes parents, ni mes amis, ni le cher pays de Douarnenez, où se sont écoulées les douces années de mon enfance. Mais la mort ne me fait pas peur. Je suis prêt à recevoir ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer. D'ailleurs, quelle mort plus belle que celle du champ d'honneur, lorsqu'on a sa conscience à l'aise ! De peur que je ne te revoie plus, je te fais mes adieux... »

Le lendemain, 25 Septembre, une balle le frappait mortellement à l'aîne gauche, à Courtines. Il n'eut que la force de dire à un camarade, qui le prit dans ses bras : « Je suis blessé ».

II. **Jean-Marie Normant**, *de Plozévet, caporal au 65<sup>e</sup>, tué à Tahure, le 13 Février 1916.* — Nous venons d'apprendre la mort d'un autre ancien élève, J.-M. Normant. Les détails nous manquent. Ce que nous savons, c'est qu'il a été tué à Tahure, le 13 Février dernier, dans un poste d'écoute. Il s'était distingué déjà à l'attaque de Champagne, en Septembre dernier. Sa compagnie s'étant trouvée cernée, à un moment donné, il avait réussi, avec quarante autres, à rejoindre les lignes françaises, et avait reçu les félicitations de ses chefs.

Nous recommandons aussi aux prières de nos anciens élèves, M. l'abbé **Duval**, *supérieur intérimaire de Saint-Yves*, dont nos philosophes suivent, cette année, le Cours. Il a succombé dans la force de l'âge, tué, à n'en pas douter, par le travail excessif que les circonstances lui avaient imposé.

### Conseils de « Per ».

Nous avons hésité à publier ces conseils. Notre lettre, en principe, ne devait s'adresser qu'aux « anciens mobilisés de Saint-Vincent », maîtres et élèves. Voilà que les « amis de la maison » demandent à « prendre rang, sinon parmi ceux de la maison, au moins derrière eux ». Où cela va-t-il nous mener ? Enfin, passe pour une fois : c'est pour *Per*. *Per* est un vieil ami, un ami de la première heure. Il a encouragé les tout premiers débuts de l'E. S.-V. — débuts très modestes —, il a applaudi à ses progrès, à ses succès, loyalement et franchement. La guerre aussi a pris *Per*, elle ne l'a pas changé. C'est toujours l'ami sincère, le bon conseiller.

Il s'adresse plus spécialement aux jeunes classes 16 et 17.

Mon ami l'Aumônier de la 22<sup>e</sup> Division vient de me passer le dernier *Bulletin* de Saint-Vincent. Il sait tout l'intérêt que je porte à ses jeunes gens, et je pense que j'ai un peu le droit de souhaiter la bienvenue à la nouvelle fleur qui qui s'est subitement épanouie sur le sentier de la guerre.

Qui je suis ? *Per*, tout simplement. Mon nom ne dira pas grand'chose aux petits de Saint-Vincent, mais les grands, les anciens, les jeunes soldats des deux dernières classes se rappelleront le personnage énigmatique qui se permettait, chaque semaine, de critiquer le jeu des meilleurs foot-balleurs, fussent-ils champions de Bretagne ou de Normandie.

Hélas ! *Per* ne peut plus assister à ces luttes pacifiques qu'il jugeait en toute liberté, sous le voile de l'anonymat. *Per*, lui aussi, est au front. Il se tient toujours, comme jadis, sur la ligne de touche, mais sans grande envie de rendre compte des matches à obus qui se jouent sous ses yeux. Il soupire après le retour des joutes pacifiques du terrain de la Forêt, et attend patiemment et avec confiance le retour de la paix.

*Per* envoie donc son meilleur salut aux futurs vainqueurs de la grande guerre. Fidèle à ses habitudes, il accompagne son salut d'un petit conseil.

Il veut vous mettre en garde contre les contes et les fantaisies que les journalistes servent, chaque jour, à leurs lecteurs, pour maintenir le moral des gens de l'arrière. Et cependant, quel besoin ont-ils de dépeindre la vie du soldat autrement qu'elle est en réalité ? A les en croire, il n'est pas de plus heureux que le soldat qui combat. Ils ont certes raison à un certain point de vue, et l'on éprouve une sensation infiniment plus agréable à contribuer plus activement au triomphe de la France.

Mais pourquoi vouloir faire croire que les tranchées sont macadamisées, que les boyaux sont couverts dans toute leur longueur, que chaque soldat a les pieds secs dans un gourbi, pourvu de tout le confort moderne ? C'est tout juste s'ils n'écrivent pas que chaque troupier est pourvu d'un parapluie d'acier qui le

mettrait à l'abri des plus grosses marmites. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce tableau enchanteur n'ait pas encore décidé les « travailleurs » de l'arrière à venir prendre place dans la ligne des « avants ».

Si vous preniez au sérieux tous ces récits, jeunes gens de la classe 16, qui vous êtes assez rapprochés du front pour entendre le bruit des canonnades et pour apercevoir, dans le ciel lointain, la clarté émotionnante des fusées lumineuses, et vous, petits gâs de la classe 17, qui ne voyez la guerre que dans vos désirs et vos rêves, vous seriez surpris, en arrivant sur la ligne de combat.

Tout n'est pas rose, et à chaque instant la mort nous menace. Elle est toujours là, prête à faire son choix dans la phalange des tranquilles héros qui veillent en première ou en seconde ligne. Beaucoup sont peut-être tentés de prendre cette veille continuelle pour de l'oisiveté. Qu'ils y viennent !

Si vous ne voulez pas être déçus, attendez-vous donc à trouver des tranchées boueuses, des boyaux qui s'effondrent, des gourbis peu confortables, et faites provision de tout votre courage pour supporter la misère. On s'y habitue en pensant que toutes ces souffrances servent aussi à préparer la victoire, que vous forcerez à sourire à votre juvénile ardeur.

Bon courage, les enfants, et travaillez ferme à devenir de bons soldats.

Per.

## Nouvelles de partout.

### Du front.

Vous devez à un bombardement des plus violents la chance de recevoir si tôt ma réponse...

Je me rendais en première ligne, lorsque la pluie m'obligea à rentrer dans mon gourbi, pour prendre mon caoutchouc. A peine étais-je entré, que les marmites se sont mises à pleuvoir sur le bois que j'occupe avec huit brancardiers et deux téléphonistes du 116<sup>e</sup>. Mon abri étant le plus solide, tout ce monde est venu me demander asile. Peut-être aussi la présence d'un prêtre est-elle considérée comme une garantie contre les obus.

Voilà une heure que ce bombardement dure, et il ne diminue pas de violence. Nous avons reçu au moins dix gros obus en plein sur l'abri. Les portes ont volé en éclats par suite du déplacement d'air ; l'une des entrées est complètement obstruée, l'autre l'est à moitié.

Pour donner un peu d'assurance à mes hôtes intimidés — on le serait à moins — je me suis mis à vous écrire.

Que se passe-t-il devant nous, à notre droite, à notre gauche ? Vous le saurez aussitôt que moi, par le communiqué officiel.

Il y a deux jours, le corps d'armée qui est à notre droite a enlevé 300 mètres de tranchées. Hier, le bruit était à gauche ; l'affaire a été chaude, à juger d'après la violence du bombardement et le « tac-tac » des mitrailleuses.

J. F.

C'est au repos que j'ai reçu votre lettre ; mais malgré tout, je n'ai pu la lire entièrement d'une traite. Je ne sais si les Boches se doutaient que je passais un bon moment, mais ils se sont mis à bombarder le village, et j'ai dû me réfugier dans une cave...

La santé se maintient toujours excellente, malgré le temps affreux qui sévit ici depuis quelques jours, et la misère des tranchées. On finit par se faire à cette vie. Puis, le bon Dieu n'est-il pas partout pour nous soutenir et nous donner le courage nécessaire ?... Jamais, je ne monte en tranchées sans me mettre bien en règle. Un petit coup de plumeau ne fait jamais de mal. On est plus joyeux, plus à l'aise, plus crâne.

F. L. B.

Comment vous exprimer tout le plaisir que vous m'avez procuré ?... Comment, en effet, ne pas s'intéresser à ces chers élèves que l'on a aidé à former, durant les courtes années passées au Petit Séminaire, et comment ne pas trouver plaisir à les suivre, dans le chemin de la vie, faisant honneur à la maison qui les a préparés ! — Ce bon Jules Le Gall est mort ! Que de souvenirs me viennent à l'esprit, tous à l'honneur de ce cher enfant, que j'ai connu, durant une

année entière, « chez les grands » ! Quelle obéissance, quel empressement de sa part, quand il s'agissait de faire plaisir au maître d'étude ! Sous le couvert d'une timidité qui faisait plaisir, se cachait un cœur qui ravit ceux qui eurent le bonheur de le comprendre, et dont il vient, par sa mort glorieuse, de manifester les secrets...

J'ai le bonheur d'avoir, à mes côtés, le bon M. L. Sa section de mitrailleurs, ravie d'avoir un pareil chef, ne jure plus que par lui.

J. P.

Deux mots, pour vous dire la bonne impression qui me reste de mon court séjour à Saint-Vincent. Dieu ! qu'il y fait bon vivre ! le seul souvenir des quelques heures que l'on y a passées vous donne l'énergie nécessaire pour supporter ce que le métier militaire a parfois de rugueux et de dur...

Hier soir, nous avons vu descendre le Zeppelin qui se préparait à bombarder nos lignes et nos gares de ravitaillement de Verdun. Le monstre est descendu au milieu d'un véritable incendie, qui éclairait plus de 25 kilomètres alentour. Belle capture, qui fera sensation chez les Boches, qui jugeaient leurs Zeppelins à jamais invulnérables.

Les trains passent à toute allure, emportant troupes, matériel et munitions : quelque chose de grand se prépare.

J. C.

Le voyage est terminé et notre ambulance installée... Après la neige, la pluie. C'est un vrai cyclone qui s'est abattu sur les Vosges. Le vent s'engouffre en trombes dans les vallées resserrées, et siffle ou plutôt hurle là-haut dans les pins. Pauvres poilus et pauvres chasseurs des tranchées ! Sous ce déluge, la neige fond, grossissant la Meurthe à déborder. Et pourtant, elle était si belle, la neige sur les ballons, atténuant toutes les aspérités, rendant plus harmonieuses encore les courbes en festons des chaînes et les calottes des sommets. Nous avons à la fois la neige et le soleil. Lorsque, vers les midi, celui-ci se mettait à briller, c'était une vraie féerie, un éblouissement. On eût dit des sapins de pierreries sur une table de cristal. Le début du dégel nous permit d'admirer de merveilleuses alliances de couleurs. De bas en haut de la montagne, les teintes se succédaient se fondant les unes dans les autres en des nuances sans nombre. Les sapins de la vallée, encore humides de la fonte des neiges, paraissaient en bleu foncé presque noir, puis les teintes devenaient de plus en plus claires à mesure qu'avec la hauteur la quantité de neige subsistante augmentait. Le bleu clair passait au bleu d'horizon, puis au gris fer à peine bleuté, pour aboutir, par gradations successives, à l'albâtre des sommets dénudés.... Aujourd'hui, tout n'est qu'eau et boue....

Je suis de garde ce soir et, vraiment, je n'en suis pas fâché. Cela me permet d'être bien « at home » pour m'entretenir avec vous... J'ai reçu votre lettre de Février ; vous devinez quel accueil je lui ai fait : elle venait de tout Saint-Vincent !... Ne trouvez-vous pas qu'il est bien belliqueux, le « vaillant aumônier de la 22<sup>e</sup> Division » ? Pauvre classe 17 ! Il la voit déjà au front. J'espère que les aînés, Dieu aidant, travailleront assez bien et assez « fort » pour épargner à tous ce sacrifice. Et la classe 17, toute rose et pimpante, sera encore sur les routes de Bretagne pour faire la haie sur notre passage, lors du grand et victorieux retour que les hirondelles ne verront peut-être pas, mais que les bécasses et les canards sauvages viendront certainement contempler... et vous aussi. (Oh ! pardon du rapprochement ! horreur !!!)

Nous sommes installés près du col .... Un peu plus, nom d'un petit bonhomme ! je laissais échapper le mot ; et alors, les ciseaux d'Anastasia !!!

R. C.

## Des Casernes et Hôpitaux.

Je suis écœuré quand j'entends les propos que tiennent entre eux mes camarades de chambrée. Je n'aurais jamais cru les jeunes gens si pervers. A ceux qui sont moins mauvais que les autres, je tâche de faire quelque bien par la parole. Quant aux autres, je me contente de les prêcher d'exemple et de prier pour eux. Il y a deux braves garçons, l'un du Finistère (Kerfeunteun), l'autre de

la Mayenne, qui viennent régulièrement à la messe tous les dimanches ; il leur faut pour cela se passer de diner, car nous n'avons pas ici de messe militaire et, pour assister à la messe, il nous faut sortir avant la soupe de 10 heures. Je fais comme eux : j'offre au bon Dieu ce petit sacrifice qui, je l'espère, m'aidera à obtenir quelque amélioration chez mes autres compagnons d'armes. C. C.

Le petit *Bulletin* aura fait tressaillir d'aise tous les anciens Elèves de Saint-Vincent. Créé dans des circonstances tragiques, ce trait d'union indispensable entre condisciples, continuera, je l'espère, à paraître, et « grandira » quand les beaux jours seront revenus. Pour ma part, c'est de tout cœur que j'y apporterai ma pauvre collaboration, si elle pouvait être agréable.

Depuis dix mois que je suis à l'arrière, je suis devenu bien peu intéressant. Je traîne dans les hôpitaux une main droite paralysée qui peut tout juste tenir la plume pour vous adresser l'assurance de mon affectueux souvenir.

Y. B.

### Du Séminaire.

J'imagine la joie de nos camarades mobilisés, en recevant la « Lettre de Saint-Vincent », puisque nous autres, qui voyons la chapelle de Saint-Vincent de notre cellule et qui en entendons la cloche plusieurs fois par jour, nous en avons été si heureux... Quelle satisfaction, de savoir que nos amis sont courageux devant le sarcasme et l'immoralité et qu'ils se posent là, comme l'on dit, devant leurs compagnons. Et ils le sont tous. Et cela console de leur départ, et cela apaise bien des angoisses. Dites-leur bien, que nous, les hommes de prière, nous pensons à eux souvent, dans nos communions, dans nos visites au Saint-Sacrement, et elles sont nombreuses. La prière ici soutient l'action là-bas ; que c'est beau ! Qu'ils pensent aussi à nous. Il est bien difficile de se frayer un chemin vers l'Allemagne ; mais il est bien pénible aussi de se frayer la route vers la Théologie et la Prêtrise à travers une Philosophie en latin et des mortifications et des renoncements sans cesse renaissants. Mais nous vaincrons de part et d'autre.

L. T.

### Nouvelles de Saint-Vincent.

L'événement sensationnel de Février a été l'apparition de la neige, qui est tombée en abondance dans la nuit du 24 au 25, couvrant la terre d'un blanc manteau de près de 20 centimètres d'épaisseur. Tout nouveau, tout beau. Le spectacle était vraiment féerique, le vendredi matin : les toits, les arbres des cours, du jardin, tout était blanc ; et lorsque le soleil se leva pour venir éclairer le tout, les yeux étaient éblouis et l'on demeurait ravi d'admiration ; la vallée du Steir (le chemin des vacances) et les collines qui l'avoisinent étaient particulièrement belles à voir.

Les élèves, on le comprend, étaient très heureux et ont pu se livrer pendant tout un jour à un sport intéressant et d'autant plus intéressant qu'il est plus rare : la bataille à coups de boules de neige. Le lendemain, tous avaient mal au bras.

M. Cadiou, M. Donnart, J.-P. Paugam, Y. Pennec, F. Briec, C. Croissant, J. Vasselet ont passé par Saint-Vincent, dans le courant de Février.

M. Pouliquen est toujours à l'hôpital 84, à Rennes, sa blessure à l'épaule n'étant pas encore entièrement guérie.

Nous apprenons que M. Le Pemp va être affecté à l'Hôpital-Dépôt des convalescents du Likès.

Nous avons de bonnes nouvelles de nos professeurs et de nos élèves qui sont au front ou dans les dépôts.

M. Ad. Labbé, séminariste, est professeur auxiliaire à Saint-Yves et

à Saint-Vincent, depuis la semaine dernière. A Saint-Vincent, il aide M. Gaonac'h, qui est obligé de s'occuper des philosophes, depuis la mort de M. Duval.

### COMPOSITIONS DE FÉVRIER

**Philosophie.** — *Philosophie* : 1<sup>er</sup>, J. Le Moal ; 2<sup>e</sup>, A. Poupon ; — *Dissertation* : 1<sup>er</sup>, A. Poupon ; 2<sup>e</sup>, J. Le Moal ; — *Chimie* : 1<sup>er</sup>, J. Le Moal ; 2<sup>e</sup>, A. Poupon.

**Première.** — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, Y. Jaïn ; 2<sup>e</sup>, Noël Person ; — *Composition française* : 1<sup>er</sup>, N. Person ; 2<sup>e</sup>, J. Gloaguen.

**Seconde.** — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, T. Keraudren ; — *Composition française* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, T. Keraudren.

**Troisième.** — *Morale* : 1<sup>ers</sup>, C. Toscer et L. Pondaven ; 2<sup>es</sup>, C. Diraison et M. Messenger ; — *Mathématiques* : 1<sup>er</sup>, C. Toscer ; 2<sup>es</sup>, L. Le Menn et J. Morvan ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, C. Diraison ; 2<sup>e</sup>, F. Roudart ; — *Thème grec* : 1<sup>ers</sup>, J.-M. Piton et L. Pondaven ; 2<sup>es</sup>, F. Roudart et Y. Le Menn ; — *Vers latins* : 1<sup>er</sup>, F. Soubigou ; 2<sup>es</sup>, M. Larnicol et J. Morvan.

**Quatrième.** — *Morale* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Le Guellec ; 2<sup>es</sup>, J. Henry, Y. Dréau et Y. Pérennec ; — *Mathématiques* : 1<sup>ers</sup>, P. Bideau et J.-M. Le Guellec ; 2<sup>es</sup>, J. Henry, Y. Dréau et M. Hervé ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, Y. Dréau ; 3<sup>e</sup>, A. Guilcher ; 4<sup>e</sup>, F. Mévellec ; — *Thème grec* : 1<sup>ers</sup>, Y. Dréau et J. Henry ; 2<sup>e</sup>, L. Jaouen ; 3<sup>e</sup>, R. Le Gall ; — *Vers latins* : 1<sup>ers</sup>, J. Le Gall et P. Heydon ; 3<sup>e</sup>, A. Guilcher ; 4<sup>es</sup>, Y. Gourmelen et F. Guilloux.

**Cinquième.** — *Grec* : 1<sup>ers</sup>, J. Drogou et G. Quévarec ; 3<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, J. Drogou ; 2<sup>e</sup>, J. Cariou ; 3<sup>es</sup>, F. Uguen et J.-P. Le Gall ; — *Mathématiques* : 1<sup>er</sup>, L. Gallou ; 2<sup>e</sup>, C. Cloarec ; 3<sup>e</sup>, E. Le Cœur ; — *Narration* : 1<sup>ers</sup>, J. Drogou et J. Nicolas ; 3<sup>e</sup>, C. Parcheminou.

**Sixième.** — *Version latine* : 1<sup>ers</sup>, J. Suignard et F. Merceur ; 2<sup>es</sup>, J. Douguet et J. Coriou ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, J. Douguet ; 2<sup>e</sup>, L. Béchenec ; 3<sup>e</sup>, N. Kernéis ; 4<sup>e</sup>, H. Caugant ; — *Anglais* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>e</sup>, J. Tanguy ; 4<sup>es</sup>, M. Quévarec et Y. Bleuzen ; — *Mathématiques* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, P. Heydon ; 3<sup>e</sup>, P. Hétet ; 4<sup>e</sup>, F. Guédès.

**Septième.** — *Grammaire* : 1<sup>er</sup>, L. Chuto ; 2<sup>e</sup>, L. Hémon ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, L. Hémon ; 2<sup>e</sup>, J.-P. Mérour ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, P. Le Bras ; 2<sup>e</sup>, L. Chuto ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, L. Hémon ; 2<sup>e</sup>, P. Suignard.

**Huitième.** — *Grammaire* : 1<sup>er</sup>, L. Volant ; 2<sup>e</sup>, L. Le Roux ; — *Récitation* : 1<sup>er</sup>, L. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, L. Volant ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, Y. Quévarec ; 2<sup>e</sup>, L. Volant ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, L. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, P. Coadou.

### Adresses.

- Abguillerm, au 148<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup> Cie, camp de Meucon, près Vannes ;
- Bescond Jean, aspirant, école d'artillerie, 24<sup>e</sup> brigade, Fontainebleau ;
- Berthou Y., au 331<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> Cie, secteur 10 ;
- Boin, au 42<sup>e</sup> Colonial, 9<sup>e</sup> bataillon, 33<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> section, secteur 111 ;
- Bossus, aumônier divisionnaire, secteur 83 ;
- Boulben, caporal au 32<sup>e</sup> bataillon de Tirailleurs Sénégalais, 3<sup>e</sup> Cie, Karoussa (Guinée française) ;
- Branquec, sous-lieutenant, hôpital 88 bis, rue Descartes, Tours ;
- Briec, au dépôt du 151<sup>e</sup>, Quimper ;
- Cadiou, adjudant au 116<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 63 ;
- Chuto, infirmier, ambulance 210, secteur 97 ;
- Cloarec, caporal au 32<sup>e</sup> bat. de l'A. O. F., 2<sup>e</sup> Cie, Kouroussa (Guinée française) ;
- Croissant, caporal au 137<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, secteur 82 ;
- Derrien Albert, compagnie n° 24, groupe 18, camp des prisonniers de guerre, Cassel (Allemagne) ;
- Derven, au 62<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, 5<sup>e</sup> escouade, secteur 63 ;
- D'Hervais, au 62<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> Cie, 4<sup>e</sup> centre d'instruction, secteur 63 ;
- D'Hervé J.-L., groupe des brancardiers, secteur 137 ;

Donnart, secrétaire aux bureaux de la mobilisation, 2<sup>e</sup> Colonial, Brest ;  
 Foll, aumônier du 118<sup>e</sup>, secteur 83 ;  
 Gonidec, infirmier, ambulance 4/11, secteur 76 ;  
 Guillou Jean-Noël, au 91<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> section, secteur 24 ;  
 Hello, aspirant au 1<sup>er</sup> Zouaves, centre des mitrailleurs, Vincennes ;  
 Jaffrès, sous-officier au 42<sup>e</sup> d'Artillerie, 5<sup>e</sup> batterie, secteur 110 ;  
 Jaouen, infirmier, hôpital Bodélio, Lorient ;  
 Jézégabel, sergent au 411<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 174 ;  
 Kerboul M., élève-caporal au 419<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup> bataillon, 1<sup>re</sup> Cie, secteur 176 ;  
 Kerdoncuff, infirmier à l'infirmerie de la Rue, par Pontorson ;  
 Kerhervé, Se Hochwunden Kerhervé, feldgeistlichen, Kriegsgefangenen, à  
 Minden, in Westphalen, Deutschland ;  
 Lamballe, au 93<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, 4<sup>e</sup> section, 5<sup>e</sup> centre, secteur 63 ;  
 Lapous, au 91<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> section, secteur 24 ;  
 Larnicol, au 93<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, 5<sup>e</sup> centre d'instruction, secteur 63 ;  
 Le Bihan F., caporal au 71<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> Cie, secteur 74 ;  
 Le Bras Marcel, breveté électricien, à bord du *Gueydon*, Brest ;  
 Le Clech, 14<sup>e</sup> sect. d'infir., réserve du personnel sanitaire, 6<sup>e</sup> armée, sect. 23 ;  
 Le Corre, au 113<sup>e</sup>, compagnie H. R., Blois ;  
 Le Dœuff, en congé à Penquelen, en Scaër ;  
 Le Gall L., au 411<sup>e</sup>, compagnie H. R., téléphoniste, secteur 174 ;  
 Le Gall R., sergent au 77<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 33<sup>e</sup> Cie, secteur 102 ;  
 Le Garrec, infirmier, hôpital des Chesneaux, Château-Thierry ;  
 Le Louet, caporal infirmier, hôpital 27, Auray ;  
 Le Mao Pierre, au 91<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> section, secteur 24 ;  
 Le Pemp, infirmier, dépôt des convalescents, Lykès, Quimper ;  
 Le Thiec, brancardier au 118<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup> bataillon, secteur 83 ;  
 L'Hostis, sergent mitrailleur au 219<sup>e</sup>, secteur 87 ;  
 Milliner, au 71<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> Cie, secteur 20 A ;  
 Neildé, infirmier, ambulance 4/XI, secteur 76 ;  
 Nicolas P., au 48<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> Cie, 1<sup>re</sup> section, secteur 24 ;  
 Nicolas Y., caporal au 116<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 33<sup>e</sup> Cie, 1<sup>er</sup> groupe, secteur 63 ;  
 Pape, sous-lieutenant au 262<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> Cie, secteur 87 ;  
 Paugam, sergent au 19<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
 Pengam J., infirmier au 219<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> bataillon, secteur 87 ;  
 Pengam S., brancardier au 219<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> bataillon, secteur 87 ;  
 Pennec, au 1<sup>er</sup> Zouaves, 15<sup>e</sup> Cie, secteur 100 ;  
 Perrot Y., caporal infirmier, ambulance 16/XI, secteur 5 ;  
 Pouliquen, hôpital 84, Rennes ;  
 Prigent A., hôpital du bureau de Bienfaisance, Saint-Brieuc ;  
 Prigent Y., 11<sup>e</sup> section des Infirmiers, dépôt des Orphelins, Nantes ;  
 Quinquis, au 419<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> section, secteur 176 ;  
 Riou Fr., groupe des Brancardiers du Corps, secteur 96 ;  
 Rosec, infirmier, hôpital 28, Quimper ;  
 Roudaut, au 62<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 63 ;  
 Salaün Paul, au 71<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> Cie, 13<sup>e</sup> escouade, secteur 24 A ;  
 Suignard F., infirmier, hôpital 7, Brest ;  
 Tanneau J.-L., au 116<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 34<sup>e</sup> Cie, secteur 63 ;  
 Toulemont J.-L., au 40<sup>e</sup> d'Artillerie, P. H. R., bureau du major, Saint-Lau-  
 rent, près Rennes ;  
 Vasselet, hôpital du Collège, Saint-Dizier (Haute-Marne).

### Changements d'adresses.

Le Toux, au 115<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> Cie, 1<sup>er</sup> groupe, Mamers (Sarthe). (A suivre.)



4  
 INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

3 Avril 1916.

### Chers Messieurs et chers Amis,

Monsieur le Supérieur a voulu que, ce mois-ci, les « Nouvelles de Saint-Vincent » vous soient données par un Elève, et il m'a « réquisitionné ». Quand il s'agit de réquisition, il ne faut pas discuter, il n'y a qu'à marcher. Marchons !

Des nouvelles de Saint-Vincent ? Vous savez tous, par expérience, que, contrairement au proverbe, dans les collèges les jours se suivent et se ressemblent. Heureuse monotonie, dit-on, mais dont les charmes ne sont bien appréciés, n'est-il pas vrai ? que par ceux qui ne sont plus là pour en jouir.

Ceux d'entre vous qui sont partis, dès les premiers jours — et qui, depuis ne sont pas revenus —, se demandent, sans doute, entendant parler d'*Hôpital du Likès*, de *Dépôt de Convalescents*, quel aspect peut avoir « Saint-Vincent » pendant la guerre, si c'est toujours le S.-V. d'autrefois, le S.-V. qui leur a laissé de si bons souvenirs, et où, durant leurs longues veilles, ils aiment à revenir par la pensée. Rassurez-vous : aujourd'hui, tout comme autrefois, vous retrouveriez la « calme atmosphère » que vous regrettez.

Pourtant, que de changements ! A droite et à gauche de la grande porte d'entrée, d'immenses pancartes : « *Hôpital-Dépôt n° 7. — Dépôt de Physiothérapie.* » La porte est gardée par deux ou trois blessés qui se chauffent au soleil en regardant les passants. Est-ce bien là Saint-Vincent ? Oui. En effet, voici la « Sœur de garde » derrière son grand bureau noir. Dites-lui bonjour en passant : cela lui fera grand plaisir. « *Médecin-chef. — Permanence. — Bureau de l'Officier gestionnaire.* » Il n'y a plus de parloirs ! « *Salle d'attente. — Bureau de la Comptabilité.* » Il n'y a plus de réfectoires ! Je me trompe : ils sont dans les « catacombes ». Tout est donc militarisé ? direz-vous. Oui, presque toute la maison y a passé. Nous n'avons plus qu'un droit de passage sur la cour d'honneur, pour nous rendre au jardin et dans le parc devenus nos cours de récréation. Un droit de passage également sur la cour des grands, mais seulement le jeudi et le dimanche, pour aller... voir si Sœur Jude se porte bien. Les trois quarts, et même plus, de nos bâtiments sont occupés par les soldats. Nous nous serrons comme nous pouvons, dans les quatre salles d'étude des petits qui servent en même temps de classes. Deux dortoirs seulement, « *Sainte-Marie* », et l'annexe de « *Saint-Vincent* » nous sont restés. Les bons Frères, toujours hospitaliers et généreux, se sont cantonnés dans un bout de leur maison et nous ont laissé l'autre. La chapelle, cela va sans dire, est restée la maison du bon Dieu.

Il y a donc toujours, malgré tout, un Saint-Vincent, et dans ce Saint-Vincent, tout marche et tout marche bien.

Quelques méchantes plumes vous auront écrit peut-être que la guerre a eu aussi sa répercussion, ici comme ailleurs, sur la discipline, le bon ordre, le travail, que sais-je encore ? Ne le croyez pas. Voyez quelle belle et bonne ardeur dans la cour des petits ! Ah ! on n'y perd pas son temps ! Voyez ces balles qui vont et viennent ! Les Français et les Prussiens n'en échangent pas davantage à Verdun. Il ne se passe pas de semaine qu'il n'y ait quelque « match » sensa-

tionnel. Il faut voir comme les « Glaziks » s'entraînent pour lutter contre les « Bigoudens », les « Capistes » contre les « Brestoï », les « Pleybenistes » contre... n'importe qui. Et les « chameaux » en mettent autant que les « gosses ». Les « Léonards » et l'ancienne « Bande du fond » sont toujours aussi belliqueux ; ils se sont emparés, dès le premier jour, des deux pelouses ; plus une herbe n'y paraît. Les « Bleus » et les « Quimperlois » se partagent l'esplanade de la « Balle au mur » de MM. les Professeurs. « Crozonais » et « Cosmopolites », se démènent comme ils peuvent, en marge du reste de la société. Tout ce monde est bien vivant... quand le temps le permet. Lorsqu'on joue si bien, la conduite et le travail peuvent-ils laisser à désirer ? Ici, je décline toute compétence, mais M. l'Econome et M. Conseil pourront vous assurer qu'il n'y a pas plus d'accrocs au règlement qu'au temps de l'avant-guerre, et M. le Supérieur a déjà reconnu plusieurs fois que nous « bûchons » tout autant que les années précédentes. Puis, peut-il y avoir de la mauvaise dissipation, l'esprit pourrait-il n'être pas bon dans une maison où l'on prie tant et si bien ? On vous disait, dans la dernière lettre, combien nous pensons à vous et comment nous prions pour vous : soyez-en certains, on n'a rien exagéré.

Mais où en suis-je venu ? J'avais mission de vous donner les nouvelles de Saint-Vincent, et je m'aperçois que je n'ai rien dit de nouveau. Eh ! bien, tant pis ! ce sera pour la prochaine fois.

Un mot, cependant, de notre petite fête de famille du Mardi-Gras.

Il n'y a pas de Mardi-Gras possible à Saint-Vincent sans loterie. Il y a donc eu loterie. Mais nous avons eu autre chose encore, cette année : une séance de projections. Superbe ! M. Abgrall, avec l'aimable concours de M. Bargilliat, nous a fait faire une promenade ravissante à travers le Finistère, nous faisant admirer dans leur ensemble et dans leurs détails les belles églises, les chapelles et les calvaires de notre pays, témoins éloquents de la foi et de l'habileté de nos ancêtres, qui maniaient aussi bien le ciseau que le pen-baz, « qui savaient broder finement et solidement ». Devant le clocher du Creisker, dont les ajours si artistement ciselés se détachaient à merveille sur un ciel magnifique, ce fut une exclamation unanime : « Le plus beau clocher du monde ! » Quand passa le dernier cliché : une vue splendide des flèches de la Cathédrale de Saint-Corentin, nous trouvâmes tous que c'était trop tôt. Tous... excepté peut-être les petits mômes de la Huitième, dont les regards et l'attention s'étaient laissés captiver par la quantité et la variété des lots qui apparaissaient de temps en temps, dans une demi-lumière, derrière l'écran *Janus*.

M. Donnard, hélas ! n'était pas là. Mais sa méthode restait, et M. l'Econome s'y était conformé avec une scrupuleuse exactitude. Rien ne manquait à l'étalage : ni le parapluie, ni le tire-bouchon « dans l'exercice de ses fonctions », ni... n'attendez pas que je fasse l'énumération complète : il y avait près de 150 lots !!... Au début, tout fut calme : c'étaient les « petits lots de rien » qui défilaient les premiers. Ils sont trop... verts, pensait-on. Mais quand les « lots de valeur » commencèrent à s'enlever, ce furent des « oh ! » et des « ah ! » : protestations, timides d'abord, puis énergiques, de ceux que le sort maltraitait, et exclamations de joie des gagnants : « Moi qui pensais que je n'aurais rien eu !... » — « Juste ce à quoi je m'attendais ! » — « Moi qui aime tant jouer au damier et qui n'en avais aucun ! » etc... Quand l'objet était gagné par une classe, c'était des applaudissements dont seul avait raison le drelin perçant de la clochette annonçant le lot suivant.

La joie était moins bruyante, mais tout aussi sincère, quand le nom proclamé était celui d'un des maîtres partis à la guerre. M. Kerhervé, le prisonnier de Minden, gagna une brosse : elle lui sera expédiée, car elle pourra peut-être lui servir, encore que ce soit une brosse à habits.

Mais ce qu'on attendait, comme toujours, avec impatience, c'était « la traditionnelle ». Elle échut à M. Foll : avec la permission présumée du bénéficiaire, elle fut remise dans le jeu, et gagnée par un petit Bigouden. Un autre lot, dont l'annonce ne fut pas saluée avec moins d'enthousiasme, ce fut « la chaîne de Fox » (un chapelet de saucisses). Le petit qui se l'entendit attribuer protesta de toutes ses forces, et trouva qu'il y avait plutôt lieu de se fâcher que de rire : son lot lui glissait dans les mains, et il ne pouvait en venir à bout.

Les deux gros lots : la montre en argent, et le beau crucifix, offert par Monseigneur, ont été gagnés tous deux par la classe de Sixième...

Pas besoin de dire que la loterie fut entrecoupée de chants aussi bien exécutés que bien choisis : qui ne connaît le bon goût et l'habileté de notre professeur de musique ? Le bouquet final fut la marche irlandaise : « *It's a long way to Tipperary !* » Le P. Trébaol m'en voudrait de vous dire que c'est encore lui qui décida M. Mayet à nous servir ce régal...

Le lendemain, nous étions en Carême. Le temps a marché depuis... Ce soir, M. le Supérieur a annoncé à l'étude la date du départ en vacances : 15 Avril... Encore quelques jours, et la nichée s'envolera pour s'éparpiller dans le diocèse. Quand elle reviendra — le 8 Mai — le printemps aura donné à notre « home » sa parure des beaux jours.

Alors, comme maintenant, votre souvenir planera sur la maison, à moins que l'*Alleluia* de la Résurrection du Christ ne soit aussi celui de la Victoire et de la Paix ! Nous le voudrions bien, mais hélas !

A la grâce de Dieu, toujours ! Nous lui demanderons sans cesse, jusqu'à la fin, qu'il vous conserve tous sains et saufs et qu'il vous ramène à la maison le plus tôt possible.

C'est le vœu de toute la maisonnée !

J. L. M.

## Nos Morts.

**La Sœur Saint-Edmond, Supérieure des Religieuses du Petit Séminaire.** — Le mercredi, 22 Mars, la bonne Mère Saint-Edmond a rendu son âme à Dieu. Depuis quelques mois sa santé déclinait, mais elle a tenu aussi longtemps qu'elle a pu et ne s'est résignée à garder le lit que lorsque ses forces l'ont enfin trahie. Pendant six semaines, elle a dû renoncer à travailler, elle qui avait horreur de l'inaction et dont les journées étaient si occupées. Quelle pénitence pour elle d'être condamnée au repos, de ne pouvoir plus être utile, de se croire même à charge aux autres ! Comme elle soupirait après le jour où elle pourrait encore « rendre quelques petits services à la Maison » !

Le bon Dieu trouvait, sans doute, qu'elle avait une carrière suffisamment remplie et l'a rappelée à lui. Elle était dans la 77<sup>e</sup> année de son âge et comptait 57 ans de vie religieuse.

De bonne heure, la Sœur Saint-Edmond s'était signalée par son courage et sa vaillance. Encore simple novice à Saint-Brieuc, elle fut envoyée à La Landec (C.-d.-N.), où un médecin avait fait appel au dévouement des Sœurs Blanches, lors d'une épidémie grave qui avait sévi dans le pays. Avec six autres religieuses, la Sœur Saint-Edmond parcourait tout le canton, visitant et soignant les malades avec un zèle et une charité au-dessus de tout éloge, ce zèle et cette charité qu'enflamme l'amour de Dieu.

Son noviciat terminé, elle fut désignée pour l'hospice de Quimper, où elle remplit pendant plusieurs années l'office d'économe. Durant la guerre de 1870, elle fut chargée d'une salle de malades.

C'est en 1873 qu'elle fut envoyée à Pont-Croix. Elle a donc passé 43 ans au service du Petit Séminaire.

Dès le premier jour, elle se donna tout entière aux fonctions qui lui étaient confiées et s'en acquitta à la satisfaction générale. Elle avait toutes les qualités pour réussir : un dévouement à toute épreuve, un grand bon sens, un grand esprit de foi, une grande bonté d'âme. C'est avec vénération que les anciens de Pont-Croix parlent de la Sœur Saint-Edmond, qui aimait les élèves comme une mère aime ses enfants et ne cherchait qu'à leur rendre service et à leur faire plaisir. On l'aimait bien aussi. On

lui jouait bien quelques tours de temps à autre ; ceux qui venaient à l'infirmierie n'étaient pas toujours gravement indisposés : ils s'adressaient au bon cœur de la Sœur plutôt qu'à sa science médicale, et il n'était pas rare qu'elle délivrât des remèdes plutôt agréables, que le médecin n'eût peut-être pas indiqués. Mais ne vaut-il pas mieux pécher par excès de bonté que par excès de sévérité ? Lorsqu'un élève était sérieusement malade, la Sœur Saint-Edmond redoublait pour lui de soins et d'attention. Elle passait près de lui ses jours et ses nuits, quand il le fallait, l'arrachant à la mort, faisant des miracles, comme disait en parlant d'elle, un ancien élève reconnaissant...

En 1907, après l'expulsion, elle suivit le Petit Séminaire à Quimper. Quel déchirement pour son cœur de quitter cette chère Maison où elle comptait terminer ses jours, et aussi d'abandonner ce pays de Pont-Croix où tout le monde la connaissait et l'aimait ! Mais elle se remit au travail, et elle trouva, dans l'accomplissement de son devoir, un remède à ses peines et à ses chagrins. Elle contribua de son mieux à relever le Petit Séminaire de ses ruines, ne calculant jamais avec la fatigue. Se dévouer au service du Petit Séminaire, c'était sa grande préoccupation, et elle craignait toujours de n'en avoir pas fait assez.

Les élèves et les maîtres garderont pieusement son souvenir. Les prêtres sortis de Pont-Croix et de Saint-Vincent auront un souvenir pour elle à l'autel du Seigneur.

Les funérailles ont été célébrées le vendredi 24 Mars, très solennellement. La chapelle de Saint-Vincent était remplie. Il y avait beaucoup de chanoines, de prêtres, de religieuses de tous ordres ; les Sœurs Blanches étaient plus de soixante. Les soldats des hôpitaux du Likès étaient venus en foule. On remarquait également beaucoup de personnes de Quimper et de Pont-Croix, des parents d'élèves, etc. Les chants de l'office, est-il besoin de le dire, ont été fort bien exécutés. La chorale a chanté, après l'Élévation, le *Beati qui lugent*, de Perosi. Après l'Absoute, le corps, porté par quatre soldats, a été conduit au cimetière Saint-Louis. C'est là que repose la Sœur Saint-Edmond, auprès des autres religieuses de sa Congrégation, attendant le jour de la Résurrection.

### Nouvelles du Front et des Casernes.

Mercredi, j'ai failli partir en renfort pour le 118<sup>e</sup>. On demandait 200 hommes pour ce régiment. La nouvelle fut accueillie avec joie par nos jeunes Bretons de la classe 16. Tous, ou à peu près, désiraient partir comme volontaires, de sorte que le chef de bataillon trouva beaucoup plus d'hommes qu'il n'en fallait. Mon numéro matricule étant trop élevé, j'ai dû rester. J.-L. T.

Excusez-moi de vous envoyer un mot si bref. Dès que ce sera possible, je vous écrirai plus longuement. Je suis encore sain et sauf au milieu de la plus grande tempête qu'on ait jamais vue. Il ne fait pas beau, je vous assure autour de V... F. R.

Bien que la guerre se prolonge au delà de toutes les prévisions, le moral reste bon et la santé parfaite. Que demander de plus ? Tout simplement qu'à Saint-Vincent, où vous êtes surchargés de besogne, vous surmontiez aussi vaillamment que par le passé, les épreuves de toutes sortes qui sont votre partage. Nos prières vous y aideront.

J'avais caressé, il y a un mois, le projet d'aller vous saluer ; mais l'affaire de Verdun se prolongeant démesurément, je devrai attendre que les permissions soient rétablies...

Le bon Dieu continue à me protéger tout particulièrement, je crois. C'était il y a huit jours. Pour mieux régler un tir sur un ouvrage ennemi, j'avais mis la tête au-dessus du parapet et je me croyais en sécurité, lorsqu'une rafale de 77 vint me rappeler à l'ordre. L'avertissement était salutaire. Je gagnai un abri.

Avant que j'y fusse arrivé, un 105 m'obligea à m'aplatir dans le boyau et tombait à l'endroit où je venais de passer cinq ou six secondes auparavant. Une fois de plus j'en suis sorti. J'espère qu'il en sera ainsi jusqu'au jour de la victoire finale, grâce au secours de vos prières qui ne me manqueront pas... S. J.

Je vous remercie de m'avoir fait savoir la mort de la Sœur Saint-Edmond. Cela me permettra de lui donner un dernier témoignage d'affection, en disant la messe demain pour le repos de son âme. Il n'est pas douteux que le Seigneur fasse bon accueil à cette brave Supérieure, qui avait donné le meilleur de son cœur et de sa vie aux petits séminaristes. Je vous prie de dire aux Sœurs de Saint-Vincent toute la part que je prends au deuil qui les frappe, et tout particulièrement à la Sœur Saint-Jude qui restait, dans la mémoire des anciens de Pont-Croix, le complément obligé de la Supérieure... H. B.

La classe 16 commence à aller aux tranchées. Lomenech est allé dans un détachement de 75 hommes, pour le 6<sup>e</sup> d'Infanterie. Il doit se trouver maintenant en première ligne, dans les environs de Tahure. Larnicol est parti pour le 93<sup>e</sup>, mon régiment. Moi je m'attends à partir d'un jour à l'autre. J. L.

Enfin, mon rêve est réalisé : je suis versé dans un régiment breton, le 65<sup>e</sup> de ligne. J'y suis arrivé hier matin, et la nuit dernière, j'ai rejoint ma compagnie en première ligne... Le 8 Décembre, je suis venu dans la zone des armées, le 25 Mars, j'ai « monté » aux tranchées : Que la Sainte Vierge me protège ! J'espère être digne de mes amis Le Gall, Gourlaouen et Normant qui tous trois ont appartenu au 65<sup>e</sup>. J. D.

Il ne faut pas oublier que je suis élève-caporal. D'aucuns disent « élève-martyr » : c'est tout de même exagéré... Le métier commence à rentrer. On fait des marches, du tir, de l'exercice à la baïonnette : en un mot tout ce qu'il faut pour devenir digne d'aller voir Messieurs les Boches. Mais ce n'est là qu'un côté de ma vie : il y en a un autre plus intéressant. Ce sont les bonnes sorties du soir avec les vieux amis de Saint-Vincent. On passe du bon temps ensemble, je vous assure ! La maison du bon Dieu n'est pas loin de la caserne. J'ai donc le bonheur de faire régulièrement mes visites au Saint-Sacrement. R. G.

Il fait un temps superbe. La fée printemps semble se décider à renvoyer le bonhomme hiver, les bourgeons montrent leur petit nez rose, assez timidement d'ailleurs, car ils sont inquiets sur l'issue de la lutte, il y a toujours des contre-attaques à craindre de la part du poilu Hiver, et les grenades qu'il lance sous forme de giboulées sont dangereuses aux fleurs prématurées.

Il fait bon vivre et ce n'est pas le moment de dire : *Tædet me vitæ*. On apprécie le repos, comme le prisonnier la clef des champs : *Omnia pulchra rara*. Je voudrais pouvoir te raconter le départ joyeux des lieux où, à certaines heures, « y a pas bon », l'arrivée dans le village de cantonnement, où des officiers précèdent la troupe pour faire un juste partage des locaux disponibles ; travail très délicat, d'autant plus que *partibus factis* ; tu vois ce qui arrive ; il me serait agréable de te faire éprouver l'agréable sensation qui nous vient de la vue de villages, de clochers, d'habitants qui n'ont pas connu les grandes horreurs de la guerre, mais il me faudrait la jeunesse d'imagination de R. C., le poète du dernier *Bulletin*.

Tu voudrais, sans doute, savoir où je me trouve, que je te dise *ubi sim*, mais l'intérêt national veut que je ne te renseigne pas. Cela t'intéresserait d'ailleurs assez peu, de savoir que je suis au Nord, au Sud, à l'Est ou à l'Ouest de Paris. Je ne suis cependant pas à Verdun, ceci pour te rassurer, et je crois que ce n'est pas encore cette fois, que je ferai connaissance avec le 420. C'est, sans doute, partie remise.

Où irons-nous, le repos terminé ? Mystère ! Le départ peut être fixé d'un jour à l'autre, peut-être *Post tres dies proficiscar* ; aussi vit-on toujours sur le qui-vive et préparé à marcher n'importe quand, n'importe où, *sine ullo timore*.

Pendant mon repos, j'aurai eu l'occasion de voir moult fois l'abbé Perrot, qui, depuis le début de la campagne, remplit les hautes fonctions de caporal infirmier dans une ambulance... du front. Il est en ce moment *in urbe*. Ce fut un peu la rencontre du rat de ville et du rat des champs : « je laisse à penser la vie que firent nos deux amis », disait La Fontaine. Sans vouloir lutter avec les rats de la fable, nous eûmes grand plaisir à nous revoir, et à nous rappeler le vieux temps de Saint-Vincent et les règles de grammaire : *Teneo lupum auribus*. Si on pouvait en dire autant de Wilhem II ; *Aristides mortuus est pauper* : ce pauvre Aristide est mort !

Cet heureux temps de professorat reviendra-t-il pour moi ? Je commence à craindre que mon cerveau ne soit trop atrophié, pour que je puisse reprendre le rôle de *magister* ; le rôle de *discipulus* m'irait mieux, car je serais réduit à prendre des leçons auprès des élèves qui me seraient confiés. Je n'aurai plus aucune spécialité et comme il est bon que chacun se cantonne dans son métier : *Quam quisque norit artem in hac se exerceat*, je serai réduit à continuer la guerre jusqu'à ma mort. Et cependant, j'avais fait le rêve de retourner bien vite à Saint-Vincent après trois petits mois de guerre : *mirum somniavi somnium*, hélas ! le réveil a été dur.

Enfin, à la grâce de Dieu !

H. B.

Je vous écris cette lettre, assis au pied d'un arbre, dans un bois, à 8 kilomètres de V.

J'ai reçu de nombreuses lettres de Saint-Vincent, à l'occasion de ma fête, de la part des confrères et des élèves. Je compte sur vous pour leur dire à tous que je les remercie et que j'écrirai à chacun d'eux si les circonstances me laissent quelques instants de loisir. La nouvelle de la mort de la Sœur Saint-Edmond ne m'a pas trop surpris, car j'avais constaté moi-même que sa santé avait décliné. C'est une partie de Saint-Vincent qui disparaît en la personne de cette bonne Supérieure qui avait vu passer tant de générations d'élèves sur les bancs du Petit Séminaire. Offrez, je vous prie, mes religieuses condoléances aux Sœurs de Saint-Vincent. J'ai dit la messe pour le repos de son âme, le lendemain du jour où j'ai appris sa mort.

J. F.

Aujourd'hui, je suis à Saint-Vincent. Votre lettre vient de m'arriver. Je suis en ce moment au repos dans un petit hameau de l'arrière : j'ai donc eu tout le temps de la lire posément et de me délecter dans les nouvelles qu'elle donne et les souvenirs qu'elle rappelle. Séparé de tous mes confrères et de mes amis, votre lettre est pour moi comme un rayon de soleil au milieu des ténèbres de la guerre.

La guerre ! J'ai maintenant une petite idée de ce que c'est. Je sors d'une fournaise, d'un enfer, étonné d'être encore sain et sauf.

J'ai passé huit jours sous les obus. Jamais je n'ai rien vu de si terrible et tous ceux qui ont passé par là, de quelque formation qu'ils soient, sont du même avis. Que ces messieurs de la *Lanterne* ou de l'*Humanité* qui nous traitent d'« embusqués » viennent donc prendre notre place !

Dès notre première relève, notre route est prise en enfilade par les Boches. Les deux premiers obus sont trop courts ; le troisième tombe en plein dans notre colonne : un blessé est tué net, quatre brancardiers sont blessés sérieusement, deux ou trois légèrement. Deux brancardiers sont morts des suites de leurs blessures. A chaque relève, à tout moment, les obus tombent à droite, à gauche, et nous forcent de nous coucher dans la boue pour éviter les éclats.

Un soir, notre route est tellement labourée que les chevaux ne peuvent plus avancer, et nous devons traîner notre poussette. Soudain, notre chemin est coupé par un tir de barrage : force nous est de chercher un abri. Après un moment d'attente, nous revenons à la charge ; les obus tombaient toujours. Il faut passer malgré tout, les blessés nous attendent. Je suis à la première poussette. Je me recommande à Marie et m'avance tranquillement ; je suis quitte

pour deux ou trois prostrations très profondes. Nous voici au poste de secours. Pas de blessés, le tir de l'artillerie boche ne permet pas aux brancardiers régimentaires d'apporter les blessés. On attend une heure, deux heures : rien ne vient. Tout à coup, l'ordre est donné de partir au plus vite ; on se demandait la raison de cette précipitation ; on sut, depuis, que ce soir-là, les Boches étaient arrivés à 500 mètres du poste de secours... .

J. L. D.

## Nouvelles diverses.

Nous sommes heureux de pouvoir donner les citations à l'ordre du jour de deux anciens élèves récemment sortis de Saint-Vincent, les séminaristes E. Marec et L. Péron :

**E. Marec** : « Sergent énergique et courageux, a été blessé le 25 Février 1916, par plusieurs éclats d'obus, au moment où il donnait des ordres pour la construction d'un boyau de toute nécessité. S'est déjà fait remarquer aux attaques du 11 Mai et du 8 Septembre 1915, par sa bravoure. »

**L. Péron** : « Jeune soldat de la classe 1914. A l'assaut du 25 Septembre 1915, a été blessé assez grièvement en signalant à l'artillerie d'allonger son tir. N'a consenti à abandonner le terrain qu'après avoir remis son fanion à son sergent de faction. »

Ont passé par Saint-Vincent, en Mars : MM. Donnart, Garrec, Suignard, Prigent, Quinquis, Poulhazan, Le Merdy.

M. Prigent, pendant son congé de quatre jours, a fait l'examen de grec et de latin aux élèves de Première et de Seconde.

En notre nom et au nom de tous, un grand merci à M. Foll qui n'a pas voulu laisser à M. Bossus tout l'honneur et tout le mérite de la « bonne œuvre ». Que le bon Dieu récompense la grande générosité de nos Aumôniers en bénissant leur ministère, et en nous les conservant !

## COMPOSITIONS DE MARS

**Philosophie.** — *Histoire* : 1<sup>er</sup>, J. Le Moal ; 2<sup>e</sup>, A. Poupon ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, J. Le Moal ; 2<sup>e</sup>, A. Poupon ; — *Histoire naturelle* : 1<sup>er</sup>, A. Poupon ; 2<sup>e</sup>, J. Le Moal ; — *Physique* : 1<sup>er</sup>, J. Le Moal ; 2<sup>e</sup>, A. Poupon.

**Première.** — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, J. Cochard ; 2<sup>e</sup>, N. Person ; — *Histoire romaine* : 1<sup>er</sup>, J. Cochard ; 2<sup>e</sup>, Y. Jaïn ; — *Anglais* : 1<sup>er</sup>, N. Person ; 2<sup>e</sup>, J. Cochard ; — *Français* : 1<sup>er</sup>, J. Corbin ; 2<sup>e</sup>, N. Person ; — *Récitation* : 1<sup>er</sup>, N. Person ; 2<sup>e</sup>, J.-L. Berrivin.

**Seconde.** — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, L. Gargadennec ; — *Histoire moderne* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, X. Trelleu ; — *Anglais* : 1<sup>er</sup>, J. Orvoën ; 2<sup>e</sup>, P. Le Grannec ; — *Français* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou et J.-M. Quélen ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; — *Récitation* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Quélen et J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, M. Ménez.

**Troisième.** — *Zoologie* : 1<sup>er</sup>, Y. Daniélou et M. Messenger ; 2<sup>e</sup>, L. Pondaven ; — *Anglais* : 1<sup>er</sup>, H. Cudennec et L. Pondaven ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, M. Messenger ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; — *Mathématiques* : 1<sup>er</sup>, M. Larnicol ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Piton ; 2<sup>e</sup>, C. Diraison ; — *Histoire* : 1<sup>er</sup>, H. Cudennec ; 2<sup>e</sup>, J. Le Quéau ; — *Catéchisme* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, H. Cudennec.

**Quatrième.** — *Zoologie* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>es</sup>, J. Henry, J. Breton, R. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, J. Le Gall ; — *Anglais* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, J. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, P. Hanras ; 4<sup>e</sup>, Y. Pérennès ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, R. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, J. Le Gall ; 4<sup>es</sup>, L. Direr, P. Salaün, F. Mévellec ; — *Mathématiques* : 1<sup>er</sup>, P. Salaün ; 2<sup>e</sup>, C. Castrec ; 3<sup>es</sup>, J.-M. Le Guellec, R. Le Gall, M. Hervé ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, R. Kérénal ; 3<sup>e</sup>, J. Henry ; 4<sup>es</sup>, R. Le Gall et O. Billant ; — *His-*

toire : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, R. Caugant ; 4<sup>e</sup>, R. Le Gall ; — *Catéchisme* : 1<sup>ers</sup>, Y. Dréau, J. Henry, J.-M. Le Guélléc ; 2<sup>e</sup>, Y. Nénez ; 3<sup>e</sup>, R. Kérénal.  
**Cinquième.** — *Histoire* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, L. Tuarze ; 3<sup>e</sup>, H. Sez-  
 nec ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>es</sup>, L. Gallou et J.-P. Le Gall ; —  
*Thème latin* : 1<sup>er</sup>, N. Vézier ; 2<sup>es</sup>, J.-P. Le Gall et G. Quévarec ; — *Thème grec* :  
 1<sup>ers</sup>, G. Quévarec et N. Vézier ; 3<sup>e</sup>, Y. Gouzien ; — *Mathématiques* : 1<sup>er</sup>, L. Gal-  
 lou ; 2<sup>e</sup>, G. Quévarec ; 3<sup>e</sup>, N. Vézier.

**Sixième.** — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur et J. Douguet ; 2<sup>e</sup>, H. Barré ;  
 3<sup>e</sup>, J.-M. Le Pape ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, H. Barré ; 3<sup>e</sup>, J. Dou-  
 guet ; 4<sup>e</sup>, J. Suignard ; — *Histoire naturelle* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ;  
 3<sup>e</sup>, J. Person ; 4<sup>e</sup>, P. Heydon ; — *Catéchisme* : 1<sup>er</sup>, L. Baraër ; 2<sup>e</sup>, J. Person ;  
 3<sup>es</sup>, J. Riou, J. Heydon, F. Merceur.

**Septième.** — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, L. Chuto ; 2<sup>e</sup>, P. Caugant ; — *Narration* :  
 1<sup>er</sup>, L. Hémon ; 2<sup>e</sup>, P. Le Bras ; — *Histoire* : 1<sup>er</sup>, P. Le Bras ; 2<sup>e</sup>, L. Chuto ; —  
*Version latine* : 1<sup>er</sup>, P. Le Bras ; 2<sup>e</sup>, J. Baraër.

**Huitième.** — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, P. Coadou ; 2<sup>e</sup>, V. Le Grand ; — *Narration* :  
 1<sup>er</sup>, L. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, Y. Miossec ; — *Histoire* : 1<sup>er</sup>, L. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, Y. Miossec ;  
 — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, L. Volant ; 2<sup>e</sup>, V. Le Grand.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

*Abquillerm*, au 108<sup>e</sup>, hôpital 3, Beauvais ;  
*Buhanic*, au 117<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> Cie, 8<sup>e</sup> escouade, 3<sup>e</sup> groupe, Le Mans ;  
*Boïn*, au 42<sup>e</sup> Colonial, 9<sup>e</sup> bataillon, 33<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> section, secteur 188 ;  
*Briec*, au 33<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> section, secteur 137 ;  
*Chuto*, infirmier, ambulance 210, secteur 192 ;  
*Derven*, au 65<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> Cie, 6<sup>e</sup> escouade, secteur 82 ;  
*D'Hervais*, au 65<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> Cie, secteur 82 ;  
*Eliès*, au 411<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> Cie, secteur 174 ;  
*Garrec J.-M.*, au 64<sup>e</sup>, peloton des E. A., groupe A, caserne Mirville, La Roche-  
 sur-Yon.  
*Gloux*, au 64<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, 3<sup>e</sup> escouade, Ancenis ;  
*Guichaoua*, au 65<sup>e</sup>, 29<sup>e</sup> Cie, groupe A, 1<sup>re</sup> section, Nantes ;  
*Joncour*, au 48<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> Cie E, groupe F, Guingamp ;  
*Lapous*, au 91<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B ;  
*Larnicol*, au 93<sup>e</sup>, 1<sup>re</sup> Cie, secteur 82 ;  
*Lavanant*, au 118<sup>e</sup>, bureau de la 31<sup>e</sup> Cie, Audierne ;  
*Le Bras François*, caporal au 91<sup>e</sup>, secteur 159 ;  
*Le Cann*, 3<sup>e</sup> d'Artillerie à pied, 55<sup>e</sup> batterie, Sommesous (Marne) ;  
*Le Clech*, brancardier de Corps, secteur 148 ;  
*Le Mao P.*, au 91<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B ;  
*Le Toux*, au 115<sup>e</sup>, C. E. A., en subsistance au 117<sup>e</sup>, La Flèche ;  
*L'Hostis*, sergent au 219<sup>e</sup>, 1<sup>re</sup> C. M. R., secteur 87 ;  
*Marec Eugène*, sergent au 71<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, secteur 74 ;  
*Mévellec A.*, signaleur, 1<sup>re</sup> Brigade coloniale, secteur 173 ;  
*Pelliet*, au 35<sup>e</sup> d'Artillerie, 64<sup>e</sup> batterie, 5<sup>e</sup> pièce, Vannes ;  
*Perrot H.*, au 2<sup>e</sup> Chasseurs, 12<sup>e</sup> escadron, bureau de la Mobilisation, Pontivy ;  
*Pouliquen*, hôpital 20, Rennes ;  
*Quinquis*, au 419<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> section, à Théméricourt, par Vigny (S.-et-O.) ;  
*Roudaut*, au 65<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> Cie, secteur 82 ;  
*Salaün Paul*, au 71<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> Cie, secteur 20 A ;  
*Séité Auguste*, soldat musicien au 118<sup>e</sup>, secteur 83 ;  
*Thomas Louis*, caporal brancardier, G. B. D. 22, secteur 83 ;  
*Tirilly Guillaume*, au 37<sup>e</sup> d'Artillerie, 68<sup>e</sup> batterie, 13<sup>e</sup> pièce, Bourges ;  
*Tréquier*, centre d'instruction des C. E. A., 3<sup>e</sup> sect., Les Rosiers, La Flèche ;  
*Trellu Joseph*, au 8<sup>e</sup> Zouaves de marche, 2<sup>e</sup> Cie de Mitrailleurs, Division du  
 Maroc, secteur 109.

(A suivre.)



5  
 INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

4 Mai 1916.

*Bien chers Amis,*

Les élèves sont en vacances ; la cage est vide, les oiseaux se sont envolés dans toutes les directions.

C'est, comme l'an dernier, la veille des Rameaux que s'est effectué le départ, et la rentrée n'a lieu que le 8 Mai. Trois semaines de liberté, et à l'époque la plus belle de l'année ! Ce sont, on le voit, de belles vacances, mais elles ont été bien méritées par cent jours de travail sérieux et persévérant.

Les cours ont fonctionné régulièrement pendant ce deuxième trimestre et sans trop de difficultés. Il ne reste plus désormais que deux mois et quelques jours de travail, et une nouvelle année scolaire sera terminée.

Serons-nous obligés de commencer une troisième année dans les mêmes conditions ? A la grâce de Dieu. Nous saurons nous plier aux circonstances et tâcherons de tenir jusqu'au bout.

Nous voilà privés d'un précieux collaborateur, le P. Trébaol, qui pendant les 18 mois qu'il a été employé aux hôpitaux du Likès, a pu faire les classes d'anglais. D'un dévouement à toute épreuve, il acceptait avec joie et empressement tous les services qu'on lui demandait, et ce n'est pas sans un grand serrement de cœur que nous le voyons nous quitter. Son sourire si doux, sa bonne humeur constante, ses qualités de cœur le faisaient aimer de tous, et son souvenir restera longtemps vivant parmi nous. Nous lui adressons tous nos remerciements.

C'est également pour nous un devoir de remercier M. l'abbé Boézennec qui, jusqu'à Pâques, a été surveillant à Saint-Vincent et professeur de Huitième et de Septième, et qui s'est acquitté de ses fonctions avec un zèle au-dessus de tout éloge. Il va rentrer au Grand Séminaire pour se préparer plus directement à la prêtrise, car il sera ordonné le 25 Juillet prochain. Nos vœux et nos prières l'accompagneront.

Nous apprenons avec plaisir que M. Labbé, notre jeune professeur, déjà décoré de la croix de guerre, va recevoir aussi la médaille militaire.

La nouvelle Supérieure des Religieuses est arrivée. Elle s'appelle Sœur Sainte-Euphrosine-Marie.

Merci, à M. Kerhervé, qui nous a intimé l'ordre de « prélever ce que nous jugerons bon » sur ses économies de prisonnier. Il demande que la « Lettre » continue à paraître régulièrement jusqu'à la fin de la guerre et de... sa captivité. On y tâchera, tout en souhaitant la prompte et prochaine disparition du « trait d'union ».



## La Fête de Gymnastique du 11 Avril.

Avant d'aller en vacances, les élèves ont donné une très intéressante fête de gymnastique en l'honneur des soldats convalescents des hôpitaux de Quimper.

La fête avait été annoncée au rapport de la Place, et tous les hôpitaux étaient invités à envoyer des soldats.

On ne craignait qu'une chose : que le mauvais temps ne vint tout arrêter, et prudemment on avait fait dire que la fête serait remise au jeudi 13 dans le cas où il pleuvrait le 11.

Le temps, heureusement, fut beau. Le matin, il tomba une petite pluie fine qui inquiéta un peu les élèves ; mais à 10 heures, le soleil fit son apparition et brilla à peu près toute la journée.

Aussi l'on voyait, peu de temps après une heure de l'après-midi, les soldats arriver nombreux et remplir les bancs qui leur étaient préparés sur la pelouse du jardin, à l'endroit où s'élève le portique, là où se faisaient autrefois les exercices du jour des Prix. Outre les soldats, on remarquait des officiers de la garnison, des majors des hôpitaux et quelques autres invités.

A 1 heure et demie, arrive le Colonel commandant la Place de Quimper, qui a accepté de présider la fête. Aussitôt, commence la présentation des élèves. Ils défilent quatre par quatre, par rang de taille, et, en passant devant le Colonel, ils font le salut militaire, tout comme de vieux soldats. Mais voici que retentissent les strophes de la *Marseillaise*, chantée par la chorale, car, si la guerre a obligé à interrompre momentanément la musique instrumentale, la musique vocale continue, comme par le passé, à être en honneur à Saint-Vincent.

A tout seigneur, tout honneur. Ce sont les petits élèves de Huitième et de Septième qui se montrent les premiers. Ils portent des barres presque aussi hautes qu'eux et prennent leurs positions. En paraissant devant ces officiers et ces soldats, ils sont un peu impressionnés, et quelques-uns tournent à gauche quand il fallait tourner à droite, mais ils se ressaisissent bien vite et exécutent très bien les divers mouvements qui leur sont commandés. Les applaudissements éclatent, et les petits gymnastes, tout fiers de leurs succès, laissent paraître, en se retirant au pas cadencé, un sourire de satisfaction.

Le deuxième numéro du programme comporte une série de sauts en simultané, longueur et hauteur, par les élèves de Cinquième. Ils sautent très bien, les élèves de Cinquième, à l'exception de deux ou trois qui sont un peu trop lourds et dont les pieds s'embarrassent dans la corde pour le saut en hauteur, ce qui les fait rouler par terre, à la grande joie des spectateurs.

Voici maintenant les premières leçons de boxe, attaques et salut, nouvelle théorie, par les élèves de Troisième. Ils montrent beaucoup d'énergie dans l'attaque, de souplesse et d'habileté dans la parade, et ils sont très remarquables.

Arrivent ensuite les élèves de Quatrième, qui ont à exécuter des mouvements de rotation des poignets avec bâtonnets. On leur a dit que leur partie est le clou de la fête, et ils en sont persuadés. Et, de fait, c'est quelque chose de tout à fait gracieux que les mouvements qu'ils exécutent. Trois petits pas cadencés en commençant, et voilà que les poignets tournent et tournent encore, les petits bâtonnets s'en vont dans

tous les sens, à gauche, à droite, en haut, en bas, et, malgré la rapidité des mouvements, on ne remarque pas une faute, une hésitation : du commencement à la fin, ensemble parfait, mouvements toujours bien cadencés, gracieux, aisés. Vraiment, les Quatrième ont lieu d'être fiers d'eux-mêmes et contents des applaudissements qu'ils ont recueillis.

Cependant, les grands (Philosophes, Première et Seconde) ne voudraient pas se laisser battre par des « gosses », et montrent qu'ils savent manier la canne tout aussi bien que les autres les bâtonnets. Leur succès est aussi grand.

Les petits reviennent encore sur le terrain, et, cette fois, c'est la Sixième et la Cinquième réunies : 100 exécutants. Ils font des mouvements d'ensemble à mains libres assez compliqués, sans aucune hésitation. Tous rivalisent de bonne volonté, chacun veut que sa classe soit la plus remarquée.

Dès que les petits se sont retirés, les Troisième se présentent de nouveau pour travailler aux barres parallèles. Il y a trois séries de barres, ce qui permet à trois élèves de travailler simultanément. Tous les élèves de la classe passent à tour de rôle, et, bien que les mouvements commandés ne soient pas des plus difficiles, ils demandent cependant, pour être exécutés comme ils l'ont été, joliment de force et de souplesse.

Un petit arrêt : le temps d'entendre un joli morceau de chant : *les Canaris de Verdun*.

Le chant est à peine terminé, que les Cinquième sont rangés en cercle sur la pelouse. Un coup de sifflet, et ils partent en courant prendre leurs positions. Un autre coup de sifflet, et une pyramide humaine se dresse dans les airs. Deux autres pyramides sont exécutées par les Cinquième, toutes très hardies et très pittoresques.

Puis nous assistons à cinq leçons de boxe (théorie ancienne), données par les grands. Ils y mettent de la vigueur, et, comme disait un soldat, il n'eût pas fait beau recevoir les coups de poing de quelques-uns de ces gaillards. Les spectateurs sont émerveillés et applaudissent frénétiquement.

Les Troisième, infatigables, paraît-il, viennent encore sur le terrain, et pour lutter, cette fois. Ce sont des luttes d'ensemble du plus curieux effet et qui ont vivement amusé et intéressé.

Un morceau de musique : *le Rhin* : « Nous l'avons eu votre Rhin allemand ».

Pendant ce temps, une échelle double est fixée au milieu de la pelouse et, de chaque côté, des barres parallèles. Les Quatrième, qui sont 52, font trois pyramides encore plus hardies que celles des Cinquième. En quelques instants, ils garnissent les parallèles, l'échelle et forment des groupements extrêmement curieux.

Voici enfin la dernière série d'exercices. Les petits avaient ouvert la séance, ce sont les grands qui la clôturent par des mouvements d'ensemble à mains libres (série suisse). La Philosophie, la Première, la Seconde, la Troisième et la Quatrième sont groupées. C'est encore fort bien exécuté et très applaudi.

La chorale chante un dernier morceau de musique : *It is a long way to Tipperary*, et c'est fini. Les soldats regagnent leurs hôpitaux, contents d'avoir passé une agréable après-midi. Le Colonel, qui a suivi avec beaucoup d'intérêt tous les exercices, se déclare ravi et estime que les élèves et le maître qui les a dressés méritent toutes les félicitations. C'était aussi l'avis des autres officiers qui ont assisté à la fête.

## Nos Morts.

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs :

**I. M. l'abbé Querné**, sous-lieutenant au 19<sup>e</sup>, docteur en théologie, professeur au Grand Séminaire, tué devant Verdun. — C'est de chez nous que M. Querné partit pour la caserne, car il fit la classe de Troisième depuis Octobre 1914 jusqu'en Février 1915. Un ancien élève de Saint-Vincent, Guillaume Le Quéau, va nous dire ce qu'était M. Querné à l'armée et comment il est mort.

Le 31 Mars, je suis arrivé à Verdun. Le 1<sup>er</sup> Avril, nous avons occupé des boyaux hâtivement construits à 9 kilomètres devant la ville. La vie des tranchées est évidemment dure partout, mais nulle part, je crois, comme dans notre secteur. J'avais le bonheur d'avoir comme chef de section M. Querné, professeur au Grand Séminaire. Hélas ! j'ai la douleur de vous annoncer sa mort. Il a été tué, ce matin 4 Avril, par un des nombreux obus que les Allemands lancent à profusion sur nous. Un éclat l'a atteint à la tête : quelques minutes après, il expirait. La nouvelle de sa mort a été comme un coup de foudre pour toute la compagnie. Son capitaine et bon nombre de soldats pleuraient. M. Querné, en effet, était adoré de ses hommes. « C'était le meilleur du 19<sup>e</sup>, » me disait l'un d'eux. Pour moi, je n'oublierai jamais combien il a été bon pour moi... Et maintenant, il est allé recevoir au ciel la récompense que Dieu promet à ceux qui font pleinement leur devoir.

**II. Jean Thomas**, de Scaër. — Deux jours après M. Querné, tombait un jeune séminariste, Jean Thomas, de Scaër, ancien élève de Saint-Vincent, soldat de la classe 1916, qui venait d'arriver à Verdun.

C'est M. Foll, aumônier du 118<sup>e</sup>, qui nous a appris la triste nouvelle :

Les combats de Verdun seront décidément funestes au Séminaire de Quimper. Mardi, c'était l'un des meilleurs Directeurs qui tombait au champ d'honneur ; hier, c'était un bon petit séminariste, pieux, doux, Jean Thomas, qui était brutalement emporté dans ses 20 ans.

Il arrivait au 118<sup>e</sup>, voilà quinze jours à peine, avec un renfort de 200 jeunes gens de sa classe. Je me rappellerai toujours la joie que j'éprouvai en remarquant au milieu des vieux troupiers ces jeunes gens bien entraînés pleins d'enthousiasme, venus presque tous volontairement au front.

Hélas ! j'étais bien loin de penser, en ce moment, que, dans la quinzaine, la mort aurait fauché un grand nombre de ces beaux gars en pleine vigueur. Il n'y avait pas deux jours que nous avions pris nos postes de sentinelles pour la défense de Verdun, que déjà une dizaine de ces jeunes gens avaient versé leur sang pour la France. Un séminariste de Paris tombait l'un des premiers... Hier soir, on vint m'annoncer au poste de secours que Jean Thomas venait, lui aussi, d'être victime d'un obus. Je partis aussitôt. Son commandant de compagnie vint me montrer l'endroit où le pauvre Thomas avait été enseveli par un obus... Le bombardement avait été plus intense que jamais de part et d'autre. Thomas s'était réfugié dans son abri, abri bien précaire, hélas ! C'était tout simplement une petite fosse profonde de 50 centimètres, creusée dans le flanc du coteau et recouverte d'un tronc d'arbre et de branchages. Un 105 tombant tout à proximité, sur le bord de la fosse, enterra le pauvre garçon... Au bout d'une demi-heure de travail je réussis à le déterrer. La partie frontale de la tête était écrasée et la jambe gauche sectionnée ; la mort avait été instantanée.

Malgré la distance et les difficultés, malgré les fatigues des pauvres brancardiers qui se sont montrés admirables depuis mon séjour ici, je fis transporter le corps à Verdun. Puis, ne pouvant quitter mon poste de secours, j'écrivis à M. Bossus pour qu'il assistât et présidât aux obsèques de son ancien élève.

L'enterrement a eu lieu aujourd'hui, m'a-t-on appris. Le corps de Jean Thomas repose (pas en paix, hélas !) dans le grand cimetière de Verdun. Quant

à son âme, je ne puis douter un instant que le bon Dieu ne lui ait fait bon accueil dans son Ciel. Ils sont si généreux les jeunes gens ! Et puis, les misères, les privations, le danger constant, le vacarme épouvantable, tout cela aura vivement impressionné ces jeunes soldats qui recevaient le baptême du feu, et la pensée de la mort et du ciel aura été présente à leur esprit. Et quand il s'agit d'un bon et pieux séminariste comme Jean Thomas, on peut avoir toute confiance qu'il est mort après avoir fait à Dieu généreusement le sacrifice de sa vie et donc dans les meilleures conditions possibles...

Au revoir ! Recommandez nos chers morts aux prières de tout Saint-Vincent. Recommandez aussi les survivants. A qui le tour demain ? Aujourd'hui la journée a été assez calme ; mais... il est minuit et voici que la canonnade vient de recommencer. Mon Dieu ! que la guerre est atroce !

J. F.

## Nouvelles de partout.

Enfin, me voilà dans la zone des armées après cinq jours de marche. Nous avons fait la route à pied, par étapes de 20 kilomètres environ. Le temps a été magnifique pendant tout le trajet, et c'était un vrai plaisir de marcher. Sur notre passage, toute la population venait nous saluer, nous apporter des fruits, du tabac, même... des larmes. Tous voulaient nous serrer la main et nous encourageaient : « Revenez vite ! » « Chassez-les ! » « Vous vaincrez ! » Nous étions tous gais et contents. Nous avons même traversé un village en chantant ce couplet :

On les aura  
Quand on voudra !  
Ah ! sale Boche tu sortiras  
De tes maudits trous de rats.  
Vive le son  
De nos canons !  
Qui vivra verra !  
Les Boches, on les aura !

J'entendais hier soir distinctement le bruit de la canonnade. Bientôt, je l'espère, nous serons encore plus près, et nous pourrons faire le coup de feu, comme les autres... Aujourd'hui, je ne puis sortir, et je n'ai rien à faire. J'en profite pour fumer quelques pipées économisées pendant la route, pour écrire quelques lettres et pour lire quelques passages dans l'*Imitation*. Je me recommande aux bonnes prières de la « maisonnée ».

F. Q.

Je n'ai pas encore changé de secteur, mais j'espère me rapprocher bientôt des Boches. Je vous ai déjà dit, sans doute, qu'un premier renfort de 300 hommes est parti pour V... Nous ne tarderons pas à les suivre. Hier, nous sont arrivés nos vieux amis de Nantes, ceux de la classe 16 que nous avions laissés après nous. De la sorte, notre bataillon est encore au grand complet. Je demanderai à faire partie du premier départ : j'espère qu'on admettra des volontaires cette fois-ci... C'est toujours à peu près la même vie : on s'habitue à lancer des grenades et bombes, à creuser des tranchées. Mais on va souvent aussi dans les bois : c'est sans doute pour nous préparer à la guerre en rase campagne, où l'on sera obligé de cheminer sous bois presque toujours, la marche en terrain découvert étant trop hasardeuse.

Nous sommes partis hier matin. Un convoi automobile nous a amenés à 5 ou 6 kilomètres de... Nous avons fait ensuite une douzaine de kilomètres. Il pleuvait à verse. Le canon tonnait à toute volée. Nous traversâmes d'abord un parc à munitions : des obus de tous calibres y étaient rangés en d'interminables files. Plus loin, c'était un parc d'aviation. Puis des canons, des 75 et des 120... Après avoir traversé un dernier village, nous nous trouvâmes en face de notre cantonnement. Quel cantonnement !... Nous dormons dans des péniches amarées sur un canal. Je trouvai ça un peu original et drôle. Je vous assure qu'on est très bien là-dedans : c'est bien abrité et très chaud.

F. L.

Depuis que j'ai quitté Verdun-Tavannes-Vaux, je voyage tous les jours. J'ai traversé la Meuse, me voici dans les Vosges. Je ne sais où je vais. Je serais bien content de m'arrêter un peu, car je suis bien fatigué... Je devais vous raconter mon séjour aux environs de Verdun, mais à quoi bon maintenant ? Je viens d'avoir le bonheur de faire un pèlerinage à Domrémy. Après cela peut-on penser aux mauvais jours passés ? Oui, mais un peu seulement : pour se rappeler les grâces reçues au milieu du danger. J'ai donc pu aller prier dans la petite église où la Bienheureuse priait si bien. Avec quelle émotion je me suis agenouillé là où elle s'est agenouillée !...

F. R.

Il y a un mois que le 1<sup>er</sup> zouaves prenait position sur une crête que les communiqués rendent célèbre ces jours-ci. Dès le deuxième jour, je voyais mon frère blessé me quitter pour un hôpital de l'arrière... Moi, je suis resté, et pendant douze jours, malgré les nuits blanches passées à la belle étoile, les privations et les émotions de la bataille, j'ai toujours gardé bon courage. Les marmites tombaient jour et nuit, presque sans interruption, et glaçaient le sang aux moins froussards ; aucune ne m'était destinée, j'en remercie beaucoup le bon Dieu.

C'est au milieu de cet enfer que j'ai reçu votre lettre de Mars. Comme à ce moment nos lettres ne partaient pas, je n'ai pas pu vous remercier tout de suite et j'ai attendu votre lettre d'Avril pour vous répondre.

Je suis à présent dans mon ancien et paisible secteur de ..... Le régiment est encore en arrière, attendant du renfort pour monter aux tranchées. Je profite du répit pour aller le plus souvent possible remercier le bon Dieu de nous avoir retirés de la fournaise, et prier à mon tour pour tous ceux qui ont prié pour moi.

Y. P.

J'ai réussi à former deux équipes de foot-balleurs parmi le groupe des téléphonistes. Les bonnes volontés ne manquaient pas, mais hélas ! les bons joueurs étaient plutôt rares. J'ai fait venir un ballon de Paris. Ma première équipe a matché contre la meilleure équipe du régiment. Nous avons été battus, mais pas honteusement : 3 à 1. A la revanche j'espère être vainqueur. Que de folies il nous fait faire, ce ballon ! Avant-hier, nous avons joué à quelques centaines de mètres des lignes boches. Nous ne pensions même pas aux dangers que nous courions. Mais le jeu était à peine terminé, que les 105 pleuvaient sur l'emplacement que nous occupions un quart d'heure avant.

Nous aurons le bonheur de passer la Semaine Sainte et le Dimanche de Pâques au repos. Déjà nous préparons avec un soin méticuleux tout ce qui pourra rehausser l'éclat de la grand'messe. Les morceaux de musique instrumentale sont choisis. La chorale est prête. La fête n'aura rien à envier aux plus belles cérémonies de Saint-Vincent.

L. L. G.

Nous avons fait l'attaque de Champagne, en Septembre ; depuis le régiment est en quelque sorte embusqué, et ses détracteurs l'appellent le « 3<sup>e</sup> embourbé ». Trois mois de front en tout, c'est bien peu, en effet. Que voulez-vous ? Ce n'est pas de notre faute, si le haut commandement ne fait pas appel plus souvent à notre bonne volonté. Car, en somme, nous faisons de la bonne besogne : les Boches en ont attesté en Champagne. Malheureusement, nous avons le bras un peu court ; nos coups de marteau (obus ordinaires de 150 kilos) portent à 7 ou 8 kilomètres, et nos coups de massue seulement à 5 kilomètres (obus de 230 kilos). A cause de cela, on ne nous emploie guère que dans les offensives, quand il s'agit de se frayer un chemin pour l'avance. Nous espérons que le beau temps nous permettra sans tarder de rentrer dans la lutte...

J. M. L. C.

Je ne suis pas resté longtemps dans la région de Verdun. Depuis six jours, je suis venu comme renfort au 31<sup>e</sup>, en Argonne. J'ai avec moi P. Le Mao. En venant rejoindre notre régiment, nous avons passé par V. et y avons reçu le baptême du feu. Notre train a été bombardé à la gare. Une dizaine d'obus sont tombés à côté de nous, la voie ferrée a été coupée en deux endroits. On a pu s'en tirer quand même : ce n'est pas si terrible que cela.

F. L.

Depuis mon dernier mot, je suis toujours en première ligne, et je crois que j'en ai encore pour quelque temps. Que voulez-vous ? Mon régiment n'est pas un régiment d'attaque, il se contente de tenir les tranchées et d'y exécuter les travaux nécessaires. Faut-il m'en réjouir ? Je ne sais. La vie inactive et oisive que je mène n'est pas faite pour me plaire, et je crois que j'aurais préféré être dans un régiment d'active, où l'on sent battre davantage les cœurs aux noms de France et de Patrie. Je suis avec de vieux réservistes et territoriaux, presque tous originaires du Centre, de la Beauce et de la Sologne. C'est vous dire la triste situation religieuse de mes compagnons d'armes. Dans mon escouade, il n'y en a pas un seul qui pratique la religion, et ils ont quelquefois de grossières plaisanteries qui me révoltent. Toutefois, sachant qui je suis et quelles sont mes idées, ils n'en disent pas trop devant moi... Pas un seul aumônier pour le régiment. Voilà deux mois que je n'ai pu me confesser ni communier. Aussi vous comprenez ma solitude, solitude bien pénible dans des temps si tragiques. Mais le bon Dieu est ici comme partout ailleurs. Pour me soutenir dans ma solitude, je sollicite le secours de vos prières et de celles de la Congrégation des Grands.

Mon secteur est relativement calme, en comparaison de ce qui se passe à 3 ou 4 kilomètres à notre droite. Là, c'est un roulement ininterrompu, et la nuit une mer de flammes, l'horizon est tout rouge et le ciel couleur de feu.

Y. B.

Un mot seulement pour vous donner signe de vie et vous dire que je prends la plus grande part aux deuils de la famille de Saint-Vincent non pas, comme les mondains, par des formules vagues et creuses, mais par la Communion des Saints, en portant tous nos besoins, toutes nos intentions jusqu'au Cœur de Notre Seigneur.

Ici, tout va son petit train : toujours la même vie monotone ; veiller, se défendre contre la mitraille, faire les terrassements plus que jamais. On ne quitte le fusil que pour prendre la pelle ou la pioche, organiser une ligne de tranchée sur un nouveau plan, faire des sapes contre le bombardement, traîner des matériaux, rondins, fils de fer, rails de 6 mètres ; le jour et surtout la nuit... Depuis quelque temps, le secteur est devenu mauvais. Tous les jours, c'est un bombardement très violent, et justement à l'heure de la corvée de soupe... Le moral est bon, très bon. Voilà la belle saison, c'est presque un plaisir de prendre la faction, la nuit. Les premières lueurs de l'aurore apparaissent vers 3 h. 1/2. Je m'efforce alors d'unir ma faible voix au concert des oiseaux qui chantent la louange du Créateur.

At. L.

*Minden, 3 Avril 1916.* — Je commence à croire que votre *Bulletin* de Mars s'est égaré. J'aurais dû le recevoir depuis longtemps. Votre carte me demandant s'il m'était parvenu m'est arrivée depuis cinq jours. Enfin, j'attends toujours. Je serais désolé s'il ne m'arrivait pas.

Ici, tout va comme d'habitude. Le temps semble s'être remis définitivement au beau fixe. Nos journées ainsi ensoleillées passent beaucoup plus rapidement. Nos promenades (à l'intérieur des fils de fer, bien entendu), sont très agréables. Matin et soir, et parfois même plus souvent, je m'en vais jusqu'à mes nouveaux amis et paroissiens du Block V, car c'est là que sont définitivement internés les sous-officiers français dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Beaucoup sont pratiquants et excellents chrétiens, ce qui est bien consolant.

Au Block I, où je loge toujours, sont arrivés depuis quelques jours, de nouveaux prisonniers de Verdun ; parmi eux, très peu de Bretagne ; pas un seul, je crois, du Finistère. Tous ont bonne mine et excellent moral. Au Block III sont arrivés d'autres prisonniers, et parmi eux des Bretons, m'a-t-on dit. Aussitôt que possible j'irai leur faire visite et y chercher des figures connues.

Nous aurons de la besogne pendant le Temps pascal, mais une besogne bien consolante... J'ai fait une constatation qui m'a causé du plaisir : les prisonniers de Verdun, qui ont vécu des mois et des mois dans les tranchées, tiennent tous leurs aumôniers du front en grande vénération. Ils ont plus le respect du prêtre que les anciens. A en juger d'après eux, il y aurait quelque chose de changé en France. Bien des préjugés auraient disparu. Dieu en soit béni !

G. K.

**PLACES D'EXAMEN**

Les places d'examen ont été proclamées, comme d'habitude, dans la salle des fêtes, devant tous les élèves réunis, la veille des vacances, après la classe du soir. Voici les noms des premiers pour chaque classe :

*Philosophie* : 1<sup>er</sup>, J. Le Moal ; 2<sup>e</sup>, A. Poupon.  
*Rhétorique* : 1<sup>er</sup>, J. Cochard ; 2<sup>e</sup>, N. Person.  
*Seconde* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Quélen.  
*Troisième* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, M. Larnicol.  
*Quatrième* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; 3<sup>e</sup>, J. Henry ; 4<sup>e</sup>, R. Le Gall.  
*Cinquième* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, J. Drogou ; 3<sup>e</sup>, G. Quévarec.  
*Sixième* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>es</sup>, L. Baraër et J. Person.  
*Septième* : 1<sup>er</sup>, J. Pelliet ; 2<sup>e</sup>, L. Chuto.  
*Huitième* : 1<sup>er</sup>, L. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, L. Volant.

**PLACES D'EXCELLENCE**

Voici les noms des premiers de chaque classe en Excellence pour l'ensemble des compositions du trimestre.

*Philosophie* : 1<sup>er</sup>, J. Le Moal ; 2<sup>e</sup>, A. Poupon.  
*Rhétorique* : 1<sup>er</sup>, N. Person ; 2<sup>e</sup>, J. Cochard ; 3<sup>e</sup>, F. Scalart ; 4<sup>e</sup>, J. Le Daré ; 5<sup>e</sup>, Y. Jaïn ; 6<sup>e</sup>, J. Gloaguen.  
*Seconde* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Quélen ; 3<sup>e</sup>, T. Keraudren ; 4<sup>e</sup>, J. Henry ; 5<sup>e</sup>, L. Gargadennec ; 6<sup>e</sup>, J. Orvoën.  
*Troisième* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; 3<sup>e</sup>, M. Larnicol ; 4<sup>e</sup>, J. Morvan ; 5<sup>e</sup>, H. Cudennec ; 6<sup>e</sup>, Y. Daniélou.  
*Quatrième* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, R. Le Gall ; 4<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; 5<sup>e</sup>, J. Le Gall ; 6<sup>e</sup>, J. Breton ; 7<sup>e</sup>, J. Floc'hlay ; 8<sup>e</sup>, R. Kérénal ; 9<sup>e</sup>, Y. Gourmelen ; 10<sup>e</sup>, Y. Pérennès.  
*Cinquième* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, G. Quévarec ; 4<sup>e</sup>, N. Vézier ; 5<sup>e</sup>, L. Gallou ; 6<sup>e</sup>, J. Drogou ; 7<sup>e</sup>, F. Uguen ; 8<sup>e</sup>, J. Cariou.  
*Sixième* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>e</sup>, J. Suignard ; 4<sup>e</sup>, L. Baraër ; 5<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 6<sup>es</sup>, H. Barré et J. Moreau ; 8<sup>e</sup>, J. Person ; 9<sup>e</sup>, F. Guédès ; 10<sup>e</sup>, P. Heydon.  
*Septième* : 1<sup>er</sup>, L. Chuto ; 2<sup>e</sup>, L. Hémon ; 3<sup>e</sup>, J.-P. Mérour ; 4<sup>e</sup>, P. Suignard ; 5<sup>e</sup>, J. Jamet.  
*Huitième* : 1<sup>er</sup>, L. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, L. Volant ; 3<sup>e</sup>, V. Le Grand ; 4<sup>e</sup>, G. Le Scoarnec.

**Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.**

Bescond Jean, sous-lieutenant, 21, rue Nicolas-Le-Blanc, Bourges ;  
 Boïn, au 42<sup>e</sup> Colonial, 9<sup>e</sup> bataillon, 33<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> section, secteur 188 ;  
 Cadiou, sous-lieutenant au 19<sup>e</sup> ;  
 Donnart, secrétaire au Dépôt des Prisonniers, à Keroriou, Brest ;  
 Galès, secrétaire au Bureau de la Comptabilité, au 93<sup>e</sup>, La Roche-sur-Yon ;  
 Guéguénat, C. E. A., groupe A, 2<sup>e</sup> peloton, 4<sup>e</sup> section, La Roche-sur-Yon ;  
 Hello, aspirant au 1<sup>er</sup> zouaves, 79<sup>e</sup> Cie, 20<sup>e</sup> bataillon, secteur 188 ;  
 Lapous, au 91<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> section, secteur 59 ;  
 Le Gall Emm., au 48<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> Cie E, groupe C, Guingamp ;  
 Le Quéau Guillaume, au 19<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
 Madéo, brancardier de Corps, secteur 96 ;  
 Milliner, au 71<sup>e</sup>, en subsistance C. H. R. du 48<sup>e</sup>, fraction détachée, sect. 72 ;  
 Pennec Yves, au 1<sup>er</sup> zouaves de marche, 15<sup>e</sup> Cie, secteur 100 ;  
 Quinquis, au 419<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> section, secteur 176 ;  
 Salaün Paul (comme Milliner) ;  
 Salaün Yves, sergent au 9<sup>e</sup> zouaves, 1<sup>re</sup> Cie, secteur 165. (A suivre.)



6  
 INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

6 Juin 1916.

**Bien chers Amis,**

Un mois déjà, depuis la rentrée ! Passé le mois de Mai, le beau « Mois de Mai, Mois de Marie », si « plein d'allégresse et d'harmonie », le mois des ferventes prières et des beaux cantiques ; couronné, comme tous les ans, par le pèlerinage à *Ty-Mam-Doue*... Le mois prochain nous apportera les examens du Brevet et du Baccalauréat, et... les vacances. Comme le temps passe !

Les vacances passeront aussi, et presque l'on songe que bientôt une année nouvelle commencera pour ceux qui resteront et ceux qui reviendront... Reviendrez-vous ? Mais laissons l'avenir à Celui qui en est le Maître. Il n'advientra que ce que Dieu voudra, et « ce que Dieu veut est toujours ce qu'il y a de meilleur ».

Au reste, vous êtes plus curieux du passé et du présent de « Saint-Vincent » que de son avenir. Vous êtes curieux et vous êtes gourmands aussi. Voilà que huit pages ne vous suffisent plus : vous en réclamez seize. « Ça vous serait si facile ! écrit l'un d'entre vous. Il y a tant de vieilles plumes et de jeunes plumes à « Saint-Vincent » qui s'offriraient si volontiers à nous raconter par le menu le train-train quotidien de la « maison ». Si vous saviez comme tout ce qui nous vient de là nous réjouit le cœur !... Même une page de « bâtons » par le moindre de vos « poilus » de Huitième serait bien accueillie : on la « lirait » d'un bout à l'autre, et deux fois plutôt qu'une, pour le plaisir de respirer quelques minutes de plus l'atmosphère de « Saint-Vincent ».

Va, aujourd'hui, pour les plumes tant jeunes que vieilles. Elles vont vous raconter les bonnes et belles choses qui ont marqué notre Mois de Mai. Pour les « bâtons » passe encore : si vous en souhaitez, on vous servira... la prochaine fois. Mais pour les seize pages !... n'y comptez pas trop, du moins de si tôt. *Videbitur infra*, tout ce qu'il y a de plus *infra*.

**Le Pèlerinage à la Mère-de-Dieu.**

Les élèves de Troisième et de Quatrième ont eu, comme devoir français, à raconter le pèlerinage, et leur professeur leur avait promis que la meilleure copie aurait les honneurs de l'impression.

Tous les devoirs ont été bien travaillés et plusieurs auraient mérité d'être publiés ici. Mais, pour récompenser un plus grand nombre, le professeur a préféré choisir des morceaux de différents devoirs, et c'est ce travail collectif que l'on va lire :

Voici, enfin, venu le jour tant désiré ! Nous allons renouveler nos vœux de fidélité envers la Sainte Vierge, dans son petit sanctuaire de la Mère-de-Dieu, et lui demander les grâces dont nous avons tant besoin dans les circonstances actuelles. (J. BRETON.) — C'est avec impatience que nous attendons à l'étude l'heure du départ. Le moment approche, cependant. Voici que la grosse horloge du Collège marque six heures et quart, puis six heures et demie. C'est l'heure, enfin ! La cloche sonne ; nous sortons de l'étude, nous nous rangeons dans la cour d'honneur, puis, groupés par classes, nous partons pour le pèlerinage. (O. BILLANT.) — Nous avons vite fait de traverser le bourg de Kerfeunteun, et nous voici maintenant au milieu des champs, en pleine campagne. Le ciel est calme ; un léger zéphyr agite et fait bruire doucement les feuilles des arbres. Ah ! qu'elle est belle, la nature, par cette agréable matinée de printemps ! (O. BILLANT.) — Nous respirons à pleins poumons l'air frais du matin. Dans les arbres, encore humides de la rosée de la nuit, les oiseaux chantent gaiement. (J. MORVAN.) — Des faucheurs, portant sur l'épaule leur faux brillante, vont à leur travail ; d'autres, dans un pré voisin, coupent les hautes herbes. (J. FLOC'HLAY.) — Mais voici que les conversations cessent ; les classes laissent entr'elles un certain intervalle, tous se découvrent : c'est le chapelet. Il fallait voir avec quelle dévotion ces *Ave, Maria*, ces doux saluts à la Sainte Vierge, étaient prononcés ! Le souvenir de la France, notre chère patrie, le souvenir de nos parents, de nos professeurs, de nos condisciples endurent pour nous toutes sortes de maux, là-bas, sur le front, nous faisait redoubler d'ardeur dans la prière. (O. BILLANT.) — Notre colonne descend ainsi, avec son bruit de pas et de prières, jusqu'à l'endroit où nous nous formons en procession. Nous nous y arrêtons un instant, mais bientôt arrivent la croix et la bannière de la Congrégation de la Sainte Vierge. Aussitôt, le cortège s'ébranle, pendant qu'on entonne les Litanies des Saints. (Y. DRÉAU.) — Cette année, en effet, notre pèlerinage coïncide avec les Rogations, et nous faisons la procession au milieu des champs... *Sancta Maria, ora pro nobis. Sancte Michael, ora pro nobis.* Priez pour nous, ô Saints et Saintes du Paradis ! Protégez cette terre de France, gardez votre royaume, ô Marie ! Le chant des Litanies se poursuit, et voilà que retentit l'invocation : *A peste, fame et bello, libera nos, Domine.* Notre esprit se porte aussitôt là-bas, du côté de l'Est, et s'élève ensuite vers Dieu en une ardente prière. Oh ! oui, Seigneur, délivrez-nous de la guerre. Nous vous supplions, nous vous conjurons de nous amener bientôt la victoire et la paix. Délivrez notre pays de cet horrible fléau et ramenez la paix en la douce terre de France. (C. TOSCAR.) — Nous arrivons près des grands ormeaux qui masquent la vue de la chapelle. Le vent agitait doucement leurs feuilles toutes vertes. Le tintement de la cloche vient frapper nos oreilles : c'est la vieille chapelle qui salue notre approche. Bientôt, nous sommes encore tous réunis dans ce sanctuaire béni... La Vierge, avec l'Enfant-Jésus dans ses bras, semble nous sourire et nous remercier d'être venus à elle. (F. ROUDART.) — A la chapelle, les litanies se terminent. *Pro fratribus nostris absentibus. Salvos fac servos tuos, Deus meus, sperantes in te.* Cette invocation, nous la faisons aussi du fond du cœur, en ce moment où le nombre de nos Maîtres et de nos frères absents est déjà si grand et augmente toujours. Oui, ils ont besoin de prières, ces Maîtres, ces frères qui veillent dans les tranchées, qui souffrent sur des lits d'hôpital ou qui vivent dans un cruel exil, loin de la terre aimée. Après les Litanies, se fait la lecture du panégyrique. *Regina pacis, ora pro nobis.* Oui, Reine de paix, vous l'êtes, ô Marie, vous que Dieu, de toute éternité, a choisie pour être la Mère de Jésus, du Sauveur des hommes. Nos premiers parents avaient péché et, par leur faute, le genre humain était perdu ; mais vous nous avez apporté le salut. Jésus a réconcilié les hommes avec Dieu ; il a rétabli la paix entre le Souverain Maître et ses créatures. Vous avez été sa Mère, et vous êtes la Reine de paix. Vous êtes la Reine de paix, vous qui consolez et fortifiez les cœurs endoloris de nos soldats, vous qui les aidez à endurer leurs fatigues, vous dont la puissante intercession auprès de Jésus nous donnera la victoire et la paix. (J. HENRY.) — Puis la messe commence et se poursuit, pendant que nos chants montent vers la voûte bleue constellée d'étoiles d'or. Ils sont beaux, les chants, parce que nous y mettons toute notre âme. « Il va venir, il va venir... » C'est la communion. Nous nous dirigeons vers la Sainte

Table, à gauche de laquelle se trouve la statue de la Sainte Vierge, et c'est sous son regard que nous recevons Jésus. (J. FLOC'HLAY.) — Nous recevons tous dans nos cœurs Jésus, le Prince de la Paix durable et éternelle, et tous nous avons certainement les mêmes intentions : nous avons communie pour les soldats et pour la France. (J. LE GALL.) — Un moment tout se tait, les chants aussi ont cessé. C'est la joie sans mélange, maintenant, avec Jésus. Oh ! qui dira les ferventes actions de grâces, les promesses faites dans cette douce intimité avec Jésus ! On Lui demande tout à Lui et à sa Mère, car il ne peut nous rien refuser aujourd'hui. (J. FLOC'HLAY.) — La messe de communion terminée, c'est la bénédiction du Saint-Sacrement et la messe d'actions de grâces, pendant laquelle on chante le cantique *Truez, Gwerc'hez Vari*. Qu'il est beau, ce cantique, et que ses paroles résonnent bien dans cette chapelle bretonne ! *Truez, Gwerc'hez Vari*. Pitié, ô Marie, pour le beau pays de France en deuil ; pitié pour ses enfants qui traversent une si terrible épreuve ; pitié pour ceux qui, chaque jour, versent leur sang pour la Patrie ; pitié pour les mères et les épouses angoissées sur le sort de leurs fils et de leurs époux ; pitié pour tous les pauvres enfants que cette guerre va rendre orphelins. (Y. DRÉAU.) — Après une dernière prière, nous sortons de la chapelle. Nous courons nous placer sur le vert amphithéâtre qui entoure la chapelle. Assis sur l'herbe, nous faisons un agréable déjeuner... Nous mangeons de bon cœur, car l'air du matin et la marche nous ont ouvert l'appétit... (J. FLOC'HLAY.) — On s'assoit sur l'herbe, par carrés, comme au réfectoire. Deux de chaque bande de six sont dépêchés pour aller aux « approvisionnements » : vin, pain, beurre et saucisson. On se bouscule d'abord un peu ; mais M. l'Econome vient mettre de l'ordre et le partage se fait également. On dit le *Benedicite* et « l'on se met à table ». C'est la salle à manger la plus agréable, je crois, avec le gazon pour table et le ciel pour plafond. (L. PARQUER.) — Voici que les rangs se reforment. C'est la promenade. Nous nous dirigeons tout doucement vers une petite rivière. Quelques élèves, nu-pieds, affrontent le courant de l'eau, d'autres s'étendent mollement sur l'herbe, d'autres courent çà et là dans la prairie. Mais les bons moments passent trop vite. Un bref coup de sifflet met fin à nos ébats, et nous reprenons la route du Collège... Notre pèlerinage se termine par un *Magnificat* d'actions de grâces, à la chapelle de Saint-Vincent. (J. FLOC'HLAY.)

### Panégyrique de la Sainte Vierge

lu à la Chapelle de la Mère-de-Dieu, le jour du Pèlerinage des Elèves  
du Petit Séminaire.

*Regina pacis, Ora pro nobis.*

Nous voici de nouveau réunis en votre chapelle, ô Marie, Mère de Dieu ; nous avons espéré que la paix nous aurait tous ramenés, cette année, à vos pieds. Dieu a voulu l'épreuve plus longue, mais nous attendons avec une ferme confiance la paix glorieuse qui nous ramènera nos chers absents.

Un an s'est écoulé, et les vides se sont produits plus nombreux parmi nous. Beaucoup de ceux qui vinrent saluer en vous la Reine de France, défendent aujourd'hui ou se préparent à défendre votre royaume. Plusieurs, dont la pensée nous accompagnait, l'an dernier, à votre sanctuaire, sont tombés sur les champs de bataille, et, c'est du haut du Ciel qu'ils s'unissent aujourd'hui à nous pour invoquer la Reine de Paix.

Devant tant de sang répandu, devant tant de larmes et d'angoisses, que pouvons-nous faire de mieux, ô Marie, que de nous agenouiller encore plus pieusement devant vous, et de vous dire du plus profond de nos cœurs : « Reine de Paix, priez pour nous ! »

Dès les temps les plus reculés, vous fûtes l'auguste Médiatrice, destinée à rétablir entre le Ciel et la terre le commerce interrompu par la faute de nos premiers parents.

Au jour de la Création, Dieu n'ignorait pas la future disgrâce de l'homme. Mais, de toute éternité, Il avait prévu le Réparateur. « Les fontaines ne jaillissent pas encore, la pesante masse des montagnes n'était pas assise, les collines

n'existaient pas, » que déjà Dieu avait choisi Marie pour introduire dans le monde le Prince de la Paix.

Indispensable moyen des éternelles et miséricordieuses conceptions de Dieu, vous êtes vraiment, ô Marie, la Reine de la Paix, car « c'est de vous qu'est sorti le Christ, notre Dieu qui, levant la malédiction, a versé la bénédiction ».

Quand, dans les campagnes de Bethléem, les anges vinrent annoncer la venue du Messie, ils apportaient aux hommes un message de Paix. Par Jésus, par Marie qui nous donna Jésus, nous allons retrouver la paix avec le Ciel, la paix avec nous-mêmes, la paix avec les autres hommes.

La paix avec Dieu, c'est le plus grand de nos biens. Et cette paix nous vient de l'Enfant que Marie, dans l'étable, pressait tendrement sur son cœur. Il est pauvre, Il est faible, mais Il est Dieu. Sa faiblesse est notre plus puissante protection, son dénûment couvre tous nos crimes, toutes nos misères. Ah ! sans ce petit Etre, nous verrions se dresser devant nous la Justice irritée et inévitable d'un Dieu offensé par sa créature. Et cette paix, qu'apportent les Anges, elle est promise à tous les hommes de bonne volonté : « *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* ».

Pour obtenir cette paix, pour que notre bonne volonté ne chancelle pas, c'est votre appui que nous demandons, Vierge Marie. Faites que ce ne soit pas en vain que Jésus aura tout fait pour nous réconcilier avec son Père, obtenez-nous de correspondre aux grâces que votre Fils nous offre : *Regina pacis, ora pro nobis !*

Les Anges nous apportaient une autre grande grâce : la paix avec nous-mêmes. Nous la trouverons dans le calme, le silence de nos passions, le détachement des biens périssables. Jésus savait que la richesse entraîne souvent les désirs ambitieux, les préoccupations égoïstes et l'orgueil ; aussi Il naquit pauvre, dans une misérable crèche, et Il vécut pauvre, travaillant de ses mains.

Aurions-nous le triste courage de ne pas comprendre de tels exemples ? Aurions-nous la lâcheté de ne pas les imiter dans la mesure de nos forces ? Que par votre entremise nous obtenions de goûter cette paix divine dans une union toujours plus intime avec Jésus, dans une imitation toujours plus généreuse de ses vertus. *Funda nos in pace* ; que notre bonheur ne soit basé que sur cette paix.

En paix avec Dieu, en paix avec lui-même, l'homme doit encore être en paix avec son prochain. Jésus venant sur la terre établit la paix parmi les hommes, en promulguant la grande loi de la Charité : « Aimez-vous les uns les autres » ! Tous les jours de sa vie publique, Il revenait sur ce précepte, le commentant, et le complétant : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient ». Que l'humanité était loin de cette paix, et, hélas ! qu'elle en est encore loin aujourd'hui ! Que voyons-nous, en effet, parmi les hommes, si ce n'est jalousie, rivalité ; entre les peuples, si ce n'est haine et guerre ?

Aux malheurs inhérents à leur nature, les hommes, par leurs passions, ajoutent encore d'autres fléaux. C'est en vain que Dieu leur a commandé de s'aimer : ils se haïssent. C'est en vain qu'Il a promis le bonheur à ceux qui sont doux et miséricordieux. Les hommes ont délaissé les conseils divins pour obéir aux suggestions de l'orgueil, de l'envie, de la vengeance.

Hommes insensés, que n'écoutez-vous la grande voix de l'Eglise, qui est la seule dépositaire de la paix durable, et qui n'a jamais cessé de vous la prêcher !

Pourquoi a-t-il fallu qu'un empereur, qui se prétend chrétien et catholique, restât sourd aux prières du saint Pontife Pie X ? Pourquoi, après les longues années d'un règne pacifique, eut-il le triste courage de charger sa conscience de tout le sang et de toutes les larmes qui ont coulé depuis deux ans ? Pie X mort, son illustre successeur continua son rôle de pacificateur. Son plus grand désir est la fin du conflit ; mais on dédaigne ses conseils, et en attendant la réalisation de ses vœux, il s'occupe à soulager les maux de la guerre, à améliorer le sort des prisonniers, à faire rentrer dans leurs pays les grands blessés.

Pour nous, Français, nous n'avons pas voulu la guerre. Injustement attaqués, nous avons légitimement défendu notre Patrie, et défendu en même temps la cause de la justice et de la paix, et voilà pourquoi, ô Marie, notre Reine,

nous demandons avec confiance votre protection, pour obtenir la paix par la victoire de nos armes.

Nous avons, il est vrai, bien des fautes à nous reprocher. Trop longtemps, la France a donné au monde le funeste exemple de l'athéisme. Ne voulant ni Dieu, ni maître, s'épuisant en des luttes intestines, elle avait placé tout son espoir dans la science. Et la science mit aux mains des hommes d'effroyables engins de destruction, pour que la crainte des hécatombes humaines fit reculer les peuples devant la guerre.

Une longue période de paix nous avait fait croire que le temps des guerres était désormais fini. Hélas ! plus l'engourdissement avait été profond, plus le réveil fut pénible !

Il se trouva un peuple dont l'orgueil insensé ne visait à rien de moins qu'à la domination universelle. Toutes les énergies de ce peuple tendaient à la guerre, et il croyait, nous surprenant au milieu de nos discordes, nous donner, sans aucune difficulté, le coup de la mort.

Mais la France est le pays des étonnantes résurrections. Quand la douleur vint, on se souvint de Dieu, et, comme on L'avait trop outragé, on recourut à Marie pour fléchir son courroux. Les églises, en trop d'endroits désertées, s'emplirent bientôt de pères, de mères, d'épouses angoissées. Tous se pressaient pour demander pardon pour la France, et protection pour ses soldats. Les supplications montaient ardentes vers la Reine de France : « L'ennemi nous accable, aidez-nous : *Ingruunt hostes, suffice vires* » !

On disait que la France était un peuple fini, et voilà qu'elle se ressaisit, que ses enfants accourent pour la défendre : officiers, simples soldats, prêtres, laïques, lettrés, ignorants, tous bondissent sus à l'ennemi.

Nous avons reconnu nos fautes, nous avons prié et gémi, mais Dieu n'a pas voulu nous donner une prompte victoire. Le sang français, qui coula en Belgique, à la Marne, en Champagne, coule encore à Verdun. O Marie, la France vous fut consacrée par ses rois ; vous ne sauriez considérer d'un œil impassible les malheurs qui nous accablent. Par votre puissante intercession, obtenez la fin du conflit, pour que le sang cesse de couler, pour que les douleurs des familles en deuil soient calmées.

Consolatrice des affligés, souvenez-vous de vos angoisses quand vous fuyiez vers la terre d'Egypte pour dérober Jésus aux soldats d'Hérode. Sur les chemins le bruissement des pierres vous faisait frémir, et, dans les ombres de la nuit, vos yeux voyaient l'ennemi prêt à frapper. Et vous serriez l'Enfant contre votre poitrine.

Douce Vierge Marie, il y a en France des pères, des mères qui tremblent sur le sort de leurs fils. Ah ! la douleur de l'attente ! Il écrivait hier, ce fils ; il est mort, peut-être, aujourd'hui. Il y a des épouses qui, dans leurs logis déserts, pressent, en pleurant, leurs enfants dans leurs bras. Et ces cœurs endoloris, c'est en vous qu'ils espèrent. Vous ne décevrez pas leur attente. La paix viendra, comme un baume, adoucir leurs plus cuisantes blessures. *Consolare flebiles*.

Chaque jour aussi, la douleur entre violente dans de nombreuses familles, et avec la douleur entre souvent le désespoir. Par vos souffrances, Bonne Marie, donnez aux pères, aux mères, aux épouses, aux enfants, la résignation dans le malheur qui les frappe.

Souvenez-vous de vos douleurs au pied de la Croix, quand vous vîtes votre Jésus crucifié, quand vous entendîtes son dernier soupir, et qu'on vous dit tout bas : « Il est mort » ! Ne permettez pas que des Français s'en prennent à Dieu des douleurs qui sont le salut et le rachat de la France.

Sur nos soldats, dans les tranchées, étendez votre toute puissante protection. Nous savons que tous ne reviendront pas, car leur sang, leurs souffrances, sont la rançon du salut de la Patrie. Victimes propitiatoires, ils vont bravement au-devant de la mort, sachant que dans leur héroïsme se retrempera la force de la France. Accueillez, ô Marie, ceux qui sont morts ou qui mourront.

Fauchés en pleine force, ils ne meurent pas tout entiers, nos soldats : la mort n'est pas l'anéantissement.

Notre cœur nous crie qu'ils vivent toujours, que nous les verrons. Oui, nos héros sont bien vivants. Invisibles et silencieux, ils attendent que nous les

aidions à se libérer de leurs dernières dettes à l'égard de la justice divine.

Par vous, ô Marie, nos prières seront exaucées, et c'est pleins de confiance qu'à vos pieds nous prions : *In te speramus, ad te suspiramus.*

Obtenez pour nos morts le repos et la paix éternels, pour la France la paix par la victoire.

Reine de Paix, priez pour nous !

J. CORBIN.

Elève de Rhétorique.

### Décoration de M. Labbé.

C'était le 20 Mai... Gaillardement, nous descendons la rue Royale pour nous rendre à la cérémonie militaire, où notre jeune professeur, — M. Labbé — doit recevoir la médaille militaire et la croix de guerre avec palme.

Deux heures ! Les clairons chantent leur chanson bien française ; les compagnies se forment en carré tout autour de la place. Et là, au centre, sur son haut piédestal, dans la lumière d'or qui tombe du soleil, La Tour d'Auvergne expire dans les bras de la France, cependant que, face au corps des officiers superbes en leur tenue d'azur, viennent se ranger les dignes émules du grand héros breton ; et ce n'est pas un spectacle banal, de voir, au milieu de ces blessés vêtus les uns en militaires, les autres en paysans de Quimper, de Pont-l'Abbé et d'ailleurs.... un séminariste « en soutane », avec la croix de guerre que son courage lui a déjà value. « Regardez donc ce « petit vicaire », disait une dame près de nous...

A ce moment, on entendit ici et là un ordre bref ; des éclairs jaillirent des rangs ; un cliquetis d'armes passa rapide de compagnie en compagnie ; puis ce fut le silence, un majestueux silence ; et les baïonnettes flamboyaient au bout des fusils innombrables.

Alors, le Colonel, qui vient de décorer de la Croix d'honneur un jeune capitaine, s'avance vers les glorieux mutilés qui l'attendent, le cœur battant d'une fière émotion ; et avec une bonne accolade, il remet à ces braves la médaille peut-être tant de fois rêvée. M. Labbé entend lire cette magnifique citation à l'Ordre de l'Armée :

« Soldat Labbé, remarquable d'entrain et de bravoure. Parti comme volontaire sur le front, toujours prêt à marcher, s'offrant volontairement pour les patrouilles difficiles et particulièrement dangereuses. A été blessé grièvement le 28 Novembre 1914, en se portant à l'attaque des tranchées ennemies. Brillante conduite au cours de ce combat. Ankylose partielle du coude. Paralysie de la main gauche. »

Ce fut ensuite le défilé des « Bleus » devant leurs braves aînés qui ont revécu les jours épiques, où l'on vit « Turpin, l'archevêque de Dieu », chevaucher auprès de « Roland le capitaine », pour l'honneur de « France, la libre ».

Et les petits soldats passèrent... Et sur la soutane noire du « petit Vicaire », le ruban jaune resplendissait au soleil comme les galons d'or d'une belle chasuble.

C. LE NOURS.

Voici également la citation à l'Ordre du Régiment de M. Labbé. Elle est aussi belle que l'autre :

« Le Lieutenant-Colonel cite à l'Ordre du Régiment, le soldat *Labbé Adolphe* (17<sup>e</sup> Cie), qui s'est particulièrement fait remarquer par son courage et son dévouement lors de la reconnaissance des tranchées ennemies. Le Colonel lui en exprime toute sa satisfaction ; sa belle et courageuse conduite doit servir d'exemple à tout le régiment. »

Et puisque nous en sommes aux citations, donnons aussi celles de M. Foll et de M. Le Tiec :

*Ordre du régiment. M. l'abbé Foll*, aumônier du 118<sup>e</sup> : « Pendant les violents bombardements auxquels le régiment a été soumis, du 31 Mars au 19 Avril, a donné constamment l'exemple du plus grand courage et d'un bel esprit de

sacrifice, en allant en toutes circonstances porter secours aux blessés. » (C'est sa 3<sup>e</sup> citation.)

*M. Le Tiec* : « A déjà été cité une fois à l'Ordre du Régiment. Exemple de courage, d'esprit d'abnégation et de sacrifice, est toujours là où son devoir l'appelle, soit comme brancardier, soit comme prêtre. »

### Nouvelles de Saint-Vincent.

La rentrée de Pâques s'est faite, comme on vous l'a dit, le 8 Mai. Les classes ont recommencé le lendemain, et les élèves se sont remis immédiatement au travail. *Fervet opus*. Il n'y a pas de temps à perdre, car les examens vont arriver incessamment.

Nous avons eu le plaisir de voir en ce dernier mois, à Saint-Vincent, beaucoup d'anciens élèves et de Maîtres mobilisés : Lëran, Guichaoua, Le Bot, Pellet, J.-L. Toulemont ;

M. Bossus, M. L'Hostis, M. Donnart, M. Suignard, M. Foll, le P. Trébaol, notre ancien professeur d'anglais.

M. Foll a fait aux élèves une causerie sur la bataille de Verdun, où son régiment a été engagé pendant trois semaines. M. Bossus est arrivé une semaine trop tôt en permission. Il y a déjà si longtemps qu'il est parti, qu'il a oublié nos traditions. Il ne savait plus que la rentrée de Pâques a lieu après le dimanche du Bon-Pasteur, et il a trouvé la maison vide. Et cependant, quel plaisir eût été pour nous d'entendre sa belle voix au Mois de Marie, dans un de ces cantiques qu'il aimait ! Et comme nous eussions été heureux aussi d'entendre une conférence de l'Aumônier de la 22<sup>e</sup> Division, qui sortait de la fournaise de Verdun ! Mais ce n'est que partie remise. A sa prochaine permission, M. Bossus n'en aura que plus de choses à nous raconter.

M. Pouliquen est en ce moment à Quimper, au dépôt du 118<sup>e</sup>. A peu près remis de sa blessure, il sera versé dans la section des infirmiers du XI<sup>e</sup> Corps, à Nantes.

### Nouvelles du Front.

Votre lettre, après des pérégrinations multiples, m'a déniché dans mon nouveau régiment. Je l'ai rejoint au moment où il quittait les tranchées de Verdun pour prendre un repos bien mérité. Actuellement, nous réparons la « casse » et chaque jour nous apporte de nouveaux renforts : il nous en vient de partout, du Centre, du Nord et du Midi. Le cher 19<sup>e</sup> ne sera plus le régiment « breton-bretonnant » d'autrefois, mais j'espère qu'il continuera ses exemples de patriotisme ardent et de foi profonde.

Samedi dernier, nous avons célébré un service solennel pour le repos de l'âme des héros tombés là-bas sur les rives de la Meuse. La cérémonie fut des plus touchantes. Une foule toute émue et encore sous l'impression des jours terribles de l'attaque. Au milieu de l'église, se dressait le catafalque ; à droite, le général de brigade, à gauche le colonel, et au pied même du catafalque, le drapeau du 19<sup>e</sup>, tout couvert encore de la fumée et de la poussière des combats des jours précédents. Les officiers, « au grand complet », occupaient les stalles du chœur.

Pendant que la musique du régiment exécutait ses marches funèbres, notre pensée s'envolait vers ces plaines ensanglantées où les compagnons d'hier dorment leur dernier sommeil. Au milieu de cette atmosphère toute de foi et de patriotisme, j'ai célébré la sainte messe et j'ai prié pour ces héros qui ont donné leur sang et leur vie pour hâter le jour de la victoire finale ; j'ai prié surtout pour ce bon M. Querné, universellement estimé au 19<sup>e</sup>.

.... Le moral reste bon, malgré les fortes secousses de ces jours derniers. Dès que notre régiment sera reformé, nous repartirons en ligne pour venger les camarades et donner aux « poilus de l'arrière » la victoire et la paix tant souhaitées. A votre tour, vous prierez pour nous, afin que Dieu nous aide et seconde nos efforts.

## PLACES DE COMPOSITIONS

**Rhétorique.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, F. Scalart ; 2<sup>e</sup>, J.-L. Berrivin ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, A. Gourmelen ; 2<sup>e</sup>, J. Cochard ; — *Version grecque* : 1<sup>ers</sup>, F. Scalart, J. Cochard.

**Seconde.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, T. Keraudren ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, X. Trelleu ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, T. Keraudren.

**Troisième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, C. Toscer ; 2<sup>e</sup>, H. Cudennec ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, Y. Daniélou ; 2<sup>e</sup>, L. Pondaven ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Piton ; 2<sup>e</sup>, F. Soubigou ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, J. Morvan ; 2<sup>e</sup>, M. Messenger ; — *Botanique* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Piton ; 2<sup>es</sup>, F. Roudart ; C. Toscer.

**Quatrième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, F. Mévellec ; 3<sup>e</sup>, R. Kérénal ; 4<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, A. Guilcher ; 2<sup>es</sup>, R. Le Gall, L. Le Pape ; 4<sup>es</sup>, F. Philippe, Y. Dréau ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, R. Le Gall ; 2<sup>es</sup>, Y. Dréau, J.-M. Le Guellec ; 4<sup>es</sup>, J. Le Gall, L. Le Pape ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, A. Bossard ; 4<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; — *Botanique* : 1<sup>ers</sup>, J. Breton, Y. Dréau ; 3<sup>e</sup>, Y. Pérennès ; 4<sup>e</sup>, Y. Gourmelen.

**Cinquième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, S. Beullier ; 3<sup>e</sup>, N. Vézier ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, J. Le Gac ; 3<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall.

**Sixième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, F. Guédès ; 3<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 4<sup>e</sup>, J. Suignard ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, P. Hétet ; 2<sup>e</sup>, J. Moreau ; 3<sup>es</sup>, J. Suignard, F. Guédès.

**Septième.** — *Grammaire* : 1<sup>er</sup>, C. Diraison ; 2<sup>e</sup>, Y. Camus ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, X. Cossec ; 2<sup>e</sup>, A. Minou.

**Huitième.** — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, L. Volant ; 2<sup>e</sup>, L. Le Roux ; — *Grammaire* : 1<sup>er</sup>, P. Coadou ; 2<sup>e</sup>, L. Le Roux.

## Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Abguillerm R., caporal au 108<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> Cie, secteur 91 ;  
 Bescond J., sous-lieutenant, 34<sup>e</sup> batterie de 75 T., C. I. M. T., Bourges (Cher) ;  
 Brénéol Jean, caporal brancardier au 111<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> bataillon, secteur 161 ;  
 Cadion J., sous-lieutenant au 19<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
 Cornec C., au 117<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, 19<sup>e</sup> escouade, Le Mans ;  
 Gorgeu, au 116<sup>e</sup>, C. H. R., section téléphoniste, secteur 83 ;  
 Guéguéniat, au 64<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup> Cie, 1<sup>er</sup> groupe, Ancenis ;  
 Kerboul P., centre d'instruction de Saint-Maixent, 1<sup>re</sup> Cie ;  
 Lamballe, au 93<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, 9<sup>e</sup> bataillon de marche, secteur 63 ;  
 Lapous, au 91<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> Cie, secteur 10 ;  
 Le Cann (A. L. G. P.), n<sup>o</sup> 355, brancardier au 3<sup>e</sup> d'Art. à pied, 55<sup>e</sup> batterie, 23<sup>e</sup> groupe ;  
 Le Corre Francis, bureau de recrutement, Blois ;  
 Le Dœuff, au 19<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> Cie, caserne de Kervéguen, Brest ;  
 Le Mao P., au 91<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, secteur 59 ;  
 Milliner, au 71<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, 1<sup>re</sup> section, secteur 74 ;  
 Salaun Paul, au 71<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, 1<sup>re</sup> section, secteur 74 ;  
 Tirilly G., au 25<sup>e</sup> d'Artillerie, 110<sup>e</sup> batterie de 240, 4<sup>e</sup> pièce, secteur 104 ;  
 Trébaol (R. P.), à l'hôpital Chavagnes, rue Mondésir, Nantes ;  
 Vasselet, au 89<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> Cie, secteur 10.



7  
 INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

4 Juillet 1916.

*Bien chers Amis,*

...*Extrema gaudii luctus occupat.* Notre dernière lettre était toute gaie, toute joyeuse, comme le mois de Mai lui-même, dont elle vous portait les nouvelles. Hélas ! elle était à peine partie, que nous apprenions, coup sur coup, la mort de *Félix Milliner* et celle de *René Le Gall*, tués tous deux devant Verdun. Nous avons eu bien peur aussi pour *J. Roudaut*, *L. Péron*, *J. D'Hervais* et *M. Derven*, qui se sont trouvés pendant 15 jours dans « la fournaise ». Ils en sont sortis, les deux premiers blessés, les deux autres indemnes. Plaise à Dieu que la série de nos deuils soit close, et que ce soit là toute la part de « Saint-Vincent » dans la rançon de la prochaine et définitive victoire.

Le mercredi 12 Juillet, à 7 heures, une messe et un service solennel seront célébrés pour tous les Professeurs, Elèves, Bienfaiteurs défunts du Petit Séminaire, et principalement pour ceux qui sont tombés au champ d'honneur. Vous ne manquerez de vous unir à nous par la pensée et de mêler vos prières aux nôtres.

## La Communion et la Confirmation à Saint-Vincent.

MES CHERS AMIS,

Vous aimiez les fêtes de la Première Communion, où les petits sont si gais, ont le regard si clair et le sourire si candide ; où nous entendions, ravis, les mélodieux cantiques ; où, précédant le Saint-Sacrement, nous chantions avec cœur les hymnes liturgiques, sous les marronniers si frais, au milieu des myosotis, des pensées et des roses.

La procession a disparu ; elle sera rétablie à votre retour ; et, d'ailleurs, c'est le jour de la Pentecôte. Les maîtres dont la voix vous charmaient sont absents ; mais d'autres, que les premiers n'en soient pas jaloux ! les ont remplacés. *M. Hervé* chante à ravir. Vous vous rappelez *M. Bossus* chantant les cantiques « Dieu que j'adore », « Pleins d'un respect » ; je ne sais auquel des deux les connaisseurs accorderaient la palme ; pour moi je la donnerais à tous deux. J'attendis en vain « l'Ange et l'âme » ; mais, par contre, que d'harmonieux duos des plus grands artistes, exécutés aussi par d'autres artistes ! Figurez-vous que *Racine* même fut de la fête ; souvenez-vous d'*Athalie* : le cantique sur le bonheur des élus vaut les chœurs que vous applaudissiez autrefois. Après la communion,



il convenait de ne pas oublier « Tu m'as dit d'aimer » : c'était pour le bon Dieu et pour vous à la fois.

Ce qui n'a pas varié, c'est la joie des communiant. De bonne heure, les neuf petits, ayant d'abord préparé leur âme, ont « orné » aussi leur corps, et, sous la direction de la Sœur qui veille, ont revêtu leur beau costume. Je ne vous dirai pas qu'ils furent pieux durant la messe, vous m'en voudriez ; je vous dirai seulement que nous chantâmes avec tout notre cœur, que M. Le Roux trouva les mots qui suscitent les sentiments que Jésus désire, et que, en recevant l'Eucharistie, les petits et les grands, sur les ailes des anges, s'envolèrent jusqu'à vous, pour vous porter les bénédictions de Dieu qu'ils avaient avec eux.

Vous dirai-je que M. Prigent chanta la messe ? Je ne voudrais ici que ce qui puisse vous intéresser. Le soir, nous sommes encore à la chapelle : M. le Supérieur a réservé pour ce moment la consécration à la Sainte-Vierge et le renouvellement des vœux. Malgré l'absence de M. L'Hostis, pour qui vous priez, car il est, sans doute, au milieu de la fournaise, les Actes furent lus par vos petits amis correctement et posément : le mérite en revient à M. Galès et à la bonne volonté de ses élèves. Alors, l'autel se fit plus beau que jamais, sous la lumière qui subitement l'éclaira. Vous vous rappelez avec quel goût, autrefois, la Sœur ornait notre autel : peu de fleurs ; mais comme elle savait les mélanger, les pâquerettes et les roses, les géraniums et les clochettes ! A votre retour vous constaterez qu'il y a progrès, même lorsque la perfection est atteinte. Notre Seigneur nous a bénis, et vous en même temps, car dans une famille il n'est jamais d'absents, et même c'est à vous, sur notre demande, que Dieu a réservé ses meilleures faveurs.

La fête continua le lundi : treize de vos condisciples recevaient de Mgr Duparc le sacrement de la Confirmation. Le Père Trébaol chanta la messe, en présence de Sa Grandeur. Vous, les derniers de la classe 17, vous avez connu le bon Père, et vous l'avez aimé pour sa délicate douceur et sa bienveillante bonté : vous garderez de lui un pieux souvenir devant Dieu. A l'Evangile, Monseigneur monta en chaire. C'est alors que vos amis eurent de quoi être jaloux : il ne fut question que de vous, et vous avez, vous les soldats, toutes les nobles vertus, en quoi Monseigneur avait grandement raison ; n'êtes-vous pas d'ailleurs de la Maison dont la devise est *Vincenti dabo* : au victorieux qui aura revêtu son âme de la beauté des fleurs de lys, et qui n'aura jamais reculé devant la Croix, j'accorderai la palme. Vous êtes désintéressés, généreux, forts, tenaces, jusqu'à la victoire, vous ne craignez aucun sacrifice et méritez toutes les palmes ; et Monseigneur ajoutait, en s'adressant à vos condisciples : « Telles sont les vertus que la prêtrise exige et qu'il faut que vous acquériez, et que le Saint-Esprit que vous avez reçu ou recevrez aujourd'hui, vous aidera à développer et à fortifier en vos âmes ».

La messe terminée, les treize petits, accompagnés par leur parrain, Jean Le Moal, se présentèrent devant Monseigneur. Rien de gauche, rien de désordonné dans leurs mouvements : M. Galès a fait de nombreuses répétitions, et, en ce moment encore, il est là et veille à ce que tout soit exécuté à la perfection. Nous reçûmes la bénédiction du Saint-Sacrement ; à midi, la cérémonie était terminée.

Monseigneur avait oublié, ou plutôt avait omis, ne nous ayant adressé la parole qu'à la chapelle, de nous accorder le congé toujours désiré. Aussi, lorsque vers une heure, il se présenta dans la cour, immédiatement il fut entouré, tous voulant sans doute, d'abord la bénédiction de Sa Grandeur, mais aussi, on sentait cela dans l'air, attendant le congé traditionnel. Monseigneur, tout de suite, pensa à ce congé, et M. le Supérieur, toujours complaisant, ne sut pas refuser ; grâce à quoi, le lendemain, tous vos amis prirent leurs ébats à travers la campagne quimpéroise : le bon Dieu ne défend pas, au contraire, de respirer le grand air des champs, après qu'on l'a si-bien prié. A « Saint-Vincent », d'ailleurs, le passé est demeuré intact : comme autrefois, il s'y mêle harmonieusement courses, prière, en même temps qu'étude. Bientôt, vous retournerez et verrez vous-mêmes que « Saint-Vincent » n'a pas changé. Vous lui garderez aussi le même amour et lui demeurerez attachés comme par le passé. Vous êtes, vous, les enfants chéris et tendrement et pieusement aimés, où que vous soyez, de notre grande famille.

## La Fête de M. le Supérieur.

Elle a été célébrée, encore cette année, dans la plus stricte intimité, et tout simplement. Le « compliment » des enfants, le « merci » du Père, dans le cadre musical, ravissant comme toujours, préparé par le maître incomparable qu'est M. Mayet... et ce fut tout.

Après la *Marche des Bleus* de Ch. Lecocq, dont M. Hervé chanta les couplets, et la chorale le refrain, Jean Le Moal, accompagné d'Alphonse Poupon portant un magnifique bouquet, vint dire à M. le Supérieur les sentiments et les vœux qui remplissaient tous les cœurs :

### MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

C'est toujours un grand bonheur pour des enfants que de venir souhaiter une bonne fête à leur père. Nous nous sentons joyeux, même en ces temps de grande pitié, de sortir un instant du cadre un peu banal de notre vie quotidienne pour nous serrer davantage autour de vous, pour vous témoigner notre affection et vous exprimer notre reconnaissance.

Oui, notre Père, vous le fûtes cette année plus encore que jamais, et, sous la pression d'événements inattendus, votre sollicitude à l'égard de notre famille s'est manifestée d'une manière particulièrement éclatante. La plupart de nos Maîtres s'en sont allés prendre rang parmi les défenseurs du sol sacré de la Patrie. Mais le désarroi de la première heure ne devait pas vous arrêter. Votre bonté et votre ingéniosité ont suscité et multiplié autour de vous les dévouements de toute nature. Vous avez voulu, pour notre plus grand bien, que les places demeurées vacantes fussent tenues par des prêtres. Et, à ces prêtres, puisqu'ils sont là groupés autour de vous, vous nous permettez d'offrir aujourd'hui nos respectueux hommages.

Vous-mêmes, qui aviez pourtant déjà tant de soucis et de préoccupations, vous n'avez pas hésité à prendre pour vous la plus large part de la tâche commune. Vous vous êtes donné à nous corps et âme, vous n'avez reculé devant aucun effort, vous n'avez craint aucune fatigue. Et « Saint-Vincent » continue, sous votre direction, à préparer des apôtres ardents et généreux, des apôtres au cœur plein d'enthousiasme et d'idéal, des apôtres tels qu'il en faut à la France d'aujourd'hui. Beaucoup sont tombés là-bas de ceux qui devaient travailler bientôt à la moisson. Il y aura moins d'ouvriers : il faudra donc que la qualité supplée à la quantité. Cette guerre aura amoncelé beaucoup de ruines : il faudra de hardis reconSTRUCTEURS. La France vient de se montrer plus généreuse et plus vaillante qu'à toute autre période de son histoire. Elle aura besoin d'hommes qui sachent la maintenir en cette atmosphère supérieure où elle s'est haussée en ces tragiques circonstances. Nous l'avons compris, et nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour répondre dignement à l'appel de Dieu et du Pays.

Deux hommes, dit Louis Veuillot, ont fait la France ; deux hommes ont puissamment contribué à la relever de toutes ses déchéances ; deux hommes sont intimement mêlés à toutes ses gloires : le prêtre et le soldat. Et il arrive aujourd'hui que ces deux hommes se rencontrent et se confondent en l'unité d'une même personne. Et ce ne sera pas assurément la moindre de vos œuvres que d'avoir jeté vous-mêmes et d'avoir fait jeter à pleine main dans une telle multitude d'âmes, avec le germe de la sainteté sacerdotale, celui de l'héroïsme guerrier. Et nous pouvons, en toute vérité, vous rendre ici, dans l'intimité familiale, ce témoignage, le plus doux sans doute à votre cœur, que vous aurez bien mérité de Dieu et, tout en même temps, bien mérité de la Patrie.

Pour nous, soyez-en bien assuré, Monsieur le Supérieur, nous garderons un souvenir durable de tout ce que vous aurez fait pour nous, et, chaque jour, dans nos prières, nous demanderons à Dieu de vous payer au centuple, en vous comblant de ses grâces et de ses bénédictions. Demain surtout, à l'heure de la Sainte Communion, nous le supplierons, par l'intermédiaire de votre saint Patron,

qu'il vous conserve encore longtemps à votre cher Saint-Vincent, pour que, longtemps encore, vous puissiez continuer à « préparer les voies au Seigneur » dans les âmes qui vous sont confiées.

Et ce n'est pas seulement à « Saint-Vincent » que l'on priera pour vous. Nos maîtres, nos aînés, nos condisciples, dans les tranchées, aux ambulances, dans les hôpitaux, et jusque sur la terre étrangère, sont avec nous en ce moment, de cœur et d'esprit. Plus que jamais, nous sommes tous en étroite communion de pensée et de sentiment, depuis la fondation du petit *Bulletin* qui constitue entre nous comme un lien vivant. Et nos morts, nos glorieux morts, sont aussi de la fête. Nous savons qu'à l'instant où ils sont tombés, deux souvenirs se sont associés en leur mémoire, deux noms ont jailli sur leurs lèvres : le souvenir et le nom de leur mère, le souvenir et le nom de Saint-Vincent. Eux aussi, et de tout cœur, vous disent par ma bouche : « Bonne et heureuse fête ! »

M. le Supérieur se lève et se déclare très touché des souhaits de fête qu'on vient de lui adresser, et très heureux de voir, une fois de plus, les sentiments qui animent les élèves de « Saint-Vincent » envers leurs Maîtres : confiance, attachement, affection... « Qu'il en soit ainsi toujours, ajoute-t-il, c'est dans votre intérêt. Soyez de plus en plus persuadés que vos Maîtres ne cherchent que votre bien, et que dans tout ce qu'ils font une seule pensée les dirige : le désir de vous être utiles... Vous avez bien fait de remercier tous ceux qui nous ont offert leur collaboration pour remplacer vos Professeurs absents, car vous me donnez l'occasion de les remercier aussi à mon tour et devant vous tous... Si nous avons pu tenir, c'est grâce à eux, et ils ont droit à toute notre reconnaissance... Vos Maîtres qui vous restent ont l'obligation de se dépenser pour remplacer ceux qui sont mobilisés, afin que vos études ne souffrent pas trop de la guerre... Mais vous, de votre côté, vous avez des devoirs impérieux. Vous le savez, vous me le dites, mais laissez-moi vous le rappeler encore une fois... Pendant que vos Maîtres et vos condisciples mobilisés s'acquittent glorieusement de leurs obligations militaires, pendant qu'ils se battent et meurent pour vous, vous ne pouvez pas vous contenter de mener ici une petite vie douce et tranquille d'où seraient bannis l'effort et le sacrifice. Par les temps actuels, vous devez être des écoliers parfaits, disciplinés, ardents au travail... Dans vos cœurs, il ne doit y avoir place que pour les sentiments nobles et généreux... Que de ruines il y aura à relever après cette guerre ! Que de vides à combler !... Et cependant il faudra relever la France. Et cependant il faudra que l'Eglise continue son œuvre bienfaisante et civilisatrice. C'est l'Eglise qui a fait l'âme de la France dans le passé, âme si grande, si belle, si généreuse ! Et dans l'avenir, c'est encore l'Eglise seule qui sera capable de donner à la France les vertus dont elle aura besoin pour maintenir son rang dans le monde... Préparez-vous ici à être les ouvriers de l'avenir. Travaillez énergiquement, soyez bons, soyez saints, et vous réaliserez les espérances que nous plaçons en vous, et vous serez la joie, l'honneur, la consolation de vos parents, de vos Maîtres, de la France, de l'Eglise. »

Les applaudissements éclatent joyeux et nourris. M. le Supérieur se lève encore. « Il a oublié, ou plutôt il a jugé inutile, de parler, cette année, de la remise des pensums en cours. Toutefois, pour plus de sûreté, il propose d'envelopper toutes les peccadilles de la semaine dans une amnistie aussi large, aussi ample que possible. » Il va sans dire que la proposition fut acceptée d'emblée, aux acclamations unanimes des professeurs et des élèves.

La réunion se termina par la chanson patriotique *Chanteclair*, d'Emile Durand...

Sac au dos, cartouchière pleine,  
Nous marcherons quand tu voudras,  
Et par les monts, et dans la plaine,  
C'est toi qui nous précéderas,  
Et quand luira l'aurore altière,  
Vengeresse des trépassés,  
Tu chanteras sur la frontière  
L'éclat de nos grands jours passés.

Vieux coq, dont la rude blessure  
Se cicatrise tous les jours,  
Enfle ta voix sonore et sûre,  
Vieux coq gaulois, chante toujours ! (bis)  
  
Chante, vieux coq, reprends ton rôle !  
Dresse-toi sur tes fiers ergots,  
Et jette aux enfants de la Gaule  
L'appel de tes cocoricòs !

Je parierais que vous la chantiez avec nous : pour nous, nous l'avons chantée en pensant à vous.

### Nos Morts.

I. **Félix Milliner**, de l'Ile-de-Sein. — Il avait terminé sa Rhétorique en 1914, à Saint-Vincent, et devait entrer en Octobre au Grand Séminaire. Mais la guerre vint, et il fut mobilisé en Mars 1915, car il était de la classe 1916, et il fut affecté au 71<sup>e</sup> à Saint-Brieuc. Il venait de partir pour le front, et voilà que nous apprenons qu'il est mort. La fatale nouvelle nous a été envoyée par un séminariste de Quimper, sous-lieutenant au 71<sup>e</sup>. « Aujourd'hui (1<sup>er</sup> Juin), j'ai perdu un très bon jeune homme de la classe 16. Sa mort m'a d'autant plus affecté que c'était un futur séminariste, du nom de Milliner, élève de Saint-Vincent. Un obus est tombé sur le petit abri ou tout près du petit abri qu'il partageait avec un camarade. Nous l'avons relevé aussitôt et porté au poste de secours où il n'a pas tardé à rendre le dernier soupir. Il portait deux graves blessures au dos. »

Quoique n'ayant passé que très peu de temps au front, il a eu le temps de se faire apprécier de ses chefs et a obtenu une belle citation à l'ordre du jour de la brigade.

« *Félix Milliner*. — Jeune soldat de la classe 1916, intelligent et très brave, remarquable par son sang-froid, sa bonne humeur aux moments les plus critiques, a été tué à son poste de combat par un éclat d'obus. »

II. **René Le Gall**, de Kerfeunteun. — Lui aussi est tombé à côté de Verdun. Les détails nous manquent. Nous en parlerons dans notre prochaine lettre.

### Nouvelles de partout.

*Knidia (Afrique)*, 31 Mai. — J'ai longtemps attendu votre *Bulletin* d'Avril : cela provient de l'irrégularité des courriers de France. Le bateau qui devait, le 25 Mai, nous prendre à Konakri n'est même pas encore annoncé, et c'est ainsi que notre séjour à Knidia se prolonge au delà des prévisions...

J'aurai peut-être la joie de vous revoir bientôt. Je suis inapte temporairement pour paludisme et proposé pour une convalescence. Actuellement j'ai retrouvé ma bonne santé. J'ai eu la consolation de faire mes Pâques, dimanche, à Knidia, où j'ai trouvé un missionnaire, le P. Lacan, originaire de l'Aveyron. Il me disait un jour : « Le missionnaire n'est pas un prêtre ordinaire. En effet, il est, en plus, cultivateur, instituteur, etc., etc. » Il instruit et entretient à ses frais une vingtaine de catéchumènes. L'accomplissement de son ministère lui impose bien des fatigues. Le P. Lacan dessert, à lui seul, toute la Guinée, de Knidia à Kankan, soit un territoire de 500 kilomètres de parcours. Des catéchistes entretiennent la foi et la piété dans les villages lointains où le missionnaire ne peut aller que très rarement. Ses soins journaliers vont aux chrétiens des environs de Knidia, à qui il doit souvent apporter des secours matériels (construction de cases, achat de riz). Enfin il se dépense tout entier à répandre la foi autour de lui. Je lui ai dit que « Saint-Vincent » donnait beaucoup pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi....

Ses peines produisent de bons et nombreux fruits. Chaque dimanche, pour

se confesser, communier, assister à la messe, les chrétiens font jusqu'à trente et quarante kilomètres à pied. Quelle ferveur et quelle foi intense chez ces pauvres nègres !

Le missionnaire a donc la joie et la consolation de voir ses efforts largement récompensés. La moisson est abondante, mais il est seul pour moissonner en Guinée. La guerre lui a enlevé tous ses auxiliaires, et bien des terres réclament des ouvriers.

J'ai appris avec douleur la mort de la Sœur Saint-Edmond. Elle était si bonne et si dévouée pour nous ! J'ai bien prié pour le repos de son âme.

Il me tarde de rentrer en France, car le climat devient de plus en plus mauvais pour nous. Régulièrement, tous les jours, le soleil darde ses rayons de feu, et tous les soirs l'orage nous revient.

Je vis de cœur avec « Saint-Vincent ». Chaque mercredi et chaque dimanche, je prie avec les congréganistes de la Sainte-Vierge. C. Cl.

20 Juin. — C'est sous les obus que je vous écris pour vous adresser mes souhaits de fête. Nous sommes à Verdun depuis une semaine. Nombreux sont les dangers que nous courons, grandes les fatigues que nous avons à endurer. Priez la Sainte Vierge et saint Jean de nous protéger. Nous sommes ici plusieurs élèves de « Saint-Vincent », de la classe 1916. M. D.

23 Juin. — Ce m'est un plaisir de pouvoir aujourd'hui vous écrire mes meilleurs vœux et souhaits de fête... J'ai quitté, hier matin, le secteur de Verdun, très heureux, évidemment, d'être relevé après dix jours seulement passés dans ce qu'on appelle la fournaise ou l'enfer, et qui est le creuset des bonnes troupes de France. J'aurais envie d'écrire, après Pascal : « Joie, joie ». Le danger immédiat était de tous les instants, par suite du bombardement continu, mais je fus deux fois particulièrement en danger.

Le poste confié au 65<sup>e</sup> et à la Division, en général, n'était pas des plus faciles. Depuis la prise de Vaux, depuis le 12 Juin surtout, les Allemands s'acharnaient sur la côte 321, occupée par mon régiment. Tous nos régiments firent bonne figure. Pour sa part, le 65<sup>e</sup> avait à tenir pendant dix jours sous un bombardement violent et continu, à résister à trois fortes attaques et à déclencher une contre-attaque. Cette contre-attaque réussit à nous faire regagner notre première ligne, un instant perdue, et à prendre pied dans les lignes ennemies. Laurent Péron y a été blessé : bras cassé, et tête légèrement égratignée. Derven et D'Hervais sont sortis absolument indemnes. Quant à moi j'en suis quitte pour une contusion assez grave. Ma section était, en soutien de mitrailleuses, en réserve dans un ravin où tous les obus venaient s'abattre, portant juste et à chaque coup. Le tir de barrage dura cinq heures. Qui n'a pas vu Verdun, ne peut pas se figurer ce qu'est un bombardement de la sorte. Le 77 n'existe plus. Le 105 continue le menu fretin. Mais il y a les gros noirs, à partir du 150 jusqu'au 380, peut-être jusqu'au 420. De son côté, l'artillerie française, petite et grosse, est aussi terrible et tire à toutes volées. C'est donc sous un bombardement de la sorte que j'eus l'occasion d'aller essayer de dégager neuf camarades qui venaient d'être ensevelis dans la tranchée. Un seul put être sauvé. Je m'en retournais lorsqu'une grosse pierre, projetée à une grande hauteur par une explosion, est venue me frapper aux reins... Je me remets de ma blessure, content d'avoir fait mon devoir, et de m'en être tiré à si bon compte. Le lieutenant m'a félicité de mon geste et laissé sous-entendre une récompense. Ce n'est pas là ce que j'avais en vue quand je m'exposais au danger. J. R.

### PLACES DE COMPOSITIONS

- Philosophie.** — *Physique, Chimie, Histoire naturelle* : 1<sup>er</sup>, J. Le Moal ; 2<sup>e</sup>, A. Poupon.  
**Rhétorique.** — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, F. Scalart ; 2<sup>e</sup>, N. Person.  
**Seconde.** — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J. Henry.  
**Troisième.** — *Narration* : 1<sup>er</sup>, M. Messenger ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; — *Vers latins* :

1<sup>ers</sup>, J.-M. Piton et M. Larnicol ; — *Géométrie* : 1<sup>er</sup>, C. Toscer ; 2<sup>e</sup>, L. Pondaven ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, C. Toscer ; 2<sup>e</sup>, L. Parquer ; — *Histoire* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, M. Messenger ; 2<sup>e</sup>, F. Roudart.

**Quatrième.** — *Narration* : 1<sup>er</sup>, J. Floc'hlay ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, Y. Dréau ; 4<sup>e</sup>, R. Kérénal ; — *Vers latins* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, J. Guilcher ; 4<sup>es</sup>, D. Talec et J. Breton ; — *Géométrie* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; 3<sup>e</sup>, R. Le Gall ; 4<sup>e</sup>, O. Billant ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Le Guellec ; 2<sup>e</sup>, J. Floc'hlay ; 3<sup>e</sup>, R. Le Gall ; 4<sup>es</sup>, Y. Pérennès et P. Bideau ; — *Histoire* : 1<sup>er</sup>, M. Hervé ; 2<sup>e</sup>, P. Guilloux ; 3<sup>e</sup>, Y. Dréau ; 4<sup>e</sup>, F. Philippe ; — *Géographie* : 1<sup>ers</sup>, F. Mévellec, P. Heydon, M. Hervé et P. Hanras.

**Cinquième.** — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, Y. Mazeau ; 2<sup>e</sup>, J. Nicolas ; 3<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J. Drogou ; 2<sup>e</sup>, C. Parcheminou ; 3<sup>e</sup>, J. Cariou ; — *Exercices grecs* : 1<sup>er</sup>, J.-P. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, C. Parcheminou ; 3<sup>e</sup>, J. Gouzien ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, F. Uguen ; 3<sup>e</sup>, N. Vézier ; — *Analyse* : 1<sup>ers</sup>, C. Parcheminou et J.-P. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, N. Vézier ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, N. Vézier.

**Sixième.** — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>e</sup>, J. Riou ; 4<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; — *Anglais* : 1<sup>er</sup>, Y. Bleuzen ; 2<sup>e</sup>, F. Merceur ; 3<sup>e</sup>, J.-M. Le Pape ; 4<sup>e</sup>, J. Douguet ; — *Histoire* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, L. Baraër ; 3<sup>e</sup>, J. Riou ; 4<sup>e</sup>, J. Person.

**Septième.** — *Rédaction* : 1<sup>er</sup>, P. Suignard ; 2<sup>e</sup>, J. Le Doaré ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, L. Chuto ; 2<sup>e</sup>, J. Queffurus ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, Y. Thomas ; 2<sup>e</sup>, P. Dantec.

**Huitième.** — *Rédaction* : 1<sup>er</sup>, L. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, G. Le Doaré ; — *Calcul* : 1<sup>er</sup>, L. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, L. Volant ; — *Récitation* : 1<sup>er</sup>, L. Volant ; 2<sup>e</sup>, P. Coadou.

### Distribution des Prix.

« Le Supérieur, les Professeurs et les Elèves de l'Institution Saint-Vincent-de-Paul vous prient de vouloir bien honorer de votre présence la Distribution des Prix qui aura lieu le Jeudi 13 Juillet, à 8 heures 1/2, sous la présidence de Monseigneur Duparc, évêque de Quimper et de Léon. »

Faut-il ajouter : Réponse s'il vous plaît ? Non. M. Bossus nous répondrait avec sa vieille grammaire latine : « Ne insultes miseris ! » Nous excusons d'avance tous ceux qui déclineront l'invitation, à la seule condition que, ce jour-là, vous vous unissiez tous pour nous souhaiter de bonnes et saintes vacances.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Abguillerm R., caporal-fourrier au 108<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> Cie, secteur 91 ;  
 Bescond J., sous-lieutenant commandant la 151<sup>e</sup> batterie 75 T., 54<sup>e</sup> d'Artillerie, secteur 124 ;  
 Boulben, sergent au 53<sup>e</sup> Bat<sup>on</sup> des T. S., 1<sup>re</sup> Cie, Knidia (Guinée française) ;  
 Brenniel, au 115<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> Cie B., Mamers (Sarthe) ;  
 Cloastre A., E. A., 3<sup>e</sup> Cie, Joinville-le-Pont (Seine) ;  
 Cornec Charles, au 117<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, 3<sup>e</sup> escouade, Le Lude (Sarthe) ;  
 Croissant, caporal au 137<sup>e</sup>, hôpital complémentaire n° 8, 4<sup>e</sup> division, salle 13, Valence (Drôme) ;  
 D'Hervais, au 65<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> Cie, secteur 82 ;  
 Donnart H., au 54<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> Cie, 25<sup>e</sup> escouade, Laval ;  
 Erabolot, au 19<sup>e</sup> Chasseurs, 12 Cie, 3<sup>e</sup> groupe, Rémalard (Orne) ;  
 Garrec, au 64<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, 1<sup>re</sup> escouade, Nort-sur-Erdre (Loire-Inf.) ;  
 Guéguéniat, au 64<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup> Cie, 1<sup>er</sup> groupe, Nort-sur-Erdre (Loire-Inf.) ;  
 Guichaoua, au 65<sup>e</sup>, 29<sup>e</sup> Cie, groupe A, Carquefou (Loire-Inf.) ;  
 Guilloux, au 65<sup>e</sup>, 29<sup>e</sup> Cie, groupe A, Carquefou (Loire-Inf.) ;

Jaffrès, sanatorium de la Malmaison, 4, place Bergère, Rueil (S.-et-O.) ;  
 Lamballe, au 93<sup>e</sup>, 1<sup>re</sup> Cie, 4<sup>e</sup> section, secteur 82 ;  
 Le Ber J., élève-caporal au 70<sup>e</sup>, camp de la Lande-d'Ouée, par Saint-Aubin-de-Cormier (Ille-et-Vilaine) ;  
 Le Dréau J., au 71<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> Cie, Quintin (Côtes-du-Nord) ;  
 Le Cann, A. L. G. P., n<sup>o</sup> 355, Convois automobiles, par B. C. M., Paris ;  
 Le Guillou Jean-Noël, caporal au 348<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> Cie, 1<sup>re</sup> section, secteur 99 ;  
 Le Merdy, mitrailleur au 118<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> Cie, Pont-l'Abbé ;  
 Lèran, élève-caporal au 116<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> Cie, 1<sup>re</sup> unité, château de la Morlaye, Malestroit (Morbihan) ;  
 Le Scao, au 116<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, Malestroit (Morbihan) ;  
 Le Toux, au 115<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> Cie, groupe I, 1<sup>re</sup> section, Noyen (Sarthe) ;  
 Nicolas Pierre, au 14<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> section, secteur 113 ;  
 Tréguier, au 19<sup>e</sup> Chasseurs, 12<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> groupe, Remalard (Orne).

## SKOLACH SANT-VISANT

« O Breiz, va Bro, me ' gar va Bro ! »

Ia, Skól-veur Sant-Visant eo va c'harantez :  
 M'he c'haro tra jomin e'n tu-ma d'ar bez ;  
 Ha goude, me ' lavar, me c'hoaz he c'haro  
 Pa vezin e'n nenv, va gwir Vro !

Holl, holl, kanomp hir vuez d'hor Skól !  
 Tra ma vo Feiz  
 En hor bro Breiz,  
 Ra jomō grenn bepred hor Skól !

Er Skól-ma 'm' euz desket kared va Douë,  
 Ha kared ar Werc'hez, Rouanez an Ne'.  
 Oh ! bennoz da m' mistri, ' d'euz great e m' c'halon  
 Da Jezuz ha d'he Vam eun tron !

Ma karan-me kement Iliz hor Zalver,  
 Ma toujan anez-hi evel eur Vam ger,  
 Mar bezan-me beleg, bennoz d'heoc'h, paotred,  
 'P'euz roët d'hin skwer vad beb-pred !

Da Skolach Sant-Visant bennoz c'hoaz, bennoz,  
 Ma karan Breiz-Izel, bro va Zadou koz,  
 He gizion, he glanded, hag he Brezoneg —  
 Ar iez-ze ker kaer ha ker c'hweg !

Oh ! Skól-veur Sant-Visant, nag eo kaer ama  
 Labourad, ha c'hwari, hag ober peb tra,  
 Heb enkreuz 'bed morse nag eun tam anken,  
 'Med plijoud d'hor Mestr braz heb-ken !

Oh ! skuillit, va Douë, hor Mestr hegarad,  
 Var Skolach Sant-Visant Ho pennoz dalc'h-mad ;  
 Ha, goude hor maro, e'n nenv asamblez,  
 Oh ! lakit ar famill a-bez !

G.-M. T.



## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

1<sup>er</sup> Août 1916.

### La Distribution des Prix.

Le jeudi 13 Juillet, les élèves de « Saint-Vincent » ont quitté le Collège, et s'en sont allés vers d'autres cieux, pour de longues vacances.

La fête de la distribution des prix n'eut pas sa splendeur d'antan. Elle fut, sans doute, joyeuse. Mais un nuage de tristesse s'étendait sur toutes les âmes : nous ne pouvons oublier nos glorieux morts.

Dans la grande salle des fêtes, simplement ornée de quelques fleurs blanches, vertes et rouges, quelques parents, quelques prêtres avaient pris place. Monseigneur l'Evêque présidait, assisté de M. Gadon, vicaire général, et de M. le Supérieur.

Nous n'eûmes point, cette année, les pièces merveilleusement jouées ; nous n'entendîmes pas les rythmes entraînants de la musique militaire, comme nous ne vîmes pas, dans le jardin fleuri, flotter au vent les oriflammes tricolores.

La séance commença à 8 heures et demie. M. le Supérieur souhaita la bienvenue à Monseigneur. Il rendit compte de l'année scolaire écoulée. « Bien des obstacles se sont dressés sur notre chemin. Grâce à Dieu, nous les avons surmontés... Je remercie les prêtres qui sont venus spontanément nous apporter leur concours... Je remercie les anciens professeurs qui sont restés... Je félicite les élèves de leur conduite pieuse et laborieuse. » Certes, les élèves ont mérité ces félicitations. Les résultats des examens, sans être aussi brillants que l'année dernière — 27 candidats et 27 succès : cela ne peut être deux ans de rang —, font encore grand honneur à « Saint-Vincent ». Ils montrent que les jeunes apportent autant d'ardeur à l'étude que leurs aînés apportent de bravoure au combat.

Monseigneur se lève, et c'est avec tout son cœur qu'il parle à ses petits séminaristes. Impossible de se représenter un auditoire plus attentif. Monseigneur dit son bonheur de voir son cher « Saint-Vincent » demeurer fidèle, malgré les difficultés de l'heure présente, aux traditions de piété et de travail, qui ont fait de tout temps l'honneur et la force du Petit-Séminaire... Hélas ! « Saint-Vincent » est aujourd'hui bien réduit : les plus grands sont absents, ils sont partis défendre la Patrie menacée ; ils font vaillamment leur devoir... plusieurs sont morts glorieusement... combien en tombera-t-il encore ? Ceux qui restent doivent songer à remplacer ceux qui tombent, en se préparant à mener une vie doublement active, doublement féconde. Plus que jamais, l'Eglise aura besoin de prêtres zélés, d'ardents apôtres... C'est aujourd'hui qu'il faut préparer demain : cette pensée doit régler la vie des aspirants au sacerdoce, pendant les vacances comme pendant l'année scolaire... Puissent donc les vacances, tout en délassant le corps et l'esprit, fortifier les volontés et les cœurs dans l'amour et la pratique du bien et de la vertu... et préparer une bonne rentrée pour l'année prochaine.

Les discours terminés, ce fut la distribution des prix. Jadis, les jeunes lauréats recevaient de gros livres, et certains ne pouvaient porter leur fardeau de gloire. Ils ont fait, cette année, le sacrifice de ces récompenses ; un seul prix leur a été donné. Mais ils sont contents. Leur sacrifice permettra de soulager les misères de quelques pauvres soldats. Et pour le compenser, n'ont-ils pas,

comme auparavant, les affectueuses félicitations d'une mère heureuse, et les plaisirs des vacances prochaines ?

Mais j'oubliais de vous parler des chants magnifiques que M. Mayet avait préparés, et qui furent parfaitement exécutés. Ce fut l'*Hymne à la France*, de Georges Lauweryns, puis la *Marche des Bleus*, de Ch. Lecocq, et *Chanteclair*, d'Em. Durand. C'étaient des chants patriotiques et guerriers, qui faisaient battre les cœurs, parce qu'ils évoquaient, avec l'image de la « douce France », le souvenir des jeunes qui se préparent au combat, et des héros qui se battent ou qui meurent en pleine force, en plein rêve d'idéal, pour la plus noble des causes. *Chanteclair* a été particulièrement goûté. C'était l'image de la France se dressant « sur ses fiers ergots », face à l'envahisseur, et le « Vieux Coq gaulois », lançant ses « fiers cocoricos », comme l'annonce du jour prochain de la victoire. On chanta aussi le *Rhin allemand* et *Tipperary*. Tout était martial. Tout excitait l'espérance. Nous savons que « la route est longue » et dure et meurtrière, mais le courage français saura bien triompher des « vertus germaniques » :

« Où le père a passé, passera bien l'enfant. »

Quand tout fut fini, M. le Supérieur nous annonça que nos vacances dureraient jusqu'au 3 Octobre. La tradition veut qu'on applaudisse ces dernières paroles : nous n'y avons pas manqué. Monseigneur nous donna sa bénédiction. Et chacun s'en alla, content et gai. Espérons que les vacances seront bonnes pour tous. Espérons même, contre toute espérance, qu'elles verront le triomphal retour de ceux qui auront gagné la victoire et sauvé la France. Nous leur offrons à ceux-là nos vertes couronnes : ils seront si beaux nos lauriers resplendissant au front des héros, dans l'éclatante gloire des champs de bataille !

I. B.

## Résultats des Examens.

### Reçus au Baccalauréat, 2<sup>e</sup> partie :

Jean Le Moal, du Faouët (Morbihan) (*Mention Assez Bien*) ;  
Corentin Le Nours, de Brest (*Mention Assez Bien*) ;  
Alphonse Poupon, de Quimper.

### Reçus au Baccalauréat, 1<sup>re</sup> partie :

Jean Cochard, de Guiclan (*Mention Assez Bien*) ;  
Joseph Corbin, de Bréhat (Côtes-du-Nord) ;  
Jean Cornic, de Plonévez-Porzay ;  
Emile Favennec, de Quimperlé ;  
Jean Guillou, de Lannilis ;  
Noël Person, de Pleyben ;  
François Scalart, de Lanriec.

### Admissible :

Pierre Le Friant, de Quimper.

### Reçus au Brevet simple :

Joseph Carion, de Trégunc ;  
Yves Daniélou, de Crozon ;  
Marc Larnicol, de Pont-l'Abbé ;  
Lucien Pondaven, de N.-D. de Kerbonne ;  
François Roudart, de Carhaix ;  
Charles Toscer, de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure) ;  
Jean Henry, de Guipavas ;  
Jean-Joseph Le Gall, de L'Hôpital-Camfrout ;  
Jean-Marie Le Guellec, de Peumerit.

### Admissible :

Henri Cudennec, de Loc-Maria-Quimper.

Ces succès sont très consolants, et l'honneur de « Saint-Vincent » est sauf. La Philosophie a été réduite par suite de l'appel de la classe 17, et quatre élèves seulement ont été présentés. Un seul a été malheureux, mais il réussira en Octobre prochain. Les trois autres ont été reçus en obtenant de brillantes notes. Dans la série où ils ont passé, deux mentions seulement ont été accordées, et ce sont deux élèves de « Saint-Vincent », C. Le Nours et J. Le Moal, qui les ont gagnées. A. Poupon n'a manqué que de quelques points la mention « assez bien », et arrivait le troisième dans le classement général des candidats de la série.

En Première, J. Cochard était le premier aussi de sa série, et les numéros 4, 5, 6 étaient attribués à J. Guillou, J. Cornic, E. Favennec. Dans une autre série, N. Person était également classé dans les premiers.

A l'examen du Brevet, nous savons, de source certaine, que l'un de nos élèves s'est particulièrement distingué et a eu d'excellentes notes dans toutes les matières : sur 81 candidats déclarés reçus à Quimper, il était le deuxième par le nombre des points obtenus.

Après la session d'Octobre, nous espérons pouvoir vous annoncer d'autres succès au Brevet élémentaire et au Baccalauréat.

## Ont obtenu le plus de nominations au Palmarès.

*Huitième* : Louis Le Roux, Louis Volant ;

*Septième* : Louis Chuto, Louis Hémon ;

*Sixième* : François Merceur, Joseph Douguet, Jean Suignard, Yves Bleuzen, Jean Person ;

*Cinquième* : Corentin Parcheminou, Jean-Pierre Le Gall, Jean Drogou, Noël Vézier ;

*Quatrième* : Yves Dréau, Jean Henry, Jean-Marie Le Guellec, René Le Gall, Jean Guilcher ;

*Troisième* : Charles Toscer, Lucien Pondaven, Marc Larnicol, Maurice Messager ;

*Seconde* : Jean-Marie Coadou, Thomas Keraudren, Jean-Marie Quélen ;

*Première* : Noël Person, Jean Cochard, François Scalart. (Le prix de Dissertation française a été obtenu par Noël Person et Joseph Corbin) ;

*Philosophie* : Jean Le Moal, Alphonse Poupon.

## Nos Morts.

**René Le Gall, de Kerfeunteun.** — Nous avons annoncé, dans notre dernier *Bulletin*, la mort de René Le Gall, sergent au 41<sup>e</sup>. Une lettre de son condisciple Louis Le Gall, téléphoniste dans le même régiment, nous apprend les circonstances de cette mort.

« Le régiment était monté aux tranchées à la fin de Mai et avait pris position à l'Ouest de la côte 304, tout près de la côte 287. J'étais chargé de centraliser tous les renseignements téléphoniques. Tous les matins, à la même heure, me parvenait le total des pertes de la veille, blessés ou tués. Le 6 Juin, au matin, je prenais note des pertes du 5, lorsque soudain j'entendis le nom du sergent René Le Gall. Je savais qu'il y avait deux sergents du même nom, au 3<sup>e</sup> bataillon. Quand j'eus fini de prendre mes renseignements, je téléphonai à mon collègue du bataillon de me donner quelques détails sur la mort du sergent Le Gall. « Impossible, me répondit-il, je sais qu'il est de la 9<sup>e</sup> compagnie et qu'il était » bon foot-baller. Mais je ne puis te donner de détails sur sa mort, puisque les » compagnies de première ligne ne sont pas reliées téléphoniquement au bataillon. » Je dus me contenter de ces explications qui, pour mon collègue, étaient vagues, mais qui pour moi, hélas ! n'étaient que trop précises. C'était bien notre René qui était tué. J'attendis que le régiment eût été relevé pour obtenir quelques renseignements complémentaires. J'interrogeai plusieurs témoins. René Le Gall, fatigué d'une longue veille, se reposait depuis quelques instants, dans un abri provisoire qu'il avait fait lui-même, sur l'un des côtés du parapet. Cet abri était destiné à le protéger du mauvais temps plutôt que des marmites. Pour

éviter toute surprise et pour être prêt à la première alerte, il avait laissé ses grenades dans les poches de sa capote. Il dormait tranquillement, malgré le bombardement, qui redoublait cependant de violence et qui faisait prévoir une attaque. Soudain, un obus de 88 tombe tout près de son abri, et quelques éclats viennent frapper les grenades qu'il avait dans ses poches. Aussitôt, plusieurs détonations retentirent : les grenades venaient d'exploser. Ses camarades accoururent. Hélas ! ils ne trouvent qu'un cadavre tout déchiqueté... Toute la compagnie le pleura, car il était estimé et de ses chefs et de ses camarades, qui regrettaient non seulement le chef bienveillant et doux, mais surtout l'ami, le frère prêt toujours à les secourir dans leurs infortunes et à les consoler dans leurs tristesses. Je ne sais où repose son cadavre. Je crains qu'il n'ait été enterré sur place, car, dans ce secteur, il est impossible de descendre un mort, les brancardiers suffisant à peine à évacuer les blessés ».

René Le Gall n'avait que des amis. Tous prieront pour le repos de son âme.

### Promotions et citations.

I. *M. L'Hostis* a été promu adjudant et cité à l'ordre du jour de la brigade, pour sa belle conduite au feu. La croix de guerre lui a été remise, le 14 Juillet, par le commandant Le Goas, le chef de son bataillon. Voici le texte de la citation : « A maintenu sous un bombardement des plus violents sa section éprouvée par la perte de son lieutenant ».

II. *Joseph Roudaut* a été cité à l'ordre du jour et promu caporal : « Roudaut Joseph, soldat de 1<sup>re</sup> classe, de la classe 1916. Au cours d'un violent bombardement, a fait preuve d'un grand courage en se portant résolument au secours de plusieurs de ses camarades ensevelis sous un éboulement ; a réussi, par son énergie froide et tenace, à sauver deux d'entr'eux. »

III. *C. Larnicol* a été cité aussi à l'ordre de la brigade : « Le 12 Juin 1916, a fait preuve de sang-froid et de courage, sous un bombardement qui nivelait la tranchée, a fait preuve de la plus grande bravoure et a refoulé l'ennemi qui se portait à l'assaut de nos lignes ».

### Nouvelles de partout.

Après cinq jours de repos, nous voilà de nouveau dans les tranchées, en soutien d'artillerie. Nous ne courons pas grand danger, car l'artillerie ennemie ne peut pas contrebattre la nôtre. Notre artillerie est d'emblée plus forte, d'abord par le nombre de pièces, puis par la précision du tir. Nous avons la maîtrise de l'air. Nos avions donnent des renseignements exacts et précis. Par un temps clair, une batterie ennemie est vite repérée et démolie. J'ai grande confiance dans le succès final. Ce qui a été fait jusqu'ici n'est que le prélude d'une grande offensive. Ne nous impatientons pas. « Cette bataille qui vient de commencer, a dit le général Foch, ne se terminera que par la victoire finale. »

ATH. L.

J'ai été fait prisonnier, le 17 Avril, avec Christophe Le Guillou et Auguste Le Quéau. J'ai quitté ces derniers pour aller dans un autre camp, où j'ai eu la chance de trouver Burel, Rannou, et trois autres séminaristes. Je mange, tous les jours, avec eux, et puis ainsi attendre l'arrivée des premiers colis. Grâce à Burel, je suis employé à la sacristie et à la bibliothèque. Je suis libre tout le temps : je peux assister à deux messes, tous les jours et, le reste du temps, j'étudie soit l'Allemand, soit la Philosophie, sous la direction d'un séminariste, licencié en philosophie. Je ne pouvais mieux tomber.

JEAN-PAUL PAUGAM.

Je vous remercie de l'agréable surprise que vous m'avez causée. Cette marque de souvenir de votre part m'a profondément touché... La « lettre » m'a vivement intéressé, car, vous le pensez bien, je n'ai point oublié mes anciens maîtres et amis de « Saint-Vincent ». Les « Nouvelles de partout » m'ont particulièrement intéressé. J'ai eu plaisir à deviner les signataires des divers extraits. Comme j'envie leur sort ! Il y a vingt-deux mois que, après un seul mois de

campagne, j'ai eu le malheur, ayant été blessé, d'être fait prisonnier. Mais il y a bien dix ans que je suis en Allemagne. Cette vie inutile nous pèse, nous énerve. Nous sommes inactifs, et là-bas nos camarades se battent et auraient tant besoin de nous !

ALBERT D.

20 Juillet. Poste de secours de V.-s.-S. — Ça y est ! Nos Alpains « les ont eus ! » Délogés de leurs terriers, ils se sont enfuis, sauf ceux qu'on a pris. Ils arrivent par paquets. Rien que pour notre part nous avons soigné 132 Boches blessés. Pauvres gens ! quelles figures ! Depuis trois jours, notre infernale canonnade empêchait tout ravitaillement. Ils se sont jetés en loup sur la nourriture qu'on leur a donnée : pour un peu, ils se seraient jetés à nos genoux. Le nombre des prisonniers valides est encore plus grand... Depuis deux jours, nous passons des nuits blanches, mais personne ne songe à se plaindre, puisqu'on « les a ». Pour nous remercier de nos bons soins, ces Messieurs d'en face nous arrosent de fusants ; mais terrés dans des galeries de mines pour l'extraction de la craie, nous nous rions même des 420. J'espère que ce n'est pas fini, et que nos Alpains iront encore plus loin, car la canonnade redouble et nos avions en vraies bandes tiennent l'air sans qu'un aéro ennemi apparaisse. Je crois que, cette fois, c'est vraiment cette fameuse « maîtrise » dont on a tant parlé.

Si Dieu reste avec nous, je crois que ce sera bientôt la fin... Je me recommande à vos prières et me mets entre les mains de Dieu.

RENÉ C.

6 Juillet. — Les journaux ont dû vous dire ce qu'a été le bombardement, qui a duré cinq jours. Mais il faut avoir vu et entendu pour s'en faire une idée. C'est le 30 Juin, vers les 10 heures du soir, que nous avons été prévenus de l'heure de l'assaut pour le lendemain, samedi, 1<sup>er</sup> Juillet, à 9 h. 30. Cette nuit-là, on n'a pas fermé l'œil. Les grosses marmites tombaient sans interruption, menaçant de nous ensevelir à chaque coup.

A 7 heures, nous étions à notre poste de départ, toujours sous le bombardement de plus en plus violent. A 9 h. 30, heure inoubliable, tout ce monde est sur le terrain ; pas une hésitation. Les crapouillots se sont tus ; seuls les 75 tirent, faisant devant nous un rideau de fumée qui s'éloigne à mesure que nous avançons. Les grosses pièces tirent sur l'arrière. A peine sommes-nous sortis des tranchées, que l'ennemi commence son tir de barrage. Nous avons marché au pas de charge au milieu du vacarme et des floconnements multicolores. C'était exactement, en réalité, ce qu'on voit sur certains tableaux d'Histoire de France. Ni en ce moment, ni après, je n'ai eu peur. Peu de tués autour de moi, quelques blessés seulement.

... Les Boches — tous jeunes — furent terrifiés et n'offrirent pas beaucoup de résistance. Les trois premières lignes furent franchies en moins d'une demi-heure, et l'objectif de la brigade fut atteint, longtemps avant la nuit. Nous mêmes en batterie en première ligne. Nous attendions une contre-attaque. Elle ne vint pas. Il fallut quand même bien veiller, car on se trouvait en rase campagne. Le front était bien gardé sur une étendue de 200 mètres ; il n'y avait pas moins de 12 mitrailleuses et 10 fusils-mitrailleurs. La nuit, tout cela se mit à cracher ensemble sur une patrouille boche...

On est fatigué, extrêmement fatigué. Ce n'est pas étonnant : douze jours sans dormir, et presque sans manger...

Tout va à merveille ! On avance tous les jours, on fait des prisonniers en assez grand nombre, on avancerait plus vite si les ailes suivaient. J'ai grand espoir. Devant nous, les Boches n'ont presque pas de troupes, et, de plus, ces troupes sont épuisées, venant pour la plupart de Verdun. De plus, notre artillerie est foudroyante, rien ne lui résiste. Nous avons, de plus, la maîtrise de l'air.

D'ici, j'aperçois plus de vingt saucisses qui ne sont nullement inquiétées, tandis que celles des Boches ne peuvent pas se montrer. Les avions boches ne paraissent pas davantage, tandis que les nôtres (avons de chasse, de reconnaissance et de liaison) évoluent majestueusement au-dessus de nos lignes — et des lignes ennemies...

Bonnes et saintes vacances à tout le monde, maîtres et élèves ! Union de prières.

ATH. L.

4, *Juillet*. — Je vous expédie ces mots d'un abri précaire où je me garantis de mon mieux contre l'orage effrayant qui s'est déchaîné, ce soir. Ça n'empêche pas le canon de tonner. Nous avançons à coup sûr. Nos coloniaux, enthousiasmés, ont pris possession des ouvrages bouleversés par notre merveilleuse artillerie. Celle-ci avance étape par étape, et tire en rase campagne. Les Boches, selon les dires des prisonniers, se trouvent en forces insuffisantes devant nous ; de fait, ils se retirent sans grande résistance et répondent faiblement à notre canonnade. Les prisonniers, pour la plupart très jeunes, paraissent contents de leur sort. Il faut croire que leur ravitaillement était fort malaisé, car ils dévorent à pleine bouche ce que nous leur donnons.

Nous sommes fatigués, mais nous sommes soutenus par la pensée que nous marchons à la victoire. Actuellement, nous passons sans danger là où se trouvaient, il y a trois jours, les premières lignes boches. C'est là qu'on voit le travail de notre artillerie lourde. Plus de route, plus de bois, plus de tranchée ; un chaos étrange, un désert... La nuit, surtout, le spectacle impressionne, quand des lueurs d'incendie rougeoient dans les villages disputés....

YVES LE C.

*Vannes, 20 Juillet*. — C. Pelliet et moi, venons d'être « versés à la remonte étrangère », c'est-à-dire au dressage des chevaux étrangers. La semaine prochaine, il doit nous en arriver quelques centaines de la République Argentine. Ce sont les plus sauvages et les plus terribles de tous, dit-on. On verra bien.

J'espère que le prochain *Bulletin* nous apportera une longue liste de bacheliers et de brevetés.

JEAN-MARIE LE B.

*Minden, 3 Juillet*. — J'ai reçu, dans le courant de la semaine, votre *Bulletin* de Juin.

A Minden, rien de nouveau ; nous vivons de plus en plus dans l'attente et dans l'espérance qu'un jour viendra tout de même où nous reverrons les nôtres. Enfin, à la grâce de Dieu !

La santé est bonne, en ce moment. La besogne est constante, mais pas trop fatigante. Les consolations, d'ailleurs, ne nous manquent pas : le block, où j'exerce mon ministère de prêtre, renferme beaucoup d'excellents chrétiens. Ils viennent, à notre insu, de faire l'acquisition d'un magnifique ostensor et d'un encensoir. Aussi, désormais, nos bénédictions du Saint-Sacrement sont tout à fait solennelles ; nous avons même eu, et nous aurons encore exposition de temps en temps : les adorateurs volontaires sont très nombreux.

Rappelez-moi au souvenir de tous ; je pense à tous, je prie pour tous ; mes meilleurs vœux de succès à tous les candidats du Baccalauréat et du Brevet.

G. K.

*Valence, 20 Juillet*. — Tout va pour le mieux ! Je me lève tous les jours et je marche sans trop de difficulté. Mes plaies ne me font aucun mal : celle de la cuisse gauche est guérie ; celle de la droite est encore vive, mais elle ne tardera pas à se cicatriser. Je n'ose pas encore sortir en ville ; je me contente de me promener dans l'enclos et de faire des visites au Saint-Sacrement dans la chapelle provisoire du Lycée.

JEAN C.

Nous voilà au repos, pour quelques jours je pense. Nos régiments bretons ont fort bien travaillé. Les Boches ont fort peu réagi. L'ensemble de l'opération a été très intéressant. La préparation minutieuse de l'artillerie avait complètement muselé l'ennemi. Ma compagnie n'a eu que deux blessés et un tué. Vos prières à tous nous ont valu la protection de la Bonne Vierge. A tous, merci !

JOSEPH P.

*Blois, 20 Juillet*. — Mes blessures sont toutes à peu près cicatrisées, à part cependant celle du bras. Le poumon va bien aussi, je n'en souffre plus, je ne crache plus de sang, je ne tousse pas. Toutefois, je garde toujours le lit, par mesure de précaution. Dans quatre ou cinq jours, on m'enlèvera le bandeau que j'ai sur l'œil et on me donnera des lunettes noires. Vous voyez que je suis en voie de parfaite et complète guérison.

ALPHONSE J.

La lutte est toujours très vive dans la région. Les progrès sont lents... ; mais on espère tout de même voir la paix avant l'hiver. La bataille livrée est une bataille d'anéantissement. Les canons ne manquent pas, et nous avons des munitions en abondance. Le bombardement est ininterrompu, et il nous faut défoncer de fond en comble les réseaux, les tranchées, les sapes, les bourgs organisés par l'ennemi.

PIERRE C.

J'ai appris, hier, la mort de Félix Milliner ; c'est, je crois, le sixième de notre Cours... N'avez-vous pas remarqué qu'ici-bas ils étaient inséparables ? Je commence à croire qu'ils s'appellent l'un l'autre au Ciel afin d'être unis pour jamais. Nous aussi, nous les unirons dans la même prière.

H. K.

*Juin 1916*. — Que de bons moments j'ai passés à lire le dernier *Bulletin* ! C'est le meilleur de ma vie de collégien qui m'était rappelé par ce compte rendu du pèlerinage à *Ty-Mam-Doë*, comme par ce panégyrique d'un ton si élevé sur la « Reine de Paix ».

Je mène en ce moment une vie tranquille, heureuse même. En réserve depuis deux mois, je viens d'être nommé comme agent de liaison du régiment voisin. Pas grand'chose à faire, sinon attendre des ordres qui n'arrivent pas. Tous les matins, je me paye le luxe d'une promenade dans les bois.

Quittant la tranchée, je m'en vais, longeant le réseau des fils de fer, sautant, ici et là, un trou d'obus, tout à la joie de me sentir vivre par ces belles matinées printanières. Le ciel est d'un bleu d'Italie, et, là-haut, des aéros prennent joyeusement leurs ébats... Je m'en vais donc, les pieds dans la rosée, ramassant à droite et à gauche un éclat d'obus, cueillant un muguet, une pâquerette.

Mais j'arrive près du Tournant-de-la-Mort. Ici la terre est bouleversée, il faut passer vite, et je m'enfonce dans les bois. Partout, c'est la vie, le bourdonnement des abeilles, le chant des oiseaux. Une odeur suave de violettes embaume l'atmosphère ; la douceur de la température est extraordinaire. Par miracle, ce coin a été complètement épargné : une oasis de verdure au milieu des dévastations environnantes....

YVES BERTHOU.

L'ami « Per », qui continue à s'intéresser à « Saint-Vincent », nous a envoyé, de son gourbi du front, la page suivante que nous sommes heureux de reproduire :

« CHER PETIT « BULLETIN »,

» Un de mes camarades du front vient de me communiquer le « Palmarès » de « Saint-Vincent », et j'ai été bien surpris de voir que tu avais été oublié dans la distribution des récompenses. Il y avait cependant jadis un prix que tu méritais, le prix d'Exactitude. Tu arrives, en effet, bien régulièrement, apportant à tes jeunes et vieux amis un souffle du pays, qui leur donne à tous plus de courage et plus d'ardeur dans cette lutte contre les Barbares. Grâce à toi, nous sommes au courant du travail intime des élèves et de leurs Maîtres dans la ruche de « Saint-Vincent », qui ne fut jamais plus active et plus laborieuse. Grâce à toi, nous pouvons suivre au front les souffrances des plus exposés, et, dans les dépôts, la préparation des combattants de demain. Par toi, nous savons la mort héroïque de nos braves. Dans leur mort ils continuent à nous instruire, et d'eux on peut dire en vérité : *Opera illorum sequuntur illos*.

» J'ai été sensible pourtant à la disparition de ces jeunes sportsmen que j'avais eu si souvent l'occasion d'applaudir dans leurs luttes pacifiques du temps lointain de la paix. Où sont-ils, les petits « Grenats » qui avaient fait si souvent honneur à leur directeur sportif ? Hélas ! un grand nombre d'entr'eux ont payé leur dette à la Patrie, de la meilleure manière, en versant leur sang pour elle ! Marc Dorval, Jules Le Gall, Félix Milliner, les « avants » ; René Le Gall, Jean-Marie Normant, les « demis », sont tombés au champ d'honneur, après avoir fait preuve, devant les Allemands, des qualités d'endurance et d'allant qu'ils déployaient jadis sur le terrain de foot-ball. Le « goal » que rien ne surprenait, Jean-Paul Paugam, a été fait prisonnier. Au milieu de ses camarades du champ

de bataille, il montrait le même flegme que dans ses « bois ». Six sur onze ! La première équipe de l' « E. S.-V. » a vraiment été bien éprouvée. Mais pourquoi les plaindre ? Ils savaient que, pour le chrétien, la vie n'est qu'un passage, et il leur a été donné de faire un peu plus tôt le voyage qui les conduirait au port. S'ils ne laissaient derrière eux des parents et des amis dont le cœur est brisé, malgré la gloire qui environne les êtres qu'ils ont perdus, nous serions plutôt tentés de les féliciter d'avoir trouvé le moyen le plus rapide d'aller à Dieu.

» Tous ces braves ont fait vaillamment le sacrifice de leur vie. Leur exemple ne sera pas perdu. A leur école, nous acquerrons le courage de les imiter, jusqu'au jour où la victoire viendra récompenser nos efforts. Ce jour-là, petit *Bulletin*, tu disparaîtras, sans doute, pour ne plus revivre, mais tu auras au moins la consolation d'avoir, pendant ta courte existence, fait du bien, exalté le courage de tes lecteurs et contribué, à ta manière, à la victoire finale.

» PER. »

Si Per avait assisté à la Distribution des Prix, il n'aurait pas écrit que le petit *Bulletin* a été oublié dans la liste des récompenses. Une voix autorisée, celle de Monseigneur lui-même, lui a décerné un éloge des plus délicats et des plus flatteurs, et cette récompense, dont il est heureux et fier, lui donne courage et confiance. Il vivra donc tant que durera la guerre, et peut-être, même après la guerre, pourra-t-il être conservé, pour servir de trait d'union entre les anciens et les nouveaux de « Saint-Vincent ».

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Brenniel*, au 113<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> Cie B, 1<sup>re</sup> section, à Malicorne (Sarthe) ;  
*Buhanic*, au 117<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> groupe, Le Lude (Sarthe) ;  
*Breunterch F.*, lieutenant au 214<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> Cie, secteur 149 ;  
*Chavet*, au 117<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> groupe, 1<sup>re</sup> escouade, Le Lude (Sarthe) ;  
*Chuto R.*, ambulance 210, secteur 122 ;  
*Cloarec Cor.*, 32<sup>e</sup> Bat. de Tirailleurs Sénégalais, 4<sup>e</sup> Cie, camp des Plaisirs, Saint-Raphaël (Var) ;  
*Cornec C.*, au 115<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 20<sup>b</sup> ;  
*Courtet P.*, au 37<sup>e</sup> d'Artillerie, 47<sup>e</sup> batterie, secteur 26 ;  
*Derven*, au 65<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> Cie, secteur 82 ;  
*Donnart H.*, au 54<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> Cie, Sillé-le-Guillaume (Sarthe) ;  
*Foll Louis*, au 93<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> Cie, secteur 82 ;  
*Jaffrès*, sanatorium de la Malmaison, 4, place Bergère, Rueil (S.-et-O.) ;  
*Jézégabel*, sergent au 411<sup>e</sup>, hôpital 1 bis, Blois ;  
*Lapous*, au 131<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> Cie, secteur 59 ;  
*Le Dœuff*, au 19<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup> Cie, Quélern, près Brest ;  
*Le Louët*, caporal infirmier, dépôt des Orphelins, Nantes ;  
*Le Niger*, G. B. D. 3, secteur 118 ;  
*L'Hostis*, adjudant au 219<sup>e</sup>, C. M. 6, secteur 87 ;  
*Nicolas Y.*, au 116<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
*Paugam J.-P.*, prisonnier de guerre, 4<sup>e</sup> Cie, n<sup>o</sup> 29.518, baraque 65, Hameln-sur-Weser (Allemagne) ;  
*Pape*, sous-lieutenant au 262<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> Cie, D. D., secteur 87 ;  
*Salaün Y.*, sergent au 9<sup>e</sup> Zouaves, 1<sup>re</sup> Cie, secteur 165 ;  
*Tanneau*, au 65<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> Cie, secteur 82 ;  
*Tirilly G.*, au 39<sup>e</sup> d'Artillerie, 117<sup>e</sup> batterie de 58, secteur 111 ;  
*Trébaol (R. P.)*, dépôt des Interprètes, Mission Franco-Anglaise, Le Havre.



## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

1<sup>er</sup> Septembre 1916.

### Mes chers Amis,

Avez-vous eu, comme moi, le plaisir de passer une journée de vacances à « Saint-Vincent » ? J'y suis allé tout récemment, sur une invitation fort civile des rares maîtres que la guerre ne nous ait point enlevés. J'y ai été accueilli comme un enfant dans la maison de son père, avec une bonté toute simple et toute cordiale, et j'y ai reçu l'hospitalité la plus touchante.

Avant de partir, j'ai voulu visiter de fond en comble ce vaste établissement dont chaque parcelle est pour moi toute pleine de souvenirs. J'ai parcouru le jardin, dont les allées fleuries et les carrés tracés au cordeau ont conservé leur aspect normal. J'ai revu le verger avec sa bordure de pommiers en plein rapport et sa double haie de jeunes thuyas qui promettent de frais ombrages pour les étés à venir.

Certains coins, particulièrement animés au temps de l'avant-guerre, sont désormais délaissés et plongés dans un morne silence. Tel le boulevard qui côtoie le tunnel et que « les régents », hommes de sports, dont les plus âgés demeurent extraordinairement agiles et souples, s'étaient réservé pour y jouer à la pelote basque. Quelques paisibles amateurs de galoche y avaient élu domicile, ces dernières années. Mais ils n'étaient ni assez nombreux, ni assez remuants, pour empêcher l'herbe de pousser dans ce terrain que brûlaient autrefois les pieds alertes de leurs professeurs.

J'aimais à voir la balle bondir et rebondir de la terre au mur et du mur à la terre ; descendre en rasant la raie noire, puis, d'un vigoureux élan, remonter jusqu'au toit ; étendre et restreindre tour à tour sa trajectoire par l'effet d'un jeu habilement mené et toujours fécond en surprises ; passer d'abord de main en main, puis se laisser accaparer par deux « bouffeurs », jusqu'au moment où, d'un coup de « Trafalgar » ou d'un coup de « Bigoud'n » administré à la punique, un partenaire affamé, et peut-être un peu rageur, la projetât hors des limites et mit ainsi fin à l'engagement.

Ces Messieurs, point farouches pour deux sous, nous admettaient volontiers à suivre de près leur partie et, quelquefois même, à prendre rang parmi eux. Le spectacle, toujours intéressant, devenait, en certaines circonstances, littéralement passionnant. Et je ne savais ce qu'il fallait admirer le plus, de l'adresse des « vieux » ou de la malice des « jeunes ». Toujours est-il qu'au jour du grand match décisif, j'applaudis, avec une joie non dissimulée, au triomphe des trois champions qui représentaient le camp des « vieux ».

Le travail des bras et des jambes, si absorbant fût-il, n'empêchait en rien celui des esprits et des langues. La conversation allait son train, toute émaillée de saillies et de bons mots, s'aiguissant parfois, rarement en vérité, d'une petite pointe de contestation, à propos d'un coup plus ou moins « aloyal », mais demeurant toujours empreinte de la charité la plus édifiante, de la gaîté la plus franche et la plus savoureuse.

Devant ce grand mur décrépi et strié d'une large raie noire, j'ai compris et goûté pour la première fois, dans toute sa plénitude, le verset que nous chan-



tions aux réceptions de nouveaux congréganistes : « *O quam bonum et quam jucundum, habitare fratres in unum* ». Et je me surpris à souhaiter en secret revenir un jour à « Saint-Vincent », non plus en hôte ou en pèlerin, mais en qualité de surveillant d'abord et, ensuite, de professeur. Et mon désir, pour prétentieux qu'il paraisse, n'étonnera point ceux qui, comme moi, ont pu deviner tout le charme que présente la vie en commun telle que la pratiquent mes anciens maîtres.

En quittant la « balle au mur », je gagnai la cour des petits dont le sol, en cette fin d'août, est déjà tout jonché de feuilles mortes. Tout instinctivement, je levai les yeux vers la mansarde où vécut et où mourut, trop tôt hélas ! un artiste dont la voix égayait notre studieuse maison, sans en troubler jamais le recueillement. Vous ne l'avez point connu, vous les aînés, qui avez répondu au premier appel de la Patrie en danger. A moins, toutefois, que vous ne l'avez entendu en passant, alors qu'il exerçait son talent dans la modeste échoppe du Figaro notre voisin.

Longtemps, ses trilles et ses roulades charmèrent la troupe meuglante des habitués du Champ-de-Foire. Veaux, vaches et bœufs ravis demeuraient des journées entières suspendus à son gosier mélodieux et puissant, et trompaient, à l'écouter, l'ennui des longues heures de station sur le marché.

Mais les hasards de la mobilisation conduisirent en nos murs l'homme qui devait enfin lui rendre justice et l'élever sur un théâtre plus digne de sa valeur. Dès son arrivée à « Saint-Vincent » transformé en hôpital, le « Caporal » fut frappé de la maestria avec laquelle notre virtuose lançait aux quatre vents du ciel la première phrase musicale de la fameuse *Paimpolaise*. Il comprit d'emblée tout le parti que l'on pourrait tirer d'un sujet si heureusement doué, pour la plus grande joie de l'espèce humaine. Il n'eut pas un instant d'hésitation.

D'un pas résolu et en se caressant le menton pour se donner du cœur, il pénétra dans le salon de coiffure.

Figaro tenait à son divertissant compagnon, comme à la prune de ses yeux ; mais le Caporal avait la poche pleine d'arguments irrésistibles. Figaro se laissa corrompre, et le Caporal s'en alla triomphant, emmenant sans délai le musicien du Champ-de-Foire, que la séparation ne parut pas attrister outre mesure et qui, d'ailleurs, se consola bien vite quand il s'ouït dire, sur le ton le plus délicieusement flatteur : « *ascende superius* ».

Et depuis lors, du haut de la mansarde où perchaient le Caporal et son favori, vingt, trente et septante fois sept fois par jour, les premières mesures de la *Paimpolaise* tombaient et retombaient, roulaient et se répercutaient à travers toute la maison, agrémentées de variantes, toujours anciennes..... je n'ose pas ajouter, et « toujours nouvelles ». Et le flot d'harmonie se déversa ainsi sur nos têtes durant toute une année.

Cependant, un matin du printemps dernier (c'est comme dans la chanson), nous fûmes surpris d'être déjà entrés à l'étude et de n'avoir pas encore entendu le refrain qui stimulait et soutenait si bien notre ardeur au travail. Le *Veni Sancte* avait été récité de façon plutôt distraite ; les fausses manches glissaient nonchalamment sur les avant-bras et les manuels s'ouvraient sans enthousiasme. Vainement, les oreilles inquiètes se tendirent vers les fenêtres demeurées largement ouvertes aux rayons du soleil levant. Notre artiste s'obstinait en son mutisme. Enfin, n'y tenant plus, un petit malin se coula tout doucement jusqu'au maître d'étude, risqua d'un air candide, un inoffensif « permission de sortir », et courut aux informations. Cinq minutes plus tard, il rentrait, la tête baissée et la face consternée. Il se traîna jusqu'à sa place et là, levant les deux mains à la hauteur de sa tête, dans un geste aussi navrant que navré, il glissa discrètement à l'oreille de son voisin : « Il est mort !!! » Puis il s'écroula tout d'une pièce sur son banc qui en gémit de lugubre façon.

Hélas ! oui, il était mort : mort de vieillesse, disent les uns, et parce qu'enfin il faut mourir un jour : mort d'inanition, prétendent les mauvaises langues, parce que le Caporal était parti un dimanche en permission, après l'avoir enfermé à clef et avoir oublié de pourvoir à son approvisionnement. De ces deux opinions, c'est la troisième qui a toutes mes préférences, et je les crois justifiées.

Le pensionnaire du caporal avait vue sur notre chapelle. Il y entendait souvent du beau chant et de la belle musique. Dans une atmosphère tout imprégnée d'art, son talent s'affina et sa puissance de conception s'élargit. La *Paimpolaise* baissa peu à peu dans son estime et il en vint à se dire, comme autrefois Virgile, « *paulo majora canamus* ». Il forma secrètement le projet de renouveler et d'enrichir son répertoire auquel plusieurs reprochaient d'être un peu pauvre et, peut-être aussi, un peu monotone. Après s'être égosillé pour nous à longueur de journée, il consacra ses nuits à la composition. A ce régime, son cerveau se surmena jusqu'à l'épuisement, et voilà pourquoi, un matin du printemps dernier, le merle du Caporal tomba au fond de sa cage et mourut sans témoin dans un accès de méningite foudroyante.

A toutes les condoléances, à tous les essais de consolation, le Caporal opposa obstinément la même fin de non recevoir. « *Noluit consolari*. » Jusqu'aux vacances suivantes, nous pûmes le voir, à ses heures de loisir, errant, pensif et solitaire, dans les cours et le jardin, hochant la tête et répétant tout bas :

« Il n'chant'ra plus mon merle,  
Il ne chantera plus. »

Eh ! si, Caporal, il chantera encore, ce merle si justement regretté. Il a eu le bon esprit de mourir à temps ; il aura aussi celui de ressusciter à point nommé. Nous sommes encore en guerre et les chefs-d'œuvre qui jaillirent de son cerveau durant les longues veilles de l'hiver étaient tous des chants de victoire. Il en réservait la primeur pour le jour du triomphe final. Le temps n'est peut-être pas éloigné où « Saint-Vincent » ouvrira ses portes à deux battants pour recevoir en assemblée plénière tous les héros dont il abrita en ses murs la studieuse adolescence. Alors, le virtuose surgira du tombeau. Comme jadis, aux jours de très grandes foires, il polira l'or de son bec, et il lustrera son plumage d'ébène. Il enflera son gosier dans un suprême effort, et il chantera la gloire de ceux qui sont tombés là-bas, il chantera la joie de ceux qui seront revenus tout couverts de lauriers et de fleurs.

Fasse le Ciel que ce soit bientôt, mes chers amis, et que vous assistiez nombreux à ce concert qui n'eut point de prélude et qui n'aura point de reprise.

## La Congrégation de la Sainte Vierge.

Vous avez demandé et redemandé que l'on vous parlât de temps en temps de la Congrégation dans le *Bulletin*. Et c'est à peine si, une fois en passant, on vous a dit que, « le dimanche et le mercredi, aux heures que vous savez, les Congréganistes avaient un souvenir tout spécial pour vous ».

Mais, en fait, que pourrait-on dire de notre Congrégation ? Comme les peuples heureux, elle n'a pas d'histoire. Vous avez toujours présentes à l'esprit ces réunions du dimanche où les Congréganistes, après avoir renouvelé en commun leur consécration à la Sainte Vierge, récitent une partie du « Petit Office », et redisent, en l'honneur de « la Mère du bel amour » ces psaumes qui ont traduit l'amour de tant de Saints. Rien n'y a été changé. Seulement on ajoute désormais aux prières d'autrefois un *Pater* et un *Ave* « pour les maîtres et les condisciples soldats ». Parfois aussi — trop souvent, hélas ! — un *De profundis* monte vers Dieu, implorant sa miséricorde pour une nouvelle victime de la guerre, pour un de nos camarades dont le Seigneur a agréé l'holocauste.

Et les réunions du mercredi ? Lorsque, de vos tranchées et de vos hôpitaux, au soir d'une journée trop monotone, ou pendant une veille trop longue, vous revenez par la pensée à « Saint-Vincent », je suis sûr que c'est « la veillée en famille », « la bonne demi-heure du mercredi soir », que vous revivez le plus souvent. Vous entendez encore ces allocutions, ces causeries plutôt, tout à fait intimes... Vous vous croyez au pied de l'autel, à votre ancienne place, parmi vos camarades. La porte du tabernacle est entr'ouverte et laisse apercevoir le voile de satin blanc qui recouvre le ciboire. Avec nous alors, n'est-il pas vrai ? vous sentez plus près du Grand Ami, et, là, dans le silence, c'est un cœur-à-cœur aux charmes indicibles. Tout le reste est bien loin maintenant. Vous avez

oublié le tumulte de vos pensées, les inquiétudes et les tristesses. Vous vous inclinez sous la bénédiction de Jésus-Hostie. A ce moment votre cœur est satisfait, votre âme est tranquille.

Ces moments de bonheur que vous avez vécus naguère et que vous aimez encore à revivre, nous les avons connus tout le long de l'année dernière. La Congrégation « a tenu » ; les réunions ont eu lieu régulièrement et ont gardé ce cachet d'intimité qui vous charmait. Et pourtant, ce ne sont plus seulement les « grands » qui peuvent en faire partie : comme les « petits » n'ont plus leur Congrégation du Sacré-Cœur, les *Quatrième* ont demandé et obtenu de pouvoir entrer dans la Congrégation de la Sainte-Vierge. Et, conscients, sans doute, de leur titre de Congréganistes, ils ont été tout de suite « à la hauteur ». M. l'Econome n'a même pas eu besoin de changer le ton de ses causeries : elles sont restées exactement ce qu'elles étaient auparavant. Mais il ne faudrait pas oublier de dire qu'il a parfois cédé la place au P. Trébaol et à M. Prigent : au cours d'une brève permission, ils nous ont parlé « avec leur cœur », l'un de la Sainte Vierge, l'autre de l'Eucharistie. Plusieurs de vous ne connaissent pas le P. Trébaol ; tous vous connaissez M. Prigent. L'un c'est l'autre.

Plus heureux cette année que la première année de la guerre, nous avons eu, tout comme en temps normal, deux fêtes : le 8 Décembre et le 9 Juillet. Vous n'avez pas oublié les beaux sermons que vous entendiez, les années passées, à l'occasion de la réception des nouveaux congréganistes. M. Le Roux et le P. Hascoët, faisant trêve un instant à leur besogne militaire, ont été heureux — ils le disaient, et nous le voyions bien — de nous adresser la parole. Le premier nous a entretenus des vertus de la Mère de Dieu, notre mère et notre modèle, nous montrant comment nous pouvons et devons l'imiter. Le P. Hascoët a d'abord établi une sorte de parallèle entre Marie et le prêtre, tous deux vivant pour Jésus et ayant mission de donner Jésus au monde ; puis, nous montrant la nécessité de nous préparer dès maintenant à notre sacerdoce : « Vous ne devez pas dire : « Je serai » prêtre » ; vous devez dire : « Je suis » prêtre », car, dans la pensée de Dieu et de toute éternité, vous êtes déjà prêtres. Soyez donc prêtres, dès aujourd'hui, attachez-vous aux âmes, dès maintenant, portez-leur Jésus, par vos prières, par votre travail, par votre exemple, par vos paroles même »...

Vous pouvez en juger par vous-mêmes ; la guerre n'a rien changé à la Congrégation ; l'esprit en est toujours le même, et l'intimité y est toujours aussi étroite et l'on y chante avec la même sincérité qu'autrefois : « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* » !

J. L. M.

### Nos Morts.

Nous recommandons à vos prières l'abbé **Paul Grall**, ancien maître d'étude à « Saint-Vincent », tombé au champ d'honneur.

### Citations et promotions.

M. *Foll*, aumônier du 118<sup>e</sup>, vient encore d'être cité à l'ordre de la Division : « Aumônier volontaire ; a fait preuve de courage et d'un beau dévouement en allant rechercher un patrouilleur disparu devant les tranchées allemandes, malgré le feu de grenades qui venait de blesser deux hommes. — 26 Juillet 1916. »

C'est sa 4<sup>e</sup> citation.

*Alphonse Jézégabel* a été cité deux fois à l'ordre de la Division.

« Les 29 Mai et 4 Juin, sous des violents bombardements, est allé volontairement établir la liaison avec la ligne avancée, et a rapporté au commandant du quartier les plus précieux renseignements sur les mouvements de l'ennemi. »

« Sergent grenadier, blessé au bras gauche et aux jambes à l'attaque du 29 Juin, est resté à son poste de combat jusqu'à ce qu'une seconde grenade le blesse à la figure et à la poitrine. Son héroïque résistance a permis aux renforts d'arriver et de repousser l'ennemi. »

M. *Pape* a été promu lieutenant, le 7 Août.

### Nouvelles de partout.

Les élèves sont en vacances ! Je comprends mieux leur bonheur, étant moi-même un peu en vacances, avec une liberté relative.

La vie que je mène, depuis que nous sommes dans ce secteur, n'a rien de militaire. Comme ministre, j'ai la vie d'un curé de campagne ; comme agréments, celle d'un châtelain. Je n'insiste pas, de peur que les derniers professeurs de « Saint-Vincent » n'aient l'idée de laisser là leur travail absorbant, pour venir dans la zone des armées. Je serais parfaitement heureux, si je n'avais continuellement la pensée de ceux qui sont plus exposés, et toujours à la merci d'une balle, d'une marmite ou d'une torpille.

Ma grande distraction est d'aller voir mes amis où qu'ils soient. Je prends mon casque, ma boîte contre les gaz, ma canne, mon bréviaire, et en route. J'enfile un boyau interminable, si profond que l'on n'aperçoit que le ciel et les fleurs qui poussent en bordure de ces longs couloirs. Le silence n'est troublé que par le bruit des compagnies de perdrix qui s'enfuient tout effarouchées, en entendant mes pas. Parfois aussi, on entend un obus qui passe, c'est assez rare, une torpille qui éclate en première ligne, un moteur qui ronfle dans les airs, une mitrailleuse qui s'exerce....

Et au bout du boyau je trouve Joseph Foll, ou l'abbé Cadiou, qui ont toujours le sourire quand ils me voient surgir tout en sueur auprès de leur gourbi. L'autre jour, j'ai même rencontré l'ardent Nicolas, arrivé depuis peu au 116<sup>e</sup>. Inutile de faire remarquer que cette rencontre me fit plaisir. C'est un « poilu » de la classe 16, et il avait l'enthousiasme des jeunes. Ces braves gâs arrivent à point pour réchauffer l'ardeur un peu éteinte des « vieux » qui sont là depuis le commencement.

A ma dernière visite à Joseph Foll, je me suis trompé de boyau, ce qui m'a valu un supplément de promenade de deux heures. Je ne savais plus où je me trouvais, et fus tout heureux de joindre un type du génie qui parlait tout seul, pour se distraire. Il se racontait à lui-même ses aventures de guerre et ses exploits. Je lui procurai un auditeur bienveillant, et nous fîmes route ensemble. On s'ennuie toujours moins, quand on est à deux. « Cette idée aussi d'allonger ainsi les routes ! » Il serait si simple d'aller par la plaine ! Oui, sans doute, mais il y a les saucisses boches, et les marmites...

Et voilà ma vie. Ajoutez à cela quelques promenades à cheval, et vous trouverez, sans doute, que je ne suis pas à plaindre. Et pourtant, je laisserais bien tout cela pour rentrer à « Saint-Vincent » ! Il faut attendre la victoire, attendons-la ; elle viendra un jour, bien qu'elle tarde un peu.

Per est tout heureux que « Saint-Vincent » le considère comme de la maison. Il ne parle de rien moins que de recommencer ses études chez nous après la guerre. Ce sera un fameux élève, je vous le promets.

H. B.

25 Juillet. — Bien des choses se sont passées depuis la carte que je vous écrivais, il y a un mois. J'ai quitté le tranquille secteur de l'Argonne où j'avais rejoint le 14<sup>e</sup>, et, après avoir tenu quinze jours à Verdun, je suis venu échouer dans le beau pays de Lorraine. J'avais déjà entendu parler de la fournaise de Verdun par ceux qui en revenaient. Malgré tout, je ne me faisais pas une idée exacte de ce que cela pouvait être, et il a fallu que j'y passe pour bien m'en rendre compte. Lorsque j'y pense encore, je me demande comment j'ai pu en sortir sain et sauf, après tous les dangers que j'ai courus. Le secteur que nous occupions se trouvait à la droite du village de Th. et au pied du fort de Souv., que les Allemands convoitent actuellement, et nous y avons passé seize jours, seize jours qui furent des siècles, sous un bombardement d'obus de tous calibres, sans tranchées, sans autre eau que celle recueillie dans les trous d'obus et avec, pour toute nourriture, quelques biscuits et du singe. Les tirs de barrage rendaient très difficiles les communications avec l'arrière ; aussi les corvées étaient rares ; encore ne se faisaient-elles que de nuit. Malgré ses pertes, le régiment a tenu jusqu'au bout. Après un bombardement qui a duré toute une nuit,

avec des obus à gaz, les Allemands ont bien pu faire reculer notre première ligne, mais leur succès fut de courte durée ; une contre-attaque immédiate regagna tout le terrain perdu, et les quelques éléments qui avaient pu pénétrer dans le fort étaient faits prisonniers. Les Boches subirent des pertes cruelles, car ils attaquèrent en colonnes serrées, coude à coude, et le tir précis de nos 75 fauchait des rangs entiers dans cette marée humaine, y semant l'épouvante et la mort. Ils sont très déprimés, et, pour employer un terme connu, « ils en ont marre ». Aussi se rendent-ils aisément, heureux d'en être quittes à si bon compte...

Une semaine s'est déjà passée depuis que nous avons quitté les crêtes de la Meuse. Nous sommes actuellement cantonnés dans un bois, attendant la relève pour prendre de nouveau les tranchées. Comme cela délasse de passer quelque temps à l'arrière ! On n'a plus devant les yeux ce spectacle de mort, on n'entend plus les gémissements des blessés demandant les brancardiers qui ne viennent pas assez vite à leur gré, les râles des mourants à l'agonie, le bruit sinistre des obus qui explosent et vous recouvrent de terre, tandis que les éclats passent en miaulant à vos côtés. Tout cela semble déjà bien loin, mais c'est un souvenir qui ne s'effacera jamais de notre mémoire. Comment ai-je pu sortir de cet enfer ? Je ne saurais vous le dire. Bien des fois, voyant tomber près de moi les camarades fauchés par la mitraille, j'ai cru ma dernière heure venue. Dieu n'a pas voulu que le sacrifice soit complet : que sa volonté soit faite ! Il sait mieux que nous ce dont nous avons besoin et agit toujours pour notre plus grand bien, pourvu que nous nous abandonnions à Lui sans réserve. Ah ! si nous savions le remercier dignement pour tous les bienfaits dont il nous comble ! Une vie entière n'y suffirait pas. Efforçons-nous, du moins, de lui rendre amour pour amour, car, comme le dit si bien la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : « C'est l'amour de sa créature que le Créateur de l'Univers réclame ». PIERRE N.

Amiens, samedi 19 Août. — Repos aujourd'hui. Nous avons été de garde la nuit. Assez nombreux blessés venant de Maurepas...

Vous voudrez bien rappeler (c'est la raison de cette carte) à nos jeunes gens mobilisés le conseil suivant. On m'a dit que quelques-uns le négligent parfois ; rares évidemment, mais un est trop :

Il faut absolument que chacun dise sa prière du soir. Ils sont fatigués : qu'ils la fassent courte. Ils s'endorment : qu'ils disent une prière endormie. Que ce soit à genoux, lorsqu'il y a possibilité, au moins pour s'offrir au bon Dieu, et réciter *Pater* et *Ave*. A genoux, ils se posent : ce qui est un signe de force et augmente aussi leurs forces, et en même temps attire une bénédiction spéciale du bon Dieu. Jamais, jamais, aucun jour, que la prière ne soit négligée, et que chacun unisse son *Pater* à celui des autres : c'est nécessaire, d'une nécessité absolue. Quelqu'un qui négligerait cet avis, je ne le reconnaîtrais pas comme digne de « Saint-Vincent », et, si je le rencontrais ici à Amiens, ou ailleurs, je crierais dessus : « Vous êtes harassé, je le sais, n'importe ; une minute au moins, malgré la fatigue, élevez votre cœur vers le bon Dieu, et unissez-le au cœur de vos aînés. Jamais d'oubli, jamais de négligence. Il faut que « Saint-Vincent » soit pieux, demeure pieux, exemplaire de toute manière... N'oubliez pas non plus la communion. Faites-la le plus souvent que vous pourrez. Vous la faites : c'est très bien. Vous laissez passer un jour, par votre faute : ce n'est pas bien. Il faut que tous, malgré les difficultés de toutes sortes, nous gardions nos cœurs dans le bon Dieu, enveloppés totalement par Lui... »

Mais je fais presque un sermon...

YVES P.

21 Août. — Toujours dans les bois ! Nous allons y prendre racine... Le matin, quand le service me le permet, j'assiste à la sainte messe et reçois la communion. La chapelle est une petite grotte au fond d'une carrière, ouverte à tous les vents. Sa pauvreté égale celle de la crèche de Bethléem ; mais Jésus ne la dédaigne pas ; il vient même jusqu'à nous, jusqu'à nos cœurs. Ordinairement, nous sommes trois : un lieutenant de vaisseau, futur Jésuite, un jeune artiller, débutant dans le latin, et moi. Tandis que l'un de nous répond à haute voix aux prières du prêtre, les deux autres disent les mêmes paroles du fond de leur

cœur. Après la messe, nous faisons en commun notre action de grâces ; puis nous nous disons au revoir et allons à notre travail, forts de la force de Jésus... Soyez assuré que, dans ces précieux moments, je n'oublie pas « Saint-Vincent ».

CORENTIN L.

Voilà deux jours que je suis à la Tour d'Auvergne de Guingamp... Notre chambrée est composée de Bretons ; j'ai en face de moi un collégien de Saint-Pol. Tous mes compagnons sont de « chics types ». Je dis ma prière sans que personne ait l'idée de me railler. D'ailleurs, il y a quatre ou cinq qui s'agenouillent tous les soirs comme moi... A bientôt une plus longue lettre.

PIERRE LE M.

Rentré depuis le 10 au 48<sup>e</sup>, j'ai attendu jusqu'à ce jour pour vous écrire afin d'être bien sûr de vous donner une adresse exacte. J'ai eu la bonne fortune de trouver ici Pierre Le Meur ; nous nous arrangeons bien à « Saint-Vincent » : ici, nous nous arrangerons encore mieux... Dans la chambrée, de bons gars, sauf deux ou trois, franchement mauvais... Aujourd'hui vaccin antityphoïdique. Le Meur y a passé. Moi pas. J'ai une bronchite, et le major n'a pas voulu qu'on me fasse l'injection aujourd'hui. Mais il a eu bien soin de me faire savoir que ce n'était que partie remise.

JOSEPH C.

Vannes, 17 Août. — C'est le soir, avant de me coucher, que je jette ces quelques mots sur le papier... Et ma pensée s'envole vers le cher collège... Aujourd'hui, j'ai comme du plomb aux jambes. Dame ! J'ai fait trois quarts d'heure de trot, ce matin, sur un cheval qui « trotte sec » comme nous disons. Puis... j'ai passé à peu près franco par-dessus l'encolure de *Mitraille*. (*Mitraille*, c'est le nom de mon canaçon.) Il lui a pris fantaisie de passer tout-à-coup au galop. C'était un peu fort pour un cavalier encore tout novice. Et j'ai fait de la voltige. Je n'ai eu qu'un tort : c'est de tomber sur la joue droite et l'épaule au lieu de tomber sur les pieds. J'en ai été quitte pour quelques égratignures et des « bleus ». Résultat : je suis un bleu bleui. Mais ça ira ! ça ira !

Quant à ma chambrée, je n'ai pas à me plaindre. Nul ne me moleste quand, le soir, je m'agenouille au pied de mon lit. Il est même rare qu'il y ait des conversations grossières entre mes compagnons...

CORENTIN LE N.

Etampes, 20 Août 1916. — Je vous envoie deux mots de ma main encore un peu tremblante. J'ai été blessé, le 20 Juillet, à l'attaque de Maurepas. Ma blessure a nécessité l'opération du trépan. Grâce aux soins qui me sont prodigués, je me remets rapidement. Priez et faites prier pour moi ! YVES S...

Votre charmant petit *Bulletin* me parvient enfin, après avoir fait, je crois, le tour du monde. Il y a longtemps, en effet, que l'infirmerie de la Rue, où vous me l'adressiez, a cessé d'exister. J'étais en permission de quinze jours à Runavot, quand j'appris sa disparition. A mon retour, je fus désigné pour venir à Dinan garder les prisonniers Allemands, et depuis je suis employé à ce métier peu intéressant. Mais je ne crois pas devoir le continuer longtemps... J'attends mon tour de partir avec impatience ; quelque durs que puissent être le front et la tranchée, ce sera pour moi une délivrance.

JOSEPH K.

Je suis parti de Saint-Brieuc le 23, et suis arrivé à destination après 53 heures de voyage... A voir notre train, on aurait pu croire que nous allions à une fête : il était couvert de fleurs, de verdure, et d'inscriptions plus bizarres les unes que les autres. Dans toutes les gares, une foule nombreuse venait nous acclamer. Entre Chartres et Orléans, six ou sept avions évoluaient au-dessus de nous et fêtaient à leur manière les poilus de la classe 17. Ici, nous sommes encore assez loin du front, c'est à peine si l'on entend un bruit vague de la canonnade. Je crois bien que nous n'y resterons pas longtemps, et que, sans tarder, nous recevrons le baptême du feu. Je partirai content et complètement résigné à la volonté de Dieu. En route, j'ai rencontré d'anciens amis de « Saint-Vincent » : Brenniel, Le Toux, Cornec, Le Mao R., tous heureux de partir et résolus à se rendre dignes de leurs aînés.

JEAN LE D.

Voilà bientôt trois semaines que j'ai quitté Nantes pour venir cantonner ici, à une trentaine de kilomètres des Boches. Durant le trajet, j'ai rencontré René Le Mao, et Emmanuel Le Gall. Je sais qu'ils sont cantonnés dans les environs de Saint-D... comme moi, mais il m'est impossible d'aller les voir, le cantonnement étant rigoureusement consigné. Ce n'est plus ici la vie tranquille du dépôt. Le lever est de belle heure ; des exercices pendant toute la journée et souvent pendant une partie de la nuit... Bientôt, c'est le 15 Août ! Combien j'aurais désiré me trouver à la maison pour cette fête ! Ce sera un sacrifice de plus à offrir au bon Dieu.

FRANÇOIS G.

Nous moisissons dans l'inaction depuis bientôt trois mois, dans un secteur où un obus de 150 est un événement à troubler toutes les têtes. Que veut dire ce repos forcé ? Sommes-nous délaissés, dédaignés comme des propres à rien ? Je veux croire plutôt qu'on nous garde pour le bon, le beau, le vrai moment, pour l'effort final, décisif. Nous saurons montrer ce que vaut le sang breton, l'âme bretonne : on trouvera encore les Bretons, nous l'espérons, sur le chemin de l'honneur et de la victoire.

JOSEPH G.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Bescond J.*, sous-lieutenant commandant la 151<sup>e</sup> batterie 75 T, 54<sup>e</sup> régiment d'Artillerie, secteur 74 ;  
*Boulben*, sergent au 53<sup>e</sup> bataillon de Tirailleurs sénégal., 1<sup>re</sup> Cie, secteur 187 ;  
*Brenniel*, 115<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> section, secteur 20 B ;  
*Chuto*, ambulance 210, secteur 192 ;  
*Cloarec C.*, hôpital 44, à Boulouris, Saint-Raphaël (Var) ;  
*Corbin*, 48<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> Cie, Guingamp (C.-du-N.) ;  
*Eliès*, 411<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> Cie, secteur 174 ;  
*Floc'h Clet*, hôpital St-Saturnin, par St-Amand-Tallende (Puy-de-Dôme) ;  
*Gloux Jos.*, 77<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 188 ;  
*Guilloux*, 91<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B ;  
*Jézégabel*, hôpital maritime, salle des sous-officiers, Rochefort ;  
*Jaïn*, sergent au 116<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
*Kerdoncuff*, 78<sup>e</sup> Territorial, 15<sup>e</sup> Cie, Dinan (C.-du-N.) ;  
*Laot*, 28<sup>e</sup> d'Artillerie, 67<sup>e</sup> batterie, 21<sup>e</sup> pièce, Vannes ;  
*Le Bras Marcel*, électricien T. S. F., Dupetit-Thouars, Brest ;  
*Le Dœuff*, 264<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> Cie, 5<sup>e</sup> escouade, secteur 87 ;  
*Le Dréau J.*, 72<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 36<sup>e</sup> Cie, 16<sup>e</sup> escouade, secteur 20 A ;  
*Le Louët*, caporal, 11<sup>e</sup> section, hôpital E 32, Amiens ;  
*Le Mao P.*, 91<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, secteur 59 ;  
*Le Meur P.*, 48<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> Cie, Guingamp (C.-du-N.) ;  
*Le Merdy L.*, 118<sup>e</sup>, centre de Mitrailleurs, 2<sup>e</sup> groupe, série Y, Sables d'Olonne (Vendée) ;  
*Le Nours*, 35<sup>e</sup> d'Artillerie, 64<sup>e</sup> batterie, 1<sup>re</sup> pièce, Vannes ;  
*Léon*, infirmier, 3/69, secteur 3 ;  
*Le Toux*, 115<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B ;  
*Pape J.*, lieutenant au 262<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup> Cie, secteur 87 ;  
*Prigent Y.*, infirmier, 11<sup>e</sup> section, hôpital E 32, Amiens ;  
*Quinquis*, 236<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> Cie, secteur 41 ;  
*Salain Y.*, 9<sup>e</sup> zouaves, hôpital civil d'Etampes (Seine-et-Oise) ;  
*Toulemont Léon*, 28<sup>e</sup> d'Artillerie, 67<sup>e</sup> batterie, 21<sup>e</sup> pièce, Vannes ;  
*Trébaol (G. M.)*, interprète H. Q., 34 Th. Division, B. E. F., secteur 2 ;  
*Vasselet*, caporal au 89<sup>e</sup> 10<sup>e</sup> Cie, secteur 10.

## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

1<sup>er</sup> Octobre 1916.

### Mes chers Amis,

Nos vacances vont finir. C'est mardi, 3 Octobre, que nos élèves, dispersés dans les quatre coins du diocèse, vont rentrer au bercail. Une cinquantaine de nouveaux seulement ont pu être admis, alors que plus de cent demandes sont venues.

Voici quel sera, cette année, le personnel enseignant :

M. Gaonac'h fera la Philosophie et sera aidé en 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> par M. Labbé ; M. le Supérieur fera la 3<sup>e</sup> ; M. Hascoët la 4<sup>e</sup> ; M. Rosec la 5<sup>e</sup> ; M. Boézennec la 6<sup>e</sup> ; M. Gourvennec la 7<sup>e</sup> et la 8<sup>e</sup>. La surveillance sera assurée par MM. l'Econome, Conseil, Goachet. Nous aurons encore le concours de MM. Mayet, Le Pemp, Léna, Hervé, et probablement de M. Donnart qui, nous l'espérons, sera mis en sursis d'appel comme étant de l'auxiliaire et de la classe 1891, de sorte que nous espérons faire marcher, encore cette année, la Maison sans trop de difficultés.

Les Religieuses seront les mêmes, à l'exception de la Sœur Saint-Victor, nommée Supérieure à Saint-Goazec. C'est un devoir pour nous de la remercier pour les bons services qu'elle a rendus à la Maison pendant les neuf ans qu'elle y a passés. Son dévouement, son savoir-faire nous ont été précieux, et les élèves garderont longtemps le souvenir de cette Sœur infirmière qui les soignait avec tant de bonté. — Elle sera remplacée à l'infirmerie par la Sœur Marie de Liguori qui était déjà à « Saint-Vincent » avant la guerre et qui a été employée, pendant ces deux dernières années, comme infirmière à l'hôpital militaire de Pont-Croix.

**AVIS.** — Selon l'usage, un service solennel sera encore chanté, après la rentrée, pour les maîtres, élèves et bienfaiteurs défunts du Petit-Séminaire. Il est fixé, cette année, au jeudi 12 Octobre.

### Citations et Promotions.

Le lieutenant *Pape* (citation à l'Ordre du Corps d'Armée) : « A fait, le 23 Juillet, dans un bois fortement occupé par l'ennemi, une reconnaissance admirablement conduite qui a permis d'occuper une position importante ».

Le maréchal-des-logis *Jaffrès* (citation à l'Ordre de la Division) : « Au front depuis le début de la campagne, n'a cessé de faire preuve de courage et de bravoure. A été grièvement blessé à son poste le 20 Avril 1916 ».

Le sergent *Joïn Jean* (citation à l'Ordre du Régiment) : « Très bon gradé. A eu une brillante conduite pendant l'attaque Allemande du 17 Avril 1916, et les jours suivants, au cours des contre-attaques ».

M. *Thiec*, ancien professeur à « Saint-Vincent » et brancardier au 118<sup>e</sup>, a reçu, comme M. Foll, la médaille de Saint-Georges (décoration russe). On sait qu'il a déjà la croix de guerre. Deux médailles de Saint-Georges, et deux seulement, ont été attribuées jusqu'ici au 118<sup>e</sup> ; elles ont été décernées à deux prêtres.

## LE 37<sup>e</sup> CONGRÈS DE L'ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

(Paris, 30, 31 Août, 1<sup>er</sup> Septembre 1916.)

Depuis bon nombre d'années déjà, les Supérieurs des Maisons d'Éducation chrétienne de l'Enseignement secondaire se réunissent en Congrès, pendant les grandes vacances, et trouvent ainsi une occasion, utile en même temps qu'agréable, pour étudier les questions qui intéressent l'enseignement et l'éducation, échanger leurs vues, se communiquer les uns aux autres les résultats de leur travail et de leur expérience.

C'est à Beauvais, en 1908, que j'assistai pour la première fois au Congrès de l'Alliance. Les années suivantes, j'allai à Nancy, puis à Vannes, Bordeaux, Avignon, Clermont-Ferrand.

En 1914, le Congrès devait se tenir à Louvain. J'envoyai mon adhésion, dès la première heure, et, tout heureux, je me proposais de visiter la Belgique, la Hollande et même une partie de l'Allemagne : Cologne et les bords du Rhin. Hélas ! le jour exactement où nous aurions dû être réunis à Louvain, les hordes allemandes y mettaient le feu et détruisaient cette belle ville, ses monuments, ses bibliothèques et toutes ses richesses.

Il n'y eut pas de Congrès en 1914 ; il n'y en eut pas en 1915 ; les circonstances ne le permirent pas. Cette année, enfin, toutes les difficultés ont pu être résolues. Nous nous sommes réunis, dans les derniers jours du mois d'Août, à Paris, et nous avons eu le grand bonheur de clôturer notre Congrès, le 1<sup>er</sup> Septembre, dans la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre.

C'est le collège Stanislas, de Paris, qui nous a donné asile. Ce collège, situé dans la rue Notre-Dame-des-Champs, près de la gare Montparnasse, est un magnifique établissement qui avait, l'an dernier encore, malgré la guerre, 1.100 élèves, et qui peut en abriter 1.400. Autrefois, ce collège, bien que libre, bien que dirigé par des Religieux, avait des attaches avec l'Université, qui lui donnait quelques-uns de ses professeurs. Ainsi, M. Doumic, professeur de l'Université, fut longtemps chargé de la chaire de Rhétorique au collège Stanislas. Au temps des Concours généraux entre les lycées, le collège Stanislas pouvait présenter ses élèves qui, tous les ans, obtenaient un grand nombre de prix et d'accessits.

Sous la pression de la politique sectaire, suivie depuis quelques années en France, le collège Stanislas a perdu les Religieux qui le dirigeaient, a perdu les professeurs d'Université qui lui étaient accordés, et est devenu un collège libre dirigé par des prêtres aidés par des laïques dévoués.

La première fois que l'Archevêque de Paris vint au collège Stanislas, après sa reconstitution, un des élèves, de sa propre initiative, s'adressa à Sa Grandeur, au nom de ses condisciples, et lui dit : « Autrefois, nous dépendions de l'Église et de l'Université. La scission s'est faite : c'est un malheur... L'État nous a rejetés. C'est une raison pour nous de nous attacher plus fortement à l'Église, notre Mère. »

De Stanislas sont sortis des savants qui se sont distingués dans toutes les branches de sciences, des ingénieurs, des industriels, des commerçants, des officiers surtout, car un grand nombre de ses élèves entrent, tous les ans, dans les écoles de Saint-Cyr et de Polytechnique. En ce moment, ils défendent la France contre l'envahisseur, et déjà le nombre des anciens élèves tombés au champ d'honneur dépasse 600. Et à voir la façon dont ils savent mourir, on peut se représenter facilement comment on leur avait appris à vivre.

Bien qu'il y ait à Stanislas plusieurs chapelles, nous ne pouvions pas tous y dire la messe, car nous étions près de 150 prêtres au Congrès. J'ai dit la messe, les deux premiers jours, à l'Institut Catholique. C'est une vieille maison, un ancien couvent de Carmes. La chapelle seule est très belle, le reste est délabré et devrait être refait, afin que l'Enseignement supérieur catholique ait une demeure digne de lui... Et cependant, peut-on souhaiter la disparition de cette maison si riche en souvenirs, si chère au cœur des catholiques?... Je disais la messe dans un petit oratoire, situé au premier étage, et, en descendant, je me trompai d'escalier et me trouvai près d'une porte donnant sur le jardin. Je l'ouvris et,

un mètre de la porte, je vis cette inscription : « *Hic ceciderunt* : C'est ici qu'ils sont tombés ». Ce couvent des Carmes servit de prison, pendant la Révolution, à un grand nombre de prêtres qui n'avaient pas voulu prêter le serment, et c'est là que, le 2 Septembre 1792, périrent plus de 100 victimes, dont Mgr du Lau, archevêque d'Arles, les deux frères de la Rochefoucauld, évêques de Saintes et Belley. On montre encore la place où se tenait le commissaire qui faisait l'appel des condamnés. Ils sortaient par la porte dont j'ai parlé, et c'est là, dans le jardin, que les bourreaux les attendaient et les massacraient sans pitié. Ce n'est pas sans émotion que j'ai visité ces lieux et que j'ai foulé cette terre arrosée par le sang des prêtres-martyrs. Leur Cause a été introduite à Rome, et l'on a toutes les raisons d'espérer que bientôt l'Église glorifiera ces vaillants qui ont été mis à mort pour lui être demeurés fidèles. J'ai visité la crypte de la chapelle des Carmes où sont inscrits les noms des victimes et où sont conservés des ossements des martyrs. J'ai relevé les noms de Claude Laporte, du diocèse de Léon, vicaire à Saint-Louis de Brest, de Vincent Le Rousseau de Rosencoat, du diocèse de Quimper, qui appartient à l'Ordre des Jésuites et qui, après la suppression de l'Ordre, fut aumônier à Carhaix et à Paris.

C'est dans la crypte des Carmes que repose aussi le corps de Frédéric Ozanam, fondateur des Sociétés de Saint-Vincent de Paul.

••

Mais je remarque que je n'ai pas encore parlé du Congrès. Il commença, le 30 Août, par la messe du Saint-Esprit dite par Mgr Odelin, vicaire général de Paris. Puis ce fut la séance solennelle d'ouverture, dans la salle des fêtes de Stanislas, salle bien plus grande encore que celle de « Saint-Vincent ». Le Président, M. le chanoine Lahargou, supérieur du Petit Séminaire de Dax, dans son allocution, adressa son salut à l'armée française, aux professeurs et élèves mobilisés des collèges chrétiens qui font si vaillamment leur devoir sur tous les champs de bataille, aux Supérieurs des collèges des provinces envahies qui n'ont pas pu venir au Congrès et qui sont comme séparés du reste du monde, à la Belgique héroïque et martyre, à Louvain, au Recteur de son Université, enfin au cardinal Mercier, auquel on décida d'envoyer une adresse signée de tous les congressistes.

Selon l'usage, un télégramme fut envoyé au Pape : « Alliance des Maisons d'éducation chrétienne, réunie à Paris, sous le patronage du cardinal Amette, dépose aux pieds de Sa Sainteté le très respectueux hommage de sa filiale affection pour son auguste personne, d'entière soumission à ses enseignements, et sollicite humblement la bénédiction apostolique. »

La bénédiction demandée arriva, le lendemain, et toute l'assemblée se leva debout pour entendre la lecture du télégramme pontifical.

La première séance de travail a été occupée tout entière par des échanges de vues sur la refonte des programmes de 1902. C'est en 1902 que furent inventées les sections A, B, C, D, et que le grec commença à être délaissé par la plus grande partie des élèves des lycées et collèges. Quel a été le résultat de cette révolution ? Triste... On ne sait plus le français, l'esprit n'est plus cultivé, le bon goût disparaît.

L'Alliance, fidèle à la bonne tradition française, désire qu'il n'y ait qu'un seul baccalauréat, le latin-grec, le seul qui donne la culture littéraire véritable. Mais elle accepterait volontiers qu'on exige au baccalauréat plus de sciences qu'on n'en demande aujourd'hui aux élèves de la section A (latin-grec), car le programme de sciences de cette section est vraiment insuffisant.

A part cette exception, on peut dire que tous les programmes sont trop chargés. Il vaudrait beaucoup mieux obtenir que les élèves connaissent bien un certain nombre de questions que de leur demander d'avoir des notions vagues, imprécises, sur un nombre incalculable de matières.

Les méthodes sont souvent defectueuses. Ainsi la méthode directe pour l'enseignement des langues vivantes n'a pas donné les résultats qu'on en attendait. Si l'on veut que l'étude des langues modernes contribue à former l'esprit, qu'on revienne comme autrefois aux versions et aux thèmes.

Si le latin et le grec ont une vertu éducative si grande, c'est beaucoup à cause de l'effort intellectuel qu'ils imposent. Les exercices de thèmes et de versions, faits avec soin, assouplissent l'esprit comme les exercices de gymnastique assouplissent le corps. De plus, le français dérive directement du latin et contient un grand nombre de mots empruntés à la langue grecque ; il est donc de la plus haute importance, pour la connaissance et l'intelligence du français, d'étudier le latin et le grec.

Les ouvrages latins et grecs mis entre les mains des élèves se recommandent par des beautés supérieures, ont été universellement admirés par les lecteurs anciens et modernes ; ils ont inspiré à nos grands poètes tragiques quelques-unes de leurs plus belles scènes, à nos grands artistes certaines de leurs œuvres les plus célèbres. Il faut donc les connaître. Il ne suffit pas de les lire dans des traductions. Il y a grand profit à les étudier dans le texte même, car dans les traductions un grand nombre de belles pensées sont toujours ou affaiblies, ou tronquées ou défigurées.

La plupart du temps, les élèves qui refusent de faire du grec sont arrêtés par la peur de l'effort, et quand ce sont les parents qui choisissent pour leurs enfants une section sans grec, ils sont souvent dirigés uniquement par leurs préjugés. « A quoi servira à mon fils d'avoir fait du grec ? » Voilà l'objection que l'on entend répéter, tous les jours. Elle n'est pas sérieuse. Le grec joue le rôle de pierre à aiguiser. L'esprit qui se frotte à cette langue si belle, si riche, si harmonieuse, s'affine, s'épure, se développe, se fortifie, ses horizons s'ouvrent, ses idées s'étendent, et les élèves de la section latin-grec auront toujours une supériorité incontestable sur les autres.

Heureux donc les élèves qui font du grec ! Heureux surtout seraient-ils s'ils comprenaient leur bonheur !

Telle a été la conclusion de la première Commission. Elle n'est pas pour déplaire aux élèves de « Saint-Vincent » qui ne connaissent que la section A et qui désormais, je n'en doute pas, s'adonneront avec une ardeur plus grande encore à l'étude du grec.

La deuxième Commission avait à s'occuper de la contribution fournie par les Maisons de l'Alliance à la Défense nationale. Cinq ou six Supérieurs seulement ont pu lever le doigt pour déclarer que leur établissement n'avait pas été réquisitionné. Presque toutes les Maisons, par conséquent, ont servi, en tout ou en partie, à loger des soldats ou à recevoir des malades. Nous ne nous en plaignons pas, car nous avons la prétention d'aimer notre pays autant que quiconque, et nous savons que sans le secours de nos établissements, l'Etat, du moins dans les premiers mois de guerre, aurait été dans l'impossibilité de loger tous les soldats, d'hospitaliser tous les malades. Ce que nous réclamons, c'est que les Administrations de la guerre ou du Service de Santé nous rendent nos Maisons, dès que ce sera possible, et ne prétendent pas au droit d'occuper nos établissements lorsque ceux d'à côté seront rendus à leur destination.

Malgré les difficultés de toutes sortes, partout les Maisons de l'Alliance ont été fidèles à la consigne : *Elles ont tenu*.

Et pendant que les maîtres qui sont restés s'ingéniaient à triompher des obstacles et s'imposaient des fatigues très lourdes, les autres, ceux qui ont été mobilisés, se sont distingués par leur courage et leur vaillance et ont obtenu des citations et des décorations sans nombre. Plusieurs sont déjà tombés au champ d'honneur et lorsque, le 31 Août, a été chantée pour eux, à Stanislas, une messe solennelle de *Requiem*, le Président, à l'offertoire, a lu une liste funèbre comprenant près de 120 noms de professeurs ou surveillants de l'Enseignement secondaire libre. On a prié aussi pour les élèves ; on n'a pas cité leurs noms, car la liste eût été trop longue. Ainsi « Saint-Vincent » compte déjà 8 morts parmi les élèves qui étaient en rhétorique en 1914.

La troisième Commission avait à traiter la question de l'union intime qui existe entre le patriotisme et la religion.

Il n'est pas difficile de prouver que la religion catholique développe le patriotisme.

Le patriotisme impose des devoirs austères. La religion leur fournit une base et une sanction. L'accomplissement du devoir patriotique exige les vertus

d'obéissance, d'abnégation, de fidélité, vertus qui sont développées par la religion.

La religion nous donne des enseignements qui sont de nature à exalter le patriotisme : enseignements sur la valeur de la vie présente et de la vie future, sur la Providence, le sacrifice, la prière, l'état des âmes après la mort.

Chez nous, Religion et Patrie ont été si souvent et si intimement unies, qu'être catholique, c'est aimer deux fois la France.

L'Eglise catholique agit à la fois sur la conscience, la volonté, l'intelligence, le cœur et l'imagination de ses enfants pour les pousser à remplir tous leurs devoirs envers la Patrie.

Et malgré les insinuations de « la Rumeur infâme » les catholiques ont encore, pendant cette guerre, bien mérité de leur pays.

Enfin, la quatrième Commission a recherché les moyens de libérer l'esprit français, dans l'enseignement et dans l'éducation, des infiltrations allemandes.

Un des faits d'avant-guerre les plus funestes à l'esprit français, ce fut l'envahissement progressif de la pensée allemande dans tous les domaines de l'activité intellectuelle et à tous les degrés de l'enseignement. On ne jurait que par les savants d'Outre-Rhin, on s'inclinait respectueusement devant « la science allemande ».

L'Alliance se propose de réagir, de dégermaniser l'enseignement philosophique, de le ramener à la grande tradition aristotélicienne et thomiste, de remettre en honneur la science française, de proscrire les abus de la critique textuelle dans l'enseignement littéraire, d'affranchir l'enseignement de l'histoire des minuties, des procédés factices et aussi des conceptions panthéistiques et déterministes, de simplifier l'enseignement grammatical et philologique, enfin, dans l'éducation proprement dite, d'écarter de plus en plus les méthodes qui mécanisent les volontés, pour s'attacher à celles qui favorisent les libres et fécondes initiatives.

#### Le 1<sup>er</sup> Septembre à Montmartre.

Tous ou à peu près nous avons dit la messe à Montmartre, le 1<sup>er</sup> vendredi de Septembre. Beaucoup y avaient fait l'adoration nocturne.

A 9 heures, nous revêtons nos habits de chœur et nous nous rendons en ordre de procession à la basilique. Il y avait là des chanoines de la plupart des diocèses de France et une variété de costumes qui rendait la procession tout à fait pittoresque. L'assistance était très nombreuse, aucune place ne restait vide dans l'immense nef.

Son Eminence le cardinal Amette présidait. Après la messe, dite par le Président de l'Alliance, Mgr Gouraud, évêque de Vannes, monta en chaire et développa ces paroles de Notre Seigneur : « *Ego sum via et veritas et vita* ». L'orateur, avec une éloquence chaude et pénétrante, montra l'importance de l'acte que nous allions accomplir : la consécration de nos Maisons au Sacré Cœur de Jésus. C'est au Christ qu'il faut recourir, c'est en son nom, c'est sur son ordre que nous distribuons l'enseignement, car c'est Lui qui a dit : « Allez et enseignez ».

L'Enseignement libre, qui demeure fidèle à l'esprit du Christ, ne peut faire fausse route. Il constitue une force qui montre la voie, demeure dans la vérité et mène à la vie. On lui a reproché la défection de quelques-uns de ses élèves, et l'on ne voulait pas voir que ces élèves n'ont dévié que parce qu'ils ont abusé de leur liberté, parce qu'ils ont été infidèles aux bons conseils qu'ils avaient reçus. On lui a reproché de n'avoir pas formé de caractères : « Nous vous avions demandé des hommes et vous nous avez donné des communiants ». A cette objection qui prétend être spirituelle, Monseigneur répond avec fierté : « Il me semble que ces communiants ne font pas mauvaise figure dans les circonstances actuelles et que les élèves de nos Maisons libres savent montrer d'une manière éloquente qu'on peut aimer et servir à la fois son Dieu et son Pays ».

Oui, l'Enseignement libre a été dans le passé à la hauteur de sa mission, et dans l'avenir il aidera puissamment à la résurrection de la France...

Le sermon terminé, tous à genoux autour de l'autel, devant le Saint-Sacrement exposé, nous prononçons ensemble, distinctement et d'une voix forte, l'acte

de consécration au Sacré Cœur. « Très doux Rédempteur du genre humain, Cœur infiniment adorable et infiniment aimable de Jésus, daignez agréer le très respectueux hommage et les suppliantes adorations de ceux qui, en ce moment, très humblement prosternés à vos pieds, représentent devant votre Majesté souveraine, l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne, le ministère sacré entre tous, et qui vous est particulièrement cher, de l'apostolat auprès des enfants... Soyez le Roi très aimé et très obéi de nos âmes... Que cette royauté s'étende à tout ce qui vit à l'ombre et sous le toit des Maisons que nous représentons ici, qu'elle s'empare du cœur et de la volonté des maîtres, afin qu'elle les pénètre de votre esprit de charité, de votre esprit de sacrifice et de dévouement... Que cette royauté fasse sentir la douceur de son joug aux âmes des enfants que nous devons former à la connaissance de votre loi et à l'imitation de vos vertus... Que de cette consécration date une ère nouvelle de tranquillité, de prospérité et de paix pour notre œuvre de l'Alliance, pour le plus grand profit de la gloire de Dieu, pour l'honneur de votre sainte Église, pour la grandeur de notre pays, pour la sanctification de nos âmes pieusement dévouées à votre Sacré Cœur. »

Ensuite, fut donnée la bénédiction du Saint-Sacrement par Mgr Amette.

La cérémonie terminée, le Président de l'Alliance remercia Son Eminence le Cardinal d'avoir bien voulu accepter de présider cette fête. Le Cardinal répondit délicatement : « Il ne faut pas renverser les rôles ; je n'ai pas à être remercié, Monsieur le Président, c'est plutôt à moi de remercier, car c'est une véritable joie pour moi d'avoir pu venir représenter aujourd'hui à Montmartre les Evêques de France et donner une marque de sympathie et d'estime aux Supérieurs des Maisons d'éducation chrétienne. Vous êtes pour les Evêques des auxiliaires infiniment précieux, car vous préparez et les clercs de nos Séminaires et ceux qui, dans le monde, nous aideront dans nos œuvres... Je vous félicite de l'acte que vous venez d'accomplir. Le Sacré Cœur que vous avez invoqué avec confiance, ne sera point sourd à vos prières. Je fais des vœux pour que vos Maisons continuent à prospérer et à se développer, pour le plus grand profit de l'Église et de la France, et je prie le Sacré Cœur de Jésus de vous accorder, à vous et à vos élèves, ses plus abondantes bénédictions ».

Le Congrès était terminé.

Dans l'après-midi, j'ai visité quelques monuments de la capitale : Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, qu'on trouve plus admirables à mesure qu'on les revoit, et, le soir, je prenais à la gare du quai d'Orsay, le train qui devait me ramener à Quimper.

J. U.

### « Saint-Vincent » à Lourdes.

Lourdes ! Que de souvenirs évoque ce nom béni chez ceux qui ont eu le bonheur d'aller prier devant la Grotte de Massabielle ! Nom cher à tous les bons Français comme le nom de Marie lui-même !

Personne n'ignore que le jour où les Allemands jetèrent leurs hordes dévastatrices sur le pays de France, ce fut en blasphémant la Vierge de Lourdes et en mettant en doute sa puissance. Marie releva l'insolent défi, et le 8 Septembre 1914 a marqué l'arrêt de l'invasion teutonne. Depuis lors, toutes les prières adressées à Notre Dame de Lourdes pour la libération de la France sont comme autant de coups donnés à nos ennemis. Il importe donc, à côté de l'armée du front, d'organiser à l'arrière une croisade de prières pour faire violence à Celle qui n'a pas permis que nous périssions et qui nous donnera certainement la victoire complète et définitive.

C'est dans cette intention que l'Association de N.-D. de Salut a organisé cette année, le Pèlerinage national de Lourdes. De toute la France, on a répondu à son appel. Notre Petit Séminaire lui-même a trouvé une personne assez généreuse pour déléguer à Lourdes un de ses élèves. J'ai fait mon possible pour être digne de la mission que M. le Supérieur m'a confiée. J'ai prié de mon mieux pour la France, d'abord, mais aussi d'une façon toute spéciale pour « Saint-Vincent », ses maîtres et élèves mobilisés.

Le Pèlerinage national a eu lieu du samedi 19, au jeudi 24 Août. Il se passa

le 20 Août, une cérémonie sans précédent à Lourdes. Depuis plus d'un mois, on faisait signer aux enfants de France une supplique à Notre Dame de Lourdes pour implorer la victoire prochaine et définitive des armées alliées. On recueillit ainsi plus de 900.000 signatures d'enfants. Notre diocèse arrivait au deuxième rang, après Paris, avec 26.000 signatures. La remise solennelle des suppliques à la Vierge de la Grotte se fit dans l'après-midi du dimanche, sous un ciel splendide. On évalue à 30.000 le nombre des pèlerins qui accoururent des alentours et de tous les points de la France pour participer à cette belle manifestation.

Plus de mille enfants, portant chacun une bannière blanche, se rendirent en procession à la Grotte, au chant d'une cantate qui exprimait d'une façon touchante les sentiments de ces âmes candides. En tête, s'avançaient quarante des plus petits, tenant sur leurs épaules dix grandes corbeilles remplies de suppliques. Ils les déposèrent dans la Grotte, aux pieds de la Vierge de l'Apparition. Le R. P. Bailly, directeur du Pèlerinage, présenta les enfants et leurs suppliques à Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes et de Lourdes. « Ces enfants, dit-il, portent dans leurs mains, avec leurs blanches bannières, symbole de leur innocence et de leur faiblesse, le salut de la France. Ils sont le suprême moyen auquel nous avons recours pour fléchir le cœur de Dieu, par l'intermédiaire de sa Mère Immaculée ». Mgr Schœpfer prit ensuite la parole et supplia Notre Dame de Lourdes de recevoir favorablement et de porter jusqu'au Cœur de son Fils, les demandes de petits anges qui, eux du moins, n'ont pas fait le mal et dont les prières ne peuvent qu'être agréables à Dieu. Puis, tous les pèlerins répétèrent mot par mot, après le R. P. Bailly, les paroles de la supplique. Nul doute que Celui qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants », n'ait été touché par tant de foi et de candeur.

La cérémonie se clôtura par une magnifique procession du T. Saint-Sacrement. Ce fut un vrai triomphe pour Jésus-Hostie. Il n'y eut pas de guérison de malades. Quoi d'étonnant ? La grande malade, cette année, c'est la France. Elle est couchée sur un brancard immense qui recouvre toute la surface du territoire. Son sang s'écoule par des milliers de blessures, depuis plus de deux années. Elle continue pourtant à vivre, mais son martyr l'épuise. Oh ! avec quelle angoisse, mais aussi avec quelle espérance elle répète à Jésus-Hostie par la bouche de ses enfants le cri de détresse des Apôtres éperdus : « Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons ! » A mesure que l'ostensoir d'or s'avance dans l'Esplanade, on s'accroche, pour ainsi dire, au Maître qui marche là, réellement, comme autrefois dans la Palestine, pour l'accabler de ses protestations de foi, d'espérance et d'amour. Soudain tout se tait ; puis un chant triste s'élève devant l'église du Rosaire, poussé par des milliers de voix suppliantes : « *Parce Domine, parce populo tuo* ». Pardon pour la France ! Aux témoignages de foi et d'amour, il faut joindre ceux du repentir, de la contrition. Il faut s'humilier pour expier les innombrables péchés d'orgueil. Et tous, à genoux, les bras en croix, le cœur sincèrement contrit, nous supplions notre miséricordieux Sauveur de pardonner à la France toutes ses fautes, comme il le fit à Marie-Magdeleine repentante.

Cette belle journée se termina, comme tous les pèlerinages de Lourdes, par une splendide procession aux flambeaux. Ayant déjà pris part à celle de la veille, je voulus jouir du superbe coup d'œil que l'on a de la plate-forme qui surmonte l'église du Rosaire. Le cortège se forme à la Grotte et se met en branle, au chant du récit de l'Apparition, entrecoupé par les « *Ave Maria* » du refrain. Les pèlerins, en deux files bien compactes, gravissent l'énorme fer-à-cheval qui encercle l'Esplanade. Les groupes se succèdent sans interruption, en chantant chacun un couplet différent. Le tout forme un ensemble assez harmonieux, à cause de la simplicité du chant. Ils défilent ainsi sans discontinuer. Ils sont si nombreux que la tête de la procession, après avoir parcouru la longue allée qui se termine à la statue de saint Michel, rejoint presque la queue qui commence à monter la rampe du Rosaire.

Les flambeaux forment dans la nuit une grande rivière de feu. A la fin de la procession, quand tous les groupes fusionnent, ce n'est plus un fleuve, c'est une véritable mer de feu, avec ses vagues qui ondulent, quand les cierges s'élevèrent et s'abaissent à chaque « *Ave Maria* ». De cette mer s'élève toujours le même chant, à l'unisson pour les couplets, en parties pour le refrain. Enfin,

après un silence, le *Credo* royal retentit avec force devant les trois églises illuminées par des lampes électriques de toutes couleurs, et la flèche de la basilique éclairée par de puissants projecteurs. Cependant que là-bas, au sommet du pic du Jer qui se confond dans la nuit avec les nuages, une immense croix apparaît lumineuse dans le ciel et semble nous dire, comme autrefois aux soldats de Constantin, que c'est par ce signe que la France obtiendra la victoire.

Les trois journées qui suivirent, sans être marquées par des manifestations aussi grandioses, furent cependant bien remplies, et ne manquèrent pas du charme qui accompagne une retraite bien faite. Car nous eûmes une véritable retraite, prêchée magistralement par le R. P. Bailly. Cet éminent religieux, à la physionomie toujours souriante et pleine de bonté, encadrée d'une barbe blanche de septuagénaire, donna sur les mystères du Rosaire une série d'instructions pratiques, parfaitement adaptées aux nécessités de l'heure présente. Ce fut une « retraite nationale », si l'on peut s'exprimer ainsi. Il mit en pleine lumière la laïcisation qui règne de plus en plus dans le gouvernement, dans les mœurs privées et publiques, dans l'enseignement surtout, qui est aujourd'hui la question vitale. Il faut que l'instruction donnée sur les genoux de la mère, à l'école, et dans la presse, qui est aussi une véritable école, soit foncièrement religieuse. Il faut qu'on y apprenne à connaître et à aimer l'Eglise et son histoire à travers les siècles. C'est une question de vie ou de mort pour la nation. Et l'éloquent orateur concluait : « On veut expulser le Christ de notre vie publique en France. A nous de Le remettre en honneur, partout au premier rang ! »

Et je pensais que ce serait surtout notre œuvre à nous, Séminaristes, qui devons nous y consacrer solennellement pour toute notre vie. Notre concours sera plus utile que jamais après cette guerre, où il faudra relever tant de ruines, et tout restaurer dans le Christ, suivant la devise de Pie X : « *Instaurare omnia in Christo.* » Comme le disait si bien le dimanche, à la Grotte, l'archevêque d'Athènes, Monseigneur Petit, si plein de sympathie pour la France, nous devons travailler après cette guerre à établir la paix individuelle, sociale et mondiale. Par paix individuelle, il entendait la paix qui doit régner dans les âmes en suivant la loi divine, dont l'observation seule peut empêcher le retour de la guerre. Il appelait paix mondiale, la concorde religieuse de toutes les nations sous l'autorité unique du Vicaire de Jésus-Christ, et il nous suppliait d'avoir, tous les jours, dans nos prières, une pensée spéciale pour les pauvres schismatiques de l'Orient, afin que la vérité doctrinale resplendisse dans le monde entier.

Mais la paix sociale nous intéresse surtout. D'après Mgr Petit, elle ne peut être assurée que par des prêtres nombreux et pleins de zèle et de sainteté. Tant que des prêtres exemplaires exerceront leur ministère au milieu des fidèles, la paix régnera entre patrons et ouvriers, et entre les particuliers dans leurs rapports mutuels. L'avenir de la France dépend du nombre et de la valeur des vocations sacerdotales.

Oh ! alors j'ai pensé encore davantage à « Saint-Vincent », et j'ai compris que je ne devais pas me lasser de demander à la Vierge de Lourdes, beaucoup de faveurs pour le Petit Séminaire, pour ses maîtres et élèves présents et même futurs, pour ceux qui auront le bonheur d'y rentrer en Octobre, et surtout pour ceux qui en sont empêchés et qui souffrent de la séparation et de la guerre dans les tranchées, dans les hôpitaux, dans les casernes, et là-bas, en exil, sur la terre étrangère, sans oublier ceux que le bon Dieu a rappelés à Lui. Et lorsqu'au chapelet « national » on donnait comme intention pour la dizaine : les combattants, les blessés, les prisonniers, les morts au champ d'honneur, je priais tout spécialement, les bras en croix comme tous les pèlerins, pour ceux de la grande famille de « Saint-Vincent » que j'avais mission de représenter aux pieds de la Vierge de Lourdes. Leur pensée me fut surtout présente pendant les communions si ferventes à la Grotte, sous le regard maternel de la Sainte Vierge, pendant les chapelets publics ou privés, dans les bains, aux piscines, et aussi pendant les chemins de Croix.

C'est peut-être ce dernier exercice que j'ai trouvé le plus touchant et le plus approprié aux circonstances actuelles. Il me semble que l'on ne peut mieux prier pour la France et ses soldats qu'en expiant les fautes qui nous ont mérité le châtement de la guerre. Et quelle expiation peut être plus agréable à Jésus-

Christ, que de le suivre sur le chemin du Calvaire ? A Lourdes, on le fait d'une façon plus saisissante que partout ailleurs. On croit faire l'ascension de la Montagne Sainte, quand on gravit cette colline au sentier rocailleux, et que l'on contemple avec émotion les personnages de bronze qui traduisent d'une façon si vivante les diverses scènes du drame de la Passion.

Et en arrivant à la quatorzième station, devant la mise de Jésus au tombeau, je me disais qu'après la Passion c'est la Résurrection. La France repentante souffre avec le Christ sur la croix depuis deux années déjà. N'est-ce pas le troisième jour que le Christ sortit glorieux du tombeau ?... O Jésus, prenez pitié de notre France, et faites que cette troisième année de guerre soit pour nous la fin du martyre, l'année de la victoire et de la résurrection ! Ramenez-nous les absents dans nos familles. Faites aussi que nous nous retrouvions, cette année même, si c'est possible, dans la bonne atmosphère du Petit ou du Grand Séminaire, pour nous préparer à faire régner le Christ dans notre pays, afin que sa résurrection soit complète et durable !

La France tombe à vos genoux,  
Le front courbé, l'âme meurtrie,  
En vous elle espère et s'écrie :  
« Vierge de Salut, sauvez-nous ! »

ALPHONSE P.

## Nouvelles de partout.

Croyez bien que nous n'oublions pas les amis et les confrères de « Saint-Vincent »..... Quand le canon tonne par ici, quand les blessés arrivent sanglants et poussiéreux, nous songeons à nos amis plus exposés que nous ; nous voyons, pour ainsi dire, impatients dans leur tranchée, sous le bombardement qui leur fait ronger leur frein, tous ces jeunes que la mort de leurs camarades n'a fait qu'exciter davantage. Les mots que nous leur entendons dire, que vous nous faites lire par le *Bulletin* toujours si bien venu, ces mots-là, c'est le fond, c'est l'expression de ces âmes d'élite, de ces caractères que forment chez nous toutes les traditions chrétiennes de nos familles bretonnes. Le danger, l'occasion du sacrifice, comme l'épreuve, c'est la pierre de touche de toutes ces âmes. Sans doute, la guerre aura retardé, contrarié l'œuvre de l'instruction de nos enfants. Mais pour la formation des âmes, des caractères, croyez-vous que les exemples magnifiques donnés par ceux qui auront combattu avec tant de courage, et de ceux qui se seront dévoués sans compter, croyez-vous que des morts si belles ne vaudront pas les plus fortes leçons ? La guerre a mis « Verret : Morale personnelle » non pas en image, mais en action vivante. Les leçons ne seront pas perdues...

Mais l'épreuve est assez longue. Prions ferme pour que l'ennemi, pris de panique, sentant peser sur lui la colère de Dieu qui venge les victimes de la brutalité et de l'iniquité, recule bientôt et nous laisse une victoire définitive.

AL. L. L.

Les premiers jours de vos vacances ont marqué pour moi la fin de ma première période de tranchées et l'arrivée au repos ou du moins à l'arrière où le bataillon est actuellement en réserve.

La « Lettre » d'août, si intéressante comme toujours, m'est parvenue dans un bois, où je me trouve détaché avec un camarade, dans un poste de signalisation. Là, dans la solitude, dans le silence, nous menons tous deux paisiblement notre petite existence. Je vous écris ces lignes à deux pas de mon gourbi, d'où je domine, sur une quinzaine de kilomètres, une immense plaine qui s'étend, je crois, de V..... à M..... Tout près et dans le lointain, j'aperçois plus de quarante villages, dont la plupart ne sont plus qu'un amas de décombres. Toute cette plaine est couverte de blés qui se dorment ; champs semés par nous, mais que, sans doute, d'autres moissonneront. C'est qu'en effet, avant l'attaque de V....., nos lignes se trouvaient très avancées dans cette plaine ; par crainte d'être pris de flanc, nous nous reportâmes à quelques kilomètres en arrière. Et



alors, les bonnes gens ont dû quitter leurs villages et abandonner ces belles moissons.

Le secteur est très calme. Les Boches sont là en bas, à un kilomètre, et c'est à peine si, la nuit, quelques coups de fusil tirés par eux sur nos patrouilles révèlent leur présence. Et pourtant, à quelques kilomètres à notre gauche, c'est Verdun. Là, c'est toujours le même enfer, la même fournaise. La nuit dernière, le bombardement a été plus fort encore que d'habitude. Ce devait être un vrai déluge de fer et de feu. On eût dit au loin un immense incendie, et c'était un bruit infernal...

Ma besogne n'est ni dure ni longue... Nous avons un lit moelleux : des feuilles sèches et... des peaux de sangliers.

JEAN L...

Nous voilà à 60 kilomètres d'E..., notre champ de bataille. Quel changement ! On croit rêver ! Plus de bruit du canon, plus de grenades, plus de mitrailleuses ! C'est le calme et la paix de la campagne. Au lieu de trous d'obus et de terre retournée par la mitraille, c'est la verdure, c'est la moisson dorée.

Relevés mercredi soir, vers les 8 heures, nous avons marché jusqu'à minuit. Nous nous sommes allongés dans un champ sur l'herbe : quel bien-être déjà ! Là du moins, on pouvait allonger ses jambes. On y a dormi et bien dormi malgré la fraîcheur de la nuit. Puis les auto-camions sont venus nous prendre ; c'est ce qui explique que nous soyons déjà si loin du front.

Nous avons été relevés par des corps d'active, de véritables troupes d'attaque. Jamais relève ne fut faite avec autant d'ordre. Ces jeunes gens nous ont édiflés. C'est bien vrai : il y a des ressources, des qualités dans la jeunesse qu'on ne trouve pas dans l'âge mûr. L'esprit de sacrifice, de dévouement, est plus prononcé chez elle. Au point de vue religieux aussi, la jeunesse l'emporte sur la réserve.

Nous voilà donc au repos. Pour combien de jours ? peut-être quinze jours, peut-être moins. En prenant nos « vacances », nous penserons aux jeunes gens de « Saint-Vincent » qui, eux aussi, se reposent des fatigues de l'année scolaire. Que le bon Dieu garde et leur corps et leur âme ; que la Sainte Vierge veille sur leur vocation, que cette étincelle ne s'éteigne jamais ! Plus que jamais, on aura besoin de prêtres, mais de prêtres saints et dévoués.

ATHANASE L.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

*Boulben*, sergent au 51<sup>e</sup> Bat. T. S., 4<sup>e</sup> Cie, 154<sup>e</sup> Div., secteur 198 ;  
*D'Hervais*, au 65<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 82 ;  
*Join Jean*, sergent au 116<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
*Keromnes*, au 3<sup>e</sup> d'Art. à pied, 102<sup>e</sup> Bat., caserne d'Aboville, Brest ;  
*Laot Jean*, 28<sup>e</sup> d'Art., 67<sup>e</sup> Bat., 23<sup>e</sup> pièce, Vannes ;  
*Le Dréau*, au 71<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> Bat., 31<sup>e</sup> Cie, 16<sup>e</sup> esc., secteur 20 A ;  
*Le Louët*, caporal-infirmier, hôpital E 32, secteur 150 ;  
*Prigent Y.*, hôpital E 32, secteur 150 ;  
*Quinquis*, au 236<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup> Cie, secteur 41 ;  
*Suignard Michel*, secrétaire au Recrutement, Brest ;  
*Toulemont J.-L.*, bureau du Trésorier, 40<sup>e</sup> d'Artillerie, Rennes ;  
*Trébaol*, interprète C/O Town Major, Estaires (Nord).



4 Novembre 1916.

### Mes chers Amis,

Comme nous vous l'annoncions dans notre dernière Lettre, la rentrée s'est faite le 3 Octobre.

Nous n'avons pas plus de place que l'an dernier ; nous avons pu cependant, en utilisant les coins et recoins, loger un nombre d'élèves sensiblement plus grand. A notre grand regret, nous avons dû refuser une cinquantaine de demandes. La Philosophie compte 8 élèves ; la Rhétorique 18 ; la Seconde 19 ; la Troisième 51 ; la Quatrième 38 ; la Cinquième 60 ; la Sixième 55 ; la Septième 20 ; la Huitième 7.

Voici la liste des nouveaux, par classes ; les anciens auront plaisir à connaître les noms de leurs « petits frères ».

En Quatrième : Jacques Le Guen, de Guipavas.

En Cinquième : Yves Beullier, de Dinéault ; Marcel Jan, de Quimper ; Alain Kermel, de Crozon ; Charles Leburgue, de Quimper.

En Sixième : Pierre Barré, de Quimper ; Guillaume Bernard, de Clohars-Carnoët ; Guillaume Boussard, de Ploëven ; François Brélivet, de Locronan ; Jean Breton, de Plomodiern ; Noël Capitaine, du Relecq-Kerhuon ; Louis Diquélou, de Pont-l'Abbé ; Ollivier Emily, de la Roche-Maurice ; Louis Gargadennec, de Pont-Croix ; Yves Garo, de Dinéault ; Jean Hémidy, de Quéménéven ; Auguste Hémon et Guillaume Hémon, de Locronan ; Jean Henry, de Guipavas ; Louis Jaouen, de Plonéour-Lanvern ; Louis Jézéquel, du Relecq-Kerhuon ; Jean Jullien, de Recouvrance (Brest) ; Alexandre Kérébel, de Plouarzel ; Georges Le Bec, de Pont-l'Abbé ; Auguste Le Bris, de Pont-l'Abbé ; Henri Le Gall, de Concarneau ; Jean L'Helgouarc'h, de Combrit ; Joseph Le Roux, de Guipavas ; Corentin Marc, de Châteaulin ; Charles Nédélec, de Plomelin ; Louis Nédélec, du Relecq-Kerhuon ; Louis Orven, de Douarnenez ; Michel Quinquis, de Plouguerneau ; François Trébaol, de Saint-Renan ; Pierre Volant, de Plomeur.

En Septième : Hervé Chatalic, de Quimper ; Joseph Colin, de Plomodiern ; François Cossec, de Combrit ; Marcel Denis, de Quimper ; Louis Didaiier, de Plomodiern ; Joseph Floc'h, de Quimper ; André Jézéquel, de Plouarzel ; Athanase L'Hostis, de Kernouës ; Joseph Prigent, de Morlaix ; Jean-Marie Salaün, de l'Hôpital-Camfrout ; Henri Yann, de Châteaulin.

En Huitième : Raphaël Chapalain, de Douarnenez ; Joseph Colin, de Plomodiern ; Pierre Kernéis, de l'Hôpital-Camfrout ; Pierre Marzin, de Landudec ; René Pernès, de Plonéis.

### Examens.

Quatre de nos élèves se sont présentés au baccalauréat à la session d'Octobre : Eugène Tromeur, pour la Philosophie ; Jean Gloaguen, Jean-Marie Jugeau, Jean Le Daré, pour la Rhétorique. Les quatre ont réussi brillamment à l'écrit et à l'oral et se sont fait classer dans les premiers rangs de leur série comme leurs camarades en Juillet.

Quatre élèves de Troisième ont aussi subi avec succès l'examen du Brevet élémentaire : Henri Cudennec, Louis Le Menn, Maurice Messager et Joseph Morvan.

Récapitulation générale. — Aux sessions de Juillet et d'Octobre, ont été reçus aux examens du Baccalauréat :

2<sup>e</sup> partie : Jean Le Moal (mention Assez Bien) ; Corentin Le Nours (mention Assez Bien) ; Alphonse Poupon, Eugène Tromeur. (Tous les élèves de la classe ont donc réussi.)

1<sup>re</sup> partie : Jean Cochard (mention Assez Bien) ; Joseph Corbin, Jean Cornic, Emile Favennec, Jean Gloaguen, Jean Guillou, Jean-Marie Jugeau, Jean Le Daré, Noël Person, François Scalart.

Pierre Le Friant, admissible en Juillet, ne s'est pas présenté à la session d'Octobre.

Joseph Corbin et Jean-Marie Jugeau sont soldats.

Ont été reçus aux examens du Brevet élémentaire : Joseph Cariou, Henri Cudennec, Yves Daniélou, Jean Henry, Marc Larnicol, Jean Le Gall, Louis Le Menn, Jean-Marie Le Guellec, Maurice Messenger, Joseph Morvan, Lucien Pondaven, François Roudart, Charles Toscer.

## Nos Morts.

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs **François-Marie Breun-terc'h, de Brest (Recouvrance)**, sous-lieutenant au 214<sup>e</sup> d'Infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France le 2 Septembre 1916, à l'âge de 23 ans.

C'est un ancien élève de « Saint-Vincent », qui s'était engagé en quittant le collège. Il était resté très attaché à la Maison et à ses maîtres. Il recevait notre *Bulletin*, tous les mois, et il nous écrivait qu'il le lisait avec un plaisir toujours nouveau.

Il avait conservé intacte sa foi chrétienne, et c'est cette foi, comme il nous le disait, qui l'avait soutenu au milieu des nombreux dangers qu'il avait courus. Il n'aura pas été surpris par la mort, car plusieurs fois il avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie.

Un soldat brancardier de son régiment nous écrit : « Le lieutenant Breun-terc'h est mort en brave, face à l'ennemi, en bon Breton et surtout en bon chrétien. La veille de notre départ pour les lignes, je suis allé chercher l'Aumônier pour lui. Il s'était confessé et le lendemain on devait nous porter la sainte communion. Il ne lui a pas été donné de recevoir le saint viatique, mais je suis certain qu'il a été bien accueilli là-Haut. »

— Nous apprenons, au dernier moment, la mort du lieutenant **Jude Mes-sager**, chef de musique au 152<sup>e</sup> régiment d'Infanterie. Jude Messenger était un ancien élève du Petit Séminaire de Pont-Croix où il avait fait toutes ses études. Vrai moine sous l'uniforme, il avait conservé dans toute sa fraîcheur la piété à laquelle il avait été formé de bonne heure au sein d'une famille chrétienne entre toutes. Par la dignité de sa vie, il s'était acquis l'estime de ses chefs et de ses subordonnés ; par son exemple et par sa parole, il imposait à tous le respect de ses convictions. Partout où il a passé, il a fait le plus grand honneur à notre chère Maison.

Voici d'ailleurs, en quels termes l'Aumônier du 152<sup>e</sup> annonçait sa mort à l'une de ses sœurs : « Votre frère a été tué le 17 Octobre, dans la Somme, au moment où il surveillait ses brancardiers-musiciens dans la relève des blessés. Un obus, tombé à quelques mètres, l'a foudroyé sur le coup, et avec lui, le médecin chef du régiment.

» Faut-il vous dire que votre frère était prêt à paraître devant Dieu ? Vous le connaissiez aussi bien que moi et vous saviez que c'était un saint. Deux jours avant que la mort vint le frapper dans l'accomplissement de son devoir, il s'était pieusement approché des sacrements. Je ne doute pas que Dieu l'ait déjà récompensé d'un sacrifice qu'il envisageait avec une parfaite sérénité. Il choisit les meilleurs d'entre nous pour le salut de notre chère France. »

Tous les lecteurs du petit *Bulletin* auront un souvenir dans leurs prières pour celui qui vient de tomber, après leur avoir donné l'exemple de la vertu et du patriotisme.

## Nouvelles de la Maison.

« La Lettre d'Octobre, écrit l'un d'entre vous, a fait le tour du monde avant de m'atteindre... Elle est arrivée : c'est l'essentiel. Le plaisir, pour avoir été différé, n'en est que plus vif. Si vous saviez toute la joie, tout le réconfort qu'

y a dans les lignes et entre les lignes de cette Lettre ! Tout nous y intéresse, car tout y respire « Saint-Vincent ». Cette fois, nous avons suivi le Congrès de Paris avec M. le Supérieur, nous avons accompagné Alphonse P. à Lourdes, nous avons goûté les extraits des lettres de nos compagnons d'armes Al. L. L., Jean L., Athanase L. (Allons ! encore un petit progrès, et donnez-nous le nom avec le prénom, — pourquoi pas ?) Mais — excusez mon audace — pourquoi, depuis quelque temps, ne nous contez-vous plus les menus incidents et les événements journaliers du Collège ? Donnez-nous donc des nouvelles de la Maison ! C'est cela surtout que nous cherchons dans le petit *Bulletin*. »

« Des nouvelles de la Maison ! » Les menus faits de chaque jour ! — Si cela peut faire votre bonheur... rien de plus facile. Jusqu'ici, l'on nommait tous les ans des *présidents*, des *sacristains*, un *règlementaire*... On choisira aussi, désormais, un ou plusieurs *reporters*, qui auront pour rôle de noter au jour le jour tout ce qu'ils jugeront devoir intéresser les amis du front et de l'arrière-front.

Voici, en attendant, avec l'autorisation présumée de l'auteur, quelques extraits d'un « Carnet de Notes » :

## AU JOUR LE JOUR

4 Octobre. — Nous sommes rentrés hier. Nous sommes tristes, doublement tristes. Nous avions espéré que les camarades-soldats rentreraient avec nous. Hélas !... Puis il a plu toute la journée, et il pleut encore aujourd'hui, une vilaine pluie, une pluie fine, une pluie agaçante.

Ce matin, messe du Saint-Esprit. Cela fait du bien de se retrouver ensemble dans notre belle chapelle, et d'entendre encore le chant de « Saint-Vincent ». On ne chante nulle part comme à « Saint-Vincent ».

Veni Creator Spiritus,  
Mentes tuorum visita,  
Imple superna gratia  
Quæ tu creasti pectora.

Oh ! oui, Divin Esprit, prenez tout de suite possession de nos esprits et de nos cœurs ; jetez-y à profusion vos grâces de lumière, de chaleur, de force. Et tenez l'ennemi de nos âmes à distance, loin, bien loin de cette Maison, afin que nous vivions, toute l'année, dans la paix.

Hostem repellas longius  
Pacemque dones protinus.

5 Octobre. — Je m'étonne que la Maison, ou plutôt ce qui nous reste de la Maison, n'éclate pas. Elle est pleine comme un œuf. A peu près tous les anciens sont rentrés, et l'on parle de 50 nouveaux. Dans la cour des petits, ils sont bien 200 ; on dirait qu'ils sont 300, tant ils sont vifs et remuants. « *Evel eun neizad logod o virvi* », disait tout à l'heure, en passant à côté de moi, la mère d'un petit Bigouden.

Ce matin, à la messe, débuts de notre nouvel organiste, Jean Guillou. Pends-toi, brave Corentin !

8 Octobre. — MM. Jaouen et Pouliquen sont à « Saint-Vincent », pour la journée. M. Jaouen a chanté la messe.

9 Octobre. — Nous nous habituons peu à peu à la transposition des heures d'étude et de classe. Etude de 8 heures à 9 h. 3/4 ; classe de 10 heures à midi. Etude de 1 h. 1/2 à 4 heures ; classes de 4 h. 3/4 à 6 h. 3/4.

12 Octobre. — Aujourd'hui, a été célébré le service traditionnel pour les Maîtres, élèves et bienfaiteurs défunts. M. L'Hostis nous a fait la bonne surprise d'arriver juste à l'heure pour chanter la messe de *Requiem*.

13 Octobre. — Conférence de M. L'Hostis aux petits et aux grands. Il nous a expliqué, sur une carte parfaitement détaillée, les magnifiques opérations auxquelles il a pris part dans la Somme en Juillet, Août et Septembre. Il a oublié de nous dire qu'il est proposé pour une citation à l'Ordre de l'armée.

14 Octobre. — M. Donnart est arrivé.

15 Octobre. — Aujourd'hui, à la grand'messe et aux vêpres, premières armes des nouveaux « dignitaires ecclésiastiques » : maître de cérémonie, J.-M. Coadou ; thuriféraire, T. Keraudren ; chapiers, M. Bescond, A. Le Goff ; acolythes, Ch. Le Bot, L. Chuto. M. le chanoine Bars n'aurait pas trouvé matière à reproche grave.

19 Octobre. — Aujourd'hui, on a parlé, dans la bande, de la résurrection prochaine du foot-ball... Ah ! si M. Bossus avait été là !...

20 Octobre. — Visite de J.-M. Le Bot, et C. Pelliet, artilleurs à Vannes. Les galons leur viennent plus vite que la moustache. Ont passé aussi, pleins de santé et superbes d'entrain : C. Le Nours, L. Toulemont, J. Croissant, Y. Nicolas, J. Lamballe, L. Guégnéniat, J. Brénéol, H. Keromnès. A. Jézégabel a été criblé par la mitraille : ses blessures guérissent l'une après l'autre. G. Cloarec se ressent toujours de son séjour en Guinée Française.

21 Octobre. — Le grec chôme, depuis quelques jours, en Rhétorique et en Seconde. Notre professeur, M. Labbé, fait à Rennes l'essayage d'un appareil qui doit lui rendre l'usage des doigts de la main gauche.

22 Octobre. — M. le Supérieur vient de passer à l'étude. Il nous a annoncé que la retraite commencera samedi soir pour finir le jour de la Toussaint.

1<sup>er</sup> Novembre. — Je suis tout content, tout heureux. Bonne, très bonne retraite de l'avis de tous. Elle a été prêchée par le R. P. Le Jollec, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la Résidence de Quimper. C'est un ancien élève du Petit Séminaire, du même cours, ai-je entendu dire, que M. l'Econome et M. Gao-nac'h. J'ai beaucoup goûté ses instructions, tout à fait appropriées à notre tempérament de Petits Séminaristes.

La messe de communion a été dite par M. le Supérieur, et la grand'messe a été chantée par... le lieutenant Pape. M. Pape a passé au milieu de nous tout le temps de la retraite, et s'est fait l'auxiliaire du Père Le Jollec pour les confessions. Avant de nous quitter, tout comme M. L'Hostis, il nous a raconté la brillante part qu'a eue le 262<sup>e</sup> dans l'offensive de la Somme. Il a été préservé plusieurs fois, comme miraculeusement, de la mort, et il attribue cette grâce à nos prières. Dieu nous garde et nous ramène tous nos maîtres et nos condisciples ! Nous le lui demanderons, ce soir, de tout notre cœur au Salut par l'intercession de Notre-Dame du Rosaire.

L. G.

### Nouvelles de partout.

\* Nous sommes au 3 Octobre. Il pleut ici, il doit pleuvoir aussi à Quimper, puisque c'est jour de rentrée !

Par la pensée, je me transporte au sommet de la côte 35, sur laquelle se dresse fièrement le fortin de « Saint-Vincent ». Je vois les élèves monter péniblement et sans trop d'enthousiasme la rude pente qui conduit à la cage, qui va les forcer à replier leurs ailes, et leur servir d'asile de travail et de prière pendant trois mois. Je reconnais peu de figures dans ce petit monde ; il y a si longtemps que j'ai laissé ces jeunes poilus de 8 à 15 ans, pour suivre leurs aînés sur les chemins les plus variés, que je me trouve un peu comme un inconnu devant ces colonnes qui s'engouffrent dans la chère Maison.

Que tous ces petits « gâs » me permettent cependant, à moi déjà vieux R. A. T., de leur dire mes souhaits de bienvenue. Qu'ils aient tous du courage à revendre. Qu'ils oublient les vacances pour un temps, et si jamais l'ennui les prend à feuilleter toujours les mêmes feuillets de leur gros dictionnaire, à fixer toujours les mêmes cartes dans les mêmes Atlas, à traduire toujours les mêmes auteurs, si le « cafard » veut étendre son emprise sur leurs jeunes esprits, qu'ils pensent à tous ceux qui parcourent sans cesse les mêmes boyaux, veillent toujours aux mêmes créneaux, et qui s'astreindraient volontiers à un travail de séminariste ; qu'ils pensent surtout que leur activité et leurs sacrifices peuvent contribuer aussi à hâter l'heure bénie de la délivrance et de la victoire.

HUBERT B.

\* Il y a cinq jours, il y eut une alerte. Nous fûmes embarqués, les uns en autos, les autres en train, et nous prîmes la direction de V... Les officiers allèrent reconnaître le secteur que nous devions occuper. Et voilà qu'après quelques heures passées là-bas, à 4 kilomètres de V..., on nous embarqua de nouveau pour nous emmener à 40 kilomètres en arrière.

Nous attendons les événements ici. Je ne crois pas que nous attendions longtemps ; la canonnade est bien violente de notre part.

Je suis très content de la piété de mes chers paroissiens pendant cette période de repos. Ils ont donné le bon exemple aux régions que nous avons traversées, et qui laissent à désirer au point de vue religieux. Dans l'Aisne, comme en Champagne, comme dans la Meuse, les pratiques religieuses ne sont pas en honneur ; les hommes surtout sont esclaves de préjugés contre les prêtres et esclaves aussi du respect humain.

Tous les soirs, dans chaque bataillon, nous avons nos réunions, auxquelles assistaient de 4 à 500 soldats. Un millier de soldats environ assistent à la messe le dimanche. Une soixantaine communient régulièrement chaque semaine. Vous direz peut-être que c'est là un résultat assez maigre pour un régiment breton. Rappelez-vous que, depuis Mai, l'élément breton est en minorité au 118<sup>e</sup>... Et les gâs du Midi y sont nombreux. Mais je ne veux pas dire du mal de ceux-ci. Parmi eux il s'en trouve, en effet, qui valent mieux que beaucoup de Bretons.

JOSEPH F.

\* Je suis de garde, seul, dans la nuit : d'autres dorment tout près de moi, je les réveillerai au besoin. Dans le lointain, vers le Nord-Est, j'entends le canon, mais plus faible qu'il y a une heure et surtout qu'hier soir : au moment où j'écris ces mots, plus rien.

Avec quel plaisir je m'en vais jusqu'à « Saint-Vincent ». Les élèves dorment... laissons-les dormir. Je vous suis dans votre chambre et là, comme certains soirs, nous causons. De qui ? De quoi ? Des jeunes gens que nous aimons ensemble et que nous tâchons de rendre pieux, généreux, ouvrant le cœur tout grand aux grâces du bon Dieu qui le rempliront jusqu'à déborder. De quoi ? De tel livre, de tel autre qu'il fait si bon lire et qui soulèvent nos âmes au-dessus de la terre et les élèvent jusqu'à Dieu. Je revois d'ici la chapelle où nous priions avec ferveur, les classes où nous travaillions, chaque jour, la cour avec ses balles, ses boucliers, le jardin où nous nous sommes promenés, où nous avons couru si souvent.

Puis, ou plutôt en même temps, car notre intelligence va plus rapidement que notre plume, je parcours toutes les parties du front pour y retrouver « Saint-Vincent », car, depuis Belfort jusqu'à la mer du Nord, il n'est pas, sans doute, un secteur où « Saint-Vincent » ne soit pas représenté, et peut-être même retrouverai-je encore notre Maison sur d'autres fronts.

Je commence par le Nord, et je me dis : un tel est à tel endroit ; là, il lutte, là il souffre, là il soigne les blessés ; que le bon Dieu le protège et le ramène, la guerre finie, au milieu des amis réunis dans la Maison.

Je descends vers le Sud : ici, un de nos professeurs, là un de nos élèves ; tous font vaillamment leur devoir et servent aussi bien la Patrie que le bon Dieu.

Ailleurs, M. Bossus et M. Foll présentent sans cesse à nos soldats la grande consolation chrétienne et les préparent pour le Ciel. Plus loin, nos jeunes gens, nombreux, attirent sur eux et ainsi sur la Maison les éloges et les plus magnifiques citations. Que le bon Dieu veuille bien les défendre tous contre tout mal, mais spécialement contre le mal de l'âme ! Je sais, d'ailleurs, qu'ils sont forts, qu'ils sont pieux, comme jadis.

Je revois ceux des nôtres qui souffrent dans les hôpitaux : ils supportent avec résignation leurs douleurs et les unissent aux souffrances du Seigneur. Que le bon Dieu les guérisse au plus vite !

Je n'oublie pas les exilés, ceux que l'Allemand a enlevés et garde dans la triste Allemagne. Je songe à eux tous, et, tout à l'heure, en célébrant la messe, j'aurai un souvenir spécial à leur intention.

D'autres sont au Ciel, que le bon Dieu a jugés dignes, si jeunes, de la gloire du Ciel. Eux aussi sont de la grande famille de « Saint-Vincent », que, cette nuit, je réunis ici autour de moi, dans cette triste salle sombre. Eux ils prieront pour nous tous, afin que le bon Dieu continue à répandre sur nous ses grâces abondantes.

Comme il fait bon, ainsi, tout seul, faire le tour de la grande Maison dont nous sommes ! Les enfants sont dispersés presque aux quatre coins du monde ; néanmoins, ils se retrouvent facilement, tous unis, étroitement unis dans le Sacré Cœur de Jésus et le Cœur Immaculé de Marie.

Puissions-nous bientôt, la guerre terminée, fêter à « Saint-Vincent » notre réunion définitive !

YVES P.

\* Pardonnez-moi d'être resté si longtemps sans vous donner signe de vie. La faute en est aux circonstances. Depuis le 8 Août, je suis en Allemagne avec une balle dans la poitrine. Maintenant, je suis en bonne voie de guérison. Dieu merci, je puis me lever et ai bon appétit. Je suis ici au milieu de Français blessés comme moi et le temps passe assez vite. Je me suis fait à ma nouvelle vie

et passe la majeure partie du temps à lire. J'attends avec impatience des nouvelles de mes parents, qui eux ont dû être bien inquiets sur mon sort. Le bon Dieu m'a protégé et j'espère qu'il me ramènera à eux sain et sauf. Quant au *Bulletin* de « Saint-Vincent », je vous assure, il sera le bienvenu ici.

FRANÇOIS LE BIHAN.

\* Au moment où je vous écris, il est huit heures du soir. Encore une heure, et nous allons être relevés des tranchées par le 1<sup>er</sup> bataillon du 65<sup>e</sup>. Nous allons au repos pour une dizaine de jours à 4 kilomètres en arrière des lignes, où nous aurons le plaisir de respirer plus à l'aise. J'aimerais, en somme, autant rester en ligne que d'aller au repos, vu que le secteur est très tranquille et que j'ai en ce moment un excellent poste. Je suis provisoirement agent de liaison de bataillon. Tandis que mes camarades sont en 1<sup>re</sup> ligne, dans l'eau jusqu'aux genoux et transis par le froid, moi, heureux mortel, je suis toute la journée assis sur une chaise, absorbé par un livre de lecture ou un journal ; la nuit, je me repose bien tranquillement dans un bon lit.

Avant d'entrer dans la liaison, j'avais encore « attrapé un filon ». Je fus désigné pour faire un stage de quatre jours au parc d'aviation de Senoncourt, pour la signalisation et la liaison de l'Infanterie avec les avions. Pendant ces quatre jours, qui malheureusement s'écoulèrent trop vite, j'eus le bonheur de mener la vie que j'aurais dû mener sans cette guerre cruelle. Nous étions deux séminaristes du 65<sup>e</sup> ; tous les matins nous avions le bonheur d'assister à la messe et de nous approcher de la Sainte Table, et tous les soirs, d'assister à la bénédiction du Saint-Sacrement. Le dernier jour du stage, j'eus le plaisir de survoler en aéro la plaine de Woëvre. Ce fut une promenade bien impressionnante. La conclusion que j'en ai tirée est que les aviateurs ne sont pas les embusqués que certains s'imaginent. Par ailleurs, je n'ai pas grand chose d'intéressant à vous raconter. La santé est toujours bonne et le moral excellent.

JEAN-LOUIS T.

\* J'ai reçu avec le plus grand plaisir le *Bulletin* d'Octobre, il y a quelques jours. J'y ai vu que la rentrée allait se faire encore, cette année, comme si rien n'était, et je me suis dit : voilà que, de nouveau, les élèves vont se trouver réunis pour travailler et pour prier. Ils n'oublieront pas leurs camarades de tranchée. J'aurai donc une part des prières qui s'élèveront de « Saint-Vincent » jusqu'à Dieu. Et cette pensée m'a rendu heureux. J'ai cru que la protection divine s'étendrait davantage sur moi et je me suis senti plus fort.

PAUL S.

\* Il y a quinze jours, j'ai eu une bien agréable surprise. Nous rentrions de l'exercice, quand on aperçut au loin un « curé à cheval » ; plusieurs en tombèrent des nues. Jugez de ma surprise et de ma joie quand, bientôt, je reconnus M. Bossus. Je m'empressai de quitter les rangs pour courir à lui. Nous étions aussi contents l'un que l'autre de nous retrouver. M. Bossus était au repos à quelques kilomètres seulement de mon cantonnement. Comme il connaissait mon adresse, il était venu à ma recherche. J'obtins la permission de l'après-midi, et j'allais jusqu'à A..., où cantonnait la XXII<sup>e</sup> Division. Pour passer notre après-midi, M. Bossus me proposa d'aller voir M. Foll, qui cantonnait à 10 kilomètres de là. Vous devinez avec quel empressement j'acceptai la proposition.

Nous voilà en route, filant sur des bécanes roulant plus ou moins bien. Je dois avouer que je ne pouvais suivre mon compagnon qu'avec grande peine. Tout le long du chemin on n'entendait que : « Bonjour Monsieur Bossus ! Bonjour Monsieur l'Aumônier ! » Tous le connaissaient. A P..., on se trouve nez à nez avec le général de Mac-Mahon, qui, enchanté de revoir « Monseigneur de Tahure », l'invita à déjeuner ; moi, je ne suis pas invité, à mon très grand désappointement. Au bout d'une heure de pédalage, nous arrivons au but. M. Foll n'est pas moins enchanté de nous voir que je ne le fus de rencontrer M. Bossus. Nous ne sommes pas plutôt rentrés, qu'arrive M. Thiec. C'était un véritable rendez-vous.

JEAN LE D.

\* Vous attendez, sans doute, de mes nouvelles — il y a si longtemps que je ne vous ai pas écrit ! — Vous êtes peut-être même inquiet sur mon sort. Rassurez-vous, il ne m'est arrivé rien de mal, et cependant tout n'était pas rose là-bas, à B... C'est le 25 Septembre que nous y sommes montés en réserve, le 2<sup>o</sup> au matin, mon bataillon a attaqué pour la première fois. Cette attaque a pleine-

ment réussi. Partis des abords de B..., nous sommes parvenus jusqu'à la lisière du bois S.-P.-W..., à 2 kilomètres au delà : il n'y eut pas trop de casse. Relevés dans la nuit du 28, nous restâmes en réserve à côté de B..., pendant dix jours. Mais dans la nuit du 6 au 7, on nous fit remonter de nouveau en ligne.

Ce coup-là, il s'agissait d'attaquer le bois de S.-P.-W... Notre grosse artillerie, pour une fois, manqua son but, presque tous les obus portaient plus loin que la tranchée boche, les mitrailleuses restaient intactes ; aussi, lorsque la 2<sup>me</sup> compagnie de chez nous sortit, elle fut accueillie de la belle façon, je vous laisse à penser, et dut rentrer aussitôt. Nous restâmes donc sur place ; mais pendant la nuit et toute la journée du 8, nous eûmes à subir un bombardement terrible. Grâce à Dieu, j'en suis revenu ; je m'étais bien recommandé à lui avant de monter, et il m'a ramené sain et sauf. Maintenant, me voilà retapé, car il faut vous dire que ces jours de ligne m'avaient beaucoup fatigué. Nous avons reçu du renfort ; je ne sais si nous reprendrons de nouveau les tranchées, mais j'ai confiance dans le bon Dieu, je m'en remets tout entier à lui, il ne m'arrivera que ce qu'il voudra.

FRANÇOIS-MARIE L.

\* 13 Octobre. — Le *Bulletin* de ce mois est venu me trouver au moment où je descendais des tranchées de la Somme, J'ai passé cinq jours là-dedans, sous un bombardement très intense. Je me demande comment j'ai pu m'en tirer. Nous avons eu des pertes, des blessés surtout. C'est en ligne, pendant qu'on s'installe, qu'on a des blessés. Dans les assauts, il n'y a presque pas de pertes, parce qu'on attaque par surprise, et les Boches ont peur et s'en vont sans résistance. Mais, en revanche, ils nous bombardent. Pour se défendre, il ne leur reste plus que leur artillerie et leurs mitrailleuses. Leur infanterie paraît ne plus exister...

Quand je montais prendre position aux bois S.-S.-V..., j'ai vu Yves Berthou, qui en descendait, ainsi que Lapous. François Le Bras a été blessé au bras... Nous aurons la victoire, mais ce sera encore assez long. Les Allemands, à mesure qu'ils reculent, font des retranchements très solides, qu'ils défendent par un grand nombre de mitrailleuses.

Où je suis maintenant, c'est le calme de la campagne, ce qui nous remet de notre fatigue physique et morale.

PIERRE LE M.

\* 18 Octobre. — Relevés des tranchées, nous sommes logés, en ce moment, dans de vastes greniers où ont été disposés des lits qui ne présentent pas l'inconvénient d'abriter des « totos », mais dont la solidité n'est pas garantie. N'importe, habitué depuis longtemps à une vie plutôt misérable, le soldat n'est pas exigeant... Une paille installée sur quelques planches lui suffit, et il est heureux... Pauvres gens ! Ah ! s'ils savaient sanctifier les moindres actes de leur vie, quelle richesse pour là-Haut ! Mais pour cela il faudrait penser à Dieu, et c'est ce qu'ils ne veulent pas, car sa loi s'oppose à leurs désirs. Pourtant, quoi qu'ils en disent, tout sentiment religieux n'est pas éteint chez eux, et il suffirait d'une étincelle pour faire jaillir la prière de leur cœur. Quantité de faits en témoignent.

Un soir, comme l'un d'eux me demandait une explication sur un sujet scientifique, j'en profitai pour faire devant eux une petite causerie apologétique sur la religion. J'étais charmé de les voir si attentifs. J'en étais arrivé à leur parler de la vie future, lorsqu'un Breton, qui a un triste renom au régiment, m'interrompit : « Mais alors, quelqu'un qui mourrait en état de péché mortel irait en enfer tout de suite ? » Je lui expliquai qu'au moment de la mort, un acte de repentir peut suffire souvent à nous faire rentrer en grâce avec Dieu, tant il est miséricordieux... La petite conférence les a frappés. Puisse-t-elle leur avoir fait tout le bien que je désire.

PIERRE N.

PLACES DE COMPOSITIONS DU MOIS D'OCTOBRE

**Rhétorique.** — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>es</sup>, X. Trelu et M. Ménez ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>es</sup>, J.-M. Quélen, T. Keraudren ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J.-L. Jacq.

**Seconde.** — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, J. Morvan ; 2<sup>e</sup>, L. Le Menn ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, C. Toscer ; 2<sup>e</sup>, H. Cudennec ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, M. Larnicol ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Piton.

**Troisième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, A. Guilcher ; 3<sup>e</sup>, L. Le Pape ; 4<sup>e</sup>, A. Bossard ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, J. Floch'lay ; 2<sup>e</sup>, O. Billant ; 3<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; 4<sup>e</sup>, Y. Dréau ; — *Orthographe* : 1<sup>ers</sup>, A. Bossard, Y. Dréau ; 3<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; 4<sup>es</sup>, J. Floch'lay, A. Guilcher ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, Y. Hénaff ; 2<sup>e</sup>, Y. Nénez ; 3<sup>e</sup>, F. Mévellec ; 4<sup>e</sup>, A. Guilcher.

**Quatrième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J. Nicolas ; 2<sup>e</sup>, J. Suignard ; 3<sup>e</sup>, W. De-wing ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, A. Guiziou ; 2<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, L. Tuarze.

**Cinquième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, M. Quévarec ; 2<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 3<sup>e</sup>, L. Béchenec ; 4<sup>e</sup>, O. Kervella ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J.-F. Raguénès ; 2<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 3<sup>e</sup>, J. Douguet ; 4<sup>e</sup>, J. Heydon.

**Sixième.** — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, F. Trébaol ; 2<sup>e</sup>, L. Chuto ; 3<sup>e</sup>, J. Henry ; 4<sup>e</sup>, A. Minou ; — *Thème latin* : 1<sup>ers</sup>, J. Henry et G. Le Bec ; 3<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 4<sup>e</sup>, C. Mare ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, G. Le Bec ; 2<sup>e</sup>, G. Boussard ; 3<sup>e</sup>, L. Jézéquel ; 4<sup>e</sup>, L. Nédélec.

**Septième.** — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, L. Roux ; 2<sup>e</sup>, L. Didailier ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, J. Colin ; 2<sup>e</sup>, L. Volant ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, M. Denis ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Salaün.

**Huitième.** — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, R. Pernès ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, J. Cannévet ; 2<sup>e</sup>, R. Chapalain ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, J. Cannévet.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Bescond J., sous-lieutenant au 54<sup>e</sup> d'Artillerie, 151<sup>e</sup> batterie, secteur 44 ;  
 Bréniel J., au 204<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> Cie, Dépôt divisionnaire, secteur 34 ;  
 Boulben, sergent au 43<sup>e</sup> Colonial, 6<sup>e</sup> Cie de Mitrailleuses, secteur 198 ;  
 Cloarec C., au 73<sup>e</sup> Bataillon de Sénégalais, 2<sup>e</sup> Cie, Camp des Sables, Saint-Raphaël (Var) ;  
 Cloastre A., aspirant au 118<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
 Colin J., aspirant au 118<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
 Corre Francis, Q. G. A., secteur 22 ;  
 Croissant J., caporal au 137<sup>e</sup>, groupe de Mitrailleurs, Camp des Alliés, Sables-d'Olonne (Vendée) ;  
 Derven M., brancardier au 65<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> bataillon, secteur 82 ;  
 Donnart H., au 130<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup> Cie, 9<sup>e</sup> bataillon, 3<sup>e</sup> section, secteur 5 ;  
 Garrec J.-M., au 77<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup> Cie, 1<sup>re</sup> section, secteur 188 ;  
 Guichaoua R., au 91<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B ;  
 Guillermit A., infirmier, hôpital 8, Brest ;  
 Guillou Jean-Noël, élève-aspirant, Saint-Cyr (S.-et-O.) ;  
 Hello J., aspirant au 3<sup>e</sup> Zouaves, 6<sup>e</sup> Cie, secteur 165 ;  
 Jézégabel A., sergent au 411<sup>e</sup>, en convalescence à l'Île-Tudy ;  
 Jugeau J.-M., élève-caporal au 71<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup> Cie, 17<sup>e</sup> escouade, Saint-Brieuc ;  
 Kerboul P., aspirant au 124<sup>e</sup>, centre de Mitrailleurs, Le Mans ;  
 Keromnès H., au 17<sup>e</sup> d'Art., détachement n<sup>o</sup> 2 du G. P. A. n<sup>o</sup> 5, secteur 28 ;  
 Le Ber Jos., au 70<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> Cie, secteur 63 ;  
 Lé Bihan F.-L., prisonnier de guerre, Réserve Lazarett 2, à Zweibrücken, Pfalz (Allemagne) ;  
 Le Dréau J., au 71<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 36<sup>e</sup> Cie, 8<sup>e</sup> escouade, secteur 20 A ;  
 Le Guillou Y., centre de Mitrailleurs, Saint-Quay (Côtes-du-Nord) ;  
 Le Merdy L., au 201<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> Cie de Mitrailleurs, secteur 143 ;  
 Nicolas P., au 14<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> Cie, secteur 113 ;  
 Pennec Y., ambulance 11/1, pavillon 2, Hospitalisation, secteur 182 ;  
 Péron L., brancardier au 65<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> bataillon, secteur 82 ;  
 Perrot Hil., au 2<sup>e</sup> Chasseurs, P. H. R., bureau du Major, Pontivy ;  
 Pouliquen Gab., infirmier, hôpital 25, Nantes ;  
 Tanneau J.-L., brancardier au 65<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> bataillon, secteur 82 ;  
 Tréguier A., hôpital mixte, pavillon Lecointre, Alençon (Orne) ;  
 Trévenec P., au 115<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B ;  
 Tuarze M., à bord du *Guichen*, Paris-Etranger ;  
 Uguen Jos., au 45<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, secteur 509, A. O., viâ Marseille.



## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

6 Décembre 1916.

*Mes chers Amis,*

Nous pourrions emprunter le langage du « Communiqué officiel », français de ces temps derniers, pour caractériser le mois qui vient de s'écouler. « Pas d'événement important à signaler. »

Le mois de Novembre a été un mois tranquille, tout rempli de travail et de bon travail. On vous a parlé, dans la dernière lettre, du nouvel horaire des études et des classes. Le changement a l'air de plaire à tout le monde, aussi bien aux professeurs qu'aux élèves. Qui sait si ce régime de guerre ne survivra pas à la guerre ? Nous sommes au beau milieu des compositions de « bûchailles » ; certaines classes même préparent déjà les examens : c'est qu'en effet dans une quinzaine, nous serons à la veille des vacances.

Encore un trimestre passé ! les trimestres passent, les années passent, seule la guerre ne passe pas. Nous n'oublions pas, cependant, que Dieu est « Celui qui met fin aux guerres, et qu'Il combat avec les soldats des nations qui espèrent en Lui ». Nous continuerons à travailler et à prier, afin qu'Il Lui plaise d'abréger le temps de l'épreuve et de nous donner bientôt « la joie de la victoire » et « la tranquillité de la paix ».

### Nos Morts.

Nous recommandons à vos prières Auguste Cloastre, de Saint-Pierre-Quilbignon, aspirant au 118<sup>e</sup>, et Yves Vasselet, de Lothey, caporal au 69<sup>e</sup>.

« Auguste Cloastre, nous écrit M. Foll, aumônier du 118<sup>e</sup>, est mort pour la France, le 30 Octobre, dans la matinée, à 600 mètres du fort de Vaux.

» La veille, nous étions à 40 kilomètres de Verdun. Avant d'embarquer dans les autos qui devaient nous emmener, nous fîmes célébrer la sainte messe, à 4 heures du matin. Auguste, qui ne manquait pas une occasion de remplir ses devoirs de bon et pieux séminariste, communia. Que se passa-t-il entre Jésus et lui, dans cette communion qui devait être la dernière ! Nul doute que, dans le colloque intime qui suivit, il n'ait fait à Jésus-Hostie le sacrifice de sa vie, avec le calme réfléchi qui le caractérisait.

» Cet acte si grave n'avait porté nulle atteinte à sa constante bonne humeur. Le soir, au moment de monter aux tranchées, nous eûmes la bonne surprise de rencontrer, dans un cantonnement, un ancien maître d'étude de « Saint-Vincent », l'abbé Jean Brénéol ; Auguste prit plaisir à plaisanter sur les misères et les fatigues que les opérations annoncées nous réservaient... C'est là que je le vis pour la dernière fois.

» ...Treize kilomètres par une nuit noire, chemins ardu, montueux, pluie fine mais pénétrante, quatre jours de vivres dans le sac, double provision de cartouches et de grenades, et en route vers un secteur que nous ne connaissons pas, mais dont nous avons entendu raconter tant de si tristes choses ! Que de circonstances de nature à glacer l'énergie de ceux qui ne sont pas soutenus par une force surnaturelle... La relève se fait lentement, très lentement, dans le silence de la nuit. La nuit est si sombre ! Puis, je ne sais : le sinistre sifflement des obus et le fracas de leur éclatement jettent-ils le trouble dans la mémoire de nos guides, ou bien est-ce le manque de boyaux qui les induit en erreur ?

Toujours est-il que la moitié du régiment n'a pu atteindre avant le jour son poste de combat. C'est le cas de la section d'Auguste. Surprise par le jour et surveillée par les signaleurs allemands qui occupent le fort de Vaux, elle doit se tapir dans une espèce de carrière qui est vite repérée et soumise à un arrosage en règle. Auguste ne tarde pas à être touché. Un éclat d'obus l'atteint à la tête, il n'a que le temps de pousser un soupir, et il meurt...

» Je n'appris la nouvelle que le soir, très tard dans la nuit. Elle me consterna. Auguste avait été mon premier servant de messe à « Saint-Vincent » ; ensemble nous avons passé gaiement nos soirées de Mars à Juillet 1915 ; depuis son retour au 118<sup>e</sup>, comme aspirant (Septembre 1916), il m'était un auxiliaire précieux ; le soir, aux prières du bataillon, il dirigeait le chant, alternativement avec un autre dévoué séminariste de Bayonne ; le matin, il servait la messe. Son titre de séminariste et l'affection que je lui portais me faisaient un devoir de tenter tout ce qui était possible pour ramener son corps en arrière, afin qu'il pût reposer en terre bénie et à l'abri des obus.

» Le lendemain, à la nuit tombante (aucun mouvement ne pouvant se faire, de jour, sur la plaine balayée sans cesse par les mitrailleuses), je voulus me rendre à la carrière ; mais les brancardiers étaient tellement fatigués, que force me fut de remettre mon projet jusqu'au lendemain.

» Le soir du jour suivant, 1<sup>er</sup> Novembre (triste soir d'un triste jour !) je me remis en route vers la carrière. J'y étais à peine arrivé, qu'un feu de barrage d'artillerie se déclancha. L'un des premiers obus tua deux pauvres soldats à côté de moi, en blessa grièvement trois autres et me renversa moi-même avec quelques égratignures à la figure et une petite douleur dans le côté. Les blessés passent avant les morts : je m'occupai de faire évacuer les trois blessés, et dus renoncer encore une fois à ramasser le corps d'Auguste. Il était 3 heures 1/2 du matin, quand nous rentrâmes avec le dernier blessé.

» Le 3, le régiment était relevé.

» Huit jours après, nous retournâmes dans le secteur. Auguste Séité se proposa à m'accompagner, pour faire un nouvel essai. Je renonce à décrire le spectacle qui s'offrit à nos yeux dans ce charnier humain que de gros obus continuaient à bouleverser de fond en comble...

» C'est vous dire qu'il y a bien à craindre que le corps de notre cher ancien élève ne soit perdu... jusqu'à la Résurrection générale.

» Mais son âme est au Ciel, nous n'en pouvons douter. Nous avons prié pour lui ; tous les séminaristes et amis de régiment ont assisté à la messe qui a été dite pour lui obtenir le repos éternel. Son camarade de cours, l'aspirant Jean Colin, avait réclamé l'honneur de servir cette messe.

« Saint-Vincent » a déjà payé un lourd tribut à la Patrie. Espérons qu'un sang si pur, versé si généreusement, sera une source de bénédiction pour notre cher Petit Séminaire et pour la France. »

Yves Vasselet nous écrivait, le 2 Novembre : « J'ai été blessé : un shrapnell dans la région dorsale droite. J'attends d'être mieux pour aller à l'intérieur. Mon état est bon. Priez et faites prier pour moi ! Au revoir ! »

Cet « au revoir » était un adieu. Sans doute, le pauvre enfant se faisait-il illusion sur la gravité de son état. Nous-mêmes nous pensions que la blessure devait être assez légère, et nous attendions patiemment la prochaine lettre qui nous annoncerait le mieux ou même la guérison. Hélas ! c'est la nouvelle de la mort qui nous arriva, dans une lettre écrite par le prêtre qui le soigna à l'ambulance et lui administra ses derniers sacrements.

Nous espérons pouvoir donner, dans notre prochaine lettre, quelques détails sur ses derniers jours et sur ses derniers moments.

### Citations.

*François Messenger*, de Penhars, caporal au ..<sup>e</sup> d'Infanterie : « Caporal nouvellement promu pour les preuves constantes de courage données par lui. Constitue le plus bel exemple pour ses hommes et les a très courageusement entraînés, le 13 Septembre 1916, à l'attaque des lisières des bois de Deniécourt. »

Ancien élève de la Maison, le caporal Messenger vient d'être nommé sergent fusilier-mitrailleur. Il est le fils de M. Messenger, ancien directeur de l'école libre

de Pluguffan, et le frère du lieutenant Jude Messenger, chef de musique au 152<sup>e</sup>, dont nous avons annoncé, dans notre dernière Lettre, la mort au champ d'honneur, et qui lui-même a obtenu cette belle citation :

*Jude Messenger*, chef de musique au 152<sup>e</sup> d'Infanterie : « A dirigé avec la plus grande bravoure et un entier dévouement le service des brancardiers du régiment, sous un feu violent de l'artillerie ennemie ». — Ordre de la Brigade.

L'abbé *Jean Brénéol*, ancien maître d'étude, vicaire à Saint-Joseph du Pilierrouge, caporal brancardier au 298<sup>e</sup> d'Infanterie : « S'est fait remarquer, dans les circonstances les plus critiques et sous le feu le plus violent, par son dévouement à l'égard des blessés, en première ligne, qu'il a toujours fait relever et transporter ».

L'abbé *Laurent Péron*, de Pont-l'Abbé, soldat au ..<sup>e</sup> d'Infanterie : « Soldat très courageux. Pendant un violent bombardement auquel était soumis l'élément de tranchée qu'il venait d'occuper, a fait preuve d'un beau sang-froid. A été blessé, le 3 Août 1916, à son poste de combat. »

L'abbé *Samuel Pengam*, ancien maître d'étude, vicaire à Saint-Hernin, caporal brancardier au 219<sup>e</sup> d'Infanterie : « Le 31 Août est allé dégager des hommes enfouis sous un éboulement. Le soir, est allé, sur le terrain découvert, panser de nombreux blessés et a ramené dans nos lignes les corps de nombreux blessés. »

M. Pengam est titulaire d'une autre citation qu'il a obtenue à la bataille de la Marne.

### Nouvelles de la Maison.

#### AU JOUR LE JOUR

2 Novembre. — Ce matin, Office des Morts. Nous avons prié spécialement pour les anciens élèves du Collège tombés au champ d'honneur, et demandé à Dieu de préserver ceux qui restent. Hier, nous avons visité les cimetières de la ville. L'on y remarquait de nombreuses tombes de soldats, que des mains pieuses avaient ornées.

5 Novembre. — C'est demain, au calendrier, la fête de saint Léonard. La bande des Léonards veut absolument que ce Saint soit son Patron, et déclare qu'il est digne et juste de le fêter avec enthousiasme. Tous se sont rendus, ce soir, en cortège, chez Sœur Jude, pour s'offrir le luxe d'un goûter choisi. Revenus au jardin, ils ont écouté des discours d'un pathétique admirable. Jean L'Hour a été porté en triomphe... Demain matin, ce sera la fête pieuse : nous chanterons un cantique, à la messe de règle, en l'honneur de notre glorieux Patron : Vivent le Léon et les Léonards !

8 Novembre. — Aperçu, dans le jardin, Clet Floc'h. Il marche avec des béquilles, et péniblement. On vient de nous apprendre la mort d'Auguste Cloastre.

10 Novembre. — M. l'Econome nous a lu, à l'étude, une lettre de M. Foll donnant quelques détails sur la mort d'A. Cloastre, disant aussi les vains efforts tentés par le vaillant aumônier pour sauver le cadavre de l'aspirant.

13 Novembre. — Ce jour d'hui, classe de « lune ». Pour une fois, l'électricité boude et ne nous donne qu'une lumière blafarde.

17 Novembre. — Le foot-ball est ressuscité. Hier, nous avons joué pour la première fois notre jeu favori, le jeu qui a valu tant d'émotions et tant de gloire à nos aînés. « Le Sportman » et « Per » vont être contents. Les Philosophes ont été les héros de la journée. Jean Cochard s'est distingué de façon superbe. La Rhétorique a juré de se venger.

18 Novembre. — Temps affreux. Une pluie diluvienne, et un vent d'Ouest qui fait siffler et claquer toutes les portes et les fenêtres. Le terrain du jeu, dans le jardin, est devenu une fondrière. Vienne vivement le temps sec et froid !

23 Novembre. — Les Rhétoriciens se sont vengés, grâce au concours de l'armée française. Louis Le Gall, passant par aventure, s'est offert à remplacer l'un des arrières absent. Les Philosophes espèrent que Sainte-Catherine, leur patronne, dont il vont célébrer la fête samedi, avec éclat, ramènera la victoire dans leur camp.

(Je laisse à mon confrère en reportage, J. L., le soin de vous raconter dans le détail toutes ces rencontres sensationnelles et celles qui ont suivi.)



nouvelle victoire. Des deux côtés, la lassitude est à son comble. Malgré tout, Octave Billant, l'aillier droit des Philosophes, trouve la force, après avoir « figolé » quelque temps, de rentrer encore un but. C'est le neuvième, c'est aussi le dernier. A trois heures trente-cinq, montre en main, l'arbitre siffle la fin du match.

Vainqueurs et vaincus quittent le terrain : pas la moindre arrogance chez les uns, pas le moindre dépit chez les autres. La lutte a été chaude, mais courtoise. Et chacun est heureux en songeant aux beaux coups qu'il a donnés ; chacun a aussi le secret espoir que ses prouesses auront attiré l'attention du « reporter », et figureront au rapport, dans le prochain *Bulletin* de « Saint-Vincent ».

J. L.

### Nouvelles de partout.

Nantes. — Comme aime à le dire le bon M. P., il est 4 heures 35 exactement, et ma garde est sur le point de finir. J'aurai tout de même le temps, avant 6 heures, de finir ma correspondance. Je l'ai commencée à 3 heures, en écrivant aux deux frères ennemis. Je vous laisse à les deviner. En ce moment, ma pensée va vers « Saint-Vincent », qui bientôt, dans quelques quarts d'heure, va se réveiller dans la prière. J'aime prier, avec nos petits amis, pour la France et pour les aînés de la bande qui, tous ces temps, sont en grand péril. Je suis heureux de penser au secours que valent à chacun d'eux les prières et les sacrifices de tous ces bons enfants...

Vous savez que j'ai été rejeté du 118<sup>e</sup>, comme inapte à l'infanterie. Mais il y a cinq mois de cela, et depuis j'ai pris bien des forces. L'exercice que je fais ici, tous les jours, développe de plus en plus les muscles de mes bras et de mes épaules. Tous les jours, il me faut porter, du sous-sol au premier étage, des seaux de café, de thé, de grands pots de lait et de soupe, d'immenses plats de viande et de légumes. Mes pensionnaires sont nombreux, et par suite, les plats sont grands et lourds. Quand les plats sont portés, commence la distribution. Les portions que nous livrons sont bien suffisantes ; mais l'appétit des Boches étant plus grand que les morceaux donnés, il est plaisant de voir « ces messieurs » venir, fût-ce en chemise, chercher un peu de rabiote... Pendant la distribution, j'essaie de placer les quelques rares mots d'allemand que je connais. Les Boches en font autant pour le français, et nous parlons ainsi une langue baroque, moitié française, moitié allemande, où les phrases n'ont jamais plus de quatre ou cinq mots, et où tous les verbes sont à l'infinitif...

Leur mentalité est toujours la même : supraboche. Le Kaiser est leur bon Dieu, ou presque, et le Kronprinz est tout près de son père dans leur estime. Tous se disent sûrs de la victoire ; les uns la reculent à deux ou trois ans, les autres la voient dans six ou huit mois. Ils reconnaissent qu'en ce moment ils n'avancent pas en France, qu'ils reculent même devant nos troupes ; mais qu'est-ce que cela ? C'est un flux et reflux inévitable et sans importance dans une si grande guerre. Bientôt, d'ailleurs, ce recul cessera, quand la Roumanie ayant subi le sort de la Belgique et de la Serbie, l'Allemagne tournera contre nous ses armées de choc. Le Boche qui m'expliquait cela, avec force gestes pour suppléer aux mots que je ne comprenais pas, osait affirmer que les Allemands ne sont pas plus méchants que les Français. Comme je lui rappelais les brigandages de leurs armées il niait tout ou à peu près. En Belgique, seulement, ils ont dû être durs, parce que les francs-tireurs leur tiraient dans le dos. Je me contentai de lui demander si les enfants de trois et quatre ans avaient aussi été enrégimentés en francs-tireurs. Parlant devant un Serbe de la Bosnie, qui déteste les Allemands et les Hongrois surtout, le même Boche affirmait que l'Autriche ne valait rien du tout, parce qu'elle n'est qu'une macédoine de peuples. L'Allemagne au contraire est une, et elle a de la discipline, et elle a surtout le Kaiser, comment donc pourrait-elle jamais être kapout ?...

Dimanche, je suis allé assister aux belles fêtes de Tours. Notre voyage fut très intéressant. Nous avons visité trois ou quatre églises, traversé la Loire sur deux ponts assez beaux, déambulé sur les grands boulevards et remarqué les statues de Balzac, Descartes, Rabelais, puis le monument des Morts pour la Patrie. Mais ce que nous avons fait, surtout, c'est de prier saint Martin de

sauver la France. Nous nous sommes unis aux pèlerins qui se pressaient dans la cathédrale et la basilique. Il n'y avait pas là de foule comme on en voit aux Pardons de chez nous. L'Eglise, tout de même, était pleine, et tous ces pèlerins, les uns venus de très loin, priaient avec grande ferveur. J'ai eu une pensée spéciale pour ceux de « Saint-Vincent » et j'ai demandé à saint Martin de faire de nous tous de bons soldats et des saints...

GABRIEL P.

27 Novembre 1916. — Nous voilà de nouveau en balade. Jamais départ si précipité. Quelques minutes à peine pour ramasser tout le matériel, et en route pour prendre les autos, qui nous ont amenés ici, hier soir, à 3 kilomètres de la patrie de Racine. Qu'allons-nous devenir ? Personne ne le sait. On fait une foule de suppositions. Va-t-on former des bataillons de marche pour la Serbie ? C'est l'opinion la plus commune et la plus probable. Il n'y a partir qu'un bataillon de marche pour la Serbie ? C'est l'opinion la plus commune et la plus probable. Il n'y a partir qu'un bataillon par régiment. Au ...<sup>e</sup> ils ont tiré au sort. Le bataillon de M. Pape reste en ligne... A bientôt des nouvelles plus précises.

ATHANASE L.

Un bonjour de Paris. J'ai profité de mes 24 heures de séjour dans la capitale pour faire une visite au Sacré-Cœur de Montmartre. Une foule nombreuse était prosternée au pied du Saint-Sacrement exposé solennellement. J'ai fait brûler un cierge et j'ai emporté une petite médaille du Sacré Cœur en souvenir de Montmartre. J'ai dit une prière pour tout « Saint-Vincent ». N'oubliez pas de me la rendre.

PIERRE K.

La santé est toujours bonne et le moral toujours bon... Me voilà sorti de la fournaise de V... Quatre jours de repos, après quatorze jours de tranchées : c'est bien gagné. Notre régiment n'a pas été bien éprouvé jusqu'ici. C'est pour cela peut-être qu'on va nous faire monter, cette fois, au fort de V..., où les contre-attaques boches sont fréquentes. Dans ce secteur, nous avons des abris tellement petits, que nous sommes obligés de rester toujours assis ; impossible de sortir dans la journée, sous peine d'être marmités. Ma grande consolation, au milieu de toutes mes peines et misères, c'est de penser que l'on prie pour moi à « Saint-Vincent » ; cela me rend fort, joyeux même. Mes camarades s'étonnent de me voir si heureux au beau milieu du danger.

YVES N.

22 Novembre. — C'est dans la cave de l'Evêché de V... que je vous écris ces quelques mots. Nous passons 48 heures dans la ville, et ce soir, nous devons monter en ligne. Nous y venons pour la troisième fois. En ce moment les bombardements ne sont pas aussi forts, et j'ai pu visiter une grande partie de la ville martyre. On peut dire que toutes les maisons ont souffert des bombardements ; de beaucoup de bâtiments il ne reste que des pans de mur. La cathédrale est aussi bien endommagée ; le toit est défoncé presque en entier ; les deux clochers sont à peu près intacts.

Le secteur semble plus calme qu'en Juin et en Août. Mais si les obus ne tombent pas si drus, en revanche, la boue est épaisse. Evidemment, il n'y a pas de tranchées. Déjà, dans la plaine, on enfonce dans « la mélasse » jusqu'à mi-corps. Que serait-ce, s'il fallait marcher dans les boyaux ? Enfin, ce soir, l'on verra ce que c'est. Comme toujours, j'ai bon espoir de revenir. Je me recommande aux prières de la Congrégation.

24 Novembre. — Je suis en ligne. Le marmitage est assez fort. Mais, encore une fois, notre plus grand ennemi c'est la boue. Vous aurez peine à y croire : pour arriver en ligne, nous nous attachons trois par trois, de façon que si l'un vient à s'enfoncer outre mesure, les autres s'en aperçoivent tout de suite et lui viennent en aide. Il y a le bon côté de la mélasse : quand un obus vient, il entre si profondément en terre avant d'éclater, que les éclats causent beaucoup moins de dégâts.

S'il m'arrive d'être blessé, j'ai l'assurance d'être évacué sans délai : mes amis Derven, Péron viennent d'échanger le fusil contre la Croix-Rouge de Genève ; ils sont aussi vaillants brancardiers qu'ils étaient bons combattants.

JEAN D'H.



PLACES DE COMPOSITIONS DU MOIS DE NOVEMBRE

Philosophie. — Physique : 1er, J. Cochard ; 2es, J. Cornic et F. Scalart. Rhétorique. — Thème grec : 1er, J.-M. Quélen ; 2e, J.-M. Coadou ; — Thème latin : 1er, J.-M. Coadou ; 2e, J.-M. Quélen ; — Dissertation : 1er, J.-M. Coadou ; 2e, F. Ladan.

Seconde. — Thème grec : 1er, L. Pondaven ; 2e, H. Cudennec ; — Thème latin : 1er, J.-M. Piton ; 2e, M. Larnicol ; — Dissertation : 1er, L. Pondaven ; 2e, C. Toscer.

Troisième. — Thème grec : 1er, R. Le Gall ; 2es, L. Le Pape et S. Durand ; 3e, Y. Dréau ; — Version grecque : 1er, Y. Dréau ; 2e, F. Mévellec ; 3e, J. Le Gall ; 4e, A. Guilcher ; — Vers latins : 1er, J.-M. Le Guellec ; 2e, R. Le Gall ; 3e, A. Guilcher ; 4e, L. Le Pape ; — Orthographe : 1ers, Y. Dréau et J. Gourlaouen ; 3es, R. Le Gall, J. Breton et R. Le Gall ; — Physique : 1ers, Y. Dréau et J.-M. Le Guellec ; 3e, M. Hervé ; 4e, J. Breton.

Quatrième. — Thème latin : 1er, J.-P. Le Gall ; 2e, F. Merceur ; 3e, C. Parcheminou ; — Narration : 1er, C. Parcheminou ; 2e, J. Nicolas ; 3e, J. Le Gac ; — Version grecque : 1er, J.-P. Le Gall ; 2e, J. Le Gac ; 3e, J. Nicolas ; — Anglais. 1er, F. Merceur ; 2e, J.-P. Le Gall ; 3e, C. Parcheminou.

Cinquième. — Narration : 1er, P. Hétet ; 2e, C. Le Bot ; 3e, J. Dubois ; 4e P. Daniélou ; — Analyse : 1er, F. Guédès ; 2e, J. Douguet ; 3e, Y. Bleuzen ; 4e, A. Kermel ; — Anglais : 1er, H. Barré ; 2e, Y. Bleuzen ; 3es, J. Douguet et J. Heydon ; — Grec : 1er, J.-M. Le Pape ; 2e, P. Le Quéau ; 3e, N. Kernéis ; 4e, Y. Méar.

Sixième. — Version latine : 1er, J. Henry ; 2e, Y. Baraër ; 3e, J. Mévellec ; 4e, G. Le Bec ; — Analyse : 1er, J. Henry ; 2e, G. Le Bec ; 3e, F. Trébaol ; 4e, L. Diquélou ; — Narration : 1er, G. Boussard ; 2e, J. Henry ; 3e, C. Nédélec ; 4e, H. Le Gall ; — Anglais : 1er, J. Mévellec ; 2e, G. Le Bec ; 3e, J. Henry ; 4e, A. Minou ; — Arithmétique : 1er, J. Jullien ; 2es, P. Barré, L. Jézéquel, C. Nédélec et G. Le Bec.

Septième. — Grammaire : 1ers, L. Roux et J. Colin ; 2e, J. Floc'h ; — Ecriture : 1er, A. Jézéquel ; 2e, J.-M. Salaün ; — Analyse : 1er, L. Didailler ; 2e, J. Colin ; — Histoire : 1er, L. Roux ; 2e, A. Jézéquel ; — Géographie : 1er, J. Colin ; 2e, P. Coadou.

Huitième. — Grammaire : 1er, J. Cannévet ; 2e, P. Marzin ; — Ecriture : 1er, P. Marzin ; 2e, P. Kernéis ; — Analyse : 1er, R. Chapalain ; 2e, J. Cannévet ; — Histoire : 1er, P. Marzin ; 2e, J. Cannévet ; — Géographie : 1er, P. Marzin ; 2e, R. Chapalain.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Abguillerm R., caporal fourrier C. M. E., 108e d'Infanterie, secteur 91.
Cornec C.-J., au 407e, Dépôt div., 12e Cie, en subsistance au 39e, 12e Cie, secteur 199.
Derrien A., camp des prisonniers de guerre, 4e Cie, groupe 18, à Cassel (Allemagne).
Frabotot F., 19e bataillon de Chasseurs, 25e Cie, secteur 5 A.
Gloux J., 77e, 2e Cie, 8e escouade, secteur 67.
Gorgeu J., signaleur au 116e, 3e bataillon, secteur 83.
Guilloux F., au 299e, 24e Cie, secteur 195.
Lavanant Y., section de Parc, 27, B. C. M., Paris.
Le Baut Jos., 45e, S. H. R., Lorient.
Le Ber Th., 48e, C. H. R., téléphoniste, secteur 74.
Le Garrec Ch., hôpital d'évacuation n° 11, annexe 2, secteur 3.
Le Meur M., 48e, C. H. R., secteur 74.
Léran, 116e, 3e Cent. d'Instruct., 34e Cie, secteur 63.
Messager, F., sergent au 109e, 9e Cie, secteur 117.



1er Janvier 1917.

Aux Maîtres et aux Élèves mobilisés de « Saint-Vincent », Bonne et heureuse année !

Mes chers Amis,

C'est le souhait que vous portait, il y a un an, jour pour jour, le premier numéro de notre Bulletin. Nous espérons que l'année 1916 verrait la fin de la guerre... (et du Bulletin), et que nous pourrions nous souhaiter un bon 1917 de vive voix à « Saint-Vincent » même. Hélas ! une fois de plus, il se trouve que nos prévisions ne se sont pas réalisées. La famille demeure dispersée, la dispersion même s'est étendue et s'étend encore de plus en plus tous les jours. Mais nous sommes, n'est-il pas vrai, de ceux qui espèrent, même contre toute espérance. Nous espérons, soumis à Celui dont la volonté sainte est la règle de toutes nos espérances, que cette nouvelle année sera meilleure et plus heureuse que l'année passée, et qu'elle vous apportera, avec la joie de la victoire, la joie du retour à la maison. Avec quel bonheur l'on reprendra la vie de famille, « la bonne vie » dans notre cher « Saint-Vincent », rendu lui-même à la liberté, et redevenu séminaire, pépinière florissante où grandiront plus nombreux et plus vigoureux que jamais les aspirants du sacerdoce, les futurs soldats du Christ, les futurs conquérants des âmes.

Ce souhait, nous le savons, est aussi le vôtre. « Oui ! mon Dieu ! écrit l'un d'entre vous, que l'année 1917 soit l'année de la paix ! Donnez-nous « Saint-Vincent », donnez à « Saint-Vincent » ses maîtres et ses élèves ! »

Prions et espérons.

Nouvelles de la Maison.

AU JOUR LE JOUR

4 Décembre. — Hier soir, le sermon traditionnel de M. Donnart, sur l'Apôtre dans les missions lointaines, et l'œuvre de la Propagation de la Foi.

9 Décembre. — Lendemain d'un jour inoubliable. Jamais la fête du 8 Décembre n'a été plus belle à « Saint-Vincent » !

Le matin, la messe de communion. Les chants si pieux et si doux préparent nos cœurs à la rencontre avec Jésus : « Pleins d'un respect mêlé de confiance... Recueille-toi, mon âme, adore et fais silence : Il va venir ! Il va venir... » Tous allant recevoir le même Dieu dans une âme toute pure, toute ardente. Oh ! les moments délicieux qui suivent la venue de Jésus ! L'on prie, l'on chante : la prière est un chant, le chant est une prière. Quelle bonne action de grâces en commun ! En commun aussi, pour finir, trois Pater et trois Ave : pour l'Eglise, pour la France, pour nos maîtres et condisciples soldats.

A 9 heures, réception des nouveaux congréganistes. Cette cérémonie est toujours émouvante. Elle éveille de si délicieux souvenirs !... Puis, à cette époque, n'y a-t-il rien d'auguste à voir consacrer chevaliers de Marie ceux-là qui, peut-être, bientôt seront soldats de France ? Il me semble aussi que la consécration de notre adolescence à Marie est comme le préliminaire naturel de la consécration que nous ferons un jour de toute notre vie au service de Jésus-Christ et des âmes. Ad Jesum per Mariam. O Marie ! gardez tous ceux qui viennent de se vouer à vous, et gardez aussi leurs aînés ! « Ecce quam bonum et quam jucun-

*dum habitare fratres in unum!* » Oui, tous frères, parce que tous enfants de la même Mère. Enfants de Marie! Le beau titre! Le P. Léna l'a fait ressortir admirablement dans son allocution du matin. « Le fils doit ressembler à sa mère; notre Mère est toute sainte, toute pure; soyons saints, soyons purs: dans notre corps, dans notre cœur, dans notre âme, dans notre intelligence, dans notre volonté. Nous nous sommes donnés à Marie tout entiers; ne nous reprenons jamais. Elle nous sanctifiera, elle nous purifiera; elle nous gardera purs et saints... toujours.

A 10 heures, la grand'messe. M. Bossus, passé maître dans l'art de faire plaisir, a voyagé toute la nuit pour nous faire l'agréable surprise de venir nous chanter la messe du « Pardon ». La vie des camps lui a donné quelques cheveux blancs de plus, mais n'a nullement altéré sa voix chaude et prenante. Il chantait comme il chantait... à ravir.

Jamais, la chapelle n'a été plus magnifiquement ornée. L'autel était superbe dans sa parure toute blanche de chrysanthèmes, de lilas, d'œillets, et de roses... des roses naturelles. Merci, à celui et à celle qui font bénéficier « Saint-Vincent » d'une générosité qu'aucune difficulté n'arrête: les serres de Quimper ont fourni les chrysanthèmes, les œillets et les lilas; un jardin de Nice a fourni les roses...

C'est une banalité que de louer le chant de « Saint-Vincent ». La chorale s'est surpassée, à la Messe, dans l'*Ave Verum* de Josquin des Prés, et aux Vêpres, dans le *Magnificat* en faux-bourdon de M. Mayet.

Après vêpres, répit. M. Bossus — il vous le dira lui-même, sans doute, mais je veux vous le dire avant lui — a dû se prêter (ce qu'il a fait d'ailleurs de très bonne grâce), à arbitrer un match sensationnel entre notre première et notre seconde équipe. Il a trouvé que nous sommes « bons » et nous a fort complimentés, ce qui est bien, et nous a payé « roquille générale », ce qui est très bien aussi.

Mais la fête, comme vous le savez, a lieu surtout le soir. Après le chant du cantique traditionnel :

« Montez vers la voûte étoilée,  
Hymnes pieux, et suaves accords  
En l'honneur de l'Immaculée... »

le P. Léna monte en chaire. Avec une éloquence enflammée, d'une voix qui vibre tout l'amour de son cœur d'apôtre de Marie, il nous fait un exposé merveilleux du dogme de l'Immaculée Conception. Il nous en montre la nature, l'excellence et les effets, dans un langage qui ravit nos esprits et nos cœurs... Marie est toute belle, toute immaculée, et par cela même elle est toute riche, toute bonne, toute puissante. Nous devons, étant les enfants et les serviteurs d'une Mère sans tache, mettre dans notre vie, autant qu'il dépend de nous, la pureté, la beauté, l'harmonie, la sainteté qui éclatent dans toute la vie de Marie.

C'est la grâce que nous demandons, pendant le Salut du Saint-Sacrement. La schola chante *a capella* le pieux et émouvant « *O vos omnes* » de Vittoria... les têtes s'inclinent sous la bénédiction de Jésus... puis toutes les voix et tous les cœurs s'unissent pour un dernier cantique à la Vierge — un cantique breton — « *Ni ho salud, stereden vor...* », qui traduit parfaitement les sentiments qui remplissent nos âmes, à la fin de cette belle journée :

« Grit ma vezo hor buez pur,  
Preparit d'eomp an hent assur,  
Ma vezimp, o velet Jesus,  
Eun deiz, ganeoc'h bepred eurus. »

10 Décembre. — Décidément, nous avons toutes les chances, ce soir. D'abord M. le Supérieur nous a annoncé que les vacances commenceront le samedi 2 Décembre. On le souhaitait, on n'osait pas l'espérer. Il y a une ombre, cependant: on ne verra pas encore la messe de minuit à « Saint-Vincent ». Puis l'usage est désormais établi que tous nos professeurs: aumôniers, officiers, sous-officiers et soldats, qui viennent du front, nous fassent une sorte de conférence, et M. Bossus n'a eu garde d'y manquer. Il nous a parlé, dans un langage pittoresque, de l'artillerie française, de l'aviation, du tunnel où il remplissait son ministère, des souffrances et du courage des petits soldats de France, un peu de tout, mais hélas! de tout brièvement.

15 Décembre. — Rencontre, sur notre terrain de Kerlic, de l'équipe première de « Saint-Vincent » et de l'équipe première de « Saint-Yves ». Nous l'emportons, mais tout juste: 2 à 1.

18 Décembre. — Les compositions et les examens battent leur plein. Il est temps que viennent les vacances. Une question nous préoccupe: quel jour aura lieu la rentrée? Les uns disent le 4, les autres le 6 Janvier. J'ai une bonne raison — depuis la récréation de midi — de croire que ce sera après le 4 et même après le 6. Casi pense comme moi.

21 Décembre. — Match de revanche, entre les équipes sus-dites, sur le terrain de « Saint-Yves ». Nous triomphons encore, et d'emblée, cette fois: 8 à 1...

22 Décembre. — M. le Supérieur nous annonce, pour demain, la visite de Monseigneur l'Evêque.

L. G.

### La visite de Monseigneur Duparc à « Saint-Vincent ».

Suivant la tradition, une tradition aussi vieille que « Saint-Vincent » et bien chère à nos cœurs, Monseigneur Duparc est venu, le 23 Décembre, veille de notre départ en vacances, échanger avec ses Petits Séminaristes ses vœux de bonne année. Il est d'usage aussi que ce jour, en présence de Sa Grandeur, l'on proclame les résultats des examens trimestriels. Tout s'est accompli conformément à la coutume.

A 3 heures, nous nous rendons dans la Salle des Fêtes. La décoration en est bien simple: de chaque côté du théâtre, un massif de fleurs blanches et rouges qui se détachent sur un fond de feuillage vert. Monseigneur arrive et va s'asseoir sur la scène, ayant à sa droite M. le Supérieur, et à sa gauche M. Donnart, notre sympathique professeur de Mathématiques.

La musique vocale chante le cantique breton: « *Ni ho salud stereden vor* », harmonisé par M. Mayet: l'on ne saurait imaginer rien de plus doux et de plus harmonieux.

Quand les derniers accords se sont éteints, M. le Supérieur lit les places d'Examen: les notes sont bonnes, nous avons bien travaillé; nous avons mérité nos vacances.

Jean Guillou, élève de Philosophie, se présente alors devant Monseigneur, et exprime, d'une façon parfaite, les sentiments dont nous sommes tous animés: c'est du plus profond de nos cœurs que nous promettons, avec lui, d'être plus pieux et plus laborieux encore que par le passé...

« MONSEIGNEUR,

» C'est un bonheur bien grand pour les élèves du Petit Séminaire de recevoir la visite de Votre Grandeur, et la marque de paternelle bienveillance que vous leur donnez en venant passer quelques instants parmi eux, leur va droit au cœur. Ils vous en expriment leur reconnaissance et vous prient, Monseigneur, d'agréer aujourd'hui leurs vœux de bonne année. Que le divin Enfant, dont nous allons bientôt célébrer la naissance glorieuse, répande sur vous l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions!

» A nous, Monseigneur, se joignent par la pensée nos camarades si nombreux que la France a appelés à la servir et qui, malgré la distance qui les sépare, sont de cœur avec nous et sont pénétrés pour Votre Grandeur des mêmes sentiments d'affection, de respect, et de vénération.

» Bientôt, Monseigneur, plusieurs d'entre nous devront encore quitter la sainte Maison qui les abrite pour suivre leurs aînés dans les casernes et ensuite sur les champs de bataille. Ils tâcheront d'être dignes de leur école « Saint-Vincent », dignes de leurs aînés, dignes du diocèse de Quimper; fidèles à l'esprit de leur vocation, ils s'efforceront, par leurs bons conseils et leurs bons exemples, de faire respecter autour d'eux et de faire aimer Notre Seigneur Jésus-Christ, Celui à qui est dû tout honneur et toute gloire, Celui dont le secours nous est indispensable pour triompher de nos ennemis.

» Quant aux autres, Monseigneur, ceux que leur âge n'appelle pas encore au secours de la Patrie et qui resteront à « Saint-Vincent », ils continueront, comme par le passé, et plus encore si c'est possible, à prier, à travailler, à offrir à Dieu leurs peines et leurs sacrifices pour le salut de la France. Plus nos épreuves durent, plus nous comprenons la nécessité de la prière et de la pénitence. Et quand nous voyons nos aînés souffrir du froid dans la boue des tranchées, affronter si vaillamment la mort, tous les jours; quand nous voyons les maîtres qui nous sont restés s'imposer de gaieté de cœur une tâche des plus laborieuses

pour suppléer ceux qui sont partis, nous serions vraiment bien coupables si nous reculions devant l'effort, si nous ne mettions dans notre vie d'écoliers un peu plus d'ardeur et de générosité.

» La guerre a déjà fait de larges brèches dans les rangs du clergé. Il faudra remplacer ceux qui sont tombés ; et comme vous nous le disiez dans votre allocution du jour des Prix, on devra trouver, pour l'immense travail de restauration qui s'imposera après la guerre, des ouvriers à l'âme bien trempée, vaillants et généreux, qui soient à la hauteur de leur tâche et qui se dépensent, sans compter, à raffermir dans notre pays la vie chrétienne, qui seule peut assurer sa force et sa grandeur.

» C'est là aussi, Monseigneur, nous le savons, le vœu de Notre Saint Père le Pape Benoît XV qui, dans une réunion à laquelle vous avez eu le bonheur d'assister, a prononcé ces paroles qui ont réjoui le cœur de tous les bons Français : « *Utinam renoventur gesta Dei per Francos !* » Oui, la France doit rester la Fille aînée de l'Eglise, elle doit rester la nation noble, chevaleresque, qui mette son épée au service du droit, la nation généreuse qui vienne au secours de toutes les misères, et qui, à toutes les bonnes œuvres offre son concours le plus large et le plus empressé.

» Pour répondre au désir de Notre Saint Père le Pape, nous promettons, Monseigneur, de nous efforcer, pendant que nous serons dans cette maison, de donner pleine satisfaction à nos maîtres par notre piété, notre amour du travail, notre docilité, afin de préparer ainsi nos âmes à recevoir les grâces dont elles ont besoin, pour que nous puissions plus tard contribuer un peu à faire aimer Notre Seigneur Jésus-Christ, à étendre son règne sur la terre. Et pour que nos résolutions soient plus efficaces, nous vous prions, Monseigneur, de nous donner votre paternelle bénédiction. »

Monseigneur revient de son voyage *ad limina Apostolorum*, il ne peut pas ne pas nous entretenir de Rome et du Pape. Le « compliment » qu'il vient d'entendre lui en fournit tout de suite l'occasion. « Saint-Vincent » a tenu, cette année, comme il y a quatre ans, à écrire à Sa Sainteté une adresse latine. Cette adresse, dit Monseigneur, est comme le compliment ; tous deux sont parfaits, pleins de beaux sentiments fort bien traduits. Il n'y a entre eux qu'une différence : l'un est écrit dans un français académique, l'autre dans un latin cicéronien. Monseigneur puise alors, dans la masse des impressions qu'il a rapportées de Rome, les souvenirs qui se rapportent à son Petit Séminaire. Le Saint-Père lui témoigna une grande bienveillance pour ses Séminaristes, grands et petits, et ressentit une grande joie à l'entendre dire que, malgré la guerre, le Petit Séminaire était florissant et donnait de belles espérances pour l'avenir... Il nous raconte la visite qu'il fit à un petit séminaire italien, au cours d'une excursion à Subiaco, où l'on admire encore les restes du premier monastère fondé par saint Benoît, le *Protocœnobium*. A un détour du chemin, il se trouva tout à coup en face d'une grande porte grillagée donnant sur une cour, où toute une nuée de petits moines, portant soutane et calotte, prenaient bruyamment leurs ébats. Nous apprenons, à notre grand étonnement, qu'en Italie les petits séminaristes, comme les grands, portent la soutane et même la tonsure. Dès que la bande joyeuse aperçoit Monseigneur, c'est le silence le plus complet, et une course précipitée vers la grille, au grand scandale du vieux moine surveillant. La porte s'ouvre, c'est à savoir qui baisera le premier la main de l'Evêque et recevra sa bénédiction...

Monseigneur nous dit aussi le pèlerinage ému qu'il fit à la Catacombe de Sainte-Domitille, où reposent les corps des saints Nérée et Achillée, et songeant à l'héroïsme de ces jeunes gens de notre âge tombés en martyrs, il nous exhorte à les suivre dans le chemin de la vertu et du sacrifice. « Les temps sont tristes pour l'Eglise et pour la France. Il faut que vous, les jeunes, vous fassiez vos âmes belles et fortes comme les âmes de ceux qui luttent et qui meurent sur les champs de bataille. Voici que vous allez, pour quelques jours, au repos, à la liberté ; il faut que les vacances soient des vacances de guerre... Reposez-vous, mais surtout reposez vos parents, ils souffrent, ils se sacrifient, ils se ruinent peut-être ; prenez part à leurs souffrances, à leurs sacrifices, et sachez leur épargner les moindres dépenses qui ne seraient pas indispensables.... Vous voulez être libres : eh bien ! allez librement, spontanément vers la vertu, vers la piété, c'est ainsi que vous tremperez votre caractère. La guerre vous guette aussi peut-être ; soyez des hommes, dès maintenant, afin de faire facilement, un jour tout votre devoir de Français et de chrétien. »

Monseigneur nous recommande aussi tout spécialement d'aimer de plus en plus fortement le Pape, de prier pour lui, et, au besoin, de le défendre contre les méchants qui le calomnient et l'injurient. Le Pape aime la France, il l'aime d'un amour de prédilection, c'est la vérité, et il faut que la voix de la vérité couvre la voix du mensonge.

Monseigneur a parlé pendant trois quarts d'heure, qui ne nous ont paru que quelques minutes, quelques minutes bien courtes. Il termine en nous disant tous ses regrets de n'avoir pu nous apporter le témoignage écrit de la bienveillance de Benoît XV ; ce témoignage viendra peut-être... pendant les vacances. Pour augmenter nos chances, Monseigneur déclare ajouter un jour de plus à nos dix jours réglementaires, en son propre nom, et un autre jour au nom du Pape. Cela mène du jeudi 4 au samedi 6. Et comme l'on ne rentre jamais un samedi, et moins encore un dimanche, il fixe la rentrée au lundi 8. Les plus gourmands sont plus que satisfaits. C'est une explosion d'applaudissements.

M. Mayet fait exécuter un chant patriotique de Chaminade. Le premier morceau était une prière, celui-ci est une marche guerrière, au rythme entraînant, qui se termine par un cri d'espérance et de victoire.

« Allons, vite ! faites-nous place !  
Place ! c'est la France qui passe  
Flotte, drapeau,  
Sur le coteau d'Alsace...  
Place ! c'est la France qui passe.  
Flotte, drapeau, flotte bien haut ! »

Nous nous jetons à genoux pour recevoir la bénédiction épiscopale. Monseigneur passe dans nos rangs, et s'en va, réconforté assurément par le respect et l'affection de ses Petits Séminaristes.

Plaise à Dieu de le combler de ses grâces et de rendre son ministère chaque jour plus efficace, afin que, par lui, Jésus-Christ soit de plus en plus loué et aimé.

J. B.

### « Saint-Vincent » et le Pape.

Nous avons pensé qu'il serait agréable au Souverain Pontife Benoît XV, au milieu des peines et des angoisses qui l'accablent en ce temps, de recevoir le témoignage officiel de la profonde vénération, en même temps que de l'affection sympathique que ressentent pour lui dans le plus intime de leur cœur les Elèves du Petit-Séminaire de Quimper.

Mais Rome est bien loin ; puis, comment aborder le Pape ?

Notre vénéré et affectionné Evêque a bien voulu, pendant son séjour à Rome, à l'occasion de son voyage *ad limina*, servir d'intermédiaire entre Sa Sainteté et les Petits Séminaristes de « Saint-Vincent ».

Au nom de tous ses condisciples, J.-M. Coadou, élève de Rhétorique, a rédigé l'adresse suivante :

BEATISSIME PATER,

Omnes nos, Seminarii minoris diœcesis Corisopitensis alumni, uno animo ad pedes tuos humiliter procumbentes, te maximâ veneratione reveremur. Scimus enim nullum his in terris officium tuo præclarior esse officio, quia Dei vicarius es et omnes regis animas quas sanguine suo redemit JESUS. Agnoscimus et profitemur tibi a Christo catholice Ecclesiæ gubernacula commissa fuisse.

Si consideramus quantâ dignitate præditus sis, nostros quidem animos verecundia capit. Si conspiciamus vero quanta sit benignitas tua, excussâ cito verecundiâ, jam non dubitamus ad te accedere tibi que nostram in te pietatem testificari.

Sacerdotio plerique studemus, et ad Dei altaria adire cupimus. « Messis quidem multa, operarii autem pauci », ait Dominus. Ora, reverendissime Pater, ut nobile propositum firmiter teneamus, utque Dei in arvis plurimum aliquando ad animarum salutem proficiat ministerium nostrum.

Abhinc duos annos, Europæ omnes fere gentes, immani flagrant bello, in quo innumerabiles quotidie cadunt viri. Rati sumus et tibi acerrimum illis mærorem afferri calamitatibus. Tu strenuorum frater es Italarum ; tu Galliæ præcipue indulges, quæ Ecclesiæ primogenita est filia ; tu, velut ipse Deus, omnium hominum et pastor es et pater.

Beatissimus Pius Decimus, in cujus pontificatus vicem succedis, omni ope atque operâ enixus est ut populi ab armis abstinerent ; tu quoque illos adducere voluisti ut ab armis, æquis condicionibus, discederent.

Nonnulli tamen improbi indigne tibi maledixerunt, et quidquid ad reparandam pacem tentasti in deterius traxerunt.

Nos autem, quo magis isti infamiam tibi inferre conantur, eo magis in te studium habere volumus et majore in dies te caritate amplecti.

Gratias tibi toto pectore agimus quod peculiarem contulisti benevolentiam erga Galliæ milites a Germanis captos, quorum alios in Germaniâ incolumes asservatos tutelâ protexisti, quorum ut alii, ægroti vel vulnerati, in patriam reducerentur impetrasti.

Efficiat Deus, intercedente Beatâ Virgine Mariâ quam, te auctore, Reginam pacis vocamus, ut jam mater propter filium, liberi propter patrem, uxor propter conjugem in discrimine versatum angoribus non conficiantur. Efficiat ut jam templa sua non diruantur, ut urbes ferro et igne non vastentur, utque mox pace fruamur quæ diris calamitatibus finem imponat, quæ tuæ ac nostræ patriæ maximæ sit laudi.

Dum ergo fratres et amici et propinqui et condiscipuli nostri audacter et fortiter in acie pugnant ; dum sanguinem suum pro patriâ liberaliter profundunt, nos, orando, laborando, magistris parendo virtutemque colendo, a Deo impetrare conamur ut iis fortuna belli secunda sit, utque mox victoriæ compotes sint.

Utinam, brevi tempore, omnia a bello quieta fiant et mundus fidâ pace fruatur !

Interim, ad pedes tuos, unâ cum dilectissimo Episcopo nostro, humiliter provoluti, Apostolicam benedictionem nobis impertias petimus et obtestamur.

Cette adresse a été expédiée à Monseigneur Duparc, au Séminaire Français de Rome, au commencement de Décembre. Monseigneur comptait la remettre lui-même directement au Saint-Père, au cours de la nouvelle audience qu'il espérait obtenir avant son départ. Cette audience n'ayant pu avoir lieu, Monseigneur confia notre Lettre aux bons soins de l'un des familiers du Saint-Père... et nous attendîmes la réponse...

Monseigneur aurait bien voulu la tenir, cette réponse, le jour où il est venu recevoir nos souhaits de bonne année et nous offrir les siens. Nous comptions, nous, qu'il l'avait déjà reçue et qu'il attendait ce jour pour nous la communiquer lui-même. Il ne put que nous exhorter à patienter encore. Ce fut une déception pour nous. Ce fut une autre quand il nous laissa entrevoir que, peut-être, le Saint-Père ne répondrait pas à notre Lettre, pour la bonne raison que, durant la première audience, le Petit Séminaire avait été, pendant un bon moment, l'objet de la conversation entre le Pape et l'Evêque, et que le Pape, heureux d'entendre que nous étions les fils très soumis et très aimants de Sa Sainteté et de Sa Grandeur, nous avait bénis plusieurs fois tout particulièrement.

Notre chagrin ne fut pas de longue durée. Le lendemain soir, en effet, Monsieur le chanoine Pilven, secrétaire de l'Evêché, apportait à « Saint-Vincent » la Lettre que Sa Sainteté avait chargé son secrétaire d'Etat, Son Eminence le Cardinal Gasparri, d'écrire à Monseigneur Duparc, pour lui dire toute la joie qu'il avait éprouvée à lire l'Adresse des Petits Séminaristes de Quimper. Cette lettre du Pape était accompagnée d'une autre signée du Secrétaire des Affaires extraordinaires, celui-là même qui avait remis l'Adresse « entre les augustes mains du Saint-Père ».

Voici ces deux lettres, qui seront conservées précieusement, comme un trésor, dans les archives de la Maison :

SEGRETERIA DI STATO

« Dal Vaticano, 8 Dicembre 1916.

DI SUA SANTITÀ

» MONSEIGNEUR,

» J'ai reçu votre bonne et honorée lettre du 5 Décembre, et je me suis fait un plaisir de remettre entre les augustes mains du Saint-Père l'adresse latine rédigée par les élèves de votre Petit-Séminaire Saint-Vincent, de Quimper.

» Il m'est très agréable de transmettre à Votre Grandeur la réponse ci-jointe que Sa Sainteté a daigné vous faire adresser à ce sujet, et je saisis avec empressement l'occasion qui m'est offerte de vous renouveler, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement en Notre Seigneur.

» J. TEDESCHINI.

» A Sa Grandeur Monseigneur Adolphe-M. Duparc, évêque de Quimper et de Léon. »

SEGRETERIA DI STATO

Dal Vaticano, 8 Dicembre 1916.

DI SUA SANTITÀ

ILL<sup>me</sup> AC REV<sup>me</sup> DOMINE,

*Redditæ Seminarii tui minoris alumnorum litteræ mirum quam gratæ Pontifici extiterunt.*

*Per eas siquidem adulescentes luculentissime ostenderunt non modo tam arcto in suis animis fœdere fidem pietatemque vinciri ut summum, quo Christi Vicarium colunt, obsequium, amori in Patrem suavissimo non obstat, verum etiam se, iugi vocationem sanctam memoria prosequutos, enixis viribus adlaborare ut, ad virtutem iam a teneris annis informati, digne aliquando sacerdotali ministerio perfungantur.*

*Uti autem se tanta filiorum pietate fultum sentiens haud parvum Pontifex expertus est dolorum levamen, quibus nunc temporis cum immani bello tum improborum perversitate premitur, ita Pastoris oculis tam lætam Apostolorum Segetem complexus non potuit quin maximam lætitiâ caperet, certamque simul spem iniret eos delato sibi muneri, augmentibusque in dies necessitatibus non defuturos, labentemque in animis hominum fidem opere verboque excitatam confirmaturos. Quam ob rem Sanctitas Sua, tibi Seminarii que Moderatoribus ac doctoribus de sollerti gratulatur studio, quo in fingendis adulescentium mentibus animum haud frustra, Deo favente, contenditis : alumnos vero ex animo cohortatus ne industriam operamque vestram unquam in posterum fallant, neve Deum precibus fatigare cessent ut optatam tandem fractis exitiali bello populis pacem largiatur, Apostolicam eisdem Benedictionem paternæ simul Suæ benevolentiae testem ac vocationis, pietatis, disciplinæque munimen peramanter impertitur.*

*Ipse autem, opportunam occasionem nactus, existimationis maximæ in te meæ sensus lubens aperio, meque Amplitudini tuæ profiteor*

Addictissimum

P. Card. GASPARRI.

Les Directeurs, les Professeurs et les Elèves de « Saint-Vincent », se prosternent très humblement aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ pour recevoir sa paternelle bénédiction, et lui témoigner, une fois de plus, leur parfaite et entière soumission à toutes ses volontés et à tous ses désirs. Puisse cette bénédiction demeurer toujours sur notre Maison afin que, d'année en année, il y lève une

« luxuriante moisson d'Apôtres », pour la plus grande joie du Pasteur du diocèse de Quimper et du Pasteur de l'Eglise universelle.

### Citations et Promotions.

M. J. Foll avait été proposé pour la médaille militaire pour sa conduite héroïque avant, pendant et après la prise du fort de Vaux. La proposition ne rencontra d'obstacle ni à la Brigade, ni à la Division, ni au Corps d'Armée, ni même à l'Armée ; mais elle a été bloquée au Ministère. La proposition pour la médaille militaire a été transformée en citation à l'Ordre de l'Armée octroyée par le général Nivelles lui-même :

« Le général commandant la 2<sup>e</sup> Armée cite à l'Ordre de l'Armée : Foll, Charles-Joseph, aumônier au 118<sup>e</sup> d'Infanterie. Au cours des journées du 30 Octobre au 3 Novembre 1916, s'est montré admirable de dévouement ; plein d'allant, n'a pas hésité à se porter en première ligne dans un secteur soumis à un bombardement extrêmement violent, pour donner les secours de son ministère. Quoique blessé en allant chercher le corps d'un aspirant tué, a continué d'exercer ses fonctions, refusant de se faire évacuer. »

Auguste Cloastre, aspirant à la 7<sup>e</sup> compagnie du 118<sup>e</sup> : « Sous-officier courageux, énergique, modèle de courage et de sang-froid pour la troupe qu'il a su maintenir en position sous un violent bombardement. Avec le plus grand mépris du danger et une activité inlassable, s'est employé à organiser la première ligne. Est tombé glorieusement, frappé d'un éclat d'obus, le 30 Octobre. » — (Ordre de l'Armée.)

L'aspirant Jean Colin vient d'être promu sous-lieutenant pour sa belle conduite à Verdun.

### Nouvelles du front.

20 Décembre 1916. — Me voilà revenu à mon paysage lunaire à trous de marmites, aux collines arides, aux arbres débranchés, témoins de la « lutte ardente et grave » dont ils furent les spectateurs impassibles. Le calme est revenu dans cette région dévastée. La dernière avance de nos troupes a donné un peu de tranquillité à nos Bretons d'origine ou d'adoption, et s'ils ont toujours à craindre la méchante marmite qui peut venir les surprendre dans leurs niches, ils ont surtout à redouter la morsure du froid et la gelure des pieds.

Ma pensée se complait à revivre les trois jours trop vite écoulés, que j'ai passés à « Saint-Vincent ». Je suis arrivé en permission pour la fête du 8 Décembre. Cela m'a permis d'entendre de beaux chants, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps. M. Mayet a eu la délicatesse de me jouer, comme Offertoire, un chœur des *Béatitudes* qu'il savait m'être particulièrement cher. J'étais ravi. Aussi, me suis-je appliqué à chanter la Préface de ma meilleure voix. Ai-je été à la hauteur de la tâche ? L. G. dira, sans doute, que j'ai très bien chanté, mais je me méfie de ce petit bonhomme-là !

L'après-midi, je ne pouvais faire mieux que d'aller arbitrer un match de foot-ball. « Chassez le naturel, il revient au galop. » On avait organisé à mon intention une rencontre entre la première et deuxième équipe, et je dois reconnaître que si l'un des teams a triomphé, ce n'est pas sans difficulté. Pendant longtemps, le succès fut incertain et la débâcle ne se produisit que dans la seconde mi-temps.

Pour rendre compte de ce match, il me faudrait la plume de Per, et Per n'était pas là. Féliciter les vainqueurs pourrait déplaire aux vaincus et je ne puis me résoudre à cela. La deuxième équipe peut, d'ailleurs, déclarer qu'elle aurait dû rentrer deux buts de plus, et même qu'elle a longtemps dominé ses adversaires, ce qui est vrai ; aussi, unissant les deux équipes sous la même élogé, je me borne à déclarer que j'ai été réellement surpris de constater que l'« E.-S.-V. » avait de si bons joueurs.

Et dire que, jadis, quelques-uns prétendaient que l'« E.-S.-V. » ne vivait que par son vieux directeur. *Vanitas vanitatum !* Sans doute, Jean Cochard est de la vieille école, mais qui donc apprit aux frères Henry à jongler de la tête avec la balle, à Cornic à faire ses passes précises, à Derrien à profiter des occasions favorables ? Et Casimir Marec ? — Comment ! C'est de la première équipe ? — Eh !

oui, il ferait même un excellent joueur s'il avait un peu plus de poids, mais il grandira et alors !...

La partie fut courtoise. Pas de brutalité, pas de crocs-en-jambe, pas d'entorses. Ce fut un match idéal. Il ne me reste plus qu'à souhaiter à ces « Jeunes Grenats » des succès qui fassent oublier les succès de leurs aînés.

Et ce fut ma première journée. Le *Bulletin* n'a pas assez grand format pour me permettre de donner le détail des deux autres jours que j'ai passés à « Saint-Vincent ». Qu'il me suffise de dire que ce furent les meilleurs moments de ma permission.

J'ai quitté Quimper, le lundi matin, ayant encore dans les oreilles le dernier chant que j'avais entendu la veille, chant de confiance et d'espoir : « *Tua est potentia, tuum regnum. Domine, tu es super omnes gentes, da pacem, Domine, in diebus nostris* ». Que Dieu entende cette prière et ramène ceux qui restent à notre chère Maison de « Saint-Vincent » !

HUBERT B.

— Je relis le *Bulletin* de Novembre à 11 heures du soir. Je suis de garde, et mes fiévreux sont bien impatients. Mais les pieds au feu et la « Lettre » en main, je m'estime très heureux, tandis que, dehors, la neige tombe à gros flocons.

Tiens ! mais l'on dirait que Yves P. veut décrire mon état d'âme. C'est ça, c'est tout à fait ça que je ressens loin de chez nous. Je crois, d'ailleurs, que, formé pendant trois ans à l'école d'un tel maître, je dois avoir ses sentiments. *Qualis magister, talis discipulus*. Mais je ne saurais m'exprimer avec tant d'aisance, de nuances et de clarté.

Moi aussi, j'étais de cœur avec vous tous, pendant ce voyage à travers les plus belles provinces de France... Toute la soirée du 3 Novembre, nous voyageâmes en Bretagne : compartiment silencieux, figures tristes : regret de quitter ses parents, de quitter la Bretagne chérie. Tous les fronts se découvrent pour saluer sainte Anne d'Auray. Puis les rayons rouges du soleil couchant illuminent les marais de la campagne redonaise. « Dors, dors, ma Bretagne chérie, le soir sur toi descend silencieux. » Et dans cette paix, troublée par un léger souffle qui ride les eaux et courbe les joncs, j'envie le sort de ceux qui n'auront pas à quitter le sol breton...

Le jour se lève sur une vaste plaine allongée qui se poursuit, se poursuit jusque par delà l'horizon. Plus d'ajoncs ni de genêts, plus de nuages gris. Un soleil dur, des arbrisseaux rouges, des peupliers dorés, un large ruban moiré resserré entre des coteaux crayeux : c'est l'Anjou... Puis vient la Touraine : même aspect ; les peupliers seuls changent : ils n'ont plus de feuilles ; il semble qu'il y ait moins de vie dans la nature ; mais en revanche, quels beaux châteaux perchés sur les coteaux qui dominent la Loire !

J'ai le plaisir de voir le soleil se coucher encore dans les marais... Nous traversons la Sologne, nous voyons des tourbières où des poules d'eau barbotent... Nous avons franchi une partie de la Bourgogne pendant la nuit, et nous nous réveillons sur les rives de la Marne. Salut, ô rivière qui fus le témoin de combats si glorieux pour nos armes !

Nous débarquons dans une vallée qui me rappelle la vallée du Stéir. C'est là que j'établis mes pénates. Ma salle de visite est établie dans une ancienne étable à porcs. L'habit militaire rend ingénieux le moins débrouillard des poilus, et de cette étable on a fait une chambre très convenable. L'infirmerie est installée dans une ancienne salle d'école libre : les malades y sont bien.

Beaucoup des remèdes doivent être préparés par nos soins, et je me crois toujours à cette époque où M. Garrec nous enseignait la confection du HgO<sup>2</sup> et les propriétés du MnO<sup>4</sup> (ceci pour les philosophes).

Par ailleurs, beaucoup de pansements...

Et après une journée bien remplie, on va se coucher dans un... lit ou quelque chose d'approchant. La longueur de la paille est insuffisante, et mes pauvres pieds nagent dans le noir et le vide ; je tâche de les réchauffer à la chaleur de tisons fumeux... Aussi mes trottoirs prennent cette couleur indécise que revêtent les andouilles pendues dans une cheminée.

F. G.

### PLACES D'EXAMEN ET D'EXCELLENCE

Classe de Philosophie. — Examen : 1<sup>er</sup>, F. Scalart ; 2<sup>es</sup>, J. Cochard et N. Person ; — Excellence : 1<sup>er</sup>, J. Cochard ; 2<sup>e</sup>, F. Scalart ; 3<sup>e</sup>, N. Person.

**Classe de Rhétorique.** — *Examen* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Quélen ; 3<sup>es</sup>, T. Keraudren et J. Henry ; 5<sup>e</sup>, L. Gargadennec ; 6<sup>e</sup>, M. Ménez ; — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Quélen ; 3<sup>e</sup>, J. Henry ; 4<sup>e</sup>, T. Keraudren ; 5<sup>e</sup>, F. Ladan ; 6<sup>e</sup>, L. Gargadennec.

**Classe de Seconde.** — *Examen* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; 3<sup>e</sup>, J. Henry ; 4<sup>e</sup>, J. Morvan ; 5<sup>e</sup>, M. Larnicol ; 6<sup>e</sup>, H. Cudennec ; — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; 3<sup>e</sup>, J. Henry ; 4<sup>e</sup>, J. Morvan ; 5<sup>e</sup>, M. Larnicol ; 6<sup>e</sup>, H. Cudennec.

**Classe de Troisième.** — *Examen* : 1<sup>er</sup>, J. Le Gall ; 2<sup>es</sup>, Y. Dréau et J.-M. Le Guellec ; 4<sup>e</sup>, R. Le Gall ; 5<sup>es</sup>, A. Bossard et J. Breton ; 7<sup>es</sup>, Y. Ménez et Y. Pérennès ; — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>es</sup>, R. Le Gall et J.-M. Le Guellec ; 4<sup>e</sup>, J. Breton ; 5<sup>e</sup>, J. Le Gall ; 6<sup>e</sup>, L. Le Pape ; 7<sup>e</sup>, J. Floc'hlay ; 8<sup>e</sup>, A. Guilcher ; 9<sup>e</sup>, A. Bossard ; 10<sup>e</sup>, F. Mévellec.

**Classe de Quatrième.** — *Examen* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; 3<sup>es</sup>, J. Nicolas et M. Vézier ; 5<sup>e</sup>, A. Brélivet ; 6<sup>es</sup>, M. Bolzer, J. Le Gac et F. Merceur ; — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, J.-P. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, C. Parcheminou ; 3<sup>e</sup>, J. Nicolas ; 4<sup>es</sup>, N. Vézier et F. Merceur ; 6<sup>e</sup>, J. Le Gac ; 7<sup>e</sup>, J. Suignard ; 8<sup>e</sup>, N. Bolzer.

**Classe de Cinquième.** — *Examen* : 1<sup>er</sup>, J. Douguet ; 2<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 3<sup>es</sup>, J. Person et J. Riou ; 5<sup>e</sup>, J. Heydon ; 6<sup>e</sup>, P. Heydon ; 7<sup>e</sup>, L. Béchennecc ; 8<sup>es</sup>, P. Le Quéau et J. Uguen ; 10<sup>e</sup>, F. Guédès ; — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, Y. Bleuzen ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>e</sup>, J. Heydon ; 4<sup>e</sup>, J. Riou ; 5<sup>e</sup>, L. Béchennecc ; 6<sup>e</sup>, J. Person ; 7<sup>e</sup>, F. Guédès ; 8<sup>e</sup>, P. Heydon ; 9<sup>e</sup>, H. Barré ; 10<sup>e</sup>, J. Moreau.

**Classe de Sixième.** — *Examen* : 1<sup>er</sup>, G. Le Bec ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, Y. Camus ; 4<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 5<sup>e</sup>, J. Jullien ; 6<sup>e</sup>, L. Chuto ; 7<sup>es</sup>, C. Diraison et L. Nédélec ; 9<sup>e</sup>, H. Le Gall ; — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, S. Le Bec ; 3<sup>e</sup>, G. Boussard ; 4<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 5<sup>e</sup>, J. Jullien ; 6<sup>e</sup>, L. Chuto ; 7<sup>e</sup>, C. Nédélec ; 8<sup>e</sup>, H. Le Gall ; 9<sup>e</sup>, A. Minou ; 10<sup>e</sup>, L. Nédélec.

**Classe de Septième.** — *Examen* : 1<sup>er</sup>, J. Colin ; 2<sup>e</sup>, L. Didaiiller ; 3<sup>e</sup>, P. Coadou ; 4<sup>es</sup>, A. Jézéquel et J.-M. Salaün ; 6<sup>e</sup>, L. Roux ; — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, A. Jézéquel ; 2<sup>e</sup>, J. Colin ; 3<sup>e</sup>, L. Roux ; 4<sup>e</sup>, L. Didaiiller ; 5<sup>e</sup>, M. Denis ; 6<sup>e</sup>, L. Volant.

**Classe de Huitième.** — *Examen* : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, R. Pernès ; 3<sup>e</sup>, R. Chapalain ; — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, J. Cannévet ; 3<sup>e</sup>, R. Chapalain.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Bosson E., au 42<sup>e</sup> d'Artillerie, Bureau de la Comptabilité, Pontivy ;  
 Brénéol Jean, caporal brancardier au 298<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> bataillon, secteur 58 ;  
 Brenniel, au 204<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> Cie de Mitrailleurs, secteur 34 ;  
 Buhanic, au 115<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B ;  
 Cloarec C., au 57<sup>e</sup> Colonial, 66<sup>e</sup> bataillon de Sénégalais, 22<sup>e</sup> Cie, camp Bataille, Saint-Raphaël (Var) ;  
 Cornec C.-J., au 407<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> Cie, secteur 199 ;  
 Guéguéniat, au 77<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 33<sup>e</sup> Cie, secteur 188 ;  
 Jaffrès, Hôpital 105, Montauban (Tarn-et-Garonne) ;  
 Jézégabel, sergent au 65<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup> Cie, à Blain (Loire-Inf.) ;  
 Kerboul M., au 236<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> Cie, secteur 41 ;  
 Kerboul P., aspirant au 124<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 29 ;  
 Kerdoncuff, 19<sup>e</sup>, S. H. R., à la Communauté, en Recouvrance, Brest ;  
 Le Ber J., au 70<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> Cie, Dépôt divisionnaire, secteur 74 ;  
 Le Louët A., caporal infirmier. Hôpital E 32, secteur 200 ;  
 Le Merdy L., groupe d'exploitation, 1<sup>re</sup> D. I., secteur 143 ;  
 Le Meur P., au 48<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> Cie, groupe C, au camp, à Quintin (C.-du-N.) ;  
 Lérant H., au 116<sup>e</sup>, C. H. R., téléphoniste, secteur 83 ;  
 Le Scao Y., au 116<sup>e</sup>, 34 Cie, secteur 83 ;  
 Le Toux, au 299<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> Cie, Dépôt divisionnaire, secteur 195 ;  
 Pelliet C., au 35<sup>e</sup> d'Artillerie, 4<sup>e</sup> batterie, 1<sup>re</sup> pièce, Vannes ;  
 Prigent Y., Hôpital E 32, secteur 200 ;  
 Séité Al., maréchal des logis, 28<sup>e</sup> d'Artillerie, 8<sup>e</sup> batt., 3<sup>e</sup> groupe, secteur 48 ;  
 Trellu H., aspirant au 118<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
 Vétel J., sergent, G. B. D., secteur 34.

## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

3 Février 1917.

### Mes chers Amis,

Le mois de Janvier a été bon. Nous n'avons reçu de mauvaises nouvelles d'aucun des maîtres et élèves mobilisés. D'autre part, à « Saint-Vincent », après une forte quinzaine de vacances, la vie a repris active et joyeuse comme par le passé. Quelques attaques légères de grippe, toujours repoussées avec succès au moyen d'un bon cachet d'aspirine et d'une bonne purgation ; par ailleurs, santé excellente et moral meilleur encore, malgré le froid intense qui sévit depuis quelque temps : tel pourrait être le communiqué officiel de la maison.

A l'arrière donc, comme sur le front, « Saint-Vincent » tient... et tiendra bon.

Le Directeur de la Propagation de la Foi au Petit Séminaire remercie ses confrères mobilisés qui lui ont fait parvenir leur obole. Il rappelle aussi l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

### La réponse du Pape aux Petits Séminaristes.

Pour répondre au désir de quelques « Petits Séminaristes soldats » qui, avec une humeur et une modestie charmantes, nous ont reproché de ne pas leur avoir expédié leur dictionnaire latin-français en même temps que le texte latin de la Lettre du Pape, nous donnons ici la traduction qui a été faite par l'un des destinataires de l'élogieuse épître.

SECRETARIERIE D'ÉTAT  
 DE SA SAINTETÉ

« Du Vatican, le 8 Décembre 1916.

» ILL<sup>MO</sup> ET RÉV<sup>MO</sup> SEIGNEUR,

» La lettre des élèves de votre petit Séminaire a été remise au Souverain Pontife, et je ne saurais vous exprimer le plaisir qu'il a éprouvé à la lire.

» Cette lettre prouve de la façon la plus claire que, dans le cœur de ces jeunes gens, la foi et la piété filiale sont étroitement unies. Le respect très profond qu'ils professent pour le Vicaire du Christ ne les empêche pas de l'aimer comme un Père de l'amour le plus tendre. Toujours préoccupés de leur vocation sainte, façonnés à la vertu dès leurs plus jeunes années, ils travaillent de toutes leurs forces à remplir dignement, un jour, le ministère sacerdotal.

» Le Souverain Pontife a été réconforté par ce magnifique témoignage de piété filiale, et il en a ressenti une grande consolation au milieu des peines accablantes que lui causent cette guerre atroce et les attaques injustes dont il est l'objet de la part des méchants. A la pensée d'une si belle moisson d'apôtres, son cœur de Pasteur n'a pu se défendre d'une joie très vive. Il a conçu l'espoir que ces jeunes gens seront un jour à la hauteur de leur tâche, même au milieu de difficultés sans cesse croissantes, et que, par leurs actes et par leurs paroles, il sauront ranimer et affermir dans les âmes une foi qui chancelle. C'est pourquoi Sa Sainteté vous félicite vous-même, ainsi que les directeurs et les professeurs de votre petit Séminaire, du zèle intelligent avec lequel vous vous consacrez, et non sans succès, grâce à Dieu, à l'éducation de ces jeunes gens. Quant aux élèves, le Saint-Père les exhorte de tout son cœur à n'oublier jamais dans l'avenir les soins que vous leur prodiguez et la peine que vous vous imposez pour eux. Il leur demande d'importuner Dieu sans cesse de leurs prières, pour qu'il

donne enfin aux peuples accablés par une guerre funeste une paix tant désirée. Il leur accorde très affectueusement la Bénédiction Apostolique, pour qu'elle leur soit un témoignage de Sa paternelle bienveillance et qu'elle les aide à persévérer dans leur vocation, dans leur piété et dans leur bon esprit.

» Pour moi, Monseigneur, je profite avec plaisir de cette bonne occasion pour vous exprimer mes sentiments de très haute considération, et je me dis de Votre Grandeur

le très dévoué serviteur

» P. Cardinal GASPARRI. »

### Citations.

*Eugène Marrec*, sergent à la 11<sup>e</sup> Ci<sup>e</sup> du 71<sup>e</sup> d'Infanterie : « Sous-officier de renseignements très brave, s'est exposé, le 25 Novembre 1916, sous un bombardement violent, pour repérer des batteries de tranchées, a reconnu tout seul un poste avancé, nivelé par les minenwerfer. Déjà cité. »

*Jude Messenger*, chef de musique au 152<sup>e</sup> d'Infanterie : 1<sup>o</sup> Ordre n<sup>o</sup> 10 de la 81<sup>e</sup> Brigade, en date du 10 Octobre 1914 : « A dirigé le relèvement et le transport des blessés avec beaucoup de courage, sur la ligne de feu, même pendant le bombardement du Spitzenberg. »

2<sup>o</sup> Ordre n<sup>o</sup> 28 de la 81<sup>e</sup> Brigade, du 16 Janvier 1916 : « A dirigé avec la plus grande bravoure et un entier dévouement le service des brancardiers du régiment sous un feu violent de l'artillerie ennemie. »

3<sup>o</sup> Ordre n<sup>o</sup> 449 de la 66<sup>e</sup> Division, du 15 Septembre 1916 : « S'est dévoué sans compter au cours des combats des 3 et 4 Septembre 1916, pour diriger en première ligne, sous un feu violent, la relève des blessés, a donné à ses brancardiers l'exemple de l'énergie, de la bravoure et du sang-froid. — Déjà deux fois cité. »

4<sup>o</sup> Ordre n<sup>o</sup> 417 de la 6<sup>e</sup> Armée, du 16 Novembre 1916 : « A dirigé, avec un dévouement et une énergie au-dessus de tout éloge, le service des brancardiers dans tous les combats auxquels le régiment a pris part depuis le début de la campagne. Donnant en toutes circonstances à son personnel, l'exemple de la bravoure et de l'abnégation et parcourant les lignes de feu avec un entier mépris du danger, pour assurer lui-même la relève des blessés. Mortellement frappé le 17 Octobre 1916, en se rendant à découvert, sous un bombardement intense, au poste de secours d'un des bataillons engagés. »

### Nouvelles de la Maison.

#### AU JOUR LE JOUR

8 Janvier. — Là ! Nous sommes rentrés. Il était temps ! C'est à peine si nous avons eu trois jours sans pluie. Nous sommes arrivés à 5 h. 1/2. Il est 6 heures. Pas un bruit à l'étude. On s'est remis au travail comme si l'on revenait d'une promenade ordinaire.

9 Janvier. — J'ai appris, aujourd'hui, que M. Foll, l'aumônier du 118<sup>e</sup>, est venu en permission de neuf jours pendant les vacances. Il était tout affligé de trouver la maison vide, et il est parti triste, triste de n'avoir pu vivre quelques moments au milieu de nous. Nous aussi, nous regrettons de l'avoir manqué. Nous avons manqué de même, paraît-il, MM. Le Garrec, Pouliquen et Jaouen, qui ont passé à « Saint-Vincent » la veille de la rentrée. Nous allons finir par regretter d'être allés en vacances.

Hier soir, nous avons dit un *De profundis* pour le repos de l'âme du frère de M. le Supérieur. C'est le second frère qu'il perd. Sa part de guerre est bien lourde.

10 Janvier. — Aujourd'hui, arrivée de M. Cadiou. Conférence à l'étude, aux grands d'abord, aux petits ensuite. Après nous avoir exposé la vie qu'il mène désormais au front, comme officier de renseignements auprès de son colonel, il nous a raconté de façon poignante les grandes attaques du 31 Octobre et du 15 Décembre, à Verdun, en appuyant sur la part glorieuse du 19<sup>e</sup> dans la première de ces magnifiques actions. Il nous a demandé le secours de nos prières pour lui et pour son régiment : il l'aura.

17 Janvier. — Jean-Louis Sez nec, de Kerfeunteun, est parti, ce soir, pour

Marseille, où il doit s'embarquer pour l'Indo-Chine. Ces temps derniers, nous avons eu la visite de R. Chuto, A. Jézégabel, F. Quinquis, J.-L. Toulemont, Joseph Colin, H. Keromnès, Emile Chavet, Y. Le Scao.

18 Janvier. — Aujourd'hui, c'est Jean Bescond, sous-lieutenant d'artillerie. Il est bien arrivé. Il a arbitré, avec une compétence et une maîtrise auxquelles les deux équipes en présence ont rendu un commun hommage, le match convenu entre la seconde équipe de « Saint-Vincent » et une équipe mixte de la ville. Tout comme M. Bossus, il estime que l'« E. S.-V. » d'aujourd'hui ne le cède en rien à l'« E. S.-V. » d'avant la guerre. Je n'en dis pas plus long : je ne veux pas empiéter sur les attributions de mes confrères sportifs J. L. et L. P.

24 Janvier. — Les jours se suivent et se ressemblent. Rien de neuf, rien d'extraordinaire. C'est là, sans doute, la bonne et douce monotonie dont parlent nos aînés dans leurs lettres. Et ce serait là ce qu'on regrette le plus de la vie du Collège. On verra bientôt.

25 Janvier. — Cet après-midi, rencontre sur le terrain du « Stade Quimpérois », à Saint-Denis, entre notre équipe seconde et la première de « Saint-Yves ».

27 Janvier. — Il fait froid, il gèle, en attendant qu'il neige. Ce matin, nous avons trouvé « Saint-Vincent » vitrifié. Hier soir, il tombait une petite pluie fine ; aujourd'hui, tout est couvert d'une couche de verglas. La cour intérieure ressemble à un lac gelé, d'où émergeraient des arbres artificiels tout en cristal. Comme fond de tableau, la chapelle, avec sa dentelure de stalactites qui court le long du chéneau, et son toit argenté que dominant les pointes du paratonnerre engainées dans un fourreau de glace transparente. A midi, quand tout cela miroitait sous les rayons du soleil, le spectacle était féérique. Le jardin est peut-être plus merveilleux encore. Mais nous nous lassons d'admirer la belle nature, toute parée qu'elle soit de perles et de pierreries, et nous avons vite fait d'organiser des glissades. Nous nous en donnons à cœur-joie, pendant toute la récréation : on a ramassé bon nombre de bûches, mais il n'y a ni bras, ni jambe, ni nez cassé. Nos professeurs sont venus partager notre plaisir... sans le diminuer, au contraire. MM. Rosec et Le Pemp se sont révélés patineurs émérites, joignant l'élégance à la rapidité. Mais ils ont trouvé de rudes concurrents ; chez les grands : Y. Hamon, M. Ménez, M. Bescond, F. Mévellec, P. Hanras ; chez les petits : R. Caugant, L. Le Derrien, L. Jaouen, R. Chapalain.

C'est pour dire que nous prenons le temps comme il vient. Cela ne nous empêche pas de songer à nos pauvres amis du front qui subissent non pas 4 à 5 degrés de froid comme nous, mais 15 à 20, davantage peut-être, — et de les plaindre sincèrement.

28 Janvier. — Il est de règle, à « Saint-Vincent », qu'on ne rate jamais la promenade, à moins qu'il ne tombe une pluie diluvienne. Nous sommes donc sortis malgré le gel et le dégel, et nous sommes revenus. Ça n'a pas été sans peine ! Plusieurs ont mesuré la route de toute leur longueur ; on allait tout de même, en y mettant les quatre pattes là où le chemin était par trop glissant.

29 Janvier. — Aperçu, hier, M. Suignard, en partance pour le front, L. Thomas, J. Gorgeu, M. Suignard et C. Pellet. C. Le Nours est venu nous montrer son premier galon, et nous dire le malencontreux accident dont a été victime son vaillant compagnon d'armes, M. Laot : un bras cassé en tombant d'un banc !

Aujourd'hui, la fête de M. l'Econome.

M. Donnard a commencé à recueillir les cotisations pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Bientôt, sans doute, il va lancer la grande affaire de la loterie au profit de la Sainte-Enfance. Tradition oblige : « Saint-Vincent » donnera de bon cœur et largement.

L. G.

#### LA VIE SPORTIVE

L'« E. S.-V. » (2) a matché contre une équipe mixte, composée surtout de Lycéens. La partie, arbitrée par un ancien arrière de l'« E. S.-V. » (1), le sous-lieutenant, Jean Bescond, a été des plus amicales. Les « grenats » ont nettement dominé et ont gagné par 4 buts à 0.

— Puis, c'est l'« E. S.-V. » (3) qui se rencontre avec l'« Idéale » des petits. Elle espérait avoir une victoire facile. Elle a été déçue, car elle se faisait illusion sur la force de l'adversaire. Les petits, grâce à leur vitesse et à leur jeu de passe, imposèrent leur jeu aux grands et s'adjugèrent la partie, par 6 buts à 3.

— L'« E. S.-V. » (2) et la 1<sup>re</sup> équipe de Saint-Yves se sont trouvés en face,

le 25 Janvier. Les « blanc et vert » de « Saint-Yves » jouèrent serré, voulant réparer leur échec du trimestre dernier contre l'« E. S.-V. » (1). Les « grenats » en mirent de leur côté. La lutte fut vive, quoique gênée par l'état du terrain, rendu très dur par un froid sec. Ce fut l'« E. S.-V. » (2) qui réussit à rentrer le 1<sup>er</sup> but, le seul marqué de la partie. Le sifflet fut tenu par M. Floc'h, avant-centre du « Stade Quimpérois ».

L. P.

### Nouvelles de partout.

*Minden, 18 Décembre 1916.* — J'ai reçu, dans le courant de la semaine, votre carte du 24 Novembre. J'unis mes prières aux vôtres pour le repos de l'âme de A. Cloastre et de Y. Vasselet. Le nombre des élèves, victimes de la guerre, est déjà bien élevé. Puisse-t-il s'arrêter là, et que Dieu nous accorde bientôt la paix que nous souhaitons !... Ici, on parle beaucoup, en ce moment, de la paix ; je vous avoue que, personnellement, je ne crois nullement qu'elle puisse être signée dans les circonstances actuelles ; mais c'est toujours un pas, et j'espère fermement qu'avant la fin de l'année qui va bientôt commencer, nous aurons revu la Bretagne. Pour les prisonniers qui, comme moi, vivent loin des leurs, sur la terre étrangère depuis 28 mois, quel jour de joie sera celui-là !

N'allez pas croire que je suis découragé. Le moral reste bon et la santé aussi résiste à toutes les crises.

Pour la Noël, il est probable que je sortirai : 200 à 300 Français dont beaucoup de bons Bretons, parmi lesquels beaucoup de Léonards, m'attendent ce jour-là, à Petershagen, à 30 kilomètres d'ici. Tous ceux que j'y dois voir étaient, il y a 16 mois, mes paroissiens du Block V. Donc, une bonne promenade en perspective, cependant que mes collègues resteront au camp, pour permettre la célébration, très solennelle bien entendu, de la messe de minuit.

*26 Décembre.* — Nous avons célébré dignement la Noël : il y a eu messe de minuit au Block I et au Block II : beaucoup d'assistants et de communiant, m'ont dit les confrères. Pendant ce temps, j'étais à Petershagen où j'ai confessé une centaine de camarades, dont beaucoup de Bretons, entr'autres le brave Job Péron, qui a tenu à ce que je le rappelle au souvenir et aux prières de M. l'Hostis. Toujours le même, ce brave Job ! C'est le chantre de Petershagen ; très bien vu des Allemands qui l'emploient, parle l'allemand comme le français, ou peu s'en faut, garde un moral excellent ; toujours le sourire aux lèvres et un cantique quelconque sur le bout de la langue. Le cantique de N.-D. du Folgoët a retenti bien souvent, dans les campagnes et sur les routes de Petershagen, et je crois bien que, la guerre finie et Job parti, les échos d'alentour le rediront encore.

G. K.

*Du front, 10 Janvier 1917.* — En ce moment, nous nous trouvons cantonnés dans un petit village non loin de S<sup>le</sup>-M. et en instance de départ pour le camp de M. où, selon toute probabilité, nous allons poursuivre notre instruction pour donner le dernier coup de boutoir. Pendant mon séjour à L., j'ai poussé jusqu'à Saint-Jean, où j'ai prié sur la tombe de Joseph Georgelin, mon regretté camarade de Cours. Agenouillé près de l'humble tertre sous lequel il repose, j'ai prié longuement, associant à son souvenir celui de tant de nos condisciples tombés, comme lui, au champ d'honneur. Hélas ! la liste, déjà longue pourtant, s'allonge tous les jours. Plus que jamais, nous avons besoin des prières ferventes de tout « Saint-Vincent ».

FRANÇOIS B.

*Salonique, 1<sup>er</sup> Janvier 1917.* — Je vous adresse mes meilleurs vœux de bonne année de Salonique, où nous sommes arrivés ce matin. Curieux pays. Au Sud, la rade, grande, houleuse, fermée par une montagne, l'Olympe, je crois, dont le sommet est couvert de neige. Au Nord, des collines nues, tantôt éclairées par un soleil ardent, tantôt cachées par les tourbillons de poussière que soulève un vent de tempête. La population est peu intéressante, s'il faut en juger par les échantillons qui rôdent autour du camp... La traversée a été très bonne, le D... tenant bien la mer. Nous avons passé auprès du Stromboli ; c'est bien un couvercle de la chaudière terrestre ; les flammes se voient en plein midi. — Aperçu nul périscope.

YVES L. C.

*Du front, 27 Décembre.* — Voilà quinze jours que nous occupons un nouveau secteur, d'une tranquillité extraordinaire. Aussi, à Noël, nous avons célébré la messe de minuit, à 200 mètres de l'ennemi. Evidemment, ça n'eut pas la solennité qu'avait autrefois la fête à « Saint-Vincent ». Un autel improvisé, dans une cagna transformée en chapelle, puis une messe basse, dans une demi-obscureté, et, après s'être agenouillé à la Sainte Table, tout le monde sortit silencieusement rejoindre son poste de combat.

YVES B.

*Algérie, 21 Janvier 1917.* — Je suis à Batna ou aux environs. Nous faisons 10 à 12 kilomètres par jour, quand nous excursionnons. La nuit, nous la passons sous une tente, que nous montons le soir et démontons le matin, pour la transporter un peu plus loin... Il fait extrêmement chaud, le jour, et la nuit il gèle. Sous notre tente, nous n'avons pas trop chaud. Quand nous faisons des marches, nous sommes toujours suivis par des Arabes, marchands de dattes, de figues, de mandarines, d'oranges ou de café. Il est bien bon leur café, fait dans une caisse de fer blanc et servi dans un récipient qui ressemble beaucoup à une pipe à long tuyau. Leur principale nourriture, ce sont les fruits.

PIERRE LE M.

*4 Janvier.* — Je viens de rendre visite à un ami de « Saint-Vincent », Yves Salaün, le « petit Joas » d'Athalie. Je n'aurais pas reconnu la figure gaie et gamine d'autrefois, sous le visage amaigri et marqué par la souffrance que j'avais devant moi. Mais lui m'a tout de suite reconnu. Il est bien mal, le pauvre enfant. Il a été trépané quatre fois, m'a-t-on dit. Espérons que Dieu fera ce que n'ont pu faire les médecins. Il aura pitié de celui qui souffre saintement pour lui et qui a mis toute sa confiance en lui.

Je suis encore à l'arrière, à Versailles. J'y suis venu suivre un cours pour servir dans l'artillerie d'assaut, c'est-à-dire dans les tanks. C'est la cinquième fois que je change de spécialité en artillerie ; mais, cette fois, c'est de ma propre volonté. J'ai simplement voulu faire la guerre. J'ai laissé ma batterie de tranchées dans son secteur, trop calme à mon goût. J'ai pleuré, le jour où j'ai quitté et j'ai été pleuré par mes hommes. Je n'aurais pas le courage de refaire ce que j'ai fait ; mais maintenant, à la grâce de Dieu ! Vous savez quelle confiance j'ai en la Sainte Vierge : elle ne m'abandonnera pas, même dans les tanks. Je suis, d'ailleurs, convaincu que j'en reviendrai ; c'est peut-être pour cela que je veux me payer le luxe de voir les choses de près.

*8 Janvier.* — Deux mots seulement. Yves Salaün va un peu mieux. Il s'en tirera peut-être, mais avec peine. Il édifie tout le monde, à l'hôpital. Ce soir, il a été décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre avec palme. Je vous communiquerai sa citation, dès que je l'aurai.

*22 Janvier.* — Je suis rentré hier de permission et je m'empresse de vous donner des nouvelles de Yves Salaün. J'ai vu avec plaisir qu'il va beaucoup mieux. Il commence à se lever. L'amélioration se fait très rapidement. En voilà un qui devra un gros cierge à la Sainte Vierge !

JEAN B., sous-lieut.

*17 Janvier 1917.* — N.-D. de Pontmain, priez pour nous.

Un mot en courant. Aujourd'hui, nous revivons les émotions de la Somme. L'ennemi se montre très actif. Depuis ce matin, il ne cesse de nous lancer des obus de tout calibre. Il en tombe partout, mais notre position attrape plus que sa part. Notre gourbi en a reçu un en plein dans l'entrée... C'est le baptême du feu pour les jeunes de la classe 16. Ils ont du cran. Je reste avec le guetteur dans la tranchée, pour l'enhardir. Depuis minuit, la neige tombe sans discontinuer ; le manteau blanc est déjà bien épais... Avant-hier, j'ai vu M. Le Gall, aumônier du 408<sup>e</sup>, M. Bellec et M. Pape. Aujourd'hui, je devais aller jusqu'au poste de commandement de ce dernier : MM. les Boches m'obligent à garder la résidence. Ma pensée, pendant mes heures de veille, s'envole bien souvent vers « Saint-Vincent »...

*Le 20 Janvier 1917.* — *Deo gratias !* Dieu n'a pas voulu me prendre, encore cette fois, et sa volonté est toujours sainte et adorable. Hier, pendant cinq heures, nous avons subi un bombardement tel qu'on n'en avait pas vu de pareil, même dans la Somme : tous les feux de leurs batteries concentrés sur un secteur très restreint, des obus de tous calibres, et en plus des minen. On s'atten-



daît à quelque chose dans la nuit. Je pris le quart jusqu'à 22 h. 20. Ce fut calme. A peine étais-je allongé, que la danse recommence. Ça a duré une heure et demie. On veillait bien, car seule ma section pouvait faire de bon travail dans la zone arrosée par l'ennemi. Encore rien. Je me recouche. A 4 h. 45, le bombardement reprend plus violent que jamais : les obus pleuvent au-dessus de nous, devant, derrière, à droite, à gauche : de quoi rendre fou ! Je n'ai pas de mal, nos pièces non plus. A 8 heures, j'étais toujours assis sur la selle de ma pièce, prêt à faire feu. Je me disais : « Aujourd'hui, je dirai ma messe sur ma mitrailleuse ». Tout à coup, on entend dire que les Boches sont sortis, et ont pénétré dans notre première ligne. Ce ne doit pas être vrai. On voit seulement quelques ombres qui cherchent leur chemin dans la neige, avec des lampes électriques. Vite, on déclanche le tir... Pendant tout ce bombardement, nous n'avons eu qu'un tué et quatre ou cinq blessés. C'est miraculeux. Mais quel travail cela nous occasionne ! Boyaux et tranchées, tout est comblé ! Dieu aide ! On se mettra de bon cœur à la besogne. Mais priez, priez pour nous !...

ATHANASE L.

27 Décembre. — Ce que je veux, aujourd'hui, c'est n'être pas en retard, et vous adresser mes souhaits les plus ardents de bonne et heureuse année. Je prierai le bon Dieu, vous aussi de votre côté, et le bon Dieu veillera sur nous, sur vous, sur tout « Saint-Vincent », à tout jamais. J'ai confiance que cette année nouvelle verra notre retour définitif et notre réunion, à tous, dans la bonne Maison où on se trouve si bien surtout lorsqu'on en est éloigné... Vous adresserez mes vœux à vos grands des classes supérieures (je désire aussi que les petits soient heureux) et vous leur demanderez de prier pour nous...

29 Janvier. — Il fait un froid de loup, sauf vers midi, lorsque le soleil réussit à montrer sa brillante face lumineuse. Ce matin, le vin a gelé un peu contre les parois de mon calice, et c'est une misère que d'avoir de l'eau pour la sainte messe. Mes pauvres doigts ! A la communion, je ne les sens plus : il est vrai qu'il suffit que je les voie. Soyez sûr, toutefois, que le moral n'en souffre pas. D'ailleurs, qu'il y en a qui sont plus malheureux que nous !

YVES P.

— Mes vœux de bonne année vous parviendront bien tard, mais je sais qu'ils seront tout de même les bienvenus. Je fais les meilleurs vœux pour vous et tout le cher « Saint-Vincent ». Je suis complètement remis de ma blessure et ne m'en ressens même plus. En ce moment, je travaille quelque part, au fond de l'Allemagne... J'ai reçu vos lettres d'Octobre et de Novembre, et j'attends avec impatience celle de Décembre.

FRANÇOIS LE BIHAN.

— Je suis désigné pour partir pour Salonique. Ce nom ne me fait pas peur, car je suis entièrement soumis à la volonté de Dieu... Actuellement, je suis à Brive, mais mon séjour n'y sera pas long, car on parle déjà d'un départ pour demain ou après-demain. Recommandez le vagabond que je suis aux prières de la Congrégation.

JEAN CROISSANT.

— Ai-je répondu à votre lettre du ... ? Depuis une quinzaine, nous avons si souvent changé de cantonnements, couru tant de tranchées et de boyaux, que je ne sais plus guère où j'en suis. Je commence à croire à la maladie qu'un vieux général appelait la maladie de la « bougeotte ». Enfin, me voilà à peu près stable, pour quelques jours... Mon P. C. (cela veut dire poste de commandement) est installé dans une cave ; c'est assez confortable. A défaut d'une solidité à toute épreuve, cette cave offre deux avantages énormes : la lumière du jour y pénètre par un soupirail que l'on a agrandi et transformé en fenêtre, « vitrée » par de la toile huilée ; puis, il n'y a pas de rats, et cela surtout est appréciable. Le secteur est tranquille : peu d'obus, pas de bombes. Seul, le mauvais temps nous cause des ennuis. Ce sont les désagréments habituels de l'hiver : tranchées lamentables, que l'on ne relève que pour les voir s'effondrer de nouveau, longues stations sous la pluie, dans les petits postes, la nuit ; des riens, cependant, si on les compare aux souffrances des camarades de la Somme et de Verdun.

Je suis allé, l'autre jour, rendre visite à l'ami Athanase, dans son gourbi. Voir quelqu'un de « Saint-Vincent », causer de « Saint-Vincent », c'est si bon et si réconfortant ! Nous espérons nous retrouver bientôt au repos ensemble.

JOSEPH P.

— Au début de chaque mois, j'attends avec impatience la grande enveloppe de « Saint-Vincent ». Je l'aimais bien au Collège, ce petit *Bulletin*, je l'aime encore cent fois plus maintenant. Je le lis et le relis, croyant me retrouver avec mes anciens camarades et mes anciens maîtres. Cela relève le moral et redonne du courage. Pour la Noël, j'ai été en permission de sept jours. Pendant mon absence, j'ai été créé « soldat de 1<sup>re</sup> classe », et je suis maintenant affecté à une escouade, comme fonctionnaire caporal. Mardi dernier, un détachement de 125 hommes, constitué par les classes les plus anciennes des récupérés, est parti pour se faire habiller, à Saint-Brieuc, en tenue de front. Bientôt, s'en ira un autre, dont je ferai probablement partie. Nicol, du 48<sup>e</sup>, est parti, mardi, avec le premier détachement de son régiment. Corbin et Le Meur restent toujours ici... Hier, fête de l'Epiphanie, l'église de Quintin était magnifiquement ornée ; mais les chants sont loin d'égaliser ceux des élèves de M. Mayet.

JEAN-MARIE J.

— J'ai la visite de Yves Nicolas et de Henri Lérant, qui sont venus me voir dans mon ermitage. L'occasion est trop belle de vous expédier nos vœux à tous trois, pour que je la laisse échapper. Il est inutile de vous dire que nous serions plus heureux de nous rencontrer à « Saint-Vincent », mais en temps de guerre, on n'a malheureusement pas le choix.

Nos meilleurs vœux aussi au cher *Bulletin*, qui se fait un peu attendre.

Trois amis du front : H. BOSSUS, H. LÉRAN, Y. NICOLAS.

P.-S. — Henri Lérant aimerait bien que M. l'Econome lui dise qui est l'énigmatique « Per ». Y. Nicolas n'est pas loin de croire que c'est moi. Il en a un front !

— Nous venons de faire deux périodes en première ligne, à Verdun, au bois des Caurières. Notre tâche de brancardiers a été bien dure, d'autant plus que la boue et un bombardement constant nous forçaient à faire des tours et des détours avec nos blessés. Mes amis Péron, Roudaut, d'Hervais et Tanneau sont encore indemnes. Nous ne pouvons que remercier le bon Dieu de nous avoir tous protégés. Demain, nous retournerons encore à Verdun, pour la sixième fois. On marche et on marchera toujours, le cœur gai et content, à la volonté de Dieu.

MICHEL D.

— Bonne, heureuse et sainte année, à « Saint-Vincent » ! Les dernières nouvelles reçues de « Saint-Vincent » me sont venues de M. D... « 1916 est mort ! » Il le fallait, et qu'il meure et qu'il me le dise, ou, si vous le préférez, qu'il mourût et qu'il me le dit. Le *Bulletin* nous a apporté des nouvelles meilleures, et plus de détails, et ce qui est bien agréable à notre cœur, les souhaits de bonne et heureuse année adressés aux maîtres et aux élèves mobilisés de « Saint-Vincent ». Je me suis cru autorisé à en prendre ma part. Il a du bon, ce petit *Bulletin*, qu'on dirait être à la fois le *Bulletin* du front et le *Bulletin* de la Maison, intéressant des deux façons, lu avec plaisir par les mobilisés et les non mobilisés, maîtres et élèves... Savez-vous que je ne partage point du tout l'avis émis dans cette lettre de Janvier ? La guerre finie, est-il nécessaire que ce cahier du souvenir et de l'amitié disparaisse aussi ? Je ne le crois pas. Du moins, ne le condamnez pas à l'avance. Mais de quoi me mêler, à cette heure ! Rien ne presse, direz-vous. Peut-être : le mot magique est prononcé : « la Paix ! » il est prononcé après avoir été longtemps étouffé. Que Dieu incline un peu plus le plateau de la Victoire de notre côté, « l'Allemagne victorieuse, épuisée par ses victoires et la puissance colossale de ses armements, avouera qu'elle ne peut plus supporter ses conquêtes ; le monde des neutres, las d'une lutte qui les paralyse eux-mêmes, se joindra aux alliés pour imposer la paix désirée »...

Notre hôpital est fermé, nous préparons le départ. Nous serons encore, Y. P. et moi, dans la même formation. C'est beaucoup, je vous assure, de sentir un ami à proximité, supposé même qu'on ne soit pas au même travail. Ici, nous ne nous voyons guère que le soir. Je ne vous donnerai pas le détail de notre installation. Vous ririez bien un peu de nous voir, à quatre pattes, entrer dans la cage qui nous sert de couchette. Ce n'est ni le confortable ni la misère, et l'on y dort le plus souvent très bien. Je reconnais, cependant, qu'il faisait meilleur dans le « petit corridor ». Remercions Dieu pour le passé, rendons-lui grâce pour le présent ; et pour l'avenir... « espérons et prions » !

AL. L. L.

PLACES DE COMPOSITIONS DU MOIS DE JANVIER

**Philosophie.** — Philosophie dogmatique : 1<sup>er</sup>, J. Le Daré ; 2<sup>e</sup>, J. Cornic.  
**Rhétorique.** — Version latine : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, T. Keraudren ; —  
Version grecque : 1<sup>ers</sup>, J.-M. Coadou et J. Henry ; — Thème latin : 1<sup>er</sup>, J.-M.  
Coadou ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Quélen.

**Seconde.** — Version latine : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, H. Cudennec ; — Ver-  
sion grecque : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; — Thème latin : 1<sup>er</sup>, C. Toscer ;  
2<sup>e</sup>, L. Pondaven.

**Troisième.** — Version latine : 1<sup>er</sup>, R. Kérénal ; 2<sup>e</sup>, Y. Dréau ; 3<sup>e</sup>, J. Flochlay ;  
4<sup>e</sup>, L. Le Pape ; — Orthographe : 1<sup>ers</sup>, Y. Dréau et J. Breton ; 2<sup>es</sup>, J. Flochlay et  
J. Gourlaouen ; — Version grecque : 1<sup>er</sup>, F. Mévellec ; 2<sup>e</sup>, Y. Dréau ; 3<sup>e</sup>, F. Phi-  
lippe ; 4<sup>e</sup>, A. Guilcher ; — Histoire : 1<sup>er</sup>, M. Hervé ; 2<sup>e</sup>, Y. Dréau ; 3<sup>e</sup>, R. Le Gall ;  
4<sup>e</sup>, R. Kérénal ; — Géographie : 1<sup>er</sup>, R. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, L. Direr ; 3<sup>e</sup>, J. Breton ;  
4<sup>e</sup>, J. Gourlaouen.

**Quatrième.** — Version latine : 1<sup>er</sup>, J.-P. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, F. Merceur ; 3<sup>e</sup>,  
W. Dewing ; — Thème latin : 1<sup>er</sup>, J.-P. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, C. Parcheminou ; 3<sup>e</sup>, J.  
Cariou.

**Cinquième.** — Narration : 1<sup>er</sup>, F. Guédès ; 2<sup>e</sup>, J. Heydon ; 3<sup>e</sup>, O. Ker-  
vella ; 4<sup>e</sup>, C. Leburgue ; — Version latine : 1<sup>er</sup>, Y. Bleuzen ; 2<sup>e</sup>, F. Guédès ; 3<sup>e</sup>,  
L. Le Quéau ; 4<sup>e</sup>, L. Béchenne ; — Orthographe : 1<sup>er</sup>, C. Le Bot ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ;  
3<sup>e</sup>, F. Guédès ; 4<sup>e</sup>, M. Jan.

**Sixième.** — Version latine : 1<sup>er</sup>, G. Boussard ; 2<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 3<sup>e</sup>, C. Nédé-  
lec ; 4<sup>e</sup>, J. Henry ; — Orthographe : 1<sup>er</sup>, L. Nédélec ; 2<sup>e</sup>, A. Kérébel ; 3<sup>es</sup>, L. Hé-  
mon et A. Minou ; — Narration : 1<sup>er</sup>, L. Nédélec ; 2<sup>e</sup>, J. Jullien ; 3<sup>e</sup>, J. Henry ;  
4<sup>e</sup>, L. Diquélou.

**Septième.** — Orthographe : 1<sup>er</sup>, M. Denis ; 2<sup>e</sup>, A. Jézéquel ; — Arithméti-  
que : 1<sup>er</sup>, L. Volant ; 2<sup>es</sup>, J. Prigent, J.-M. Salaün et H. Chatalic ; — Rédaction :  
1<sup>er</sup>, Y. Miossec ; 2<sup>es</sup>, A. Jézéquel et G. Le Doaré.

**Huitième.** — Orthographe : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, J. Cannévet ; — Arithmé-  
tique : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, J. Cannévet ; — Rédaction : 1<sup>er</sup>, R. Chapalain ; 2<sup>e</sup>,  
P. Marzin.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Bescond J., sous-lieutenant, cours du Trou-d'Enfer, Marly-le-Roi (S.-et-O.)
- Briec F., caporal au 33<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> Cie, secteur 214 ;
- Chavet E., au 115<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B ;
- Colin Joseph, au 3<sup>e</sup> Zouaves, 1<sup>re</sup> Cie, 1<sup>er</sup> bataillon, secteur 132 ;
- Cornec C., D. D. 407/12, secteur 199 ;
- Croissant J., caporal au 84<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, caserne Brune, à Brive (Corrèze) ;
- D'Hervé J.-L., au 103<sup>e</sup>, 35<sup>e</sup> Cie, 9<sup>e</sup> bataillon, secteur 183 ;
- Frabolot, au 19<sup>e</sup> Chasseurs, 25<sup>e</sup> Cie, secteur 183 ;
- Guichaoua R., au 91<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B ;
- Hénaff Y., au 51<sup>e</sup> d'Artillerie, en subsistance au 68<sup>e</sup> Territorial, secteur 26 ;
- Jugeau J.-M., au 71<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, 10<sup>e</sup> escouade, Quintin (C.-du-N.) ;
- Le Dréau J., au 203<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> Cie, 4<sup>e</sup> section, secteur 112 ;
- Le Gall Emm., au 48<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> Cie, secteur 74 ;
- Le Garrec Ch., hôpital d'évacuation n° 11, annexe n° 2, secteur 27 ;
- Le Pennec Y., au 1<sup>er</sup> Zouaves, 61<sup>e</sup> Cie, C. 2, fort de l'Est, Saint-Denis ;
- Le Scao Y., au 116<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup> Cie, 9<sup>e</sup> bataillon, secteur 63 ;
- Quinquis F., au 236<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup> Cie, secteur 217 ;
- Seznez J.-L., dépôt du 22<sup>e</sup> Colonial, 26<sup>e</sup> Cie, Marseille ;
- Toulemont L., au 28<sup>e</sup> d'Artillerie, 67<sup>e</sup> batterie, 23<sup>e</sup> pièce, Vannes ;
- Tréguier A., au 19<sup>e</sup> Chasseurs, 13<sup>e</sup> Cie, Mortagne (Orne) ;
- Trellu J., au 8<sup>e</sup> Zouaves de marche, école des Chefs de Section, 3<sup>e</sup> armée, secteur 205 ;
- Trellu L., au 129<sup>e</sup>, 35<sup>e</sup> Cie bis, 9<sup>e</sup> bataillon, secteur 187.



3 Mars 1917.

Mes chers Amis,

Si le *Bulletin* de « Saint-Vincent » n'avait eu d'autre raison d'être que de raconter la vie du collège, il n'eût pas été long, cette fois. Mais il n'y a pas que le « Saint-Vincent » de Quimper. Il y a encore le « Saint-Vincent » du front, le « Saint-Vincent » de l'arrière-front, le « Saint-Vincent » d'Algérie, de Salonique, voire d'Indo-Chine, sans oublier celui d'Allemagne. Il y a, en un mot, le « Saint-Vincent » de partout, et ce « Saint-Vincent »-là est toujours riche en nouvelles. Si donc, pour une fois, les « Nouvelles de la Maison » tiennent en quelques lignes, chers Amis de partout, pardonnez-nous, et consolez-vous en pensant que vos petits amis n'aiment jamais tant le *Bulletin* que quand il parle beaucoup de vous et très peu d'eux-mêmes.

Aussi bien, si vous réclamez des excuses, nous pouvons vous en servir. D'abord, le mois de Février n'a eu que 28 jours, et ces jours ont passé avec une rapidité extraordinaire. Puis — on peut bien le dire sans rien révéler ni trahir personne — le rédacteur attitré L. G. a dû payer un long et large tribut au seigneur Hiver : une grippe tenace, qui ne l'a lâché que pour le reprendre plus fortement, d'effroyables engelures, qui ont transformé ses deux mains en Vésuves aux multiples cratères, l'ont empêché de tenir à jour sa chronique. D'autre part, nous avons des raisons sérieuses de craindre que J. L. et L. P. n'aient pas voulu — par modestie — donner à la « Vie Sportive » du mois toute l'ampleur souhaitée par Per. Nous avons sollicité le concours de deux nouvelles plumes. Que nous donneront-elles ? Si elles ne donnent rien, eh bien ! encore une fois, tant pis pour vous !...

M. Donnart adresse ses remerciements les plus vifs et les plus sincères à tous ceux qui ont témoigné de la sympathie, de près ou de loin, aux œuvres dont il a la direction au Petit-Séminaire. Le montant des cotisations s'élève, cette année, pour la Propagation de la Foi à 600 francs, et pour la Sainte-Enfance à 380 francs.

Citations.

Joseph Cadiou, sous-lieutenant au 19<sup>e</sup> régiment d'Infanterie : « Officier d'un dévouement et d'un zèle inlassables. Dans un secteur perpétuellement soumis à un violent bombardement, a pendant deux périodes successives assuré les services extérieurs du Régiment et fait des reconnaissances très périlleuses, avec une bravoure simple au-dessus de tout éloge. » — (Ordre de la Brigade, le 6 Décembre 1916.) Le général DE LAVILLÉON, commandant la 44<sup>e</sup> Brigade.

Jean Colin, sous-lieutenant au 118<sup>e</sup> d'Infanterie : « Excellent chef de section, très méritant, plein de bravoure et de sang-froid. Plusieurs fois enterré par les obus, est resté malgré tout à son poste, donnant le plus bel exemple d'énergie à ses hommes, qu'il a su maintenir sous un bombardement des plus violents. » — (Ordre de la Brigade.)

### Nos Morts.

**Jean D'Hervais**, de Lennon.

Le 4 Février, Joseph Roudaut nous écrivait : « Je rentre aujourd'hui même de permission, et c'est pour apprendre la mort de Jean D'Hervais. Il aurait été enlevé brutalement par un obus. Mais je sais que Jean D'Hervais était prêt à paraître devant Dieu. Sans doute, Michel Derven, à qui est incombée la pénible mission de recueillir les restes de la glorieuse victime, vous donnera-t-il bientôt les détails de sa mort. »

Le surlendemain, nous recevions la lettre annoncée. « Un terrible malheur, écrivait Michel Derven, vient encore de frapper « Saint-Vincent » et les Séminaristes du 65<sup>e</sup>. Jean D'Hervais a été tué sur le front de Verdun, vendredi soir, 2 Février, au ravin de la Folie, près de Thiaumont. C'était pendant la relève. La 7<sup>e</sup> compagnie, à laquelle appartenait Jean, relevait la 5<sup>e</sup>, dont je fais partie. Sa section s'appêtait à entrer dans les sapes qu'elle devait occuper, quand un obus allemand de 105 est venu éclater juste au milieu d'elle. Je me trouvais tout près quand le sinistre accident est arrivé. Je courus aussitôt porter secours aux malheureux qui venaient d'être touchés. O l'affreuse vision ! Une douzaine d'hommes sont là couchés, tout ensanglantés, la plupart gémissant et implorant secours. Au péril de notre vie — les obus pleuvaient toujours tout autour — je réussis, avec l'aide d'un autre brancardier, à enlever six blessés que nous déposâmes dans la sape la plus voisine. Restaient les tués, au nombre de sept, la plupart horriblement déchiquetés. Nous les avons ramassés dans des toiles de tente, et amenés sur le bord d'une piste, par où nous savions qu'une voiture devait passer pour les emporter. Nous n'avons pas cherché à les reconnaître ni à les identifier sur place, laissant ce soin aux brancardiers divisionnaires. Il faisait, d'ailleurs, bien sombre ; puis, à dire vrai, j'étais quelque peu affolé. Je ne savais pas, en ce moment, que Jean était de la section qui était venue là. Ce n'est que quelque temps après, que j'appris, par le sergent qui l'avait vu tomber, que Jean était du nombre des morts. Il avait été touché au ventre et à la tête, et c'est la blessure du ventre, croit-il, qui a dû amener la mort immédiate. Jean était l'un de mes meilleurs amis. Nous sommes entrés le même jour à « Saint-Vincent », et depuis nous nous sommes toujours suivis, tout le long de notre collège, à la caserne et au front. Jean était aimé et estimé de tous ses chefs comme de tous ses camarades. Sa mort a été pleurée de tous. Il occupait dans sa compagnie le poste de signaleur et il accomplissait merveilleusement son devoir. Toujours gai et content, il supportait sans se plaindre les petites misères des tranchées, et savait, en toutes circonstances, trouver et dire le mot qui relève et reconforte. Il avait gardé sa piété de « Saint-Vincent ». N'est-ce pas pour l'en récompenser que la Sainte Vierge a tenu à appeler ce cher enfant auprès du bon Dieu le 2 Février, jour de la fête de la Purification ? Le bon Dieu lui aura fait l'accueil qu'il réserve à ses meilleurs et plus fidèles serviteurs.

» Son corps a été ramené à Verdun. Je vous dirai, plus tard, l'endroit précis où il repose. »

Le 21 Février, Michel Derven nous écrivait : « J'ai pu, à force de démarches, découvrir la tombe de mon cher et regretté Jean. Il a été enterré au cimetière de Glorieux, un faubourg de Verdun. C'est là qu'il repose, avec les six autres victimes qui sont tombées en même temps que lui. Nous avons longuement prié sur sa tombe, Joseph Roudaut et moi, avec l'intime conviction que, du haut du Ciel, il transformera ces prières en grâces qui retomberont sur nous pour nous préserver ou nous donner la force de mourir comme il est mort, en bons séminaristes et en bons soldats, pour Dieu et pour la France. »

Jean D'Hervais avait puisé dans une famille foncièrement chrétienne la foi vive et l'ardente piété qui lui valurent d'entendre, dès sa plus tendre jeunesse, l'appel du divin Maître. Après un court séjour à l'école chrétienne de Pleyben, il entra en Sixième au Petit Séminaire. Dès le début, il occupa dans sa classe un bon rang qu'il ne devait plus quitter jusqu'à la fin. En Mars 1915, il subissait avec succès les épreuves de la 1<sup>re</sup> partie du Baccalauréat. Il laisse à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un élève exemplaire, tant au point de vue de la piété et de la discipline qu'au point de vue du travail. Nous avons prié et nous continuons à prier pour le repos de son âme, tout en croyant fermement

qu'il a déjà rejoint au Ciel ses condisciples de « Saint-Vincent » qui sont tombés avant lui et comme lui « en bons Séminaristes et en bons soldats, pour Dieu et pour la France ».

### Nouvelles de la Maison.

#### AU JOUR LE JOUR

3 Février. — François Bricc, permissionnaire, et Joseph Brénéol, hospitalisé à Quimper, ont passé la récréation de midi avec nous.

5 Février. — Neige. Bataille en règle. Non plus entre les grands et les petits, comme autrefois, mais entre les soldats de l'hôpital et nous. Le combat cessa faute de munitions. Pas de tués. Quelques blessés seulement, et encore très légèrement.

7 Février. — Le poulailler du T. C. Frère Crescentien est envahi par une nuée de mouettes. L'une de celles qui ont été capturées porte à la patte un anneau sur lequel est gravée une inscription en langue allemande : « Vogelwarthe. Rossitten. 11597. Germania. » Une invasion de mouettes boches ! Ce n'est pas chose banale !

10 Février. — On attend le P. Trébaol, pour chanter la grand'messe, demain.

11 Février. — Pas de P. Trébaol.

12 Février. — Enfin, nous le possédons ! Il est superbe, dans sa tenue d'interprète. Cet après-midi, il nous a raconté, moitié en français, moitié en anglais, la vie qu'il mène à Estaires, dans le Nord, vie assez chargée, mais intéressante, en somme. Tout de même, il la laisserait volontiers pour reprendre « la vie de famille », à « Saint-Vincent ».

13 Février. — Aujourd'hui, c'est M. L'Hostis. Ce matin, il a dit la messe de communauté. Ce soir, il nous a expliqué ce que sont ces fameux « coups de main » dont sont pleins les communiqués de ces derniers temps. Puis il nous a raconté l'effroyable bombardement subi par son régiment, dans la seconde quinzaine de Janvier. Nous n'oublierons pas la touchante exhortation qu'il nous a faite, en terminant, sur l'esprit de sacrifice.

16 Février. — Encore une visite d'un ancien maître ! C'est M. Jaffrès, notre ancien directeur des jeux. Il ne fait que passer, mais il nous laisse espérer qu'il reviendra bientôt, pour une longue convalescence.

20 Février. — Contingent de la classe 18. Bons pour le service : E. Favennec, J. Le Daré, N. Person, M. Bescond, Y. Hamon, J. Jacq, M. Ménez, X. Trelu, R. Le Bot, J. Le Corre, J. Le Guen. Ajournés : J. Gloaguen, F. Scalart, N. Cornic, T. Keraudren.

27 Février. — Le mois finit mal. Nous venons d'apprendre que M. Hervé et M. Naël sont rappelés à Nantes. Nous n'entendrons donc plus les beaux chants de M. Hervé et le bon rire de M. Naël ! Nous ne les oublierons pas, et nous unirons leur souvenir à celui de nos anciens maîtres.

INTÉRIM.

#### LA VIE SPORTIVE

Dimanche, 4 Février. — Rencontre, sur le terrain de Saint-Denis, des équipes premières de l'« E. S.-V. » et du « S. Q. ». L'adversaire est redoutable ; sur le « ground » gelé, le jeu est difficile. Néanmoins, l'avant-centre et l'extrême-gauche « Grenats » réussissent, à deux reprises, à loger la balle dans les filets des « Jaunes et Noirs ». Les « Stadistes », de leur côté, marquent un but. Résultat : « E. S.-V. » = 2, « S. Q. » = 1.

Dimanche, 11 Février. — Des « Grenats » en équipe mixte matchent une mixte quimpéroise. La lutte est vive. Trois fois, l'avant-centre de l'« E. S.-V. », jouant son jeu favori, dribble, rouge d'ardeur : trois fois ses dribblings, savants et compliqués, sont couronnés de succès. Un shoot imparable du demi-centre se transforme en quatrième but et paraphe la victoire.

Jeudi, 15 Février. — Aujourd'hui, commence la série des matches par classes, sur le terrain de Kerlic. Philosophes et Secondes ouvrent le feu, sous l'œil de l'inexorable « referee », M. Yves Heurté, ancien capitaine de l'« E. S.-V. ». Les Secondes l'emportent par trois buts contre deux.

*Dimanche, 18 Février.* — Mixte « E. S.-V. » contre mixte « S. Q. ». Cher les « Grenats », les demis et l'avant-centre jouent une belle partie, enrayent les attaques ou déjouent la défense. Le « tandem » Cochard-Cornic se fait remarquer. Trois buts pour « Saint-Vincent » ; un but à l'actif du « Stade » : tel est le résultat du match amical.

*Jedi, 22 Février.* — Encore les Secondes, qui, trois fois, font passer la balle dans les « bois » de Hanras, et ne permettent que tout juste aux Troisièmes de sauver, par un point, l'honneur de leur Cours !

*Dimanche, 25 Février.* — Les Premières entrent en lice, et imposent, dès l'ouverture du « score », leur jeu à leurs adversaires, les Troisièmes. Pendant toute la durée de la partie, leurs avants harcèlent, et souvent avec succès, le goal-keeper ennemi, dont les arrêts à terre se font applaudir. La triplète Marec-Trellu-Ménez est infranchissable. Malgré une résistance désespérée, les Premières triomphent par cinq buts à rien. Battus par les Secondes, écrasés par les Premières, les Troisièmes se promettent de se venger vigoureusement de leurs défaites sur les Philosophes. Je crains qu'ils ne puissent tenir parole. Ah ! si Floch'lay avait été là !...

Et maintenant, qui remportera la palme ? C'est ce qu'indiqueront les prochaines rencontres des Philosophes contre Troisièmes et Premières, et des Premières contre Secondes. Les vaincus de dimanche ne se font plus illusion : ils voient leur échapper les lauriers qu'ils avaient rêvés. Mais l'année prochaine sera, j'en suis certain, le témoin de leur complet triomphe.

J. L.

### LA LOTERIE DE LA SAINTE-ENFANCE

La guerre ne fait point oublier, à « Saint-Vincent », les vieilles et bonnes traditions. Nous les respectons, malgré les circonstances douloureuses, parce que nous avons la certitude de n'y point manifester une gaieté indiscreète et trop bruyante, parce qu'aussi elles rappellent à nos cœurs les heures joyeuses de l'avant-guerre, avec le souvenir de ceux qui sont partis.

Aussi avons-nous eu, cette année encore, la Loterie du Mardi-Gras. D'ailleurs, M. Donnart était là pour tout organiser et tout diriger avec une exactitude et une précision... mathématiques. Jamais l'étalage n'a été plus varié et plus riche. Les gros lots étaient ceux que la coutume impose : la traditionnelle, qui nous a permis d'observer quelle est, au juste, « la couleur plus ou moins indécise » que revêtent les trottoirs de F. G., la chaîne de Fox, le parapluie. L'on a réintégré le ballon rond, puisque le foot-ball est ressuscité. A côté, un tire-bouchon, avec quelque chose au bout, et — c'est l'innovation de l'année — du champagne, ne vous en déplaît, oh ! mais si peu ! Deux belles montres, un réveille-matin, un baromètre anéroïde, un grand portrait de Benoît XV, un magnifique Christ monté sur chêne blanc d'Amérique, une superbe statue de Jeanne d'Arc, offerte par Monseigneur.

La répartition des lots se fit comme d'ordinaire : en toute rigueur de justice ou, si vous préférez, de hasard, et très inégalement. Les uns furent favorisés, d'autres n'eurent pas grand'chose, d'autres, enfin, n'eurent rien du tout. Il est de toute évidence que tous les rêves ne peuvent se réaliser, si modestes soient-ils, surtout quand des accapareurs comme MM. les Cinquièmes emportent eux seuls quinze ou seize lots. A ces conditions-là, il n'y a guère de chance que les pauvres prolétaires aient leur part. La traditionnelle échut aux Religieuses de « Saint-Vincent ».

Délicieuse soirée ! Pour être juste, je dois dire que si l'honneur en revient surtout à M. Donnart, une part de notre reconnaissance doit cependant aller à — comment dirai-je pour ne pas me répéter ? — au distingué, délicat et incomparable artiste qu'est notre professeur de musique, M. Mayet. Nous l'avons applaudi avec enthousiasme, lui, ses chants et ses chanteurs, dans toutes les pièces de son programme : *Le Noël des Poilus* (Codini) : M. Hervé et la chorale ; *Pour régler les comptes. é. i. a... a. i. é.* (O. Pradels) : Scalart ; *Les blancs de journaux* (G. Lemercier) : Guillou ; *La Chasse aux Loups* (Botrel) : Cornic et Lindivat ; *La Frontière de chez nous* (Michel) : Trellu ; *Le dernier Chevalier* (Jean Vézère) : Henry, ténors, basses ; *Aventures de guerre contées par un négro* : Scalart ; *Taisez-vous* (Botrel) : Ménez, ténors, basses ; *Marche Alsacienne* (Cheminade) : chorale.

Le programme de l'année prochaine est déjà arrêté : rien que des chants de triomphe. Il est bien entendu aussi que vous serez là pour les applaudir avec nous.

X.

### Nouvelles de partout.

*Zeitenlick, 5 Février.* — Voilà déjà longtemps qu'a disparu le soleil brûlant sous lequel nous débarquions le 1<sup>er</sup> Janvier. Nous nous trouvons maintenant en pleine saison des pluies. L'Olympe, les minarets, les navires disparaissent le plus souvent dans un brouillard épais. C'est un temps que nous détestons, parce que camper dans la boue n'est pas chose agréable, et cependant il est relativement sain, si on le compare aux chaleurs insupportables de l'été. On m'assure qu'en Juin dernier, le thermomètre est monté jusqu'à 60° !... Hier, j'ai profité d'une éclaircie pour visiter la vieille ville. On y trouve de beaux édifices d'art grec voisinant avec des masures peinturlurées de rouge et de bleu, des ruelles mal entretenues dont la plupart se dirigent vers le quartier des affaires, vers le port. Dans les rues, se voient toujours des Turques voilées et des Grecques portant le costume national. Les hommes ont, le plus souvent, un physique agréable ; ils ont un soin extrême de leur barbe et de leur chevelure, qui sont très abondantes ; ils ont tous de petits souliers de fantaisie. Malheureusement, les Grecs modernes semblent avoir perdu les hautes qualités que l'Histoire attribue à leurs ancêtres...

L'idée m'est venue de monter dans un minaret, pour avoir une vue d'ensemble du port et de la ville. Bravement, j'ai sauté le tas d'ordures amoncelées sur la première marche et escaladé l'étroit escalier en spirale. Au sommet, une petite plate-forme. Le spectacle était si intéressant, que j'ai été dédommagé de la crampe que me valurent les cent marches... Les églises, assez nombreuses, sont, pour la plupart, à cinq nefs. Quelques-unes sont en croix. Je suis entré sous la coupole d'une mosquée, où quelques musulmans accroupis chantaient leurs prières en égrenant une sorte de chapelet. A Sainte-Sophie, j'eus la chance d'assister au baptême d'un enfant par deux vieux popes aux longs cheveux blancs et à la longue barbe blanche. Après quelques cérémonies préliminaires, le nouveau-né fut complètement déshabillé, puis immergé dans un baptistère rempli d'eau tiède. Naturellement, le patient hurlait dans son bain, pendant que le pope continuait ses psalmodies et ses onctions, puis son savonnage. Tout autour, les spectateurs riaient, bavardaient... Ce n'est pas là le recueillement dans lequel se donnent, chez nous, les sacrements... Dans le quartier du port, trônent les Israélites, qui se mettent tous d'accord pour rouler les soldats alliés qui encombrant les principales artères... Bientôt, je vais monter, moi aussi, au cœur de la Macédoine. Là-haut, c'est le règne de la neige, et la campagne va être dure. Qu'importe ? On fera son devoir : *Evit Doue hag ar Vro !*

YVES L. C.

*Salonique, le 28 Janvier.* — Me voilà rendu à Salonique sain et sauf, loin du pays, loin des parents et amis et, ce qui est pire, sans un secours religieux. En effet, dans ce camp il n'y a point de chapelle organisée, peut-être même pas de prêtres. Je vous assure que toutes ces privations me coûtent. Je n'ai que la consolation de pouvoir offrir toutes ces peines au bon Dieu. Mais je ne me tracasse pas pour cela.

Le voyage s'est fait en plusieurs étapes. A Sathonay, nous avons eu un repos de huit jours. Cela m'a permis de me rendre à Lyon et de visiter Notre-Dame de Fourvière, avec trois braves Vendéens. J'ai prié la Sainte Vierge de bénir mon voyage et mon séjour sur la terre étrangère.

Le 15 au soir, je me trouvais en gare de Rome : j'étais heureux, car je comptais pouvoir visiter la ville. Mais les chefs de gare nous avisent qu'il n'y a qu'une heure d'arrêt. Inutile de songer à la promenade. A Tarente, nous avons séjourné deux jours ; seulement, il m'a été impossible de reconnaître la ville, car nous étions parqués, presque comme des prisonniers, dans un camp entouré de fils de fer. Le 20, nous nous embarquions sur le *Charles-Roux*. Nous naviguions sans grandes appréhensions, car le bateau était escorté par des contre-torpilleurs. J'ai eu le mal de mer pendant les deux premiers jours. Le troisième jour, au matin, la vue de la terre m'a complètement guéri. Le 24, nous débarquions à Salonique. Nous avons été dirigés immédiatement sur le camp où se trouvent les dépôts de

tous les régiments qui combattent sur ce front. Il y a là aussi des Italiens et des Russes, mais les Français sont les plus nombreux.

Je ne sais pas quand je prendrai la direction des premières lignes, qui sont distantes de 200 kilomètres. Nous mettrons bien plusieurs jours pour arriver à destination, car il paraît que tous les renforts de quelque importance s'y rendent à pied.

Je termine, en vous assurant que je conserverai, sur cette terre étrangère, les mêmes sentiments que j'avais au Petit Séminaire, dont je garde de si bons et si reconfortants souvenirs.

JEAN C.

X..., 20 Février. — L'amabilité du discret messire, qui remplit à « Saint-Vincent » les fonctions de père nourricier, me permet de suivre, tout comme si j'étais de la maison, les ébats intellectuels et physiques de toute cette active fourmilière. Je m'attache tout spécialement, cela se comprend, aux manifestations sportives dont le *Bulletin* nous donne un écho discret.

J'avais applaudi à l'appréciation que portait sur les équipiers de l'« E. S.-V. » leur ancien « manager », dont je m'honore d'être l'ami. Il se connaît en hommes de sport, et son jugement est précieux. Il prédisait des succès qui sont venus, modestes parce que la discrétion a empêché de relater le succès par 2 à 1 sur l'équipe du « S. Q. ». J'attendais le compte rendu de ce match dans le *Progrès du Finistère*.

Les temps ne sont guère changés. Autrefois, au temps lointain où nous jouissions de la paix, je me rappelle que le *Sportman* me laissait toujours le soin de critiquer les rencontres sensationnelles entre les « Grenats » et les « Stadistes ». Modestie exagérée, soit dit entre nous, et que je n'ai jamais comprise.

Le « Stade » a toujours la facilité de déclarer que son équipe est mixte. Depuis la guerre, surtout, son équipe est essentiellement variée, et chaque dimanche nous fait assister au lever de nouvelles étoiles. C'est toujours une fiche de consolation de pouvoir déclarer que, si l'équipe avait été au complet, le résultat aurait été tout autre. Inutile de remarquer que *Per* n'est pas dupe de ces explications. Il pense que toute société doit faire son possible pour être à la hauteur de son passé et ne doit jamais s'exposer à une défaite, serait-ce avec une équipe mixte. Du petit village où je suis au repos, j'adresse donc mes plus sincères félicitations à mes amis les « Grenats ». Par leurs succès sportifs, ils se préparent à être de bons « grenadiers » sur le front, si Dieu veut que leur tour vienne de combattre. De plus, le sport leur donnera des corps sains et, comme disait un vieux professeur que j'avais jadis, « *mens sana in corpore sano* », ce qui veut dire que les succès sur un terrain de jeu doivent présager la réussite dans les travaux de l'esprit.

PER.

C. de X..., 2 Février. — Nous sommes venus passer une période de repos dans un camp, pour nous initier à la nouvelle tactique de l'offensive, dont on attend, paraît-il, de très bons résultats. La neige tombe ; le froid est vif. Dure période pour le poilu, quoiqu'il soit depuis longtemps habitué aux intempéries... Quel mélange de bizarrerie et de bravoure il y a dans le soldat français ! Il va, grommelant contre toutes choses ; mais y a-t-il un coup de main à faire ? Aussitôt, il s'élance, insouciant du danger, et n'est satisfait que lorsqu'il a bien rempli la mission qui lui a été confiée. Mais, laissons de côté ce sujet, et parlons un peu de « Saint-Vincent ». Que font, en ce moment, les petits Séminaristes ? C'est l'heure de la récréation. Ils sont là, dans la grande cour : les balles en caoutchouc passent comme des bolides, tombent... puis rebondissent, et alors c'est une mêlée, jusqu'à ce qu'un élève plus adroit ait saisi la balle qu'il s'efforce de lancer, par un admirable shoot, dans les « bois » de l'adversaire. Heureux temps ! Heureuse jeunesse ! Beaucoup d'entre vous ne connaîtront plus bientôt les douceurs de la vie de collège. Y pensez-vous ? Oh ! je voudrais que les Séminaristes ne se fassent pas d'illusion quant à ce qui les attend à la caserne ! Sans doute, on peut y faire du bien aux âmes, on peut y devenir meilleur... Mais ce n'est pas sans une triste appréhension que je vois arriver cette époque qui peut être fatale à plusieurs. Qui dira combien la caserne a englouti de vocations sacerdotales ? Avant de vous lancer dans l'arène où vous aurez à soutenir de rudes combats, demandez de tout votre cœur le secours de Dieu, mais surtout profitez de votre séjour au Petit Séminaire pour acquérir une piété solide, sincère. Alors, vous pourrez aller sans crainte ; le vent des passions aura beau

souffler, vous resterez toujours debout au milieu de la tourmente, parce que vous aurez avec vous, en vous, le Christ. Allons, Monsieur le Supérieur, je vous quitte, demandant au Bon Dieu de bénir vos efforts. J'espère que, de votre côté, vous aurez parfois un bon souvenir pour votre ancien élève, qui ne demande qu'une chose : c'est de pouvoir bientôt continuer ses études à « Saint-Vincent ».

PIERRE N.

12 Février. — J'ai reçu, ce matin, le petit *Bulletin* de « Saint-Vincent ». Dans ma hâte d'avoir des nouvelles « de la Maison », je n'ai même pas attendu pour ouvrir l'enveloppe, aux armes bien connues, que le rassemblement provoqué par la venue du vagemestre se soit dispersé. Derrière moi, un brave gas de Penmarc'h demande, un peu tristement (il n'y avait rien pour lui) : « Y a du bon ? » Puis, me voyant ouvrir le pli imprimé, il me tourne dédaigneusement le dos : « Peuh ! de l'écriture de journal ». Je ne lui ai rien répondu, et il a dû être bien étonné de me voir piocher cette écriture de journal tout comme une « babil-larde » du pays, de ce petit coin où on est entré comme en cage d'abord, et qui est devenu bientôt le nid d'élection. Je ne m'y repose plus, hélas ! qu'en oiseau de passage. Mais lorsque je babille avec mon petit *Bulletin*, je crois y être encore. Tous m'y parlent et on y parle de tous. Tout ce qui concerne la petite famille y est glané. Le Pape lui-même m'y bénit ; M. Prigent s'y fait professeur de morale, pour moi ; à chaque « shoot » réussi qu'encaissent les filets du « Stade » ou de « Saint-Yves », je puis y aller de mon petit « bravo » : pour un peu, je pourrais me payer la tête des spectateurs (autre sport très pratiqué, autrefois, par des fervents de la psychologie des foules). En un mot, je vous écris pour vous remercier et vous prier de continuer « toujours à mieux ».

Voyez où m'entraîne votre ensorcelée « écriture de journal » !

Depuis près d'un mois, je ne suis plus en guerre, ou plutôt je fais la guerre pour rire, en un mot, je fais des manœuvres à l'arrière. Ce serait charmant, si la température était plus clémente. Mais par ces 16 degrés au-dessous de zéro, la station debout est complètement incompatible avec l'état des routes, transformées en glaciers lisses et brillants.

Je n'en suis plus à compter mes « étalages ». D'autre part, le G. Q. G. a décidé que, dans les Vosges, le vin ne se boit plus, mais se suce sous forme de mignons petits glaçons rosés. Il a été décidé, encore, que chaque escouade toucherait de la réserve du matériel un lot de hachettes-marteaux pour nous permettre de détacher de nos « boules » quelques bribes tachetées de cristaux brillants comme les plaquettes de mica dans le granit et craquant délicieusement sous les dents.

Pour nous, faire des manœuvres, cela consiste à enfileur une vingtaine de kilomètres, casser la croûte dans la neige, puis débarrer en vitesse tout notre matériel, recevoir la visite d'une grosse légume, puis réemballer, retour au cantonnement, avec des souliers à l'état de papier maché, et l'on recommence le lendemain. C'est, paraît-il, très utile à la défense nationale, d'autant plus qu'il n'en fera pas plus froid au Sénégal. Je me suis installé un petit chez-moi chez une vieille dame qui a bien voulu me louer une chambre ; j'y suis libre comme l'air et installé comme un roi, j'y « tiendrai » tout l'hiver comme le premier civil venu. Malheureusement, ces manœuvres ne doivent être qu'un prélude, et la danse pourra être animée. J'y suis, maintenant, bien préparé ; ce séjour à l'arrière m'a permis de mettre toutes mes « affaires » en ordre, et j'espère que le bon Dieu encore me protégera, comme il vient de le faire tout dernièrement... Bon succès à « Saint-Vincent ». Je prie pour toute la communauté.

RENÉ C.

P., le 16 Février 1917. — Vous devez me savoir au repos depuis bientôt un mois.

Je suis rentré de permission depuis une huitaine de jours. En allant, j'avais formé le projet de passer par « Saint-Vincent » ; mais malheureusement, on est passé par Landerneau.

... Hier, « Saint-Vincent » s'est encore retrouvé. M. Bossus et M. Foll sont venus tous deux me voir en bécane. On a causé un peu de tout, puis ils m'ont quitté pour aller à la recherche de Y. Nicolas, dans un village à proximité.

M. Bossus est à 22 kilomètres de moi ; M. Foll, un peu plus rapproché, et je me propose de lui rendre sa visite un de ces jours.

Tout va bien.

HENRI L.

PLACES DE COMPOSITIONS DU MOIS DE FÉVRIER

**Philosophie.** — *Dissertation* : 1<sup>er</sup>, F. Scalart ; 2<sup>e</sup>, N. Person ; — *Chimie* : 1<sup>er</sup>, F. Scalart ; 2<sup>e</sup>, J. Cocharde.

**Rhétorique.** — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Quélen ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Coadou ; — *Version grecque* : 1<sup>ers</sup>, J.-M. Coadou et J.-M. Quélen ; — *Dissertation* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, A. Le Goff.

**Seconde.** — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, C. Toscer ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Piton ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; — *Dissertation* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, H. Cudennec.

**Troisième.** — *Thème latin* : 1<sup>ers</sup>, F. Philippe et L. Jaouen ; 3<sup>es</sup>, R. Le Gall et J. Breton ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, F. Mévellec ; 2<sup>e</sup>, J. Gourlaouen ; 3<sup>e</sup>, Y. Dréau ; 4<sup>e</sup>, R. Kérénel ; — *Physique* : 1<sup>ers</sup>, J. Breton et R. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, J. Le Gall ; 4<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; — *Vers latins* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, R. Kérénel ; 3<sup>e</sup>, R. Caugant ; 4<sup>e</sup>, L. Jaouen.

**Quatrième.** — *Narration* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, A. Guiziou ; 3<sup>e</sup>, A. Brélivet ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, J. Nicolas ; 2<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, F. Merceur ; — *Anglais* : 1<sup>er</sup>, J.-P. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, F. Merceur ; 3<sup>e</sup>, N. Bolzer ; 4<sup>e</sup>, J. Suignard.

**Cinquième.** — *Grec* : 1<sup>er</sup>, J. Person ; 2<sup>e</sup>, J. Heydon ; 3<sup>e</sup>, J. Douguet ; 4<sup>e</sup>, L. Béchenec ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, N. Kernéis ; 2<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 3<sup>e</sup>, J. Douguet ; 4<sup>e</sup>, L. Béchenec ; — *Botanique* : 1<sup>er</sup>, P. Heydon ; 2<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 3<sup>e</sup>, E. Queindec ; 4<sup>e</sup>, J. Heydon.

**Sixième.** — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, G. Boussard ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, C. Nédélec ; 4<sup>es</sup>, L. Diquélou et P. Volant ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, G. Boussard ; 3<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 4<sup>e</sup>, C. Nédélec ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, L. Hémon ; 3<sup>e</sup>, G. Boussard ; 4<sup>e</sup>, M. Quinquis.

**Septième.** — *Analyse* : 1<sup>ers</sup>, J.-M. Salaun et P. Coadou ; — *Ecriture* : 1<sup>er</sup>, P. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, P. Coadou ; — *Grammaire* : 1<sup>er</sup>, V. Le Grand ; 2<sup>es</sup>, L. Didailler et Y. Quévarec.

**Huitième.** — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, R. Pernez ; 2<sup>e</sup>, R. Chapalain ; — *Ecriture* : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, R. Chapalain ; — *Grammaire* : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, R. Chapalain.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Bosson E., secrétaire au Dépôt de Remonte de Clay-Souilly (Seine-et-Marne) ;
- Cotten, maréchal des logis fourrier, 3<sup>e</sup> Hussards, secteur 31 ;
- Croissant, cap. mitrailleur au 2<sup>e</sup> bis de Zouaves. Dépôt intermédiaire, secteur 510, armée d'Orient, viâ Marseille ;
- Gillet, timonier à bord du *Gabion*, Brest ;
- Hello J., aspirant au 9<sup>e</sup> Zouaves, 6<sup>e</sup> Cie, secteur 165 ;
- Jugeau J.-M., au 71<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup> Cie, 9<sup>e</sup> bataillon, secteur 20 A ;
- Le Bot J.-M., au 35<sup>e</sup> d'Artillerie, 24<sup>e</sup> batterie, secteur 87 ;
- Le Clec'h, G. B. D. 16, secteur 513 ;
- Le Mao P., troupes du Sud Constantinois, 3<sup>e</sup> bataillon, Batna (Algérie) ;
- Le Merdy L., groupe d'exploitation, 1<sup>re</sup> D. I., secteur 213 ;
- Le Meur P., au 48<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> section, 9<sup>e</sup> bataillon, secteur 20 A ;
- Loussouarn J., au 116<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup> Cie, 9<sup>e</sup> bataillon, secteur 63 ;
- Mérour P., ambulance 5/37, secteur 132 ;
- Pelliet, au 35<sup>e</sup> d'Art., 5<sup>e</sup> batt., en subsistance au 25<sup>e</sup> d'Art., secteur 33 ;
- Perrot H., secrétaire au Dépôt de Remonte de Clay-Souilly (Seine-et-Marne) ;
- Quinquis F., au 236<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup> Cie, secteur 217 ;
- Riou F., au 63<sup>e</sup>, peloton spécial, secteur 188 ;
- Suignard Fr., infirmier, ambulance 2/18, secteur 47 ;
- Suignard M., Dépôt des prisonniers de guerre, Recouvrance, Brest ;
- Tirilly G., au 39<sup>e</sup> d'Artillerie, 117<sup>e</sup> batterie de 58, secteur 181 ;
- Toulemont L., au 28<sup>e</sup> d'Artillerie, 67<sup>e</sup> batterie, 21<sup>e</sup> pièce, Vannes.

INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER



1<sup>er</sup> April 1917.

Mes chers Amis,

Il vente, il pleut ; et quand il ne pleut pas, il grêle ou il neige. Un vrai temps d'hiver. Puis la maison est vide... Où sont « les Rameaux » d'antan ? Il n'est pas un seul ancien, je suis sûr, qui, en ce moment, ne songe à la procession des Rameaux à travers les cours, le parc et le jardin de « Saint-Vincent ». Et voilà que, pour la troisième fois, la troupe enfantine s'en est allée en vacances sans avoir clamé en chœur son *Hosanna pium* « au Christ Roi et Rédempteur », dans ce merveilleux chant du *Gloria, laus* qui, après avoir retenti dans la chapelle, venait réveiller tous les échos de la maison, comme si, ce jour-là, les pierres elles-mêmes devaient unir leur voix à celles des Anges et des enfants pour célébrer celui qui va sauver le monde. *Cum angelis et pueris triumphatori mortis clamantes : Hosanna in excelsis !...* Que les temps sont changés !... Mais ayons confiance. Les beaux jours reviendront ; « Saint-Vincent » reverra ses belles fêtes.

Attendons, et prions !

Citation.

Yves Nicolas, 116<sup>e</sup> d'Infanterie : « A montré d'excellentes qualités d'endurance et d'initiative pendant le séjour dans les tranchées de Verdun. » — (Ordre du Régiment.)

Nos Morts.

Nous apprenons, au dernier moment, la mort de **François Boulben**, de Querrien. Nous ne pouvons, aujourd'hui, qu'indiquer les tristes circonstances de sa mort et le recommander à vos bonnes prières.

« François Boulben faisait partie d'une équipe de gradés venus à l'école des grenadiers. Le 27 Février, ils étaient tous réunis dans les tranchées pour apprendre la manœuvre de la grenade. L'un d'eux, voulant faire partir une grenade, la jette, ou plutôt veut la jeter contre terre à une certaine distance. La grenade lui échappe des mains ; il la reprend vivement ; elle s'engage dans la manche de sa capote, et au lieu d'aller en avant elle oblique à gauche et va tomber dans la tranchée où se trouvait Boulben. Le pauvre enfant ne put se garer à temps et reçut un éclat au-dessus de la fausse côte droite. Cet éclat traversa le poumon droit et provoqua une grosse hémorragie interne.

» M. Le Moign, vicaire de Moëlan, croit que Boulben était déjà mort lorsque son corps arriva à l'ambulance, et ne put que lui donner l'absolution sous condition. Il a été inhumé dans le cimetière militaire de La Taube (Oise), et la tombe porte le n<sup>o</sup> 72. L'enterrement a été présidé par un officier-prêtre. M. Le Moign y assistait avec une belle délégation du 43<sup>e</sup> et quelques autres soldats. Le lieutenant-colonel du 43<sup>e</sup> était aussi présent. »

Nous connaissions assez F. Boulben pour oser dire que si la mort l'a surpris, elle l'a trouvé prêt à paraître devant Dieu.

## Nouvelles de la Maison.

### AU JOUR LE JOUR

4 Mars. — Le lieutenant Pape nous est arrivé jeudi, et nous donne, cette fois, la grosse moitié de sa permission. Merci ! Ce matin, il a chanté la messe, et cet après-midi, il nous a fait une conférence sur « les préparatifs d'une offensive ». Travaux préliminaires : boyaux d'accès, étude du terrain par l'aviation, pose de fils téléphoniques, bombardement d'artillerie ; arrivée des troupes d'assaut sur le terrain ; l'assaut : première vague, grenadiers et fusiliers-mitrailleurs ; vagues successives, nettoyage des tranchées ; tir d'artillerie progressif, régressif, stratagèmes pour dérober la marche des troupes et l'accentuation de l'avance ; fusées à fumée, fusées pour demander le tir de l'artillerie... M. Pape nous a détaillé tout cela avec l'autorité et l'aisance d'un chef averti qui sait ce qu'il a fait hier et ce qu'il fera demain. Il nous a fait espérer que la prochaine offensive sera l'offensive suprême, celle qui nous donnera la victoire et la paix. Notre rôle à nous, a-t-il dit, est de prier, de prier encore, de prier toujours.

6 Mars. — Départ de M. Pape. Arrivée de M. Foll. Tous deux ont dû être heureux de se rencontrer dans leur cher « Saint-Vincent ».

8 Mars. — M. Foll s'est excusé de ne pouvoir nous donner de nouvelles fraîches de la guerre, vu que le 118<sup>e</sup> est au repos depuis un long temps déjà. Mais tout nous intéresse dans la guerre, même les à-côtés de la guerre, et c'est avec le plus vif intérêt que nous l'avons écouté nous raconter la vie d'un régiment breton à l'arrière de la zone des armées. Puis il n'a pas eu de peine à faire revivre ses vieux souvenirs et à nous décrire les journées glorieuses qu'il a vécues en delà et en deçà de Verdun, à l'époque où les Boches ont vu s'écrouler les dernières espérances de leur Kronprinz. C'est bien le 118<sup>e</sup> qui a pris possession du fort de Vaux, et l'on sait que M. l'Aumônier ne laisse pas aux autres sa part de danger et de gloire. Avant d'aller en ligne, le régiment avait cantonné dans la bourgade d'Haudainville. M. Foll nous a parlé du bon vieux curé qui, avec le garde-champêtre, a toujours refusé de quitter son poste, et qui attend, plein de confiance, le retour de ses ouailles... Tout comme M. Pape, M. Foll nous a demandé de multiplier nos prières et nos sacrifices en faveur de la France. « La victoire est certaine, a-t-il dit en terminant, mais il dépend de nous de la hâter, et qui donc voudrait, par négligence ou lâcheté, retarder, ne serait-ce que d'un instant, la cessation de l'horrible fléau qui cause tant de deuils et de ruines sur notre terre de France ? »

11 Mars. — Grand match entre « l'Etoile Saint-Vincent » et le « Stade Quimpérois », champion de Basse-Bretagne (équipes premières). « Saint-Vincent » l'a emporté de 2 à 1. Partie très intéressante ; S. P. a matière à un joli compte rendu.

17 Mars. — Les Philosophes et les Rhétoriciens de la classe 18 qui doivent subir les épreuves du Baccalauréat sont partis ce matin. Bonnes vacances et bonne chance !

22 Mars. — De la neige. Il commence bien le printemps !

23 Mars. — Conseil de révision à Quimper, pour les exemptés et réformés d'avant la guerre. MM. Gaonac'h, Conseil, Boézennec, Goachet et Gourvennec sont maintenus exemptés.

Ce soir, un premier télégramme de Rennes. Les trois Philosophes Favennec, Le Daré et Person sont admissibles.

M. Jaouen, de passage à « Saint-Vincent », a fait passer l'examen d'anglais aux Rhétoriciens et aux Secondes.

26 Mars. — M. le Supérieur nous a lu à l'étude, ce soir, la belle circulaire des Ministres de l'Agriculture et de l'Instruction Publique à toute la jeunesse scolaire de France. « La France a besoin de votre dévouement, la Terre a besoin de vos bras. Tandis que des champs restent sans culture, tandis que des femmes et des vieillards ne suffisent plus pour assurer l'exploitation de ce sol que leurs époux et leurs fils défendent avec gloire, c'est à vous, Enfants de France, qu'il appartient de reprendre ces champs délaissés et d'apporter à la Terre l'assistance dont elle a un si pressant besoin... » Dès aujourd'hui, une équipe tra-

vaille à planter des pommes de terre... Que n'avons-nous toute une ferme à nous ? Il n'y resterait pas un coin de champ en friche ni en jachère.

27 Mars. — Bescond, Jacq et Trelu sont admissibles. Ménez échoue.

28 Mars. — Les six admissibles sont définitivement reçus à l'oral. Quatre ont obtenu la mention *Assez Bien* : Le Daré, Person, Jacq, Trelu. C'est bien, c'est même très bien.

29 Mars. — Entrevu ce matin, à la chapelle, M. Prigent et M. Le Louët. Ils arrivent trop tard et trop tôt. Il est 7 heures. Nous attendons impatiemment l'heure du départ. M. le Supérieur a pensé — et nous pensons comme lui — qu'il répondrait aux désirs de MM. Clémentel et Viviani, et qu'il rendrait un grand service à l'agriculture qui manque de bras, dans le Finistère autant et plus peut-être qu'ailleurs, en allongeant nos vacances de Pâques. Nous partons donc plus tôt que d'habitude, et nous rentrerons plus tard. Pendant ces quatre semaines, « nous travaillerons, nous prendrons de la peine ; c'est le fonds qui manquera le moins. Nous bêcherons, nous sèmerons, nous planterons, deçà, delà, partout. » Et ce ne sera pas pour le roi de Prusse, mais pour la France.

L. G.

### LA VIE SPORTIVE

L'« Etoile Saint-Vincent », qui avait déjà, le 4 Février, triomphé du « Stade Quimpérois » par 2 buts contre 1, s'est rencontrée avec cette même équipe, en match-revanche amical, aujourd'hui 11 Mars, sur le terrain de Saint-Denis.

Dès l'ouverture du « score », après les tâtonnements du début, la balle est emportée sur le terrain des « Jaunes et Noirs », où elle se cantonne pendant presque toute la première mi-temps. Après dix minutes de jeu, l'inter-gauche grenat, Bescond, rentre, en oblique, le premier but. Tôt après, une mêlée provoquée par la chute du goal stadiste fournit à l'inter-droite Scalart l'occasion de pousser une seconde fois la balle dans les « bois » de Tanguy. A la reprise, au cours d'une rapide descente des « Jaunes et Noirs », Priol reçoit la balle, shoote avec force, mais de loin. Le goal « grenat » saisit le ballon, mais ne réussit pas à l'arrêter : les Stadistes enregistrent un but.

Deux buts pour les « Grenats » ; un but pour les « Jaunes et Noirs » : tel est le résultat, lorsque siffle la mi-temps. Tel sera aussi le résultat définitif du match.

Lorsque le jeu reprend, les « Grenats » qui, il n'y a qu'un instant, dominaient visiblement, semblent fatigués. Le jeu languit : les « sorties » succèdent aux « sorties » ; des « corners » sont échangés sans résultats. Les « demis » de l'« E. S.-V. » ne donnent que faiblement. Seule la défense demeure entière et ferme, et résiste victorieusement aux assauts lancés par les avants stadistes.

Ces derniers auraient dû profiter de cette accalmie pour égaliser. Ils n'en firent rien. La faute semble en être aux avants, qui furent pourtant bien servis par les demis, particulièrement par l'excellent demi-droite Quéinnec ; qui furent bien servis aussi par les arrières : Bideau fut égal, et Bloch « botta » dur, après un instant d'humeur au début. Mais les passes des avants « Jaunes et Noirs » ne réussirent guère : trop fortes, elles allèrent régulièrement échouer sur la tête des demis de l'« E. S.-V. ». Priol et Floch manquèrent de précision. Audinot a de la vitesse, mais a besoin de s'exercer au « dribbling ».

« Saint-Vincent » dut sa victoire à la discipline de son « team », à son jeu de passe varié et méthodique. L'inter-gauche joua une belle partie. L'extrême-droite fut égal ; l'ailier gauche, un peu lent, vit ses efforts annihilés par la défense adverse. L'avant-centre Floc'hlay fut, à la reprise qui suivit la mi-temps, trop peu personnel. Rien d'absolu, même en fait de foot-ball, et le jeu classique n'est pas toujours de saison. Un vigoureux « dribbling », un « déboulé » énergique au travers des arrières en flèche, auraient inquiété plus sérieusement Tanguy qu'un jeu de passes frisant l'off-side. La triplette Ménez-Trelu-Marec pratiqua à fond l'art du demi ; les « headings » du demi-centre furent particulièrement remarquables. Dans la défense, le goal, malgré beaucoup de sang-froid, montra qu'il manquait d'entraînement. Mais l'arrière de chasse, Cochard, fut superbe d'entrain et d'audace.

Rendons un hommage mérité à l'arbitre, M. Le Grand, du « Stade Quimpérois », dont l'impartialité fut digne de tout éloge.

S. P.

## Nouvelles de partout.

### UN MATCH DE FOOT-BALL SUR LE FRONT

Nous lisions, sous ce titre, dans la *Croix* du 6 Mars 1917 :

« L'infanterie avait convié, hier, l'Association Sportive Française, dont l'équipe était presque exclusivement composée de futurs bluets de la classe 1918, à un match de Foot-Ball Association, sur le front, en pleine zone des armées.

» Le général commandant la brigade, une centaine d'officiers et quelques milliers de poilus assistaient à la fête, dans laquelle les bluets battirent leurs aînés par 6 buts à 1. L'arbitre était l'aumônier divisionnaire, un vigoureux spécialiste.

» La fête a été splendide et laisse un souvenir excellent chez les bluets de la classe 18 qui ont pris le plus parfait contact avec leurs camarades de demain.

Le surlendemain, nous avons la bonne fortune de recevoir des détails complémentaires, sur ce match sensationnel, par « le vigoureux spécialiste » lui-même qui l'arbitra.

« Un match sur le front ! » C'est une façon de parler, car si tous les « arrière-train » qui se morfondent à l'intérieur, étaient assurés de ne pas dépasser le lieu de cette rencontre sportive, ils prendraient tout de suite le chemin de fer.

» Et donc, nous étions au repos aux environs d'une ville qu'illustra jadis un aigle ! Devinez-vous, lecteurs du *Bulletin* ? Une équipe parisienne de l'A. S. F. (je traduis pour les non initiés : Association Sportive Française) voulut bien se déplacer pour venir matcher contre une équipe régimentaire, dans laquelle j'ai eu le plaisir de reconnaître deux joueurs de l'A. S. L. et un ami de l'E. S.-V. J'ai eu l'honneur d'être choisi comme arbitre de cette partie sensationnelle, et j'ai pensé que mes amis de « Saint-Vincent » seraient contents d'apprendre que je savais encore tenir un sifflet.

» La partie fut très intéressante. Les Parisiens ont gagné par 6 buts à 1, mais le résultat ne donne pas la physionomie de la partie. L'A. S. F. présentait un « team » (je retrouve mon anglais) plus homogène et formé d'éléments plus jeunes et par suite plus... élastiques ; les joueurs régimentaires n'avaient pas suffisamment d'entraînement et manquaient un peu de souplesse. Malgré cela, la lutte fut ardente, les soldats marquèrent le premier but ; ils firent même des essais nombreux qui échouèrent sur un « goal » impassible et d'une déconcertante adresse.

» Le gardien de but parisien peut se vanter d'avoir été pour beaucoup dans la victoire des siens, et si l'autre goal avait été aussi entraîné et aussi adroit, la partie se fût terminée avec un très faible écart de buts.

» Mon ami Per m'a félicité sur mon arbitrage, mais je me demande s'il parlait sérieusement, car il avait le sourire !

» N'y aurait-il pas possibilité d'obtenir, pour la première équipe des « Grenats », la permission de renouveler le geste des Parisiens ? Je parie que l'équipe marcherait volontiers.

» HUBERT B. »

### M<sup>re</sup> MARBEAU, EVÊQUE DE MEAUX, ET LES SOLDATS BRETONS

11 Mars 1917. — Faut-il vous dire que nous avons eu aujourd'hui l'Evêque de Meaux à notre « popote » ? Vous ouvrez de grands yeux. C'est tout de même vrai... Monseigneur Marbeau a mangé à notre table, goûté à la boule et au pinard, partagé le modeste menu d'une troupe d'officiers, très heureux de posséder quelques instants cette belle figure de chef.

Monseigneur a, d'abord, présidé notre messe militaire... Grande affluence de capotes bleues... Dans une magistrale improvisation, il a rappelé aux héros du passé et aux vainqueurs de demain les devoirs du soldat et du chrétien ; du soldat qui ne connaît ni la peur ni le danger, mais seulement le devoir ; du chrétien qui puise dans la prière, la messe et la communion, le courage et l'esprit de sacrifice. Puis il a donné à tous nos soldats une petite image et une croix que nos poilus se disputaient les uns aux autres à la sortie de la messe.

A l'issue de la cérémonie, la foule des poilus faisait haie, saluant au passage le « héros » de Meaux, qui s'est signalé aux circonstances critiques de la Marne. Monseigneur répondait à leur salut par un doux sourire et bénissait ces vaillants de demain qui, dans un élan sublime, apporteront à la nation une assurance de paix dans la victoire.

Monseigneur n'a eu garde d'oublier, dans son allocution vibrante de patriotisme, les faits et gestes du beau régiment breton, Breton parmi les Bretons, vaillant parmi les vaillants. D'une voix émue, il a rappelé la belle citation à l'ordre de l'armée qu'ont value au 19<sup>e</sup> ses attaques d'Ovilliers, La Boisselle, ses luttes précédentes à Messin, Chaumont, Saint-Quentin, Lenharrée, ses brillants exploits de Sapigneul, ses succès de Vaux : en termes éloquents il a rendu hommage à cette pléiade de héros bretons qui dorment leur dernier sommeil dans les plaines de Champagne et les environs de Verdun.

Monseigneur a présidé ensuite notre table : sa soutane violette tranchait un peu sur nos tuniques bleu horizon et, pour la première fois, j'en suis sûr, ce mariage se faisait sur le front. Pas de protocole, pas d'étiquette ; une franche gaieté, le Prélat était d'une grande simplicité au milieu de ses enfants préférés... Pendant le déjeuner, M. le chef de musique nous régale d'un concert de cors de chasse, de binious et de bombardes, que Monseigneur vient saluer et féliciter à la fenêtre... Avec cette bonté charmante qui l'a fait aimer de tous, Monseigneur nous dit son bonheur de vivre cette journée au milieu de vrais poilus du front ; il nous présente son anneau pastoral, simple anneau d'aluminium, mais hommage précieux d'un « poilu » ; on se le passe de main en main et on se félicite de voir ce Prélat de l'Eglise rendre un si touchant hommage au modeste talent de l'ouvrier du front.

Excellente journée ! Monseigneur était heureux, et nous encore plus. Nous lui disons au revoir, mais pas adieu.

JOSEPH C.

X., 24 Mars 1917. — Vous devez être impatients d'avoir de mes nouvelles. Mais ce n'est plus la même vie, ce n'est plus la vie régulière des tranchées ; c'est la véritable guerre en rase campagne, la poursuite de l'ennemi. Depuis dix jours, nous n'avons pas cessé de progresser. Sur ces dix jours, mon bataillon a fait cinq jours aux avant-postes et cinq autres en seconde ligne. Je vous écris des avant-postes, après une progression, en attendant une autre, et tout en surveillant l'ennemi. Nous sommes sur un immense plateau où souffle une bise glaciale. Jamais de ma vie je n'ai eu si froid. Que cette vie est dure ! vous ne pouvez vous en faire une idée. Il gèle à pierre fendre, et il faut rester en place, immobile, car au moindre mouvement, c'est une dégelée de 105. Le ravitaillement arrive quand il peut. On est heureux quand on peut faire un repas par jour. J'ai pitié de ces jeunes gens de 21 ans qui me disent, comme des enfants à leur mère : « Oh ! j'ai faim ! j'ai faim ! »

Dans cette guerre de mouvement, notre métier de mitrailleur est le plus dur ; nous avons fait jusqu'à 15 kilomètres en un jour avec la pièce et les caissons sur le dos. Depuis deux jours, la résistance est plus forte. Hier, l'ennemi a essayé de nous jeter dans le canal que deux compagnies et ma section avons réussi à passer. Il était trois fois supérieur en nombre, et c'en était fait de nous sans la bravoure de nos mitrailleurs, qui ont « craché la mort », sans trêve ni répit. Le soir, quand nous avons progressé, nous avons trouvé le terrain couvert de cadavres...

Vie de souffrances très dures, et vie désorganisée au point de vue spirituel. Plus de messe ! Plus de communion ! Et jusqu'à quand ?...

C'est qu'en effet il ne reste pas un abri, pas une église, pas une cave, pas un pan de mur, rien, rien. Tout, tout a été détruit méthodiquement, à la mine, par les Allemands... Et ce travail satanique n'est pas fini ; à mesure qu'ils se retirent, ils font le désert derrière eux ; ce ne sont que des explosions et des incendies... Vous devinez notre triste sort. Oh ! dites donc à vos jeunes gens de communier pour nous, qui ne le pouvons pas et qui le désirons si ardemment ! S'ils savaient apprécier comme nous maintenant le bienfait de l'Eucharistie !... La cathédrale de Noyon a échappé à la destruction, grâce à l'arrivée subite d'une vingtaine de cavaliers qui nous précédaient.

C'est à Noyon que nous avons vu les premiers civils ; je n'oublierai jamais cette impression. Nous étions exténués ; la vue de ces pauvres gens nous rendit



nos forces. Les enfants nous embrassaient, les vieillards pleuraient de joie. Ils nous ont raconté leurs misères, leurs privations. Cela dépasse toute imagination. Je ne vous parle que des enfants et des vieillards, car hélas ! tous les gens valides, les femmes comme les hommes, ont été déportés en Belgique ou en Allemagne...

Plus tard, si Dieu me garde comme il m'a gardé jusqu'ici, je vous raconterai toutes ces horreurs.

Priez, priez beaucoup pour nous !

ATHANASE L.

X., le 12 Mars 1917. — Vous savez, peut-être, que je suis venu comme volontaire au front. La vie du dépôt commençait à me peser et, un beau matin, comme on demandait des volontaires, J.-M. Le Bot s'en fut mettre son nom.

Donc, je partis. Mais je vous dirai que le front n'est pas du tout ce que j'avais pensé. Les artilleurs qui, comme moi, se trouvent à l'échelon, ne sont guère malheureux. Ils sont même mieux qu'au dépôt, car à part les corvées et le ravitaillement qu'ils ont à faire, de temps à autre, ils sont à peu près tranquilles.

A l'endroit où je me trouve, il y a un parc d'aviation, et lorsque le temps est beau, nous voyons les avions évoluer au-dessus de nos têtes. Avions de chasse, avions de bombardement, tout s'y trouve. On reste en admiration devant ces hommes-oiseaux.

Combien de temps cette vie calme va-t-elle durer encore, je ne puis vous le dire. Mais je me recommande à vos prières, spécialement pour les semaines qui vont suivre. C'est le moment ou jamais de prier, de bien prier, car Dieu seul sait ce qui va se passer.

JEAN-MARIE LE B.

Rennes, le 22 Février. — Les mois succèdent les uns aux autres et disparaissent à la hâte. Et me viennent à la pensée les mots de Bossuet : « Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans ? Tout cela n'est rien et rien n'a de valeur sauf : « Aimer Dieu et le servir ».

Aussi, nos supérieurs ont pensé que de ce temps si court il fallait profiter. Voilà pourquoi ils nous ont donné d'avoir une retraite de quelques jours. Comme j'ai été heureux à cette nouvelle ! et comme j'ai mis toute mon âme à ces exercices si salutaires ! Nous étions cent cinquante à deux cents retraitants, entre prêtres et séminaristes. Les sermons ont été donnés par le Révérend Père Mott, Lazariste.

La retraite s'est terminée, le jour de la Purification, sous la présidence de Son Eminence Monseigneur Dubourg, par la rénovation des promesses cléricales. Je ne pouvais prendre une part effective à cette cérémonie. N'avais-je cependant pas un peu le droit de dire : « Dominus pars hereditatis meæ », Seigneur, vous êtes mien... Puissé-je être et rester vôtre !

Je vais partir. Cette fois, c'est pour de bon. Du moins, on le dit et je le pense. En mon absence, à l'arrivée de mon remplaçant, le chef prononça ces paroles : « Dans quinze jours, Toulemon ne sera plus là ». Donc... j'attends. En attendant, je reste. Quand mon heure sera venue, je m'en irai : à la volonté de Dieu ! J'ai vu, l'autre jour, Eugène Tromeur et Joseph Suignard, tous deux étudiants en P. C. N., l'un en première, l'autre en seconde année. Et nous avons causé. Nous avons causé surtout de « Saint-Vincent », pas en mal, oh ! non, mais en bien. J'ai reçu le *Bulletin* du mois. Il était, comme toujours, « rudement » intéressant. Le cher *Bulletin*, que de lettres il remplace, et que de journaux il dépasse !

JEAN-LOUIS T.

Vannes, le 1er Mars 1917. — On a parfois parlé de la monotonie de la caserne ; depuis quelques jours, je n'y crois plus. Samedi matin, on nous a dit : « Vous êtes de garde au polygone ». Deux jours avant, le capitaine consignait notre batterie jusqu'à nouvel ordre. Hier soir, l'on vient m'annoncer que j'étais le second des « premiers jus » à partir au front. Et ce matin, je n'étais pas encore levé, que la semaine entre avec une liste : « Partent au front, demain : ... » Je commençais à la trouver amère. Mais mon nom n'est pas sorti, et pour cause : les premiers jus ne partiront pas avant la fin du peloton. Mettons au plus deux semaines, et après... en route !

J'ai pris donc la garde, samedi, au polygone. J'étais de faction aux deux poudrières les plus éloignées, seul dans la nuit, tout d'abord claire, avec mon fusil et mes cartouches. Mes deux poudrières occupent un rectangle de cent

mètres de long sur cinquante de large, et elles sont séparées par une espèce de terre-plein embroussaillé. La première fois que j'ai passé devant ce terre-plein obscur, aux buissons touffus, je serrai la crosse de ma carabine. Après, cela ne m'a plus rien fait. Vers les minuit, le brouillard couvrait les poudrières, et je ne distinguais plus rien à six pas devant moi. Un vol rauque de canards sauvages traversait le ciel, avec des sanglots qui donnaient le frisson. Les gouttes d'eau tombaient des branches, imitant à s'y tromper le bruit des pas. Le brouillard ruisselait tout le long de ma capote grise. Et au loin, un galop de cheval égaré scandait le silence de toutes choses. Parfois, un halte-là me faisait presser le fusil dans les bras ; un bruit, un rien me mettait presque en garde. Quelle impression, tout de même, dans la nuit ! Et comme l'œil est vif, l'oreille fine, au bout de quelques minutes ! Il n'y avait toujours que ce bruit d'eau qui tombe sans répit à me tromper. Il m'a fallu aller auprès des branches pour m'assurer que ce n'était pas un bruit de pas. Comme la méditation est facile dans la nuit : il semble que les facultés aient décuplé de puissance, et comme la pensée se reporte vite vers le pays et surtout vers le front, où d'autres veillent avec plus de sérieux, plus de courage, où s'en va peut-être ce train qui passe, trait de lumière dans le brouillard et la nuit, et devant qui j'abaissais l'arme au port du salut, salut de la sentinelle de l'intérieur à la sentinelle de là-bas.

LÉON T.

22 Février 1917. — Vous avez appris, je pense, que je suis parti au front. Nous avons trouvé le ..<sup>e</sup> au repos près de Meaux. Je n'y suis resté qu'un jour. Lundi, 23 servants de chaque batterie sont partis pour préparer les positions de batterie entre X. et Y. Nous logeons dans une immense carrière, un profond souterrain, qui pourrait défier les plus gros calibres boches ; il présente un seul inconvénient : c'est qu'il y fait aussi clair la nuit que le jour. J'ai visité les tranchées, les positions de batterie et les ruines des environs. J'aurai bientôt une idée exacte de la vie du front... Secteur très tranquille. D'après les habitants, le dernier obus y est tombé en 1914 !

CORENTIN P.

Aux armées, le 13 Mars 1917. — J'ai reçu hier votre cher *Bulletin*. Vous dire combien de fois je l'ai lu et relu me serait impossible. Je le fais lire à un camarade, élève d'un collège libre à Paris ; il est frappé de l'affection qui unit tous les membres, maîtres et élèves de « Saint-Vincent ».

J'apprends avec douleur la mort de Jean D'Hervais. Je joins mes prières aux vôtres pour demander à Dieu l'éternel repos pour l'âme sainte de mon condisciple.

M. l'Aumônier divisionnaire nous prépare, par une suite de conférences, à remplir notre devoir pascal. Le temps pascal est ouvert, pour nous, depuis dimanche. Beaucoup de jeunes gens ont déjà reçu les sacrements, et plus nombreux encore sont ceux qui se préparent à accomplir leur devoir dimanche prochain.

Avec mon caporal, séminariste du diocèse d'Angers, et un séminariste de Toulouse, j'ai réussi à convaincre plusieurs camarades de la nécessité de s'approcher des sacrements. Plusieurs ont déjà répondu à nos exhortations. J'espère que, Dieu aidant, toute la compagnie de travailleurs du 407 s'acquittera sans trop tarder de ses obligations pascales.

Je me plais à faire tout ce qui m'est possible pour mettre dans le droit chemin mes compagnons de souffrances et de misères. J'espère que Dieu bénira mes efforts. Je lui offre toutes mes peines en vue d'obtenir le résultat recherché. Je compte aussi sur les bonnes prières que tout « Saint-Vincent » m'accordera pour mener à bien mon entreprise.

Priez et faites prier beaucoup pour moi ! Vos prières me seront d'un puissant concours pour faire tout le bien qu'il m'est donné de faire et réparer ainsi les négligences de ma vie passée.

JOSEPH C.

**PLACES D'EXCELLENCE ET D'EXAMEN DU 2<sup>e</sup> TRIMESTRE**

**Philosophie.** — Excellence : 1<sup>er</sup>, F. Scalart ; 2<sup>e</sup>, J. Cochard ; — Examen : 1<sup>er</sup>, J. Cochard ; 2<sup>e</sup>, F. Scalart.

**Rhétorique.** — Excellence : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Quélen ; 3<sup>e</sup>,

T. Keraudren ; 4<sup>e</sup>, J. Henry ; 5<sup>e</sup>, L. Gargadennec ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Quélen ; 3<sup>e</sup>, J. Henry ; 4<sup>e</sup>, T. Keraudren ; 5<sup>e</sup>, L. Gargadennec.

**Seconde.** — *Excellence* : 1<sup>ers</sup>, ex-æquo, L. Pondaven et C. Toscer ; 3<sup>e</sup>, J. Henry ; 4<sup>e</sup>, J. Morvan ; 5<sup>e</sup>, M. Larnicol ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; 3<sup>e</sup>, M. Larnicol ; 4<sup>e</sup>, J. Henry ; 5<sup>es</sup>, G. Lespagnol et H. Cudennec.

**Troisième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, R. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, Y. Dréau ; 3<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; 4<sup>e</sup>, J. Breton ; 5<sup>e</sup>, L. Le Pape ; 6<sup>e</sup>, J. Le Gall ; 7<sup>e</sup>, F. Mévellec ; 8<sup>e</sup>, M. Hervé ; 9<sup>e</sup>, R. Kérénal ; 10<sup>e</sup>, J. Gourlaouen ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Le Guellec ; 2<sup>e</sup>, R. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, M. Hervé ; 4<sup>es</sup>, Y. Dréau et J. Le Gall ; 6<sup>es</sup>, F. Mévellec et J.-L. Rannou ; 8<sup>e</sup>, J. Breton ; 9<sup>e</sup>, Y. Nénez ; 10<sup>es</sup>, L. Le Pape et Y. Hénaff.

**Quatrième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, J. Nicolas ; 3<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; 4<sup>e</sup>, F. Merceur ; 5<sup>e</sup>, F. Uguen ; 6<sup>e</sup>, N. Bolzer ; 7<sup>e</sup>, N. Vézier ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, N. Bolzer ; 4<sup>e</sup>, F. Merceur ; 5<sup>e</sup>, N. Vézier ; 6<sup>e</sup>, J. Le Guen ; 7<sup>e</sup>, J. Nicolas.

**Cinquième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, Y. Bleuzen ; 2<sup>e</sup>, J. Heydon ; 3<sup>e</sup>, J. Douguet ; 4<sup>e</sup>, P. Heydon ; 5<sup>e</sup>, C. Le Bot ; 6<sup>es</sup>, J.-M. Le Pape et L. Béchenne ; 8<sup>e</sup>, J. Riou ; 9<sup>e</sup>, L. Le Quéau ; 10<sup>e</sup>, E. Queindec ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Le Pape ; 2<sup>e</sup>, J. Heydon ; 3<sup>e</sup>, J. Douguet ; 4<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 5<sup>e</sup>, E. Queindec ; 6<sup>e</sup>, L. Béchenne ; 7<sup>e</sup>, J. Riou ; 8<sup>e</sup>, J. Moreau ; 9<sup>es</sup>, P. Heydon et G. Branquéc.

**Sixième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, G. Boussard ; 3<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 4<sup>e</sup>, G. Le Bec ; 5<sup>e</sup>, L. Jézéquel ; 6<sup>e</sup>, C. Nédélec ; 7<sup>e</sup>, L. Chuto ; 8<sup>e</sup>, F. Trébaol ; 9<sup>e</sup>, M. Quinquis ; 10<sup>e</sup>, L. Nédélec ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 3<sup>e</sup>, G. Boussard ; 4<sup>e</sup>, G. Le Bec ; 5<sup>e</sup>, J. Jullien ; 6<sup>e</sup>, G. Hémon ; 7<sup>e</sup>, L. Chuto ; 8<sup>es</sup>, L. Jézéquel et C. Nédélec ; 10<sup>e</sup>, F. Trébaol.

**Septième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, J.-H. Colin ; 2<sup>e</sup>, M. Denis ; 3<sup>es</sup>, A. Jézéquel et L. Le Roux ; 5<sup>e</sup>, L. Volant ; 6<sup>e</sup>, J. Prigent ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, J.-H. Colin ; 2<sup>e</sup>, A. Jézéquel ; 3<sup>e</sup>, P. Coadou ; 4<sup>e</sup>, L. Roux ; 5<sup>es</sup>, P. Colin et L. Didailier.

**Huitième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, R. Chapalain ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, R. Pernès.

### EXAMENS DU BACCALAURÉAT

SESSION EXTRAORDINAIRE DE MARS

2<sup>e</sup> partie. — Reçus : E. Favennec ; J. Le Daré (mention Assez Bien) ; N. Person (mention Assez Bien).

Les 3 élèves présentés ont été reçus.

1<sup>re</sup> partie. — Reçus : M. Bescond ; J.-L. Jacq (mention Assez Bien) ; X. Trelu (mention Assez Bien).

3 reçus sur 4 présentés.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Abguillerm R., caporal-fourrier, C. M. 3, 108<sup>e</sup> d'Infanterie, secteur 91 ;
- Berthou Y., 331<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> Cie, secteur 41 ;
- Bosson E., D. C. M., secteur 188 ;
- Corbin J., au 48<sup>e</sup>, Hôpital 80, à Quintin (C.-du-N.) ;
- D'Hervé J.-L., au 103<sup>e</sup>, 35<sup>e</sup> Cie, secteur 183 ;
- Donnard Clet, 49<sup>e</sup> d'Artillerie, 29<sup>e</sup> batterie, secteur 94 ;
- Donnard Henri, mitrailleur au 410<sup>e</sup>, 1<sup>re</sup> Cie, secteur 163 ;
- Hervé, 23<sup>e</sup> Section d'Infirmiers, Hôpital de Mesgrigny (Aube) ;
- Kerboul P., aspirant au 124<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, secteur 224 ;
- Keromnès H., 27<sup>e</sup> d'Artillerie, C. M. du G. P. A. 5, détachement A, secteur 3
- Lastennet C., 7<sup>e</sup> colonial, en convalescence à Crozon ;
- Madéo H., 141<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> Cie, secteur 188 ;
- Naël, 23<sup>e</sup> Section d'Infirmiers, Hôpital de Mesgrigny (Aube) ;
- Pelliet, 35<sup>e</sup> d'Artillerie, 5<sup>e</sup> batterie, secteur 83 ;
- Perrot H., D. C. M., secteur 188.



## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

1<sup>er</sup> Mai 1917.

### Mes chers Amis,

Le trimestre est déjà bien entamé. Les vacances ne sont plus qu'un souvenir — un bon souvenir, et l'on s'est remis au travail avec ardeur. La physionomie de la Maison n'a guère changé : les élèves de la classe 18 ne sont plus là, mais d'autres ont pris leur place, et le total est à peu près le même.

Nous avons eu la bonne fortune de voir aboutir la demande de sursis d'appel faite par M. Rosec. Il a laissé sans regret ses appareils d'électrothérapie, pour se consacrer tout entier à ses chers élèves de Cinquième et aux candidats du Brevet. Par contre, nous avons perdu M. Labbé, qui rentre au Séminaire, pour se préparer à recevoir le sous-diaconat en Juillet prochain. Il est remplacé pour le grec par M. Gaonac'h, et pour l'anglais par M. Guermeur, séminariste, déjà professeur à « Saint-Yves ». M. Labbé s'est dévoué de toute façon et sans compter au service de la Maison : qu'il veuille bien agréer l'assurance que tous, maîtres et élèves, lui garderont le meilleur et le plus fidèle souvenir...

### Aux Jeunes de la Classe 18.

Vous voilà à la caserne, et donc au comble de vos vœux. Depuis longtemps, vous soupiriez après le jour où vous seriez appelés à revêtir la livrée militaire ; vous aviez une sainte hâte de rejoindre vos camarades des classes antérieures, et ne craigniez qu'une chose : que la guerre se terminât sans que vous y eussiez joué un rôle.

Vous êtes maintenant satisfaits. Vous aussi, vous vous apprêtez à défendre par les armes la cause de la justice et de la liberté, vous aiderez au triomphe de la civilisation sur la barbarie, de l'esprit sur la matière, vous aiderez à repousser les Huns modernes, et si, ce que je souhaite, la paix est signée avant votre départ pour le front, vous aurez cependant votre part de gloire. Votre présence à la caserne aura servi à prouver la force de la France et sa résolution d'aller jusqu'au bout pour faire triompher sa cause.

La guerre finie, vous défilerez sous les arcs de triomphe, et les foules, reconnaissantes, vous tresseront des couronnes de laurier.

Oui, soyez contents !

Mais, comme je désire que vous soyez dignes partout et toujours de la noble cause que vous servez, laissez-moi vous donner quelques conseils.

Et, tout d'abord, écoutez les leçons que votre Evêque a daigné vous adresser spécialement, à vous, jeunes gens de la classe 18.

« Vous partez pour une vie de renoncement qu'il faudra porter parfois jusqu'à l'héroïsme. La Religion seule vous soutiendra à cette hauteur. Je dis la Religion, envisagée non seulement dans son esprit, mais dans toutes ses pratiques : prière quotidienne, confession, communion, et messe du dimanche, hors le cas d'impossibilité..... Nous ne sommes plus là pour contrôler votre conduite et vous rappeler vos obligations. Mais votre conscience vous parlera. Vous n'êtes plus des enfants. Agissez en hommes.....

» Ce ne sont pas vos chefs qui vous détourneront de remplir vos devoirs religieux. Car beaucoup d'entr'eux, et parmi les plus illustres, seront les premiers à vous en donner l'exemple.....

» Ce ne seront pas vos camarades. S'il s'en trouve qui soient indifférents ou hostiles à l'égard de vos croyances ou de vos pratiques, laissez-les plaisanter, et continuez à prier pour eux. Leur âme n'est pas toujours aussi éloignée de la vôtre qu'elle le paraît. Qui sait si l'allure franche de votre piété ne les gagnera pas à la cause de Dieu ? Ceux dont ils se moquent sont surtout les catholiques timides qui ont peur d'être vus à genoux dans un confessionnal ou à la Sainte Table.....

» Donc, tout d'abord, l'observance intégrale de la loi divine. Pour bien servir Dieu, il faut avoir l'âme toujours haute, la conscience toujours pure, le cœur toujours généreux. Et j'ajoute : le corps toujours fidèle aux règles de la tempérance et de la chasteté, car c'est par elles que le corps participe lui-même à la santé de l'âme, et que les deux parties de l'être humain, la matière et l'esprit, associées dans une harmonie parfaite, deviennent capables des plus hauts exploits pour les plus nobles causes. Godefroy de Bouillon disait : « Si nos mains ont été fortes, c'est qu'elles étaient pures ».

Lisez et relisez ces leçons d'un père à ses enfants. Méditez-les, tirez-en un programme de vie, et vous ferez honneur à votre titre de chrétiens et de Bretons.

Je n'ajouterai qu'un mot. Vous vous souviendrez que vous sortez du Petit Séminaire « Saint-Vincent ». Beaucoup d'entre vous ont achevé leurs études secondaires ; quelques-uns les continueront après la guerre. Mais tous vous aurez à cœur de vivre à la caserne en vrais Séminaristes. Comme vous l'a dit Monseigneur, au premier de l'An, il n'y a pas de différence essentielle entre grands et petits Séminaristes. Vous aspirez au sacerdoce, et donc vous saurez, dès maintenant, entretenir et développer dans vos âmes les sentiments qui conviennent à de futurs ministres de Jésus-Christ. Non seulement, vous serez des chrétiens sans peur et sans reproche, mais vous vous exercerez à l'apostolat à la caserne. Vous soutiendrez les volontés défaillantes ; discrètement, mais courageusement, vous détournerez du mal et porterez au bien les camarades au milieu desquels vous serez appelés à vivre. A tous, vous donnerez l'exemple du bon esprit, de la discipline ; vous vous montrerez gais, contents, car un soldat triste est, d'ordinaire, un triste soldat. Les petites peines de chaque jour, les sacrifices qui s'imposeront, vous les offrirez généreusement au Bon Dieu, pour le salut de la France..... Vous tiendrez bon jusqu'à la fin. Et la beauté de votre âme se conservera intacte, elle se développera même par la lutte que vous aurez à soutenir, par les efforts que vous ferez, vous demeurerez fidèles à l'esprit de votre vocation, et, dans quelques années, vous vous consacrerez au service de l'Eglise avec la même vaillance que vous aurez déployée au service de la Patrie.

### Citations.

*Joseph Cadiou*, sous-lieutenant au 19<sup>e</sup> régiment d'Infanterie : « Officier de renseignements, s'acquitte de ses fonctions avec un zèle et une compétence digne des plus grands éloges. Dans un secteur d'attaque, durant 10 jours (Avril 1917), n'a cessé de provoquer, de recueillir et de contrôler les observations qui ont renseigné le commandement avec précision et exactitude ; aux heures les plus critiques du combat, a fait preuve d'un courage qui n'a d'égal que sa sérénité et sa modestie. » — (Ordre de la Division.)

*Athanase L'Hostis*, adjudant à la C. M. 6 du 219<sup>e</sup> : « Gradé aussi brave que modeste, a accompagné une reconnaissance avancée et a largement contribué, par la précision et l'intensité du tir de ses mitrailleuses, à mettre en déroute une très forte contre-attaque ennemie. » — (Ordre de la Division.)

*Samuel Pengam*, caporal-brancardier au 6<sup>e</sup> bataillon du 219<sup>e</sup> : « Pris avec son bataillon sous un violent tir de barrage, a assuré le relèvement et l'évacuation des blessés. Légèrement blessé, a demandé à n'être pas évacué. » — (Ordre de la Division.)

*Yves Salaün* : « La médaille militaire a été conférée au sergent Salaün Yves (active), de la 1<sup>re</sup> Cie du 9<sup>e</sup> régiment de marche de Zouaves. Très bon sous-officier, brave et plein d'allant. A été blessé très grièvement, à son poste d'observateur, en première ligne, le 20 Juillet 1916. — La présente nomination comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme. »

*F. Quinquis* a été cité à l'ordre de la Division.

Nous n'avons pas encore reçu le texte de sa citation.

## Nouvelles de la Maison.

### Grande nouvelle. —

S. LE P.

### AU JOUR LE JOUR

24 Avril. — Vaut-il vraiment la peine que je songe à une chronique pour le mois d'Avril ? Nous touchons déjà à la fin, et ce qui s'en est écoulé a passé si vite, que je n'ai eu le temps de rien fixer. Essayons, cependant, un peu de nous rappeler... Nous sommes partis en vacances, le jeudi 29 Mars. 29 Mars-24 Avril ! presque un mois. Jamais, assurément, cela ne s'est vu depuis que la Maison existe : c'est à noter. A noter, aussi, que, cette fois, on est rentré triste — du moins les grands : un peu par dépit de voir que le soleil est venu nous narguer juste l'avant-veille de la rentrée, après nous avoir laissés trois semaines durant aux prises avec un vrai froid d'hiver ; mais surtout, parce que nous avons laissé après nous nos camarades de la classe 18. Encore un morceau qui se détache de la Maison, et quel morceau ! Ce soir, la salle d'étude me paraît froide et vide. Je regarde devant moi, autour de moi : où sont E. Favennec, Y. Hamon, J.-L. Jacq, M. Ménez, X. Trelu, J. Le Guen, R. Le Bot, et les autres, J. Le Daré, N. Person, J. Corre ? « Partir, c'est un peu mourir, » a dit je ne sais plus quel poète. Et rester ? C'est bien un peu cela aussi. Heureusement, qu'on peut se souvenir et vivre de souvenir ! Je sais bien qu'un vieil auteur grincheux a écrit : « L'absence cheminait par un étroit sentier, et l'oublia la suivait en marchant sur ses pas. » Nous ferons mentir le proverbe... Mais laissons ce sujet lugubre.

Jamais, je n'ai passé de meilleures vacances. En ai-je planté, des pommes de terre ! Il le fallait bien : ordre ministériel. En ai-je humé du bon air, un air qui sentait à la fois la mer et la montagne ! Il est vrai que mon pays de ..... est le plus beau de la terre — à mon avis, — et Horace (c'est curieux, ce flot de réminiscences, aujourd'hui) a parlé pour moi, quand il a écrit :

*Ille terrarum mihi præter omnes  
Angulus ridet, ubi non Hymetto  
Mella decedunt, etc., etc., etc.*

Nous avons trouvé aussi « Saint-Vincent » bien embelli. Le printemps a du retard, mais il semble vouloir rattraper le temps perdu. Cour et jardin ont déjà leur charge de verdure et de fleurs.

25 Avril. — Les cours ont repris, ce matin même. Ce soir, composition dans toutes les classes. C'est la vie ordinaire qui recommence, et pour trois mois... un peu moins peut-être (que dira la censure ?) si nous sommes sages et si nous travaillons bien. J'ai l'impression que tout le monde est rentré avec la résolution ferme de fournir un excellent trimestre.

On vient de nous distribuer le *Bulletin* de Mars. Les nouvelles sont un peu vieilles, mais on n'y regarde pas de si près : nous aussi, nous sommes friands de notre petit *Bulletin*, et nous souscrivons très volontiers au jugement de J.-L. T. : « Que de lettres il remplace, que de journaux il dépasse ! »

26 Avril. — Promenade, longue promenade, avec M. Mayet. Pour ma part, j'aurais aimé autant une partie de ballon. Mais il y a un temps pour tout et une raison à tout ; il n'est pas d'un sage de vouloir changer l'ordre des choses. Il y a longtemps que Garo l'a dit.

30 Avril. — Ce soir, ouverture du Mois de Marie. Tous les jours, nous réciterons le chapelet en commun, et avec plus de piété encore, s'il est possible. La France est dans l'attente de grands événements. La vigoureuse offensive commencée depuis quelques semaines a avivé les espérances. Ah ! si le mois de Mai pouvait être le mois de la victoire et de la paix ! Mais aussi, pourquoi la France ne se tourne-t-elle pas tout entière vers Dieu, dans une humble et ardente sup-

plication ? Nous, du moins, nous ne nous lasserons pas d'implorer le Ciel en faveur de notre chère Patrie...

*Dernière heure.* — M. Pouliquen annonce son arrivée pour demain matin. C'est bien. Mais nous en voulons à M. Le Garrec : il passe toujours pendant les vacances ; ne pourrait-il, avec un peu de bonne volonté, avancer ou retarder de quelques jours ses permissions ? Il aurait, lui aussi, de bien belles choses à nous raconter.

L. G.

### Les « Samedis » de M. Prigent.

Les anciens élèves de M. Prigent se rappellent et se rappelleront longtemps les « petits sermons » par lesquels il finissait ordinairement ses classes de Catéchisme, le samedi soir. Pour avoir quitté « Saint-Vincent », M. Prigent n'a pas oublié ses chers Rhétoriciens, et il leur adresse, aussi régulièrement qu'il le peut, des divers points du front où les hasards de la guerre le conduisent, la petite exhortation hebdomadaire, toujours attendue avec impatience, toujours aussi religieusement écoutée et, ce qui est mieux encore, toujours mise à profit.

Il n'y a pas de lecture spirituelle à l'étude pendant le mois de Mai, et c'est par la voie du *Bulletin* que la lettre de M. Prigent arrivera, cette fois, à ses destinataires. L'auteur n'a pas prévu cette publicité, et il criera peut-être à la trahison. S'il se fâche, nous lui demanderons pardon et nous recommencerons, avec sa permission.

« X..., 24 Avril 1917.

» MES BIEN CHERS AMIS,

» Voilà de longs mois que j'ai cessé de vous écrire ; pourtant, ces lettres-là que je vous adressais me faisaient à moi le plus grand plaisir et le plus grand bien. Désormais, vous voici rentrés, et me voici, aujourd'hui du moins, au repos ; je recommence, et cette fois je vous dirai un mot d'une vertu estimable, difficile aussi, qui est la délicatesse. N'est-elle pas, d'ailleurs, la fleur ou le fruit presque nécessaire de la vie surnaturelle, dont nous nous entretenons ?

» D'abord, écartons un sens tout spécial de ce mot. Vous savez ce qu'on entend par la délicatesse de conscience. Il est des âmes pures qui ont l'horreur instinctive des moindres fautes : au moindre péché, il y a en elles comme le sentiment d'une blessure. Vous avez vu de ces fleurs que le moindre froid ferme immédiatement, car le froid les flétrirait ; ainsi il y a des âmes à qui les moindres fautes font mal, qui se sentent atteintes, dès qu'une faute, impure surtout, a été commise, et immédiatement se reprennent et se relèvent : « cela ne sera plus », tout en s'unissant au bon Dieu, et en se purifiant à nouveau par un fervent élan d'amour. Ne confondez pas cette vertu avec le scrupule : l'âme scrupuleuse manque de jugement, voit du péché là où il n'y en a pas, et parfois aussi n'en voit pas là où il y en a réellement ; elle doit, coûte que coûte, se laisser guider par un directeur, à qui elle obéira ponctuellement, je dirai servilement. En outre, elle s'efforcera d'être maîtresse de ses nerfs, car le scrupule s'accompagne d'une agitation nerveuse qui est nuisible à la vie spirituelle. L'âme délicate juge comme il faut, et vit sans cesse dans la paix et dans le calme. Je n'insiste pas, et je vous parle du second sens du mot.

» Et d'abord, ce que n'est pas la délicatesse. Elle n'est pas tout à fait la politesse, bien que la délicatesse l'entraîne nécessairement ; vous verrez, d'après ce que nous disons, qu'elle est beaucoup plus étendue.

» Ne la confondez pas avec la timidité ; ce n'est pas, non plus, la hardiesse ou l'effronterie ; il est un milieu que le jeune homme délicat sent et qu'il garde tact il garde sans cesse. Parfois, vous entendez dire : « Un tel a l'âme délicate » et cela parce qu'une observation d'un supérieur, parce qu'une tracasserie d'un condisciple l'aura fait souffrir. Je ne veux pas médire de cette sensibilité et de cette sensibilité ; mais je vous dis : réagissez contre elle. Dites : « Monsieur le Supérieur a eu raison ; je ferai mon profit des reproches qu'il m'a adressés », que ce soit fini. « Le camarade a plaisanté : je lui rends la pareille, et je ne m'agace pas, ne me mords pas moi-même, en ruminant sans cesse ce que le condisciple m'a jeté ; avec gaieté et entrain je m'en vais là où la règle m'appelle. »

» Qu'est-ce donc que la délicatesse ? C'est à la fois de la politesse, de la bonté et de l'amabilité. Dans sa tenue, dans ses paroles, dans ses actions,

jeune homme délicat s'efforce de faire plaisir ; avec le tact et la réserve qu'il a comme naturellement et instinctivement il sait comment s'y prendre ; il discerne quelles sont les paroles à dire, quel est le ton à employer, quelle est la manière à prendre, de telle sorte que, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, tous font la même réflexion : « Quel aimable jeune homme ! Qu'il est bien élevé ! Vraiment, je n'en ai pas rencontré de plus charmant. »

» Quelques exemples précis éclaireront cette notion. Une parole facétieuse à l'adresse d'un camarade lui ferait mal : vous la laisserez de côté. Certes, il n'est pas défendu de rire et de plaisanter, au contraire : il est des paroles à l'adresse d'un condisciple qui font rire tout le monde, même celui qui est visé ; il est bon de rire, mais faites attention, et sachez distinguer ce qui est plaisanterie pure de ce qui est raillerie déplaisante, moquerie méchante, qui fait souffrir le condisciple que vous avez raillé.

» Evitez ce qui fait de la peine à vos camarades, et essayez de leur être agréables. Et que d'occasions multiples, où vous pouvez leur rendre mille petits services, qui ne vous coûteront guère, mais qui leur feront un plaisir inappréciable. Un rien suffit pour relever un camarade déprimé, pour remettre dans la bonne voie quelqu'un qui s'en est un peu écarté ; je n'insiste pas, inutile. Ayez du tact, soyez réservés, vous savez ce que j'entends par là ; sentez, notez-le bien, sentez comment vous devez vous y prendre, et ne négligez pas ces mille occasions que vous avez de faire le plus grand bien.

» Dans vos relations avec vos condisciples, évitez de vous dire ou de vous faire sentir supérieurs aux autres : on en trouve, parfois, qui ont de la morgue, je n'ose pas dire de l'orgueil, qui affichent des prétentions et montrent du mépris, un peu du moins, à l'égard des autres. Si vous saviez comme ces manières ou ces paroles font souffrir vos camarades ! Je passe, persuadé que chez vous ce défaut-là n'est pas connu.

» Il est, parfois, des jeunes gens qui s'emparent d'eux-mêmes d'un objet qui appartient à un autre : « Peu de choses, me direz-vous, une plume, ou peut-être un crayon, rien de plus ». C'est trop : jamais, ne prenez quoi que ce soit qui ne vous appartienne pas. Demandez à votre ami, qui ne vous refusera rien, mais ayez la délicatesse de ne pas, de vous-même, toucher à ce qui lui appartient.

» Il est des gens qui ne pensent qu'à eux, à eux seuls. S'agit-il de prendre une place dans une salle ? Ils s'assoieront, ne laissant aucune place au voisin. S'agit-il de passer dans un couloir, un escalier ? Eux d'abord : que les autres se tirent d'affaire. Je n'ai pas besoin de vous dire comment, dans ces circonstances, se conduira le jeune homme qui connaît la délicatesse.

» Fait-on une composition dans les classes ? (D'ailleurs, je dirais la même chose de n'importe quel devoir.) Il en est qui usent de moyens déloyaux, pas chez vous, sans doute. Que ces moyens-là soient toujours ignorés de vous ! Sans loyauté, pas de délicatesse.

» Allez-vous chez l'un de vos maîtres ? Certains sont gauches : corrigez la gaucherie. Je parle ici de ceux qui, chez leur maître, s'installent comme chez eux : on les dirait propriétaires de la chambre, davantage même, à les voir s'emparer des chaises, livres, ... garder le chapeau sur la tête... Vous évitez et évitez ce défaut. Vous causerez, c'est évident ; vous vous assoierez, si vous y êtes invités, et en tout cela vous tâcherez de n'être pas maladroits ; mais ne forcez pas votre maître, ce qui lui coûterait énormément, à vous faire observer que vous n'êtes pas chez vous.

» Vous abstenez-vous des paroles critiques, satiriques, caricaturales, à l'adresse de vos professeurs ? C'est si facile, et cela ne prouve pas un esprit rare. Pas de manœuvre pour ne pas travailler la matière de tel ou tel afin de le « vexer » ; pour négliger telle composition, pour un motif identique, ou pour des raisons encore plus basses. Avec un peu de réflexion, vous vous rendrez compte que vous vous nuiriez à vous seuls, et que pareille « tactique » (permettez le jeu de mots) serait une absence totale de tact ; qu'il faut que vous ayez l'âme plus haute et plus noble.

» En vacances aussi, à l'égard de vos maîtres, évitez toute parole méchante. Où que vous soyez, et en toute circonstance, ayez de la réserve dans vos conversations : tout en sachant causer, sachez aussi vous arrêter où il faut.

» N'allez non plus vous imposer nulle part : si péché il y a, que ce soit plutôt par excès de timidité que par effronterie : rien ne choque tant qu'un jeune homme effronté.

» Apprenez, en toute circonstance, à discerner autour de vous ce qui fera plaisir : tel geste sera agréable à votre maître, et tout à fait en conformité avec la règle : accomplissez-le. Tel autre sera un moyen de manifester à l'égard d'un bienfaiteur la reconnaissance que vous lui devez : n'y manquez pas. A certaines âmes, basses, viles même, la reconnaissance pèse : vous n'en serez pas et ne laisserez pas échapper l'occasion d'être agréables à celui qui vous a rendu service. Telle action fera plaisir à tel condisciple ; il faut que je me dérange et me gêne pour la poser ; je la ferai tout de même : servir la messe en vacances, aider au patronage, parfois peut-être aider au catéchisme, cela rendra service. Je ne vais pas m'en mêler de moi-même, mais délicatement je me propose ; et un tel, qui n'osait vous demander ce service, sera enchanté que vous vous soyez proposé pour le rendre.

» Et que d'autres choses je pourrais citer, soit dans votre vie de collégien, ou de séminariste, soit dans votre vie de vacances, soit dans la vie que vous aurez à mener, lorsqu'une fois prêtre, vous vivrez avec des confrères ; que d'occasions de faire preuve de délicatesse, et comme l'absence de tact alors vous ferait commettre ce qu'on appelle « gaffes sur gaffes ».

» Dès maintenant, travaillez à développer en vos âmes la délicatesse. Le jeune homme délicat sera toujours bien vu et estimé. Poli, aimable, pensant aux autres avant de songer à soi, sachant, à l'occasion, se gêner (il faut se gêner souvent : j'éprouve de la répulsion vis-à-vis de ceux qui ne savent pas se dérange) avec le tact voulu rendant service autour de lui : comme il sera apprécié et aussi, comme il fera du bien, je parle de bien spirituel, car il ne faut jamais perdre de vue ce but-là qui est de faire aimer le bon Dieu.

» Je finis brusquement sur ces mots. On nous dit que, le beau temps venu, l'offensive va se poursuivre ici plus fortement que jamais.

» Priez... Pussions-nous réussir vite !

» Votre tout dévoué à tous.

» YVES PRIGENT, Prêtre. »

### Nouvelles de partout.

X., 13 Avril 1917. — J'ai dû relire plusieurs fois le *Bulletin*, pour me résoudre à croire à la mort de F. Boulben. J'ai enfin dit, presque tout haut, un *De profundis* pour l'âme de mon ami le plus cher. Cette mort me frappe comme celle d'un frère. Intimes au collège, nous avons eu la bonne chance de nous retrouver à la caserne, et nous paraissions devoir toujours vivre ensemble. A deux, nous avons toujours été forts contre les tentations. En Guinée Française, nous trouvions, dans notre rapprochement, l'énergie et le courage que nous ne pouvions plus puiser dans la pratique chrétienne, devenue impossible faute d'aumônier et de missionnaire résidant à Kourouça. Ensemble, nous nous croyions sous les yeux de nos maîtres de « Saint-Vincent »... Boulben n'a pu mourir qu'en petit Séminariste. Puisse-t-il, du haut du Ciel, se souvenant de moi, veiller sur moi en ces jours de grand danger !

CORENTIN C.

X., 23 Avril. — Les lecteurs du *Bulletin* s'attendent, sans doute, à ce que ce numéro leur raconte la grande bataille dont parlent les journaux. Je n'en étais pas ! Et puis, je n'ai jamais eu grand plaisir à rendre compte des matches nuls. Je sais que certains trouvent toujours le moyen de retomber sur leurs pieds, et quand ils n'ont pas le résultat espéré, ils s'ingénient à se contenter du résultat obtenu. Ce n'est pas dans mon tempérament. Je préfère passer.

Le mouvement des troupes occasionné par l'approche de la grande offensive m'a permis de rencontrer quelques anciens de « Saint-Vincent ». Dans mes courses errantes sur des routes défoncées, dont votre imagination ne peut vous donner une idée, j'ai attrapé au passage tout un lot d'amis. J'ai vu Jézégabel, Tanneau, Roudaut, L. Péron, Derven, Foll, Larnicol, Lamballe. Je les ai trouvés tous grandis, dégourdis, heureux de rencontrer le vieil R. A. T. que je suis et que je resterai. J'ai vécu quelques jours dans le voisinage de l'Hôpital où M. Prigent se repose des fatigues passées, en prenant consciencieusement les numéros des régiments, les noms et les matricules des nègres blessés qui passent : où M. Le Louët continue en grand le travail charitable du saint homme Tobie. Inutile de dire le plaisir que m'a causé la rencontre de ces deux poilus.

Hier, enfin, j'ai eu la grande surprise de voir entrer, dans mon « salon de

réception », le brave sous-lieutenant Jean Bescond. Il avait quitté son groupe de « tankistes », pour venir saluer les nombreux camarades qu'il a dans la Division. Je vous raconterais bien le bon travail qu'il a fait lors de l'attaque. Mais *cuique suum* ! Il vous le dira bientôt lui-même, si dame Anastasie le lui permet.

Il ne me reste plus qu'à demander à tous les lecteurs du *Bulletin*, petits et grands, de continuer à prier pour nous. Plus on va, plus on constate que le succès doit nous venir de plus haut que nous.

HUBERT B.

Limoges, 16 Avril. — Ce matin, nous avons été piqués pour la deuxième fois contre le choléra. Nous sommes donc prêts à partir pour le front de Salonique, ou d'Albanie, ou de Syrie... Hier, c'était grande fête à Limoges, pour la Saint-Martial. Nous avons entendu un sermon très simple et très pieux de l'évêque, M<sup>r</sup> Quilliet. A la messe, la procession des reliques se fit dans l'église. C'est une procession, qui se fait depuis 900 ans environ, pour remercier le Saint d'avoir délivré la ville, de la peste, je crois. Elle doit, sans doute, à son antiquité une certaine originalité, un cachet tout particulier. L'Evêque portait les reliques de saint Martial. Devant lui, marchait le clergé et un Vicaire général qui tenait dans ses mains le reliquaire de saint Loup ou de saint Aurélien. Ils étaient précédés des confréries de Limoges. Hommes et jeunes gens marchaient deux par deux, avaient un cierge à la main et une petite rosette à la boutonnière. Beaucoup portaient, en outre, un bouquet de fleurs. Les anciennes congrégations, sans doute, étaient représentées par trois hommes vêtus d'une espèce de blouse blanche avec un col à dentelles et une ceinture de corde blanche et verte. On remarquait, enfin, trois étendards et deux panneaux, dans le genre des enseignes antiques, sur lesquels était peinte l'image de saint Martial.

La confrérie la plus célèbre, à Limoges, est la confrérie des bouchers. Elle est constituée un peu comme les corporations du Moyen-Age. Derrière les halles, il y a deux petites rues très étroites, exclusivement habitées par les bouchers. Elles sont, aujourd'hui, comme elles étaient il y a 300 ans. C'est très original. Mais il faut aussi dire que ce n'est pas très propre. Les boutiques sont comme enfoncées sous les maisons, très profondes et très sombres. Les étaux ne sont pas reluisants, comme dans les boucheries modernes : on n'y voit ni marbres, ni pierres polies, ni pichpins vernissés. Les têtes de veaux, les pièces exposées en vente sont pendues à des crocs tout rouillés, et le caniveau, qui est au milieu de la ruelle, semble être bien souvent un vrai dépotoir. En été, le quartier ne doit pas sentir bien bon.

Ce qui vaut mieux, c'est que les bouchers tiennent, et ferme, à leur religion. Dans chaque boutique, il y a une statue de la Sainte Vierge ou de saint Martial. Les deux rues aboutissent à une petite chapelle très intéressante, la chapelle de Saint-Aurélien. On y trouve un autel à retable dans le genre des autels de Lampaul, avec des panneaux et des colonnes torsées sculptées. Les murs sont couverts de statues anciennes et modernes, comme les aimeraient des Italiens ou des Espagnols. L'autel est toujours garni de fleurs et, devant les statues, des cierges brûlent sans cesse. C'est que les bouchers limousins entendent garder leurs traditions. Quand on voulut faire l'inventaire de la petite chapelle, les habitants du quartier y montèrent la garde pendant deux mois, et le crocheteur n'osa pas se montrer....

Puissé-je aller vous dire, bientôt, de vive voix, tout ce que j'ai vu en pays Limousin.

GABRIEL P.

X..., 13 Avril. — L'heure est proche, où plusieurs de nous devront, sans doute, faire, pour la Patrie, le sacrifice de leur vie. A la grâce de Dieu ! Le moral des hommes est excellent. En poursuivant les Boches, nous avons constaté de visu la barbarie dont ils se sont rendus coupables durant leur retraite. Ils ont tout pillé, tout saccagé, tout démoli. Ils ont poussé leur grosse ironie jusqu'à inscrire sur un pan de mur, à la sortie d'un village, cette épitaphe : « Pauvre et belle France ! » Partout, le spectacle est écœurant, exaspérant. Que Dieu nous aide à renvoyer chez eux les Vandales envahisseurs !

CORENTIN L.

Du front Serbe, 28 Mars 1917. — J'ai reçu, hier soir, le *Bulletin* de Mars. De bien doux souvenirs sont venus à mon esprit à la lecture de cette chronique journalière de « Saint-Vincent » : la loterie, la musique, les passionnantes prouesses des « Grenats ». Revivre un peu cette vie d'autrefois m'a instantané-

ment fait oublier les fatigues et les misères de mon existence actuelle. Car me voilà au travail encore une fois. Les quelque 150 kilomètres qui séparent le front de la base ont été allègrement franchis *pedibus cum jambis*. La beauté des sites montagneux nous faisait oublier nos fatigues. Je doute que les lacs de Savoie ou de Suisse soient plus beaux que celui d'Ostrove : ses eaux, d'une pureté merveilleuse, sont d'un bleu intense par beau temps ; au milieu, un îlot oblong, rappelant assez bien, avec son petit phare, la forme d'un sous-marin surmonté de son périscope ; tout autour, une ceinture de collines au sommet neigeux.... Depuis quelques jours, nous n'avons plus le loisir d'admirer la nature ; nous sommes une quinzaine de brancardiers, dans un petit poste pas très éloigné des Bulgares. De véritables cavernes de troglodytes, creusées dans la paroi d'un ravin très encaissé, nous permettent de narguer les grosses marmites boches... Par contre, nous avons à lutter contre les éléments. Cette nuit, un orage a transformé en torrent le maigre ruisseau qui descend de la montagne. Beaucoup de riverains ont été inondés. Cagnas ébouloées, propriétaires déménageant tout transis, avec leurs couvertures maculées de boue : ce sont les charmes de la vie en campagne. L'évacuation sur l'hôpital n'offre pas grand danger, les Bulgares ayant, semble-t-il, un plus grand respect que les Boches pour la Croix-Rouge.

YVES L. C.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

*Bescond J.*, sous-lieutenant, A. S., groupe 9, par Convois Autos, Paris ;  
*Bescond M.*, matelot recruté, 3<sup>e</sup> Cie de formation, salle n° 63, 2<sup>e</sup> Dépôt, Brest ;  
*Briec F.*, 33<sup>e</sup> d'Inf., hôpital auxiliaire 14, salle S<sup>te</sup>-Thérèse, Fontainebleau ;  
*Cloarec C.*, caporal au 66<sup>e</sup> Sénégalais, 2<sup>e</sup> Cie, secteur 173 ;  
*Cornec C.-J.*, au 407<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 199 ;  
*Corre Fr.*, Q. G., A. E. M., 1<sup>er</sup> bureau, secteur 22 ;  
*Croissant J.*, caporal au 2<sup>e</sup> bis de Zouaves, C. M. 3, secteur 501, A. O. ;  
*D'Hervé J.-L.*, au 303<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup> Cie, Dépôt divisionnaire, secteur 71 ;  
*Donnart C.*, au 220<sup>e</sup> d'Artillerie, 29<sup>e</sup> batterie, 3<sup>e</sup> groupe, secteur 94 ;  
*Favennec E.*, au 19<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> Cie, caserne Fautras, Brest ;  
*Frabotot F.*, au 19<sup>e</sup> Chasseurs, 2<sup>e</sup> Cie, secteur 210 ;  
*Hénaff Y.*, T. S. F., A. D. 61, secteur 87 ;  
*Jaouen L.*, caporal-infirmier, hôpital 25, Nantes ;  
*Kerdoncuff J.*, au 19<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> Cie, Brest ;  
*Lastennet C.*, au 7<sup>e</sup> Colonial, 25<sup>e</sup> Cie, caserne Xaintrailles, Bordeaux ;  
*Le Ber J.*, au 70<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> Cie, secteur 74 ;  
*Le Bot J.-M.*, au 251<sup>e</sup> d'Artillerie, 24<sup>e</sup> batterie, secteur 87 ;  
*Le Bot René*, au 19<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> Cie, caserne Fautras, Brest ;  
*Le Corre Jérôme*, 2<sup>e</sup> Colonial, 26<sup>e</sup> Cie, 5<sup>e</sup> escouade, Brest ;  
*Le Garrec C.*, au 53<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 208 ;  
*Le Guen Jacques*, au 118<sup>e</sup>, Quimper ;  
*Le Guillou Yv.*, au 248<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup> Cie, secteur 105 ;  
*Le Mao P.*, 91<sup>e</sup> R. I., liaison 3 B., secteur 78 ;  
*Le Moal J.*, au 111<sup>e</sup> d'Artillerie lourde, 64<sup>e</sup> batterie, Lorient ;  
*Le Nours C.*, au 219<sup>e</sup> d'Artillerie, 27<sup>e</sup> batterie, secteur 212 ;  
*Le Scao Y.*, au 116<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, secteur 63 ;  
*Le Toux Y.*, au 299<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> Cie, secteur 195 ;  
*Loussouarn J.*, au 118<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
*Ménez M.*, 2<sup>e</sup> Cie de formation, 2<sup>e</sup> Dépôt des Equipages, Brest ;  
*Pape J.*, lieutenant au 262<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup> Cie, secteur 104 ;  
*Pouliquen G.*, infirmier, XI<sup>e</sup> Section, Ferme de la Montée, Limoges ;  
*Riou F.*, au 63<sup>e</sup>, 35<sup>e</sup> Cie, secteur 188 ;  
*Suignard M.*, secrétaire au Recrutement, Brest ;  
*Tréquier A.*, au 19<sup>e</sup> Chasseurs, 25<sup>e</sup> Cie E. C., secteur 183 ;  
*Trellu J.*, caporal au 8<sup>e</sup> Zouaves, cours A, école des E. D., secteur 182 ;  
*Trellu Xavier*, 3<sup>e</sup> Cie de formation, 1<sup>re</sup> Section, salle 63, 2<sup>e</sup> Dépôt des Equipages, Brest.

4 Juin 1917.

### Mes chers Amis,

Le mois de Mai a été entremêlé, cette année, de tristesses et de joies. Il faut savoir recevoir les unes et les autres : c'est Dieu qui les envoie. Prions instamment le Sacré Cœur de Jésus, pour que ce mois de Juin ne nous apporte pas de nouveaux deuils, et pour que se fortifie l'espoir que nous gardons, malgré tout, de voir bientôt la fin de nos malheurs...

### Citations.

*Corentin Cloarec*, sergent au 66<sup>e</sup> Sénégalais : « Excellent gradé, ne ménageant ni son temps ni sa peine ; le 16 Avril, a fait preuve d'un réel mépris du danger, en allant relever en avant des lignes un sous-officier grièvement blessé. » — (Ordre de la Brigade.)

*Pierre-Benjamin Courtet*, au 37<sup>e</sup> d'Artillerie : « Le 10 Avril 1917, la 22<sup>e</sup> batterie du 203<sup>e</sup> régiment d'Artillerie était violemment bombardée par des obus de 150. S'est porté immédiatement au secours d'un maréchal des logis blessé, donnant à tous un bel exemple d'abnégation et de courage professionnel ; a été lui-même blessé grièvement. » — (Ordre de la Division.)

*Jean-Louis Tanneau*, brancardier au 65<sup>e</sup> : « Brancardier d'un zèle et d'un dévouement admirables. A fait preuve, en toutes circonstances, du plus grand esprit de sacrifice pour la relève des blessés, particulièrement au cours des dernières opérations devant Verdun. » — (Ordre du Régiment.)

*Jean Le Dœuff*, soldat de 1<sup>re</sup> classe au 264<sup>e</sup> : « Volontaire pour l'exécution d'un coup de main sur un petit poste ennemi, a fait preuve d'un allant et d'un sang-froid remarquable, contribuant à la capture de 3 Allemands. » — (Ordre du Régiment.)

*Henri Lèran*, soldat-téléphoniste au 116<sup>e</sup> : « Soldat courageux et dévoué. Fait preuve en toutes circonstances de bravoure et de mépris du danger en allant réparer les lignes téléphoniques malgré les bombardements. » — (Ordre du Régiment.)

*Jean Colin*, sous-lieutenant au 118<sup>e</sup> : « Jeune officier, plein d'allant, ayant un cran exceptionnel, s'est dépensé sans compter du 3 au 7 Avril. A été pour tous un modèle. » — (Ordre de la Brigade.)

*François Quinquis* : « Soldat très brave ; le 25 Mars 1917, au passage d'une rivière, voyant un de ses camarades entraîné par le courant, n'a pas hésité, au péril de sa vie, à se jeter à son secours ; a immédiatement après repris sa place dans la section qui partait à l'assaut d'un village. » — (Ordre de la Division.)

### Nos Morts.

*Joseph Gorgeu* (né à Douarnenez le 4 Mai 1893, entré à « Saint-Vincent » en Octobre 1908, sorti en Juillet 1913, bachelier ès lettres, entré au Séminaire en Octobre 1913), est tombé au champ d'honneur le 2 Mai dernier. C'est M. Bossus qui a annoncé la triste nouvelle à M. le Supérieur du Grand Séminaire : « Il remontait du ravitaillement, et il lui restait à peine quelques mètres à franchir pour arriver dans son gourbi, lorsqu'un obus est venu le faucher littéralement. Atteint à la hauteur du cœur par un éclat, il n'a plus repris connaissance ; mais cependant le prêtre brancardier, dont il était l'ami, a pu lui administrer l'extrême-

onction. Il a été enterré près du poste de secours..... Sans vivre habituellement avec ce brave Séminariste, je le voyais assez souvent. Il avait l'affection de ses camarades, à cause de l'empressement qu'il mettait à rendre service à tous.

» J'ai dit, ce matin, la messe pour le repos de son âme, et c'est Henri Lérain, mon voisin de grotte, qui l'a répondu. »

Après avoir fait part de la nouvelle à ses Séminaristes, dans sa lettre-circulaire de Mai, M. Messenger ajoute : « Je n'ai pas pris l'habitude de faire l'éloge funèbre de ceux-là qui tombent sur le champ de bataille, et je ne veux pas commencer aujourd'hui ; mais je tiens à dire qu'en Joseph Gorgeu notre Maison perd un de ses enfants les plus fidèles et les plus aimants, un de ses excellents Séminaristes aussi. Il m'écrivait, à la veille d'affronter le danger : « ... En tout cas, je me remets entièrement à la sainte volonté du Bon Dieu. S'Il veut que je ne revoie plus le cher Séminaire de Quimper et les bons amis et maîtres que j'y ai connus, fiat ! Si la France a besoin de mon sang pour se racheter et vivre d'une vie meilleure, fiat ! J'espère que, par l'acceptation pleine et entière de toutes les misères que j'aurai à endurer, mon sacrifice sera de quelque utilité aux yeux du Maître, et qu'Il me pardonnera les moments d'oubli que j'ai eus sur cette terre. C'est cet espoir qui me donne la force et le courage pour envisager sans faiblir les plus graves éventualités. Et puis, n'ai-je pas le Sacré Cœur de Jésus ! Pas un cheveu ne tombera de ma tête sans sa permission. Vous priez et ferez prier pour nous, et Dieu me donnera peut-être la grâce de revenir encore sain et sauf. »

» Non, Dieu ne lui a pas donné cette grâce, Dieu a accepté le sacrifice qui lui était fait si généreusement, et Joseph Gorgeu s'en est allé là-haut joindre sa prière à celle des nombreux confrères qui intercèdent pour la France et pour nous ».

**Paul Salaün** (né à Bohars le 15 Juillet 1896, entré à « Saint-Vincent » en Octobre 1910, en Rhétorique en 1915-16, reçu à la 1<sup>re</sup> partie du Baccalauréat à la session extraordinaire de Mars 1916, entré à la caserne en Avril 1916, époque où fut convoquée sa classe). C'est une lettre du sergent Eugène Marec qui nous a appris sa mort. « Paul Salaün a été tué alors qu'il allait dire au sous-lieutenant Sparfel, qui se trouvait avec une section avancée, que le commandant de la compagnie venait d'être tué. Il a reçu une balle en plein cœur. Pauvre Paul ! C'est sa bravoure qui l'a perdu. Toujours volontaire pour les missions périlleuses, il était parti à la place d'un autre agent de liaison... Le soir, l'abbé Perhérim a essayé de ramener le cadavre dans nos lignes, mais les Boches l'ont mitraillé de telle sorte qu'il a dû remettre l'opération à plus tard. » Paul Salaün a laissé à « Saint-Vincent » le souvenir d'un élève très affectueux pour ses maîtres et d'un excellent camarade. Il avait toujours le ferme espoir de revenir, mais il ne s'était tenu pas moins prêt à paraître devant Dieu. Le dimanche 8 Avril, il nous écrivait qu'il venait de faire ses Pâques, et qu'il était tout heureux. Nous avons eu la consolation d'apprendre qu'il avait fait la sainte communion la veille du jour où il est tombé. « Dans une récente lettre, écrit l'un de ses amis, Paul me donnait rendez-vous à la fin de la guerre, dans son cher Bohars. La réunion aura lieu non à Bohars, mais au Ciel, où, préparée par lui, elle ne sera que plus joyeuse. Vivant, je l'aimais à l'égal d'un frère, mort, je lui demeurerai fidèle et je lui garderai une grande place dans mes prières. » A « Saint-Vincent », nous prions et nous continuerons à prier pour lui.

**Noël Kersaudy** (né à Plogoff le 27 Juin 1897), est décédé pieusement dans sa famille, après avoir supporté avec la résignation la plus parfaite une longue et douloureuse maladie. Entré à « Saint-Vincent » en Janvier 1910, il est sorti en Juillet 1916, après avoir fini sa Rhétorique. L'état précaire de sa santé l'empêcha d'entrer au Séminaire en Octobre suivant. Le bon Maître aura tenu compte de sa bonne volonté et de ses généreuses intentions et l'aura bien accueilli dans son Ciel. Nous unissons son souvenir à celui de ses camarades tombés à la guerre.

### Nouvelles de la Maison.

#### AU JOUR LE JOUR

5 Mai. — M. Pouliquen nous a fait une conférence charmante sur un sujet absolument nouveau pour nous : les Allemands à l'hôpital. Il a commencé par nous dire qu'il souhaitait que nos prisonniers malades ou blessés soient soignés en Allemagne avec le même dévouement et le même soin que le sont les Alle-

mands et les Autrichiens en France. Les Boches qui auront passé par l'Hôpital 25 de Nantes seront bien ingrats si jamais ils se plaignent. Il est vrai que si l'infortune rend les Boches dignes de pitié, elle ne les fait pas délicats ni reconnaissants : rares sont ceux qui témoignent quelques bons sentiments à l'égard des médecins et des infirmiers qui les soignent et qui les guérissent. Cela n'est pas pour étonner, car ils sont encore plus indifférents les uns à l'égard des autres. Dans une salle de blessés français, tout le monde est camarade au bout d'un quart d'heure ; les Allemands vivent côte à côte des semaines et des mois sans lier connaissance, souvent même sans s'adresser la parole : l'aggravation de l'état d'un voisin, la mort même, ne semble pas les émouvoir le moins du monde... Cette indifférence se double de mépris quand ils se trouvent avec des Autrichiens. A les entendre, l'Autriche n'a rien fait dans la guerre, et serait même plutôt une charge pour l'Allemagne. Mais l'Allemagne ! l'Allemagne ? *Über alles !* Au-dessus de tout, en tout et toujours ! Ils accordent que Dieu est Dieu, mais ils estiment que le Kaiser est plus que son Prophète. Quant au Kronprinz, ils n'osent pas le diviniser, mais ils professent qu'il est « le plus bel homme de la terre »... Il y a encore une autre divinité qu'ils cultivent aussi de leur mieux : c'est leur ventre ! On demeure ébahi devant la voracité de ces messieurs : leur ration ordinaire est bien suffisante, et cependant ils font toutes les bassesses pour obtenir le moindre supplément de nourriture ou de boisson : on dirait qu'ils ont des estomacs sans fond...

M. Pouliquen est depuis quelque temps à Limoges. Il nous raconte, en terminant, les visites qu'il y a faites aux fabriques de faïences et d'émaux. Il s'attend à prendre incessamment le chemin de l'Orient. Nos vœux et nos prières l'accompagneront.

10 Mai. — « Si vous avez envie de savoir, en détail, ce que c'est qu'un printemps, il faut venir en Bretagne, » disait M<sup>me</sup> de Sévigné. J'ai envie de vous dire : « Venez à « Saint-Vincent » : vous y trouverez tout « le triomphe du mois de Mai ». Jamais le jardin et le parc n'ont été plus magnifiquement fleuris. Le temps est délicieux. A midi, il fait bien un peu chaud ; mais le soir, nous nous en donnons à cœur-joie. Hier, M. Le Pemp a organisé un concours pour le saut en longueur et le saut en hauteur. Ont été proclamés champions : Jean Floc'hlay, François Le Roux.

12 Mai. — Nous sommes tristes, aujourd'hui. M. l'Econome nous a annoncé, à l'étude, la mort de Joseph Gorgeu et de Paul Salaün. Oh ! quand donc finira cette horrible guerre qui fauche dans la fleur de l'âge les meilleurs des jeunes gens de France ?

18 Mai. — Le sous-lieutenant Cadiou est venu, au cours de sa permission, nous raconter les différents engagements auxquels a pris part, depuis sa dernière permission, son régiment, le 19<sup>e</sup> d'Infanterie.

Il a d'abord été engagé dans la poursuite des Allemands en retraite vers Saint-Quentin ; là lutte fut particulièrement vive autour du village de Laffaux.

Puis il a fait l'offensive du 16 Avril, dans le Laonnois, sous le commandement du général Mangin. M. Cadiou nous apprend que cette offensive, dont on espérait les plus magnifiques résultats, a échoué, malgré des succès partiels, et cela pour plusieurs raisons : à cause du terrain, très difficile, parce que très accidenté ; à cause du temps : pluie torrentielle, bourrasques de neige, qui ont considérablement gêné les travaux préparatoires d'aviation et l'artillerie ; à cause de l'emploi des troupes noires ; les Boches, effrayés à la perspective de tomber aux mains de ces nègres, se sont battus, avec une énergie et un courage extrêmes.

Mais, en somme, nous n'avons pas eu la victoire, parce que Dieu n'a pas encore jugé l'heure venue de nous l'accorder, l'expiation n'étant pas terminée. Il faut donc prier plus fervemment encore.

25 Mai. — Nous avons eu, ces temps derniers, la visite de beaucoup de nos anciens condisciples : A. Jézégabel, C. Larnicol, J.-L. Toulemont, H. Keromnès, R. Guichaoua, J.-L. Tanneau, J.-L. Jacq, X. Trellu, E. Favennec, F. Briec, C. Cloarec, L. Toulemont... et j'en passe.

28 Mai. — Jean Le Daré et G. Méar, du 118<sup>e</sup>, ainsi que J.-L. Jacq, du 19<sup>e</sup>, viennent de partir à Blain, comme candidats à l'Ecole des Elèves-Aspirants.

31 Mai. — Fini le mois de Mai, et fini, comme d'habitude, par un jour tout « plein d'allégresse et d'harmonie ». Nous sommes allés, aujourd'hui, suivant la tradition — tradition presque séculaire, car nous n'oublions pas que « Saint-

Vincent » continue « Pont-Croix » —, clôt les exercices du Mois de Marie à la chapelle de *Ty-Mam-Doue*, en Kerfeunteun. Le pèlerinage ? C'est l'un des grands jours de l'année au Petit Séminaire ; c'est la fête impatiemment attendue des plus petits comme des plus grands ; c'est aussi, on nous l'assure, la fête dont les vieux, même les vieux à cheveux blancs, gardent le meilleur souvenir.

Le pèlerinage de 1917 a ressemblé aux pèlerinages des années précédentes. La guerre a bien réduit le cadre de la fête, mais n'a pas touché à la fête elle-même. Il n'y a plus le départ et le retour aux accents entraînants de la musique, mais il y a toujours le défilé traditionnel par classes, le chapelet en cours de route, la quête pour les pauvres, et l'entrée processionnelle à la chapelle. Il y a, surtout, le « Panégyrique de la B. V. Marie par un élève de Rhétorique ». Je ne sais, mais il me semble que la Sainte Vierge doit aimer à s'entendre louer ainsi d'année en année, dans son *Ty-Mam-Doue*, par ses enfants de « Saint-Vincent », et qu'elle agrée cet hommage de notre piété filiale, comme elle recevait autrefois, dans sa maison de Nazareth, les témoignages d'affection de Jésus adolescent... Puis, c'est la messe, où l'on chante de ces bons vieux cantiques si simples et si pieux qui traduisent si bien les sentiments dont sont pénétrés les cœurs qui s'appêtent à recevoir le Dieu de l'Eucharistie :

Divin Jésus,  
Pour nous donner la vie  
Vous êtes dans la Sainte Hostie,  
Divin Jésus...

Pleins d'un respect mêlé de confiance,  
Nous adorons, Seigneur, votre présence.

Oh ! cette communion faite sous le regard de Marie... En vérité, c'est le Ciel sur la terre !... Nous n'avons oublié personne : ensemble nous avons demandé à Jésus et à Marie de prendre près d'eux dans le Ciel les âmes de nos chers défunts, et de réunir bientôt la grande famille de « Saint-Vincent » dispersée aujourd'hui à travers le monde... Nous ne nous sommes pas oubliés nous-mêmes et, en breton, dans cette belle langue que la Vierge a apprise ici même autrefois, au Vénérable P. Maunoir, nous avons demandé à Marie, Etoile de la Mer, de nous garder et de nous guider toujours dans le bon chemin :

*Ni ho salud, stereden vor,  
Mamm da Zoue, leun a henor ;  
Guerc'hez bepred, dor ann envou,  
Selaouit ouz hor pedennou.*

Un déjeuner sur l'herbe nous attendait. Il va sans dire que nous lui avons fait le plus grand honneur. Il était près de neuf heures, et l'air vif du matin avait creusé tous les estomacs. Faut-il le dire ? — Oui, puisque c'est la vérité nous avons eu une grosse déception, et il paraît que les petits n'en reviennent pas : il n'y avait pas, cette année, une seule boutique sous les grands arbres pas une seule marchande de gâteaux et de bonbons, pas de crêpes, pas de lait rien !! Grève ou trêve des confiseurs ? crise de l'alimentation ? Nous ne perdons pas notre temps à chercher la solution du problème. Le temps, d'ailleurs, était idéalement beau et nous invitait à la promenade. Nous sommes rentrés quelques instants avant l'heure de midi, quelque peu fatigués, mais heureux et contents. Une dernière fois nous avons uni nos voix et nos cœurs, pour chanter à notre Mère, avec son *Magnificat*, notre joie et notre reconnaissance.

La fête aura son lendemain. La retraite commence tout à l'heure, et dimanche aura lieu la fête de la Première Communion solennelle. D'ailleurs, le mois de Juin n'est qu'une succession de fêtes... Mais n'anticipons pas. La vie, qui reste, est si bonne à « Saint-Vincent », que le présent suffit à notre bonheur sans qu'il soit nécessaire d'escompter l'avenir. Je crois, cependant, qu'au soir de ce beau jour, chacun des élèves de « Saint-Vincent » peut redire, avec plus de conviction que jamais, la parole de Montalembert : « Mon Dieu, je ne sais si vous êtes content de moi, mais je suis, moi, très content de vous ».

3 Juin. — Je remets au mois prochain de parler de la retraite et de la communion : mais je veux dire, dès aujourd'hui, que jamais retraite n'a été mieux goûtée et que, jamais, fête n'a été plus belle à « Saint-Vincent ». Merci de tout cœur au prédicateur, M. Calvez, vicaire à Saint-Louis de Brest, sans oublier M. Foll, qui a chanté la grand'messe, et qui représentait parmi nous, dans cette fête de famille, le « Saint-Vincent » absent.

L. G.

## Panégyrique de la T. S. Vierge.

*Monstra te esse matrem  
Sumat per te preces  
Qui pro nobis natus  
Tulit esse tuus.*

« Lorsque jadis nous venions en pèlerinage à ce sanctuaire, ô Vierge Marie, aucun nuage ne troublait notre bonheur. Et nos chants célébraient vos louanges, et nos prières étaient des hymnes joyeux.

» Mais aujourd'hui une immense affliction nous étreint. C'est qu'une guerre, sanglante entre toutes, jette en nos âmes la plus profonde tristesse ; parmi ceux qui, naguère, se réjouissaient avec nous, plusieurs sont morts sur les champs de bataille ; et nous avons leur deuil à porter.

» Deux fois déjà, depuis que sur nous s'est abattu le malheur, nous sommes accourus à vos pieds. Nous avons imploré votre protection pour notre patrie, vous rappelant que vous êtes Reine de France. Nous vous avons supplié de mettre fin à la lutte horrible, parce que vous êtes Reine de Paix. Cette fois, c'est à vos sentiments maternels que nous faisons appel ; car il n'en est pas qui soient plus vivaces en votre cœur. Nous croyons que, Mère des hommes, vous voulez nous secourir ; que, Mère de Dieu, vous pouvez nous apporter le soulagement espéré. Ne repoussez pas vos enfants : « *Monstra te esse Matrem* ».

» Au jour du crucifiement, quand il se mourait sur la Croix, Jésus abaissa sur vous son regard, et son Cœur parla à votre Cœur : « O ma Mère, veux-tu devenir la mère de tous ces malheureux pour qui je souffre ? » Et vous avez répondu, comme à l'Archange : « Je suis la servante du Seigneur... Qu'il me soit fait, ô mon Fils, selon votre sainte volonté ». Et Jésus alors s'adressa à saint Jean, et à l'humanité qu'il représentait : « O fils, ô pécheurs de tous les siècles, voilà votre Mère ». Puis il vous dit : « O Mère, voilà ton fils, voilà tes fils ».

» Vous étiez déjà notre Mère, puisque vous étiez la nouvelle Ève qui devait rétablir l'homme dans sa dignité perdue et le faire renaître à la vie de la grâce. Mais, par ce testament suprême de notre Sauveur, vous l'êtes devenue d'une manière plus complète encore.

» Avec joie, ô Marie, vous avez accepté la mission que Jésus vous confiait. Vous vous êtes consacrée toute entière à votre nouvelle et innombrable famille.

» La Mère de Dieu est notre Mère. Elle a promis de nous témoigner le même amour qu'elle portait au Fils de sa chair et de son sang. Et maintenant que pourrions-nous craindre, ayant une telle Mère, la mère du bel amour, qui est aussi la mère de la sainte espérance ?

» Voilà bientôt deux mille ans que, de tous les siècles et de toutes les nations, s'élève vers vous, Reine du Ciel, l'acclamation suppliante : « Vierge miséricordieuse, vous êtes notre consolation et notre espoir. Venez à notre secours ! » Et jamais l'on n'a entendu dire que la prière d'un seul de vos enfants ait été rejetée. Votre toute puissante protection s'est toujours étendue sur ceux qui vous ont implorée avec confiance.

» A peine Jésus était-il ravi à votre affection, que d'autres enfants se groupaient autour de vous. Votre sollicitude allait encore pouvoir se manifester sous toutes ses formes. Votre présence soutenait le courage des premiers disciples rassemblés dans le Cénacle, ravivait leur foi mal affermie. Ils puisaient près de vous la force de prêcher aux foules l'Évangile du Christ.

» Depuis lors, vous avez constamment veillé sur tous les fidèles de l'Église, que Jésus vous avait confiés, pour tous les temps à venir. Vous avez toujours été leur salut et leur appui. Quand un malheur semblait imminent, quand un désastre menaçait de la frapper, la chrétienté toute entière a levé les yeux vers vous. Elle a crié vers vous sa détresse. Elle a mis en vous son espoir. Et vous l'avez exaucée.

» Au XIII<sup>e</sup> siècle, quand l'hérésie albigeoise tentait de corrompre le monde, qu'est-ce donc qui la contraignit à disparaître ? Ce ne furent point les rois et les seigneurs qui s'armèrent et voulurent détruire l'erreur par la force. Ce fut votre puissance, ô Marie, qui dompta la fureur des pauvres égarés. Vous êtes apparue à saint Dominique ; vous lui avez donné l'arme sainte du rosaire. Et, par vous, l'univers fut délivré du péril qui le menaçait.

» Trois cents ans plus tard, les hordes musulmanes s'avançaient vers l'Eu-



rope, résolues à anéantir la foi catholique. La flotte des princes chrétiens osa affronter les vaisseaux innombrables des infidèles. Pendant que les guerriers combattaient, dans toutes les églises l'on vous priaient avec ferveur. Et l'ennemi fut mis en déroute, et, par vous encore, ô Mère, le péril se trouva conjuré.

» Mais, parmi les nations, il en est une que vous aimez d'un amour de prédilection, et que vous vous êtes plu à protéger d'une façon toute particulière. C'est la France, ô Marie, que jadis vous consacraient solennellement ses rois, et qui, depuis lors, malgré l'apostasie de ses gouvernants, demeure votre royaume. Combien de fois, quand des adversaires haineux allaient l'anéantir, ne l'avez-vous point délivrée, relevée, ressuscitée ! C'est en ce pays que vous êtes apparue, triste, pour réclamer aux jeunes pères de la Salette que les pécheurs fassent pénitence ; glorieuse, mais affligée encore, pour révéler à Bernadette votre Immaculée Conception ; en ce pays, au moment où sa ruine semblait certaine, vous vous êtes montrée, resplendissante, auréolée d'étoiles, pour marquer la fin de l'invasion dévastatrice.

» O Marie, qui êtes notre Mère, qui entourez d'une affection si tendre vos fils de France, aujourd'hui encore, secourez-nous, car nous périssons, si votre main ne nous préserve et ne nous garde : « *Monstra te esse Matrem* ».

» Voyez quelles sont les souffrances de ces milliers d'hommes exposés à toutes les misères, à toutes les blessures, aux mutilations affreuses, et que la mort sans cesse fauche, en pleine force, en pleine jeunesse ! Voyez les larmes brûlantes des mères, des épouses, des enfants, quand périssent leur fils, leur époux, leur père ! Voyez les plaies béantes qui s'ouvrent en leur cœur, que rien ne guérit, que l'oubli ne peut cicatriser, et qui saignent toujours !

» O Marie, pouvez-vous voir souffrir ainsi vos enfants, sans que votre cœur maternel veuille apaiser leur douleur ? Vous êtes touchée, nous en sommes certains, des maux qui nous accablent à l'heure actuelle. Vous voulez les soulager. Vous en avez le pouvoir.

» Car Dieu a mis en vous toutes ses complaisances. Il a fait en vous de grandes choses. Son amour s'est plu à vous orner de toutes les perfections. Il a voulu qu'en vous se rencontre tout bien, toute vertu, toute grandeur, toute magnificence ; que même vous participiez à sa puissance infinie. Il vous a constituée la gardienne de ses trésors, la dispensatrice de ses grâces, et vous tenez en votre possession les clefs des bénédictions divines. Vous avez un jour daigné apparaître à l'une de vos humbles servantes, et de vos mains s'échappaient des faisceaux de rayons resplendissants. Et ces rayons, ne signifiaient-ils pas votre pouvoir, ô Marie ; ne marquaient-ils pas que par vous viennent à l'homme toutes les faveurs célestes ?

» Oui, nous croyons que vous êtes médiatrice entre Jésus et l'homme. C'est pourquoi, nous vous supplions de faire parvenir à lui nos prières.

» Pourrait-il refuser quelque chose à celle qui fut pour lui la plus tendre et la plus dévouée des Mères ? L'on sait comme un bon fils est heureux d'accomplir la volonté de sa mère, et de lui témoigner en toute circonstance son affection. Jésus est le parfait modèle de l'amour filial. Resterait-il sourd à vos appels pressants ? Non ; il ne le peut pas ; autrefois, dans l'humble logis de Nazareth, il vous obéit ; c'est à votre requête qu'il accomplit à Cana son premier miracle. Aujourd'hui, au Ciel, il ne saurait résister à vos supplications. Ce que vous souhaitez, lui-même le veut. Faites qu'il nous prenne en pitié, et qu'il compatisse à nos malheurs !

» Nous sommes indignes de ses faveurs, nous le reconnaissons. Ne nous rejetez pas, ô Marie. Si parfois nous fûmes coupables, si, dans notre pays, des ingrats ont parfois blasphémé votre saint Nom, votre cœur maternel saura nous obtenir le pardon que nous sollicitons humblement. Vous gagnez la cause de ceux qui sont le plus irrémédiablement perdus. Quand l'homme lève vers vous son regard suppliant, vous intercédez pour lui auprès de votre divin Fils. En passant par vos mains, ses prières s'imprègnent d'un parfum suave qui les rend agréables à Jésus, et le pécheur, quelque énorme que soit sa faute, est assuré de son salut. Offrez donc à notre Sauveur nos invocations et nos larmes, et puisions-nous, par votre intercession, être bientôt exaucés :

*Sumat per te preces  
Qui pro nobis natus  
Tulit esse tuus.*

» Dans peu de temps, nous l'espérons, votre assistance nous délivrera de l'épouvantable guerre. Vous mettrez fin à l'horrible carnage. Vous essuierez les

pleurs de la veuve et de l'orphelin. Vous ramènerez dans sa famille le pauvre exilé qui pleure la patrie absente. Vous protégerez ceux qui combattent, et les rendrez sains et saufs à leurs parents, à leurs amis. Consolatrice des affligés, vous soutiendrez ceux que leurs blessures ont faits infirmes. Ceux qui déjà sont morts obtiendront, grâce à vous, la couronne des élus et la palme des martyrs.

» Faites que, l'an prochain, quand nous reviendrons à cette chapelle, ce soit pour y chanter vos louanges, pour y célébrer votre miséricorde, et vous rendre grâces de nous avoir redonné la paix et le bonheur.

» C'est avec cet espoir et une pleine confiance en votre bonté que nous vous redisons, du plus profond de notre cœur, notre ardente supplication :

*Monstra te esse matrem  
Sumat per te preces  
Qui pro nobis natus  
Tulit esse tuus.*

J.-M. COADOU.

## Nouvelles de partout.

*Fribourg, Suisse, 3 Mai 1917.* — M. l'abbé Dévaud, délégué de la Mission Catholique Suisse, a eu l'occasion de voir, le 21 Avril dernier, M. l'abbé G. Kervé, interné comme prisonnier de guerre au camp de Minden (Westphalie).

« Il a chargé notre délégué de vous transmettre, avec ses respectueuses salutations, l'expression de son fidèle souvenir.

» Il est en bonne santé, et supporte courageusement les épreuves de la captivité. Celle-ci lui est rendue moins pénible par la présence, dans le même camp, de deux autres prêtres du diocèse de Quimper, M. M. Seité et M. Abhervé-Guéguen, et d'un prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, prisonniers de guerre comme lui.

» Ils desservent deux jolies chapelles installées dans le camp, et font autour d'eux le plus de bien qu'ils peuvent. »

*1er Mai.* — Voilà le mois de Mai, le mois le plus beau. C'est le réveil de la nature. Dans les bois, dans les champs, dans les airs tout vit, tout est gai, tout chante. Quel contraste avec les horreurs que cause la guerre ! Quels spectacles dans les bois ! Les arbres sont là couchés sur un tapis de verdure et de fleurs printanières. Quelques-uns, sciés depuis bientôt trois mois, ne veulent pas mourir, et s'obstinent à revivre encore... Cette nuit, à une heure du matin, le rossignol, par son chant mélodieux, voulait mettre un peu de vie dans ce désert... Mais je plains les hirondelles, qui sont bien gênées. Plus de cheminées, plus de fenêtres, plus un pan de mur. Où feront-elles leurs nids ? A.

*Fête de Jeanne d'Arc au front.* — Nous avons célébré la fête de Jeanne d'Arc, le 20 Mai, avec une grande solennité. Nous avons l'autorisation du commandant du centre. Le matin, à la messe de 7 heures, j'ai pu communier. A 10 heures, c'était la grand'messe, « Messe royale ». La musique du centre avait prêté son concours, et je vous garantis que les voûtes de la petite église tremblaient. Un grand chantre de la ville voisine était venu pour donner le *Panis angelicus* de Frank. La messe finie, nous avons chanté en chœur, avec accompagnement de la musique, la cantate de Jeanne d'Arc : « Sonnez, fanfares... » celle que nous chantions, en 1912, sur le Champ-de-Bataille de Quimper. Tous les officiers assistaient à la fête ; le colonel, les commandants, les capitaines, etc... Ce fut vraiment bien, et nous étions tous très contents. YVES L. S.

*Estaires, 24 Mai.* — Voilà bientôt quatre mois passés depuis ma dernière visite à « Saint-Vincent ». J'espère donc que, d'ici à quelques semaines, je vais encore pouvoir quitter, pendant une quinzaine de jours, ce pays du Nord — maintenant si bruyant et si « inconfortable » — pour revoir ma chère Bretagne, actuellement parée de ses plus beaux atours, et surtout ce cher « Saint-Vincent », où je crains d'avoir laissé une bonne partie de mon cœur de prêtre et de breton...

Inutile de vous dire, par conséquent, avec quelle impatience j'attends, au début de chaque mois, et avec quel intérêt je lis toujours votre cher *Bulletin*. Je regrette seulement qu'à Quimper-Corentin, la censure soit si rigoureuse et m'empêche de lire ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans cette Revue de famille....

A bientôt donc...

G.-M. T., O. M. I.

X., 20 Mai 1917. — Pas moyen écrire longue lettre : crise du papier et crise du temps. Ci-joint citation H. Lérans. Brave garçon avec qui ai passé bonnes journées dans une grotte rappelant celle de Calypso. N'y retournerai pas par plaisir. Mon cheval tué et mangé. Pauvre bête ! Avons quitté secteur pour repos attendant autre match. Au passage ai vu MM. Prigent et Le Louët. Lu *Bulletin* avec un plaisir immense. Blanc de S. Le P. très intéressant. Il parlait, sans doute de... Sommes en douce France : beau pays, beaux arbres, belle verdure, pas de marmites, gens charmants. On oublie la guerre, mais pas les amis. Compte arriver à Quimper dans le courant de Juillet. Quand la distribution des prix ?

Y. Nicolas nommé caporal. Si la guerre dure encore dix ans, « Saint-Vincent » comptera quelques officiers supérieurs.

HUBERT B.

X., 3 Mai. — Je vous écrivais, samedi soir, après un bombardement effroyable. Dimanche, ce fut calme. Mais lundi, ce fut la répétition de samedi. Pendant cinq heures nous avons passé par des tranches épouvantables. Les 150 alternaient avec les 210. Des avions boches réglèrent le tir des canons. Par la T. S. F. établie dans notre carrière, nous suivions toutes les indications données par l'avion : « Long... court... 100 mètres à gauche... bon ». Au commandement de feu donné par l'avion à la batterie, chacun de nous s'allongeait dans son petit abri pour éviter les éclats. C'était alors le sifflement de ces gros obus, puis l'explosion effroyable, puis les éclats qui volaient de tous côtés. Et cela a duré cinq heures ! Nous suions à grosses gouttes, et étions complètement épuisés. J'avais l'ami S... à côté de moi ; à chaque obus, je l'entendais invoquer sainte Anne ; de mon côté, je disais : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » Et le bon Dieu a voulu, une fois de plus, que nous nous en tirions sans grand mal.

ATHANASE L.

X. — Votre carte m'a fait le plus grand plaisir. Elle m'est parvenue juste au moment où nous venions prendre les lignes. Nous sommes à présent dans les positions conquises par nous, lundi dernier. L'avance, de notre côté, a été considérable : environ cinq à six kilomètres en profondeur. Les deux premières positions boches sont en notre pouvoir, et, cependant, Dieu sait si elles étaient formidables, surtout la première, qui se trouvait dans une position dominante. C'est un labyrinthe de tranchées, de boyaux et de fils de fer, tel que je n'ai jamais vu, avec des abris profonds, reliés entre eux par des souterrains. Ces messieurs s'éclairaient à l'électricité et se chauffaient avec des poêles volés dans les régions envahies, car tous étaient de marque française. Les officiers, surtout, ne s'en faisaient pas une miette, comme l'on dit : leurs abris étaient de vrais salons avec fauteuils, glaces, pianos, tables, nécessaires de toilette ; rien n'y manque. Dans un abri de commandant nous avons trouvé un lapin vivant. Toutes ces sapes se trouvaient en troisième et quatrième ligne, car des premières lignes boches il ne restait plus rien. Nos bombes à ailettes avaient fait leur œuvre : tout était défoncé. Quand on y est arrivé, ce n'était plus qu'une série d'entonnoirs d'une vingtaine de mètres de diamètre et d'une dizaine de mètres de profondeur. A présent, nous organisons les positions conquises, en attendant la relève qui ne peut tarder. Jusqu'ici notre régiment n'a guère eu de pertes. Je compte toujours sur les bonnes prières de « Saint-Vincent » pour demeurer sain et sauf jusqu'à la fin...

FRANÇOIS-MARIE L.

Mercredi 9, Mois de Marie 1917. — Le cher *Bulletin* de « Saint-Vincent » m'est parvenu hier soir, et je l'ai lu avec un vif plaisir, comme toujours, ici même où je vous écris, assis sur le vert gazon, à l'ombre d'un pommier abattu. Les Boches ont voulu tout détruire. Mais même à moitié déracinés les pommiers bourgeonnent et, dans quelques jours, ils porteront une dernière fois leur belle parure de printemps, pour mourir bientôt après, desséchés par le soleil. Vous devinez bien que je ne suis pas en première ligne. Actuellement, ma compagnie est cantonnée dans un village détruit. Nous n'y sommes pas trop mal, bien que les Boches nous envoient de temps en temps quelques marmites... Le soir, je me porte par la pensée à « Saint-Vincent », et je fredonne quelques airs de cantique que nous y chantions jadis au Mois de Marie. Bientôt, aura lieu le doux pèlerinage de la Mère-de-Dieu : quels touchants souvenirs j'en garde encore ! Je penserai à tout « Saint-Vincent » comme je sais que vous vous souviendrez aussi des absents dispersés sur le front et qui s'uniront tous à vous, ce jour-là, pour louer et prier la miséricordieuse Mère de Dieu.

JEAN LE D.

X., le 7 Mai 1917. — Nous avons déjà attaqué trois fois depuis que nous sommes ici ; mais comme les Boches tiennent à leurs positions, ils nous opposent une grande résistance et, par suite, nos progrès sont lents. Nous avons ici devant nous la garde impériale. D'après les prisonniers que nous avons faits, nous avons pu constater que ce sont des hommes bien plantés. Nous nous attendons à être relevés bientôt.

Hier, j'ai admiré, une fois de plus, le courage et le dévouement de M. Foll. Je l'ai vu aller au-devant d'un blessé, faire son pansement, malgré la pluie d'obus qui tombaient tout autour de lui.

YVES N.

Quintin, 12 Mai 1917. — J'ai reçu le *Bulletin* de Mai et vous remercie. Seulement, j'aurais bien voulu savoir lire les blancs des journaux pour connaître la grande nouvelle de S. Le P. ; mais hélas !... quelle horrible mégère que cette Anastasie ! A moins que ce ne soient les ciseaux de M. le Supérieur qui ont fait cette brèche ; et dans ce cas, l'Anastasie n'est plus une mégère, mais une bonne et prévoyante... mère de famille, si vous le voulez. Je vais aussi bien que possible, quoique mes soufflets fassent encore la grimace de temps à autre.

Je me recommande à vos prières et à celles des congréganistes.

JOSEPH C.

### ÇA ET LA

F. Quinquis a laissé les tranchées pour l'école des Elèves-Aspirants à Saint-Meixent, et se dit très heureux de son nouveau sort. — H. Lérans nous dit que tout va bien, mais oublie de nous dire qu'il a été cité à l'ordre du jour ; M. Bossus veillait. — M. L'Hostis nous tient fidèlement au courant de sa vie mouvementée, et nous assure qu'il ne doit son salut et celui de sa section de mitrailleurs qu'aux prières de « Saint-Vincent ». — M. Pouliquen dit : Au revoir, de Toulon, à tout le « Saint-Vincent » de France. — Corentin Cloarec est cité à l'ordre du jour et promu sergent. — Emmanuel Le Gall a eu l'épaule gauche traversée par une balle, mais « dans les chairs seulement » ; il attribue sa chance à la Sainte Vierge, à qui il s'était confié avant de monter à l'assaut. — Jean-Louis Tanneau nous dit que, dans son secteur, les Boches se sont battus comme des lions, mais qu'on les a eus tout de même. Cité à l'ordre du jour. Félicitations. — Corentin Pelliet, qui a passé pour mort à Vannes, est bien vivant, mais changerait volontiers la vie du front contre la vie du collège. — B.-J. Courtet se remet peu à peu d'une blessure qui a failli être mortelle. *Deo gratias!* — F. Riou et H. Madéo ont fini leur période d'instruction et partiront bientôt comme combattants. — M. Le Garrec est affecté à la section de radiotélégraphie et s'est révélé tout de suite télégraphiste émérite. — Joseph Uguen est toujours en face des Bulgares, qui, dit-il, ne sont pas trop méchants. — Pierre Le Mao, revenu d'Algérie, se trouve de nouveau sur le front français, tout près des Anglais. — Jean Le Moal a passé la Pentecôte et passera sans doute la Trinité à l'infirmerie. Son pied « qui hier ne marchait qu'à moitié, aujourd'hui ne marche plus du tout ». — Yves Le Toux se plaint d'être « dans un triste état au point de vue religieux. Voilà bientôt deux mois, dit-il, que je suis entre les avant-postes et la réserve, sans avoir pu une seule fois assister à la sainte messe, et à plus forte raison remplir mon devoir pascal ». Il se recommande ardemment aux prières de ses amis. — Emile Chavet couche sur la dure, en voit du dur, mais ne s'en fait pas pour cela. « C'est la guerre, dit-il : à la guerre comme à la guerre ! » — M. Prigent nous apprend que M. Le Louët, souffrant d'un gros panaris, a été amputé de la moitié de l'index de la main droite ; le mal, heureusement, paraît bien enrayé. — M. Boulic, en route pour la Palestine, écrit de la rade de Milo qu'il fait un excellent voyage. — Yves Hénaff dit son bonheur de rencontrer, après un long mois de solitude, « des figures de « Saint-Vincent » : M. L'Hostis, M. Pengam, F. Quinquis, J.-M. Le Bot, etc. — Jérôme Le Corre se plairait assez au 2<sup>e</sup> Colonial, à Brest, s'il avait un peu plus à faire. — Auguste Prigent, dont la jambe refuse de guérir tout à fait, a dû quitter son hôpital de Saint-Brieuc et les petits moutards qu'il y préparait au certificat d'études, pour le centre de neurologie de Rennes, en vue d'une nouvelle opération. — Auguste Séité nous annonce que son frère Alain, « après avoir suivi les cours de Fontainebleau, en est sorti sous-lieutenant d'Artillerie ». — Xavier Trelu a passé les quinze premiers jours de sa vie de marin à ne rien faire du matin au soir. — Mathieu Bescond partage la vie et le travail de son compagnon. — Michel Menez a eu le plaisir, en sa qualité de « vieux

« marin », de débrouiller ses deux amis. — *E. Favennec, J.-L. Jacq et R. Le Bot* se rencontrent souvent le soir, au cercle ou chez le bon M. Lespagnol, avec leurs camarades du dépôt. La vie n'est pas trop dure au 19<sup>e</sup>. — *Corentin Lastennet* est de garde dans une prison à Bordeaux. « Triste spectacle, dit-il, de voir des soldats, dont plusieurs tout jeunes, conduits par des gendarmes. » — *François Eliès* a connu « les misères et les fatigues des interminables séjours en ligne », mais n'a pas eu, cette fois, « l'honneur de l'escalade du parapet ». — *René Abguillerm*, « sans vouloir trop paraître un « *laudator temporis acti* » n'est jamais plus heureux que quand il revit ses souvenirs d'antan » et il veut « qu'on le redise aux jeunes de « Saint-Vincent ». C'est fait. — *Yves Le Guillou* a fait « 50 kilomètres sous une chaleur étouffante, pour venir au repos », et estime que ce n'est pas payer trop cher « le plaisir de retrouver sa vieille paillasse ». — *Jean Lamballe* a eu l'avant-bras brûlé par « une marmite... de café bouillant. Ce n'est pas de la chance ! Avoir échappé durant toute l'attaque à toutes les marmites boches, et être victime d'une marmite française, et quelle marmite encore ! Heureusement que la blessure, si elle n'est pas glorieuse, est encore moins dangereuse. » — *Jean-Marie Le Bot* a vu le niveau de son moral baisser pendant quelques jours. « Heureux qui comme Ulysse a fait un bon voyage. Eh bien ! je viens de faire un bon voyage, et je ne suis pas du tout de l'avis du poète. Il est vrai qu'Ulysse retournait dans sa patrie, et moi je viens de quitter la mienne, car j'arrive de ma chère Bretagne... Mais ça va déjà beaucoup mieux et ça ira bientôt tout à fait bien. » — *Louis Guéguénat* annonce sa prochaine arrivée en permission et sa visite à « Saint-Vincent ». — *Corentin Le Nours*, « vieux poilu de 11 jours de campagne... », daigne enfin jeter un vague regard vers l'arrière. Pour le moment, dit-il, je remplis les fonctions de brigadier-fourrier. Résultat : je me balade à cheval sur les routes marmitées par les 105 boches, ou je galope dans les plaines battues par la mitraille. » Il recommande « de faire prier pour les biffins... et les artilleurs ». — *Jean Bescond*, dit en courant qu'il a « passé au travers », et promet une bonne narration de la belle et bonne besogne faite par son « char d'assaut ». Nous attendons et la narration et le narrateur. — *M. Foll* n'a eu que le temps d'être brave ; il nous annonce en deux mots sa toute prochaine arrivée à « Saint-Vincent ». Nous lui ferons payer cher son silence. — *M. F. Suignard* est tombé malade à Pleyben, pendant sa permission de sept jours, et vient d'être hospitalisé à l'hôpital 29 (Ecole Sainte-Anne), à Quimper. Il compte bien pouvoir bientôt monter jusqu'au Likès.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

*Boulic L.*, 15<sup>e</sup> section d'Infirmiers, ambulance de montagne 2/8, secteur 601 ;  
*Chavet E.*, au 409<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> Cie, D. D., secteur 203 ;  
*Douarinou E.*, brigadier au 250<sup>e</sup> d'Artillerie, 1<sup>er</sup> groupe, secteur 72 ;  
*Hamon N.*, au 8<sup>e</sup> Cuirassiers, 2<sup>e</sup> bat., secteur 196 ;  
*Jacq J.-Louis*, du 19<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup> groupe du centre d'instruction de Blain (Loire-Inf.) ;  
*Kerdoncuff G.*, adjudant au 62<sup>e</sup>, secteur 83 ;  
*Le Corre Jérôme*, au 2<sup>e</sup> Colonial, 28<sup>e</sup> Cie, groupe B, 2<sup>e</sup> section, quartier Fautras, Brest ;  
*Le Garrec C.*, au 8<sup>e</sup> Génie, section de radiotélégraphie du 32<sup>e</sup> C. A., sect. 154 ;  
*Le Louët, H. O. E.* 32, secteur 181 ;  
*Le Mao P.*, au 91<sup>e</sup>, R. I. liaison, 3<sup>e</sup> B., secteur 78 ;  
*Le Naour*, sergent-fourrier au 116<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> Cie, secteur 83 ;  
*Madéo*, au 141<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, secteur 188 ;  
*Mérour P.*, interprète H. Q. 41 st. Div. (French Mission), B. E. F., France ;  
*Nicolas P.*, du 14<sup>e</sup>, hôpital temp. n<sup>o</sup> 17, salle 34, Châlons-sur-Marne (Marne) ;  
*Perrot H.*, D. C. M., commandement d'étapes, groupe 2<sup>e</sup>, secteur 106 ;  
*Pouliquen G.*, G. B. C., armée d'Orient, par Toulon ;  
*Prigent, H. O. E.* 32, secteur 181 ;  
*Quinquis*, élève-aspirant, 2<sup>e</sup> Cie, Saint-Maixent (Deux-Sèvres) ;  
*Thomas L.*, au 91<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B ;  
*Toulemont L.*, au 28<sup>e</sup> d'Artillerie, 67<sup>e</sup> batterie, 10<sup>e</sup> pièce, Vannes ;  
*Tréguier A.*, au 29<sup>e</sup> Chasseurs, dépôt divisionnaire, secteur 219.



4 Juillet 1917.

### Mes chers Amis,

Le Supérieur, les Professeurs et les Elèves de l'« Institution Saint-Vincent » vous invitent tous à venir assister à la Distribution des Prix qui aura lieu dans l'après-midi du mardi 11 Juillet à 3 heures, sous la présidence de Monseigneur l'Evêque. Avec les parents des Elèves, vous êtes à peu près les seuls invités. C'est vous dire que la fête sera toute intime et toute simple. Les élèves dont les parents viendront assister à la fête pourront partir le soir même. Les autres partiront le lendemain, 12, par les trains du matin...

Et la grande maison sera encore vide pour deux longs mois ! Et après, nous entamerons une nouvelle année... avec l'espoir que ce sera la dernière sous le régime de la guerre, — s'il plait au Sacré Cœur de Jésus !

### Nos Morts.

Nous apprenons, au dernier moment, la mort de **Noël Boïn**, tombé en Serbie, dans le courant de Mai 1917.

Noël Boïn, né à Cléden-Cap-Sizun le 16 Avril 1897, est entré à « Saint-Vincent » en Octobre 1910 et y resté jusqu'à l'appel de sa classe, en 1915. Il se destinait au Grand Séminaire. Nous espérons qu'une prochaine lettre nous donnera quelques détails sur sa mort. Des élèves partis de « Saint-Vincent » pour aller à la guerre, c'est le quinzième qui tombe au champ d'honneur. N'oublions pas nos morts : prions, prions pour eux afin qu'il plaise à Dieu de donner à leurs âmes le repos éternel.

Le service et la messe de fin d'année pour les maîtres, élèves et bienfaiteurs défunts de la Maison seront chantés le mardi 10 Juillet.

### Citations et Promotions.

*Joseph Vétel*, sergent au G. B. D. 55 : « N'a cessé de remplir avec le plus grand dévouement et souvent sous un feu violent de l'ennemi son rôle de brancardier. Volontaire pour toutes les missions difficiles et dangereuses qu'il accomplit avec un sang-froid et un courage qui ne se démentent jamais. S'est notamment signalé au cours d'un service d'évacuation de blessés des tranchées de première ligne, que la formation a exécuté conjointement avec le service régimentaire. » — (Ordre de la Division.)

*Guillaume Kerdoncuff*, adjudant au 62<sup>e</sup> : « Excellent chef de section, toujours sur la brèche. Par son exemple a maintenu dans sa section un moral élevé, notamment le 5 Mai 1917, sous un violent bombardement. » — 2<sup>e</sup> Citation. — (Ordre de la Brigade.)

*Jean Lamballe* : « A fait preuve de beaucoup de courage et d'endurance pendant les attaques du 4 au 8 Mai 1917, en assurant son service à son poste d'observation quelle que soit la violence du bombardement. » — (Ordre du Régiment.)

*Corentin Larnicol* : « Coureur de bataillon, a fait preuve de beaucoup de courage, pendant la période du 4 au 9 Mai 1917, en établissant la liaison avec des unités d'attaque, sous des violents tirs de l'artillerie ennemie. » — (Ordre du Régiment.)

Louis Foll, soldat téléphoniste au 93<sup>e</sup> d'infanterie : « Au cours de la période du 6 au 9 Mai 1917, a assuré la continuité des liaisons téléphoniques en réparant les lignes sous un violent bombardement d'artillerie lourde. » — (Ordre de la Brigade.)

M. Cadiou a été promu lieutenant.  
M. L'Hostis a été promu sous-lieutenant.

## Nouvelles de la Maison.

### AU JOUR LE JOUR

3 Juin. — La retraite a commencé, jeudi soir. Elle est prêchée par M. Calvez, vicaire à Saint-Louis de Brest, mobilisé à Quimper. Pas de doute, c'est une excellente retraite. Que n'avez-vous pu, chers amis, laisser là tranchées et casernes pour venir passer ces trois jours au milieu de nous et participer à notre bonheur?... Consolez-vous, vos jeunes amis de « Saint-Vincent » ne sont pas des égoïstes, et je suis assuré de répondre à leur désir en vous adressant votre part de la retraite. Pour vous donc, j'ai fixé quelques-unes des idées développées par le prédicateur dans son sermon d'ouverture, et son sermon sur l'Eucharistie. Volontiers, je vous aurais adressé « toute la retraite », mais le petit *Bulletin*, avec la meilleure volonté du monde, ne pourrait tout porter.....

LA RETRAITE. — « Mes chers amis, vous êtes ceux qui, demain, nous remplaceront dans le sanctuaire, vous êtes nos successeurs... je vous salue avec confiance et avec joie.

» La retraite est une grâce de choix pour la formation de vos âmes.

» La retraite est une œuvre de purification, de lumière et de force.

» *Œuvre de purification.* Faut-il regarder longtemps dans nos âmes pour voir nos fautes, nos faiblesses, nos indigences ? *Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustinebit ?*

» Oui, l'attitude qui nous convient, devant le Bon Dieu, n'est point celle du Pharisien de l'Évangile : « Je vous remercie de n'être pas comme les autres hommes » ; mais bien celle de l'humble Publicain : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, je ne suis qu'un pauvre pécheur » !

» Vous purifierez vos âmes pendant la retraite, vous irez vers le divin Maître, qui vous dira à vous aussi : « *Adolescens tibi dico, surge !* »

» *Œuvre de lumière* : « *Qui odit malum, venit ad lucem* » (S. JER.). La lumière portera sur les vérités chrétiennes — vérités essentielles — que vous apprendrez à mieux connaître afin d'en vivre davantage. « Ce sont là des vérités qui se tournent à aimer » (BOSSUET).

» La lumière portera aussi sur votre cœur. Vous descendrez en vous-mêmes, vous verrez vos fautes et vos défauts, vous serez loyal avec vous-mêmes et avec le bon Dieu et vous direz : « *Ecce nunc cœpi* ». J'ai commencé l'effort, je le continuerai avec la grâce de Dieu.

» Vous verrez aussi les dons que Dieu vous a départis, les puissances de vertu et de dévouement qu'Il a déposés dans votre âme et vous lui promettrez de faire fructifier vos talents !

» *Œuvre de force.* Vos âmes ont besoin de se fortifier. Vous ne pouvez pas être des plantes de serre chaude. Il faut vivre dans les dangers et les difficultés qui menacent votre vie surnaturelle. Amis, je ne viens pas mettre sous vos pieds un tapis de roses, je viens vous rappeler la grande loi de l'effort chrétien, le « *violenti rapiunt illud* » de l'Évangile, le « *Sic currite ut comprehendatis* » de saint Paul.

» La retraite fortifiera vos âmes pour le bon combat de la vie chrétienne. Vous êtes à l'heure de la jeunesse, l'heure sainte de la préparation à la vie. Offrez donc au Maître qui vous a déjà choisis toute la vie qui s'étend devant vous et, comme l'homme sage de l'Évangile, posez les fondements de votre maison sur le roc !

» Faites votre retraite dans la prière. C'est le canal ordinaire de la grâce. « *Nisi Dominus œdificaverit domum...* » — dans le recueillement. Un évêque, s'adressant à un auditoire d'hommes disait : « Je vous demande un quart d'heure de silence pour votre âme et pour Dieu » ; — dans la joie d'être plus près de Notre-Seigneur. Il disait aux Apôtres : « *Ego sum, nolite timere* ».

L'EUCCHARISTIE. —

« *Manete in dilectione mea* » (S. JEAN).

» Notre Seigneur a voulu triompher par l'amour. » Il a voulu être aimé.

» Il a commencé par nous aimer au delà de toute mesure.

» De toute éternité, comme Dieu, Il nous aime : « *Caritate perpetuâ dilexi te.* »

» Il nous a aimés en s'incarnant pour nous : « *Propter nos homines et propter nostram salutem..... Sic Deus dilexit mundum ?* »

» Il nous a aimés dans la pauvreté de sa crèche. « Les oiseaux du ciel ont leur nid, les renards leur tanière, le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête ! »

» Il nous a aimés dans l'obscurité et le travail de Nazareth. Trente années de silence et d'humilité pour nous apprendre à sanctifier nos vies humbles, nos petits devoirs de chaque jour !

» Il nous a aimés en prêchant sa doctrine, en faisant ses miracles, en laissant tomber — pour nous aussi — de ses lèvres divines les paroles de miséricorde : « *Remittuntur tibi peccata tua ! Vade in pace !* »

» Il nous a aimés surtout en instituant la Sainte Eucharistie. C'est sa présence réelle permanente au milieu de nous, sa présence dans l'hostie pour se donner Lui-même à chacun de nous, pour être la nourriture de nos âmes. « *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* » (S. JEAN).

» Il nous a aimés, enfin, en donnant pour nous tout son sang, en mourant pour nous sur la Croix : « *Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me* » (S. PAUL).

» Pouvait-il nous témoigner plus d'amour ?..... « *O mon peuple, que puis-je faire pour toi que je n'aie point fait ?* »

» Et Il nous demande de l'aimer. « *Quis non redamaret ?* »

» A-t-Il été aimé, Notre Seigneur Jésus-Christ ? — Oui, Il a été aimé.

» Il a été aimé par ses Apôtres : Saint Pierre lui disait : « *Domine, tu scis quia amo te !* » et S. Paul s'écriait : « *Quis me separabit a caritate Christi !* »

» Il a été aimé par ses Martyrs. L'un d'eux disait : « *Nous sommes le front du Christ qui va être moulu par la dent des lions.* »

» Il a été aimé par les Confesseurs et par les Vierges, par l'armée immense de tous les Saints qui ont passé sur la terre.

» Demandez aux saints prêtres, aux moines, aux religieuses de tous Ordres pourquoi leurs sacrifices, leurs peines, leurs travaux, ils vous répondront tous : « *Pour l'amour de Jésus-Christ !* »

» Demandez à un Pierre Damien pourquoi il se fait lépreux au milieu des lépreux d'une île perdue de l'Océanie, il vous répondra : « *Pour l'amour de Jésus-Christ !* »

» Oui, le Christ Jésus a été aimé. Il l'est toujours.

» Beaucoup d'âmes, hélas ! l'ignorent, le méconnaissent, l'oublent, plusieurs le combattent, mais Il trouve toujours des cœurs fidèles et dévoués pour L'aimer et pour se dévouer pour Lui.

» Et vous êtes de ces cœurs-là. Vous êtes les privilégiés du bon Maître : « *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos* ». Vous devez rester toujours dans l'amitié, dans l'intimité de Notre Seigneur.

» Cette intimité là, vous la trouvez surtout dans la sainte communion. Communiez souvent et communiez bien. Que vos efforts de vertu et de travail soient toujours la préparation à vos communions. C'est là le témoignage quotidien de votre amour pour Notre Seigneur.

» Et lorsqu'on vous verra ainsi progresser dans toutes les vertus, si l'on vous demande quel est votre secret, vous répondrez comme un martyr : « Mon talisman c'est le Christ ! *Prestigiæ meæ, Christus !* »

4 Juin. — Lendemain d'un beau jour ! La fête de la Première Communion est belle partout, mais elle ne peut être plus belle nulle part que dans un Petit Séminaire. Qui ne sait que c'est le jour que Jésus semble avoir choisi pour déposer les premiers germes de la vocation dans le cœur de ceux qu'il appelle à l'honneur du sacerdoce. Puisse la divine semence grandir toujours, abondante et forte dans le « Séminaire » de « Saint-Vincent » !

Il va sans dire que la fête a été ravissante de tout point. La chapelle, l'autel surtout, avaient été ornés avec un goût exquis (à bon entendeur... merci !), et le chant, tant en plain-chant qu'en musique, fut délicieux.

6 Juin. — Hier, visite de C. Pelliet et de H. Perrot. M. Bossus, qui s'était

annoncé pour la mi-Juillet, est arrivé inopinément ce matin... pour assister à la procession du T. Saint-Sacrement, demain, à « Saint-Vincent ». Pauvre de lui ! Il a oublié que la guerre nous a frustrés de cette belle fête comme de tant d'autres.

7 Juin. — La Maison est pleine d'anciens maîtres et élèves. M. Néildé et M. Jaffrès sont arrivés hier soir. Ce matin, nous avons eu la bonne surprise de voir H. Léran et Y. Nicolas. Ceux-ci sont venus, disent-ils, « revivre une journée de Saint-Vincent ». Ils ont passé toute la journée avec nous, et nous ont accompagnés en promenade au « Pont-du-Diable ». Ils sont repartis, ce soir, tout contents et tout tristes à la fois, en compagnie de M. Bossus. J. Gloux a passé, mais n'a fait que passer. L. Toulemont nous a donné la soirée.

8 Juin. — Evènement sensationnel ! Visite médicale, pesage, mesurage des Elèves appartenant aux classes 19 et 20, en vue de la préparation militaire, à laquelle, dit-on, nous serons soumis prochainement. En tout 63 futurs conscrits. Sera-t-on classé dans les forts, dans les moyens, dans les faibles ? *That is the question !*

13 Juin. — Hier soir, animation extraordinaire dans la cour intérieure. Les petits ont tenu à avoir aussi leur match Nord-Sud. La lutte a été chaude. Les Sudistes l'ont emporté de 2 à 0. Chacun des vainqueurs, évidemment, s'attribue à peu près tout l'honneur et le mérite de la victoire.

Visite de M. Le Guellec, ancien maître d'étude ; Visite de Michel Suignard, qui vient de changer la plume de secrétaire contre le fusil de G. V. C., et de Louis Thomas, qui a laissé aussi son brassard de brancardier pour devenir combattant.

15 Juin. — Aujourd'hui, fête du Sacré Cœur. La messe de communion a été dite par M. Rosec. Le soir, sermon de M. le Supérieur, bénédiction solennelle du T. Saint-Sacrement et consécration au Sacré Cœur de Jésus.

16 Juin. — On nous annonce pour lundi et mardi les diverses compositions pour l'admission au Grand Séminaire.

19 Juin. — Ce soir, les compositions finies, M. l'Econome a conduit les Rhétoriciens en promenade au « Léonard ». Bain et collation sur l'herbe. Ainsi le veut la tradition.

21 Juin. — M. L'Hostis est avec nous pour trois jours. Il nous est venu adjutant, il s'en ira sous-lieutenant ; c'est hier, à midi, qu'il a appris sa promotion dont on dira peut-être qu'elle s'est fait attendre, mais non pas qu'elle est imméritée. Puissent ses nouveaux galons croître et se multiplier... ils ont été bien arrosés. Bonne chance, et merci, Monsieur L'Hostis !

22 Juin. — Départ de M. L'Hostis, arrivée de M. Le Garrec, T. S. F. On dirait que la « Saint-Jean » attire tour à tour tous les amis du front à « Saint-Vincent ».

23 Juin. — A 4 heures, L. Pondaven, accompagné de C. Toscer portant un bouquet superbe, a présenté nos souhaits de fête à M. le Supérieur. M. le Supérieur a répondu en disant que son bonheur était conditionné à notre sagesse, à notre piété, à notre travail, et nous a demandé, si nous voulions sincèrement le rendre heureux, d'être partout et toujours des petits Séminaristes sans peur et sans reproche. Nous le lui avons promis par nos franches et joyeuses acclamations... Il a accordé le bénéfice d'une amnistie générale aux délits et crimes perpétrés contre le droit commun et qui n'auraient pas encore été expiés, mais en s'excusant comme d'une faiblesse. Ce n'est que de la clémence, et nous lui prouverons qu'il n'a pas obligé des ingrats.

26 Juin. — Quand je vous le dis ! *Deficiente uno, sufficit alter*. Aujourd'hui, c'est le R. P. Trébaol. Cette fois, il ne nous fait pas de conférence, mais il nous fait passer l'examen d'anglais. Il nous a dit beaucoup de bien des *Tommiés*. Puis, c'est M. Perrot, le secrétaire de l'Evêché, qui est tout désolé d'avoir manqué de si peu MM. Le Garrec et L'Hostis... Puis c'est Emile Bosson, qui a eu sa permission retardée à cause d'un malencontreux panaris, aujourd'hui bien guéri, heureusement.

28 Juin. — Promenade mouillée. Tour à tour, quelquefois ensemble, soleil et pluie. Les petits ont « calé » et sont rentrés à 3 heures. Nous avons tenu bon ; le soleil a fini par triompher, et nous sommes rentrés à peu près secs.

L. G.

## La Fête de M. le Supérieur.

Comme l'année dernière et l'année précédente, nous avons fêté la Saint-Jean dans la plus stricte intimité et tout simplement. Pas de feu de joie dans le parc, pas de représentation théâtrale, la veille au soir.

La salle des fêtes, toutefois, était ornée comme aux plus beaux jours, et M. Mayet, comme d'habitude, avait préparé un cadre charmant, au « compliment », charmant aussi, par lequel Lucien Pondaven, a exprimé à M. le Supérieur nos vœux et nos souhaits de « bonne et heureuse fête », et les vôtres.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

» Vous n'attendez sans doute pas de la part d'un pauvre petit élève de Seconde, un compliment en forme académique, comme aurait pu vous adresser l'un ou l'autre de mes aînés. Un tel travail serait au-dessus de mes forces. Aussi bien les grands discours ne cadreraient guère avec cette chaude affection qui, en cette maison, règne entre maîtres et élèves. Lorsque des enfants présentent à leur père les souhaits qu'ils forment pour lui au jour de sa fête, que leur est-il besoin de tous ces artifices qui ne servent, en certains milieux et en certaines circonstances, qu'à voiler le défaut de sentiment vrai ? C'est avec leur cœur que des enfants parlent à leur père.

» C'est aussi avec notre cœur, et avec notre cœur tout seul, que nous voulons vous exprimer les sentiments qui nous animent tous aujourd'hui depuis les plus petits jusqu'aux plus grands.

» Sentiment d'affection, tout d'abord. Et comment n'en serait-il pas ainsi ? L'amour appelle l'amour, et quels élèves furent jamais plus aimés que nous ne le sommes ?

» Sentiment de reconnaissance aussi. Nous savons que votre seule passion, votre seule préoccupation, c'est celle de notre bien. Insouciant de la fatigue, vous vous multipliez depuis le début de cette longue guerre pour suppléer au manque de professeurs. Vous collaborez très largement à l'œuvre de notre formation intellectuelle, mais aussi, que ne faites-vous pas pour nous faciliter la pratique de toutes les vertus qui cadrent avec les aspirations de la plupart d'entre nous ? Nous savons trop bien de quelle sollicitude nous sommes l'objet de votre part, pour n'être pas heureux de vous dire tous aujourd'hui un affectueux merci. Nous savons trop quelle place nous occupons dans vos prières, pour ne pas nous faire un devoir, devoir d'ailleurs bien doux, d'appeler sur vous, par l'intermédiaire de votre saint Patron, toutes les bénédictions du Bon Dieu.

» Malheureusement, notre joie ne saurait être complète dans les circonstances actuelles. Des places restent vides autour de nous. Plusieurs de nos frères manquent à la fête. Les uns, disséminés sur tous les fronts de bataille, font vaillamment tête à l'ennemi de notre Patrie bien-aimée ; les autres souffrent dans les hôpitaux, sur un lit de douleur. Les uns gémissent et pleurent sur une terre d'exil ; les autres, hélas ! sont tombés pour le salut de la France. Je crois pourtant les voir maintenant reprendre leur place ici dans la grande famille de Saint-Vincent. Oh oui ! si les corps n'y sont pas, les cœurs y sont, tout pénétrés des mêmes sentiments, tout vibrants des mêmes émotions, et c'est au nom de tous que je parle en vous disant aujourd'hui : « Bonne et heureuse fête ! »

» Veuillez agréer, Monsieur le Supérieur, dans toute leur simplicité et dans toute leur sincérité, les vœux qui montent vers vous de tous les bancs de cette salle, et de toutes les tranchées où l'on se bat et où l'on meurt pour Dieu et pour la France ! »

M. le Supérieur se lève et remercie bien sincèrement les élèves pour les souhaits que vient d'exprimer leur camarade en leur nom à tous.

« Je sais, dit-il, quels sentiments vous animent et que vous n'avez tous ici qu'un désir : faire plaisir au Bon Dieu, faire plaisir à vos maîtres, faire plaisir à vos parents, et à cause de cela vous aimez le travail, vous avez l'esprit de discipline et l'esprit de piété, trois choses qui sont absolument nécessaires à des élèves de Petit Séminaire. Comme je vous l'ai répété plusieurs fois, un Petit Séminaire ne doit pas être un collège comme les autres. Ce n'est pas ici une Maison où l'on vient uniquement pour préparer des examens quelconques. Le succès aux examens, lorsqu'il arrive, nous fait plaisir, mais il y a des choses que nous mettons au-dessus du succès aux examens, je veux dire vos progrès dans la piété et dans la vertu. Le succès aux examens, vous me l'accorderez

aisément, n'est que chose secondaire, tandis que vos progrès dans la vertu et la piété ont une importance capitale.

» Ce que je vous souhaite donc, ce que je demande à saint Jean d'obtenir pour vous, c'est la grâce de réaliser en vous l'idéal du Petit Séminariste, d'être des élèves animés d'une sincère piété, courageux au travail, ayant en leurs maîtres la confiance que des enfants ont en leurs pères, s'efforçant, chaque jour, de devenir meilleurs en se débarrassant peu à peu de leurs défauts pour mettre à la place les plus solides vertus. Le Petit Séminariste doit être gai parce qu'il aime son Dieu et qu'il a la conscience tranquille, il ne perd pas son temps à gémir, à se plaindre, à critiquer, il aime sa maison et s'y attache, il est plein de bonté pour ses camarades, doux, patient, essayant de faire plaisir et aussi de faire du bien. Il comprend l'importance du bon conseil et du bon exemple, et il est vraiment heureux lorsqu'il peut se dire à la fin de la journée : « J'ai aujourd'hui bien rempli mes devoirs et mes obligations. Je crois que le bon Dieu est content de moi. »

» J'espère que cette Maison continuera à former de tels Séminaristes comme elle en a formé jusqu'ici..... Tout à l'heure, on faisait allusion à vos camarades que les circonstances ont éloignés de nous, et je veux, en un jour comme celui-ci, avoir pour eux un souvenir. Ce qui me fait plaisir, c'est d'apprendre que vos aînés font partout bonne figure, qu'ils ont un excellent moral, sont très aimés et très appréciés de leurs camarades et de leurs chefs, et exercent autour d'eux la plus salutaire influence. De loin, je leur adresse mes félicitations et mes remerciements....

» Vous marcherez sur les traces de vos aînés. Vous vous efforcerez d'être ici des Petits Séminaristes sans reproche, et c'est ainsi que vous vous préparerez à bien servir l'Eglise et à bien servir votre Patrie. »

La chorale qui, tout à l'heure, dans *Honneur à l'Amérique*, de Saint-Saëns, envoyait notre

Salut à la noble Amérique,

et souhaitait de voir bientôt :

Le grand étendard étoilé  
S'unir au drapeau tricolore,

chante maintenant *Les Gas de Mangin*, de Botrel-Caplet. Elle proclame à quatre voix que

...les gas de Mangin  
Du Nord et de la Provence,  
De Bretagne et du pays lorrain ;

que

...les gas de Mangin  
De Nivelles et de Pétaïn,  
Sont à présent toute la France,

ce que nous savions déjà ; et demande en criant :

Craignent-ils le canon ? Non.  
Aiment-ils Rosalie ? Oui.

Toute la salle répond tour à tour : Non et oui ! et souhaite bonne chance aux Gais moissonneurs des lauriers de gloire.

Le lendemain, dimanche, ce fut la fête pieuse ; la grand'messe solennelle et la communion, les vêpres avec le *Magnificat* en parties, et le Salut du soir avec un *Panis angelicus* harmonisé par M. Mayet, puis, pour finir la journée, l'Angelus breton *Ni ho salud, gant karantez*.

Nous étions contents, mais il manquait quelque chose à notre bonheur, et ce quelque chose, c'est vous.

J. B.

### Nouvelles de partout.

X..., le 16 Juin 1917. — Ne pouvant jamais être Per...missionnaire pour des raisons connues de moi seul, je suis réduit à interviewer les arrivants, pour avoir l'illusion de revenir du pays. Cette fois, je suis tombé sur M. Bossus, l'aumônier que vous connaissez particulièrement.

— « Eh bien, et cette permission ? lui demandai-je.

— » Manquée, mon pauvre Per, j'ai commencé par rater d'une heure mon ami l'abbé Foll, à mon passage à Paris. A Quimper, ensuite, je suis arrivé pour

assister à une première communion, qui avait déjà eu lieu, pour prendre part à une procession qui ne se fait plus depuis le début de la guerre. *Heu ; me miserum !*

— » Mais alors, cette visite à « Saint-Vincent »...

— » Fut agréable malgré tout. J'ai vu les élèves, que j'ai trouvés toujours aussi désireux de venir au front, sans doute parce qu'ils y voient un moyen d'échapper à des devoirs, à des obligations qui finissent par devenir monotones. *Fortunatos nimium !* Ils ne connaissent pas leur bonheur.

» J'ai eu la surprise de rencontrer aussi un de tes homonymes : Per Neildé, ce qui m'a causé un extrême plaisir ; Stanislas Jaffrès un sportman tout désigné pour être artilleur ; H. Léran et Y. Nicolas que je trouvais plus agréable de rencontrer dans le tranquille secteur de Quimper, que dans le voisinage du « Chemin des Dames ».

— » Et après Quimper ?

— » Nouvelle déception. A Morlaix, j'ai manqué d'une heure mon ami Sam, que tu ne connais pas, un enregistreur de citations. A Plougasnou, où j'allais prendre des bains, je n'ai même pas pu descendre à la grève, parce que j'ai dû remplacer M. le Recteur indisposé, et faire enterrement, procession, et que sais-je encore ?

— » Il ne vous restait que Paris.

— » Penses-tu ? Nouvelle déception. Je m'étais laissé « bourrer le crâne » avec des histoires de grèves, des mitrailleuses dans les rues. Je n'ai pas vu un seul gréviste, et la capitale ne m'a jamais paru plus calme. *An quisquam usquam gentium est æque miser ?*

— » Certes, non. Aussi vous êtes revenu avec le cafard ?

— » Non, je suis revenu tout seul. Il ne faut pas s'en faire. Nous aurons la victoire, mais il est nécessaire de savoir attendre. *Miles nititur vincere*, mais c'est Dieu qui donnera le triomphe. Un rien peut nous donner le succès, car *fortuna plurimum potest cum in reliquis rebus, tum præcipue in bello*.

— » Allons, je constate que vous avez un bon moral. Je vais l'écrire à « Saint-Vincent ».

— » Méfie-toi, l'administrateur du *Bulletin*, d'accord avec L. G., est décidé à donner en entier les noms des correspondants, *hæc fieri postulavi*.

— » Cela me gêne peu. J'en ai assez de l'anonymat et je veux me dévoiler. Les lecteurs du *Bulletin* connaîtront mon nom de famille, c'est peu gênant. *Mea manu*.

Per Tinax.

X., 13 Juin 1917, en la fête de saint Antoine de Padoue. — Merci, un chaud merci pour ton délicat souvenir ! Ce *Bulletin* de « Saint-Vincent » m'a charmé pour sa « fraîche novelleté », et pour d'autres raisons encore.

La lecture en a été pour moi aussi « résurrectrice ». Elle m'a rajeuni de quelques lustres, voire avec addition de quelques becs de gaz. Car, suivant l'observation que je cueille en passant, « Saint-Vincent » ne continue-t-il pas Pont-Croix ? Et Pont-Croix, n'était-ce pas l'Eden ? Ah ! oui, *meminisse juvabit !* Le pèlerinage de Notre-Dame de Confort continué par le pèlerinage à Ty Mam-Doue, où j'ai si souvent dirigé mes pas d'enfant et de séminariste !... Charmant panégyrique, pour le dire en passant, tout pénétré d'un confiant amour pour Celle qui est notre Mère. Et puis, ce cantique que j'ai si souvent chanté : « Divin Jésus, pour nous donner la vie » ! Je félicite ce cher M. Mayet de faire vie longue et indestructible à ces bons et naïfs cantiques chargés de piété.

Et les communications humoristiques de H. B. !...

A tous les amis, un envoi, une brise de mon vieux cœur, — en ce « triomphe du mois de Mai », poursuivi dans le mois de Juin, cela peut n'être pas trop désagréable, — qui pourtant ne consent pas à vieillir, dès lors qu'il s'agit de la divine amitié.

J.-M. LE G.

### COMPOSITIONS

**Rhétorique.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, T. Keraudren ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Quélen ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou, J.-M. Quélen ; — *Dissertation française* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, P. Keraudren.

**Seconde.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, M. Larnicol ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; — *Version*

grecque : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, M. Messenger ; — *Dissertation française* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, J. Henry.

**Troisième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, L. Jaouen ; 3<sup>e</sup>, L. Pe Pape ; 4<sup>e</sup>, J. Flochlay ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, A. Guilcher ; 2<sup>e</sup>, F. Philippe ; 3<sup>e</sup>, R. Le Gall ; 4<sup>e</sup>, Y. Dréau ; — *Narration* : 1<sup>ers</sup>, O. Billant, J. Breton, R. Le Gall ; — *Vers latins* : 1<sup>er</sup>, Y. Gourmelen ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; 3<sup>e</sup>, S. Durand ; 4<sup>e</sup>, A. Guilcher ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, Y. Dréau ; 2<sup>e</sup>, J. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, J. Flochlay ; 4<sup>e</sup>, J. Breton.

**Quatrième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J.-P. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, C. Parcheminou ; 3<sup>e</sup>, J. Nicolas ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J.-P. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, J. Ollivier ; 3<sup>e</sup>, J.-M. Perrot ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, J. Nicolas ; 2<sup>e</sup>, N. Gourlaouen ; 3<sup>e</sup>, N. Vézier.

**Cinquième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, Y. Bleuzen ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>e</sup>, C. Le Bot ; 4<sup>e</sup>, F. Guédès ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, Y. Bleuzen ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>e</sup>, F. Raguénès ; 4<sup>e</sup>, C. Nédélec ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, Y. Bleuzen ; 2<sup>e</sup>, F. Guédès ; 3<sup>e</sup>, E. Queinnec ; 4<sup>e</sup>, P. Daniélou ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, L. Le Quéau ; 2<sup>e</sup>, F. Guédès ; 3<sup>e</sup>, C. Le Bot ; 4<sup>e</sup>, J. Heydon.

**Sixième.** — *Narration* : 1<sup>er</sup>, R. Péron ; 2<sup>e</sup>, G. Boussard ; 3<sup>e</sup>, J. Jullien ; 4<sup>e</sup>, L. Nédélec ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, G. Le Bec ; 3<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 4<sup>e</sup>, J.-P. Mérour ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 3<sup>e</sup>, F. Trébaol ; 4<sup>e</sup>, J. Le Roux ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, C. Marc ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 4<sup>e</sup>, G. Hémon ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, G. Boussard ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, L. Hémon ; 4<sup>e</sup>, F. Trébaol.

**Septième.** — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, A. Jézéquel ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Salaun ; 3<sup>e</sup>, M. Denis ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, J. Colin ; 2<sup>es</sup>, L. Volant, J.-M. Salaun, J. Gourmelon ; — *Analyse* : 1<sup>ers</sup>, J. Colin, R. Cornec ; 3<sup>e</sup>, P. Coadou ; — *Rédaction* : 1<sup>er</sup>, M. Denis ; 2<sup>e</sup>, Y. Miossec ; 3<sup>e</sup>, H. Chatalic.

**Huitième.** — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, R. Chapalain ; 2<sup>e</sup>, P. Marzin ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, J. Cannévet ; 2<sup>e</sup>, P. Marzin ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, R. Chapalain ; 2<sup>e</sup>, P. Marzin ; *Rédaction* : 1<sup>er</sup>, P. Marzin ; 2<sup>e</sup>, R. Chapalain.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Bosson E., D. C. M., commandement d'étapes, groupe 2<sup>e</sup>, secteur 106 ;  
Colin J., sous-lieutenant au 118<sup>e</sup>, secteur 83 ;  
Favennec E., du 19<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup> groupe, centre d'instruction des E. A., Blain (L.-I.) ;  
Glévarec P., du 77<sup>e</sup>, hôpital de la Pitié, salle Farabeuf, n<sup>o</sup> 5, Paris ;  
Gonidec H., au 38<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup> Cie, secteur 187 ;  
Guillemit A., équipe sanitaire n<sup>o</sup> 4, en subsist. à l'ambulance 1/81, sect. 104 ;  
Heurté, à l'hôpital de Primel, en Plougasnou ;  
Jaffrès S., sous-officier au 42<sup>e</sup> d'Artillerie, 74<sup>e</sup> batterie, Pontivy ;  
Jestin J., infirmier, hôpitaux en construction, A. O., secteur 510 ;  
Keromnès, comptabilité du G. P. A. 5, à la G. R., secteur 23 ;  
Laot J., hôpital militaire, La Roche-Bernard (Morbihan) ;  
Lastennet C., au 7<sup>e</sup> Colonial, 27<sup>e</sup> Cie, Saint-Médard (Gironde) ;  
Le Bot R., au 19<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, Camaret ;  
Le Corre J., au 2<sup>e</sup> Colonial, 28<sup>e</sup> Cie, 14<sup>e</sup> escouade, Ploudalmézeau ;  
Le Daré J., du 118<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> groupe, centre d'instruction des E. A., Blain (L.-I.) ;  
Le Louët A., hôpital auxiliaire n<sup>o</sup> 2, Cahors (Lot) ;  
Le Meur P., au 48<sup>e</sup>, école des Grenadiers du C. I. A. (2<sup>e</sup> armée), secteur 20 B ;  
Le Pennec Y., au 8<sup>e</sup> Zouaves, 11<sup>e</sup> Cie, secteur 109 ;  
Ménez M., 2<sup>e</sup> Cie de formation, salle 71, 2<sup>e</sup> Dépôt, Brest ;  
Néildé P., au 38<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup> Cie, secteur 187 ;  
Nicolas P., du 14<sup>e</sup>, hôpital complément. n<sup>o</sup> 40, pavillon A, salle 9, Troyes ;  
Prigent A., hôpital complémentaire n<sup>o</sup> 25, salle Legouest, Nantes ;  
Seznec J.-L., sergent au 4<sup>e</sup> Tirail. Tonkinois, 1<sup>re</sup> Cie, Nam-Dinh (Tonkin) ;  
Suignard M., G. V. C., poste 31, Landerneau ;  
Toulemont J.-L., 10<sup>e</sup> Section de C. O. A., caserne Bon-Pasteur, Rennes ;  
Vétel J., sergent au 142<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> Cie, secteur 202.

## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

1<sup>er</sup> Août 1917.

### Mes chers Amis,

Le mois de Juillet est le mois des examens et des vacances... Finis les examens, commencées les vacances ! le tout à la grande satisfaction de tous, comme vous le lirez plus loin. C'est une année de plus tombée dans le passé, dans le triste passé que nous a fait la guerre. Dans deux mois nous serons à la veille d'entamer une année nouvelle. Que sera cette année ? Verra-t-elle la victoire et la paix ? Verra-t-elle la fin de notre dispersion et le retour de tous les absents, de tous les exilés ? Vous êtes unanimes à déclarer que le simple jeu des forces humaines est impuissant à amener la solution prompte et favorable que tous les bons Français souhaitent et attendent. Il faut donc croire de plus en plus fermement que nous avons besoin du secours de Dieu, et agir en conséquence, c'est-à-dire que nous devons — comme notre Saint Père Benoît XV nous l'a demandé —, fatiguer le Ciel par nos prières, afin qu'il lui plaise enfin de nous accorder la paix tant désirée. La prière, c'est l'arme de l'arrière, a-t-on dit ; c'est aussi l'arme de l'avant et du front. Vous savez combien l'on prie à « Saint-Vincent », et combien on y prie pour vous. « Je sens, écrit l'un de vous, que des prières et des grâces me viennent de « Saint-Vincent ». Nous pouvons vous assurer que « le courant » ne faiblira pas pendant les vacances. Les élèves ont emporté leur *Livre de Prières*, leur *Chapelet*, leur *Petit Office*, et ils ne laisseront pas passer un jour, je vous le garantis au nom de tous, sans penser à vous, sans prier pour vous. Vous aussi, où que vous soyez, continuez à prier, à prier comme vous priez au Petit-Séminaire, à prier en union avec tous vos jeunes amis, malgré la distance, malgré la séparation. Le bon Dieu agréera cet échange de souvenirs et de prières. N'a-t-il pas dit que là où deux ou trois se réuniront pour prier il serait au milieu d'eux... Pourquoi, pendant ces deux mois de vacances, tous les Maîtres et Elèves de « Saint-Vincent », les soldats et les autres, ne se transporteraient-ils pas par la pensée, matin et soir, dans notre chapelle, pour y faire leurs prières en commun ? M'est avis que cette mise en commun, que cette fusion de notre foi, de notre espérance et de notre charité gardera notre grande famille étroitement unie, attirera sur elle les bénédictions d'en-haut et hâtera le jour de la « grande rentrée ».

### Nouvelles de la Maison.

#### AU JOUR LE JOUR

2 Juillet. — Journée d'émotion ! C'est l'écrit du Baccalauréat. Ce soir, visite à Notre-Dame de Loc-Maria, et promenade en canot sur l'Odet. C'est Ambroise Le Goff qui a tenu la barre : il s'est révélé marin aussi habile qu'intrépide.

Arrivée en permission de M. Prigent.

3 Juillet. — Aujourd'hui, nous avons eu le congé de la fête de M. le Supérieur. Les grands ont pris un bain délicieux à Kergadou ; les petits ont remué bras et jambes dans l'anse de Kerogant.

5 Juillet. — Hier, l'écrit du Baccalauréat pour les Philosophes, l'examen oral pour le Séminaire, et l'examen trimestriel, français, latin, grec, par M. Prigent. Une bonne promenade au Léonard, le soir, sous la direction du bon et toujours dévoué M. Gourvennec, nous a remis des fatigues de la journée,

7 Juillet. — M. Prigent est parti hier matin. Aujourd'hui, nous est venu M. Pape.

Le lieutenant Pape, comme à toutes ses permissions précédentes, nous a fait une conférence sur la guerre. Il nous a entretenus d'une façon plus spéciale des opérations auxquelles a pris part son régiment, le 262<sup>e</sup> de ligne. Ce régiment d'élite s'est évidemment distingué dans l'offensive du Laonnois.

Ce n'est pas l'attaque elle-même que M. Pape va nous décrire, mais plutôt les contre-attaques furieuses et acharnées des Boches sur les positions conquises par nos troupes, et, pour mieux préciser encore, la contre-attaque du 16 Mai, lancée contre le front tenu par le 262<sup>e</sup>.

Bombardement préliminaire sur les premières lignes. Au bout de 20 minutes de « marmitage », attaque boche, qui réussit, par surprise, à nous déloger des lignes avancées. Mais les Boches ont affaire à des Bretons, et le terrain leur est disputé pied à pied. Malgré une héroïque résistance, nos soldats sont rejetés de la hauteur qu'ils occupaient dans un profond ravin. Une contre-attaque immédiatement organisée rejette les Boches dans leurs tranchées de départ, et capture de nombreux prisonniers.

M. Pape a remarqué que nos adversaires, dans les assauts, se servent de troupes soigneusement exercées, qui arrivent au moment même de l'attaque, font l'attaque, et se retirent dès qu'elle est terminée. Les tranchées sont gardées par des troupes ordinaires, mal nourries, et dont le moral est bien bas.

Puis M. Pape nous cite des traits d'héroïsme des soldats Bretons qu'il commande, « les meilleurs soldats de France », de l'avis des Boches eux-mêmes : « Avec de tels soldats, nous sommes assurés de vaincre. Oui, nous vaincrons, parce que nous sommes les plus nombreux, que nous disposons des ressources matérielles nécessaires au triomphe, parce que l'Amérique va nous apporter généreusement son concours. Nous vaincrons, surtout par la prière. Vous, priez; nous, nous bataillerons; et Dieu nous donnera la victoire. »

Cette confiance, cet optimisme réfléchi qui le caractérise, M. Pape l'a transfusé en nos âmes. C'est de tout cœur que nous demanderons à Dieu de le protéger toujours, lui et toute l'armée française, et d'accorder enfin aux peuples alliés pour la cause de la justice, une paix victorieuse.

10 Juillet. — Nous attendions, hier soir, le télégramme annonçant les résultats de Baccalauréat... Il n'est venu que ce matin... La nuit a paru longue à plusieurs... En Philosophie, 4 admissibles, 1 ajourné; en Rhétorique, 7 admissibles, 1 ajourné.

11 Juillet. — La Distribution des Prix a commencé à 3 heures précises. Nombreuse assistance. A 4 heures, tout était fini. Les Elèves dont les parents sont venus assister à la fête s'en vont tout de suite. Les heureux ! Nous, nous devons attendre demain. Mais bah ! nous dormirons bien ce soir sur nos lauriers, et demain, de bonne heure, nous prendrons tous joyeux notre vol, par bandes successives qui s'éparpilleront peu à peu en Cornouaille, Léon et Tréguier. Dieu nous garde et nous ramène dans... 84 jours ! L. G.

13 Juillet. — « Nous prendrons tous notre vol » ! Tous ? excepté nous, les candidats du brevet. Mais, nous ne nous plaignons pas. Tout le monde s'ingéniera à nous faire la vie bonne, et nous irons joyeusement et courageusement jusqu'au lundi et mardi... M. le Supérieur, M. Donnart, M. Le Pemp, M. Rosec nous multiplient leurs leçons et nous comblent d'attentions et de prévenances...

15 Juillet. — Ce soir, M. Rosec nous a conduits à Kergadou, où nous attendaient un bon bain et une bonne collation.

16 Juillet. — Le grand coup est passé : mais l'émotion dure. Nous ne saurons le résultat de l'écrit que demain matin.

17 Juillet. — Hélas ! 280 aspirants et 60 admissibles seulement ! « Saint-Vincent » a sa part de gloire, mais elle n'est pas aussi grande qu'on l'espérait. 7 d'entre nous sont dans les heureux. Ce qui nous console, c'est que la plupart des autres n'ont manqué le but que de quelques points. Ils réussiront en Octobre.

18 Juillet. — L'oral a été bon : nous sommes reçus définitivement tous les sept. Nous sommes heureux pour nous et pour « Saint-Vincent ». X. et Y.

25 Juillet. — Ce matin, a eu lieu l'ordination de fin d'année. M. Gourvennec et M. Néa, ancien surveillant de « Saint-Vincent », ont été ordonnés prêtres. M. Goachet, diacre, M. Labbé, sous-diacre, M. Guermeur a reçu les ordres mineurs.

### Distribution des Prix.

C'est le mercredi 11 Juillet, à 3 heures de l'après-midi, que s'est faite la distribution des prix. La cérémonie était présidée par Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque, qu'accompagnaient MM. Gadon et Messenger, vicaires généraux. Les parents sont venus très nombreux, si bien que la salle des fêtes était presque remplie.

Depuis la guerre, on ne joue plus de pièce, mais le chant est toujours en honneur à « Saint-Vincent », et sous l'habile direction de leur maître, M. Mayet, les élèves ont exécuté à la perfection quatre morceaux : l'*Hommage à l'Amérique*, de Saint-Saëns, les *Gâs de Mangin*, de Botrel-Caplet, le *Noël des Poilus*, de Cadini, et le *Sonne clairon*, de Cheminade.

M. le Supérieur a rendu compte rapidement de l'année qui vient de s'écouler et remercié tous ceux dont le dévouement a permis de distribuer l'enseignement dans les classes, spécialement les prêtres-soldats qui ont consacré aux élèves toutes les heures dont ils ont pu disposer. Les élèves, comme les années précédentes ont bien travaillé, et fidèles à une vieille habitude, se sont encore distingués aux examens. Les conscrits de la classe 18 ont donné l'exemple à la session du Baccalauréat de Mars, puisque sur 7 présentés, 6 ont été reçus et 4 avec mention. En Juillet, les succès sont très beaux aussi : car 4 philosophes sur 5 et 7 rhétoriciens sur 8 sont déclarés admissibles. Les élèves de Troisième qui se présenteront bientôt au brevet voudront sans doute être dignes de leurs aînés et obtenir quelques succès... « Mais, ajoute M. le Supérieur, ce que nous recherchons avant tout, ce n'est pas le succès aux examens, c'est votre progrès dans la piété et dans la vertu. Voilà à quoi tendent nos efforts, et le but de notre œuvre serait manqué, si, tandis que vous grandissiez en âge et en science, nous n'avions pas la consolation de vous voir grandir en même temps en sagesse et en vertu... La guerre ne sera sans doute pas terminée en Octobre, et il faudra commencer une quatrième année dans des conditions difficiles... Vos maîtres continueront à se dépenser pour vous; vous leur donnerez de nouveau toute votre confiance, vous vous remettrez au travail avec toute votre bonne volonté : dans ces conditions, Dieu aidant, « Saint-Vincent » fera encore « de la belle et bonne besogne ».

Monseigneur se lève et dit toute sa joie de constater que l'année scolaire a été bonne. Il remercie lui-même tous ceux qui ont aidé M. le Supérieur à triompher des difficultés, créées par la guerre, et en particulier les prêtres-soldats qui ont sacrifié leurs heures de liberté au profit du Petit Séminaire. Il voit avec plaisir que, malgré les circonstances, le nombre des élèves reste élevé, mais il voudrait qu'il fût possible de l'augmenter encore, afin que se comblent promptement et rapidement les vides que fait la guerre parmi les séminaristes et les prêtres, et qu'ainsi la vie religieuse du diocèse ne souffre pas plus tard faute d'ouvriers... Mais il est une chose que nous mettons avant la quantité, c'est la qualité, et, comme vous le disais tout à l'heure M. le Supérieur, ce que nous souhaitons par-dessus tout, c'est de vous voir faire des progrès constants dans la piété et dans la vertu. Rappelez-vous bien ce mot : vous devez progresser toujours. Préparez, dès maintenant, vos âmes pour les travaux et les luttes de l'avenir... Pendant vos vacances affirmez-vous hardiment, partout et toujours, élèves de « Saint-Vincent », petits séminaristes... Faites dans vos paroisses tout le bien possible... Soyez humbles, mortifiés, assidus à la prière, fidèles à la communion... Les vacances seront longues, il faut aussi qu'elles soient bonnes : elles le seront, si vous le voulez... Elles vous donneront l'occasion de faire l'apprentissage de la vie, d'user de votre liberté comme doivent le faire des enfants de Dieu, et votre volonté et votre caractère se fortifieront dans la mesure où vous aurez fait effort pour résister aux séductions du monde, et demeurer fermes dans l'amour et le service de N. S. J.-C... De bon cœur aussi, vous travaillerez à aider vos parents dont la vie est si dure depuis la guerre... Cela ne vous empêchera pas de prendre contact quelquefois avec vos livres classiques, afin qu'en Octobre vous puissiez vous remettre immédiatement à l'étude et commencer une nouvelle année dans les meilleures conditions possibles.

Voici les noms des principaux lauréats :  
Classe de Huitième : Pierre Marzin, de Landudec ; Raphaël Chapalain, de Douarnenez.  
Classe de Septième : Joseph-Hervé Colin, de Plomodiern ; Marcel Denis, de Quimper.



*Classe de Sixième* : Jean Henry, de Guipavas ; Georges Le Bec, de Pont-l'Abbé ; Louis Diquélou, de Pont-l'Abbé ; Guillaume Boussard, de Ploéven.

*Classe de Cinquième* : Yves Bleuzen, de Saint-Yvi ; Joseph Douguet, de Gouézec ; Joseph Heydon, du Relecq-Kerhuon ; Pierre Heydon, de Plogonnec.

*Classe de Quatrième* : Corentin Parcheminou, de Saint-Nic ; Jean-Pierre Le Gall, de l'Hôpital-Camfrout ; François Merceur, de Milizac.

*Classe de Troisième* : Yves Dréau, de Gouézec ; René Le Gall, de Landudec ; Jean-Marie Le Guellec, de Peumerit ; Jean Le Gall, de l'Hôpital-Camfrout.

*Classe de Seconde* : Lucien Pondaven, de N.-D. de Kerbonne ; Charles Toscer, de Saint-Nazaire.

*Classe de Rhétorique* : Jean-Marie Coadou, de Pluguffan ; Jean-Marie Quélen, de Daoulas.

*Classe de Philosophie* : Jean Cochard, de Guiclan.

La rentrée des classes est fixée au mardi 2 Octobre.

## Résultats des Examens de l'année scolaire 1916-17.

BACCALAURÉAT. 1<sup>re</sup> partie. Latin-grec. — Session de Mars. 4 élèves présentés, 3 reçus : Mathieu Bescond, de Landéda ; Jean-Louis Jacq, de Pluguffan (mention Assez Bien) ; Xavier Trelou, de Tréboul (mention Assez Bien).

Session de Juillet. 8 élèves présentés. Reçus : Jean-Marie Coadou, de Pluguffan (mention Bien) ; Louis Gargadennec, de Lambézellec (mention Assez Bien) ; Joseph Henry, de Guipavas (mention Assez Bien) ; Thomas Keraudren, de Crozon (mention Assez Bien) ; Ambroise Le Goff, de Landéda ; Jean-Marie Quélen, de Daoulas (mention Assez Bien).

Admissible : François Ladan, de Locunolé.

BACCALAURÉAT, 2<sup>e</sup> PARTIE. Philosophie. — Session de Mars. 3 élèves présentés, 3 reçus : Emile Favennec, de Quimperlé ; Jean Le Daré, de Lannilis (mention Assez Bien) ; Noël Person, de Pleyben (mention Assez Bien).

Session de Juillet. 5 élèves présentés. Reçus : Jean Cochard, de Guiclan (mention Bien) ; Jean Cornic, de Plonévez-Porzay ; Jean Guillou, de Lannilis (mention Assez Bien) ; François Scalart, de Lanriec (mention Assez Bien).

BREVET ÉLÉMENTAIRE. — 7 élèves de Troisième ont été déclarés admissibles à subir les épreuves de la 2<sup>e</sup> série. Les sept ont été définitivement reçus : Pierre Bideau, de Saint-Nic ; Hervé Derrien, de Crozon ; Yves Dréau, de Gouézec ; Yves Gourmelen, de Saint-Yvi ; Pierre Guilloux, de Pont-Croix ; Mathieu Hervé, du Cloître-Pleyben ; François Mévellec, de Coray.

Les résultats du Baccalauréat de Juillet sont particulièrement remarquables. Il n'y a eu que trois mentions dans le bureau où ont passé nos quatre Philosophes, et les trois ont été obtenues par eux. J. Cochard a été proclamé le premier avec 154 points, F. Scalart second avec 138 et J. Guillou troisième avec 133. Les Rhétoriciens ont été répartis entre les deux bureaux. J.-M. Coadou a été proclamé le premier avec 226 points, J. Henry second avec 193, L. Gargadennec quatrième avec 184, et T. Keraudren cinquième avec 181. Dans l'autre bureau, J.-M. Quélen a été second avec 196 points, J.-M. Coadou a été chargé par ses examinateurs de l'agréable commission de féliciter ses professeurs. Ce n'est que justice. Sur 20 candidats présentés dans l'année, 17 ont été déclarés admissibles, 16 ont été reçus définitivement, dont 2 avec mention Bien et 10 avec mention Assez Bien.

## La grande Troménie de Locronan.

J'ai eu, cette année, le bonheur de prendre part à la grande Troménie de Locronan, le 15 Juillet, le dimanche qui a suivi la distribution des Prix, et je me suis promis de vous en dire un mot.

Locronan n'est pas un bourg ordinaire, il faut dire « la ville de Locronan » car le droit de s'appeler ville lui a été octroyé par la bonne duchesse Anne de Bretagne, lors d'un pèlerinage qu'elle fit au tombeau de saint Ronan. Et cette ville, bâtie au flanc de la montagne, en face de la baie de Douarnenez, avec ses maisons en pierres de taille, ses rues pavées, son église, majestueuse comme une cathédrale, présente un air de grandeur et d'élégance qui frappe tous ceux qui arrivent pour la première fois.

L'église, de style gothique flamboyant, est du xv<sup>e</sup> siècle, et c'est, sans contredit, la plus belle église de Cornouaille. Faisant corps avec l'église, se trouve la chapelle du Pénity, élevée en 1530 par Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Le magnifique tombeau de saint Ronan qui s'y trouve date du xvi<sup>e</sup> siècle. La tour de l'église avait autrefois une superbe flèche qui a été abattue par la foudre en 1807.

Il y eut jadis à Locronan une industrie florissante, celle des toiles : des toiles à voiles vendues à la marine, et des toiles fines recherchées dans toute la Bretagne. Le chiffre des affaires était considérable, et il dut y avoir à Locronan de très riches marchands : c'est ce qui explique l'existence des belles maisons de style Renaissance qu'on voit autour de l'église, et qui remontent au xvii<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle.

L'industrie des toiles est morte aujourd'hui, mais il est une coutume qui dure et qui durera autant que Locronan, c'est la Troménie, la grande procession en l'honneur de saint Ronan, patron de la paroisse.

Saint Ronan est venu d'Irlande comme tant d'autres Saints bretons. Il fut, selon la tradition, consacré évêque par saint Patrice et, vers la fin du v<sup>e</sup> siècle, il débarqua sur la côte du Léon, se fit un ermitage à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Renan, puis, parce qu'il était trop célèbre déjà dans ce pays, il vint en Cornouaille se cacher dans la forêt de Névet, où il vécut encore en ermite. Il reçut l'hospitalité d'un brave homme du pays qui demanda à être instruit des vérités de la religion. Il devint encore bientôt renommé, car il commandait aux animaux féroces, comme plus tard saint François d'Assise. Il eut cependant à souffrir de la méchanceté de Kebenn ou Keban, la femme de l'homme charitable qui lui avait donné asile. Cette mégère, poussée par le démon, s'en prit à Ronan, l'accusa de toutes sortes de crimes et réussit à tromper même, pendant quelque temps, le roi Grallon, qui fit emprisonner saint Ronan. Mais la justice finit par triompher, la scélératesse de Kebenn fut découverte et la renommée de Ronan ne fit que grandir. Celui-ci, pour vivre caché, se retira au loin, dans le pays où se trouve maintenant Saint-Brieuc, et c'est là, à Hillion, qu'il rendit son âme à son Créateur. Mais son corps ne devait pas y rester. Selon la tradition, trois évêques, ou, d'après d'autres, trois comtes prétendirent posséder le corps de saint Ronan, et pour savoir à qui il appartiendrait, décidèrent qu'il serait placé sur un char attelé de deux buffles sauvages ; le lieu où ils s'arrêteraient indiquerait l'endroit choisi par le Saint pour sa sépulture. Aussitôt, les buffles sauvages se mirent en marche et se dirigèrent vers la Cornouaille pour s'arrêter auprès de l'oratoire qu'y avait élevé saint Ronan, c'est-à-dire là où est aujourd'hui Locronan.

Le mot « Troménie » viendrait, d'après les uns, de *Tromene*, tour de la montagne ; d'après d'autres, il signifierait le tour du monastère, car Locronan fut pendant quelque temps desservi par des moines bénédictins ; mais c'est plutôt de *minihy*, asile, qu'il faut le faire dériver ; il y eut un asile à Locronan. Troménie, *tro-minihy*, tour de l'asile.

Il y a la grande et la petite Troménie. La petite suit le parcours que faisait chaque jour le Saint avant de prendre aucune nourriture ; elle ne dépasse pas les limites de la paroisse.

Outre ce parcours qu'il faisait chaque matin, le Saint en accomplissait un autre une fois par semaine, toujours à jeun, en priant et en louant Dieu, et ce parcours était beaucoup plus considérable. C'est ce parcours que l'on fait lors de la grande Troménie, et la procession passe successivement sur le territoire de cinq paroisses.

La petite Troménie a lieu tous les ans, et c'est une fête intime, n'attirant qu'assez peu d'étrangers.

La grande Troménie arrive tous les six ans et met en mouvement toutes les paroisses des environs. Elle dure huit jours, commençant le deuxième dimanche de Juillet pour se terminer le troisième.

Si vous aviez été, cette année, à Locronan le 8 Juillet, vous auriez pu entendre, à minuit, les cloches sonner à toute volée pour annoncer la fête. C'est à partir de ce moment que l'on peut gagner les indulgences. Dès le premier dimanche, les pèlerins affluent et plusieurs milliers prennent part à la procession de l'après-midi. Mais tous les jours de la semaine, on peut faire la Troménie. A chaque moment du jour et de la nuit, des bandes quittent l'église de Locronan, se mettent en marche tête nue, en silence, le chapelet en main, et font la Troménie en particulier. Dans chaque bande, il se trouve toujours quelqu'un

qui a fait le parcours une ou plusieurs fois et qui indique la route à ceux qui l'ignorent.

Je vais vous parler de la grande procession du 15 Juillet, que j'ai vue de mes yeux et dont j'essayerai de vous donner une idée. Comme le dimanche précédent, les cloches ont été mises en branle à minuit, les messes ont été dites d'heure en heure à partir du matin et à 11 heures a été célébrée la messe solennelle avec diacre et sous-diacre. Le nombre des pèlerins est déjà considérable, mais il s'accroît beaucoup encore dans l'après-midi, car c'est à trois heures du soir que s'organise la procession. Le célébrant, précédé du clergé, se rend à l'autel de Saint-Ronan, entonne le *Veni Creator*, et la procession sort de l'église. Les croix, les bannières sont très nombreuses, car celles des paroisses voisines sont venues s'ajouter à celles de Locronan. Les reliques du Saint sont portées par des enfants de la paroisse, parmi lesquels je distingue des élèves de « Saint-Vincent ». Beaucoup de personnes, tenant des cierges en main, marchent devant le clergé. La foule suit, nombreuse, recueillie ; elle comprend des hommes (beaucoup de soldats), des femmes, des enfants, tous disposés à braver les fatigues et à faire un pèlerinage de pénitence. C'est bien édifiant de voir tout ce monde recueilli, le chapelet en main, priant avec ferveur.

On marche d'abord vers l'Ouest, dans la direction de Kerlaz, et après quelque temps on s'arrête : on est devant une petite chapelle, auprès d'une croix. Un prêtre prend une étole et chante l'Évangile... *In principio erat Verbum*. On chantera en tout douze Évangiles pendant le trajet.

L'Évangile fini, on se remet en marche non pas en suivant la grand'route comme pour les processions que vous voyez dans vos paroisses, mais par des sentiers étroits, encaissés, ravinés par les eaux de pluie, où la marche est très pénible. Nos grand'routes n'existaient pas au temps de saint Ronan, et si parfois la procession rencontre une grand'route, elle ne fait que la traverser pour s'engager aussitôt dans un chemin étroit.

Après s'être dirigée d'abord vers l'Ouest, la procession se détourne brusquement et va vers Plonévez. Ici, le parcours est particulièrement difficile, car nous passons par des chemins creux bordés d'arbres dont les branches gênent les porteurs de bannières. Mais rien n'arrête le courage de ces braves : ils seront couverts de sueur et de poussière, pas un ne se plaindra.

Les chants se font entendre pendant tout le trajet. Ils sont très variés et donnés dans un ordre déterminé. C'est que, le long du chemin, l'on rencontre, à tous les carrefours, de petites chapelles érigées en l'honneur des Saints qu'on vénère dans le pays. Elles sont très jolies, faites avec des branchages et recouvertes de draps blancs dans lesquels on a piqué des fleurs. A l'intérieur, se trouve un Saint. Locronan a 23 chapelles, 23 Saints par conséquent ; Kerlaz en a 3 ou 4 ; Plonévez et Quéménéven 5 ou 6 ; Plogonnec, une dizaine. Kerlaz expose, entr'autres, saint Germain, son patron ; Plonévez, sainte Anne, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, saint Milliau ; Quéménéven, saint Ouen, Notre-Dame de Kergoat, dont la chapelle est richement décorée : on y voit, derrière la statue, une magnifique croix de procession en argent ciselé. Plogonnec expose aussi ses Saints les plus vénérés.

Il est d'usage de donner une offrande à chacun des Saints qu'on rencontre, et comme il y en a de 40 à 50, il faut avoir soin de bien remplir sa poche de monnaie avant d'entreprendre la Troménie.

Quand on a passé une chapelle et salué le Saint qui y est exposé, on chante habituellement une hymne en son honneur : *Iste Confessor*, pour un confesseur ; *Deus tuorum militum*, pour un martyr ; *Ave Maris Stella*, pour la Sainte Vierge, etc.

Nous sommes arrivés à un endroit où la route est extrêmement mauvaise, remplie d'eau. Qu'importe ? C'est le chemin consacré : il faut passer par là, et on passe. Plus loin, c'est un champ de blé : le propriétaire a coupé le blé et fait une place très large pour la procession.

Voici que nous sommes maintenant sur le territoire de Quéménéven : nous traversons des prairies et des champs remplis de pommiers dont les branches ploient sous la charge de fruits. Bientôt, nous serons rendus au village de Guernevez. C'est là que l'ennemie acharnée de saint Ronan, Kebenn, cassa d'un coup de battoir la corne d'un des buffles qui traînaient vers Locronan le corps du Saint. La corne, cependant, ne se détacha complètement que plus loin, sur la montagne, à l'endroit appelé *Plaz-ar-C'horn*. Nous n'en sommes plus bien éloignés, car nous arrivons au pied de la montagne. Nous nous mettons à genoux pour chanter le *Miserere*. La montée est dure, car c'est à pic, et le pied glisse

sur cette herbe desséchée, foulée depuis huit jours. Les clairons et les tambours, infatigables, nous entraînent. Les croix et bannières sont tenues droites et hautes malgré la difficulté et parviennent sans encombre au sommet de la montagne, à *Plaz-ar-C'horn*, où se dresse aujourd'hui une élégante chapelle. Il est 6 heures du soir. Nous avons marché pendant trois heures.

On chante un Évangile à la chapelle, et l'on sort pour entendre le sermon qui se donne en plein air, du haut d'une chaire de pierre qui se trouve près de la chapelle. La foule est immense, et il faut aller à Rumengol, au Folgoët, à Sainte-Anne La Palue pour voir tant de monde réuni.

Il y a peu d'endroits, dans le Finistère, d'où l'on ait une vue aussi belle que de *Plaz-ar-C'horn*. Comme le ciel est clair, on aperçoit distinctement une multitude de clochers. Le Ménez-Hom se dresse majestueux devant nous ; du côté de Plonévez, apparaît la chapelle de Sainte-Anne et, derrière, la mer, l'incomparable baie de Douarnenez ; plus loin, c'est Crozon, le cap de la Chèvre, et, en face, la presqu'île du Cap.

Le pèlerinage n'est pas terminé quand on est parvenu à *Plaz-ar-C'horn*. Il faut revenir au point de départ, à l'église de Locronan. Nous descendons de la montagne, toujours par des sentiers étroits et tortueux, en chantant des hymnes et des cantiques. Un peu avant d'arriver à l'église, le célébrant entonne : *Deus in adiutorium meum intende*, et ces vêpres chantées ainsi en plein air, tout en marchant, sont du plus bel effet. Les vêpres finies, c'est le *Te Deum*, et nous entrons à l'église paroissiale tôt après 8 heures. La bénédiction solennelle du Saint-Sacrement y est donnée, et les pèlerins se retirent les uns après les autres, fatigués peut-être, mais heureux et contents, et la ville de Locronan retrouve peu à peu son calme et sa solitude.

J'ai remarqué beaucoup d'élèves de « Saint-Vincent » à la procession, surtout des *glazigs*.

Dans six ans, en 1923, vous tous qui serez libres, allez à Locronan prendre part à la Troménie. Mêlez-vous aux pèlerins et priez avec eux saint Ronan et les autres Saints bretons. Vous verrez un très beau Pardon, le plus intéressant, le plus pittoresque et peut-être le plus pieux de ceux qui se célèbrent dans notre pays.

J. U.

## Nouvelles de partout.

### DE CI DE LA

C. Pelliet entretient des relations de bon voisinage avec les Anglais. « Je leur lance de temps à autre quelques mots de la langue de Shakespeare. Très heureux de m'entendre parler anglais, ils veulent lier conversation avec moi ; j'y vais de mon mieux, mais je suis vite perdu. » Les tommies ne prennent pas tout son temps. « Hier, ajoute-t-il, j'ai rencontré M. Bossus à cheval ; il se promenait, et comme j'avais le temps, je l'ai accompagné. Nous sommes allés voir Y. Nicolas, qui cantonnait dans un village voisin. » — J. Croissant est « occupé en Macédoine à protéger les récoltes des Vénizélistes contre l'envahisseur probable... Nous ne sommes pas mal partagés ; l'ennemi le plus terrible c'est la chaleur ; nombreux sont déjà ceux qui ont dû être évacués ; j'espère bien échapper au paludisme et à toutes ses mauvaises conséquences. » — Yves Le Pennec, après avoir passé cinq mois à l'intérieur, est retourné bien guéri au front. Il a eu une grande joie, ces jours derniers. « J'ai eu la chance inespérée de rencontrer ici Joseph Trellu. C'est la première fois qu'il m'arrive, au front, de rencontrer un ancien camarade de « Saint-Vincent ». Si vous saviez comme c'est bon ! » — J.-L. Toulemont nous écrivait, le 29 Juin, d'un grenier : « J'y suis depuis hier soir, dit-il, pour aller je ne sais où : le front français ? Salonique ? A la grâce de Dieu ! » Il s'est arrêté à Cherbourg. — Yves Salaün est rentré à l'hôpital de Versailles, pour se faire « boucher le coin » de la tête, où il a été trépané cinq fois. « La date de l'opération n'est pas encore fixée. Le chirurgien m'a dit qu'au lieu de me couper une côte, il se servirait du cartilage d'un de mes amis opérés, ce qui serait diminuer la souffrance de moitié. Néanmoins, je me recommande à vos prières et à celles des congréganistes. » — M. Ménez annonce un premier succès qui en laisse présager d'autres : « Ayant réussi au concours d'admission au Cours des Fourriers, je suis entré au Cours, lundi dernier... — X. Trellu et M. Bescônd ont été reçus également. Commencé le 2 Juillet, le Cours durera jusqu'au 30 Septembre. » — M. Le Louët a le regret de constater un

retard dans la cicatrisation de son index, et par suite dans la guérison complète... et la permission qui doit la suivre. Espérons, avec lui, que le retard n'aura pas de fâcheuse conséquence. — *H. Léran* dit le grand plaisir qu'a fait à *Nicolas* et à lui la visite de *MM. L'Hostis, Bellec et Bossus*. Il a rencontré aussi plusieurs fois *M. Thiec* et *J. Loussouarn*. « Partout où l'on va, ajoute-t-il, on cherche et on trouve « Saint-Vincent ». — *J. Lamballe* est de nouveau aux tranchées. « Après un mois d'hôpital et sept jours de convalescence, j'ai passé quelque temps au Dépôt divisionnaire d'où, grâce aux démarches de mon inséparable *C. Larnicol*, j'ai été rappelé pour reprendre auprès de lui mon poste de signaleur de bataillon. » Il aurait bien voulu venir assister à la distribution des Prix : « impossible... les Boches sont toujours là ». — *Yves Le Toux* : « J'ai reçu le *Bulletin* avec un plaisir mêlé de douleur, car je vois s'allonger toujours la liste funèbre de ceux qui furent autrefois mes condisciples. Je suis très heureux que vous m'ayez fait parvenir l'acte de consécration au Sacré Cœur... Dieu seul peut mettre fin à cette guerre. Il ne faut pas cesser de le dire et de le redire. » — *E. Chavet*, téléphoniste, vit de l'espoir que le *Bulletin* l'atteindra, bien qu'il se trouve « en tranchée, dans une cagna qui est bien plus solide qu'on ne se l'imagine à « Saint-Vincent ». Il demande qu'on publie sa lettre dans le prochain *Bulletin*. Je le voudrais bien, mais je connais assez la Censure pour pouvoir dire qu'elle la défigurerait totalement. Il s'en doute bien un peu lui-même, car pour écrire la finale de sa lettre : « Au revoir, un ami dévoué qui ne vous oublie point, » il a jugé prudent d'user de l'alphabet télégraphique Morse. — *Y. Nicolas* garde un excellent souvenir de sa dernière visite à Quimper, et regrette de ne pouvoir accepter l'aimable invitation que lui ont adressée « le Supérieur, les Professeurs et les Elèves de « Saint-Vincent » pour le 11 Juillet. — *J. Le Moal* annonce qu'il est admis à l'Ecole d'Artillerie de Fontainebleau. — *H. Keromnès* a fêté la « Saint-Vincent » dans la chapelle des Sœurs de Saint-Vincent de Paul de Paris. « Après la communion, les orphelines ont chanté le cantique si cher aux élèves de « Saint-Vincent » : « Il est à moi » !... Quand célébrerons-nous encore la Saint-Vincent dans notre chapelle de Quimper ? » — *F. Lapous* a eu un retour de permission très mouvementé. « Rentré à ma compagnie, ce matin, à minuit et demi, je me suis endormi vers une heure, au son de nos grosses pièces qui bombardaient copieusement les premières lignes boches. A 7 heures, on me reveille précipitamment. Alerte ! L'artillerie allemande canonne furieusement le secteur qui est immédiatement à notre gauche. Le plateau de Cr... disparaît dans la fumée. On dirait un gigantesque roulement de tambours. Bientôt, j'entends le tac-tac d'une mitrailleuse ; dès fusées de trois feux surgissent de tous côtés : messieurs les Boches sont sortis... Il n'y a pas de mal qui ne serve à bien : hier soir, j'avais un brin de cafard : tout est dissipé... Comme par le passé, je m'en remets à la sainte volonté de Dieu. »

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

*Bodénès*, secrétaire, bureau de la Mobilisation, 35<sup>e</sup> d'Artillerie, Vannes ;  
*Chavet*, au 409<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 203 ;  
*Cloarec C.*, sergent au 66<sup>e</sup> Sénégalais, 2<sup>e</sup> Cie, secteur 173 ;  
*Hamon N.*, au 8<sup>e</sup> Cuirassiers, 2<sup>e</sup> bat., 7<sup>e</sup> escadron, 2<sup>e</sup> peloton, secteur 196 ;  
*Hello*, sous-lieutenant au 9<sup>e</sup> Zouaves de marche, secteur 165 ;  
*Kerboul P.*, aspirant au 124<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> Cie, D. D., secteur 38 ;  
*Lamballe*, au 93<sup>e</sup>, 1<sup>e</sup> C. M., secteur 82 ;  
*Le Gall Louis*, Dépôt intermédiaire, 30<sup>e</sup> division, secteur 517 ;  
*Marchand G.*, au 2<sup>e</sup> Colonial, hôpital auxil. 104, Saint-Leu (Seine-et-Oise) ;  
*Ménez M.*, au cours des Fourriers, 2<sup>e</sup> section, 2<sup>e</sup> dépôt des Equipages de la Flotte, Brest ;  
*Person*, au 1<sup>er</sup> d'Artillerie coloniale, 93<sup>e</sup> batterie, Lorient ;  
*Poulhazan Jean*, téléphoniste d'Etat-Major, Régiment colonial du Maroc, secteur 131 ;  
*Pouliquen G.*, G. B. C., 3<sup>e</sup> groupe, A. O., secteur 517 ;  
*Salaun Y.*, sergent, hôpital militaire de Versailles (Seine-et-Oise) ;  
*Toulemont J.-L.*, 10<sup>e</sup> Section C. O. A., Cherbourg.

91  
 INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

1<sup>er</sup> Septembre 1917.

### Mes chers Amis,

Quand je vous aurai dit que *M. Prigent* est venu en convalescence de huit jours et qu'il est reparti tout regaillardi par le bon air de « Saint-Vincent » et de la campagne de Quimper ; que *M. Le Pemp* va être mis d'office en sursis d'appel en sa qualité d'auxiliaire de la classe 1903 ; que *M. Jaouen* est venu, dimanche, en permission de 24 heures, et que nous avons bon espoir de le voir bénéficier de la disposition prise par le Ministre de la Guerre en faveur de certains professeurs des vieilles classes ; que le Sous-Secrétaire d'Etat du Service de Santé vient d'ordonner, sur la demande que lui a adressée *M. le Supérieur*, la rétrocession à l'« Institution Saint-Vincent » d'une partie des bâtiments occupés par les hôpitaux, à savoir : deux dortoirs, deux classes et un réfectoire ; que *M. le Supérieur* est allé en pèlerinage, la semaine dernière, au berceau de Saint-Vincent-de-Paul, dans les Landes ; j'aurai signalé, je crois, à peu près, tout ce qui peut vous intéresser concernant la vie de « Saint-Vincent » pendant le mois qui vient de s'écouler. Il ne faut donc pas vous étonner si la rubrique : « Nouvelles de la Maison » ne figure pas dans ce numéro. D'ailleurs, il n'est que juste de dire que la Maison a été laissée bien seule ; tout le monde prétend être en vacances, et les divers rédacteurs du *Bulletin*, les attirés comme les occasionnels, ont refusé net toute collaboration. Heureusement qu'il y a une mine inépuisable de « Nouvelles de partout ». Si le « Saint-Vincent » du front n'y trouve pas tout à fait son compte, le « Saint-Vincent » des vacances, en revanche, sera heureux de recevoir un *Bulletin* bourré de nouvelles militaires.

### Nos morts.

*Simon Dagorn*, de Goulien, du 19<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs à pied, tué à Vailly, d'un éclat d'obus au cou, le 29 Avril 1917, à l'âge de 20 ans. Entré à « Saint-Vincent » en Octobre 1911, sorti en Juillet 1914. Il comptait achever ses études, mais, lors de la mobilisation, quatre de ses frères partirent à l'armée, et il dut rester à la maison pour aider ses parents. Il partit lui-même en Janvier 1916. Il a survécu quelque temps à sa blessure, et nous avons eu la consolation d'apprendre, par *M. l'Aumônier*, qu'il a pu recevoir l'absolution et l'Extrême-Onction. Nous prions pour le repos de son âme. C'est le seizième nom que nous inscrivons sur notre liste nécrologique.

### Citation.

*Berthou Yves* : « Soldat très brave. S'est élancé avec une énergie et un entrain soutenus, sous de violents feux d'artillerie et d'infanterie, à l'assaut des positions ennemies, le 16 Avril 1917. » — (Ordre du Régiment.)

### Nouvelles de partout.

*Nam-Dinh*, le 21 Mai 1917. — Votre lettre du 3 Mars m'est parvenue. Je m'empresse de vous en accuser réception et de vous dire combien je m'intéresse à la vie de « Saint-Vincent »... J'ai eu le plaisir de visiter récemment le Petit

Séminaire du Tonkin maritime, à Phuc-Nac. C'est en pleine campagne. Point de grands bâtiments à trois étages ; point de salle d'étude avec au moins 200 places ; point de belle salle de fêtes. En un mot, rien de semblable à nos maisons d'éducation de France. Seule, la chapelle est en partie construite en pierres. Tous les autres bâtiments sont en bois, couverts de paille de riz, bas, sans étage, mais, en revanche, largement ouverts de chaque côté pour le libre passage de l'air. Les grandes fenêtres de l'étude de « Saint-Vincent » seraient même insuffisantes avec la température que nous avons en été. Ces jours derniers, le thermomètre a déjà marqué 38° au soleil et un peu plus de 33° à l'ombre.....

Entrons dans l'un de ces longs et étroits bâtiments ; c'est le dortoir. Un passage au milieu ; de chaque côté un bas-flanc avec une série de petites barrières limitant les places ; une natte, une couverture, une moustiquaire, et voilà le lit du petit séminariste annamite, comme d'ailleurs celui des Pères. Le sommier, les draps, etc... c'est du luxe et du superflu : on dort si bien sur une natte !... La moustiquaire est indispensable surtout pour l'Européen : les moustiques le dévorent, toute la nuit ; impossible de fermer l'œil. Pendant la journée, la moustiquaire est relevée, la couverture rangée dans un coin, et voilà le dortoir transformé en salle d'étude. Les livres et les cahiers se trouvent sur une petite étagère ; de table, pas besoin : un tout petit banc la remplace avantageusement, l'Annamite se trouvant plus à son aise sur une natte, les jambes croisées, qu'assis sur un banc.

Dans les salles de classe, il y a des bancs et des tables comme en France. Inutile d'y entrer : c'est l'heure du catéchisme, et, comme on le fait en annamite, vous n'y comprendrez rien, ni moi non plus. Ils vont sortir, d'ailleurs, et nous allons les voir, ces petits séminaristes annamites auxquels les petits séminaristes de « Saint-Vincent » viennent en aide en donnant leur aumône, et largement, pour la Propagation de la Foi. Tous les petits séminaristes portent la soutane annamite, qui diffère sensiblement de la soutane romaine. Elle est ample, très légère, et s'ouvre sur le côté. Pas de rabat, pas de ceinture. Quelques-uns ont des sandales, les autres sont pieds nus.

Leur programme d'études est loin d'être aussi chargé que le nôtre. L'instruction religieuse et le latin sont les deux matières principales, puis vient le Queg-Ngu, ou annamite en caractères français ; quelque peu de caractères chinois ; quelques notions d'histoire et de géographie.

Comme jeux, les petits séminaristes annamites ont les billes, la toupie et le foot-ball. Ils s'acharnent à ce dernier jeu, et, avec leur nature débile, il faut les surveiller, pour qu'ils ne se fatiguent pas trop ; car l'Annamite, arraché à sa rizière et astreint à une vie d'étude, se débilité facilement.

J'ai gardé un bon souvenir de ma visite au Petit Séminaire de Phuc-Nac. Comment pourrait-il en être autrement ? Ils sont si pieux et si sages ces petits séminaristes annamites.

J.-L. SEZNEC.

*Minden, 2 Juillet.* — Nous vivons, depuis quelques semaines, une vie moralement intenable. La dernière mesure prise contre nous, qui met le comble à toutes les autres, revient à la suppression des colis ou, pour parler plus exactement, revient à ceci : à ne plus donner aucun colis aux prisonniers, mais à les remettre tous à la cuisine où, avec les différents éléments qui constituent les paquets, on fera mijoter pour tous les camarades, Français, Russes, Serbes, Anglais, Belges, une mixture quelconque. Ah ! Monsieur l'Économe, à mon retour il n'y aura plus de plats à « Saint-Vincent » qui puissent me laisser indifférent !... Nous attendons les événements avec le calme qui nous caractérise, nous, Bretons, et avec le sourire des anciens temps. Pourquoi « s'en faire » ? La santé reste bonne, les paroissiens sont toujours aussi gentils — aucun nuage à l'horizon du curé —, et, comble ! un mot magique ne cesse de retentir à l'oreille du prisonnier : « Echange » ! Toutefois, ne comptez pas sur moi le 11 Juillet. Tout juste s'il est permis d'espérer le retour dans quelques mois, et encore, il faut ajouter (ô scepticisme !) « à moins d'imprévus toujours possibles ». Quoi qu'il en soit, soyez assuré que je saurai continuer, au besoin ! à faire contre mauvaise fortune bon cœur et que, les prières de « Saint-Vincent » aidant, mon moral restera quand même supérieur à tous les événements... Vos vacances auront commencé quand cette lettre vous parviendra : qu'elles soient telles que vous les souhaitez ; que le beau temps vous favorise ; que la mer vous soit bonne et clémente... A tous, bonnes, bonnes vacances !

G. KERHERVÉ.

X... 25 Juillet 1917.

Deux gendarmes, un beau dimanche,  
Chevauchaient le long d'un sentier...

C'est ainsi que vous pouvez vous représenter *Pelliet* et son vieux professeur, courant à la recherche des camarades de « Saint-Vincent ». Ils manquèrent *J.-M. Le Bot*, qui se promenait sur les sentiers de Bretagne, mais ils eurent l'heureuse surprise de voir se précipiter à la tête de leurs chevaux le brave *Le Dœuff*, et ainsi la balade ne fut pas inutile. Ils pousèrent ensuite une pointe jusqu'à la cabine téléphonique de *Léran*, et revinrent à leur point de départ, heureux et contents, d'autant que sur le front :

Le temps est beau pour la saison.

Et je marquai cette journée d'un caillou blanc, comme faisaient nos pères au soir des jours heureux. Le mois qui finit fut fertile en bonnes surprises. Ce fut d'abord l'arrivée inopinée de l'abbé *Bellec* et de *M. L'Hostis* dans mon cantonnement. Puis la visite que je fis, en compagnie de *Joseph Foll*, à nos amis *Sam* et *Athanase* dans leur lieu de repos. Inutile de dire que nous fûmes bien reçus, et

Je laisse à penser la vie  
Que firent les quatre amis.

Je pourrais ajouter que :

Le régal fut fort honnête,  
Rien ne manquait au festin.

A savoir aussi, chose très appréciable :

Que nul ne troubla la fête  
Pendant qu'ils étaient en train.

Ce sont des journées qui comptent sur le front. Elles contribuent à maintenir le moral presque autant qu'une bonne permission. Je tâcherai de les faire renaître. J'ai déjà revu *Le Dœuff*, *Samuel Pengam*, et fini par rencontrer *Le Bot*, retour de permission.

Vous doutez-vous, à « Saint-Vincent », du plaisir que l'on éprouve à se retrouver entre anciens de la maison ?

H. BOSSUS.

X., 5 Août. — Je descends du fort de ..., où j'ai eu la bonne fortune de passer quinze jours en qualité de chef de poste du service radiotélégraphique. Aucune autre affectation ne pouvait m'être plus agréable. Le travail ne m'a pas manqué pendant mon séjour au fort. Il m'a fallu, tout d'abord, refaire complètement l'installation de T. S. F., dont le rendement était insuffisant ; j'ai monté ensuite une antenne intérieure à utiliser les jours de bombardement intense. J'ai assisté à un coup de main exécuté par les Allemands sur notre première ligne, qui passe à une centaine de mètres du fort. Après un marmitage intense de la ligne et du fort, l'ennemi est monté à l'assaut à la faveur de la nuit, mais les poilus faisaient bonne garde ; nos mitrailleuses eurent vite fait de faire rentrer les Boches dans leurs trous. N'empêche que j'ai failli y rester : un obus ayant détruit mon antenne extérieure je suis sorti du fort pour la réinstaller ; le travail était presque fini, quand une grosse marmite est venue éclater sur le rebord du fort, à 3 mètres au-dessus de ma tête, et m'a couvert d'éclats d'acier et de béton ; pas une égratignure. Je n'étais pas encore rentré qu'une deuxième marmite, un gros « paresseux » tombe à 2 mètres de moi ; je l'entendais venir droit sur moi, et j'eus tout juste le temps de m'aplatir dans un trou qui, providentiellement, se trouvait devant moi : j'étais sauvé, mais étourdi par le déplacement d'air. Je n'ai pas attendu qu'un troisième obus vint me précipiter dans l'éternité, et je suis rentré « ventre à terre ». Sainte Anne, à qui je m'étais recommandé, m'a bien protégé ; je lui en suis bien reconnaissant ; les prières de la « maisonnée » y sont aussi certainement pour quelque chose. Merci à tous.

Je reçois à l'instant le cher *Bulletin* de « S.-V. ». Félicitations aux maîtres et élèves pour leur magnifique succès aux examens.

C. LE GARREC.

*Saint-Meixent.* — Je viens de recevoir le *Bulletin*, qui, comme toujours, a été le bienvenu. Quelle joie de vivre quelques moments avec vous, avec « Saint-Vincent » !... Saint-Meixent est tout-à-fait bouleversé depuis deux jours. Demain matin, en effet, la mission chinoise débarque ici et vient visiter l'école militaire.

A Saint-Meixent on ne voit pas de Chinois, tous les jours. Les pauvres élèves-aspirants, évidemment, manœuvreront devant ces messieurs. Nous devons faire un vacarme infernal par nos tirs, nos lancements d'engins de toutes sortes. Il faut « épater » les Chinois. Cela promet d'être passablement amusant... Par ailleurs, pas grand'chose de nouveau. Tout va bien. Je travaille de mon mieux pour n'avoir rien à me reprocher plus tard. Encore deux mois avant la sortie. Et après, à la grâce de Dieu !

F. QUINQUIS.

X... — Je vois avec plaisir que « Saint-Vincent » fait une large part à ses absents dans toutes ses fêtes de famille et qu'ils y sont conviés toutes les fois avec une bonne grâce qui nous ravit. M. le Supérieur, à l'occasion de sa fête, a tenu à nous féliciter et à nous remercier d'être fidèles à nos excellentes traditions de piété et d'apostolat. Nous lui savons gré de tant de sollicitude, et ses paroles nous sont un encouragement à mieux faire... Il y a de longues semaines que je ne vous ai pas écrit ; ne me demandez pas pourquoi : je n'aurais que de mauvaises raisons à donner. Louis Le Gall m'a donné de ses nouvelles dans le courant de Juin. Il est toujours à Salonique, dans un poste fixe qui doit être une sinécure. Ici, ce n'est pas la guerre. Notre petite ville est toute riante sous le beau soleil, avec sa ceinture de jardins et de vergers, où les fruits sont d'une abondance exceptionnelle. Malheureusement, je ne puis guère profiter du charme de la campagne, étant enfermé toute la journée, comme tous mes camarades, et absorbé par la paperasse... Bonjour à tout « Saint-Vincent ».

F. CORRE.

Brest..... — Je vous remercie de votre *Bulletin* de ce mois, et je vous prie de m'excuser, si ma lettre ne vous est pas parvenue aussi vite que vous le désiriez. Ne vous en prenez qu'aux charmes que présentent pour moi un peu d'études, si faiblement intellectuelles soient-elles, si bourrées d'abréviations, de chiffres, de dates, de formules, paraissent-elles au premier abord.

Car le cours d'artificier est réellement captivant, sauf certaines parties qui rappellent la chronologie des rois babyloniens. En quoi consiste au juste ce cours ? Exactement, je serais en peine de vous le dire. On nous a dicté, tous les jours, depuis vingt-cinq jours, des pages et des pages, sans plus de suite, sans plus d'ordre que dans « trois drames modernes ». Le service des munitions est essentiellement... télégraphique, et au courant des progrès de l'orthographe et de l'écriture modernes. Quatre pages entières d'abréviations indiquent les marques que tout obus doit posséder, avant de s'en aller en promenade chez les Boches. Et de plain-pied, nous entrons dans les poudres noires, et dans les poudres sans fumée ou poudres B, dont la caractéristique pour les canons est d'être en bandes, et dans le coton poudre, la mélinite, et enfin ce satané fulminate de mercure qui, à la dose d'un gramme ou deux, vous coupe en plusieurs tronçons. Un homme ayant marché sur l'eau d'épuration contenant quelque menue poussière de fulminate, fut soulevé de trois mètres en l'air : il est vrai que cela se passait à... Marseille.

Vous ne pouvez vous figurer ce qui est inscrit sur un obus avant qu'il soit utilisable. D'abord, on lui donne un bel habit rouge, ou un bel habit blanc, s'il est un obus à balles de 75, ou un habit jaune, ou jaune et rouge, s'il est un obus explosif ; on ajoutera du vert si c'est un obus toxique, lacrymogène, incendiaire, ou du bleu, si c'est un obus contre aéronef. En outre, il faut ajouter des marques à la peinture indiquant un tas de choses sur le chargement intérieur du projectile et sur la provenance et la trempe de l'acier. Un fouillis quoi ! D'ailleurs, on a eu bien soin de nous donner les exceptions, et non pas la règle.

De là, nous sautons sur les étoupilles (chose peu intéressante), sur les pétards, mèche lente, cordeau détonant et alors cela devient amusant. On a besoin d'utiliser énormément ces petits engins.

Jusque là, l'ordre est assez facile à suivre. Mais nous revoici dans les obus, leurs marques, leur fabrication ! Nous courons à travers les gargousses et nous tombons dans les fusées. De nouveau, après la longue énumération de toutes les charges de toutes les gargousses de tous les canons, la matière prend du charme. J'ai dessiné le mécanisme des principales fusées : ce sont des merveilles de précision, de réglage et de sécurité. La fusée percutante de 24/51 surtout, celle dont on se sert pour les obus de 75 est merveilleuse. On nous apprend la manière d'amorcer ces fusées, et nous arrivons « aux vieux rossignols », aux artifices éclairants, incendiaires, et de signaux. C'est là que le style « artificier » s'en

donne à plein cœur. Oh ! le joli style. Les artifices éclairants « sont des artifices enduits de matières propres à les faire brûler avec une flamme éclairante ». Et pour les autres artifices, c'est... « tout le pareil le même ». Et c'est ce qu'on appelle un cours technique. Ajoutez à cela des expériences, des obus de 240 qu'on ne réussit pas à faire éclater, de la poudre B qu'on brûle par kilos, et voilà ce que j'ai fait. Quant à l'examen, je vous dirai seulement que je suis reçu. C'est l'essentiel. Voilà donc que j'ai désormais une double « aptitude » à être maréchal-des-logis. Mais quoi qu'en dise la scolastique, il est des puissances que l'acte ne réalisera jamais.

L. TOULEMONT.

X... — Voilà bien longtemps que je ne vous ai donné signe de vie, et sans doute me croyez-vous mort. Grâce à Dieu je suis bien vivant. Mais je l'ai échappé belle. A l'attaque du 16 Avril, vous voyez que je remonte bien loin, j'ai été blessé par un éclat d'obus qui s'est logé dans mon épaule gauche. Après un mois d'hôpital, j'étais sur pied, et me voici de nouveau à mon ancienne compagnie, dans le même secteur. Je me fais un devoir, pour ajouter, moi aussi, une petite perle à la belle couronne de gloire de « Saint-Vincent » au front, de vous donner le texte de la citation au régiment que j'ai obtenue.

Y. BERTHOU.

8 Août. — J'ai encore une fois changé d'emploi. Je fais maintenant partie du groupe franc divisionnaire. C'est un groupe exclusivement composé de volontaires et recruté spécialement parmi les jeunes gens sportmen ou gymnastes. Nous ne prenons pas les tranchées, nous restons à quelques kilomètres à l'arrière où, pour tout exercice, nous faisons la gymnastique et pratiquons les sports, de préférence le foot-ball ; nous nous exerçons au lancement de grenades, au tir au pistolet ; bref, nous nous efforçons par tous les moyens d'assouplir nos muscles et d'acquérir la force nécessaire pour accomplir la dure mission qui nous incombe. Il y a un mois que je fais partie de ce groupe. C'est dans la nuit de samedi à dimanche que j'ai fait mes premières armes, un peu à droite du plateau de Cr., un vilain secteur pour les opérations de ce genre, à cause de l'artillerie qui y est accumulée.

Notre coup de main, quoique le temps fût défavorable (il faisait, en effet, un clair de lune magnifique), a réussi, mais n'a pas donné toutes les satisfactions qu'on en attendait, parce que nous avons été remarqués par les Boches avant d'arriver à leurs lignes. Ils ont fait immédiatement déclancher le tir de barrage. Nous avons tout de même pu pénétrer dans la tranchée boche et la nettoyer. Nous sommes tombés sur des Prussiens qui se sont fait tuer sur place plutôt que de se rendre. Nous avons dû revenir sans prisonnier. J'ai eu la chance de pouvoir traverser le tir de barrage sans une égratignure. Nos pertes ont été insignifiantes : quelques légers blessés.

J'ai vu *Joseph Brenniel*, qui a cantonné à B... quelques jours avant de monter en ligne. Il se porte bien.

Y. TOUX.

Nantes. — Me voilà encore complètement remis de mon opération. Les souffrances ne m'ont pas été épargnées, comme de juste. Le docteur, par crainte des hémorragies, avait dû laisser des pinces sur les artéριοles ; il a fallu m'immobiliser la jambe dans une position douloureuse. Maintenant, toute douleur a disparu, et la jambe est libre. L'estomac est également remonté. Les petits soins et les douceurs de la Sœur m'ont aiguisé l'appétit et vite remis d'aplomb. Je me suis encore tiré de cette opération à aussi bon compte que possible. Vos prières, celles de tous ceux qui pensent à moi, y sont probablement pour beaucoup. Je n'ai plus qu'à attendre patiemment dans mon lit la cicatrisation de la plaie et peut-être ma guérison complète et définitive. Je vais dormir ; c'est mon travail. Triste fainéantise !

A. PRIGENT.

Saint-Cyr, le 10 Août 1917. — Vous allez, sans doute, être étonné en apprenant que je suis à Saint-Cyr. J'ai quitté les tranchées de l'Argonne depuis bientôt huit jours, et me voilà désormais embusqué pour quelques mois, jusqu'au mois de Décembre ou Janvier. On m'a proposé d'y venir ; je n'ai pas refusé.

Et pourtant ici non plus tout n'est pas rose et par moment l'on regrette presque la vie des tranchées. La Fontaine a bien raison : on n'est jamais content de son sort.

Nous sommes ici comme dans un collège ; mais quelle différence avec la vie

de famille que l'on mène à « Saint-Vincent » ! Ce n'est plus la même atmosphère ; où est cette sollicitude dont nous entouraient nos maîtres si dévoués ? où est cette camaraderie qui existait entre nous ?

Aussi ai-je été très heureusement surpris de rencontrer *Jean Le Dœuff*, car je pensais ne trouver que des inconnus. Il y a encore un autre de mes camarades du 71, qui a fait ses études à Saint-Pol.

Le régime de l'école est assez strict. On ne peut sortir que le dimanche, et encore à condition qu'on n'ait pas eu de mauvaises notes. Les journaux et revues de toutes sortes sont rigoureusement interdits, et il faut peu de chose pour être mis à la porte. Ce n'est plus comme au régiment, où on vous « f... » toujours dedans, et jamais dehors.

Cependant, on est bien mieux ici qu'aux tranchées. D'abord, on est à l'abri de la mitraille. Et puis, on y vit un peu plus humainement qu'au front ; ici, plus de ces boyaux pleins de boue, plus de ces sapes humides et infectes où l'on vivait dans la vermine et en compagnie des rats ; plus de ces alertes au milieu de la nuit ; on peut dormir du soir jusqu'au matin.

J'ai reçu, hier seulement, le petit *Bulletin*, qui était allé me chercher encore aux tranchées. Comme toujours, j'ai été très content de le recevoir. Je vois qu'à « Saint-Vincent » on n'oublie pas un instant les absents même pendant les vacances. Tous les jours mes prières s'unissent aux vôtres ; espérons que le Ciel, fatigué par nos prières, nous accordera bientôt la victoire et la paix.

J. LE DRÉAU.

*Dimanche.* — Je ne m'aperçois guère que ce soit aujourd'hui dimanche ! Adieu les cloches, adieu les clochers ! De tous côtés, ce ne sont que ruines. Je me transporte en esprit à la chapelle de « Saint-Vincent », et j'offre au bon Dieu toutes les prières et les messes qui s'y disent tous les jours ! D'ailleurs, le dogme de la Communion des Saints ne me permet-il pas de puiser aux trésors, accumulés par mes amis, qui, plus heureux que moi, vont tous les jours à la Source de Vie ? De mon côté, je suis heureux de verser mon humble contribution à la caisse commune, dont notre Sainte Mère l'Eglise est l'Econome.

Je vous écris aujourd'hui à deux ou trois kilomètres des Fritzes. Nous sommes ici en réserve depuis hier soir, dans un souterrain qui est à l'épreuve des plus gros 420. Creusé avant la guerre, ce souterrain a été superbement aménagé pour recevoir les troupes : électricité, lits en fil de fer, douches : tout le confort moderne, quoi ! On y tiendrait facilement jusqu'au bout ; dommage qu'on ne soit pas pour y rester. D'ailleurs, nous ne restons guère à la même place.

Partis le 15, au matin, de X... notre cantonnement de repos, nous avons fait à pied trois étapes de 20 kilomètres, avant d'arriver aux lignes de l'artillerie où nous étions hier. Triste 15 Août comme vous le voyez ! Je m'étais promis, pourtant, de passer une si bonne fête de l'Assomption ! La veille, je me suis confessé, afin de mieux préparer, pensais-je, ma communion du lendemain. Malheureusement, le matin du grand jour n'eut même pas le temps de venir. A 3 heures, alerte ; nous partons à 5 heures. En vitesse, on boucle les sacs, on fait les derniers préparatifs, on s'équipe, et, en route ! Et, depuis, nous « roulons notre bosse », par les chemins de l'H.....

Nous sommes, en ce moment, *dirag Meil ar Falc'h*. Le secteur paraît assez calme pour le moment. Nos pièces se montrent assez actives, les leurs ne répondent que faiblement. Par contre, leurs « oiseaux » se montrent sans façons. Il y a à peine 10 minutes, l'un d'eux vient de nous brûler 2 saucisses, coup sur coup. Deux des nôtres lui ont aussitôt livré combat. A part cela, le moral est excellent, la santé aussi, tout va bien ! Je m'abandonne sans réserve à la sainte volonté de Dieu. Tout à vous de cœur, et par la prière.

R. GUICHAOUA.

X..., 7 Août. — Je ne crois pas que vous puissiez me faire l'éloge d'être régulier dans ma correspondance, surtout quand je suis au repos. Hélas ! aussitôt que l'on se trouve heureux on néglige ceux qui nous réconfortent aux heures tristes. C'est bien de l'égoïsme, cela, et je ne m'en flatte pas... Le repos touche à sa fin. Dans quelques jours, nous serons de retour dans notre éternel secteur, où nous allons avoir un Quinze-Août tout particulier. C'est ce qui m'amène à me recommander à vos prières... La santé est excellente, et le moral est bon après un repos paisible comme celui dont nous venons de jouir.

F. ELIÈS.

26 Juillet 1917. — Nous sortons d'une retraite, ou plutôt, nous revenons d'un pèlerinage. Il ne nous a pas été donné d'aller de corps à Sainte-Anne d'Auray ; mais nous y étions présents de cœur et d'esprit avec les nombreux pèlerins qui se sont massés aujourd'hui autour de la basilique de la Patronne des Bretons, autorités civiles en tête.

Avec eux, nous avons honoré sainte Anne, avec eux nous L'avons priée, avec eux nous nous sommes consacrés à Elle, et pour toujours nous L'avons de nouveau proclamée la Patronne de notre chère Bretagne, sa province préférée entre toutes :

*Santez Anna, hor patronnez,  
Hor sikourit en danger,  
Ha bezit hon alvocadez,  
Dirag Jesus hor Zalver...*

Nous lui avons dit encore :

*Santez Anna, mam a garantez,  
Taolit varnomp eur zell a druez !  
Soudarded Breiz-Izel  
Ken stard en emgan ;  
A c'houlen ho skoazel  
Pa vent kreiz an tan...*

Que sainte Anne entende nos chants et nos prières et qu'elle garde à la Bretagne ses bons Bretons : *Diouallit hor soudarded !*

Le Père Texier, notre valeureux aumônier, secondé par M. Bossus, aumônier de la XXII<sup>e</sup> division, nous a donné de nombreuses instructions sur sainte Anne.

Ce matin, messe de communion et clôture de nos réunions. Nous revenons de pèlerinage le cœur gai, plein de courage, de confiance et de force pour l'avenir. Ce sont les plus beaux jours que j'ai passés au front et je m'en souviendrai toute ma vie. Je n'oublierai pas non plus cette église en ruine, témoin de nos prières, et qui abritait encore dans un pan de mur un Sacré Cœur intact...

— M. Bossus voudrait m'avoir toujours avec lui dans ses promenades à cheval. J'ai eu tort de lui dire, la première fois, qu'il laissait voir qu'il n'avait pas eu de leçons d'équitation ; depuis, je l'ai apprécié à sa juste valeur ; à mon avis, il est excellent cavalier.

Dimanche dernier, je suis allé le prendre à son cantonnement et nous avons fait ensemble une randonnée magnifique.

C. PELLIET.

Le 9 Août 1917. — Que les temps sont changés ! C'est pour moi, le moment de le dire maintenant. En effet, les cinq premiers mois de front, je ne voyais personne de « Saint-Vincent » ; maintenant, j'en vois pour ainsi dire tous les jours. M. Bossus et le brigadier Pelliet sont aimablement venus me rendre visite, aussitôt que je suis arrivé dans ce secteur-ci. Aussi, la politesse exigeait que je leur rende la pareille. Et voilà pourquoi j'ai eu, l'autre jour, le plaisir de chevaucher à côté de M. Bossus, non par monts et par vaux, car le pays ne connaît point ces vallons, où coulent doucement mille petits ruisseaux, ni ces crêtes d'où l'on aperçoit dix clochers qui lancent vers le ciel leur flèche ajourée, mais au milieu d'une plaine inculte, où quelques voies en construction montrent seules que l'homme est là. De loin en loin, l'on aperçoit à l'horizon un bouquet d'arbres. Voici qu'apparaissent les traces d'un village. Quelques pans de murs, des tas de briques amoncelées annoncent le récent passage des Boches. C'est là qu'habite Pelliet. Il n'a pas changé depuis que je l'ai vu, la dernière fois. Une seule différence : je l'ai quitté premier jus, je le retrouve brigadier ; mais il n'en est pas plus fier. Nous avons parlé, et parlé surtout de « Saint-Vincent » ; d'Henri Lèran, de Nicolas, qui sont nos voisins, et de tous les autres. Enfin, nous nous sommes quittés contents, et nous nous reverrons sans tarder.

Dimanche dernier, j'ai également vu MM. Lhostis et Pengam, qui descendaient ce jour-là même des tranchées. J'aurai, sans doute, le plaisir de les revoir ces jours-ci, car ils ne sont qu'à quelques kilomètres de moi.

En terminant je souhaite, tardivement il est vrai, bonnes vacances à tout « Saint-Vincent ».

J.-M. LE BOT.

Saint-Cyr, le 10 Août 1917. — Vous m'excuserez d'avoir tardé à vous remercier de la réception du cher petit *Bulletin* qui m'a été remis à mon départ du front, et qui m'a fait bien plaisir. Pour le moment, je suis en classe, alors

que chez vous, c'est les vacances. Nous n'avons pas de temps à perdre ici. Ma correspondance est naturellement négligée. Ce que je trouve le plus dur, c'est d'être privé du bonheur d'avoir la messe et la sainte communion. Par ailleurs, cette vie nouvelle, quoique dure, ne me l'est pas trop en comparaison de celle du front. Certes, je suis décidé à travailler, mais je n'espère pas beaucoup réussir. Enfin, on verra. J'ai eu la joie de retrouver ici mon ami *Jean Dréau*, que je n'avais revu depuis deux ans. Nous nous voyons assez souvent. Mais pas grand temps pour causer.

J. LE DŒUFF.

9 Août 1917. — Je mène, en ce moment, une vie absolument calme. Le front est tranquille. Le plus clair de notre travail consiste actuellement en la préparation de cantonnements d'hiver. C'est là une précaution opportune, parce qu'à l'altitude moyenne de 1.200 mètres où nous habitons, il faut nous attendre, l'hiver prochain, à de fréquentes bourrasques de neige. En attendant, nous subissons une température d'étuve excessivement déprimante. Les cas de paludisme et de dysenterie sont, pourtant, relativement rares, le climat étant plus sain que dans la plaine. Les nuits sont tièdes; après la pénible somnolence de la journée, c'est une véritable jouissance que de pouvoir, par un brillant clair de lune, bavarder ou rêver sur le seuil de nos tentes. Souvent je goûte le charme de ces soirées en compagnie de plusieurs camarades séminaristes. C'est le moment où nous pensons le plus volontiers à nos amis et parents de France. Et pour eux, nous nous plaignons à murmurer des *Ave Maria*, dans un décor de montagnes noyées dans l'inévitable buée laiteuse des nuits éclairées par la lune.

Je n'ai pas reçu le *Bulletin* du mois de Juillet. C'est dommage. On l'attend toujours avec tant d'impatience.

Y. LE CLECH.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Bescond M.*, élève-fourrier, 2<sup>e</sup> section, 2<sup>e</sup> Dépôt, Brest;
- Cornic Joseph*, au 116<sup>e</sup>, C. H. R., secteur 83;
- Courtet B.*, hôpital Saint-Yves, Rennes;
- Favennec E.*, au 19<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, Camaret-sur-Mer;
- Frabolot F.*, au 19<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs, 2<sup>e</sup> Cie, secteur 210;
- Galès F.*, infirmier au 87<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> Cie, secteur 20 B;
- Guéguéniat L.*, au 228<sup>e</sup>...;
- Guichaoua R.*, caporal au 91<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> Cie, secteur 78;
- Guillermi A.*, équipe sanitaire 87, Service des Camps et Cantonnements, zone 4, secteur 178;
- Join J.*, sergent, centre des Mitrailleurs, en subsistance au 46<sup>e</sup> d'Infanterie, secteur 208;
- Lastennet C.*, au 7<sup>e</sup> Colonial, 27<sup>e</sup> Cie, château de Belfort, par Saint-Médard (Gironde);
- Lavanant Y.*, S. T. M. R. 719, par B. C. M., Paris;
- Le Cann J.-M.*, brancardier, A. L. G. P., n° 73-05, Convois automobiles, Paris;
- Le Dœuff J.*, élève-aspirant, 2<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> section, Saint-Cyr (S.-et-O.);
- Le Dréau J.*, élève-aspirant, 1<sup>re</sup> Cie, Saint-Cyr (S.-et-O.);
- Le Guillou Y.*, au 248<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> C. M., secteur 105;
- Le Moal J.*, élève-aspirant, 84<sup>e</sup> brigade, quartier Lariboisière, Fontainebleau (Seine-et-Marne);
- Le Niger F.*, au 112<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> Cie, 9<sup>e</sup> bataillon, secteur 201;
- Le Roux Y.*, 15<sup>e</sup> section d'Infirmiers, hôpital temporaire n° 12, secteur 510, armée d'Orient;
- Louarn F.*, aumônier de la *Flandre*, arsenal de Toulon;
- Pouliquen G.*, infirmier, hôpital Gradabor, secteur 518;
- Séité A.*, sous-lieutenant au 35<sup>e</sup> d'Artillerie, secteur 83;
- Toux Yves*, au 299<sup>e</sup>, groupe franc D. D. I., secteur 195;
- Tréguier A.*, au 29<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs, 4<sup>e</sup> Cie, 4<sup>e</sup> section, secteur 219.



1<sup>er</sup> Octobre 1917.

### Mes chers Amis,

Quand cette lettre vous arrivera, « Saint-Vincent » aura repris sa physionomie ordinaire, je veux dire sa physionomie du temps de guerre. « La quatrième rentrée de guerre ! écrit l'un d'entre vous, c'est la volonté de Dieu : *Fiat !* Mais il est bien entendu, je rentre moi aussi à « Saint-Vincent », mardi prochain 2 Octobre : je retiens une place dans vos cœurs et dans vos prières. Et je ne suis pas téméraire de penser que tous les anciens rentreront avec moi. Elargissez donc vos cœurs, doublez et redoublez vos prières. » C'est entendu : tout « Saint-Vincent » rentrera demain : le « Saint-Vincent » militaire, et l'autre. Nous vous attendons : il y aura de la place pour tout le monde.

« Est-ce que les parties de la maison rétrocedées par l'autorité militaire sont évacuées ? Je suis persuadé que des réparations considérables seront nécessaires et que le mois entier suffira à peine pour mettre les dortoirs et les classes en état. Vous voudrez bien me tenir au courant de ce qui se passe. » Cette curiosité et cette préoccupation partent d'un bon naturel. Aussi bien, avez-vous le droit de savoir où et comment se fera la rentrée. — Nous recouvrons le rez-de-chaussée, le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> étage de l'aile du jardin. Le rez-de-chaussée comprendra un réfectoire et l'étude des grands. Les « chambres » qui ont porté, pendant trois ans, les noms des généraux de Castelnau et Pau reprendront leurs anciennes dénominations : « Dortoir Saint-Michel », « dortoir Saint-Joseph » et « dortoir Saint-Vincent ». Voilà huit jours que le personnel travaille sans répit à blanchir, à broser, à laver ; quittez tout souci : tout sera prêt ; les 102 nouveaux et les anciens seront logés et bien logés. Il restera bien quelques réparations à faire par-ci par-là ; cela viendra peu à peu.

Nous vous disions, dans notre dernière lettre, que nous escomptions la mise en sursis d'appel de MM. Jaouen et Le Pemp. Nos espérances n'ont pas été déçues. M. Le Pemp a été libéré le 10 Septembre, et M. Jaouen nous est arrivé hier. Par contre, nous perdons le Père Hascoët, qui a fait la Quatrième, l'année dernière. M. Gourvennec, nommé directeur de l'Ecole de Quimperlé, sera remplacé, en Septième et Huitième, par M. Isidore Jaouen. M. Labbé nous revient.... Nous espérons garder le P. Léna. La part de chacun sera encore bien lourde, mais on portera vaillamment et joyeusement le poids du jour, en union d'esprit et de cœur avec vous...

### Citations.

*Jean Brénéol*, caporal brancardier, du ...<sup>e</sup> bataillon du ...<sup>e</sup> régiment d'infanterie : « D'un courage et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Toujours volontaire, plein de calme et d'esprit du devoir. A fait enlever ou enterrer des cadavres en avant des premières lignes, dans un secteur menacé et violemment bombardé. » — (Ordre du Régiment.) — 2<sup>e</sup> Citation.

*François Briec*, caporal au ...<sup>e</sup> d'infanterie : « A témoigné d'un grand ascendant sur ses hommes, en les entraînant courageusement, le 31 Juillet 1917, malgré un violent tir de barrage, pendant la traversée du canal de l'Yser, et en les disposant, immédiatement après, en formation d'assaut. » — (Ordre de la Division.)

## En route pour Lourdes. Une visite au berceau de saint Vincent de Paul.

J'ai eu, cette année, le bonheur de me trouver à Lourdes avec le Pèlerinage national.

Comme il fallait voyager par petites étapes, je me suis arrêté, à l'aller, à Dax, jolie petite ville des Landes, traversée par l'Adour, et célèbre par sa fontaine d'eau chaude, qui débite par jour 2.400.000 litres, c'est-à-dire 100.000 litres par heure. L'eau, en sortant, a une température de 64°. Il ne faudrait donc pas s'y baigner.

De Dax je suis allé, par une belle matinée, au berceau de saint Vincent de Paul, distant de cinq kilomètres exactement. La route est unie, large, bordée d'arbres dont le feuillage épais protège des ardeurs du soleil. A droite et à gauche, on voit tantôt de magnifiques champs de maïs, tantôt des plantations de pins. Et, détail curieux, à chaque pin on a fait une incision et on a appliqué deux ou trois petits pots destinés à recueillir la résine. Les Landes font un grand commerce de résine.

La maison où est né saint Vincent de Paul, le 24 Avril 1576, est toujours debout. Elle est aujourd'hui devenue une chapelle, et on y a mis trois autels où l'on dit la messe ; mais elle a conservé sa forme primitive. Le toit seul, à cause des ravages du temps, a dû être changé et est maintenant en briques.

Les murs sont en torchis et ont moins de trois mètres de hauteur. Il n'y avait pas d'étage : toutes les pièces se trouvaient au rez-de-chaussée.

Figurez-vous une maison carrée, assez grande, avec des murs très bas, une seule porte pratiquée au milieu d'un des murs, et, du côté opposé, en face de la porte, la cheminée. Quand vous entrez, vous trouvez un couloir formé par deux grandes poutres parallèles qui traversent la maison de part en part, depuis la porte jusqu'à la cheminée. D'autres poutres plus petites, perpendiculaires aux grandes, au nombre de deux de chaque côté, permettaient de diviser la maison en quatre ou cinq appartements ; mais les planches ou torchis qui autrefois faisaient la séparation des pièces ont été enlevés, de sorte qu'il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule pièce. Mais les poutres restent là pour marquer l'ancienne disposition de la maison. C'est dans la deuxième petite pièce, à gauche quand on entre, qu'est né saint Vincent.

Je me suis agenouillé dans cette sainte maison à la suite de milliers de pèlerins qui sont venus là avant moi, et j'ai prié avec ferveur le grand apôtre de la charité. Je lui ai recommandé la grande famille de « Saint-Vincent » de Quimper, les maîtres et les élèves, ceux qui sont en vacances, ceux qui sont mobilisés. Je l'ai supplié de veiller sur eux, de les protéger du haut du Ciel, de leur inspirer un grand esprit de foi et de charité, un grand amour des âmes, un grand désir de se dépenser généreusement au service de leurs frères.

A une petite distance de la maison se voit le chêne sept fois centenaire, déjà creux au temps de saint Vincent, qui y avait placé une image de la Sainte Vierge devant laquelle il aimait à venir prier. A la place de l'image, il y a aujourd'hui une statue de la Sainte Vierge.

Tout autour de la maison de saint Vincent, on trouve comme un résumé des grandes choses qu'il a accomplies, des œuvres suscitées par son zèle. Il y a là des Prêtres de la Mission, des Filles de la Charité, une école apostolique, deux asiles pour hommes et pour femmes, deux orphelinats, une école professionnelle, un ouvroir.

A cinq kilomètres du berceau et à dix de Dax, se trouve le sanctuaire célèbre de Notre-Dame de Bugloze ; c'est le Rumengol ou le Folgoët des Landes. Saint Vincent de Paul y vint souvent prier. La chapelle d'aujourd'hui, de construction récente, est très belle, très richement ornée. On s'y rend en pèlerinage comme dans nos sanctuaires bretons. — A ce service de la chapelle sont attachés une quinzaine de prêtres qui sont à la fois chapelains et missionnaires diocésains. Ils donnent, tous les dix ans, une mission dans chaque paroisse du diocèse, et rares sont les personnes qui ne suivent pas les exercices de la mission. Aussi le pays de saint Vincent de Paul est toujours un pays de foi.

A Lourdes, malgré la guerre, le pèlerinage national a eu un succès complet. Il n'y avait pas, comme autrefois, de trains organisés, mais l'on est venu, comme

on a pu, de toutes les régions de la France. Notre diocèse était bien représenté et avait envoyé des pèlerins de Cornouaille, de Léon et de Tréguier.

Le temps a été splendide et les cérémonies ont pu se dérouler avec leur éclat accoutumé : la procession aux flambeaux, le soir, la procession du Saint-Sacrement, dans l'après-midi, ont été très belles. Des évêques nombreux étaient venus prier à Lourdes ; les Evêques d'Alger, d'Oran, de Constantine, les Evêques de Langres, de Châlons, et Son Eminence le cardinal Dubois, archevêque de Rouen. Le mercredi 23 Août, c'est le Cardinal qui fit les invocations au Saint-Sacrement, pendant qu'on élevait l'ostensoir au-dessus de la tête des malades alignés sur la place du Rosaire.

Tant que le pèlerinage national fut à Lourdes, le P. Bailly prêcha plusieurs fois par jour au Rosaire, et les pèlerins purent faire une véritable retraite.

Le 23 Août, à 3 heures, c'est Monseigneur Tissier, l'éloquent évêque de Châlons, qui monta en chaire. Bien longtemps avant l'heure, l'église du Rosaire était comble, et plusieurs durent se tenir debout pendant le sermon. C'est de l'Association de Notre-Dame de Salut que l'Evêque parla, et je ne résiste pas au plaisir de vous donner les principales idées qu'il a développées, afin que ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'aller à Lourdes puissent cependant recueillir quelques échos de la fête et en tirer quelque profit... « Il faut rétablir le règne de Dieu en France, restaurer l'esprit chrétien dans l'individu, dans la famille, dans la société. La Révolution et ses adeptes ont voulu tout laïciser : la famille, les écoles, la justice... Même ils voudraient aujourd'hui laïciser la victoire... Ils ne réussiront pas dans leur œuvre perfide et sacrilège, car les catholiques de France sauront lutter et demeurer fermes dans la foi... Ils lutteront en propageant le journal catholique... Ils lutteront en organisant les pèlerinages, principalement à Lourdes, au sanctuaire de l'Immaculée Conception. Lourdes est un acte national de foi, un retour de la France à Dieu, une suite d'actes de réparation... A Lourdes, la question sociale est résolue : les bien portants se mettent au service des malades, les riches se font les serviteurs des pauvres... Les malheureux s'y montrent résignés, ils connaissent la science la plus grande de toutes : la science de la souffrance. Prêtres d'un nouveau genre, ils intercèdent et s'immolent pour les pécheurs. L'Association de Notre-Dame de Salut est l'ouvrière la plus vaillante de la restauration du règne de Dieu en France. Son zèle s'étend à tout, et elle est sans cesse en quête de nouveaux moyens de faire le bien.

Comment se fera la restauration chrétienne de la France ? Ce ne sera pas par la victoire prochaine. Il nous faut autre chose que des victoires matérielles : nous avons besoin de victoires d'idées. Que les idées chrétiennes pénètrent donc dans la masse de la nation... Soyez chrétiens dans la famille, dans vos lectures, dans l'éducation de vos enfants, dans vos actes de citoyens. Concentrez vos efforts principalement sur l'école et la presse. Ne vous contentez pas d'être catholiques au coin du feu... Persévérez dans vos efforts, sachez attendre, ne vous laissez jamais aller au désespoir... D'autres achèveront ce que vous aurez commencé... Tous, sans exception, vous pouvez et vous devez travailler à la restauration chrétienne de votre pays... Femmes, il n'est aucune de vous qui ne soit disposée à filer sa quenouille quotidienne pour le salut de la France... Soyez apôtres, surtout par la splendeur morale de votre vie. Il n'y a pas de prédication plus éloquente que celle de l'exemple. Des chrétiens véritablement dignes de ce nom doivent être des saints... »

Comme vous le comprenez, c'est à regret qu'on quitte Lourdes. On y prie si bien, on vit dans une atmosphère si pieuse, si recueillie, qu'on voudrait y prolonger son séjour.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour la France et ses soldats. Par votre puissante intercession obtenez-nous au plus tôt la victoire et la paix, et comme vous l'ont promis nos Evêques, vous verrez accourir à votre sanctuaire, de tous les diocèses de France, des foules comme il n'y en a jamais eu encore, qui viendront vous témoigner leur reconnaissance, chanter vos bienfaits et vous consacrer à nouveau la France que vous aimez.

J. U.

## Nouvelles de partout.

Des Armées, 16 Septembre 1917. — Je viens vous dire tout mon bonheur. Aujourd'hui, dimanche, en première ligne, j'ai eu le plaisir de voir une nombreuse assistance à la messe. Elle a été dite au poste de secours avancé, dans



une cave que les Boches ont sans doute oublié de faire sauter. Mon confrère, un prêtre-instituteur de Rennes, avait orné l'autel comme pour les grandes fêtes. La veille au soir, à la faveur de la brume, il avait cueilli quelques fleurs qui avaient poussé au milieu des ruines. Pendant la nuit, dans ma tournée, j'avais rappelé aux soldats qui veillaient, que c'était le dimanche et que la messe se dirait à 7 h. 1/2, au poste de secours. L'heure était bien choisie, et quand j'arrivai le matin au poste de secours, il était déjà archicomble. Et notez bien que ces soldats avaient veillé toute la nuit, de 8 heures à 6 heures. Non, il ne faut pas exagérer le relâchement, l'indifférence au point de vue religieux. Ne serait-ce pas plutôt à nous de faire notre *mea culpa*, à nous qui ne donnons pas assez de publicité aux offices religieux, à nous qui n'allons pas assez à ces braves gens ? Voilà des hommes qui ignoraient totalement que c'était le dimanche.

Non, il n'y a pas lieu de se décourager. On ne se décourage que parce qu'on ne connaît pas assez les hommes, parce qu'on ne les aime pas assez. La guerre nous aura rendu un grand service à nous prêtres, si nous le voulons.

Certes, il y aura du bien à faire après la guerre. Le prêtre ne devra plus rester dans son presbytère, dans sa sacristie ; il devra aller chercher les âmes, il s'intéressera à la vie de ses paroissiens, partagera leurs peines et leurs joies ; il devra, surtout, prêcher d'exemple, payer de sa personne par son travail, par son dévouement, il devra être un saint. C'est compris ainsi que le ministère est consolant. Car quoi de plus doux que de pouvoir faire connaître, faire aimer Notre Seigneur dans un milieu où il était méconnu ?

Je le répète : pour réussir, il faut que le prêtre soit un travailleur, un saint, qu'il ne recule devant aucune fatigue. Si le prêtre savait combien l'exemple est puissant ! Il faut des Curés d'Ars.

Ma section est en première ligne depuis sept jours. Nous devons y rester encore deux jours. Etre en première ligne, quand on peut dire la messe, c'est mon rêve. Et n'est-ce pas là ma place, quand le secteur est calme et lorsqu'il est mouvementé ? Et le meilleur moment, c'est d'emblée la nuit, puisque c'est la nuit seulement qu'on peut voir les hommes. La nuit, tout le monde veille, le jour, tout le monde se repose, sauf deux ou trois par compagnie. Mon plaisir est de parcourir la première ligne, la nuit, d'aller d'une sentinelle à l'autre. Là, vous sentez que vous faites des heureux. Vous ne pouvez pas lire leur joie sur leur figure, mais vous la devinez dans la voix, dans les paroles. Quoi d'étonnant ? Les sentinelles sont éloignées l'une de l'autre de 80, 100 mètres et même davantage : c'est l'isolement complet devant un ennemi rusé.

A. L'HOSTIS.

Le 4 Septembre 1917. — Voilà déjà huit jours que nous nous trouvons au repos dans un lieu enchanteur, riche surtout en souvenirs historiques. Nous cantonnons à quelques kilomètres de Versailles.

Je reviens d'un pèlerinage à Port-Royal des Champs, et jamais je n'ai tant regretté de n'avoir pas la plume alerte et si vivante de l'auteur si apprécié des « Samedis de Saint-Vincent ». J'aurais aimé écrire une page littéraire à l'intention des lecteurs du *Bulletin*.

De Port-Royal, il reste peu de chose, le roi Louis XIV ayant cru que le meilleur moyen de détruire le Jansénisme était de raser son asile. Des anciens bâtiments il ne reste rien. Disparus : l'hôtel de M<sup>me</sup> de Longueville ; l'hôtel de M<sup>lle</sup> de Vertus ; le cloître ; le bâtiment des pensionnaires ; jusqu'aux cimetières et à l'église. Il reste les murs de clôture, où se trouve encore l'entrée réservée à la duchesse de Longueville ; une grange ; le colombier ; l'emplacement de la « solitude » où les religieuses se retiraient pendant les grandes chaleurs, pour filer et méditer ; une des tours que les solitaires durent construire pour protéger l'enclos des déprédations des soldats de la Fronde, et enfin les ruines de l'Eglise, dont il reste les fondations et quelques petites colonnettes. J'oubliais la source de la mère Angélique, où je me suis désaltéré, sans craindre de devenir hérétique.

Une stèle funéraire indique l'endroit où Racine avait voulu reposer aux pieds de son maître, le vénérable Hamon, solitaire et médecin de Port-Royal.

C'est avec émotion que j'ai foulé le sol de ce sanctuaire du génie et de la vertu rude des illustres solitaires, et je me plaisais à faire revivre, dans ces lieux qu'ils avaient tant aimés, les nobles figures d'Arnault, de Nicole, de Racine, de Pascal, tout en trouvant étrange que le grand Roi ait cru devoir faire disparaître ces témoins de la vie des plus illustres de ses sujets.

Grâce à l'amabilité de la propriétaire de la ferme qui domine le vallon, j'ai pu visiter les chambres que quelques-uns de ces « messieurs » habitaient.

escalier de 108 marches, que l'on devine encore sous la mousse, leur permettait de descendre à l'église de Port-Royal.

Demain, j'enlève *Léran* et *Nicolas*, pour une visite à Montmartre et à Versailles. Nous essaierons de pousser jusqu'à Saint-Cyr, pour y saluer les futurs maréchaux de France *Dréau* et *Le Dœuff*.

H. BOSSUS.

Aux Armées, le 26 Août 1917. — Merci de tout cœur de vouloir bien m'envoyer ce cher *Bulletin* de « Saint-Vincent », que j'attends toujours avec impatience à chaque commencement de mois. Il continue à me parvenir très régulièrement. Comme vous l'avez déjà appris par lui-même, j'ai eu la chance de voir arriver, à un des derniers renforts, l'ami *Yves Pennec*. Inutile de vous dire notre joie d'être en même temps. Nous nous voyons le plus souvent possible bien que nous ne soyons pas du même bataillon.

Nous venons de participer au formidable coup de balai de V..... sur la rive gauche de la M..... La division, comme toujours et plus encore peut-être que par le passé, a fait preuve d'un mordant extraordinaire. En 2 heures la progression atteignait plus de 3 kilomètres en profondeur et dépassait les objectifs prévus. Les pertes ont été si minimales qu'on n'y croirait pas si on en donnait les chiffres exacts, et dans les milliers de prisonniers capturés nous avons notre grosse part. J'ai contribué personnellement à faire sortir d'un des fameux tunnels du M...-H.... 800 prisonniers. Je vous dirai que, le 20 au soir, ils avaient failli avoir ma peau. Nous sommes entrés à deux par un orifice, ignorant qu'il conduisait au fameux repaire, et ce n'est qu'après avoir essuyé plusieurs coups de feu que nous nous sommes rendu compte de la réalité. Nos oiseaux attendaient la contre-attaque du soir qui, espéraient-ils, dégagerait une des sorties et leur permettrait de nous prendre à revers. Mais la contre-attaque a échoué piteusement et, au matin du 21, nos Boches se sont rendus. Je n'ai pas encore pu me renseigner sur le sort de *Pennec*. J'espère que, grâce à Dieu, il a eu autant de chance que moi. Nous tenons actuellement les premières lignes dans des trous d'obus, attendant la relève qui nous procurera un repos bien mérité. *Xavier* est toujours à l'hôpital à Brest. Il avait subi une petite opération au genou, mais il compte être sur pied d'ici peu. Mes respects à M. le Supérieur et à tous les professeurs de « Saint-Vincent ». J'espère avoir un moment pour monter jusqu'à « Saint-Vincent » à ma prochaine permission en Septembre. Union de prières.

JOSEPH TRELLU.

Le 11 Septembre 1917. — Ah !... Après deux ou trois mois d'excursion, je suis enfin à vous...

Et il est bien juste que je vienne, moi aussi, vous conter mon boniment...

Il est clair que j'ai vu la lune et que j'ai vu les étoiles. Dame ! on n'a pas de maison, alors !...

J'ai vu aussi le Chemin-des-Dames, le beau Chemin-des-Dames ; et, ma foi, j'ai pensé y rester, tellement il y faisait bon !... J'ai vu le repos où l'on travaille pire que des nègres à astiquer les brides et les éperons... J'ai vu Saint-Quentin... de loin, et j'ai vu la cathédrale en feu... J'ai vu encore autre chose. Imaginez-vous que moi qui suis à présent de Nîmes — oui, de Nîmes, — j'ai rencontré le XI<sup>e</sup> Corps et la XXII<sup>e</sup> division. Alors, qui y ai-je vu ? Ce n'est pas M. *L'Hostis* ; ce n'est pas M. *Cadiou* ; j'ai vu un rude gars, entendez-vous, qui faillit me faire rester dans le fossé à force de me faire marcher. Demandez-le à *Yves Nicolas*, et il vous le dira ; il vous dira aussi ce qu'il portait dans sa musette, et ce que nous fîmes à Quivières.

Mais ce n'est pas tout. Avec *Nicolas*, j'ai vu — oui, j'ai vu — j'ai vu quelqu'un qui m'a rempli le cœur de joie, quelqu'un à qui j'ai répondu la messe de l'Assomption et qui m'a communiqué ; il était aussi de la partie de Quivières, et, comme il a trois galons, c'est lui qui en fit les frais. Bref, tout cela pour vous dire que j'ai vu M. *Bossus*... et je n'ai pas vu, hélas ! mon filleul *Corentin*... *Pelliet*. Que voulez-vous, on a beau voir, on ne verra jamais tout... Si seulement on voyait le jour de la paix !... Enfin, je pense que ça viendra.

En attendant, continuez à prier et à faire prier pour nous. Et la Sainte Vierge nous bénira et nous protégera...

C. LE NOURS.

Le 2 Septembre 1917. — Je vois, d'après le dernier *Bulletin* de Septembre, que j'ai reçu hier, que beaucoup d'élèves de « Saint-Vincent » rentrent à l'école, *Le Dœuff*, *Le Dréau*, etc... Moi j'ai fait autant, mais pour être plus modeste, je

me suis retiré dans une école primaire, bien loin des lignes, pour y établir mon poste téléphonique.

Nous sommes, en effet, au repos depuis huit jours, dans un petit village qui me rapproche un peu de mon village natal.

M. Bossus y est venu, avant-hier, me distraire quelques instants de ma solitude. Il se trouve à une bonne distance de moi, malheureusement, et je ne vois guère le jour où je pourrai lui rendre sa visite.

Ce matin, à la grand'messe, nous avons chanté un choral de Hændel, que les habitants ont trouvé merveilleux. Ils s'imaginent difficilement que des poilus puissent être artistes !

Nicolas, parti en permission depuis une quinzaine, doit y être resté : je ne l'ai point vu depuis son départ.

Je vous laisse, en me recommandant toujours à vos bonnes prières et à celles de la maison.

Le 18 Septembre 1917. — Un mot, avant de monter en ligne. Nous y allons ce soir. M. Bossus est venu, je crois, à quatre kilomètres d'ici.

Aujourd'hui, j'ai eu le plaisir de voir M. Foll, M. Thiec, Auguste Séité et Loussouarn. Nous avons poussé une visite jusqu'à la tente de Jean-Louis Gourmelen, qui est à un millier de mètres de chez nous.

D'après ce qui paraît, le secteur n'a rien de gai, mais espérons que, grâce aux prières des élèves et des maîtres de « Saint-Vincent », nous en sortirons encore une fois sains et saufs.

Bien affectueusement à vous.

HENRI LÉRAN.

Quimperlé, le 11 Septembre 1917. — Vous connaissez sans doute les tringlôts de Quimperlé ; moi j'en avais souvent entendu parler ; je ne croyais certes pas être affecté à ce régiment ; j'y suis, cependant, depuis mardi 4 Septembre.

Jusqu'ici, le temps ne m'a pas paru trop long ; j'ai trouvé ici deux camarades, Jean Guilcher, ancien élève de « Saint-Vincent », et un Frère convers des Pères du Saint-Esprit. Le soir, nous sortons ensemble, nous assistons aux prières du soir à l'église Saint-Michel, puis nous nous promenons un peu sur les paisibles quais de l'Ellé.

Nous sommes donc trois séminaristes ensemble ; mais ce n'est pas tout. J'ai encore trouvé ici une figure amie : c'est le brave « Yan soudard ».

Il n'a pas changé, le brave Yan. Gros, petit, la tête penchée, un peu louche, il vous questionne naïvement, puis il dit fièrement à ses camarades : « Celui-là a été à l'école avec moi ».

Vous voyez donc qu'on retrouve partout de vieilles connaissances de « Saint-Vincent ».

Somme toute, le service n'est pas trop dur. Nous faisons de l'exercice le matin, puis le soir nous pansons les chevaux et nous les conduisons à l'abreuvoir. Ce qui me gêne le plus, c'est que nous n'avons que peu de temps libre : il m'est donc difficile de vaquer à mes exercices de piété comme il le faudrait. Mais il faut se contenter, on peut encore être plus tenu que cela.

Y. JAIN.

7 Septembre 1917. — Je viens de franchir une des dernières étapes qui me séparaient des tranchées, depuis que j'avais quitté les brancardiers. En même temps j'ai changé de régiment. Je suis maintenant au 33<sup>e</sup> d'Infanterie. C'est un régiment du Nord, qui a bonne réputation. Je ne le connais pas encore beaucoup, mais on en dit beaucoup de bien. Il ne doit pas y avoir beaucoup de Bretons.

En même temps que moi, est venu M. L'Honoret, et ici nous avons trouvé le lieutenant de Penanros, de Concarneau, peut-être y a-t-il encore d'autres. Nous ne sommes pas encore en ligne. Nous attendons au dépôt divisionnaire, qu'on appelle maintenant « centre d'instruction divisionnaire ». Je ne crois pas devoir y séjourner longtemps. Quelques jours seulement, puis ce sera la guerre.

Tout va bien toujours, j'attends la classe avec patience, elle est tellement longue à venir !

Aujourd'hui, j'ai encore pu fêter le premier vendredi du mois... il pourrait être le dernier...

FRANÇOIS RIOU.

Salonique, 18 Septembre. — Je suis utilisé comme infirmier à l'H. T. n<sup>o</sup> 2 encore un ou deux mois, et j'ai trouvé un poste qui me plaît. Je remplis les fonctions d'infirmier major. Les matinées sont bien occupées, mais l'après-midi j'ai

assez souvent quelques heures de loisir. Après la soupe du soir, je peux désormais sortir comme les infirmiers ; et de temps en temps, j'aurai ma liberté les dimanches après midi. Avant-hier, j'ai pu faire une promenade sur les remparts qui dominent et entourent la partie haute de la ville. Nous avons à nos pieds toute la ville de Salonique. La partie haute paraissait très jolie, très propre, très coquette avec ses toits rouges entourés de verdure. Si l'on descend dans ce quartier, c'est pourtant très sale. Les maisons sont misérables, des taudis, les ruelles sont tortueuses, étroites, en pente raide souvent et constituant de vrais casse-cous. — Plus loin, nous voyions à gauche le quartier neuf, quartier européen, formé de belles villas entourées de parcs, et puis l'ensemble des hôpitaux. Au centre de la ville, les maisons étaient vieilles et en bois : elles ont presque complètement disparu. Les murs qui restaient ont été en grand nombre abattus par le génie. Sur les quais, les maisons étaient plus neuves et mieux bâties. Leurs carcasses font des ruines plus imposantes, des squelettes plus effrayants. Pour mieux nous rendre compte de l'étendue du sinistre nous avons grimpé dans un minaret, contre l'église Saint-Déméter. Cette église, du III<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle, a été complètement brûlée. Il ne reste que les murs et, à l'intérieur, la série des colonnes qui séparaient les nefs. La pointe en plomb qui surmontait le minaret a été entièrement fondue. De là, nous avions à nos pieds tout le quartier brûlé. — Au fond, c'était la rade toute brillante de soleil, des bateaux-hôpitaux y reposaient à côté de torpilleurs, de cargots, de croiseurs.

G. POULIQUEN.

Aux Armées, le 21 Août 1917. — Votre Bulletin du mois d'Août m'est parvenu au bout de douze jours, grâce à l'amélioration qui a été effectuée dans le fonctionnement du courrier, mais celui du mois de Juillet où est-il resté ? Est-ce que les torpilles auraient encore coulé le bateau qui le transportait ? Je ne le sais, le fait est qu'il ne m'est point parvenu. Si vous avez un numéro en surplus, vous serez bien aimable de me l'envoyer. La lecture du Bulletin m'est bien plus agréable que celle de tous les journaux du monde entier. C'est la lettre de la grande famille que l'on attend avec autant d'impatience que celle de la maman ou du frère. Elle est le lien entre les combattants de première ligne, les employés de l'arrière et ceux qui n'ont point quitté le cher « Saint-Vincent ».

Plusieurs condisciples du Petit Séminaire ont le bonheur de se rencontrer assez fréquemment sur le front français ; moi je suis un isolé sur cette terre étrangère. N'y aura-t-il donc pas bientôt un volontaire de « Saint-Vincent » pour me rejoindre au 2<sup>e</sup> bis de Zouaves ? Sa compagnie me ferait grand plaisir : que quelqu'un se dévoue donc pour se rendre en Orient. Le climat, il est vrai, n'est guère agréable, car en ce moment la chaleur est excessive ; mais, par contre, les tranchées sont bien moins terribles que sur le front français, du moins en temps ordinaire. Quelques obus de temps à autre et qui ne sont pas beaucoup à craindre à cause des accidents du terrain : on peut facilement s'embusquer derrière un rocher ou un mamelon. En ce moment, nous occupons un secteur sur la rive droite du Vardar ; nos prédécesseurs n'y ont eu aucun mal, bien qu'ils y aient séjourné un an ; mais nous, par nos chéchias, nous attirons sans doute les obus. Le 14, nous nous sommes fait marmiter de la belle façon ; mais depuis tout est calme, tout est tranquille. On y vit en paix au bord d'un petit ruisseau entre deux montagnes.

J. CROISSANT.

Le front, le 5 Septembre 1917. — Voici deux jours que j'ai reçu le Bulletin de « Saint-Vincent » de ce mois. Il a été, comme toujours, le bienvenu. Je suis, Dieu merci, en d'excellentes conditions, à tout point de vue : santé très bonne, moral haut.

Jusqu'à dimanche, nous sommes restés en arrière des lignes comme troupes de réserve, de sorte que nous avons pu voir l'incendie de la cathédrale... Dimanche, nous avons définitivement quitté le secteur, et une marche de 22 kilomètres nous a amenés dans ce village : nous attendons que la concentration de la Division soit effectuée pour embarquer vers une destination jusqu'ici inconnue.

Le beau temps est revenu. C'est très intéressant de cantonner dans ces pays que les Boches ont occupés plusieurs mois. Les civils ne cessent de nous donner de précieux renseignements sur la période d'occupation. D'autre part, nous constatons de visu l'organisation boche. Ils menaient joyeuse vie, nos Boches ! Ils s'étaient installés dans les châteaux et maisons bourgeoises en vrais proprié-  
taires.

res. Ils y ont fait des aménagements qui font croire qu'ils pensaient y rester toujours : installations électriques et téléphoniques ; salles de bain ; champs de course et de jeu ; monuments tels qu'une croix colossale, massive, taillée dans une roche ressemblant au granit de chez nous, et qui se dresse au milieu d'un cimetière à proximité de mon cantonnement ; œuvres d'art telles qu'un bas-relief représentant des brancardiers transportant un blessé, surmonté de l'aigle et de la couronne impériales, et placé sur le devant d'une maison qui leur servait d'ambulance. Au moindre de leurs succès militaires, les cloches des églises sonnaient à toute volée ; les musiques jouaient sur les places : c'était grande fête ! Malgré tout, l'allégresse n'était pas dans tous les cœurs boches : les permissionnaires retournaient navrés de ce qu'ils avaient vu et entendu au pays.

C. LARNICOL.

*Aux Armées, le 13 Septembre 1917.* — Aujourd'hui, le roi d'Italie, accompagné du général Pétain, est, dit-on de tous côtés, en inspection en Lorraine ; il doit nous voir. Si à cette occasion il faisait comme Monseigneur, lors de ses passages à « Saint-Vincent », s'il nous accordait un jour de repos, il serait souvent désiré. Notre curiosité tout au moins sera satisfaite.

Le moral est toujours très bon ; la santé bonne.

Mes meilleures prières sont en union avec celles de « Saint-Vincent ».

C. CLOAREC.

DE CI DE LA

*François Briec* fait en ce moment un stage à l'arrière, et se remet un peu des fatigues et des émotions que lui ont causées les combats des Flandres. — *J.-L. Tanneau*, en rentrant de permission, a rejoint son régiment le même jour qu'il était relevé des lignes. « Pends-toi, brave *Jean-Louis* ; nous avons combattu à Saint-Quentin et tu n'y étais pas. » — *J. Le Corre* croit qu'il sera bientôt habillé de neuf et dirigé vers le front. — *Y. Le Scao*, classé maintenant dans le service auxiliaire, est employé dans les bureaux du front. — *J.-L. Toulemont*, à Cherbourg, est promu caporal. — *C. Gillet* se trouve en ce moment avec son bateau à New-York, et a trouvé là-bas des religieuses du Cap-Sizun et de l'Île-de-Sein. — *Jean Guilcher* qui, dit-il, était arrivé à l'âge de 10 ans avant d'avoir jamais vu un cheval, et qui, depuis, n'en avait jamais touché aucun, se fait très bien obéir de ses chevaux, à Quimperlé, sans avoir besoin de recourir aux mauvais traitements ni aux gros mots.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Berthou Y.*, au 344<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> Cie, secteur 136 ;
- Briec F.*, caporal au 33<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> Cie, secteur 214 ;
- Cornic Joseph*, au 62<sup>e</sup>, C. H. R., secteur 83 ;
- Croissant J.*, caporal au 2<sup>e</sup> bis de Zouaves, C. M. 3, secteur 514 ;
- D'Hervé J.-L.*, au 303<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> Cie, ambulance 222, salle 29, secteur 172 ;
- Gillet C.*, quartier-maître de timonerie, Centre naval de New-York, Consulat de France (Amérique) ;
- Guéguéniat L.*, au 228<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> Cie, secteur 212 ;
- Guermeur J.*, au 3<sup>e</sup> d'Artillerie, 102<sup>e</sup> batterie, Treillis-Vert, Brest ;
- Guilcher J.*, au 2<sup>e</sup> escadron du Train, 40<sup>e</sup> Cie, Quimperlé ;
- Jain Y.*, au 2<sup>e</sup> escadron du Train, 41<sup>e</sup> Cie, Quimperlé ;
- Le Daré J.*, au 118<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, Quimper ;
- Le Gall L.*, élève-aspirant, 5<sup>e</sup> Cie, Saint-Cyr ;
- Le Guen Jacques*, au 118<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> groupe, Quimper ;
- Le Meur P.*, au 332<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup> Cie, secteur 35 ;
- Le Nours C.*, 6.475, au 219<sup>e</sup> R. A. C., 27<sup>e</sup> batterie, secteur 212 ;
- Pouliquen G.*, hôpital temporaire n° 2, secteur 510 ;
- Trellu J.*, sergent au 8<sup>e</sup> Zouaves de marche, 2<sup>e</sup> Cie de marche, 1<sup>re</sup> division marocaine, secteur 109 ;
- Trellu X.*, fourrier, hôpital des Mécaniciens, Brest.

INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER



1<sup>er</sup> Novembre 1917.

Mes chers Amis,

Où sont les vacances ? là, sans doute, où sont les neiges d'antan. Il n'en reste plus que le souvenir. Ce souvenir même — il y a un mois depuis la rentrée ! — est aujourd'hui très vague, et il est hors de doute que les 324 têtes qu'abrite « Saint-Vincent » sont plus souvent hantées par l'idée des vacances qui viendront le mois prochain que par le souvenir des longs mois d'Août et de Septembre. A dire vrai, personne ne songe aux vacances ni passées ni futures. Chacun est tout entier à son affaire. C'est vous dire que la vie a repris au Petit Séminaire plus active et plus intense que jamais. Ces jours derniers, toute l'activité a été dirigée du côté de la piété. Arrêt complet dans les études. Pendant cette halte, chacun s'est occupé à « se faire une âme neuve ». La retraite a été prêchée par le R. P. Cormier, dominicain. On vous en parlera longuement dans le prochain *Bulletin* ; sachez seulement aujourd'hui que nous avons beaucoup prié pour vous pendant ces « jours de salut et de grâce ». A vous maintenant, de votre côté, de nous aider, en offrant pour nous à Dieu vos prières, vos souffrances, vos sacrifices, à tenir jusqu'au bout, non seulement dans le travail, mais aussi dans la piété, dans l'obéissance, afin que cette année scolaire 1917-1918 compte parmi les meilleures dans l'histoire de « Saint-Vincent ».

La rentrée a été aussi bonne que possible. La maison est pleine. La restitution de l'aile Nord nous a permis de recevoir 70 de plus que l'année dernière. Le total des élèves actuellement présents s'élève à 324, à savoir : en Philosophie, 2 ; en Rhétorique, 25 ; en Seconde, 36 ; en Troisième, 30 ; en Quatrième, 48 ; en Cinquième, 55 ; en Sixième, 69 ; en Septième, 37 ; en Huitième, 22. Quatre de ces élèves viennent des diocèses voisins ; le reste du contingent est fourni par la Cornouaille, le Léon et le Tréguier.

48 paroisses ont fourni chacune 1 élève ; 43, chacune 2 ; 15, chacune 3 ; 8, chacune 4 ; 6, chacune 5 ; 4, chacune 6 ; une, 7 ; 2, chacune 9 ; une, 10 ; une, 11 ; une, enfin, a donné 13 : c'est la petite paroisse de l'Hôpital-Camfrout, et nous sommes heureux de pouvoir dire que la qualité s'allie à la quantité ; nous en renvoyons l'honneur à qui il revient de droit.

Le nombre des maîtres, hélas ! n'a pas augmenté dans la même proportion que celui des élèves. Nous étions 25 avant la guerre ; nous ne sommes que 14 pour faire face à la même besogne. Tout marche cependant comme par le passé, et tous les cours se font régulièrement. M. Gaonac'h fait la Philosophie, plus le français et le latin en Rhétorique et en Seconde ; M. le Supérieur fait la Troisième, et le grec en Rhétorique et en Seconde ; M. Labbé fait la Quatrième ; M. Rosec la Cinquième ; M. Boézennec, la Sixième ; MM. Néa et Jaouen, la Septième et la Huitième ; M. Donnard fait les Mathématiques et l'Arithmétique dans les classes supérieures ; MM. Jaouen et Le Pemp ont repris l'un l'Anglais, l'autre l'Histoire et la Géographie ; M. Mayet a ajouté, au plain-chant et à la musique, les Sciences et l'Arithmétique dans les classes inférieures. M. l'Econome, M. Conseil et M. Goachet assurent la surveillance et aident de leur mieux les confrères les plus chargés.

Dignitaires de l'année.

Présidents : J.-M. Coadou, T. Keraudren, L. Pondaven, C. Toscer, J.-M. Piou, J. Le Gall, R. Le Gall ; Sacristains : L. Pondaven, J.-M. Le Guellec ; Régle-

mentaire : Y. Nénez ; Cérémoniaires : J.-M. Coadou, C. Toscer ; Thuriféraires : T. Keraudren, J.-M. Piton ; Chapiers : H. Cudennec, J. Morvan, F. Mévellec, M. Hervé ; Acolytes : C. Le Bot, L. Chuto.

### Nouveaux.

*En Rhétorique* : F. Abarnou, de Concarneau ; P. Guéguen, de Seaër ; — *en Quatrième* : G. Deschard, de Quimper ; J. Nirma, de Douarnenez ; J. Piriou, de Plomodiern ; — *en Cinquième* : L. Bélec, de Guilers-Brest ; J.-F. Bianéis, de Guissény ; V. Bohec, de Plouigneau ; G. Dréau, de Ploaré ; M. Hénaff, de Pouldreuzic ; A. Jadé, d'Audierne ; J. Pérès, de Guilers-Brest ; J. Sergent, de Pont-Croix ; J.-M. Verveur, de Loperhet ; — *en Sixième* : F. Aubry, de l'Hôpital-Camfrout ; P. Belbéoc'h, de Camaret ; H. Bernard, de Coray ; H. Cabon, du Juch ; A. Carn, de Douarnenez ; H. Coathalem, de Briec ; Y. Crenn, de Gouézec ; R. Deschard, de Quimper ; Y. Donnart, d'Esquibien ; J. Eon, de Plomodiern ; A. Gargadennec, de Pont-Croix ; L. Gourlaouen, de Plabennec ; N. Guével, de Lambézellec ; F. Guillou, de Moëlan ; J. Guyader, d'Edern ; J. Hémidy, de Quéménéven ; L. Henry, de Pleyben ; E. Jacob et F. Jacob, de Plabennec ; J. Kermorvant, de Pont-l'Abbé ; J. Laurent, de Guipavas ; R. Le Berre, de Briec ; P. Le Corre, de Pouldreuzic ; L. Le Doze, de Moëlan ; V. Le Thoër, de Moëlan ; J. Louarn, de Briec ; X. Mahé, de Moëlan ; J. Messenger, de Commana ; M. Nicolas, de Dinéault ; P. Orvoën, de Moëlan ; Y. Paul, de Plobannalec ; J. Salaün, de Lorient ; L. Siquin, de Laz ; P. Trelu, de Briec ; J. Vigouroux, de Saint-Ségal ; — *en Septième* : F. Baraër, de Brasparts ; M. Bossier, de Pluguffan ; M. Canévet, de Quimper ; J.-A. Clost, d'Edern ; H. Coadou, de Pluguffan ; S. Cossec, de Loc-Tudy ; Y. Daniel, de Saint-Jean-Trolimon ; F. Diverrès, de l'Hôpital-Camfrout ; R. Dorval, de Kerfeunteun ; L. Gentric, de Landudec ; A. Goasdoué, de Quimper ; Y. Guellec, de Landudec ; H. Guyader, de Ploaré ; F. Haslé et M. Haslé, de Lorient ; J. Hémon, de Gourlizon ; L. Jégou, de Landudec ; J.-M. Keromnès, de l'Hôpital-Comfrout ; J.-M. Kersual, de Lababan ; P. Le Bars, de Gourlizon ; J. Le Séac'h, de Carhaix ; A. Merceur, du Relecq-Kerhuon ; A. Mével, de Lopérec ; L. Morvan, de Plobannalec ; P. Nédélec, de Lanmeur ; Z. Péron, de Plomeur ; G. Philippe, du Juch ; A. Pivert, de Quimperlé ; F. Quintin, de Saint-Ségal ; J. Richard, de Plonévez-Porzay ; J. Siquin, de Mellac ; C. Toulemont, de Treffiagat ; J. Vallerand, de Quimper ; — *en Huitième* : J.-M. Cariou, de Trégunc ; J.-L. Cléac'h, de Tréméoc ; J. Fily, de Plogonnet ; N. Goalès, d'Argol ; P. Guillou, de Douarnenez ; P. Jeannès, de Beuzec-Conq ; A. Kersual, de Lababan ; M. Le Breton, de Plomodiern ; R. Le Goaër, de Plonéis ; Yves Le Grand, de Plogonnet ; J. Le Pemp, de Plomeur ; J.-L. Le Quéau, de Plogonnet ; J. Le Rhun, de Saint-Jean-Trolimon ; P. Morvan, de Douarnenez ; R. Poullichet, de Rosporden ; J.-M. Quéau, de Plogonnet ; A. Rochedreux, de Douarnenez ; G. Rospars, de Laz.

### Commémoration des Morts.

Pour vous permettre de les unir tous dans le même souvenir, pendant ce mois que la piété chrétienne consacre spécialement au culte des morts, voici les noms de ceux qui ont quitté « Saint-Vincent », depuis 1914, pour aller à la guerre et qui sont tombés au champ d'honneur : Yves Vasselet, Marc Dorval, Joseph Georgelin, Jules Le Gall, René Le Gall, Félix Milliner, Jean Normand, Joseph Postec, Gustave Tromeur, François Boulben, Jean D'Hervais, Jules Gourlaouen, Hervé Morvan, Paul Salaün, Noël Boin, Simon Dagorn.

### La Messe du Souvenir.

M. L'Hostis nous demande de soumettre à l'appréciation de tous les membres de la famille de « Saint-Vincent », les mobilisés et les autres, un projet d'association dans le genre de celles qui existent déjà dans certains régiments du front et plusieurs de nos paroisses. « Saint-Vincent », dit-il, est une famille, une société constituée. N'aimeriez-vous pas qu'il se dise chaque mois, à la chapelle de « Saint-Vincent », une messe, qui serait appelée « la messe du souvenir », et serait célébrée spécialement à l'intention des maîtres, des élèves, des parents et amis morts à la guerre. Chacun y contribuera moyennant une cotisation de quelques sous. Ce serait un sacrifice bien agréable à Dieu, et bien salutaire.

Je serais bien surpris si tous n'acceptent pas avec enthousiasme... Le Bulletin ferait connaître le jour où la messe serait dite : ce serait de préférence un jour où l'on peut dire la messe de *Requiem*. Tous nous nous unirions, ce jour-là, à nos amis de « Saint-Vincent », et, si c'est possible, nous ferons la sainte communion.

Nous sommes certains que la pieuse proposition de M. L'Hostis sera acceptée d'emblée, et nous fixons la première « Messe du Souvenir » au *Lundi 12 Novembre*.

### Examens d'Octobre.

**BREVET ÉLÉMENTAIRE.** — Reçus : Jean Breton, Jean Floc'hlay, Laurent Direr, Yves Hénaff, René Le Gall. Admissible : Jean Guilcher.

**BACCALAURÉAT.** — Reçus à la 1<sup>re</sup> partie : Jean Cévaër, Jean Henry, François Ladan ; à la 2<sup>e</sup> partie : Jean Gloaguen.

**RÉCAPITULATION.** — En l'année 1917, 12 ont donc été définitivement reçus au Brevet élémentaire ; 13 au Baccalauréat 1<sup>re</sup> partie (1 mention Bien et 6 mentions Assez Bien) ; 8 au Baccalauréat 2<sup>e</sup> partie, c'est-à-dire tous les philosophes (1 mention Bien et 4 mentions Assez Bien).

### Citation.

*Michel Derven* : « Brancardier très brave et très consciencieux. A fait preuve d'un grand sang-froid en relevant les blessés dans l'action du 24 Août. » — (Ordre du Régiment.)

### Nouvelles de la Maison.

#### AU JOUR LE JOUR

*3 Octobre.* — Nous sommes revenus hier à « Saint-Vincent ». Après l'inévitable agitation d'un jour de rentrée, le collège reprend peu à peu sa physionomie habituelle. Sans doute, les nouveaux — tout un régiment de petits bonshommes de toutes les paroisses finistériennes et autres, mais où dominant incontestablement les bigoudens — ne sont pas, si tôt après leur arrivée, entièrement faits aux us et coutumes de la Maison ; il serait étonnant que leur inexpérience n'introduisît quelque irrégularité dans les exercices. Mais ils paraissent s'y mettre avec leur plus grande bonne volonté : bientôt, tout marchera sans un accroc.

Ce matin, M. le Supérieur a chanté la messe du Saint-Esprit. M. L'Hostis, permissionnaire, a fait office de diacre, et M. Labbé, de sous-diacre.

Maintenant, nous voici déjà relativement au travail. Des compositions ont eu lieu aujourd'hui dans les classes. Mais, ce soir, que faire à l'étude, puisque les cours ne sont pas encore vraiment commencés ? La plupart ouvrent, avec une sorte de curiosité lasse, les livres à moitié délaissés depuis deux longs mois. L'on parcourt distraitemment les pages, dont chacune fait naître un souvenir. « Les lieux et les livres que je revoey, disait Montaigne, me rient toujours d'une fresche nouvelleté... » Puis l'esprit, par une pente toute naturelle, glisse vers le rêve, et à quoi rêverait-il, si ce n'est aux vacances achevées ? C'est du moins ce que je fais. Et il me semble que mes voisins se laissent gagner par la même douce songerie. Leur imagination les emporte bien loin du texte qu'ils semblent lire. Ils ferment à demi les yeux, pour mieux se recueillir, pour jouir plus intensément des délicieuses évocations.... Hélas ! bien vite le rêve s'évanouit, et malgré soi, l'on reprend contact avec la froide réalité. L'on se prend à songer à l'année qui commence, année de dur labeur, de travail intense, mais qui aura ses heures de délassement, après l'effort concentré de toutes les facultés intellectuelles... Nul n'oublie, d'ailleurs, que nous avons à maintenir bien haut le renom de « Saint-Vincent », à garder intacte sa réputation de piété et de science que lui ont acquise nos aînés. Ceux qui luttent et se couvrent de gloire sur le front de bataille peuvent être sûrs que nous « tiendrons ».

*4 Octobre.* — Il pleut... « Il pleut en averse, en brouillard, en fouets, en zigzags, en flaques ; il pleut de toutes les façons, et quand il ne pleut pas il va pleuvoir. » Nous ne garderons certes pas un excellent souvenir de notre première promenade. Nous avons esquissé une sortie, malgré les averses incessantes, mais il a fallu rentrer piteusement au logis.

J'ai aperçu, aujourd'hui, les maîtres en sursis, M. Le Pemp, M. Jaouen.

Nous n'avons qu'un regret : c'est que la même faveur n'ait pas été concédée aux autres professeurs mobilisés, et que cette année ne soit pas celle de la grande rentrée, de la rentrée complète, qui nous eût mis le cœur en joie.

7 Octobre. — M. Bossus, en permission, a chanté la grand'messe, les vêpres et la bénédiction. Nous espérons une conférence intéressante. Nous n'avons rien eu. Pourquoi ? Si du moins le vaillant aumônier nous avait apporté du front le beau temps. Hélas ! Comme jeudi dernier, la pluie malencontreuse a singulièrement accourci notre promenade.

9 Octobre. — M. Néa, en sursis, vient d'arriver... Nous recommençons aujourd'hui la préparation militaire. La classe 21 et même les classes plus jeunes y prennent part. Et l'on trouve, après cela, certains pessimistes qui ne croient pas en la victoire de la France !...

15 Octobre. — M. Garrec, à l'étude qui précède le dîner, nous a raconté sa campagne...

Mobilisé au 118<sup>e</sup>, à Quimper, après avoir passé par Nantes, fait partie du personnel d'un train sanitaire qui jamais ne fonctionna, il fut placé dans un hôpital de typhiques, au pays du bon La Fontaine, y fit une maladie, puis, après sa guérison, fut infirmier dans un autre hôpital de grands blessés. Un beau jour, parut une circulaire qui versait dans les combattants les infirmiers du service armé. M. Garrec fit quelques semaines d'instruction au ..<sup>e</sup> d'Infanterie, et se battit sur l'Aisne en Avril dernier. Puis il devint télégraphiste dans la T. S. F. Sa conférence porta sur ce point.

Par des comparaisons saisissantes, il nous expliqua le principe sur lequel repose la construction et le maniement des postes transmetteurs et récepteurs de T. S. F., et quels services rend cette organisation en temps de guerre. Il nous indique comment on réussit à se reconnaître dans le fouillis des innombrables postes de bataillons, de régiments, de corps d'armée, d'armée ; les rapports de la T. S. F. et de l'aviation, avant, pendant, après la bataille.

M. Garrec a dû brusquer la fin de son intéressante conférence : midi sonnait et l'étude prenait fin. Avant de nous quitter, il a récité avec nous une prière pour nos maîtres et condisciples soldats. Que Dieu les protège !

19 Octobre. — Le P. Trébaol est à « Saint-Vincent » : tout de kaki vêtu, une tête de sphinx sur le col de sa vareuse, distingué comme tous les « gentlemen » d'Outre-Manche, souriant de son éternel sourire, le Père fait vraiment un bel interprète. Mais il n'a fait que passer. On assure qu'il reviendra avant la fin de sa permission.

21 Octobre. — Emile Chavet serait en permission. Et d'aucuns prétendent l'avoir aperçu à « Saint-Vincent » aujourd'hui. Nous avons espéré qu'il pousserait une visite jusqu'au jardin, comme c'est son habitude, durant la récréation, qu'il nous initierait, nous pauvres profanes, aux mystères de l'alphabet Morse, qu'il nous enseignerait, au moins théoriquement, le lancement de la grenade, et qu'il nous conterait ses aventures, dans le style pittoresque dont il a le secret. Mais il s'est esquivé, à notre grand regret.

22 Octobre. — Ces jours-ci ont passé au collège, Le Scao, X. Trelu, qui traîne toujours la jambe, J.-L. D'Hervé, qui se remet peu à peu de sa blessure.

23 Octobre. — Arrivée du lieutenant Pape.

27 Octobre. — M. Pape a fait une conférence aux grands et aux élèves de Quatrième et de Cinquième. Il nous a parlé de la nouvelle organisation défensive des Allemands, ayant pour but de diminuer les pertes, d'abord par un échelonnement en profondeur des troupes d'occupation du secteur, dont la densité va en diminuant à mesure que l'on approche des premières lignes (un sixième seulement en première ligne) — ensuite par une dissimulation minutieuse des organes de la défense : emplacements de mitrailleuses (trous d'obus organisés), de lance-bombes, de postes de commandement. Mais notre service de renseignements arrive à placer exactement tous ces organes.

Le secteur où se trouve le régiment de M. Pape est actuellement assez calme, sans doute. Mais souvent, presque toutes les nuits, il y a des rencontres de patrouilles, des coups de main, où l'armement perfectionné dont est pourvue l'infanterie trouve à s'employer et donne de bons rendements (fusil mitrailleur, grenades à main et à fusil, armes automatiques). Mais la meilleure arme, dit M. Pape, en terminant, c'est toujours la prière et l'esprit de sacrifice. Nous ne l'oublions pas, à « Saint-Vincent »,

L. G.

## Nouvelles de partout.

Paris, 25 Octobre 1917. — Vous avez dû savoir, par M. Foll, que j'avais été blessé, le 30 Septembre, devant le fort de la Malmaison.

J'ai été grièvement atteint, et durant les premiers jours, mon état a été très inquiétant. J'étais affaibli par la perte de sang et en plus accablé par une fièvre intense.

La fièvre finit par disparaître et je repris peu à peu mes forces : j'étais sauvé.

Après quinze jours passés à l'ambulance, je fus transporté à Paris, où je suis en traitement à l'hôtel Lutetia. J'y reçois les soins les plus dévoués, et mon état général s'améliore de jour en jour ; mes blessures aussi commencent à se guérir. La plaie de la tête est à peu près fermée, comme celle de l'oreille dont le pavillon pour la majeure partie a été sectionné. Quant aux épaules, j'en ai encore sans doute pour un certain moment avant d'être rétabli. Deux plaies profondes, aggravées toutes deux de fractures aux omoplates et, à droite, d'une lésion de la clavicule, empêchent absolument le bras de se mouvoir. Si j'arrive à écrire, c'est avec beaucoup de peine ; je ne puis pas écrire une ligne sans être obligé de m'arrêter.

Avec le temps, cela viendra, je l'espère. Toujours est-il que je suis heureux de m'en être tiré à ce prix, et je crois bien sincèrement que, dans les circonstances tragiques que j'ai traversées en cette dernière journée de Septembre, je n'ai dû mon salut qu'à la protection toute puissante de la Sainte Vierge. Je vous remercie des prières qu'on fait à « Saint-Vincent » pour les soldats, et vous demande de continuer.

JOSEPH LOUSSOUARN.

Le 20 Octobre 1917. — A quinze cents mètres des Boches. Ceux-ci ripostent d'une façon terrible. C'est un marmitage sans répit. Ce matin, vers 1 heure, alerte aux gaz ; vous ne pouvez vous figurer comme c'est horrible ! Contraints de garder nos masques pendant près de deux heures. Plusieurs en ont failli mourir, entre autres notre vieux capitaine. Pour ma part, je me suis trouvé mal les dix premières minutes et j'ai cru un moment que j'aurais été obligé de quitter mon masque.

Tout autour des pièces, de pauvres malheureux blessés souffraient horriblement. Une colonne de voitures (plus de vingt) étaient là « en pagaille » sous les obus et les gaz. Elles y sont encore, et à côté une quinzaine de chevaux gisent les membres épars ! Quel effroyable spectacle !

Si la brume se dissipe dans la journée, les Boches apercevront les voitures, et alors qu'est-ce que nous prendrons !...

Tout à l'heure, une troisième alerte aux gaz. Il faut s'y attendre désormais tous les jours jusqu'à la fin de l'....

Heureux ceux qui ont seulement de l'air pur à respirer à pleins poumons ! Nous sommes tous plus ou moins malades.

Je me recommande aux ferventes prières de notre cher « Saint-Vincent ». A la grâce de Dieu ! J'accepterai tout de bon cœur de Sa sainte volonté...

C. PELLLET.

## DE CI DE LA

Joseph Uguen vient de rejoindre le dépôt du 41<sup>e</sup> à Saint-Aubin-du-Cormier. Il s'ennuie à longueur de journée, et regrette presque de n'être pas retourné à Salonique. « Il m'a été pénible de me remettre à la vie de caserne, sans compter que les jours sont d'une longueur désespérante : là-bas, ils n'avaient que 24 heures ; ici, ils me paraissent en avoir au moins 100. » — Mathieu Bescond annonce qu'il est breveté fourrier. Il est employé dans un bureau de la solde, au 2<sup>e</sup> dépôt, où il attend avec patience son tour d'embarquement. — Jérôme Le Corre est arrivé à l'arrière du front. Il travaille du matin jusqu'au soir, mais le travail n'est pas dur. — F. Frabolot jouit d'un repos relatif. « Le bataillon est au repos. Mais ma compagnie est restée à côté des lignes et devient compagnie de travailleurs. Toutes les nuits, une section monte poser des fils de fer ou réparer les boyaux. Les agents de liaison ont quelque liberté. Tous les jours, il y a des commissions pour X., et nous y allons à tour de rôle. Ce que l'on regrette le plus, c'est d'être loin des églises. La plus proche est à 4 kilomètres et on ne peut guère quitter le cantonnement, qui se trouve dans un bois, sans motif de service. M. l'aumô-

nier, se trouvant avec le bataillon à l'arrière, ne peut nous arriver que très rarement. Je reçois régulièrement le cher petit *Bulletin*. Tous les mois, je l'attends avec impatience. C'est le meilleur agent de liaison entre « Saint-Vincent », les professeurs et les élèves mobilisés. — A. Prigent vient d'être « rendu à la vie civile au moins pour un an », et compte rentrer bientôt à Guerlesquin, où il attendra le plus patiemment possible la complète guérison de sa jambe. — H. Léran n'a le temps que de dire « merci ! » pour le dernier *Bulletin* et « au revoir ! » après la prochaine attaque. — M. Prigent a quitté l'H. O. E. 32 pour l'ambulance 2/64. « Me voici infirmier dans la salle des officiers. Tenu : celle de pâtissier. Métier : j'ai fait le peintre, le scieur... je nettoie la salle, la vaisselle, les pots : tous les métiers sont bons, paraît-il. Si je ne vais pas en permission, j'écrirai peut-être à ces « chers enfants » une lettre comme celles de l'an passé. — M. Pouliquen, dans une lettre du 28 Août, qui a échappé tout entière aux sous-marins boches et à moitié à l'incendie du wagon-poste, nous apprend qu'il est une fois de plus convalescent. « Mon abcès s'est vidé de lui-même en grande partie. Ce matin, j'ai inauguré un nouveau soleil de Salonique : quelle suée ! » Le traitement a été efficace. — M. Pouliquen nous a écrit depuis qu'il est tout à fait rétabli. — Y. Salaün a quitté l'hôpital militaire pour le Centre de Réforme. — J. Le Moal, après nous avoir priés de ne pas lui faire l'application du quatrain espagnol : « L'absence cheminait par un étroit sentier, et l'oubli la suivait en marchant sur ses pas », nous apprend que « la promotion était d'équerre le 12 Octobre, c'est-à-dire, que les aspirants de Fontainebleau avaient fait à cette date la moitié de leur stage. La sortie aura lieu le 12 Décembre. En attendant, il faut « bûcher » dur... Mercredi soir, nous avons eu composition d'artillerie : « Organisation générale des matériels, et matériels en service », et vendredi matin, composition de balistique et de dispersion du tir. Le lendemain, toute la journée, composition de topographie, à une quinzaine de kilomètres d'ici, dans la boue et sous la pluie... » Bonne chance à la promotion ! — Y. Nicolas écrit, le 11 Octobre, qu'il vient de passer 15 jours en ligne devant le fort de la M. « Nous avions en face de nous la garde prussienne. Comme dans le secteur on faisait des préparatifs d'attaque et que les Boches n'étaient pas sans le savoir, ils nous soumettaient à un bombardement intense et presque continu. Nous n'avons pas eu de grandes pertes. Quant à moi, je suis encore sorti de la fournaise sain et sauf ; c'est, je n'en doute pas, grâce aux bonnes prières que l'on dit pour moi à « Saint-Vincent » que j'échappe à tous les dangers que je cours. Pendant notre séjour en ligne, nous avons eu un temps excellent. Maintenant, ce n'est que pluie tous les jours, et en plus il fait très froid. C'est l'hiver qui commence avec toutes ses misères... » — C. Buhanic : « J'ai reçu le *Bulletin* de « Saint-Vincent » hier. Le mois me paraît dix fois plus long quand je ne le reçois pas... Les nouvelles de chez nous et de « Saint-Vincent », c'est mon seul bonheur actuel. Depuis une dizaine de jours, quelque chose d'anormal se passe dans le secteur. Des pièces d'artillerie sont massées dans tous les coins ; c'est une attaque qui se prépare. Nous espérons réussir, plusieurs coups de main exécutés ces derniers jours ont permis de constater que les Boches ont déjà évacué leurs trois lignes de tranchées... » — M. Suignard nous adresse « un bonjour des montagnes » de La Feuillée, où il parachève sa convalescence. — M. Léon vient de rendre son tablier d'infirmier, pour faire le double métier de secrétaire et de cycliste. Il va sans dire qu'il nous « arrive en breton » : « *Mont a ran d'eoche brezonek ; evelse daoulagad Anastasie an ti-all a gollo o sklerijenn hag e c'hellin ober rod frank, da lavaret eo « roue libre ». Mad tre ema ar bed ganin... An deiziou-man ez euz trouz spontus gant ar c'hanoliou. Me gred emer o sonj plenat hent-an-Introunezed. Beteg vremen e oa teurt eun tammig. Mont a ra ar boloujou varzu ar Boched lijer-lijer. Krena a ra an tiez dre aman. Varc'hoaz pe hep dale e lavarer e vezo eun taol bras... Pedavare e c'hellin mont d'ho kwellet ? Hirvoudi a ran varlech an deiz-se, ha kaer emeuz lezel an deiziou da vont en o hent, ne velan ket o sevel heol ar peoc'h nag o c'houlou deiz ar viktor. » — C. Lastennet s'excuse de changer de résidence tous les quinze jours, et de figurer trop souvent au tableau des « adresses ». Cette fois, il a quitté Bordeaux pour de bon. « Me voici à Bayonne, comme élève mitrailleur et télémetreur. Le travail n'est pas dur. Sans tarder, je vais suivre un autre cours, pour apprendre le fonctionnement de la mitrailleuse allemande... Etant si près de Lourdes, je n'ai pas manqué d'y aller. A la Grotte, j'ai prié pour tous mes amis de « Saint-Vincent ». Ce pèlerinage m'a fait beaucoup de bien et j'en garde un bon souve-*

nir. » — C. Larnicol et J. Lamballe écrivent pour se recommander « aux meilleures prières de « Saint-Vincent ». « Nous remontons sous peu en ligne, et sans doute « ça bardera » comme « ça a bardé ». Nous venons de passer onze jours dans un secteur plutôt dur ; et nous ne sommes pas tout à fait de l'avis du camarade C. Le Nours. Le beau Chemin des Dames ! Eh bien ! oui. Parlons-en. Nous en revenons, et nous sommes tout à la joie de l'avoir quitté. » — J. Le Dœuff : « A Saint-Cyr, la vie continue laborieuse. Lundi matin, nous partons, en tenue de campagne, cantonner dans un village, à 12 kilomètres vers l'Ouest. Nous y resterons toute la semaine faire des manœuvres et surtout des exercices de nuit. » — E. Favennec attend d'un jour ou l'autre l'ordre du départ pour l'arrière-front. Déjà, un premier détachement de 250 est parti pour Brest, il y a huit jours, et doit partir incessamment par Blangy, dans la Seine-Inférieure. Tous les anciens de « Saint-Vincent » sont demeurés à Camaret ; nous voudrions n'être jamais séparés, et nous retrouver toujours ensemble jusqu'au front. Aujourd'hui, je remplis les fonctions de caporal de garde ; par suite, impossible d'aller à la messe. Cette privation est pénible lorsqu'on a passé toute une semaine au milieu de gens pour la plupart sans foi ni loi... Je vous laisse, en recommandant tout le « Saint-Vincent » du 19<sup>e</sup> aux prières de tout le « Saint-Vincent » de Quimper. » — L. Thomas se console un peu d'être toujours seul du pays au 170<sup>e</sup>, à la pensée qu'il n'est pas très loin de M. Bossus et de M. Foll, et qu'il finira bien par les rencontrer, un jour ou l'autre, chez eux ou chez lui. — F. Quinquis. « Le Havre, 2 Octobre. J'ai le plaisir de vous annoncer que je suis promu au grade d'aspirant. Je viens d'arriver au Havre. J'ai passé hier à Paris. Je suis allé à Montmartre, et là j'ai pensé à vous et à toute la maison. Si je ne me trompe, c'est aujourd'hui la rentrée. Je souhaite qu'elle soit bonne et nombreuse. » — J.-M. Le Bot signe « un troglodyte heureux », non pas précisément de vivre sous terre, mais de pouvoir se rencontrer souvent avec M. Cadiou, H. Léran, C. Pelliet... — J. Le Ber a été blessé, le 18 Septembre, à la cote 344. « Un éclat d'obus m'est entré dans la fesse droite, assez profondément. Heureusement, l'os n'a pas été atteint, et je me rétablis rapidement. Bientôt, ce sera la permission de convalescence. Après, ce sera le dépôt, puis encore le front, où je partirai confiant, car je vois qu'à « Saint-Vincent » l'on prie sans cesse pour les anciens élèves et maîtres. » — R. Guichaoua. « Je pense que la relève ne va pas tarder. Mais il paraît que nous ne l'avons pas encore suffisamment gagnée, et un de ces quatre matins, nous allons donner un bon coup de collier, qui nous vaudra enfin de nous reposer sur nos lauriers. Les voisins d'en face dégustent quelque chose tous ces jours-ci. C'est au point que nous n'avons plus personne devant nous dans leur première ligne... Tout au fond de l'horizon, à 12 ou 15 kilomètres, la majestueuse silhouette de la cathédrale de L... semble nous appeler et nous encourager. » — J. Cornec. « Après une période atroce devant le plateau de H., » fait partie d'une compagnie de travailleurs près de C. Le danger n'est pas grand, mais le travail est pénible. — M. L'Hostis et H. Keromnès se sont rencontrés à Montmartre. « Ce qui nous frappe chez les Adorateurs, c'est la foi, le saint respect qui les anime devant le Saint-Sacrement, la gravité avec laquelle ils prient et font la prostration. Voici un homme qui dit son chapelet les bras en croix. C'est un cheminot qui a peiné et sué toute la journée ; il a besoin de repos, qu'importe ! le Sacré Cœur sera le premier servi, il lui donnera toute sa nuit... Ceux qui sont tièdes, ceux qui se plaignent de ne savoir pas prier, qu'ils aillent donc se réchauffer à Montmartre, qu'ils aillent apprendre à prier à Montmartre. « Montmartre, me disait un soldat, paysan du Léon, c'est la fournaise. » — J. Kerdoncuff, parti de Quimper au front, à la fin de Septembre, annonce qu'il quitte le front français sans avoir goûté de la tranchée. « Désigné, sur ma demande, pour l'armée d'Orient, je dois rejoindre, dans quelques jours, le dépôt du 2<sup>e</sup> Zouaves à Sathonay, près de Lyon. Là, je serai de nouveau visité, et si je suis encore déclaré apte, j'aurai l'honneur de coiffer la chéchia et de partir pour la Grèce. Sinon, j'en serai quitte pour revenir au 328<sup>e</sup>. Adviennent ce qu'il plaira à Dieu. Je sais que je puis compter toujours sur les bonnes prières de « Saint-Vincent ». — Jean Le Daré fait son apprentissage à l'arrière-front. « Je suis désigné pour faire un stage de mitrailleur. Cela ne veut pas dire que je sois sûr d'être mitrailleur, car désormais on nous fait faire un stage pour chaque spécialité... Notre vie jusqu'ici est à peu près la même qu'à Quimper, excepté que nous n'avons pas le Séminaire pour nous retirer le soir. Heureusement, nous sommes deux séminaristes, Loacé et moi, et un Frère des Ecoles chrétiennes, de Plouguerneau. Comme nous n'ha-

bitons pas loin l'un de l'autre, nous pouvons nous rencontrer assez souvent et parler du pays. » — *M. Derven* : « Nous cantonnons dans une grande carrière qui a plusieurs kilomètres de longueur. Tout le confortable s'y trouve : couchettes, éclairage électrique... vraiment, je ne m'attendais pas à tout cela si près des lignes. Mon grand bonheur ici c'est de pouvoir assister à la messe tous les jours et de faire la Sainte Communion. Nous avons une chapelle au fond d'un immense couloir. On se croirait dans les catacombes. Le secteur est bien mouvementé, et sans tarder nous serons appelés à donner encore un coup. Je compte sur vos prières et le secours de la Sainte Vierge. »

**PLACES DE COMPOSITIONS**

**Rhétorique.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, C. Toscer ; 2<sup>e</sup>, L. Pondaven ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, P. Leroy ; 2<sup>e</sup>, A. Guilcher.

**Seconde.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, L. Le Pape ; 2<sup>es</sup>, J. Le Page et J.-M. Coadon ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, L. Jaouen ; 2<sup>e</sup>, C. Castrec ; 3<sup>e</sup>, Y. Gourmelen.

**Troisième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J. Cariou ; 2<sup>e</sup>, F. Uguen ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, A. Guizio ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J.-P. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, C. Parcheminou ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, A. Guizio.

**Quatrième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, F. Guédès ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>e</sup>, E. Quéinnec ; 4<sup>e</sup>, O. Kervella ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, Y. Bleuzen ; 2<sup>e</sup>, E. Quéinnec ; 3<sup>e</sup>, J.-F. Raguénès ; 4<sup>e</sup>, J.-M. Le Pape ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, O. Kervella ; 2<sup>e</sup>, C. Le Bot ; 3<sup>e</sup>, E. Quéinnec ; 4<sup>e</sup>, P. Hétet.

**Cinquième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, R. Péron ; 2<sup>e</sup>, F. Fraval ; 3<sup>e</sup>, L. Gargadennec ; 4<sup>e</sup>, J. Henry ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, L. Diquélou ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, P. Caugant ; 4<sup>es</sup>, J. Jullien et G. Boussard.

**Sixième.** — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, H. Coathalem ; 2<sup>e</sup>, J. Louarn ; 3<sup>e</sup>, J. Laurent ; 4<sup>e</sup>, Y. Donnart ; 5<sup>e</sup>, A. Gargadennec ; — *Thème latin* : 1<sup>ers</sup>, J. Kermorvan et G. Trelu ; 3<sup>e</sup>, J. Louarn ; 4<sup>e</sup>, P. Volant ; 5<sup>e</sup>, H. Coathalem.

**Septième.** — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, J. Hémon ; 2<sup>e</sup>, Y. Daniel ; 3<sup>e</sup>, A. Pivert ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, P. Le Bars ; 2<sup>e</sup>, J. Hémon ; 3<sup>e</sup>, Y. Daniel.

**Huitième.** — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, P. Morvan ; 2<sup>e</sup>, J. Le Rhun ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, R. Pernez ; 2<sup>e</sup>, J. Le Pemp.

**Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.**

- Bescond M.*, breveté fourrier, solde 4, 2<sup>e</sup> Dépôt, Brest ;
- Buhanic C.*, au 174<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> Cie, secteur 203 ;
- Gourmelen A.*, au 62<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> Cie, 1<sup>er</sup> groupe, 3<sup>e</sup> escouade, Auray (Morbihan) ;
- Guilcher J.*, au 28<sup>e</sup> d'Artillerie, 67<sup>e</sup> batterie, 16<sup>e</sup> pièce, Vannes ;
- Jugeau J.-M.*, au 332<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup> Cie, secteur 35 ;
- Kerdoncuff J.*, au 328<sup>e</sup>, D. D. L., groupe 5, compagnie C, secteur 110 ;
- Lastennet C.*, au 7<sup>e</sup> Colonial, C. M., groupe spécial, citadelle de Bayonne (Basses-Pyrénées) ;
- Le Bras M.*, quartier-maître T. S. F., à bord du Chasseur de sous-marins n<sup>o</sup> 1, Dunkerque ;
- Le Daré J.*, au 151<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 187 ;
- Le Nours C.*, brigadier au 219<sup>e</sup> R. A. C., 26<sup>e</sup> batterie, secteur 212 ;
- Léon F.*, ambulance 3/69, secteur 27 ;
- Loussouarn J.*, hôpital auxiliaire n<sup>o</sup> 267, 43, boulevard Raspail, Paris (VI<sup>e</sup>) ;
- Madéo H.*, au 206<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> Cie, secteur 136 ;
- Ménez M.*, matelot fourrier, à la Direction des Mouvements du Port, Brest ;
- Perrot H.*, secrétaire d'état-major, 2<sup>e</sup> Cie de Chasseurs forestiers, secteur 143 ;
- Poulhazan Ch.*, au 24<sup>e</sup> Colonial, 1<sup>re</sup> Cie, secteur 13 ;
- Prigent Y.*, ambulance 2/64, secteur 181 ;
- Thomas L.*, caporal au 170<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 203 ;
- Tirilly G.*, hôpital 112, salle 2, Amiens ;
- Tirilly L.*, au 5<sup>e</sup>, liaison du 2<sup>e</sup> bataillon, secteur 93 ;
- Uguen Jos.*, au 41<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup> Cie, Saint-Aubin-du-Cormier (Ille-et-Vilaine).



1<sup>er</sup> Décembre 1917.

*Mes chers Amis,*

Tout d'abord sachez — et ne l'oubliez pas — que la « Messe du Souvenir » sera dite le **lundi 11 Décembre**, à 6 heures. « Priez pour moi, non afin que ma douleur cesse, mais afin que je la subisse en chrétien », a écrit Louis Veillot. Pour nous, nous prions pour vous, évidemment afin que vous subissiez en chrétiens la grande douleur qui vous accable, mais aussi pour qu'elle cesse. Il ne paraît pas que nous soyons sur le point d'être exaucés, mais nous ne perdons pas confiance. D'ailleurs, une pensée doit nous fortifier tous, vous et nous : c'est que tout ceci est la volonté de Dieu ; pour être terrible, cette volonté n'est pas moins sainte... Soyons donc plus unis que jamais par le souvenir et par la prière... et « advienne qu'advienne ». A la grâce de Dieu.

**La Messe du Souvenir. — La Journée du Souvenir.**

De tous les fronts et de tous les secteurs, nous sont venues des lettres nous remerciant d'avoir établi la « Messe du Souvenir ». Tous « les absents » de « Saint-Vincent » applaudissent à l'idée de M. L'Hostis, et promettent d'être présents par la pensée dans la chapelle, le jour où la messe sera dite, et de prier, en union avec les jeunes camarades, pour les victimes de la guerre.

Mais voici un disciple qui dépasse d'emblée son maître. « Pourquoi, avec la « Messe du Souvenir », n'y aurait-il pas la « Journée du Souvenir » ? Ce serait un jour désigné par M. le Supérieur et signifié en gros caractères en tête du *Bulletin*. Ce jour-là, tous et chacun travailleraient à « en mettre » le plus possible. L'on prierait mieux, l'on communierait mieux, l'on travaillerait mieux, l'on souffrirait avec plus d'esprit de foi. On serait meilleur séminariste, plus chrétien, meilleur enfant de Dieu. Ceux du front, dans leurs cagnas, aux tranchées, au bivouac, ceux de l'arrière, dans les hôpitaux, dans les bureaux, dans les chambres, à l'exercice, au repos ; ceux de « Saint-Vincent » à la chapelle, en étude, en classe, en cour ; maîtres et élèves, jeunes et vieux, tous s'appliqueraient à vivre toute la journée en communion les uns avec les autres. De quelles bénédictions Dieu nous comblerait en ce jour-là ! »

Il est vrai que M. L'Hostis s'était déjà dépassé lui-même. Voici ce qu'il nous écrivait, le 21 : « D'après ce que j'ai pu constater, le projet de la « Messe du Souvenir » a reçu de la plupart un accueil enthousiaste. Il s'agit donc de régler cette messe. Et tout d'abord, veuillez annoncer, dans votre prochain *Bulletin*, que la messe est dite pour tous les mobilisés amis de « Saint-Vincent » : maîtres, élèves et bienfaiteurs, morts et vivants. C'est sur le mot *vivants* que je veux attirer votre attention. Si vous saviez combien il nous coûte de passer des jours, parfois des semaines, sans pouvoir communier, sans pouvoir célébrer ! Ce sera pour nous une consolation et un grand réconfort de savoir qu'une messe est dite spécialement pour nous, et que nous y avons la « pars donantis ».

M. L'Hostis entend faire œuvre durable. « Pour assurer cette messe, ajoutait-il, il faut ouvrir une souscription. Pour les élèves, la cotisation pourrait être 0 fr. 10, au maximum 0 fr. 25. Le sacrifice ne sera pas trop lourd, j'aime à espérer que tout le monde souscrira de bon cœur. Quant aux élèves mobilisés, le moyen le plus simple pour vous faire parvenir leur cotisation, sera de profiter d'un repos à l'arrière pour acheter quelques timbres-poste qu'ils joindront à leur lettre. Le montant, grossi de la contribution des professeurs, suffira certaine-

ment à constituer l'honoraire d'une messe par mois (peut-être deux ?) pendant un temps assez long, jusqu'à la fin de la guerre et même après... Ci-joint ma cotisation. »

Il sera fait comme le désire M. L'Hostis.

J.-M. Coadou et T. Keraudren ont accepté de partager, avec M. l'Econome, la charge de trésorier, et ont déjà commencé à recueillir les cotisations du « Saint-Vincent » *intra muros*.... M. L'Hostis sera content.

## Nouvelles de la Maison.

### LA RETRAITE

Bonne et délicieuse retraite, de l'avis de tous. Pour moi, je ne crains pas de le dire, c'est la meilleure que j'ai faite jusqu'ici. Le Père Cormier a admirablement adapté ses instructions à nos besoins de petits séminaristes. Ces trois jours ont passé rapidement, trop rapidement... Pendant la « halte », nous avons mis ordre au passé, et fait une ample provision de courage et de force pour l'avenir... De quoi sera fait cet avenir ? Dieu seul le sait, mais nous voulons être prêts à tout... Je ne puis ni ne veux vous raconter la retraite d'un bout à l'autre. Je veux seulement vous dire le trait par lequel le Père a terminé son sermon sur l'Apostolat. En 1871, après la défaite, un brave commandant appela son jeune fils près de son lit de mort : « Mon enfant, lui dit-il, promets-moi de te faire soldat. Quand la guerre éclatera de nouveau, tu feras ton devoir, tout ton devoir. Et alors, quand la France sera vengée, tu viendras frapper sur la pierre de mon tombeau, et tu crieras : « La revanche est prise ! »

Et le prédicateur de conclure : « Nous, les vétérans de l'armée de Dieu, nous avons vu les religieux chassés, les catholiques et la religion bafoués, le Christ méconnu. Bientôt, nous aurons disparu. Ecoutez notre appel : « Vous êtes » jeunes, c'est-à-dire pleins d'enthousiasme et d'idéal. C'est à vous qu'il appartient, si vous le voulez, de réhabiliter le Crucifix, de rappeler les moines. » Pour cela il vous faudra lutter et batailler. Quand votre tâche sera terminée, vous pourrez, vous aussi, venir crier à la pierre de nos tombeaux ; ou plutôt près de ce tabernacle : « La revanche est prise ! »

Oui, Père, nous répondrons à votre appel. Un jour viendra où les ennemis d'aujourd'hui seront chassés de France. Il restera toujours hélas ! les ennemis de Dieu et de l'Eglise. C'est contre ceux-là que nous aurons à lutter. Ceux-là aussi « on les aura » !

V. P.

### AU JOUR LE JOUR

2 Novembre. — Conférence du lieutenant Cadiou. Il nous a raconté les trois offensives auxquelles a participé plus ou moins directement le 19<sup>e</sup> de ligne.

D'abord, une attaque locale, aux abords de Saint-Quentin ; le bataillon L'Helgoualc'h fut chargé de reprendre aux Boches des positions dont ils s'étaient emparés par surprise. L'attaque eut un plein succès, et les vainqueurs obtinrent une citation à l'ordre de l'armée.

La seconde offensive fut d'un autre genre. M. Cadiou la dénomme plaisamment sa campagne de..... Russie. Imaginez-vous qu'un beau jour, parmi ces messieurs les Russes qui se trouvent en France, certains se mirent en tête d'imiter leurs camarades révolutionnaires, défaitistes restés au pays. Il leur prit la fantaisie de refuser net de combattre sur notre front et de se faire pacifistes à outrance. Ils prétendaient, en outre, garder leurs armes. Quelques milliers de ces rebelles étaient établis au camp d'....., d'où ils ne sortaient que pour piller la région avoisinante. Le 19<sup>e</sup>, au repos près de Paris, reçut l'ordre d'aller mettre à la raison, avec le concours de quelques autres troupes, ces braves et très chers alliés. Le camp fut cerné. Des menaces de répression énergique, quelques obus de 75 bien placés, firent réfléchir les Russes : le plus grand nombre se rendit sans tarder. Il fallut employer la force pour venir à bout des meneurs, obstinément décidés à ne pas se soumettre. Cela se fit sans trop de peine. Et la campagne de Russie était terminée.

La troisième affaire fut plus sérieuse. Les poilus du 19<sup>e</sup> furent dirigés sur l'Aisne, où on leur confia la préparation de l'attaque de la Malmaison. Ce fut long, pénible, meurtrier. Le régiment, épuisé, n'attaqua pas lui-même. Mais il peut s'enorgueillir, à juste titre, du beau succès obtenu, et réclamer hardiment sa part de gloire.

5 Novembre. — Visite de Xavier Trelu, toujours boiteux, accompagné de son frère Henri, sous-lieutenant.

6 Novembre. — Arrivée de M. Prigent.

9 Novembre. — Aujourd'hui, M. Prigent nous fait, à son tour, le récit de la bataille du 23 Octobre, telle qu'il l'a vue de son poste d'infirmier à l'H. O. E. 32. La préparation fut effrayante. L'artillerie, concentrée dans le secteur, bombardait sans répit les organisations adverses. « Mille tonnerres tomberaient à vos pieds, que le vacarme ne serait pas aussi épouvantable. »

L'affaire réussit à merveille. Les blessés que M. Prigent put interroger étaient enthousiasmés. Ils vantaient la parfaite organisation du service de santé, de la relève, de l'évacuation des blessés. Ceux-ci furent relativement très peu nombreux. M. Prigent était affecté à une salle d'officiers, cela lui a permis d'obtenir des renseignements plus précis.

Il ignore ce qu'il va faire cet hiver. Peut-être l'hôpital va-t-il être transporté en quelque autre point du front ? Peut-être Salonique ? A la grâce de Dieu !...

F. Quinquis, qui vient d'être promu aspirant, est venu nous montrer ses galons, et prendre un air de « Saint-Vincent » avant de regagner les tranchées. Nos vœux et nos prières l'accompagneront.

13 Novembre. — Lorsque nous entrions, hier soir, à l'étude, nul d'entre nous, certes, ne s'attendait à voir notre travail si brusquement interrompu. Vers les six heures, l'on fit sortir les grands. De la cour des petits, par-dessus la maison des Frères, nous apercevions une immense colonne de fumée rougeâtre, d'où s'échappaient des étincelles, et qui s'élevait avec un bruit sourd et sinistre. Un incendie venait d'éclater au Champ-de-Foire et prenait d'effrayantes proportions. Nous allâmes, conduits par M. le Supérieur, aider de notre mieux à l'extinction du brasier. Les deux maisons à gauche de celle de M. Cornic, vétérinaire, flambaient, éclairant de façon lugubre toute la place, les pompiers, le cordon des soldats chargés du service d'ordre, et la foule des curieux accourus de toutes parts. Nous fîmes la chaîne jusqu'à 7 heures. Puis nous revînmes à « Saint-Vincent ». Après le souper et la prière du soir, ceux du dortoir Sainte-Marie retournèrent sur les lieux, et y travaillèrent jusqu'à 9 h. 1/2. Ils partirent à ce moment, car le feu avait beaucoup perdu de son intensité.

Le matin, nous avons pu apercevoir les squelettes noircis des maisons brûlées, et nous avons appris toute l'étendue du désastre : l'incendie a atteint une vingtaine de familles, ouvrières pour la plupart, qui y ont perdu une grande partie de leur mobilier.

15 Novembre. — Premier match de la saison : 2<sup>e</sup> équipe E. S.-V. contre équipe de la ville. Victoire nette : 5 à 0.

19 Novembre. — Conférence de M. Foll. Depuis sa dernière visite à « Saint-Vincent », il a mené une vie assez mouvementée.

Le 118<sup>e</sup> a d'abord occupé un secteur relativement calme, à la droite des Anglais ; là, M. Foll eut le bonheur de voir l'abbé Le Gall, aumônier du 408<sup>e</sup>, ancien aumônier du 118<sup>e</sup>, directeur de l'école Saint-Charles, de Kerfeunteun. Des lignes françaises, M. Foll vit brûler la cathédrale de Laon.

Puis le régiment vint au repos dans la vallée de Chevreuse ; la population fit aux troupes un accueil des plus sympathiques.

Le repos terminé, le 118<sup>e</sup> prépara, en face du fort de la Malmaison, l'attaque du 23 Octobre. Mais il fut placé en réserve d'une division d'assaut et n'eut pas à attaquer lui-même.

Le succès de la bataille fut complet. Mais hélas ! nous n'eûmes pas le temps d'en jouir. Quelques jours après, l'on apprenait le désastre italien. Devant ces vicissitudes douloureuses, que faire, sinon prier Dieu pour qu'il nous accorde sans tarder le succès définitif ? M. Foll nous y exhorte, en terminant sa causerie ; il faut faire violence au Ciel.

20 Novembre. — Aujourd'hui, à la préparation militaire, nous avons eu l'honneur de manœuvrer en la présence d'un capitaine. A la fin de la leçon, il nous a adressé quelques conseils, quelques paroles d'encouragement : « Pour l'école de section, c'est très bien ; très bien aussi, pour les mouvements de gymnastique ; dans les jeux, vous avez de l'entrain et de la bonne volonté. Il ne manque qu'un peu de discipline. Il faut en avoir, car elle est la force des armées et nécessaire à qui veut vaincre. »

Nous tiendrons bon compte de la recommandation, pour être prêts à défendre la France, s'il nous faut un jour combattre pour elle.



25 Novembre. — Match. 1<sup>re</sup> équipe E. S.-V. contre 1<sup>re</sup> Stade Quimpérois.  
Victoire : 1 à 0.

Ont passé à « Saint-Vincent » dans le cours du mois : Guilloux, Cornec, Frabolot, Chavet, Larnicol. L. G.

### CHRONIQUE SPORTIVE

18 Octobre. — 1 heure. — Aujourd'hui, rencontre, sur le nouveau « ground » de Parc-Olier de deux équipes sélectionnées. La composition n'est pas encore définitive ; mais les éléments sont plus « probables » que « possibles ». M. Bossus nous a fait don d'un « meb champion ». Avec quelle ardeur on va s'y mettre !... 4 h. 1/2. — Ce fut une bonne partie. Chacun semblait être dans son rôle, sauf l'arrière de chasse, Le Quéau, à qui son capitaine Derrien a dû maintes fois rappeler que ses randonnées dans les lignes ennemies n'étaient pas de saison.

28 Octobre. — Brume épaisse. La seconde en profite pour battre la Première, handicapée. Jul. a récidivé : décidément, il a la nostalgie de l'avant ! Le sort en est jeté ; il sera donc « forward »...

Lutte sensationnelle, mais toute amicale, entre l'Equipe première des Pupilles, et l'E. S.-V. (4), sous l'œil impartial de l'inexorable « referee », M. Boézenec. Les grands l'emportent par : 1 à rien.

15 Novembre. — L'équipe II<sup>e</sup> matche la J. A. Q. M. Floch, du Stade Quimpérois, tient le sifflet. Après une période de tâtonnements, les Grenats imposent leur jeu à leurs adversaires, et s'adjugent la victoire par 4 buts à 0. Les demis ont donné magnifiquement. L'extrême-gauche, Jaouen, a opéré une belle rentrée en oblique. Et Jean Sigay, qui faisait ses premières armes comme goal, a témoigné un sang-froid de vieux briscard.

La fortune a encore été cruelle pour les Pupilles, qui viennent d'enregistrer un nouvel échec.

25 Novembre. — 1 heure. — « Te sens-tu en forme, Octave ? » — « Mon vieux Prosper, sois certain qu'on en mettra, et sérieusement ! »...

3 heures. — L'E. S.-V. se présente, en match amical, sur le terrain de La Forêt, contre le Stade Quimpérois. « Il y a du sport aujourd'hui ! » L'avant-centre Floc'hlay exécute, au « dribbling », plusieurs descentes grand style qu'auront certes admirées tous les amateurs de sport élégant. Billant, l'ailier droit, a laissé de côté ses « figlolades » de mauvais goût et exerce, avec plus d'à-propos, des passes survolantes et des escamotages « à la Ménez ». Derrien pratique à fond l'art du demi : « headings » bien placés, déboulés énergiques, glissements savants, tout cela se succède sans diminuer en rien l'ardeur du demi-centre, qui semble être tout ensemble à l'avant et à l'arrière, tant il s'ubiquite miraculeusement. Fanch Mévellec a fort heureusement oublié ses coups de flanc, et pointe des shoots superbes. Le goal est impeccable. — Malgré les attaques et les contre-attaques, la partie demeure indécise.

... Soudain, une vision s'impose aux regards des spectateurs. Un avant de l'E. S.-V. a réussi à enfoncer la ligne de résistance des Blancs et Noirs, et devant le goal du Stade médusé, une tête rougeaude surgit, illuminée d'un large sourire et posée sur de courtes épaules trapues. Une hésitation, oh ! très courte, du dribbleur : sous l'étoile bleu ciel du pourpoint grenat, son cœur bat à gros coups précipités, de l'émotion qui précède les événements décisifs. Il « botte » enfin, solidement, et la balle entre dans les « bois » de Le Vergos : travail soigné, bien qu'extra-rapide, qui porte la marque délicate et vigoureuse tout à la fois de l'inter-droite de l'Etoile Saint-Vincent.

C'est l'unique but : il assure néanmoins la victoire, les Stadistes n'ayant pu marquer. L. P.

### Les « Samedis » de M. Prigent.

#### SUR L'INSTRUCTION ET LA VIGUEUR CHRÉTIENNES

MES CHERS ENFANTS,

J'ai voulu vous communiquer quelques réflexions que je me suis faites à diverses reprises depuis que je suis à la guerre. Parfois, des médecins, sortis d'écoles catholiques, me disaient : « En quittant le collège, je manquais de formation religieuse, et si je connais un peu ma religion, c'est parce que je l'ai étu-

diée depuis ». D'autres ont renoncé aux pratiques religieuses, auxquelles j'espère qu'ils reviendront, un jour ; ceux-là, je les entends parfois dire : « J'ai fait mes études dans tel collège chrétien et là je me suis confessé, j'ai communiqué comme tous les autres à peu près régulièrement, mais je vous avoue que je ne voyais pas que ce que je faisais fût important. Au sortir du collège, tout cela a disparu : je quittais la prison, je me suis senti libre et j'ai usé de ma liberté et depuis je continue. »

Je sais que les anciens de « Saint-Vincent » demeurent fidèles aux enseignements qu'ils y ont reçus et aux habitudes qu'ils y ont prises. Je crois même que la plupart, à la guerre, se sont donné une plus grande énergie religieuse. Quelques rares, seuls, je ne dis pas ont oublié le bon Dieu, mais n'ont pas la vigueur chrétienne que nous attendons d'un jeune homme sorti de « Saint-Vincent » : ils sont mous, flasques, religieusement parlant, ils sont des catholiques comme les autres, comme la masse, un peu comme le vulgaire : cela ne devrait pas être.

Avez-vous remarqué que les jeunes gens qui restent chez eux, leurs études terminées, reprennent facilement la vie ordinaire, fade, de tout le monde ? Il est d'heureuses exceptions. La remarque est vraie surtout de ceux qui quittent le collège vers la Troisième : vite ils sont comme tout le monde, et ne se distinguent en rien des autres dans leur vie religieuse. Lorsque, nos études secondaires terminées, nous n'entrons pas au Grand Séminaire, mais dans une école quelconque, sommes-nous assez armés ? Ce n'est pas certain. J'ai dû constater moi-même, à la Faculté de Rennes, dont j'ai suivi les cours avant d'entrer au Séminaire, que, religieusement, je n'étais pas ce que j'aurais dû être, pas assez instruit, n'ayant pas non plus assez intense ce quelque chose qui vous pousse vers Dieu, qui vous attache à lui et vous fait vous dépenser pour lui. Il me manquait l'instruction religieuse, et ce qu'au début je désignais par le terme de vigueur chrétienne.

Sachez ce que c'est que votre religion, connaissez et comprenez votre catéchisme. Je ne demande pas que vous sondiez la théologie ; non, sachez l'essentiel, que Jésus-Christ est Dieu, qu'il est l'humanisation de la divinité et qu'il est venu sur la terre avec la vérité qui éclairera notre intelligence, avec la grâce qui élèvera nos âmes et les maintiendra hautes, au-dessus de ce qui est charnel, dignes du Ciel. Jésus-Christ étant Dieu, son œuvre, l'Eglise catholique, avec le S. Pontife, est divine : et donc ayons en elle une foi absolue, puisqu'elle continue N. S. et qu'elle est parmi nous N. S. lui-même. Sans doute l'Eglise est une société humaine, puisqu'elle est composée d'hommes, et par suite en elle et dans son histoire vous rencontrerez de l'humain : ne vous en étonnez pas, c'est fatal. Vous entendrez reprocher à l'Eglise des actes souvent inventés : l'histoire en montrera la fausseté. Sont-ce des faits historiquement exacts ? Ou bien la mentalité de l'époque, bien connue, vous permettra de vous expliquer ces faits ; ou bien, quoique très rarement, ce seront des actes blâmables. Mais quoi d'étonnant qu'on rencontre de l'humain, même, quoique très rarement, du tristement humain, dans une histoire déjà si vaste et si longue ? Mais rendez-vous bien compte que la présence de N. S. en son Eglise se montre manifestement à tout moment, y conservant la vérité révélée, et y gardant la vie surnaturelle qu'il communique aux membres. Connaissiez et comprenez les vérités de votre foi : vous n'aurez rien à redouter de l'histoire ou de quelque science que ce soit. Au contraire, livre vous à la science, et ouvrez toutes grandes les portes et fenêtres de votre intelligence à la lumière, car toute lumière est bonne : plus vous en recevrez, mieux cela vaudra.

Avec le catéchisme, n'omettez pas l'Evangile. Parfois, je rencontre des jeunes gens qui savent à peine que l'Evangile existe, qui, en tout cas, n'en ont pas lu la première ligne, n'ont pas la moindre idée des beautés que ce livre renferme. Lisez et relisez l'Evangile : c'est là que vous connaissez le mieux la personne de N. S. ; c'est ce livre qui complètera votre instruction religieuse, en même temps qu'il contribuera à développer en vous la vigueur et l'énergie chrétiennes, ou, si vous voulez, ce qui rendrait peut-être mieux ma pensée, la personnalité chrétienne.

Sans doute, au collège nous communions, nous nous confessons, nous répétons souvent les pratiques de la religion, et c'est bien. Mais n'est-ce pas un peu par habitude ? N'est-ce pas par l'entraînement de la masse ? Est-ce parce que nous le voulons, nous réellement, notre personne, notre libre volonté, est-ce parce que nous l'avons résolu, que nous l'avons vraiment et fortement décidé ?

De plus, est-ce que nous sentons réellement ce que c'est que d'aimer Dieu ? qu'il faut qu'il y ait entre lui et nous une attache, un lien, une chaîne incassable ? Est-ce qu'il y a entre lui et nous cette inséparabilité d'affection (*quis me separabit a caritate Christi ?*) qui fait que nous cherchons sans cesse ce qui lui est agréable, et qui entraîne l'esprit d'apostolat et nous pousse à faire aimer le bon Dieu autour de nous ?

Et puis, est-ce que nous comprenons l'importance de la prière, qui consiste à demeurer avec le bon Dieu et à lui affirmer que nous l'aimons ? Est-ce que la prière est véritablement voulue, résolue par nous ? Et je parle ici aussi bien de la messe que de la prière ordinaire.

En résumé, est-ce que nous sentons la grandeur de la vie chrétienne ? Sommes-nous, nous-mêmes, décidés à la conserver, à l'accroître et à la répandre autour de nous ? Peut-être communions, confessions, prières, est-ce un peu affaire d'habitude.

Il faut pourtant que notre volonté personnelle ait librement choisi ces pratiques, se soit spontanément résolue à se consacrer à Dieu et ait décidé de prier ; il faut que ce soit une décision venant de nous, et je souligne le nous, c'est-à-dire qu'il y ait une formation personnelle solide ; sans quoi nous devenons des chrétiens vulgaires, nous nous plions aux circonstances et au milieu, nous n'avons pas ce que j'appellerai l'activité de la vie spirituelle et devenons, religieusement, à peu près des nullités ordinaires.

Au contraire, si nous avons pris une véritable décision, solide, personnelle, bien à nous, basée sur une connaissance précise et nette de N. S. et de l'Eglise, nous serons fidèles ; même dans un milieu peu favorable, il y aura en nous une sorte de réaction à rebours, et notre résolution se fortifiera et nous serons ce qu'il faut que nous soyons, des chrétiens d'une vitalité vigoureuse, ferme et agissante.

Voilà ce que j'avais à vous dire au début de l'année scolaire. Je m'exprime mal, je le sens, la tête étant un peu lasse, car voici qu'il va être quatre heures du matin : vous comprendrez toutefois ce que j'ai voulu vous dire, et mettez en pratique ces avis. Vous serez des chrétiens parfaits, alliant à une vie spirituelle intense l'esprit d'apostolat qui en est la conséquence nécessaire, et vous-mêmes vous vous élèverez dans la sainteté qu'exige le bon Dieu, et vous ferez que d'autres acquièrent et accroissent la même sainteté ou le même amour pour le bon Dieu.

YVES PRIGENT.

## Nouvelles de partout.

17 Novembre 1917. — Je viens de célébrer la « Messe du Souvenir », et ce n'est pas sans émotion que j'ai vu défiler une fois de plus les figures des jeunes de « Saint-Vincent », tombés au champ d'honneur. Mon ami l'abbé L'Hostis a eu là une riche pensée. Nous ne saurions trop nous rappeler ceux qui, par leur sacrifice généreusement accepté, nous assurent la paix à venir, que j'escompte de plus en plus durable et glorieuse.

J'oublie les événements de Russie et d'Italie pour ne me souvenir que de notre dernier succès du Chemin-des-Dames. Mon groupe de brancardiers avait prêté main-forte pour l'évacuation des blessés, et cela lui a valu une citation à l'armée. Nous avons maintenant droit au fanion décoré de la croix de guerre. C'est un peu de gloire qui a rejailli sur nous. Nous aurions pu l'avoir déjà dans notre division, mais « nul n'est prophète dans son pays ». Et nous n'avions pas le droit de nous plaindre en voyant que les régiments qui ont été si souvent à la peine n'étaient pas plus favorisés que nous.

J'aurais pu faire, pour le cher *Bulletin*, un compte rendu de la superbe cérémonie au cours de laquelle fut décoré notre fanion. Ses huit pages n'y suffiraient pas. Je garde d'ailleurs mes notes (?) pour avoir un sujet de conférence, lors de mon prochain voyage à « Saint-Vincent », afin d'enlever à l'énigmatique L. G. l'occasion de poser un malicieux : « Pourquoi ? » dans son article de chaque mois.

J'ai le grand regret de perdre mes deux amis Henri Léran et Yves Nicolas. Ils quittent la division pour aller se joindre à d'autres régiments qui ne sont pas de Bretagne. Eux-mêmes sont désolés de s'en aller d'une division où ils se rencontraient souvent avec d'anciens condisciples et quelques « vieux » professeurs de « Saint-Vincent ». Il faudra attendre maintenant la paix avant de se retrouver. Puisse-t-elle ne pas trop tarder !

H. BOSSUS.

13 Novembre. — Nous devons, paraît-il, exécuter une petite attaque. Je dois faire partie de la première vague d'assaut. Je suis certain que vous prierez bien le bon Dieu pour moi, afin qu'il me donne la force de faire tout mon devoir. Tout est là.

25 Novembre. — Dans ma dernière lettre, je vous disais que nous allions probablement avoir un petit coup à donner. C'est fait : nous avons attaqué, le 21 Novembre, à 14 heures 40, au Sud de J. L'affaire a très bien réussi. De ma section, sur 32 hommes, il n'y a eu que moi de blessé. Nous allions aborder la deuxième ligne boche, précédés de notre tir de barrage. J'ai été, sans doute, un peu trop vite. Un obus de 155, à fusée retardée heureusement, a plongé en terre à quatre mètres devant moi, m'envoyant de plein fouet un éclat dans la hanche droite. Sur le coup, je n'ai presque rien senti, et j'ai continué l'attaque avec les copains. Nous sommes allés jusqu'à la troisième ligne boche, notre objectif, et nous avons commencé à nous organiser.

Alors seulement, je me suis aperçu que ma jambe droite s'engourdissait. A 18 heures, je pouvais à peine me remuer. J'ai regardé, j'étais blessé. Je me suis traîné comme j'ai pu au premier poste de secours, d'où on m'a envoyé à l'ambulance. J'y suis arrivé vers 1 heure. Sur-le-champ on m'a radiographié et opéré. L'éclat, après un petit trajet dans le corps, était presque revenu à fleur de peau : il n'a pas été difficile à extraire. Et maintenant, j'attends philosophiquement que la plaie se referme, ce qui ne tardera guère. Je me tiens couché et ne ressens aucun mal, mais ne puis presque pas bouger.

F. LAPOUS.

Quintin, 17 Novembre 1917. — Je vous remercie de m'envoyer toujours régulièrement le cher *Bulletin*, quoique vraiment je ne m'en trouve pas digne, moi qui vous laisse si longtemps sans donner signe de vie.

Dame, je n'ai rien de glorieux à vous narrer, moi, et quand tous les amis vous écrivent « du front » « aux armées » je ne puis vous écrire que « de mon lit » « à l'hôpital » toujours, et jusques à quand ?...

Mon état ne peut comporter de rapides améliorations, c'est évident, mais tout de même, si je guérissais plus vite je n'en serais pas fâché. Ce sera pour plus tard ; je n'ai, sans doute, pas encore mérité ce bonheur, et ma foi ! j'attends sans trop d'impatience, car tout est pour le mieux, puisque c'est la volonté du bon Dieu.

Mes poumons se retapent très lentement, si lentement que je crois qu'ils n'en finiront jamais de se réparer.

Cependant, il y a un mieux appréciable, ce qui me donne un peu de courage pour supporter les longs jours encore plus monotones à l'hôpital qu'au collège.

Je me recommande toujours à vos prières, et à celles des congréganistes, c'est le meilleur des remèdes même au physique.

Je vous demande pardon de mon long silence, mais je n'ose pas trop vous promettre de n'y pas retomber.

J. CORBIN.

## PLACES DE COMPOSITIONS

**Philosophie.** — *Histoire naturelle* : 1<sup>er</sup>, T. Keraudren ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Coadou ; — *Physique* : 1<sup>er</sup>, T. Keraudren ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Coadou ; — *Chimie* : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, T. Keraudren.

**Rhétorique.** — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, F. Mévellec ; 2<sup>e</sup>, J. Le Gall ; — *Dissertation* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, L. Le Menn ; — *Anglais* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer.

**Seconde.** — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, L. Jaouen ; 2<sup>e</sup>, L. Le Pape ; 3<sup>e</sup>, P. Guilloux ; — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, S. Durand ; 2<sup>es</sup>, A. Bossard, M. Hervé, F. Philippe ; — *Dissertation* : 1<sup>er</sup>, A. Le Brazidec ; 2<sup>e</sup>, L. Le Pape ; 3<sup>e</sup>, R. Villard ; — *Anglais* : 1<sup>er</sup>, J. Le Guen ; 2<sup>e</sup>, Y. Pérennès ; 3<sup>e</sup>, A. Bossard.

**Troisième.** — *Orthographe* : 1<sup>ers</sup>, J. Cariou, A. Brélivet, C. Parcheminou ; — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, N. Vézier ; 2<sup>e</sup>, C. Parcheminou ; — *Vers latins* : 1<sup>er</sup>, F. Merceur ; 2<sup>e</sup>, J. Cariou.

**Quatrième.** — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, F. Guédès ; 2<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 3<sup>es</sup>, L. Le Béchennec, M. Jan, P. Hétet ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, F. Guédès ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 4<sup>e</sup>, J. Moreau ; — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, J. Douguet ; 2<sup>e</sup>, E. Queinnec ; 3<sup>e</sup>, J. Heydon ; 4<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, J. Piriou ; 2<sup>e</sup>, J. Mahé ; 3<sup>e</sup>, C. Leburgue ; 4<sup>e</sup>, P. Hétet.

**Cinquième.** — *Narration* : 1<sup>er</sup>, R. Péron ; 2<sup>e</sup>, J. Jullien ; 3<sup>e</sup>, G. Boussard ; 4<sup>e</sup>, F. Fraval ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, R. Péron ; 3<sup>e</sup>, J. Jullien ; 4<sup>e</sup>, G. Boussard ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, A. Minou ; 3<sup>e</sup>, J. Jullien ; 4<sup>e</sup>, J. Le Breton ; — *Grec* : 1<sup>er</sup>, J. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, J. Le Breton ; 4<sup>e</sup>, G. Hémond.

**Sixième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J. Louarn ; 2<sup>e</sup>, P. Trelleu ; 3<sup>e</sup>, H. Coathalem ; 4<sup>e</sup>, J. Kermorvant ; 5<sup>e</sup>, J. Le Doaré ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, P. Orvoën ; 2<sup>e</sup>, Y. Crenn ; 3<sup>e</sup>, Y. Prigent ; 4<sup>e</sup>, J. Louarn ; 5<sup>e</sup>, L. Henry ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, P. Belbéoc'h ; 2<sup>e</sup>, N. Guével ; 3<sup>e</sup>, J. Guyader ; 4<sup>e</sup>, A. Gargadennec ; 5<sup>e</sup>, P. Colin ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, J. Kermorvant ; 2<sup>e</sup>, O. Emily ; 3<sup>e</sup>, P. Coadou ; 4<sup>e</sup>, H. Coathalem ; 5<sup>e</sup>, J. Colin.

**Septième.** — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, P. Le Bars ; 2<sup>e</sup>, J. Hémond ; 3<sup>e</sup>, A. Pivert ; — *Ecriture* : 1<sup>er</sup>, P. Le Bars ; 2<sup>e</sup>, Y. Daniel ; 3<sup>e</sup>, M. Bosser ; — *Catéchisme* : 1<sup>er</sup>, Y. Daniel ; 2<sup>e</sup>, P. Le Bars ; 3<sup>e</sup>, F. Quintin ; — *Rédaction* : 1<sup>er</sup>, Y. Daniel ; 2<sup>e</sup>, J. Le Séac'h ; 3<sup>e</sup>, A. Pivert.

**Huitième.** — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, R. Pernez ; 2<sup>e</sup>, J. Le Pemp ; — *Ecriture* : 1<sup>er</sup>, P. Kernéis ; 2<sup>e</sup>, J. Le Pemp ; — *Catéchisme* : 1<sup>er</sup>, J. Le Pemp ; 2<sup>e</sup>, P. Morvan ; — *Rédaction* : 1<sup>er</sup>, P. Morvan ; 2<sup>e</sup>, J. Cariou.

**Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.**

- Bosson E., 2<sup>e</sup> Chasseurs à cheval, 11<sup>e</sup> escadron, 1<sup>er</sup> peloton, Tours ;
  - Calvez H., bureau militaire, hôpital maritime, Brest ;
  - Chavet E., hôpital 30, Saint-Yves, Quimper ;
  - Cloarec C., Sergent au 66<sup>e</sup> B. T. S., 2<sup>e</sup> Cie, camp de Caïs, Fréjus (Var) ;
  - Cochard J., 5<sup>e</sup> R. A. P., 102<sup>e</sup> batterie, 15<sup>e</sup> pièce, Avranches (Manche) ;
  - Cornec C.-J., au 407<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 163 ;
  - D'Hervé J.-L., au 303<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> Cie, C. I. D., secteur 156 ;
  - Donnart H., au 410<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> C. M., secteur 163 ;
  - Eliès F., au 411<sup>e</sup>, signaleur au 3<sup>e</sup> bataillon, secteur 174 ;
  - Fapennec E., au 19<sup>e</sup>, détaché au fort de l'Est, Saint-Denis (Seine) ;
  - Gonidec H., au 344<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> Cie, secteur 136 ;
  - Kerboul P., aspirant au 124<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> Cie, peloton d'élite du 3<sup>e</sup> bataillon, secteur 38 ;
  - Kerdoncuff J., au 2<sup>e</sup> Zouaves, formation d'Ouest, 41<sup>e</sup> groupe, à Sathonay (Ain) ;
  - Keromnès H., comptabilité du G. P. A. 5, G. R., secteur 50 ;
  - Laot J., au 28<sup>e</sup> d'Artillerie, hôpital 7, salle 11, Vannes ;
  - Lapous F., en traitement à l'ambulance 1/96, secteur 7 ;
  - Le Bot J.-M., au 251<sup>e</sup>, R. A. C., hôpital temporaire n° 15, 2<sup>e</sup> Div., salle n° 1.
- Beauvais ;
- Le Bot R., 19<sup>e</sup> d'Inf., détaché au fort de l'Est, Saint-Denis (Seine) ;
  - Le Corre J., au 12<sup>e</sup> Colonial, 9<sup>e</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> Cie, secteur 187 ;
  - Le Gall Jos., au 283<sup>e</sup> R. T., 6<sup>e</sup> Cie, secteur 218 ;
  - Le Louet A., caporal infirmier, caserne Ruby, Châteauroux ;
  - Le Niger F., au 142<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, secteur 202 ;
  - Léran H., au 116<sup>e</sup>, C. H. R., Téléph., secteur 221 ;
  - Le Ster F., secrétaire au Ministère du Blocus, 120<sup>bis</sup>, boulevard Montparnasse, Paris ;
  - Le Toux Y., au 299<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> Cie, secteur 195 ;
  - Lozac'hmeur A., au 132<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> Cie, secteur 183 ;
  - Méar G., au 118<sup>e</sup>, en subsistance au 35<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> bataillon, 26<sup>e</sup> Cie, bureau 104, Paris VII<sup>e</sup> ;
  - Mérour P., Field Hôpital 104, 26<sup>th</sup> division, A. E. F., France ;
  - Néildé P., au 344<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> Cie, secteur 136 ;
  - Nicolas P., au 14<sup>e</sup> Rég. d'Inf., hôpital maritime, salle 9, Brest ;
  - Nicolas Y., au 116<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 221 ;
  - Plassard H., sergent au 248<sup>e</sup>, hôpital temporaire n° 16, Marnay (H<sup>te</sup>-Saône) ;
  - Pouliquen G., D. E. 4, secteur 510 ;
  - Prigent Y., ambulance 2/64, secteur 215 ;
  - Quinquis F., aspirant, détachement C. I. D., 24<sup>e</sup> Cie, secteur 217 ;
  - Riou F., au 33<sup>e</sup>, 35<sup>e</sup> Cie, secteur 188 ;
  - Tanneau J.-L., brancardier au 65<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> bataillon, secteur 65.

Extrait de la *Semaine religieuse* de Quimper.

# Mort au Champ d'honneur d'un Petit Séminariste

MARC DORVAL, de Kerfeunteun.

De la Première 1913-1914, c'est le troisième qui meurt à la guerre. Marc Dorval avait brillamment passé ses examens du baccalauréat, avec la mention *Assez Bien*. Ardent et généreux, ne cherchant qu'à se donner et à se dépenser, il ne voulut pas demeurer chez lui, alors que tant d'autres se battaient pour la Patrie. Agé seulement de 18 ans, il s'engagea, dès le mois d'août, dans un régiment du Midi, et bientôt partit pour le front. Il ne nous a jamais dit ce qu'il souffrit durant l'hiver ; il nous écrivait que souffrir n'était rien, et qu'il offrait volontiers ses souffrances au bon Dieu pour que la France obtint la victoire.

Après quelques jours passés à l'hôpital et dans sa famille, il demanda, à son retour dans le Midi, à faire partie d'un bataillon alpin : « J'appartiens désormais, nous écrivait-il, aux « diables bleus » (c'est le nom des chasseurs alpins). Sur quel point du front serons-nous dirigés ? Je l'ignore. C'est sûrement le plus dangereux, car c'est là le poste des chasseurs... Je ferai la volonté du bon Dieu. C'est le but que je veux poursuivre avec plus d'ardeur que jamais, car qui sait ce qu'un avenir prochain me réserve ? Je me résigne d'avance avec soumission et courage à la volonté de Dieu. C'est en lui que j'espère, et le plaisir de faire ce qu'il veut saura me faire supporter, j'espère, toutes les souffrances. »

Il partit pour l'Alsace, qu'il rêvait de voir depuis longtemps,

« la plus belle des contrées, encore plus belle, lorsque nous l'aurons délivrée ». — « Je rentre dans la fournaise : à pareil moment, rien ne pouvait me faire plus de plaisir que de me sentir soutenu par les prières de mes bien aimés maîtres et de mes amis de Saint-Vincent. Que de fois je me transporte au milieu de vous ! Tous les matins, je me vois descendre du dortoir Sainte-Marie, et aller sonner ma cloche pour appeler mes condisciples à la chapelle. J'assiste à la messe ; je vois, en longues files, au milieu desquelles je me trouvais, la plupart de mes camarades se dirigeant vers la Table Sainte. Oh ! la messe et la communion à Saint-Vincent, quel est l'élève qui ne les revit en pensée, aujourd'hui que nous sommes dispersés ? »

Le 4 Août, au Schratzmeenele, il fut frappé mortellement d'un éclat d'obus. Il vécut jusqu'au lendemain matin, mais sans reprendre connaissance : nous savons, nous qui l'avons fréquenté et qui avons, pendant cette année, reçu plusieurs lettres de lui, que le bon Dieu l'aura trouvé prêt et l'aura aussitôt reçu dans son Ciel. Voici la lettre, si simple et si touchante, que M. l'Aumônier, « qui aimait Marc comme un enfant », adressait à ses parents, le 6 Août :

« Je vous écris, le cœur brisé ; mais j'accomplis un devoir sacré que m'a imposé votre cher petit Marc. Le pauvre enfant a été frappé mortellement par un éclat d'obus au crâne, le 4 Août, vers 5 heures du soir, dans la tranchée de première ligne du Schratzmeenele. Quand les brancardiers l'ont descendu au poste de refuge, en arrière de la troisième ligne, le pauvre Marc était dans le coma. J'ai pu lui donner l'absolution, l'extrême-onction et l'indulgence plénière. Il s'est éteint doucement sans reprendre connaissance... Je joins à ma lettre une lettre que j'ai décachetée pour en vérifier le contenu. Vous y verrez les vrais sentiments profondément chrétiens de Marc.

« Dans notre cantonnement de Rootvitch il s'est confessé, il a communiqué en me servant la messe, et j'ai pu constater sa joie profonde d'être tout entier entre les mains de Dieu. Sa lettre vous dira mieux que moi les sentiments intimes qu'il m'a longuement confiés au cours de nos nombreuses conversations.

« Votre enfant a été inhumé, ce matin, à côté de ses camarades sur les flancs même du Schratzmeenele. Une croix à son nom sera placée par mes soins sur sa tombe.

« Votre cher petit Marc a rempli chrétiennement son devoir de

français. Soyez fiers de lui dans votre douleur. Avec vous, je prie pour lui, et déjà je le prie de vous consoler, de nous garder, car j'ai la conviction que sa belle âme est auprès de Dieu. »

Je veux reproduire tout entière la lettre que signale M. l'Aumônier : elle est si belle, si élevée, si émouvante :

« Après m'être confessé des fautes de ma vie le 19 Juillet au soir, et vous avoir reçu dans mon cœur par la communion le 20 Juillet au matin, Seigneur, permettez-moi, malgré mon indignité et en considération des mérites de votre Divin Fils, de me confier à vous. Veillez sur moi dans la lutte qui commence et préservez-moi de tout mal. Mais que votre sainte volonté soit faite avant tout ! Si vous voulez que je retourne sain et sauf, soyez béni ; si vous voulez que je souffre, soyez mille fois béni ; si vous voulez de ma vie, soyez encore béni, elle est à vous, je vous la rends.

« Pour vous, mes chers parents, dont la seule pensée fut de m'élever chrétiennement et qui n'avez dans ce but ménagé ni vos peines ni vos exemples, ô mon père et ma mère, comment vous témoigner ma reconnaissance ? Ah ! nulle parole n'y suffirait certes, mais la pensée que vos efforts n'auront pas été vains et que votre enfant est mort dans les sentiments que vous vouliez lui inspirer saura, j'espère, adoucir votre douleur, si vous veniez à me perdre, et deviendra votre récompense.

« Chers frères et chères sœurs (il cite les noms de ses dix frères et sœurs), gardez dans votre mémoire le souvenir de votre frère, gardez-le longtemps, et parfois dites une petite prière pour celui qui est mort bien loin de vous et qui vous aime. Aimez et respectez votre père et votre mère, entourez-les de soins, vous ne ferez jamais assez pour eux qui ont tant fait pour vous.

« Avant de terminer, qu'il me soit permis aussi de consacrer un souvenir au Petit Séminaire Saint-Vincent, auquel je n'ai cessé d'appartenir de cœur et de pensée, quoique bien loin. C'est dans cette sainte maison que j'ai passé les meilleures années de ma vie, au milieu des meilleurs des maîtres et des meilleurs des condisciples. A ceux qui me connurent et qui furent mes amis, je demande une prière, et, s'ils ont le bonheur d'aller jusqu'à la prêtrise, un souvenir à l'autel auquel j'aspirais avec eux.

« *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

« Marc DORVAL.

*M. D. V. F.*



5 Janvier 1918.

Si je ne puis reposer au cimetière, à côté des miens, qu'une plaque me rappelle à leur mémoire, portant ces mots :

« Marc Dorval, né le 18 Mars 1896, au Guerloc'h, petit séminariste, Engagé volontaire pour la guerre 1914-1915, tué à ..... le ..... âgé de 19 ans. »

Voilà dans quels sentiments admirables notre cher Marc est mort. Que ce soit une consolation pour son père, sa mère, ses frères et sœurs : du haut du Ciel il continue à les aimer comme il les aimait sur la terre. Qu'ils sachent aussi que les maîtres et disciples de Saint-Vincent, qui affectionnaient leur Marc, souffrent et prient avec eux. Le bon Dieu, qu'ils en soient certains, leur tiendra compte de leurs peines, de leur sacrifice et de leur résignation.



Mes chers Amis,

Le Supérieur, les Professeurs et les Elèves de « Saint-Vincent » vous adressent leurs meilleurs souhaits de Bonne Année. Ces souhaits, ils les tirent du plus profond de leur cœur et ils y joignent l'assurance de tout leur dévouement et de toute leur affection.

Ils continueront à se souvenir de vous et à prier pour vous comme ils l'ont fait jusqu'ici. Plaise à l'Enfant-Dieu, par l'intercession de sa sainte Mère à qui nous confions nos vœux, de vous accorder bonne santé, bon courage, force et résignation dans vos peines et vos tribulations, en attendant le jour — que nous nous obstinons à croire prochain — de la victoire et de la paix.

Citations et Promotions.

Eugène Marec, sergent de renseignement au 3<sup>e</sup> bat. du 71<sup>e</sup> : « Sous-officier intelligent et brave. A secondé utilement le commandement pendant les journées du 18 au 21 Septembre 1917, en parcourant fréquemment les lignes pour recueillir des renseignements et assurer la liaison. » — (Ordre de la Division.) — 3<sup>e</sup> citation.

Jean-Louis D'Hervé : « Excellent fusilier-mitrailleur, très brave au feu, a été blessé à l'attaque du 20 Août. » — (Ordre du Régiment.)

Jean-Louis Tanneau : « Brancardier très courageux. S'est fait remarquer par son dévouement dans la relève des blessés, le 18 et le 19 Juillet 1917. » — 2<sup>e</sup> citation.

Yves Le Pennec, au 8<sup>e</sup> zouaves : « S'est fait remarquer par son beau courage et un entrain exceptionnel, au cours de l'attaque du 20 Août, contribuant par son exemple à entraîner ses camarades. »

Jean Le Dœuff et Jean Le Dréau (infanterie, Ecole de Saint-Cyr) ; Jean Le Moal (artillerie, Ecole de Fontainebleau) ont été promus aspirants.

La Messe du Souvenir.

La Messe du Souvenir sera dite le lundi 28 Janvier. Si les soldats du front de France s'étonnent qu'elle soit reportée si loin dans le mois, qu'ils sachent que c'est pour satisfaire leurs amis de Salonique, d'Egypte et de Palestine. « Remarquez, je vous prie, nous écrit M. Pouliquen, la date à laquelle j'ai reçu le Bulletin. A moins que vous ne vouliez nous exclure du rendez-vous, il faudra fixer la messe à plus tard. Pitié pour les pauvres poilus de l'A. O. ! eux aussi se feront une joie de prier avec vous plus particulièrement ce jour-là pour les morts et les combattants de l'avant et de l'arrière. »

Il y aurait un moyen d'accorder l'Occident et l'Orient : ce serait de dire deux messes par mois. C'était le désir de M. L'Hostis. Nous sommes heureux de lui annoncer que seules les cotisations qui nous sont déjà parvenues (et je ne compte pas celles de nos élèves) assurent la célébration des deux messes par mois durant toute l'année 1918. Cela fera deux « journées » au lieu d'une, deux journées de piété plus ardente, de travail plus intense, de mortification plus volontaire et plus joyeuse. Cela vaudra pour nos morts, cela vaudra pour nous-

mêmes, et cela vaudra aussi pour la France.... Allons-y donc pour deux messes par mois.

Nous fixons la première messe de *Février* au *samedi 2*, jour de la fête de la Purification. Que la Bonne Vierge veuille bien recueillir nos intentions et nos prières, et les faire agréer à son divin Fils...

Une fois de plus, nous nous excusons de ne répondre à vos lettres — de plus en plus nombreuses chaque mois —, que par l'envoi du *Bulletin*. Nous devrions peut-être, pour stimuler les indolents et les timides, dresser tous les mois le tableau des correspondants fidèles. Attendons. Mais au moins il « est vraiment digne et juste » que nous nommions, pour leur dire merci, ceux d'entre vous qui nous ont fait parvenir, sous une forme ou sous une autre, leur cotisation pour la Messe du Souvenir : M. L'Hostis, M. Abgrall, doyen du Chapitre, M<sup>me</sup> Salaün, de Bohars, M. Bossus, M. Foll, M. Thiec, Joseph Le Gall, F. Riou, M. Nénez, J. Guilcher, P. Le Grannec, J.-L. Toulemont, C. Pelliet, F. Briez, J. Corbin, Y. Scao, M. Le Garrec, F. Corre, Aug. Séité, J. Brenniel, les trois frères Tirilly, F. Quinquis, J. Le Corre, F. Galès, F. Frabolot, J. Lamballe, C. Larnicol, J. Le Dœuff, M. Pape, Maurice Le Meur, Noël Hamon, P. Kerboul, J.-M. Le Bot.

### La Visite de Monseigneur l'Evêque au Petit Séminaire.

Nous sommes encore sous le charme de la délicieuse après-midi que nous venons de passer. Après une petite heure de classe que les professeurs se sont appliqués à faire aussi courte et aussi agréable que possible, nous nous sommes réunis à 3 heures, dans la salle des fêtes, magnifiquement ornée, pour offrir nos souhaits de bonne année à notre vénéré et bien-aimé Evêque. Quand Monseigneur eut pris place sur la scène, avec M. le Supérieur à sa droite, et M. Donnart à sa gauche, la chorale a chanté — à la perfection; cela va sans dire — le cantique breton si charmant, harmonisé par M. Mayet : *Mari, hor mam garantezus*. M. le Supérieur a proclamé les résultats de l'examen trimestriel; à la satisfaction de tous, les *Très Bien* et les *Bien* revenaient plus souvent que les *Faible* et les *Passable*.

J.-M. Coadou, élève de Philosophie, s'est alors présenté devant Monseigneur, et en notre nom à tous lui a exprimé nos vœux et souhaits de bonne année.

« MONSEIGNEUR,

» A la veille de partir pour les vacances, il nous est bien doux d'offrir à Votre Grandeur nos meilleurs souhaits de bonne année et de vous exprimer les sentiments de profonde vénération et de respectueuse affection dont nous sommes animés pour notre Evêque, pour le premier pasteur de notre diocèse.

» L'an dernier, Monseigneur, vous nous exprimiez, à pareil jour, le regret de ne pas avoir encore reçu la réponse de Notre Saint-Père le Pape à l'adresse des élèves du Petit Séminaire. Elle arriva peu de temps après, et, lorsque, à la rentrée, nous avons eu le bonheur d'en prendre connaissance, elle nous a remplis de fierté et de joie. Oui, nous étions fiers et heureux que le Souverain Pontife, celui qui a la charge de diriger l'Eglise universelle, eût songé aux élèves du Petit Séminaire de Quimper, et daigné leur adresser ses plus paternelles bénédictions.

» Mais aussi, Monseigneur, nous ne saurions oublier les leçons et les encouragements que renfermait la réponse du Pape et nous y trouvons un programme de vie auquel nous nous efforcerons de rester courageusement fidèles.

« Toujours préoccupés de votre vocation sainte, nous disait le Pape, faites-vous à la vertu dès vos plus jeunes années, vous travaillerez de toutes vos forces à remplir dignement un jour le ministère sacerdotal. »

» Voilà qui nous indique, en quelques lignes d'une clarté lumineuse, à quoi doivent tendre chaque jour les efforts de petits séminaristes vraiment conscients de leurs obligations. Nous devons développer en nos âmes la vertu, nous débarrasser de nos défauts, mener une vie de sainteté et de pénitence, en songeant à l'avenir. L'avenir c'est le ministère sacerdotal. Cet avenir, nous le préparons maintenant, et il sera d'autant plus beau, plus riche, plus fécond que nous aurons dépensé plus de générosité dans nos jeunes années au service de Dieu.

» Nous sentons, Monseigneur, que, dans les circonstances actuelles, les obli-

gations des petits séminaristes sont plus pressantes qu'elles n'ont jamais été. La guerre se prolonge au delà de toutes les prévisions. La jeunesse de France est fauchée; les séminaristes, les prêtres tombent nombreux et votre cœur d'Evêque a déjà été bien souvent déchiré par la nouvelle de la mort de vos jeunes prêtres et séminaristes, espoir du diocèse.

» Sans doute leur sacrifice fut héroïque et sublime. Ils sont morts en offrant à Dieu leur jeunesse et leur idéal, pour que la France vive, et avec la conviction que « ce sont des berceaux que les tombeaux de gloire, que c'est par les grands » morts que vivent les vivants ».

» Mais il faudra qu'ils soient remplacés, et qu'il ne manque pas de soldats dans l'armée du Christ. Voilà pourquoi nous devons cultiver avec le plus grand soin notre vocation; voilà pourquoi nous devons nous appliquer, nous devons nous mortifier, afin de rendre plus tard à notre Evêque tous les services qu'il attendra de nous pour le bien des âmes dans le diocèse.

» C'était le vœu du Pape et c'est le vôtre, Monseigneur, que nous soyons un jour à la hauteur de notre tâche, au milieu des difficultés sans cesse croissantes, et que, par nos actes et nos paroles, nous sachions ranimer et affermir dans les âmes la foi qui chancelle.

» Pour devenir ces ouvriers que vous souhaitez, nous vous promettons, Monseigneur, d'aimer le travail, d'aimer le sacrifice, d'être pieux, obéissants, dociles à accepter la direction de nos maîtres, et d'offrir notre travail, nos prières et nos sacrifices pour le diocèse, pour l'Eglise et pour la France.

» Mais afin que nos volontés ne viennent point à défaillir, nous vous prions, Monseigneur, de nous bénir et d'étendre votre bénédiction à tout « Saint-Vincent », aux élèves pour qu'ils accomplissent toujours mieux leur humble tâche quotidienne, aux maîtres pour qu'ils voient leurs efforts couronnés de succès, et aussi aux absents, à ceux qui sont sur les champs de bataille, afin que Dieu les garde et les ramène bientôt sains et saufs, triomphants et couverts des lauriers de la victoire. »

Monseigneur félicite J.-M. Coadou de son « compliment » si bien composé et si bien dit, et l'embrasse affectueusement en disant : « En embrassant votre condisciple je vous embrasse tous ». Puis avec le laisser-aller d'un père heureux de se trouver au milieu de ses enfants, après nous avoir dit combien il était heureux de voir que la lettre de Notre Saint Père le Pape restait lettre vivante à « Saint-Vincent », il a rappelé la phrase rapportée dans le compliment : « Toujours préoccupés de votre vocation sainte, mes chers enfants, vous travaillerez de toutes vos forces à remplir dignement un jour le ministère sacerdotal », et nous en a fait un commentaire très intéressant, très pratique et tout simple. La sainteté! c'est ce qu'il faut mettre avant tout; sans elle, le reste ne vaut rien ou presque rien : c'est plus précieux que toutes les sciences et tous les talents du monde... C'est ce que doivent estimer et rechercher par-dessus tout les petits séminaristes. Or, la condition première de la sainteté, c'est une conscience droite. Ce qui manque aujourd'hui le plus en France, partout, c'est la conscience... il faudra, après la guerre, relever la France de ses ruines. On proposera divers systèmes. Rien ne pourra remplacer la conscience, qui donne à chacun le sentiment clair et juste de ses droits et de ses devoirs. Qu'on donne à la France une conscience éclairée par la Foi catholique : la France alors se dégagera des ténèbres et des ombres mortelles où elle se débat et reprendra le chemin de sa vocation où elle trouvera la lumière, la paix et le bonheur. Pour vous, ici, travaillez à développer en vous chaque jour cette conscience catholique... Vous n'y pourrez pas réussir par vous-mêmes : il vous faut le concours de vos maîtres. Ayez au plus haut point l'esprit de docilité envers vos maîtres; laissez-vous diriger par eux, ils ont des grâces d'état pour cela, ils vous aiment comme « les fils de leur âme »... Un jour, vous saurez qu'il est plus difficile et plus pénible de commander que d'obéir. Obéissez toujours. En obéissant à vos maîtres, qui vous parlent au nom de Dieu, vous ne risquez jamais de vous égarer et de vous perdre. L'obéissance vous est plus nécessaire à vous encore, parce que seule elle peut sauvegarder vos vocations. Cultivez avec soin votre vocation. Ouvrez-vous avec confiance et simplicité à vos directeurs de conscience. Soyez humbles. Défiez-vous de l'orgueil : l'orgueil est l'écueil contre lequel vont se briser les vocations...

Vous allez en vacances. Soyez fidèles à vos habitudes de piété. Allez à la messe, allez à la communion : c'est nécessaire. Tous ceux qui habitent à proximité de l'église assisteront à la messe chaque matin. Les autres tâcheront de

venir dans la journée faire une visite au Saint-Sacrament... Restez unis pendant vos vacances, et le meilleur moment pour vous réunir c'est la messe ! Allez à la messe, et pensez les uns aux autres ; pensez aux prêtres et aux soldats sur les divers champs de bataille ; pensez à vos parents, à vos amis, à vos maîtres qui sont en captivité sur la terre étrangère ; pensez surtout à votre prisonnier de Minden, M. Kerhervé, dont un prêtre, qui fut son compagnon de captivité, m'écrivait tout récemment qu'il s'emploie là-bas avec un dévouement admirable à relever et à soutenir le moral des pauvres prisonniers ; pensez à vos morts, à ceux qui sont morts pour que vous viviez... La messe ! si l'on savait bien ce qu'est la messe ! La messe ! mais il y a là le moyen de sauver la France ! (Et Monseigneur nous raconte la gracieuse et touchante légende de la messe de saint Gilles.) La France, hélas ! ni n'avoue ni ne regrette son péché. Il faut donc demander pardon pour elle au bon Dieu... Elle reviendra un jour à Dieu ; il faudra que chacun de vous ait sa part dans l'œuvre de la conversion de votre patrie...

Mais les vacances peuvent être bonnes et... longues en même temps. C'est l'avis de Monseigneur, c'était aussi le nôtre. Restait à connaître celui de M. le Supérieur. Monseigneur lui dit quelques mots à voix basse. Nous attendons avec anxiété, encore que nous n'ayons pas grand doute sur le résultat de la conversation. Nous avons été pour le moins aussi sages et aussi laborieux que l'année dernière : tout le monde est content de nous, nous sommes contents de nous-mêmes. Pourquoi nous punirait-on ? On ne punit que les méchants. C'est bien l'avis de Monseigneur, et nous avons la grande joie de l'entendre proclamer que les vacances dureront cette année, comme l'année dernière, une grosse quinzaine, du samedi 22 Décembre au lundi 7 Janvier... Nous n'attendions pas plus : aussi les applaudissements éclatent vigoureux et nourris... Je mets cependant une condition, reprend Monseigneur, c'est que pendant ces quinze jours, vous fassiez « la chasse aux loups », non pas aux loups dont il est question dans le morceau que vous allez exécuter, mais au Loup qui rôde sans cesse autour des petits enfants et aussi des grands enfants, pour essayer de leur enlever la joie et la paix de l'âme...

Nous promettons de grand cœur.

Nous suivons avec le plus grand intérêt « la Chasse aux Loups » boches, chantée à quatre voix par la chorale. Nous nous mettons à genoux pour recevoir la bénédiction de Monseigneur. Monseigneur a béni toute la famille de « Saint-Vincent », les absents comme les présents. Dieu veuille que, l'année prochaine, il ait la joie de « trouver tout le monde à la maison » !

J. B.

### Nouvelles de partout.

21 Décembre 1917. — Décidément, je suis toujours le même paresseux : j'ai honte d'avoir tant tardé à vous écrire. Il est vrai, tous ces temps je n'avais guère le cœur à écrire : un peu de « cafard » et beaucoup d'ennuis de la part des Boches.

L'on vous parlera quelquefois de secteur calme, de secteur « pépère », secteur de repos. Tous ces qualificatifs avaient été donnés au nôtre lorsque nous l'avons pris : il faut s'en méfier, et nous avons vu s'en aller une à une nos illusions sur les charmes de ce bon secteur. Je vous ai parlé des coups de main assez fréquents d'un côté comme de l'autre : cela met déjà beaucoup d'animation dans un secteur. Ajoutez-y la menace d'offensive à la suite de l'attaque anglaise sur Cambrai, et cela coïncidant avec l'armistice du front russe. Nous avons vu en quelques jours les Boches devenir plus hargneux, exécuter sans discontinuer un tir violent et précis de contre-préparation, le tout agrémenté de petites attaques dans le but de nous faire des prisonniers et connaître nos intentions. Si encore notre secteur avait été organisé ! mais il est en pleine voie d'organisation.

Travailler dans de telles conditions est toute une affaire, un problème assez complexe : donner le plus de rendement possible en évitant les pertes. Grâce à Dieu, l'effort accompli est très grand, et les pertes insignifiantes. Je ne compte à ma compagnie, depuis le mois d'octobre, que un tué et deux blessés, quelques intoxications légères par obus asphyxiants. Ce n'est rien assurément ; mais la fatigue est extrême.

Voilà toute la difficulté pour nous : on tient volontiers un secteur mouvementé un mois, deux mois ; mais nous y sommes depuis quatre mois sans un moment de repos. Le repos nous a été promis bien des fois, nous l'attendons toujours.

Heureusement, nous avons affaire à des soldats d'un moral merveilleux ; ils

travaillent, dans des conditions extrêmement pénibles, et lorsque le Boche vient, il trouve à qui parler. Dernièrement, nous avons subi un de ces coups de main, le plus soigné dont les Boches nous aient jusqu'ici gratifiés. Tirs de destruction dans la journée ; la nuit, deux heures avant le coup de main, bombardement violent de nos batteries par obus toxiques, et ce bombardement à peine fini, le coup de main avec son accompagnement habituel de tir d'engagement, marmiblessés, et pas un prisonnier. Nos artilleurs, que les Boches croyaient sans doute avoir neutralisés, leur ont servi à temps un barrage soigné. Après l'affaire, nous avons retrouvé dans nos tranchées un casque boche, un fusil, des sacs de grenades, des pistolets ; en un point, des bandes de pansement déroulées, et à côté des taches de sang ; preuve que cela n'avait pas marché tout seul.

Impossible de s'occuper de l'âme des soldats. Quand nous sommes en réserve, travail du matin au soir. C'est à peine si je puis dire la messe six jours sur dix-huit.

Combien j'applaudis à l'idée de la « Messe du Souvenir », et quelle source de grâces pour la famille de « Saint-Vincent » ! Je suis plus confiant que jamais dans l'avenir.

Dans quelques jours, la belle fête de Noël ! Je serai en première ligne, et il me sera impossible même de dire la messe. C'est pénible, mais l'Enfant-Jésus me revaudra cette privation, je l'espère.

J. PAPE.

8 Décembre 1917. — Le cher « petit agent de liaison » m'arrive à l'instant tout parfumé de la bonne odeur de « Saint-Vincent » et du zèle du cher ami Athanase. Puisse-t-il apporter à tous nos amis mobilisés la même joie que je viens de ressentir à la lecture de ses huit modestes pages. Les premiers mots m'ont fort agréablement surpris. Cette « Messe du Souvenir », dont j'ignorais jusqu'à ce moment la fondation, annoncée sans doute dans le précédent *Bulletin* qui ne m'est pas encore parvenu, sera pour notre Institution, une source de bénédictions. Le même jour et à la même heure, le « Tout Saint-Vincent », amis, bienfaiteurs, anciens élèves, dont l'essaim immense dispersé aux quatre vents du ciel par la guerre, peine et lutte pour réaliser la belle devise de leur collège : « Par la Croix et la souffrance... à la gloire ! » ; ceux qui, trop jeunes encore, sont restés dans la ruche et s'y préparent sous le regard du Bon Dieu, pour les futurs labours de l'apostolat ; en un mot, l'âme et le corps de « Saint-Vincent » se sentiront plus intimement unis encore dans le Christ qui, sur l'autel, associant leurs souffrances et leurs supplications aux siennes, touchera le cœur de Dieu et attirera les plus précieuses faveurs sur nos martyrs et sur notre Patrie. La journée du Souvenir complètera, de façon très heureuse et bien surnaturelle, la « Messe du Souvenir », et constituera une sorte de petite « revue du mois » pour « Saint-Vincent » ; pourquoi le sujet d'oraison lu aux élèves le matin de ce grand jour ne traiterait-il pas de cet exercice de piété très fructueux et très en honneur au Grand Séminaire ? Ci-joint, mon offrande pour la « Messe du Souvenir », et à lundi donc notre union spéciale de prières.

En ce jour de l'Immaculée Conception, je me transporte par la pensée et le cœur au milieu de vous tous, de ces chers enfants de « Saint-Vincent » tout à la joie de fêter leur bonne Mère du Ciel. Les ferventes prières dont le parfum très agréable à Marie monte aujourd'hui vers Dieu contribueront à nous procurer la seule aide efficace dans le formidable choc qui bientôt décidera de l'issue de la guerre.

CH. LE GARREC.

14 Décembre 1917. — Figurez-vous que, depuis samedi 8, je ne suis plus l'aumônier du 118<sup>e</sup>. Une récente décision ministérielle a supprimé les aumôniers de régiment et exigé que tous les aumôniers résidassent dans les groupes des brancardiers de Corps ou de Division. Donc, lundi (journée du Souvenir), j'ai dû quitter le 118<sup>e</sup>, la mort dans l'âme, et rentrer au G. B. D., où M. Bossus m'a offert l'hospitalité de sa chambre.

Par application de la décision ministérielle, nous serons trois aumôniers au G. B. D. 22 (l'aumônier du 62<sup>e</sup> et nous deux), plus un pasteur protestant qui vient d'y être nommé. Le médecin divisionnaire a délimité le ministère de chacun de nous : M. Bossus s'occupera du 19<sup>e</sup>, du G. B. D. et des deux ambulances. J'ai reçu en partage le 118<sup>e</sup> et les compagnies du Génie. Mais si l'on nous oblige à la résidence au G. B. D., notre ministère sera purement illusoire.

Un triste accident est venu, deux heures après mon départ du 118<sup>e</sup>, démon-

trer que ma présence effective est nécessaire pour assurer comme il convient les secours de mon ministère aux chers poilus du régiment. Deux braves Bretons, un adjudant et un soldat ont été mortellement blessés dans un exercice de lancement de grenades. On a dépêché un cycliste pour me prévenir à mon nouveau poste, distant de 6 kilomètres. Mais les pauvres gas sont morts au bout d'un quart d'heure.

Et que d'autres malheureux qui mourront ainsi sans le secours du prêtre !

En tout cas, l'application de la circulaire aura eu pour effet de constater que la présence des aumôniers dans les régiments est jugée très utile même par ceux qui ne viennent jamais à l'église. Au 118<sup>e</sup>, ils ne parlaient rien moins que de pétitionner pour le maintien de leur aumônier. Naturellement, j'ai conseillé à tous le calme...

Je prévois cependant que les difficultés seront de plus en plus nombreuses et sérieuses pour l'exercice de mon ministère; aussi me permettrai-je de me recommander d'une façon toute spéciale aux prières de tous mes amis de « Saint-Vincent ». Merci d'avance !

Je crois avoir apporté ma grosse part à la journée du « Souvenir ». J'ai offert à Dieu pour « Saint-Vincent » le gros chagrin que j'ai éprouvé en quittant ce bon régiment dont je partageais les peines, les fatigues, depuis Octobre 1914.

Ah !... J'ai rencontré *Per*, à qui j'ai communiqué le *Bulletin* de « Saint-Vincent » ; il m'a chargé de transmettre ses félicitations à la vaillante et victorieuse E.-S.-V.

J. FOLL.

*Le 27 Novembre 1917.* — Cette nuit, la neige a fait son apparition pour la première fois. La neige, c'est notre ennemi le plus terrible, plus terrible encore que l'eau. L'eau se supporte encore assez facilement, mais la neige, la neige fondue, que c'est froid ! Oh ! les pieds ! ça vous brûle.

Vous devinez la triste situation du poilu dans son trou d'obus. Le jour est encore plus terrible que la nuit, car la nuit il peut se promener sur le terrain à ses risques et périls ; mais le jour, force lui est de rester dans son trou d'obus, sans bouger.

Si les gens de l'arrière savaient ce que l'on souffre pour eux ! Que nos chers élèves, du moins, n'oublient pas un seul jour les souffrances que nous supportons pour eux, pour qu'ils n'aient pas à endurer les mêmes souffrances que nous ! Qu'au seuil de l'hiver ils renouvellent leur résolution de prier pour les pauvres soldats et que la pensée de nos misères soit un stimulant pour eux. A un élève qui manquerait de courage dans l'accomplissement de ses devoirs d'état, à un jeune homme qui se laisserait gagner par le découragement dans la pratique de la vertu, à cet élève, à ce jeune homme, je montrerai un de ces trous d'obus, poste avancé, rempli d'eau, de boue, de neige, comme cette nuit ; et je lui demanderai si c'est plus facile, plus agréable, de rester là quatorze heures durant dans l'obscurité, ou dix heures de jour, sous les obus qui tombent bien près, sous la mitraille qui fauche tout sur son passage. A cette vue, quel est l'élève qui trouverait un devoir trop difficile, quel est le jeune homme qui trouverait la vertu trop dure à pratiquer, quel est le jeune homme qui ne voudrait pas faire, lui aussi, un petit sacrifice pour le pauvre soldat qui a tant besoin de la grâce d'En-Haut pour accepter avec résignation son martyre ?

Le soir, dans son bon lit bien chaud, ne voudrait-il pas dire quelques *Ave Maria* pour le poilu qui veille dans la tranchée ; ne serait-il pas plus fort, plus énergique, pour dire : « Non » ! au démon qui voudrait le tenter en ce moment ?

Oui, prières et sacrifices offerts à Dieu pour que les jeunes soldats dans la tranchée supportent chrétiennement leurs misères pour la plus grande gloire de Dieu, pour le salut des âmes.

ATHANASE L'HOSTIS.

Hier soir, un 150 tout près de notre mitrailleuse, à deux mètres de deux jeunes de la classe 17 qui font leur premier séjour en ligne. Pas eu mal.

*9 Décembre 1917.* — C'est avec joie et reconnaissance que j'ai reçu le *Bulletin* de « Saint-Vincent ».

Je pense qu'aucun des membres de la grande famille de « Saint-Vincent » ne se plaindra de me voir me joindre à eux. Pendant quatre mois, la guerre m'a fait professeur de Septième et de Huitième. Cela suffit, n'est-ce pas, pour avoir droit à une petite part aux prières des élèves et des soldats de la Maison.

A. LOZAC'HMEUR.

*12 Décembre 1917.* — Merci pour la messe dite pour les morts et les vivants absents de « Saint-Vincent ». Nous avons tant besoin de prières. Les morts ont déjà reçu leur récompense. Nous qui avons encore à lutter, à souffrir, nous avons besoin de courage. Qui nous donnera ce courage, si ce n'est la prière ! Prions, prions, et la victoire sera à nous ! Recommandez-moi aux prières de la Congrégation ! — Je ne sais quand je pourrai offrir mon offrande. Nous logeons en pleine forêt.

E. MAREC.

*20 Novembre 1917.* — Sur le front macédonien il n'y a rien de particulier à signaler. Pour moi, je mène la même vie de bohémien dans ce pays désert. Il fait bon voyager, dit-on ; mais lorsqu'il faut porter le sac pendant une vingtaine de kilomètres, sous une pluie torrentielle, et qu'arrivé au cantonnement on n'a rien pour s'abriter si ce n'est une tente toute mouillée, je crois que cela n'a rien d'amusant. Et pourtant, l'autre jour, lorsque pareil fait s'est produit pour nous, la plupart au lieu de gémir, riaient de leurs misères. Heureusement que la chaleur du lendemain a vivement réparé tous les dégâts occasionnés par cet orage. En ce moment, nous sommes à peu près installés dans notre nouveau camp ; mais la même question se pose toujours : « Combien de temps y resterons-nous ? » Nul ne le sait. J'espère profiter de ce court séjour dans ces parages pour aller rendre visite à M. *Pouliquen*, à l'hôpital temporaire n° 2. Je serais fort heureux de passer une journée en sa compagnie.

J. CROISSANT.

*10 Décembre 1917.* — J'ai reçu le *Bulletin* de Décembre samedi dernier ; avec quelle joie, vous devinez !

Ce bon M. L'Hostis a encore eu une idée excellente en préconisant la « Messe du Souvenir », qui va créer entre nous un nouveau lien spirituel combien fort et combien doux à nos cœurs !

Je suis sûr que chacun pensait déjà à ce beau projet et que notre dévoué professeur n'a été que le porte-parole de tous les membres de la famille dispersée.

Me voilà heureux, car nos morts vont recueillir une ample moisson de grâces et de bénédictions, dont ils sauront gré, du haut du Ciel, à ceux qui, ici-bas, ont encore à lutter et à souffrir.

Je trouve fort longues les semaines de M. Prigent. Du « samedi » au « samedi » suivant, il y a, je crois, plus de sept jours. Je veux dire que ces Samedis sont si goûtés qu'ils devraient être plus fréquents. Ils font tant de bien à nos âmes !

FRANCIS CORRE.

*10 Décembre 1917.* — Je suis vraiment inexcusable de ne pas vous écrire plus souvent, afin de vous remercier de l'envoi du *Bulletin* de « Saint-Vincent », qui me donne des nouvelles fraîches des anciens et des jeunes élèves de « Saint-Vincent », où nous avons passé du si bon temps.

Quand je reçois votre intéressant *Bulletin*, c'est comme si je faisais une visite à « Saint-Vincent ».

Hier, M. Le Foll, notre héroïque aumônier, a quitté le régiment pour aller à la Division rejoindre les brancardiers divisionnaires. Tous les poilus du 118<sup>e</sup>, croyants ou incroyants, sont attristés de ce départ ; enfin, espérons qu'il nous reviendra encore sans tarder.

Ce serait vraiment drôle qu'on enlève le soutien moral d'un régiment, alors qu'on dit à chaque instant un peu partout qu'il suffit de garder le moral du soldat intact pour avoir la victoire finale.

AUGUSTE SÉITÉ.

*6 Novembre 1917.* — Traversé les Alpes par temps magnifique. « J'ai admiré et me suis tu. »

*14 Novembre 1917.* — Vous me croyez déjà, sans doute, aux prises avec les Austro-Boches. La réalité est plus belle : il me semble que je continue en Italie la permission si vite interrompue à Kerviel. Depuis huit jours, nous sommes sur le lac de Garde, près de Dezenzano. Vous dire que nous jouissons d'une température estivale serait sans doute exagéré, mais vraiment on se croirait aux derniers beaux jours de Septembre. Le lac a ses teintes les plus bleues quoique les neiges n'apparaissent plus sur les sommets que estampées de brumes que le soleil colore en ocre sale. Les vignes rougissent à flanc de coteau, rayées d'or par les alignements des mûriers jaunissant. J'excursionne par monts, par vaux et par eau, tout en amassant le plus lourd bagage possible d'italien. Bonnes prières.

R. CHUTO.



PLACES D'EXAMEN ET FORCE RELATIVE

Philosophie. — Examen : 1<sup>er</sup>, J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, T. Keraudren.

Rang en classe : 1<sup>er</sup> J.-M. Coadou ; 2<sup>e</sup>, T. Keraudren.

Rhétorique. — Examen : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; 3<sup>e</sup>, M. Larnicol ; 4<sup>e</sup>, J.-M. Piton ; 5<sup>e</sup>, R. Le Gall.

Rang en classe : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Toscer ; 3<sup>e</sup>, H. Cudennec ; 4<sup>e</sup>, M. Larnicol ; 5<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec.

Seconde. — Examen : 1<sup>er</sup>, A. Bossard ; 2<sup>e</sup>, C. Castrec ; 3<sup>e</sup>, M. Hervé ; 4<sup>es</sup>, Y. Pérennès et F. Philippe.

Rang en classe : 1<sup>er</sup>, A. Bossard ; 2<sup>e</sup>, J. Le Guen ; 3<sup>e</sup>, M. Hervé ; 4<sup>e</sup>, Y. Pérennès ; 5<sup>e</sup>, L. Jaouen.

Troisième. — Examen : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, F. Merceur ; 3<sup>e</sup>, J. Cariou ; 4<sup>e</sup>, A. Brélivet ; 5<sup>es</sup>, J.-P. Le Gall et J. Suignard.

Rang en classe : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, J. Cariou ; 3<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; 4<sup>e</sup>, N. Bolzer ; 5<sup>e</sup>, F. Merceur.

Quatrième. — Examen : 1<sup>er</sup>, E. Queindec ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 4<sup>e</sup>, J. Heydon ; 5<sup>es</sup>, J. Riou et F. Guédès ; 7<sup>e</sup>, J. Moreau ; 8<sup>e</sup>, P. Heydon.

Rang en classe : 1<sup>er</sup>, J. Douguet ; 2<sup>e</sup>, J. Heydon ; 3<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 4<sup>e</sup>, E. Queindec ; 5<sup>e</sup>, F. Guédès ; 6<sup>e</sup>, J. Moreau ; 7<sup>e</sup>, J. Riou ; 8<sup>e</sup>, C. Le Bot.

Cinquième. — Examen : 1<sup>er</sup>, G. Le Bec ; 2<sup>e</sup>, G. Boussard ; 3<sup>e</sup>, J. Henry ; 4<sup>e</sup>, J. Jullien ; 5<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 6<sup>e</sup>, R. Péron ; 7<sup>e</sup>, J. Le Breton ; 8<sup>e</sup>, L. Chuto ; 9<sup>es</sup>, J. Le Roux et F. Trébaol.

Rang en classe : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, G. Boussard ; 3<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 4<sup>e</sup>, R. Péron ; 5<sup>e</sup>, J. Le Roux ; 6<sup>e</sup>, J. Jullien ; 7<sup>e</sup>, G. Le Bec ; 8<sup>e</sup>, F. Trébaol ; 9<sup>e</sup>, J. Le Breton ; 10<sup>e</sup>, G. Hémon.

Sixième. — 1<sup>re</sup> SECTION. — Examen : 1<sup>er</sup>, J. Louarn ; 2<sup>e</sup>, A. Gargadennec ; 3<sup>e</sup>, P. Belbéoc'h ; 4<sup>e</sup>, H. Cabon ; 5<sup>e</sup>, J. Colin ; 6<sup>e</sup>, P. Trellu.

Rang en classe : 1<sup>er</sup>, P. Trellu ; 2<sup>e</sup>, J. Louarn ; 3<sup>e</sup>, J. Colin ; 4<sup>e</sup>, H. Cabon ; 5<sup>e</sup>, P. Belbéoc'h ; 6<sup>e</sup>, H. Bernard.

2<sup>e</sup> SECTION. — Examen : 1<sup>er</sup>, H. Coathalem ; 2<sup>e</sup>, J. Kermorvant ; 3<sup>e</sup>, O. Emily ; 4<sup>e</sup>, L. Didaiiller ; 5<sup>e</sup>, P. Volant ; 6<sup>e</sup>, Y. Quévarec.

Rang en classe : 1<sup>er</sup>, H. Coathalem ; 2<sup>e</sup>, P. Volant ; 3<sup>e</sup>, J. Kermorvant ; 4<sup>e</sup>, O. Emily ; 5<sup>e</sup>, J. Guyader ; 6<sup>e</sup>, J. Le Doaré.

Septième. — Examen : 1<sup>er</sup>, P. Le Bars ; 2<sup>e</sup>, Y. Daniel ; 3<sup>e</sup>, J. Le Séac'h ; 4<sup>e</sup>, F. Baraër ; 5<sup>es</sup>, J. Hémon et F. Quintin ; 7<sup>e</sup>, M. Bosser.

Rang en classe : 1<sup>ers</sup>, P. Le Bars et Y. Daniel ; 3<sup>e</sup>, A. Pivert ; 4<sup>e</sup>, M. Haslé ; 5<sup>e</sup>, J. Hémon ; 6<sup>e</sup>, J. Le Séac'h ; 7<sup>e</sup>, M. Bosser.

Huitième. — Examen : 1<sup>er</sup>, J. Cariou ; 2<sup>e</sup>, J. Le Pemp ; 3<sup>e</sup>, P. Morvan ; 4<sup>e</sup>, J. Le Rhun ; 5<sup>es</sup>, F. Le Bras et N. Goalès.

Rang en classe : 1<sup>er</sup>, P. Morvan ; 2<sup>e</sup>, J. Le Pemp ; 3<sup>e</sup>, J. Le Rhun ; 4<sup>e</sup>, F. Le Bras ; 5<sup>e</sup>, J. Cariou ; 6<sup>e</sup>, N. Goalès ; 7<sup>e</sup>, M. Le Breton.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Andro L., caporal infirmier, aux hôpitaux en construction, secteur 510 ;

Bossennec L., aumônier du Voltaire, bureau naval Marseille ;

Derven M., brancardier au 65<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> Bat., secteur 65 ;

Guéguéniat L., 21<sup>e</sup> B. C. P., 2<sup>e</sup> Cie, secteur 117 ;

Kerdoncuff J., au 2<sup>e</sup> Zouaves, 41<sup>e</sup> groupe, au D. I., secteur 517, A. O. ;

Lapous F., hôpital mixte, salle Saint-Laurent, Orléans ;

Le Cann J.-M., brancardier A. L. G. P. n<sup>o</sup> 73-05, convois Autom., Paris, détachement A. ;

Le Corre Jér., au 42<sup>e</sup> colonial, 9<sup>e</sup> Bat., 35<sup>e</sup> Cie, secteur 487 ;

Le Louet A., cap. infirmier, hôp. 54, Beaudiment, par La Tricherie (Vienne) ;

Léon F., Détachement princ. d'infirmiers d'armée, secteur 181 ;

Lozac'hmeur A., au 132<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> Cie, secteur 176 ;

Plassard H., au 248<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> Cie, C. I. D., secteur 105 ;

Pouliquen G., G. B. C. 3, secteur 502 ;

Prigent Y., G. B. C. 10, secteur 72 ;

Uguen J., 202<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> Cie, secteur 105.

INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER



2 Février 1918.

Mes chers Amis,

De tout cœur, merci à vous tous pour vos vœux et souhaits de bonne année ! S'il plaît à Dieu de vous exaucer, l'année sera bonne et heureuse entre toutes, car « elle verra la fin de la dispersion et la grande rentrée ». Ainsi soit-il. N'oublions pas — ni à l'avant ni à l'arrière — que les souhaits valent surtout par les prières qui les accompagnent et qui les suivent. Prions donc et prions ensemble.

La Messe du Souvenir sera dite le mardi 26 Février et le lundi 4 Mars.

Adhésions et cotisations : M. et Mme Fichoux, M. et Mme Georgelin, M. D'Hervais, M. Guivarch, M. F. Breton, M. Le Louët, M. G. Pouliquen, M. Y. Prigent, M. J. Cadiou, R. P. Trébaol, M. L. Floch, M. F. Suignard, M. A. Hervé, MM. C. Cloarec, J. Le Daré, C. Marec, H. Keromnès, A. Le Goff, J.-M. Quélen, B. Courtet, J. Henry, J. Henry, R. Le Bot, E. Favennec, F. Lapous, H. Madéo, H. Lérain, R. Guichaoua, J. Le Moal, M. Kerboul, J. Le Dréau. Les cotisations des Elèves montent à 51 fr. 35.

Citations.

Roudaut Joseph, caporal : « Agent de liaison très courageux et dévoué. Au bois des Caurières a assuré avec le plus grand mépris du danger la liaison entre le bataillon et la compagnie, quels que fussent la violence du bombardement et l'état du terrain. S'est déjà acquitté parfaitement de plusieurs missions dangereuses. » — (2<sup>e</sup> Citation.) — 27 Janvier 1917. — (Ordre de la Brigade.)

Roudaut Joseph, caporal : « Caporal agent de liaison auprès du commandant. De haute valeur morale, a exercé la plus heureuse influence sur tous ses camarades par son courage, son dévouement et sa bonne humeur, pendant toute la période du 30 Avril au 8 Mai 1917. Dans la seule matinée du 5 Mai, au cours de ses difficiles missions pendant l'attaque, n'écoutant que son courage, a trouvé le moyen, malgré le tir des mitrailleuses et malgré le barrage ennemi, de transporter à lui seul sept blessés. » — (3<sup>e</sup> Citation.) — 25 Mai 1917. — (Ordre du Régiment.)

Roudaut Joseph : « Excellent sous-officier, qui possède à un degré élevé le sentiment du devoir. Blessé à son poste de combat au cours d'une contre-attaque allemande le 24 Août 1917. » — (4<sup>e</sup> Citation.) — Le 15 Septembre 1917. — (Ordre de la Division).

Gal DAUVIN, C<sup>t</sup> la 21<sup>e</sup> Division.

Guillaume Tirilly : « A fait preuve en toutes circonstances, de dévouement et de courage. Blessé en se portant, malgré le bombardement, au secours d'un gradé, également blessé. »

Pierre Le Meur : « Soldat d'un allant extraordinaire. Volontaire pour le coup de main du 10 Décembre 1917. S'est élancé avec un véritable enthousiasme à l'assaut de la tranchée allemande. A pénétré jusqu'à la deuxième tranchée au travers d'un tir de mitrailleuses. A gardé un barrage difficile à cette tranchée et a tenu son poste avec le plus grand sang-froid. » — (Ordre de la Division.)

## Nouvelles de la Maison.

### AU JOUR LE JOUR

12 Janvier. — Nos vacances ont pris fin lundi, 7 Janvier ; malgré le temps glacial, elles ont été excellentes, et n'ont point dépouillé ce caractère tout particulier de gracieuse poésie dont les parents les fêtes aimées de Noël et du Premier de l'An... Depuis la rentrée, la température se maintient très rigoureuse ; le vent, par moments, souffle en bourrasques froides, et il gèle dur. Chaque matin, nous trouvons le sol recouvert de neige et, sous la mince couche blanche, du verglas, qui nous permet de glisser à loisir... En ces jours plus pénibles notre pensée maintes fois se porte vers les pauvres soldats des tranchées, et notre prière, aussi, s'élève vers Dieu, plus fervente, pour qu'il les soutienne et les console dans leurs grandes souffrances.

15 Janvier. — Après le gel, le dégel.

20 Janvier. — Nous jouissons d'un soleil printanier. Nos cours de récréation ont repris leur animation ordinaire, et nous avons pu nous remettre à la préparation militaire.

23 Janvier. — Hier, à 5 heures du soir, Philosophes et Rhétoriciens, accompagnés de M. le Supérieur, de M. l'Econome et d'un petit groupe de professeurs, ont assisté à la conférence organisée par la Société Archéologique, et donnée par M. le chanoine Cornou, à la salle Autrou, à l'occasion du 200<sup>e</sup> anniversaire de la naissance d'Elie Fréron. La conférence nous a charmés. Nous en avons rapporté cette impression que Fréron mérite bien mieux que les calomnies injurieuses de Voltaire, qui, si longtemps l'ont fait méconnaître et mépriser ; qu'il fut un critique littéraire de premier ordre, et, de plus, dans sa vie privée, homme de cœur et de haute valeur morale : que Quimper, sa ville natale, peut s'enorgueillir, à juste titre, de le compter au nombre de ses enfants.

28 Janvier. — Ce matin, Messe du Souvenir, pour les défunts. Nous avons chanté le *Dies iræ*, et demandé que Dieu accorde le repos éternel à nos condisciples, à nos parents, à tous ceux de la grande famille de « Saint-Vincent » morts au champ d'honneur. Après l'Élévation, C. Toscer, que M. Donnard accompagnait à l'harmonium, a rendu, avec beaucoup d'expression, les strophes du *Langentibus in Purgatorio*. Et ce soir, les Congréganistes ont récité l'Office des Morts pour clore cette journée de prière.

30 Janvier. — M. Le Louët est mis en sursis et a pris la direction de l'Ecole Saint-Yves.

31 Janvier. — Conférence de M. L'Hostis ; il nous a conté le « martyr » du soldat en première ligne, en cet hiver si rigoureux ; le supplice du stationnement prolongé dans des trous d'obus pleins d'eau ou de neige ; les souffrances physiques et morales dans la solitude périlleuse des postes avancés ; les difficultés du ravitaillement par les nuits noires et les terrains verglassés ; mais aussi l'esprit de dévouement qui anime ces martyrs, leur camaraderie, l'affection qu'ils portent à leurs officiers.

M. Le Garrec aurait passé ce matin par « Saint-Vincent », allant à Douarnenez.

On annonce la prochaine arrivée de MM. Bossus, Prigent, Foll, Cadiou, Pape, et du R. P. Trébaol.

Sont venus nous voir pendant le mois : MM. B. Courtet (qui a fait la Sixième pendant quelques jours), F. Galès, H. Keromnès, R. Le Bot, J. Le Bihan, J. Le Dœuff, J. Le Dréau, F. Le Gall, J. Le Moal, Y. Le Pennec, M. Ménez, P. Merour, H. Perrot, M. Suignard, J. Thomas, J.-L. Toulemont, X. Trellu.

L. G.

## Les « Samedis » de M. Prigent.

### « LA PURETÉ »

MES BIEN CHERS AMIS,

J'aurais voulu vous développer encore d'autres sujets, vous dire ce que doit être vos récréations, qu'il faut prendre part aux jeux, éviter les clubs d'où le bon esprit sort diminué ou étouffé, et ne pas négliger les occasions qui vous sont offertes de rendre service et de faire du bien à vos camarades. — J'aurais désiré vous dire un mot du dortoir, comment, la prière dite, il faut que vous y rendiez, ce qu'il faut éviter et qu'il ne faut pas que l'imagination s'en

aille vagabonder un peu partout ; dans quelles dispositions vous devez vous endormir, et ce qu'il faut que vous fassiez dès votre réveil, avant que vous descendiez à la chapelle, et j'aurais ajouté que tout cela s'appliquait au coucher et au lever en vacances comme au collège et que jamais, soir et matin, vous ne devez omettre d'offrir votre cœur au bon Dieu. — J'aurais désiré aussi vous pousser à la lecture de l'Évangile : il le faut absolument pour que nous connaissions et aimions davantage N. S. ; plusieurs laïcs, en guerre, donc aussi pendant la paix, lisent assidûment l'Évangile (hélas ! plus nombreux sont ceux qui l'ignorent) ; pour nous le besoin de l'Évangile est plus évident encore que pour les laïcs. — D'autres sujets encore méritent votre attention : l'assistance à la messe, — la prière : qu'il faut prier, comment prier et que des laïcs prient aussi bien et mieux que nous ; — la vocation : ce qu'elle est, comment elle se perd, ce qu'il faut faire pour y correspondre ; — l'esprit dans un Petit Séminaire : ce qu'est le bon, le mauvais esprit ; que le bon esprit, c'est sans doute la docilité, mais qu'à mon avis c'est d'abord la droiture, la franchise, l'ouverture, passez-moi l'expression ; que je n'aime pas la sournoiserie, la petite hypocrisie qui aboutit d'ailleurs à de mauvais résultats ; que la franchise, à supposer qu'il y ait de la légèreté et que le tempérament soit remuant, permet de tout espérer ; — l'instruction : qu'il faut la chercher, qu'en sciences et qu'en lettres nul n'est jamais trop instruit ; qu'il faut étudier aussi sa religion, ouvrir largement les fenêtres de son esprit afin que l'air et la lumière y pénètrent ; ne pas craindre les grandes questions sur les origines du monde et les origines de l'Église ; qu'il y faut de la prudence, une grande humilité d'esprit, car nous nous heurtons sans cesse aux obscurités et au mystère, auquel les plus savants n'échappent pas ; mais qu'il faut sur ces sujets les idées essentielles, que vous développerez par vos études de plus tard ; que dès 18 à 20 ans vous devez pouvoir supporter une ambiance peu ou pas chrétienne, pour quoi certes, outre l'intelligence, une volonté fortement trempée est nécessaire, et que vous devez être capables de répondre à toutes sortes d'objections qui vous seront lancées ; que votre livre de Moulard est excellent et vous communique les données essentielles ; — l'éducation : ce qu'elle est et qu'elle est au moins aussi importante que l'instruction ; je vous en ai dit un mot dans la lettre que je vous ai adressée sur la délicatesse.

Voilà des sujets — d'autres encore — que j'aurais voulu développer avec vous. Le collège chrétien de Mgr Baunard devra aussi être lu de vous. Aujourd'hui, j'ai voulu vous parler, brièvement, d'une vertu que j'estime par-dessus toutes les autres et dont j'aimais autrefois à entretenir vos aînés, de la pureté.

La pureté est la base de la vie surnaturelle. Sans elle nous rampons à terre, et sommes collés, rivés à la terre ; avec elle nous montons, nous nous élevons vers les hauteurs où Dieu habite et où il veut que nous habitons avec lui. Lisez les Méditations de Bossuet : la pureté est la colombe qui sur ses ailes blanches monte dans le ciel ; c'est le cristal, c'est la lumière brillante ; c'est la source fraîche qu'aucun limon n'a souillée ; c'est la vertu des enfants de Dieu, que Jésus a chérie, qu'il a exigée de ceux qui l'ont approché, de nous, par conséquent, qui sommes ses intimes et qui, maintenant ou plus tard, à l'autel sommes plus près de lui que les anges mêmes.

Certes, les tentations sont et seront nombreuses, à 17, 18 ans et plus tard encore : vous le constaterez sous peu ; elles ne cesseront qu'avec la vie, d'ailleurs. Et comme on y succombe vite ! Vous, il ne faut pas que vous y succombiez. Vous avez à votre disposition des forces surnaturelles ; par-dessus tout le bon Dieu, prenant possession de vos âmes par la communion, les rend moins terrestres, les divinise et les maintient ainsi sur les sommets. Aujourd'hui, j'insisterai sur les moyens naturels que vous ne devez pas écarter. — D'abord, ne cherchez pas les images sensuelles : vous seriez coupables, si vous le faisiez. — En second lieu, ne flattez pas celles qui se sont présentées à votre esprit, en dehors de vous, c'est-à-dire ne vous arrêtez pas là-dessus, n'y prenez pas plaisir, mais à l'instant détournez votre attention, et que d'autres idées retiennent cette attention et ainsi étouffent les images mauvaises. — Parfois nous raisonnons ainsi : voici une image, une rêverie à laquelle je ne consentirai jamais ; pourtant nous nous représentons le plaisir, un peu sensuel, qui l'accompagne. Ainsi Oreste revoyait et revivait le plaisir de jadis, et se disait : Je ne veux plus d'Hermonie, c'est une chose décidée ! Il se trompait lui-même et enflammait sa passion. De même, en imitant Oreste, nous nous tromperions nous-mêmes : en rêvassant sur une image, bien que nous nous disions « Je n'en veux pas », nous ne nous en écarterions pas, une velléité n'est pas du tout une décision, au con-

traire nous fixerions notre attention sur l'image et nous nous y attacherions davantage.

Que faut-il que vous fassiez ? Je ne parle pas de la prière et de la communion. — Il vous faudra de l'énergie : ayez une volonté trempée qui soit maîtresse de vos passions. Par conséquent, habituez-vous, dans les menus détails de la vie ordinaire, à vous dominer : c'est ainsi que la volonté se forme. — Aimez le travail et soyez toujours occupés : c'est le grand préventif contre les tentations mauvaises. Puissiez-vous être occupés toujours, à la caserne, plus tard, dans votre vie entière : l'image mauvaise trouve les portes fermées et ne pénètre pas dans l'esprit. — N'ayez pas un tempérament sombre ou triste : je suis convaincu que, toutes choses égales d'ailleurs, plus on est gai, moins on souffre des mauvaises tentations. Habituez-vous à une gaieté franche, qui d'ailleurs vous est recommandée si souvent. — Une rêverie mauvaise se présente-t-elle pendant la classe, l'étude ? Tranquillement mettez-vous à votre version, à votre leçon, la rêverie s'en ira. Est-ce dans un moment de loisir et de repos ? Transportez votre esprit à l'instant dans un autre domaine. Est-ce au dortoir ? Alors, une pensée pour Dieu et la Sainte Vierge ; si vous le voulez, évoquez quelque souvenir, et endormez-vous. — Parfois, assez rarement, l'image ne vous quittera pas immédiatement, mais vous suivra et s'attachera assez longuement à votre esprit : cela arrivera peut-être au dortoir. Jamais ne vous laissez énerver, car alors l'image gagnerait en puissance : jetez-vous dans le cœur de notre N. S. et endormez-vous sans trouble. — Parfois, si la tentation dure, c'est par suite de fatigue : reposez-vous. Parfois, c'est suite de dépression ou de mauvaise santé, car vous savez l'influence fort grande du physique sur le moral. Développez votre corps par l'hygiène, par les exercices et tout ce qu'on vous recommande : il est bon, pour être pur, d'avoir un corps sain. — Par-dessus tout, évitez les occasions de tentations : il est des choses dont la vue excite des images ou mouvements sensuels : écartez-en vos yeux. Si vous êtes forcés de les voir, que ce soit fait gaiement, bonnement, bravement. Il y a des poses qui éveillent les mauvais désirs : surveillez-vous et évitez-les. Comme toujours, si vous n'évitez pas les occasions, il est probable que vous succomberez.

Or, il ne faut pas que vous succombiez. Il faut que vous conserviez intacte votre pureté : c'est l'ordre que N. S. nous adresse à tous, à nous spécialement qui sommes ou serons ses ministres. Ceux-là accompagneront le Seigneur, et le suivront partout où il ira, qui auront conservé la blancheur de leur vêtement et se présenteront avec l'habit nuptial au festin éternel auxquels tous nous sommes conviés dans le ciel.

YVES PRIGENT.

### Nouvelles de partout.

*De Minden, 17 Décembre 1917.* — La santé est bonne toujours. En ce moment, nous préparons la fête de Noël, la quatrième fête de Noël en captivité. Combien elle eût été plus belle et plus consolante la messe de minuit dans la chapelle de « Saint-Vincent » ! Et cependant, nous aurons « de la belle musique ». Voilà de longs jours qu'on se prépare. Tout le monde veut en être, pratiquants et non pratiquants : c'est vous dire que « l'union sacrée » existe, au moins, à Minden. Que Dieu bénisse toutes ces bonnes volontés.

*26 Décembre.* — Un mot seulement, pour vous dire que la santé est toujours bonne. Je reviens d'un long voyage de deux jours, « pour service divin », dans un détachement, voyage pénible à cause du froid, mais agréable quand même en raison du plaisir causé aux amis qui nous appelaient. Je n'ai pas assisté, cette fois encore, à la fête au camp. On m'a dit qu'elle a été superbe. Il n'y manquait rien, pas même la « couche de neige ».

G. KERHERVÉ.

### DE CI DE LA

Jean Join s'excuse de ne pas écrire assez souvent, mais il ne veut ni ne peut laisser passer le premier de l'An, sans envoyer à toute la Maison « ses souhaits de bonne année ». — *Hilarion Perrot* adresse aussi ses « meilleurs vœux de bonne et sainte année à tous les professeurs et élèves du « sweet home » et signe « un scribe qui n'a pas d'exploits à narrer ». — *F. Galès* vit du souvenir de sa dernière permission et de « Saint-Vincent » où il fait si bon vivre, même en passant. — *Jean Beseond* a quitté avec plaisir son camp monotone et triste pour se porter par la pensée à « Saint-Vincent ». Il a la nostalgie de son « tank ».

Il se plaint de « faire la guerre dans un camp. Ce n'est pas dur, mais hélas ! c'est aussi tout ce qu'il y a de moins intéressant. Mais les beaux jours reviennent, et nous comptons bien racheter notre longue inactivité. » — *Yves Heurté* que, dans deux ou trois mois, je serai probablement au front pour la quatrième mission de convalescence. C'est vous dire que j'aurai bientôt le bonheur de revoir « Saint-Vincent ». — *R. Chuto*, après avoir voué aux Furies l'Anastasia italienne qu'il accuse (à tort) d'intercepter toutes ses lettres, se risque encore « à confier au matériel roulant italien » ses vœux de nouvel An ! « Puissent-ils vous parvenir à travers pannes, déraillements et catastrophes ! Je compte les suivre de près, car j'espère pouvoir rattraper bientôt la permission qu'on m'a si brusquement enlevée fin d'Octobre. » Les vœux nous sont arrivés en parfait état de conservation... et lui-même aussi. — *Y. Branquec* ose, dit-il, malgré un trop long silence qui a dû amasser du courroux sur sa tête, et bien que l'année nouvelle soit déjà bien entamée, offrir ses souhaits les meilleurs et les plus affectueux à son vieux et toujours cher « Saint-Vincent ». Il doit se résigner à rester « estro... bras » jusqu'à la fin de la guerre. C'est dur, car « la vie d'un commandant de détachement de P. G. dans la morne solitude de la plate Beauce est plutôt lugubre... Vous voudrez bien prier et faire prier pour moi à la Congrégation. Ce serait une erreur de croire qu'il faut surtout et uniquement penser à ceux de l'avant. En retour, je demanderai que 1918 vous rende « Saint-Vincent » au grand complet. » — *J. Cornec* a reçu le *Bulletin* tardivement, parce que sa « compagnie vient d'être détachée du régiment pour faire le service de gare à V.-T. » Le service est pénible, mais on s'y plaît tout de même plus qu'aux tranchées. Merci à la Maison, pour les bonnes prières qui s'y disent sans cesse pour les pauvres soldats. En retour, j'offre chaque jour à Dieu mes souffrances et mes peines pour que « Saint-Vincent » prospère toujours en science et en piété. » — *Mathieu Bescond* écrivait, le 6 Décembre : « Je suis embarqué à bord de la *Gloire*, depuis le 14 Novembre. Après onze jours de mer, nous sommes arrivés aux Iles Bermudes, où nous avons passé trois jours. Nous nous dirigeons sur New-York, où nous resterons 15 jours, pour redescendre ensuite à la Martinique. Je vais apprendre la géographie... Nous avons un aumônier à bord... Le commandant est un excellent homme... Bonjour à tout « Saint-Vincent. » — *H. Plasard*, qui a été « très heureux de recevoir le *Bulletin* par l'intermédiaire d'Emile Bosson », est guéri de sa troisième blessure, et va bientôt remonter en ligne. — *F. Léon* a changé de secteur, de lit, de paillasse. « Une baraque dans une prairie ! on y gèle par ce temps froid ; heureusement que je sais danser comme un Quimperlois, et courir comme un élève de « Saint-Vincent ». C'est une distraction qui en vaut bien d'autres... *Bloavez mat !* » — *M. Le Gall*, le vaillant aumônier du 408<sup>e</sup>, nous assure que tout va très bien. « Rien à signaler sur notre front, puisque vous avez la neige comme nous, le froid comme nous, la faim plus que nous. Nous mangeons du pain chloré ; grâce aux gaz qui ont émoussé l'organe de l'odorat, nous ne le remarquons même pas, et nous sommes tout fiers de manger du pain blanc. Ici, on ne connaît encore aucune restriction ; même, les chevaux touchent un supplément de ration... en sciure de bois..., le moindre picotin d'avoine ferait mieux leur affaire. » — *M. Foll* laisse un instant son bâton de voyage pour nous adresser ses vœux et nous dire qu'il a pu passer quelques bons moments dans son cher 118<sup>e</sup>... « Les Boches sont assez calmes, dit-il ; ils font même des essais de fraternisation auxquels les poilus se gardent bien de répondre. La nuit, il faut ouvrir l'œil : ils se couvrent d'un voile blanc pour être moins visibles quand ils viennent, en rampant dans la neige, essayer de surprendre nos petits postes. » — *René Abguillem* a eu le bonheur de passer la Noël dans un petit village d'Italie. « Rien de plus agréable et de plus suave qu'une messe de minuit chantée en Italie. Par nos chants français : *Minuit, chrétiens ; les Anges dans nos campagnes*, nous avons émerveillé les Italiens, qui sont d'ailleurs très enthousiastes de la belle France catholique, des soldats français, qu'ils regardent comme les premiers soldats du monde. » — *J. Le Daré*, fait le cantonnier à l'arrière-front, et ramasse la neige sur les routes, pour que le ravitaillement puisse se faire régulièrement. Sans tarder, il devra, sans doute, pousser plus avant. « A la grâce de Dieu, dit-il, je me résigne complètement à sa sainte volonté : il ne m'arrivera que ce qu'il voudra. » — *Yves Le Scao* cantonne dans un village où M. L'Hostis et M. Cadiou ont fait un long séjour : les habitants demandent que l'un ou l'autre devienne leur curé, après la

guerre. — *C. Pellet* compte venir au pays, au commencement de Février, avec *M. Bossus*. — *Léon Toulemont* écrit « tout de bleu vêtu, casqué, botté à neuf », qu'il est versé au 105<sup>e</sup> d'Artillerie lourde, et qu'il prend le chemin du front. — *M. Prigent* annonce qu'il viendra bientôt en permission. « En attendant, même vie, même métier, dans une péniche, sur le canal qui fut longtemps gelé. Il y a eu des jours d'un froid intense : 20 degrés au-dessous de zéro. Ça piquait dur... » Il trouve que « Francis Corre distribue les choux avec la plus grande cuiller possible ». Son avis ne sera guère partagé. — *Y. Le Toux* sera en première ligne le 28 Janvier, mais de corps seulement ; par la pensée il sera dans la chapelle de « Saint-Vincent » avec tous ses anciens maîtres et condisciples. — *J.-M. Le Bot*, après un séjour à l'hôpital, et une bonne permission à Dirinon, a rejoint son R. A. C. et assure le service téléphonique « dans un P. C. en compagnie d'un excellent camarade. C'est encore le filon. » — *Jean Le Moal*, en nous expédiant pour sa cotisation la solde de ses deux premières journées d'aspirant, nous annonce qu'il est arrivé « enfin au front ! Où ? Dame Anastasie ne veut pas qu'on le dise. Le temps reste brumeux et ne m'a pas encore permis de voir le soleil se lever derrière la cathédrale martyre, qui n'est qu'à une dizaine de kilomètres d'ici. Je suis dans une batterie de 155 long, donc les trois quarts des hommes sont de vieux territoriaux parmi lesquels quelques Bretons. Ils en ont vu de bien dures, nos braves servants ! Il y a neuf mois, en une seule journée, sur 70 hommes il y eut 42 hors de combat (12 tués, 30 blessés) et, aux pièces qui pouvaient encore tirer, le tir continuait comme à la manœuvre. L'esprit des hommes est on ne peut meilleur, grâce à la grande intimité qui existe entre eux et les officiers. Ceux-ci, un élève de l'Ecole Centrale et un employé des Postes — tous deux croyants et pratiquants — ont su se mettre à la hauteur de la tâche. Entre hommes et officiers, c'est la confiance aveugle les uns dans les autres... Quant à moi, je suis l'enfant gâté de tous... » — *Jean Le Dœuff* fait un stage d'un mois aux mitrailleuses, aux Sables-d'Olonne. « Nous sommes ici 45 aspirants, cantonnés dans un ancien séminaire. Je vous écris dans une salle du presbytère de la paroisse de Saint-Michel, que *M. le Curé* a gentiment mise à notre disposition. Nous sommes trois Séminaristes ; l'un de mes confrères est de Paris, l'autre de Nantes. Nous sortons toujours ensemble et nous nous suffisons. » — *Jean Croissant* fait la même remarque que *M. Pouliquen*, et demande s'il est possible de renvoyer la Messe du Souvenir à la fin du mois, afin qu'il puisse y prendre part. Le *Bulletin* de Janvier lui aura donné toute satisfaction et double satisfaction. Il attend sa permission, qui, dit-il, ne tardera guère, puisqu'il a actuellement douze mois de présence en Orient. Il a un gros chagrin, cependant. « Dans le courant de Décembre, j'ai eu l'incalculable bonheur de rencontrer *M. Pouliquen*, par deux fois. Nous avons causé et causé, tout heureux de nous rencontrer dans cette triste Macédoine. Hélas ! *M. Pouliquen* a quitté l'ambulance pour rejoindre le G. B. C. et il est probable que, d'ici longtemps, je ne verrai plus personne de « Saint-Vincent » dans ce désert. » — *H. Lérain* écrit, le 13 Janvier : « Enfin nous le tenons, le cher petit *Bulletin*. Si vous saviez comme on l'attend avec impatience !... Nous sommes descendus hier des lignes. Cela va me permettre de remettre mon carnet à jour avec le bon Dieu et de retremper mon moral dans la Sainte Eucharistie. Dix-huit jours de ligne sans messe aucune ! c'est pénible, allez !... Les deux « S.-V. » du 116<sup>e</sup> se portent à merveille, malgré les rigueurs de la température. Ils sont fiers du succès de *Jean Le Dréau*, *Jean Le Dœuff*, *Jean Le Moal*, et très heureux de l'institution des Messes du Souvenir. C'est une nouvelle preuve de l'intérêt que porte la Maison aux âmes des absents. » — *F. Lapous* nous annonce qu'il est à Saint-Thégonnec, en convalescence d'un mois. Il espère que ce long séjour au pays natal mettra « le physique à la hauteur du moral ». — *Noël Hamon* respire. « Nous sommes enfin relevés ! Il était temps ! Depuis le mois d'Avril, le régiment n'a quitté les tranchées que quinze jours, pour se reformer après l'offensive du printemps. Nous passerons une quarantaine de jours en arrière ; nous ferons des manœuvres avec des tanks ; puis nous donnerons encore un coup... Toujours à la grâce de Dieu ! » — « *G. Tirilly* se résigne à nous communiquer une petite citation. « ... Il est juste, ajoute-t-il, que vous sachiez que vos élèves ont gardé dans leur cœur les sentiments, et dans leur esprit les principes que vous leur avez inculqués... Je traîne toujours dans les hôpitaux une main à moitié ankylosée avec une plaie fistuleuse qui persiste à suppurer depuis six mois que je suis blessé. Mais j'accepte joyeusement mon sort ; malgré tout, je ne suis pas trop à plaindre, et si Dieu veut que je sois à

moitié estropié pour le reste de mes jours, que sa volonté se fasse ! Je Lui ai fait, là-haut, plus d'une fois, le sacrifice de ma vie : il n'en a pas voulu, qu'Il soit béni !... » — *F. Riou*, au repos depuis quelques semaines, va reprendre bientôt la direction de l'avant. « Je ne sais au juste à quel endroit. On dit que c'est où il y a de beaux plateaux, de belles routes pour les demoiselles et les dames, de beaux feux d'artifice le soir... un tas de belles choses. Peut-être, nous conduira-t-on en automobiles, car nous, nous n'avons pas plus la carte d'essence que la carte de pain et de sucre : on ne veut pas que les chers poilus fassent la moindre restriction. Si le temps devient froid, on nous enverra peut-être en Italie : un changement d'air leur ferait tant de bien ! S'il fait trop chaud ou trop sec, il y aura la Belgique avec ses bains... En attendant, nous aurons ce soir théâtre, et hier il y avait cinéma. Je vous dis que, vraiment, on nous gâte. J'ajoute, très vite, que malgré tout cela, je n'ai aucune envie de rengager... En allant vers de nouveaux dangers, je me confie entièrement à la divine Providence. Voilà trois ans qu'elle me garde bien des coups de l'ennemi. » — *E. Chavet* a adopté définitivement pour sa correspondance l'alphabet Morse. C'est pour jouer de bons tours à la censure ou pour faire payer à ses correspondants le plaisir qu'ils ont à le lire. Toujours loustic, *Emile* ! — *J.-L. Jacq* et *Le Bot*, qui se trouvent au fort de l'Est, à Saint-Denis, mais a trouvé un camarade de « Saint-Vincent », *Y. Hamon* ; a eu la visite, inattendue, de *Jérôme Le Corre*. — *L. Andro*, parti pour Salonique en Novembre dernier, est maintenant dans la brousse, attaché à un hôpital d'évacuation en pleine campagne, à 180 kilomètres de Salonique, à *Exissou*, dans une plaine entourée de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles. Les loups viennent la nuit jusqu'à 50 mètres de l'hôpital manger les détritrus. On en a tué un qui pesait 52 kilos. — *C. Cloarec* travaille activement, à *Fréjus*, à préparer ses soldats noirs pour les prochains combats. — *Jean Le Dréau* est à *Brignoles*, où « il n'y a rien d'intéressant, que le beau temps. On se croirait au mois de Mai : tous les jours, un soleil radieux dans un ciel d'azur ! Je dois rester ici jusqu'au 15 Février, puis j'irai voir de nouveaux horizons sur le mont *Tomba* ou sur les bords de la *Piave*. » — *M. Cadieu* est « dans le secteur rêvé. De mémoire de soldat, le régiment n'a jamais connu pareil calme. L'ennemi nous a d'abord tâtés, et par deux fois il a essayé de forcer la consigne et la... porte. Mal lui en a pris... Il y a quinze jours, « *Fritz* » est venu, pendant la nuit, planter devant nos réseaux deux fanions rouges avec pancartes et journaux portant les déclarations des Soviets de Russie. « Camarades prussiens à camarades français », avaient-ils écrit sur la bande du journal. En fait de camaraderie, une de nos sentinelles a descendu deux Boches qui se promenaient sur la route, pipe en bouche et mains en poche. » Au régiment, le moral est excellent ; nous sentons devant nous un ennemi qui « en a marre » et qui demande presque grâce. » — *M. Bossus* arrive « porteur du gros lot : un superbe ballon ! « Je pense, en effet, dit-il, que le zèle des gosses pour la boule est toujours le même... Peut-être, cependant, ajoute-t-il, aurais-je mieux fait, vu les circonstances, de leur apporter une boule de pain. » — *P. Le Meur* nous communique le texte d'une citation vieille de deux mois ; il a couru bien des dangers, il a toujours échappé, et il compte sur les prières de ses amis pour être préservé jusqu'à la fin. — *R. Guichaoua* a passé par « Saint-Vincent » en venant en permission ; il devait « repasser au retour », mais il a dû se contenter « en guise de *kenavo*, de jeter un long regard par la portière vers la colline escarpée sur laquelle se dresse « Saint-Vincent ». Je suis enchanté, ajoute-t-il, que l'idée de la Messe et de la *Journée du Souvenir* ait fait si bon chemin ! Il n'est rien qui nous aide mieux à supporter les petites misères du métier que la pensée de souffrir en communion avec toute la grande famille. » — *X. Trelle* est guéri. « Il ne me reste plus, comme souvenir de ma maladie, qu'une cicatrice assez grande au-dessus de la rotule qui va s'affermissant de jour en jour. Je suis maintenant à l'école des Fourriers, où *M. Bescond* et *M. Ménéz* ont passé avant moi. Je pense embarquer au commencement d'Avril. » — *M. Ménéz* a laissé Brest pour Rochefort. — *M. Y. Perrot*. « ... Je pratique de mon mieux « la *Journée du Souvenir* ». Ne suis-je pas toujours un peu de la grande famille de « Saint-Vincent », où j'ai passé six bonnes années ? » Un peu ? — Beaucoup ! — *F. Eliès* mène « une vie tout à fait régulière : les séjours en ligne et à l'arrière sont de même durée, et comme le secteur est tranquille, personne ne se plaint d'y rester plus longtemps qu'on ne pensait. On parle beaucoup de la prochaine colossale offensive. Je crois que les Boches nous ont « bourré le crâne » et

qu'ils n'ont guère d'enthousiasme pour une réédition de Verdun. Inutile de vous dire qu'on prend toutes les dispositions pour les éconduire, s'ils viennent. » — C. Larnicol et son inséparable J. Lamballe mènent « depuis quelque temps une vie errante, de creute en creute. Le confortable s'établit de plus en plus dans ces creutes : partout l'on trouve lumière électrique, couchettes en fil de fer... Les coopératives ne se comptent plus, et elles sont abondamment fournies. Nous ne connaissons aucune crise ici, pas même celle du tabac et des allumettes. Bientôt, c'est l'avant qui ravitaillera l'arrière. »

### COMPOSITIONS DU MOIS

**Rhétorique.** — *Version latine* : 1<sup>ers</sup>, M. Larnicol et F. Mévellec ; *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Piton ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, M. Messenger.

**Seconde.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, Y. Névez ; 2<sup>e</sup>, L. Jaouen ; 3<sup>e</sup>, Y. Gourmelen ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, L. Jaouen ; 2<sup>e</sup>, F. Philippe ; 3<sup>e</sup>, L. Le Pape ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, Y. Hénaff ; 2<sup>e</sup>, F. Philippe ; 3<sup>e</sup>, J. Le Page.

**Troisième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, A. Guizio ; 2<sup>e</sup>, L. Tuarze ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, A. Guizio ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J.-P. Le Gall ; 2<sup>e</sup>, C. Parcheminou ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, F. Uguen.

**Quatrième.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J. Douguet ; 2<sup>e</sup>, H. Barré ; 3<sup>e</sup>, C. Le Burgue ; 4<sup>e</sup>, J. Nirma ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, Y. Bleuzen ; 2<sup>e</sup>, E. Queinne ; 3<sup>e</sup>, J.-M. Le Pape ; 4<sup>e</sup>, J.-F. Raguénès ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, O. Kervella ; 2<sup>e</sup>, F. Guédès ; 3<sup>e</sup>, J. Douguet ; 4<sup>e</sup>, J. Riou.

**Cinquième.** — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, J. Le Roux ; 3<sup>e</sup>, G. Bousard ; 4<sup>es</sup>, J. Le Breton et R. Péron ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, F. Fraval ; 2<sup>e</sup>, J. Julien ; 3<sup>e</sup>, G. Boussard ; 4<sup>e</sup>, L. Nédélec ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, R. Péron ; 2<sup>e</sup>, J. Le Roux ; 3<sup>e</sup>, L. Hémon ; 4<sup>e</sup>, C. Nédélec.

**Sixième.** — *Dictée* : 1<sup>er</sup>, P. Orvoën ; 2<sup>e</sup>, J. Louarn ; 3<sup>e</sup>, H. Coathalem ; 4<sup>e</sup>, Y. Crenn ; 5<sup>e</sup>, L. Le Doze ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, J. Le Doaré ; 2<sup>e</sup>, H. Coathalem ; 3<sup>e</sup>, P. Trellu ; 4<sup>e</sup>, O. Emily ; 5<sup>e</sup>, Y. Paul ; — *Narration* : 1<sup>er</sup>, M. Denis ; 2<sup>e</sup>, Y. Crenn ; 3<sup>e</sup>, P. Orvoën ; 4<sup>e</sup>, J. Le Doaré ; 5<sup>e</sup>, L. Le Doze.

**Septième.** — *Dictée* : 1<sup>er</sup>, Y. Daniel ; — 2<sup>e</sup>, P. Le Bars ; 3<sup>e</sup>, A. Pivert ; — *Rédaction* : 1<sup>er</sup>, Y. Daniel ; 2<sup>e</sup>, J. Le Séac'h ; 3<sup>e</sup>, M. Haslé ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, J. Hémon ; 2<sup>e</sup>, A. Pivert ; 3<sup>e</sup>, P. Le Bars.

**Huitième.** — *Dictée* : 1<sup>er</sup>, P. Morvan ; 2<sup>e</sup>, J. Le Pemp ; — *Rédaction* : 1<sup>er</sup>, P. Morvan ; 2<sup>e</sup>, J. Le Rhun ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, N. Goalès ; 2<sup>e</sup>, J. Cariou.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Andro L., caporal, H. O. E. n° 2, secteur 502, A. O. ;  
Bescond M., matelot fourrier, à bord de la *Gloire*, Paris-Etranger ;  
Branquec Y., s.-lieut., command. le détachem. P. G., à Auneau (Eure-et-Loir) ;  
Chavet E., Dépôt divisionnaire, 8<sup>e</sup> Cie, C. I. D., secteur 203 ;  
Christien T., au 6<sup>e</sup> Génie, 104<sup>e</sup> Cie, secteur 181 ;  
Croissant J., caporal au 2<sup>e</sup> bis de Zouaves, C. M. 3, secteur 502 ;  
Hamon N., au 8<sup>e</sup> Cuirassiers, 7<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> section, secteur 196 ;  
Hanras P., 3<sup>e</sup> Cie de formation, 7<sup>e</sup> section, 2<sup>e</sup> Dépôt, Brest ;  
Jacq J.-L., au 129<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> bataillon, 34<sup>e</sup> Cie, 1<sup>re</sup> section, secteur 187 ;  
Kerboul M., au 235<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> Cie, secteur 217 ;  
Kerboul P., aspirant au 124<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> Cie, C. I. D., peloton d'élite du 2<sup>e</sup> bat., sect. 38 ;  
Le Bihan P., hôpital Sénégalais 66, Fréjus (Var) ;  
Le Bot J.-M., au 251<sup>e</sup> d'Art., téléph., 24<sup>e</sup> batterie, secteur 87 ;  
Le Clec'h Y., G. B. D. 16, H. T. 11, secteur 510 ;  
Le Corre J.-M., caporal, 11<sup>e</sup> C. O. A., subsistances militaires, Brest ;  
Le Dœuff J., C. I. M., groupe des aspirants, série N', Sables-d'Olonne ;  
Le Dréau J., aspirant au 203<sup>e</sup>, C. R. I. M., à Brignoles (Var) ;  
Le Moal J., aspirant au 3<sup>e</sup> R. A. P., 6<sup>e</sup> batterie, secteur 42 ;  
Ménez M., matelot fourrier, solde 2, au 4<sup>e</sup> Dépôt, Rochefort ;  
Messenger F., au 54<sup>e</sup> R. I. C., 6<sup>e</sup> Cie, secteur 505, A. O. ;  
Toulemont L., C. O. A. L., 105<sup>e</sup> Art. lourde, 66<sup>e</sup> Bie, 40<sup>e</sup> pièce, sect. 29<sup>bis</sup> ;  
Trellu X., fourrier à l'Aub. intérieure du 2<sup>e</sup> Dépôt, Brest.



## 27 INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

4 Mars 1918.

### Mes chers Amis,

La **Messe du Souvenir** sera dite le **mercredi 20 Mars** et le **lundi 22 Avril**.

Adhésions et cotisations : M. le chanoine A. Le Roy, M. Blanchard, M<sup>me</sup> Guilcher (en souvenir de son frère Félix Milliner), M. Cadiou, M. Bodénès, M. Lozachmeur, J. Le Dœuff, F. Frabolot, J.-L. Tanneau, J.-M. Jugeau, Y. Le Scao, J. Prémel-Cabic, A. Poupon, P. Brénéol, F. Riou, E. Marec, J. Cornic, J. Guillou.

Nous avons donné, dans le dernier *Bulletin*, le montant des cotisations des Elèves pour la Messe du Souvenir. On n'est pas riche à « Saint-Vincent », mais on est généreux. M. Donnart a recueilli pour la Propagation de la Foi : 838 fr. 50, et M. Boézennec pour la Sainte-Enfance : 612 fr. ; Total : 1.450 fr. 50.

### Nos Morts.

**Pierre Le Meur**, de Bannalec. — Entré en Sixième en Octobre 1910 ; sorti en Juillet 1916 ; entré à la caserne en Août 1916 ; mort le 11 Février 1918.

Depuis longtemps, nous n'avons eu à déplorer la perte d'aucun ancien de « Saint-Vincent » ; nous nous prenions à espérer que notre nécrologe se terminerai avec les noms de J. D'Hervais et S. Dagorn, Hélas !...

C'est Jean-Marie Jugeau qui nous a appris la triste nouvelle, par une lettre écrite le 12 Février : « ...Encore un nom à ajouter à la liste déjà longue des glorieux morts de notre cher « Saint-Vincent ». Pierre Le Meur est tombé, la nuit dernière, frappé d'une balle en pleine poitrine. Il fut surpris, dans le boyau de communication, par le tir indirect d'une mitrailleuse ennemie, au moment où il allait prendre la faction au poste d'écoute. Des camarades, qui se trouvaient dans un gourbi voisin, l'entendirent tomber, et se portèrent immédiatement à son secours, mais déjà il expirait. Je ne me trouvais pas sur les lieux, et ce sont tous les renseignements que j'ai pu obtenir. J'avais passé moi-même toute la journée au petit poste, et c'est à la pointe du jour seulement, en rentrant dans ma sape, que j'ai appris le malheur.

» J'ai pleuré, et je pleure encore en vous écrivant ces lignes. Car nous vivions non seulement en vrais amis, mais comme deux frères. Nous étions du même cours, vous le savez, à « Saint-Vincent », où nous avons vécu plusieurs années de la même vie paisible et heureuse. Au début de Septembre 1917, nous eûmes le bonheur de nous rencontrer au 332<sup>e</sup> ; nous nous arrangeâmes de façon à être versés dans la même compagnie ; et depuis, nous ne nous sommes point quittés. Je ne pouvais trouver un meilleur ami ; toujours gai, toujours content, aimable avec tout le monde, il était prêt à rendre service à qui que ce fût. A cela il joignait une bravoure magnifique ; y avait-il une patrouille, une embuscade, une reconnaissance à faire ? il était toujours là, et toujours il se proposait comme volontaire. C'est ainsi qu'en Décembre, il participa très activement à un heureux coup de main et obtint la belle citation à l'ordre de la Division qui a paru dans le dernier *Bulletin*. Aussi était-il aimé et estimé de tous, et tous, chefs et camarades, le regrettent vivement... La mort l'a frappé brusquement, mais il était prêt. Ame pieuse et généreuse, le Seigneur l'aura certainement bien accueilli et lui aura donné dans son Ciel la place promise aux braves et vaillants serviteurs.

» Je n'ai pas vu le corps. Il sera enterré sans doute dans un village de l'arrière. J'irai m'agenouiller et prier sur sa tombe, dès que je descendrai au repos... Je vous fournirai d'autres renseignements plus tard, si possible. »

Cette lettre nous est parvenue le samedi 16. Le soir, à la prière, nous avons récité ensemble le *De profundis* pour le repos de l'âme de P. Le Meur. Le lendemain, dimanche, on a dit pour lui une messe demandée par J.-M. Jugeau. Le surlendemain, la messe de règle a été dite encore à son intention, et tous les élèves ont été invités à offrir à Dieu leur communion pour lui. Espérons que toutes ces prières ont hâté l'entrée de son âme dans le repos éternel.

### Nouvelles de la Maison.

#### LA LOTERIE DU MARDI-GRAS

Quel ancien élève de « Saint-Vincent » ne garde le doux et joyeux souvenir de cette fameuse loterie du Mardi-Gras ? Tous, j'en suis sûr, aiment à se remémorer l'impatience et la fièvre de l'attente, plusieurs semaines à l'avance, dès que « l'affaire est lancée », et que maîtres d'étude chez les petits, philosophes chez les grands, animés d'un zèle aussi infatigable qu'irrésistible, commencent à recueillir les billets individuels et collectifs ; l'espérance invincible que chacun, jusqu'au bout, conserve de décrocher l'un des gros lots ; les intermèdes musicaux, chansons et monologues, où se révèlent les futurs prix de Conservatoire ; et, le lendemain, après la cérémonie des Cendres, les loteries de classe, moins brillantes peut-être, mais guère moins passionnantes.

La guerre n'a rien fait disparaître de tout cela. D'année en année, depuis sa fondation, le *Bulletin* vous a renseignés sur ce grand événement de notre vie scolaire. Point n'est donc besoin de refaire la description de la salle de fêtes, qui est ornée comme aux plus beaux jours, de la scène éclairée à giorno, et de l'étalage où le bon goût le dispute à l'opulence ; inutile de m'essayer à la psychologie des foules pour vous expliquer cette « chaleur communicative » qui s'intensifie de minute en minute, et qui deviendrait facilement tumultueuse, sans l'opportune intervention de la clochette, dont le drelin perçant a la vertu magique de calmer les joies trop bruyantes ainsi que les gros dépits chargés de colère. Vous ne comprendriez pas davantage que je m'attarde à vous faire l'énumération des lots, plus variés et plus nombreux que jamais : magnifiques Christs montés sur ébène et chêne blanc d'Amérique, tableaux de maîtres et statues de marque, trois montres, véritables chronomètres garantis, deux « foot-ball » dont un *Tunmer* et un *Meb champion*, etc., etc., etc. ; il y avait aussi, cela va sans dire, l'illustre « traditionnelle ». Quel scandale ce serait le jour où ce « clou » serait relégué au rang de souvenir historique ! Il faut vous dire, cependant, que MM. Boézennec et Labbé qui, cette année, ont dirigé les opérations, et se sont acquittés à merveille, ce n'est que justice de le dire, de leurs délicates fonctions, ont introduit quelques nouveautés : deux poupées ! n'est-ce pas, je vous le demande, se moquer un peu de grands garçons comme nous ? latête du Kronprinz (une tête de veau tout apprêtée), et surtout « un lapin très ordinaire, grandeur naturelle ». Enfoncée, la traditionnelle ! C'est le lapin vivant qui a été le « clou » de la soirée. Quand il parut, d'abord dans sa... cage, puis tenu par les oreilles, agitant désespérément les pattes, ce fut dans l'assistance, surtout chez les tout petits, plus que de l'enthousiasme... du délire. M. Labbé agitait éperdument sa sonnette, en vain. Mais voici qu'instantanément le silence se rétablit. « Trois-mille... quatre-cent... quatre-vingt... sept », 3.487. Ah ! mes amis, je vous plains de tout mon cœur de n'avoir pas vécu ces quelques secondes et la minute qui suivit. « 3.487 : Monsieur Donnart, professeur ! » La salle des fêtes n'a pas croulé sous les applaudissements qui accueillirent la proclamation du nom de l'heureux gagnant : elle ne croulera jamais. Nul doute que le souvenir du lapin gracieusement offert par le T. C. F. Crescentien et si heureusement dévolu par le sort ne passe à la postérité, immortalisant la bonne soirée du 12 Février 1918.

J. B.

#### AU JOUR LE JOUR

2 Février. — M. L'Hostis a chanté la Messe du Souvenir.

3 Février. — M. Bossus a promis, cette fois, une conférence. Ceux qui ont des « tuyaux » croient qu'il a choisi cette étude pour nous conter ses aventures. Aussi, les regards se tournent-ils, impatients, vers la porte. Elle s'ouvre. C'est

lui. Respectueusement, toute l'étude se lève. La porte se referme. Personne n'entre. Le vaillant et modeste aumônier refuse l'hommage que, spontanément et suivant la coutume, nous rendons aux grands personnages qui nous font l'honneur de leur visite. Nous nous asseyons, non sans manifester notre dépit... par un franc éclat de rire. Alors seulement, M. Bossus entre et prend place en chaire. Vous dire que la conférence fut intéressante, qu'elle fut fréquemment coupée par les rires qu'excitait la verve humoristique du conférencier, est inutile... Que va-t-il bien pouvoir nous dire ? Pour bien parler de la guerre, il faut avoir été en première ligne. Justement, il a eu l'impression d'y être, tout dernièrement, la nuit où les Boches sont venus bombarder Paris, car cette nuit-là, précisément, coïncidence curieuse, il s'est trouvé être de passage à la capitale... Tout de même, ce n'est pas là la première ligne, et si une invasion de Gothas peut servir d'introduction, cela ne peut fournir la matière de toute une conférence. M. Bossus nous fait alors le récit de l'attaque du 23 Octobre... Préparation monstre... canons partout... Enthousiasme des soldats... M. Bossus se trouve au poste de secours, qui est copieusement arrosé de gaz boches. Ces gaz, personne ne les trouve bons, mais les pauvres Bicots les trouvent mauvais avant même de les avoir sentis. Ils envahissent le poste de secours et courent vers M. Bossus, en criant d'une voix lamentable : « Marabout ! les gaz ! les gaz ! »... Attaque brillante. Victoire. Prisonniers. — Après l'opération il est arrivé que M. S. Pengam est venu prendre la place de M. Bossus au poste, et que M. Bossus a eu la bonne fortune d'être véhiculé dans l'automobile du général de Maud'huy, en compagnie du général lui-même... Le 19<sup>e</sup> a reçu, des mains du général Pétain, la fourragère, et le 118<sup>e</sup> la croix de guerre, cérémonie splendide et très émouvante à laquelle l'aumônier divisionnaire a eu le bonheur d'assister... Pour terminer, ce qu'il pense de la paix : la paix par la victoire, et la victoire par la prière. Quand ? il l'ignore. Ce dont il peut nous assurer, c'est que, n'importe quand elle viendra, la paix fera au moins un homme heureux : Monsieur Bossus...

7 Février. — Conférence de M. Prigent. L'H. O. E 32 est bien loin ! Après y avoir fait tous les métiers possibles, certes M. Prigent ne s'attendait pas à voir s'ajouter une nouvelle spécialité à la collection déjà si nombreuse dont il peut faire état ; il avait, sur la Somme, soigné les blessés, fait le peintre, le menuisier, et autre chose... Maintenant, le voici devenu... marin ! Mais marin sur les rives du canal latéral à la Meuse. Et là, il soigne des... galeux. Et cela, sans doute, en vertu du principe de l'utilisation des compétences qui fait, que dans le voisinage, un agrégé de l'Université et deux prêtres licenciés en mathématiques travaillent, à longueur de journées, à ramasser, à transporter et à cuber du fumier, ce qu'ils font d'ailleurs parfaitement... Et quelle vie mène-t-il sur sa péniche ? Une vie tranquille et relativement douce. Il s'occupe de fournir aux malades les habits et la literie, et de désinfecter habits et lits après usage. Dans sa petite cabine, il lui est possible de célébrer, chaque matin, la messe, et le soir, de lire, d'écrire, voire de corriger quelques copies de « Saint-Vincent ». Et là, il attend patiemment l'offensive boche ou autre, pour aller remplir sur le champ de bataille son rôle de brancardier... car il est brancardier.

17 Février. — Conférence du lieutenant Pape. M. Pape nous parle de la « liaison », et nous explique, en illustrant son explication d'exemples et de faits pris sur le vif, les différentes manières par lesquelles est assurée, au front, la coordination des mouvements entre les troupes. Il expose le rôle des agents de liaison, des signaleurs, le rôle des avions d'infanterie, des pigeons voyageurs, des fusées éclairantes, de la T. P. S. et de la T. S. F... L'offensive boche ? Il n'y croit guère. Toujours est-il que, s'ils viennent, ils seront bien reçus. Nos soldats, si parfois, aux cantonnements de l'arrière-front, ils tiennent à rappeler qu'ils sont les dignes descendants des vieux grognards de l'Empire, font preuve, aux tranchées, surtout au moment du combat, d'un courage et d'un enthousiasme magnifiques... Et certes, dans ce fait que l'enthousiasme demeure ainsi vibrant, après plus de trois ans de guerre, il faut voir la main de Dieu. Et cela doit nous faire espérer la victoire prochaine. Les combats décisifs seront très durs. Aussi prions, puisqu'aussi bien, entre l'arrière et le front, il n'est pas de meilleur agent de liaison que la prière.

28 Février. — Il pleut, il grêle, il neige, il vente. De vraies giboulées, en Février. Les allées du jardin et la cour (la cour-ar, comme disent les petits Quimpérois), sont toutes détrempées : on y patauge.

## CHRONIQUE SPORTIVE

*Jeudi, 7 Février.* — Continuation des matches par classes. M. Pape, qui, au front, fait du « sport » et forme une équipe de foot-ball, nous a accompagnés à Parc-Olier n° 2, afin d'étudier quelques procédés scientifiques : glissements ou « headings » style Derrien. — La ligne d'attaque des Secondes a les ailes rognées, Billant et Salaün étant absents. Les Premières l'emportent par 2 buts contre 1.

*Dimanche, 10 Février.* — Entraînement contre le S. Q. — L'E. S. V. est fortement handicapée : quatre joueurs font défaut. L'absence de Mévellec, surtout, est sensible : lui seul aurait pu donner de la vigueur à la défense anémiée, et permettre aux avants de disposer de la balle. Les Stadistes, au complet, stimulés par le bruyant Bloch, enregistrent quatre buts, et empêchent les Grenats de marquer.

*Dimanche, 17 Février.* — L'équipe de Seconde, très en forme, prend une éclatante revanche. Durand, leader émérite, entraîne ses lignes à l'assaut des « bois » ennemis ; et ses « forwards », avec un brio remarquable, bottent coup sur coup cinq buts imparables. Les Premières ne peuvent leur opposer que deux points.

*Jeudi, 21 Février.* — Soleil et azur : splendide journée printanière. Hélas ! nous ne pourrons jouer cet après-midi. Les ballons ont déclaré forfait, et, malgré les objurgations des sportifs, s'obstinent à vouloir passer la journée dans l'échoppe du cordonnier.

L. P.

## Nouvelles de partout.

*16 Février.* — La dernière parole de M. l'Administrateur du *Bulletin de Saint-Vincent* fut : « Tu n'oublieras pas d'écrire tes impressions de permissionnaire ! » Et voilà pourquoi vous serez condamnés, chers lecteurs, à lire ma prose.

Que vous dire, cependant, que vous ne sachiez déjà ? Que j'ai passé une bonne permission ; que les meilleures journées furent celles que j'ai vécues à « Saint-Vincent » ; que j'ai été heureux de revoir vieux et jeunes également vaillants à la tâche, si pénible, à laquelle je m'attellerais bien volontiers !

J'avais arrangé mon voyage pour me trouver à Quimper le 2 Février, Journée du Souvenir. M. L'Hostis avait eu la même pensée, et c'est lui qui a célébré la messe officielle qu'il a eu l'heureuse idée de fonder.

J'espérais rencontrer aussi M. Garrec. Il a préféré rester au pays de Douarnez, où il a dû s'amuser à recueillir les messages des télégraphistes de la ville d'Is.

J'ai manqué d'un rien M. Prigent, bien que je me sois trouvé là un samedi ! Et vous savez que c'est le jour préféré de M. Prigent !

En revanche j'ai vécu quelques bonnes heures avec mon excellent ami M. Perrot. C'est toujours ça.

J'ai couru jardin et cours, admirant l'entrain de tous au jeu, un peu étonné de voir transformé en champ de tir, l'ancien terrain de la balle au mur.

J'ai chanté la messe le dimanche, d'une voix un peu éteinte. Les gaz, sans doute !

Il a fallu, cette fois, tenir ma promesse et donner une conférence à l'auditoire le plus sympathique qui soit ; dire l'émotion que m'a causée la venue des Gothas sur Paris, dans la première nuit de ma permission ; essayer de donner un petit aperçu de l'attaque brillante de l'Aisne, dire les effets des gaz sur les bicots, et beaucoup d'autres choses encore...

Puis je suis parti, content de m'être retrempé dans l'atmosphère paisible de la maison.

A Paris, j'ai assisté à un match de rugby, où les Français ont triomphé un peu par surprise.

Et me voilà de nouveau au front, attendant... une nouvelle permission, que je souhaite être la dernière.

L'abbé Foll vient de partir à son tour pour le pays. L'abbé Cadiou ne tardera pas à le suivre.

Quand pourrons-nous partir tous ensemble pour ne plus revenir ? Ce sera un beau jour, « crois-je ».

HUBERT BOSSUS.

.....Depuis longtemps, je n'ai pas été si occupé. Ce n'est pas seulement une section de mitrailleuses que j'ai à diriger, mais cinq, dont trois tenues par nos « amis d'outre-mer ». En plus du service de garde ordinaire, il y a eu à cher-

cher des emplacements pour les diverses pièces et à organiser tout le secteur du régiment. Certains jours, mes jambes n'en peuvent plus. Aujourd'hui, on m'appelle encore pour organiser la ligne des réduits : donc une bonne course en perspective. Heureusement que, demain soir, notre bataillon descend en réserve après 18 jours de ligne.

Cette période, si elle a été dure, n'aura pas été cependant sans consolation. Nous trouvons auprès de nos « Breudeur an tu all d'ar mor » tant de bonne volonté, de générosité, de dévouement, d'affection, que l'on oublie aisément ses souffrances ! Ces hommes — j'allais dire ces enfants — sont on ne peut plus charmants. Ce sont tous des volontaires appartenant à l'une des premières divisions formées dès la déclaration de guerre. Il y en a de 17 ans, beaucoup de 18, et tous les autres de 19 et 20. Tous étudiants, n'ayant pas encore achevé leurs études. Il y a parmi eux des rentiers, des millionnaires : ils manient la pelle et la pioche comme le dernier des manœuvres. Mon interprète, agent de liaison, n'a pas 17 ans. Ce sont tous de beaux gâs, bien bâtis et bien sains. Là-bas, les sports sont en honneur, et surtout la race n'est pas abâtardie par l'alcool. Dans les bonnes familles, un jeune homme ne touche pas à l'alcool avant 21 ans. Ici, sur le front, ils n'ont que de l'eau et des boissons chaudes, café au lait et thé. Parmi eux, il y a d'excellents catholiques, qui n'ont pas froid aux yeux, je vous assure. Ils ne savent pas ce que c'est que le respect humain. Tout à l'heure, un d'entre eux, 19 ans, ne sachant pas le français, ouvre devant moi son portefeuille et me montre un grand Crucifix, souvenir de Sainte-Anne-du-Canada, et un scapulaire. « Moi catholique », me dit-il, avec un sourire qui était l'expression de sa franchise et de sa candeur. La nuit, nos hommes ne sentent pas le temps passer, tant la compagnie de ces jeunes Sammies est intéressante.

Hier matin, nous avons participé, eux et nous, à un coup de main qui a pleinement réussi. Capture : 17 hommes et un officier. On connaissait l'emplacement d'un petit poste boêche. Deux jours de travail pour le choix de la position de tir, pour l'organisation, le pointage, le jalonnement, le transport des cartouches, etc. Les mitrailleuses avaient pour mission de faire un tir d'encagement autour de ce petit poste pendant que la patrouille sauterait dessus. L'action a commencé à 3 h. 30. Nous avons tiré 18.000 cartouches, en l'espace de 12 minutes : juste le temps pour la patrouille d'aller et de revenir. L'ennemi, affolé par la mitraille, n'a même pas songé à donner l'alarme, et n'a pu que se laisser cueillir. Les canons de nos mitrailleuses étaient rouges, mais il n'y a pas eu la moindre anicroche. Nos « amis » exultaient de joie et d'admiration....

ATHANASE L'HOSTIS.

... Cette fois, j'ai reçu le *Bulletin* à temps pour que je travaille à la journée de « S.-V. ». Je tâcherai de fournir mes prestations loyalement, généreusement... Ma situation actuelle n'est pas mauvaise. J'aurais presque honte de la comparer à celle des combattants. L'hôpital où je suis en subsistance, est aux trois quarts vide : c'est assez dire que le travail de la salle n'est ni absorbant, ni pénible... Le *Bulletin* m'a fait savoir que J. Kerdoncuff est en Orient. Que ne l'ai-je su plus tôt ? Le trouverai-je ? On va essayer.

GABRIEL POULIQUEN.

*27 Février.* — Depuis ma rentrée de permission, nous sommes en déplacement. Enfin, nous voilà à destination. Mon régiment est bien dissous, mais mon bataillon reste, bien qu'un peu transformé. Je garde le commandement de ma compagnie... Notre nouvelle situation est intéressante, et un peu privilégiée en ce sens qu'elle nous maintient à l'arrière pour quelque temps. Tant que « Jean Bescond » ne donnera pas, nous serons tranquilles, car nous sommes compagnons de ses engins. Pour l'instant, nous avons encore notre métier à apprendre. Nous cantonnons dans une petite ville, ville d'eau en temps de paix. Je loge dans une villa que les propriétaires n'habitent pas en ce moment ; je suis loin de toute autre habitation, c'est le calme le plus complet autour de moi. Je vais m'arranger une petite vie tranquille en dehors des heures de travail... Au revoir ! Tenez-moi au courant des progrès de vos tireurs d'élite. Je vous rendrai vos bonnes prières puisque j'aurai le bonheur de dire la messe tous les matins.

JOSEPH PAPE.

DE CI DE LA

Jean Le Dauff : « Je suis de retour au front. Les tranchées sont à une quinzaine de kilomètres. On entend le canon assez distinctement de ce petit

village situé à deux lieues environ à l'Est de Soissons. C'est dimanche aujourd'hui, mais je ne peux pas avoir de messe, ce matin. La privation est d'autant plus dure que je ne l'ai pas sentie depuis six mois. Heureusement, j'ai passé par Paris en venant : j'ai eu le bonheur de communier à Montmartre ; j'ai prié pour la grande famille de « Saint-Vincent ». — *E. Favennec* : « J'ai été débarrassé lundi, et suis arrivé à l'arrière du front avec mon ami René Le Bot, dans un nouveau régiment, le 62<sup>e</sup>. Le pays est tout ce qu'il y a de plus triste. Les Boches y ont passé en 1914, et le terrain est couvert de tombes allemandes et françaises. » — *Jean Le Daré* : « Toujours au même endroit. Tous les anciens camarades du 118<sup>e</sup> se sont retrouvés. Jacques Le Guen est ici depuis quelque temps. G. Méar est arrivé la semaine dernière de Paris. Seul, Loïc manque : il est parti en renfort au 264<sup>e</sup>. Nous avons ici une magnifique église. Le dimanche, il y a messe militaire. L'assistance pourrait être plus nombreuse : beaucoup de nos Bretons sont d'une négligence écœurante... Je fais actuellement un stage de signaleur-téléphoniste. Attendez-vous donc à recevoir, bientôt, une longue lettre en écriture... morse. » — *J. Le Moal* : « Ça marmite... mais pas sur nous. C'est une batterie de 105, ou plutôt une seule pièce détachée de la batterie, qui vient à peine de s'installer derrière nous et qui s'est fait déjà repérer. Ces jours-ci, le secteur est assez agité. Cette nuit même, les Fritz ont été si énervants que nos grosses « pétoires » ont dû intervenir. Les Boches voient que tous leurs coups de main échouent, tandis que tous les nôtres réussissent : on comprend leur fureur. » — *H. Lérain* : « Situation inchangée. Santé bonne. Le moral aussi ; car à présent, la proximité d'un prêtre brancardier me permet de communier sur semaine, tout en étant en ligne... » — *C. Buhanic* : « J'ai reçu, hier, le cher Bulletin, toujours attendu avec impatience. Je commençais déjà à désespérer pour ce mois, étant donné que nous sommes le 11. Enfin, je le tiens. Quant à la Messe du Souvenir, quelle bonne idée a eue M. L'Hostis ! » — *J.-L. Tanneau* : « Il y a longtemps que le régiment n'a pris part à aucune opération. Nous sommes actuellement à 5 kilomètres du front. Les hommes de compagnie sont occupés, tous les jours, du matin au soir, à faire des travaux de défense à l'arrière, en prévision de la grande offensive boche qu'on dit imminente... Quant à nous, brancardiers, nous faisons les cantonniers : c'est un métier plus ennuyeux que pénible, et qui me laisse bien des loisirs. Voudriez-vous bien m'adresser le *Novum Testamentum* en usage à « Saint-Vincent ? » — *F. Lapous* : « Me voici de nouveau à Saint-Thégonnec, en permission de sept jours cette fois. Je n'ai passé que 4 jours à Orléans : je suis si bien guéri, que j'ai été reconnu apte immédiatement. Pour m'en revenir, j'ai passé par Quimper. Je pensais pouvoir aller vous voir. Hélas ! la gare était trop bien gardée : impossible de sortir. J'ai dû prendre tout de suite le train de Landerneau, et me contenter, comme R. Guichaoua, de considérer par la portière, la colline escarpée où se dresse « Saint-Vincent ». Ce n'est pas sans émotion, soyez-en certain, que j'ai revu ces bâtiments, ces cours, ces jardins, cette chapelle surtout, tous ces lieux familiers auxquels je suis attaché plus que je ne l'aurais cru... »

*M. L'Hostis* : « 12 Février 18. Aujourd'hui, à Montmartre, je vous ai recommandés tous au Sacré Cœur. H. Keromnès m'a servi la messe à l'autel du Saint-Sacrement. » — *M. Foll* : « Un bon point au Bulletin pour son « De ci de là », qui nous donne des nouvelles d'un si grand nombre d'amis. Parfaits les « Samedis de M. Prigent », dont ne sont pas seuls à profiter les jeunes gens qui sont encore au nid à l'abri de la tempête et des dangers. Reçu, hier, la visite du sous-lieutenant Treussard ; nous sommes voisins. Une petite affaire m'oblige à retarder mon départ de huit jours. Je ne serai donc pas à « Saint-Vincent » avant la fin du mois. Une nouvelle curieuse en terminant : on vient d'arrêter des prisonniers boches évadés d'Etampes, juste au moment où ils allaient franchir nos lignes. Pas de chance ! » — *J.-L. D'Hervé* : J'attends toujours le cher petit Bulletin. Il est allé, sans doute, me chercher au 303<sup>e</sup>. Ce régiment a été dissous. Je suis venu échouer au 11<sup>e</sup> tirailleurs. Je me trouve bien isolé parmi les Arabes de la classe 17, milieu peu intéressant ! Ajoutez à cela que je suis privé de tout secours religieux ; aussi, pour la première fois, j'ai senti la morsure du cafard. Je me recommande tout particulièrement aux prières de la Maison. » — *R. Le Bot* : « Je suis arrivé dans la zone des armées, et je me trouve, en ce moment, dans un petit bourg de Champagne. J'ai trouvé ici Armand Gourmelen. Nous sommes donc trois de « Saint-Vincent », et nous sommes tous les trois dans la même compagnie. Ne nous oubliez pas ! » — *Francis Corre* : « Moi non plus, comme le disait un de mes camarades dans le dernier Bulletin, je n'ai pas d'exploits à

raconter. Et que peuvent bien vous dire les menus faits de la vie journalière d'un soldat de l'arrière ! A la différence de beaucoup de mes professeurs et amis de « Saint-Vincent », en vigie aux abords du « no man's land », j'ai le grand bonheur de vivre près d'une église, de pouvoir y aller assez fréquemment, d'assister à la messe et de profiter des sacrements. Ne croyez pas que, aussi avare que gourmand, je garde tout pour moi. Je fais large part dans mes prières et mes communions, à ceux qui, plus haut, sur la ligne de feu, sont privés de ces consolations, et passent leurs journées et leurs nuits dans les tranchées suintantes et froides, avec, au-dessus de leurs têtes, l'éternel fracas de la mitraille. Mon ami Jugeau m'écrit de « quelque part autour de Verdun », après une terrible journée où le gaz boche a fait des siennes : « J'attends avec impatience le Bulletin de « Saint-Vincent » pour me remonter le moral. » — *J. Cornec* : « Voilà plus de cinq semaines que nous assurons le service à la gare régulatrice du front de l'Est. Je compte aller en permission sans tarder. C'est avec plaisir que je reverrai cette chère Maison où j'ai passé de si bons moments. Continuez à prier et à faire prier pour tous vos soldats : vous ne sauriez croire combien cela nous soutient de savoir que, là-bas, on pense sans cesse à nous. » — *M. Ménez* : « Après trois jours de mer, nous avons débarqué à Saint-Jean-de-Luz. Le pays est charmant. Dans une heure, nous appareillons pour retourner à Rochefort. J'aime beaucoup plus cette vie que la vie des dépôts. » — *A. Tréquier* : « En revenant de permission, j'ai appris mon affectation à la division comme télégraphiste. C'est bien moins dur qu'à la compagnie, et on est plus libre. De plus, avantage inappréciable, nous ne sommes qu'à deux pas de l'église. » — *J. Croissant* : « Je constate avec plaisir que la réclamation de M. Pouliquen en faveur de l'Orient est arrivée assez tôt pour qu'en ce mois de Janvier, il nous soit possible de prendre part à la Messe du Souvenir. Que le bon Dieu prenne tous nos morts en son paradis, et qu'il garde bien vivante au cœur des vivants la flamme de leur vocation... Nous sommes toujours dans le même camp, et nous continuons à mener la vie tranquille et monotone du poilu au repos. Je commence à soupirer après le retour en France. Encore quelques mois, et j'aurai droit à une cinquantaine de jours de vrai repos, au pays. » — *J. Brenniel* : « Depuis quinze jours, j'ai quitté les tranchées pour venir à Saint-Cyr. Hélas ! alors que la précédente promotion, « la promo Guynemer », comptait deux « S.-V. », J. Le Dréan, et J. Le Dœuff ; moi je suis seul. Je n'ajoute pas avec le poète : « et seul avec moi-même ». Il y a ici, en effet, quelques séminaristes de commerce très intéressants. Je ferai tout mon possible pour continuer dignement la lignée des aspirants de « S.-V. » — *J.-L. Toulemont* : « Me revoilà à Cherbourg, toujours au même poste où j'ai « moult ouvrage et moult fatigues ». On s'en tire de son mieux pour la plus grande gloire de la paperasserie. » — *Eugène Marec* : « Voilà six semaines que j'ai quitté le front pour le premier groupe d'aviation, à Dijon. Depuis mon arrivée, je n'ai fait que courir d'un bureau à un autre. A la fin, j'ai poussé jusqu'à... Lannilis. Fatigué, je me suis reposé pendant six jours, et le septième, j'ai repris le chemin de Dijon, d'où j'espère « m'envoler, » sans trop tarder. » — *Y. Le Clec'h* écrivait de Nice, le 6 Février : « Ne venez pas ici, si vous ne devez pas y rester, ou du moins y revenir, » dit un dicton local. Ma foi ! pour moi je n'y suis pas venu pour y rester, mais avec la perspective de mettre bientôt le cap sur une autre côte, moins belle peut-être mais certainement plus chère. En attendant, je ne me lasse pas d'admirer les beautés de ce pays enchanté. J'ai fait connaissance avec des bosquets de mimosas, des allées d'œillets ou d'églantiers, des haies d'orangers couverts de fruits d'or, des vergers d'oliviers et des bois de pins géants... Les forces sont revenues, et je n'aspire plus qu'à les employer, car ce *dolce farniente* commence à me peser. Je compte sur deux mois de permission. Après quoi, la lutte encore ; tant qu'à Dieu plaira. » — *H. Keromnès* : « Dans la nuit du 30 au 31 Janvier, après leur raid sur Paris les avions boches ont survolé notre gare régulatrice, et l'un d'eux, ne se trouvant pas sans doute suffisamment délesté, nous a lancé ses deux dernières bombes. Toutes deux sont tombées à côté de la maison du P. Jésuite où je loge. Toutes les vitres ont été brisées. A la place des bombes deux entonnoirs de deux mètres de profondeur sur cinq de diamètre. Nous l'avons échappé belle. Des papiers lancés par les Gothas annoncent leur retour pour la prochaine lune... J'ai passé la matinée de mardi, au Sacré-Cœur en compagnie de M. L'Hostis. D'ailleurs j'ai la grande satisfaction de pouvoir gravir de temps en temps la montagne sainte, et de passer la nuit en prière auprès de Notre Seigneur. »



### COMPOSITIONS DE FÉVRIER

**Philosophie.** — *Sciences physiques et naturelles* : 1<sup>er</sup>, T. Keraudren ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Coadou.

**Rhétorique.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, P. Le Roy ; 2<sup>e</sup>, J. Le Gall ; — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, J.-M. Piton ; — *Dissertation française* : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, J. Morvan.

**Seconde.** — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, A. Bossard ; 2<sup>e</sup>, Y. Gourmelen ; 3<sup>e</sup>, O. Billant ; — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, L. Le Pape ; 2<sup>e</sup>, R. Caugant ; 3<sup>e</sup>, Y. Pérennès ; — *Littérature latine* : 1<sup>er</sup>, A. Bossard ; 2<sup>e</sup>, M. Hervé ; 3<sup>e</sup>, G. Boléat ; — *Dissertation française* : 1<sup>er</sup>, O. Billant ; 2<sup>e</sup>, M. Malgorn ; 3<sup>e</sup>, D. Talec.

**Troisième.** — *Morale* : 1<sup>er</sup>, J. Cariou ; 2<sup>e</sup>, C. Parcheminou ; — *Version grecque* : 1<sup>er</sup>, F. Uguen ; 2<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; — *Version latine* : 1<sup>er</sup>, F. Uguen ; 2<sup>e</sup>, J. Suignard ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, N. Vézier ; — *Vers latins* : 1<sup>er</sup>, J. Cariou ; 2<sup>e</sup>, F. Merceur.

**Quatrième.** — *Thème grec* : 1<sup>er</sup>, G. Branquec ; 2<sup>e</sup>, J. Douguet ; 3<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 4<sup>e</sup>, E. Queindec ; — *Orthographe* : 1<sup>er</sup>, J. Heydon ; 2<sup>e</sup>, J. Riou ; 3<sup>e</sup>, G. Branquec ; 4<sup>e</sup>, L. Béchenec ; — *Arithmétique* : 1<sup>ers</sup>, J. Heydon et J. Mahé ; 3<sup>e</sup>, C. Leburgue ; 4<sup>e</sup>, L. Béchenec.

**Cinquième.** — *Arithmétique* : 1<sup>ers</sup>, J. Henry et G. Boussard ; 3<sup>es</sup>, G. Le Bec, J. Jullien et A. Jadé ; — *Grec* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, J. Le Roux ; 3<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 4<sup>e</sup>, M. Urvoy ; — *Thème latin* : 1<sup>er</sup>, J. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, G. Boussard ; 4<sup>e</sup>, R. Pérón.

**Sixième.** — *Arithmétique* : 1<sup>ers</sup>, A. Gargadennec et H. Coathalem ; 3<sup>e</sup>, L. Volant ; 4<sup>es</sup>, N. Guével, Y. Crenn et L. Kernéis ; — *Analyse* : 1<sup>er</sup>, J. Colin ; 2<sup>e</sup>, X. Mahé ; 3<sup>e</sup>, H. Coathalem ; 4<sup>e</sup>, J. Messenger ; 5<sup>e</sup>, J. Louarn ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, L. Didaillet ; 2<sup>e</sup>, P. Belbéoc'h ; 3<sup>e</sup>, O. Emily ; 4<sup>e</sup>, J. Colin ; 5<sup>e</sup>, H. Coathalem.

**Septième.** — *Histoire* : 1<sup>er</sup>, P. Le Bars ; 2<sup>e</sup>, Y. Daniel ; 3<sup>e</sup>, F. Quintin ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, J. Mével ; 2<sup>e</sup>, P. Le Bars ; 3<sup>e</sup>, M. Bosser ; — *Écriture* : 1<sup>ers</sup>, P. Le Bars et Y. Daniel ; 3<sup>e</sup>, J.-M. Kersual ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, P. Le Bars ; 2<sup>e</sup>, M. Bosser ; 3<sup>es</sup>, J. Le Séac'h et Y. Daniel.

**Huitième.** — *Histoire* : 1<sup>er</sup>, J. Le Rhun ; 2<sup>e</sup>, F. Le Bras ; — *Arithmétique* : 1<sup>er</sup>, J. Le Pemp ; 2<sup>e</sup>, N. Goalès ; — *Écriture* : 1<sup>er</sup>, P. Kernéis ; 2<sup>e</sup>, J. Le Pemp ; — *Géographie* : 1<sup>er</sup>, J. Le Rhun ; 2<sup>e</sup>, F. Le Bras.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Brenniel J., élève-aspirant, 5<sup>e</sup> compagnie, à Saint-Cyr (S.-et-O.) ;
- D'Hervé J.-L., 11<sup>e</sup> Tirailleur algérien, 6<sup>e</sup> compagnie, secteur 94 ;
- Favennec E., 62<sup>e</sup> d'Infanterie, 9<sup>e</sup> bataillon, 36<sup>e</sup> compagnie, secteur 63 ;
- Gourmelen A., 62<sup>e</sup> d'Infanterie, 9<sup>e</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> compagnie, secteur 63 ;
- Hénaff Y., T. S. F., D. T., 8<sup>e</sup> Génie, secteur 87 ;
- Hervé A., caporal-infirmier, H. C. 39, à Mesgrigny (Aube) ;
- Kerboul M., caporal au 236<sup>e</sup>, C. I. D., cours de grenadiers, secteur 217 ;
- Le Bot R., 62<sup>e</sup> d'Infanterie, 9<sup>e</sup> bataillon, 35<sup>e</sup> compagnie, secteur 63 ;
- Le Corre Jérôme, 22<sup>e</sup> Colonial, 4<sup>e</sup> compagnie, C. I. D., secteur 13 ;
- Le Dœuff, aspirant au 264<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> Cie, C. I. D., secteur 87 ;
- Le Menn Y., infirmier au 118<sup>e</sup>, à Sainte-Anne-d'Auray (Morbihan) ;
- Le Noac'h, 147<sup>e</sup> d'Infanterie, 2<sup>e</sup> compagnie, secteur 110 ;
- Le Nours C., 38<sup>e</sup> R. A. C., 71<sup>e</sup> batterie, à Nîmes (Gard) ;
- Marec E., sergent-élève-pilote, 1<sup>er</sup> groupe d'Aviation, 3<sup>e</sup> Cie, Dijon ;
- Méar G., 151<sup>e</sup> d'Infanterie, 9<sup>e</sup> bataillon, 33<sup>e</sup> compagnie, secteur 187 ;
- Ménez M., matelot-fourrier, canonniers « Espiègle », Rochefort ;
- Mévellec Al., caporal T. S. F., 2<sup>e</sup> Colonial, C. H. R., secteur 173 ;
- Pape J., lieutenant A. S., 262<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> bataillon, 2<sup>e</sup> compagnie, secteur 124 ;
- Riou F., 33<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> compagnie, secteur 214 ;
- Trégnier A., 8<sup>e</sup> Génie, T. S. F., secteur 219 ;
- Treussard P., sous-lieutenant au 264<sup>e</sup>, secteur 87.



## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

6 Avril 1918.

### Bien chers Amis,

Ce Bulletin ne contiendra que de « vieilles nouvelles ». L. G. a arrêté sa chronique au 22 Mars, veille du départ en vacances ; nous lui avons demandé de nous donner ses impressions de vacances : il a répondu que les vacances sont faites pour se reposer, comme le trimestre pour travailler. Nous sommes obligés de convenir qu'il peut bien avoir raison.

D'autre part, il y a, depuis quinze jours, comme une barrière infranchissable entre le front et « Saint-Vincent ». Ou bien vous n'avez plus le temps de nous écrire, ou plutôt une garde vigilante et soucieuse arrête vos lettres jusqu'à la fin de la grande bataille. C'est un gros sacrifice pour nous ; nous l'offrons à Dieu, en même temps que nos prières, qui, soyez-en sûrs, sont plus nombreuses et plus ferventes que jamais, afin qu'il plaise à sa Bonté toute-puissante de « tourner les vains efforts de l'ennemi à sa dérision et à sa perte », et que vous sortiez tous sains et saufs de la mêlée...

L'épreuve est dure, et peut être longue ; mais « notre confiance se dilate à la mesure des maux pressentis ». La France ne peut pas être vaincue, car, si elle l'était, il ne resterait aux autres peuples du monde qu'à « se prosterner tous dans l'ordure sous le talon du triomphateur german ». Mais peut-on dire que la France a mérité de vaincre sans avoir beaucoup souffert ? La durée de la guerre, a-t-on dit, est une expiation d'erreurs et de crimes dont chacun et tous ont leur part. Voilà bientôt quatre ans que la rédemption s'opère. L'heure vient, il est permis de l'espérer, d'une résurrection glorieuse et d'une vie nouvelle pour le pays des Francs, les amis du Christ. « Dieu est pour nous, c'est manifeste. Un instant, au début de l'attaque, la position paraissait perdue ; la présence d'un chef inspiré rétablit soudain notre avantage. Comme aux siècles où les chiens de l'Islam mordaient les flancs de la Chrétienté, c'est encore par le marteau des Francs que le Christ veut briser l'infidèle... » Ces lignes ont été écrites à propos de la bataille de la Marne. Voici qu'elles sont vraies une seconde fois... Attendons avec confiance l'heure de Dieu. L'ennemi brandit de nouveau « sa massue d'airain » ; Dieu lui-même va la lui « rembarrer sur sa tête ». Dieu veut qu'on l'aide : vous, vous bataillerez ; nous, nous prierons.

### Journées du Souvenir.

Lundi 29 Avril. — Jeudi 5 Mai.

Adhésions et cotisations : M. Goachet, M. Jaffrès, M. Le Cann, M. Gourvennec, M. Léon, M. Andro, M. Le Bris, recteur de Saint-Yvi, M. A. de Kerangal, Mme Milliner (en souvenir de son fils, Félix Milliner), E. Le Cœur, L. Guéguéniat, J. Nicolas, J.-L. D'Hervé, F. Frabolot, C. Buhanic, F. Le Niger.

### Entre nous.

Les petites et les grosses contributions apportées jusqu'ici à l'œuvre pieuse établie à « Saint-Vincent », sous l'inspiration de M. L'Hostis, forment une masse imposante qui assure la célébration des « Messes du Souvenir » pour plusieurs années. Si vous le voulez donc, fermons la souscription, après avoir redit un sincère merci à tous les empressés et généreux donateurs.

Mais — car il y a toujours un mais — si vous le voulez aussi, tout de suite

ouvrons une autre tout à côté, et cette fois en faveur du *Bulletin* lui-même. Le petit *Bulletin* voudrait durer au moins jusqu'à la fin de la guerre, ne serait-ce que pour vous annoncer les jours fixés pour la « Messe du Souvenir ». Hélas ! la vie chère lui fait la vie dure, à lui aussi. La première année, il a grandi sans le moindre souci ; la seconde année, surtout sur la fin, on a cru qu'il allait trépasser. Le voilà entré dans sa troisième année : ira-t-il jusqu'au bout ? Faut-il lui laisser son étendue et sa forme ordinaires ? Faut-il le soumettre au régime des restrictions, je veux dire le réduire à 6, 4 ou 2 pages ? Hélas ! Poser la question, ce n'est pas la résoudre. La question est posée. C'est assez pour aujourd'hui : *Intelligenti pauca*. La solution viendra, et, sans nul doute, favorable au « cher petit *Bulletin* », sous la triple forme classique : « *Salus, honor, et argentum* ».

### Nouvelles de la Maison.

#### AU JOUR LE JOUR

2 Mars. — Qui dit Mars, dit giboulées. En ce moment, une bourrasque, sur les toits, mène autour des cheminées de « Saint-Vincent », son énervant tapage. Le ciel a cette couleur terne et maussade qui le fait ressembler à un vilain couvercle de plomb. La grêle tambourine aux vitres de l'étude. Elles ne datent pas d'aujourd'hui, les giboulées. Il y a belles années qu'on entend, comme le chantait « le couplet » :

Tinter sur la vitre sonore  
Le gril léger qui rebondit.

N'est-ce pas Virgile qui a écrit ce joli vers :

*Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.*

Tandis que je vagabonde dans l'espace et le temps, la bourrasque s'est enfuie avec sa pluie, sa neige et sa grêle, et un rayon de soleil se joue sur mon pupitre et semble se rire de moi...

3 Mars. — Conférence de M. Foll... Depuis sa dernière permission, la Division a tenu le secteur de l'Ailette. Durant les premières semaines de tranchée, les Boches se tinrent tranquilles, et nos soldats, de leur côté, ayant à accomplir d'importants travaux de défense, évitèrent de leur chercher affaire, et n'eurent d'autre exploit à enregistrer qu'un petit coup de main sur une péniche qu'on croyait occupée par l'ennemi, coup de main sans résultat : la péniche était vide... Mais cette période de calme relatif ne dura guère. Un beau jour, comme des Boches essayaient de fraterniser, un gâs de Kerlouan ou de Guissény en expédia quelques-uns « ad patres ». Ce fut, dès lors, la guerre à nouveau déclarée, et la lutte redevint active de part et d'autre. Les Boches s'y mirent encore plus furieusement, quand des Américains arrivèrent dans le secteur et prirent part, mêlés à nos soldats, à des coups de mains fréquents et fructueux... En même temps, les combats d'avions se multipliaient, et presque quotidiennement M. Foll eut le spectacle de ces duels aériens, quand il se rendait aux premières lignes pour exercer son ministère ou inhumer les morts de la bataille d'Octobre.

Le jour même où le Général en chef décorait le 19<sup>e</sup> et le 118<sup>e</sup>, M. Foll reçut l'ordre de demeurer désormais au groupe des brancardiers divisionnaires. Tout le régiment regretta son départ ; bientôt il apparut manifestement qu'en résidant au poste de brancardiers, il lui était impossible de s'acquitter de ses fonctions d'aumônier, et il ne tarda pas à rentrer au 118<sup>e</sup>, à la grande joie et pour le plus grand bien des poilus. Nous prions pour que son apostolat y soit de plus en plus fécond.

10 Mars. — Ont été reconnus « bons pour le service armé » : T. Keraudren (ajourné de la classe 18) ; F. Abarnou, H. Derrien, P. Bideau, G. Lespagnol, H. Le Gall, J.-M. Piton, C. Toscer, R. Manuel. — Ajournés : H. Cudennec, L. Rannou, R. Kérénel, M. Messenger, Jos. Morvan, H. Pérennec.

11 Mars. — Hier et aujourd'hui, examens du C. P. S. M. pour les conscrits de la classe 19. Les résultats sont magnifiques, si, avant les épreuves, les craintes furent vives : 13 reçus sur quinze présentés : Piton (339 points), Kérénel (333), Derrien (265), Lespagnol (263), Messenger (259), Le Gall Hipp. (242), Keraudren (240), Thomas (239), Toscer (228), Rannou (228), Abarnou (194), Manuel (189), Pérennec (132). Cela permet d'espérer, pour l'année prochaine, des résultats encore plus brillants.

19 Mars. — Fête de saint Joseph. Nous jouissons d'un temps merveilleux. Le ciel est immuablement bleu. L'atmosphère est douce et tiède, toute parfumée des senteurs des fleurs qui remplissent déjà les arbres et les parterres de notre incomparable jardinier Raymond. Au bord de l'avenue qui domine la vallée du Stéir et... le chemin des vacances, les marronniers, gonflés de sève, laissent couler au bout des branches leurs bourgeons vernis comme des « gouttes de verdure » qui grossissent à vue d'œil. Nulle part, le printemps ne naît avec plus de grâce qu'en notre cher « Saint-Vincent ».

22 Mars. — Les derniers jours du trimestre auront été fertiles en événements sensationnels.

Jeudi 14, match Nord-Sud, dont une plume plus autorisée vous narrera les péripéties.

Avant le match, nous avons assisté à la représentation de la *Passion*, d'Emile Rochard, jouée par la troupe du « Théâtre de l'Évangile ». C'était émouvant, mais cette reconstitution de la vie du Christ est bien pâle auprès de la réalité telle que l'Évangile nous la révèle !...

Après le théâtre, le cinéma. Hier soir, *Christus*, ce « poème iconographique » universellement vanté, a déroulé à nos yeux ravis ses superbes tableaux : la Nativité, le massacre des Innocents, la fuite en Égypte, l'enfance et la vie publique de Jésus, l'entrée triomphale à Jérusalem, la Cène, la Passion, la Mort, la Résurrection. On a célébré « l'art incomparable avec lequel sont composées les scènes, l'harmonie des groupements, le style souverain en toutes choses... l'émotion salutaire et sainte qui s'en dégage ». Il faudrait être bien exigeant pour ne pas souscrire à ces jugements élogieux. Tous, petits et grands, nous avons admiré et applaudi, et tous aussi nous avons convenu que le trimestre ne se pouvait clore plus magnifiquement...

L. G.

### Baccalauréats, session extraordinaire de Mars.

Quatre conscrits se sont présentés, trois ont été reçus.

*Philosophie* : Thomas Kéraudren, de Crozon (mention Assez Bien). Il a été proclamé le premier de sa série.

*Rhétorique* : Charles Toscer, de Saint-Nazaire (mention Assez Bien), et Jean-Marie Piton, de Ploudiry.

#### CHRONIQUE SPORTIVE

#### LE MATCH NORD-SUD

(Équipe Sud.)

Guéguen

Mévellec — Caugant

Guilloux — Derrien — Hénaff

Nénez — Coïc — Durand — Le Pape L. — Olier

(Équipe Nord.)

Salaün P. — Floc'hlay — Le Quéau — Billant — Breton

Uguen — Lespagnol — Le Menn

Piton — Jaouen

Sigay

#### LA PARTIE CHRONOMÉTRÉE

17 h 15. — Des cieux gris et bas. Sous les ormes séculaires du terrain de la Forêt, des torses nus se vêtent de grenat. Chez les Grands, des clans se sont déjà formés : à voix basse, on compare les « teams », on discute les chances de succès. Sur la vallée pèse un lourd et impressionnant silence — le silence avant-coureur des grandes émotions — que rompt seulement, à intervalles réguliers, le sifflet des trains qui là-bas, sur l'autre rive de l'Odet, emportent vers les centres d'instruction nos Alliés d'Outre-Atlantique.

17 h 22. — Les Petits font leur entrée sous la direction de M. Néa. Quelques trots précipités vers les lignes de touche, mais pas un cri : tant on se rend compte, même dans ces cervelles enfantines, que les minutes qui vont s'écouler sont solennelles et grosses de conséquences...

17 h 30. — Un coup de sifflet, bref et impératif comme l'ultimatum d'un cuirassé, déchire l'air, et les avants nordistes ouvrent le « score ». Le hasard leur a conféré l'honneur de porter les couleurs de l'E. S. V. : le pourpoint grenat étoilé d'azur et bordé de noir au col et aux poignets. Le Sud, en compensation,

obtient la pente, et a pour lui le vent : celui-ci, au début de la partie, est un auxiliaire précieux, mais ses caprices obligeront sans tarder les arrières à obliquer leurs shoots.

17<sup>h</sup> 31. — Immédiatement, les Grenats essayent une combinaison d'inters, déjouée sans effort par Derrien et ses demis. Le demi-centre accroche au passage l'inter-gauche ennemi, lui enlève la balle, et une distribution à gauche permet à Olier et à Le Pape de mener un dribbling très serré, quoique fréquemment gêné par les harcèlements de Lespagnol et de Jaouen...

17<sup>h</sup> 40. — Le but nordiste est sérieusement menacé. Sigay, il n'y a qu'un instant, faisait gaillarde figure entre ses bois ; maintenant, il piétine nerveusement ses sept mètres. Sur les lignes de sortie, les arbitres ont mille difficultés à assurer le service d'ordre. Les bustes se penchent en avant, les cous sont tendus, les yeux demeurent fixes, les poitrines sont oppressées, le souffle devient haletant...

17<sup>h</sup> 41. — Le Pape a réussi à doubler l'arrière de garde ; il shoote très bas et rentre le premier but. Tels dix moteurs d'aéroplanes trépidant en même temps, les applaudissements ronflent sur toute la ligne, décongestionnant les galeries. Enfin, on respire ; et, joyeux ou désappointés, les commentaires vont leur train...

17<sup>h</sup> 42. — Apparition sur le terrain de M. Jaouen et de M. Le Pemp, apportant l'un ses sympathies au Nord, l'autre ses encouragements au Sud...

17<sup>h</sup> 43. — La lutte reprend aussitôt, furieuse, acharnée. En trombe, les cinq avants nordistes, bien alignés, se ruent à l'assaut du but ennemi.

17<sup>h</sup> 47. — L'ailier-gauche et l'inter-droite exécutent des passes de haute envergure, mais qui n'avancent guère l'action. D'ailleurs, pourquoi Billant n'est-il pas extrême ? Né pour manœuvrer à l'aile, il ne se meut qu'avec peine entre Breton, régulièrement bouclé par Hénaff, et Le Quéau, qui fournit un jeu sobre, en favorisant dans ses distributions — et cela est fatal chez un droitier — ses collègues de gauche.

17<sup>h</sup> 48. — La ligne d'attaque nordiste déclanche deux offensives successives. Deux fois les « halves » méridionaux, superbes de souplesse et de résistance, déjouent les entreprises de leurs adversaires.

17<sup>h</sup> 49. — Soudain, au troisième assaut, Floc'hlay, après un énergique déboulé, parvient à dribbler les différents échelons de la défense ennemie. Déjà, le goal sudiste pâlit sous la barre, et pour dissimuler son trouble, assujettit fiévreusement ses « peaux de chamois ». Un shoot vigoureux va couronner l'audacieuse randonnée, quand un crochet, qui ne rappelle en rien la barre réglementaire, l'empêche de réaliser son but. Un murmure de désapprobation ronronne parmi les spectateurs...

17<sup>h</sup> 50. — L'inter-gauche se relève, se ressaisit, et la balle, solidement botée, va se loger au plus profond des filets de Guéguen. — Cette rentrée amène une nouvelle décompression : les applaudissements crépitent, semblables au feu nourri d'une mitrailleuse.

18<sup>h</sup> 4. — « Hand » de Durand. Coup franc pour le Nord, pointé par Le Menn. Le ballon est aussitôt repoussé dans le camp adverse.

18<sup>h</sup> 15. — L'arbitre consulte son chronomètre et siffle la mi-temps. Résultat : un à un. Sera-ce un match nul ? C'est le point d'interrogation que l'on se pose pendant les trois minutes de détente.

18<sup>h</sup> 18. — A la reprise, les Grenats descendent, bousculant les avants et les demis opposés qui le leur rendent avec usure. Mais leurs efforts viennent échouer devant la redoutable défense des méridionaux : le tandem Caugant-Mévellec. — Fanch a retrouvé ses coups de pied des grands jours : à la vue de ses shoots fantastiques, les tout Petits demeurent bouche bée, saisis d'une muette admiration. Il est activement secondé par Caugant, Caugant qui hier encore s'ignorait, et qui s'est subitement révélé dans une récente rencontre. Le match Nord-Sud le classe définitivement parmi les joueurs de marque. Au début de l'action, ses trajectoires sont hésitantes, indécises. C'est sans doute l'émotion, très légitime, il faut en convenir, de se voir le point de mire de trois cents minois en éveil ; et puis, après tout, on est excusable de n'avoir pas suivi, comme Jean Moal, les cours de balistique à l'École Spéciale d'Artillerie de Fontainebleau. Mais, au cours de la partie, on verra, chez le « back » sudiste, les paraboles se préciser peu à peu, et les ellipses accentuer leurs courbes.

18<sup>h</sup> 30. — Le jeu remonte vers le Nord, conduit par l'aile droite cette fois. Nénez dribble avec vitesse, mais la passe se fait trop attendre. Les demis nordistes, débordés, ne peuvent défendre à Coïc et Durand de combiner dans les dix-huit mètres de Sigay.

18<sup>h</sup> 34. — Coïc, emporté par son élan, se trouve nez à nez avec le goal. Dans cette position, il reçoit la balle et se fait siffler pour off-side.

18<sup>h</sup> 39. — Un shoot oblique de Olier, dirigé avec précision, est paré par le goal, qui dégage lestement ses bois, et s'attire les bravos des galeries. Piton veut l'imiter, et, oubliant qu'il est arrière, esquisse du bras un arrêt malencontreux. C'est un délit qui ne se répare que par le « penalty ». Décidément, cette partie est féconde en incidents émotionnants. Et au moment où, devant les joueurs rangés sur la ligne des « eighteen yards », le ballon est posé à douze mètres de Jean Sigay, qui apparaît minuscule et grêle dans son cadre de bois, sous le « chupen » bleu des Glaziks, sous la casaque sombre des Bigoudens aussi bien que sous la veste noire des Léonards, les cœurs doivent battre, à coups redoublés, une charge furieuse.....

18<sup>h</sup> 40. — Le demi-centre sudiste shoote dans les « bois », et marque un second point pour son équipe. Les méridionaux n'ont pas lieu de se glorifier de ce nouveau but qu'ils enregistrent : « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ». Le demi-centre aurait pu faire montre, en cette circonstance, d'une courtoisie, exagérée peut-être ; mais s'il avait poussé la boule en dehors des filets, son geste assurément eût été approuvé. Quoi qu'il en soit, c'était son droit, son droit incontestable, de marquer ; et, le match revêtant aux yeux de tout « Saint-Vincent », sportif ou non sportif, un caractère officiel, on ne saurait lui en faire un grief.

18<sup>h</sup> 43. — Pendant quelques instants, le jeu se cristallise au centre. Les sorties succèdent aux sorties. La lassitude est à son comble. Elle a gagné même le « referee » ; il n'a plus sa vue de lynx des premiers quarts d'heure, et deux off-side se produisent coup sur coup, sans que son sifflet se fasse entendre.

18<sup>h</sup> 47. — La balle vient choir sur la tête de Derrien, et lui fournit l'occasion d'un « heading » magnifique, qu'il exécute en sautillant, et que la galerie applaudit frénétiquement. Lespagnol, conscient de la baisse que subissent les actions de son équipe, riposte avec véhémence, de la tête également, en se dressant sur la jambe droite. Puis c'est Durand qui expose son chef, en s'exhaussant sur la pointe du pied gauche. Enfin, Louis Le Menn, d'un coup de crâne formidable, parvient à remettre la balle en jeu... Et au profane qui assiste de loin à la partie, cette série de sursauts curieux laisse, sans nul doute, l'impression d'une ronde d'Iroquois en délire, dansant la danse du scalp...

18<sup>h</sup> 49. — L'avant-centre sudiste, après avoir « figolé » quelque temps, passe la balle à l'aile gauche. Le bruit d'un shoot foudroyant résonne, et le « meb champion » franchit pour la troisième fois, le but des Grenats. Des salves enthousiastes saluent cet exploit...

18<sup>h</sup> 57. — Plusieurs « corners » sont échangés, qui ne donnent pas de résultat ; mais pendant leur exécution, les partisans du Sud et ceux du Nord vivent tour à tour d'angoissantes minutes. Enfin, Billant sert magistralement la balle à Le Menn qui, par un heading d'une facture soignée, transforme l'essai en un but chaleureusement accueilli.

18<sup>h</sup> 58. — Chez les Grenats se manifeste un dernier relan d'énergie. Ils veulent — un peu tard — égaliser ; leurs efforts n'aboutissent qu'à quelques démonstrations sans gravité sérieuse devant le but sudiste.

19<sup>h</sup> 3. — « Time is up ! » Un coup de sifflet prolongé retentit. C'est la fin de la partie. Le Sud l'emporte donc par trois buts contre deux.

19<sup>h</sup> 10. — En route pour « Saint-Vincent » ! On regagne allègrement le « home ». Nordistes et Sudistes fusionnent avec une cordialité toute fraternelle. On ne croirait pas à voir la franche gaieté qui règne chez les uns et les autres, qu'ils viennent de combattre avec la dernière énergie, pendant six quarts d'heure, sous des drapeaux différents. Désormais, il n'y a plus d'adversaires : les antagonistes de tout à l'heure sont redevenus les amis de toujours.

L. P.

## Nouvelles de partout.

Au front, 3 Mars. — Aujourd'hui, dimanche, je devais dire la messe dans le cantonnement des Américains, que j'ai eu le plaisir d'instruire pendant dix jours en ligne. Ils sont descendus il y a trois jours ; mon bataillon est descendu aussi, ainsi que ma section. Moi seul j'ai dû rester en ligne pour instruire une nouvelle équipe de Sammies qui ne sont pas moins intéressants que les premiers. Je n'ai jamais eu d'élèves plus dociles. Les officiers ne tireront pas une cartouche sans ma permission. Personne ne s'écarte jamais de la position sans

autorisation. Les ordres sont exécutés à la lettre. Rarement, j'ai vu un tel concours de bonnes volontés. Le prêtre trouve aussi chez eux de nombreuses consolations. Ceux qui sont catholiques sont fervents : ils ne comprennent pas un catholique qui ne pratique pas. Tous portent sur eux un Crucifix attaché à un carton, sur lequel est inscrit leur nom avec leur volonté formelle de vivre et de mourir en catholiques. Hier soir, l'un d'eux, sachant que j'étais prêtre, m'aborde et me demande devant ses camarades où et à quelle heure je dirai la messe. En un instant, tous les coreligionnaires étaient avertis. Ce matin tous les catholiques étaient à la messe. Ils ont suivi la messe dans leur beau livre de prières, avec une piété édifiante. J'avais moi-même prévenu deux sections françaises : trois hommes ont répondu à l'appel ! Dites-moi si ce n'est pas affreux. C'est une honte pour nous. C'est à se demander si ces gens ont la Foi ; et dire que, parmi eux, il y a beaucoup de Bretons ! Quelle apostasie ! quelle ingratitude ! Pour moi, c'est là la plus grande peine, la plus grande souffrance de la guerre... Demain, c'est la messe du « Souvenir ». Je serai au milieu de vous.

ATHANASE L'HOSTIS.

*En Orient.* — Je viens d'achever la lecture du *Bulletin* de Février. Il me semble que je viens de passer une bonne récréation à « Saint-Vincent ». Beaucoup d'amis ont fait comme J. Bescond : ils ont quitté leur secteur de guerre et ils sont venus au collège. Quelle réunion ! Il y a là des aumôniers, des officiers, des sous-officiers, et quelle variété de soldats de terre et de mer ! Hélas ! la réunion fut courte, juste le temps de jeter quelques mots en passant. On aurait voulu rester longtemps avec chacun de ces amis. Ils auraient tant de choses à dire ! Ils ont tout vu : Amérique, Allemagne, Italie, Macédoine... Ils ont habité sous terre, dans les creutes, sur les montagnes, dans la neige, sur des rivières. Qui sera le premier à voler dans les nuages ? Dans les groupes, on remarque celui qui fut le petit Roudaut. C'est aujourd'hui un excellent « sous-officier » ; son ruban de croix de guerre est hérissé d'étoiles d'or et d'argent. Par dessus tous les autres, Emile fait à Galès des signes cabalistiques. Que dit-il ? Mystère. Plus tard nous saurons. Aujourd'hui, la censure veille. J'aurai bientôt répondu adéquatement à votre longue lettre. C'est que, depuis ce matin, le Vardar souffle avec une telle violence que nous avons le bonheur de ne pouvoir pas travailler — un dimanche. Les jardiniers surtout ne peuvent rien faire ; ils ne tiendraient pas debout dans leur jardin. Depuis trois jours, je fais partie de cette équipe. Que n'aurai-je pas fait pendant la guerre ? Depuis trois ans, j'ai été successivement : infirmier de salle, infirmier de visite, secrétaire, dépenier, téléphoniste, terrassier, plâtrier, infirmier-major, et enfin jardinier. (Enfoncé, M. Prigent.) Dans le service militaire il faut être B. P. T. D'ailleurs, j'avais une préparation spéciale à ces emplois divers. Ayant pioché souvent les dictionnaires, je devais savoir manier la pioche. Quelqu'un qui a travaillé le grec peut aussi travailler le sol de la Macédoine. Avant la guerre, je faisais admirer aux élèves les fleurs de la littérature grecque ; dans leur milieu naturel, les fleurs sont bien plus belles ; comme jardinier, enfin, je pourrai à loisir cultiver le jardin des racines grecques. Il faut, d'ailleurs, reconnaître que la guerre fournit bien d'autres occupations plus dures que celles de bêcher quelques plates-bandes ou de ratisser une allée. Et puis, la permission approche. On commence à la souhaiter plus vivement à mesure que l'été approche. Malheureusement, il faudra que les 18 mois d'Orient soient achevés. Et ceci nous mène à la fin de Novembre. Mais la guerre sera peut-être finie avant... Bonjour à tous !

GABRIEL POULIQUEN.

*Au front, 24 Mars.* — La censure du Corps d'Armée me fait remettre aujourd'hui le petit *Bulletin* de Mars, en m'ordonnant de faire rectifier au plus tôt mon adresse, laquelle ne doit pas porter la désignation du Corps... Depuis ma rentrée de permission, je fais l'instruction des artilleurs du Corps : je leur apprends la lecture au son, la manipulation, l'utilisation des divers appareils de T. S. F... On m'annonce à l'instant ma nomination au grade de caporal et mon départ prochain pour l'intérieur, où je dois coopérer à l'instruction de la classe 19.

*La Courade (Charente), 28 Mars.* — Depuis hier, je suis installé dans mon nouveau poste, et j'attends l'arrivée des jeunes recrues de la classe 19. Nos chefs ont jugé bon de nous faire un cours élémentaire d'Electricité, dans le genre de celui que naguère je faisais aux élèves de Troisième candidats au Brevet élémentaire. Ce n'est certes pas ce que j'espérais. Je me console à la pensée que les Cours pratiques offriront plus d'intérêt. Tous les modèles d'appareils utilisés

sur le front français sont rassemblés ici. Et comme la T. S. F. est tributaire des différentes branches de la science électrique, j'espère trouver ici une occasion tout à fait inespérée de compléter mes connaissances pratiques en électricité.

CH. LE GARREC.

DE CI DE LA

*Yves Nicolas* nous annonce qu'il vient d'être nommé sergent. Félicitations. *François Riou* a été heureux de voir arriver à son régiment le sergent *Briec*. Quoiqu'ils ne soient pas du même bataillon, ils pourront une fois le temps se rencontrer. — *Le caporal Andro*, à Exissou, dans les Balkans, a vécu pendant l'hiver au milieu de la neige, puis, dans la nuit du 23 au 24 Février a vu son hôpital anéanti par un ouragan d'une violence extraordinaire : tentes, baraques, tout a été enlevé par le vent. Il a fallu travailler activement pour diriger les malades sur Salonique, et maintenant l'hôpital d'Exissou sera à refaire, en attendant qu'il prenne fantaisie au vent du Vardar de le détruire de nouveau. — *J.-L. Toulemont*, à Cherbourg, ajoutée à ses occupations de secrétaire, la charge de sacristain au Cercle des soldats et marins, et peut ainsi rendre service à l'aumônier, qui a déjà trop à faire. — *J.-L. Tanneau* parle, dans sa dernière lettre, d'un coup de main tenté par l'ennemi dans son secteur. Feu de barrage d'une intensité sans pareille et d'une durée de deux heures. Personne ne pouvait sortir de la sape sans courir à une mort certaine. Cependant, ceux qui étaient en première ligne restèrent fidèles à leur poste, et les assaillants durent se retirer après avoir subi des pertes sensibles, laissant trois prisonniers entre les mains des Français. — *Emile Chavet* nous prie d'apprendre à ses amis qu'il est parfaitement rétabli, et, de plus, nouvelle qui fera plaisir aussi, qu'il est proposé par ses chefs pour l'Ecole Saint-Cyr. « Bravo, Emile ! » — *Joseph Kerdouff* : « J'ai quitté le D. I. du 2<sup>e</sup> bis de Zouaves, le matin de Noël, pour venir en renfort au 35<sup>e</sup> régiment d'Infanterie coloniale. Avant le départ, j'ai eu le suprême bonheur de me confesser, de communier et d'entendre la messe de minuit dans une modeste baraque du camp, transformée en chapelle pour la circonstance... Depuis le 27 Décembre, je suis dans un secteur peu mouvementé, juste ce que j'avais rêvé pour mes débuts guerriers. Ici, c'est le calme, le silence, la monotonie absolue : une plaine étroite qui se déroule comme un long ruban entre deux chaînes parallèles de montagnes neigeuses ; des villages accrochés au flanc de la montagne ou, le plus souvent, situés au débouché des ravins qui coupent perpendiculairement les chaînes. Au loin, émergeant du brouillard, se dressent, fins comme des aiguilles, les minarets blanchâtres de M.... Le silence n'est troublé que par les cris des corbeaux, des chouettes et surtout des oies sauvages qui, matin et soir, passent au-dessus de nos têtes en longues files toujours disposées dans le même ordre géométrique. »

*Jean Le Moal* : « Ce n'est plus du fond d'une sape que je vous écris ; c'est du fond d'une cave. Adieu la vie des bois : je me suis fait citadin, et citadin d'une grande cité. Quelqu'un a parlé, je crois, de « vaste désert d'hommes » ; on pourrait dire de cette ville que c'est « un immense désert de maisons ». Quelques « bleu-horizons » çà et là ; quelques très rares civils, pour la plupart vieillards obstinés à mourir chez eux, et c'est tout... Nous jouissons ici de tout le confort moderne. Je viens même de faire descendre un piano à notre popote et je tâche de me rappeler les bons principes de M. Mayet. Seulement, je n'assure pas que ce piano soit accordé. Mais enfin, c'est un piano. Un piano à la guerre, quel luxe ! » — *Guillaume Tirilly* : « Je suis à Rennes depuis quelques jours. Ici, c'est un centre de Neurologie ; on me traite à l'électricité, en plus, je fais de la mécanothérapie, de la gymnastique ; je ne perds pas mon temps. » — *M. Jaffrès* : « L'instruction est terminée, du moins celle des récupérés ; les lycéens auxquels je donnais des leçons de gymnastique (une surprise de la guerre) sont en vacances, de sorte que je puis goûter un peu de repos. J'aurais voulu faire comme ces derniers, et revoir « Saint-Vincent » au plus vite. Hélas ! on veut que j'aie fait un stage de quatre jours au centre d'éducation physique de Nort-sur-Erdre, et la permission est remise à plus tard. » — *M. Bescond* : « Bord. En mer, le 6 Février 1918. Voilà deux mois jour pour jour, depuis que je vous ai écrit... Le 7 Décembre nous sommes arrivés à New-York. Il n'y a rien d'extraordinaire, en dehors des maisons qu'on appelle gratte-ciels... Nous sommes en route pour la Havane, et pour la Jamaïque. Après ce sera Fort-de-France. Après avoir souffert du froid à New-York, nous allons souffrir de la chaleur. En ce moment

déjà, le long des côtes de la Floride, nous avons une température de + 20°. La campagne est intéressante ; mais ce qui nous manque, ce sont des nouvelles de France. Depuis notre départ, nous n'avons reçu qu'un courrier, qui m'a apporté quatre lettres... Je vous laisse, je sue à grosses gouttes. *Kenavo !* Ne m'oubliez pas dans vos prières. Rappelez-moi au bon souvenir de mes anciens maîtres et condisciples. » — *F. Frabolot* : « Je reviens de permission. Je n'ai pu, à mon grand regret, passer par « Saint-Vincent ». La Sainte Vierge en est la cause. Cela vous étonne ? Ecoutez. Je n'ai passé que cinq jours à Pleyben ; tout le reste de ma permission je l'ai passé à Lourdes. Je reviens ravi de mon pèlerinage et me promets d'y retourner à ma prochaine permission, ne serait-ce que pour 24 heures. A la Grotte j'ai pensé à vous et à tout « Saint-Vincent »... A Pleyben, j'ai trouvé Pierre Le Grannec, extrêmement fatigué... Il réclame de tous côtés des prières ; aussi vous seriez bien aimable de le recommander aux amis dans le prochain *Bulletin*. » — En même temps que cette lettre, nous recevions une autre du père de *Pierre Le Grannec* : « Jusqu'à ces derniers temps, le pauvre *Pierre* espérait bien monter une fois encore jusqu'à « Saint-Vincent » avant la fin de l'hiver. Mais depuis quelques jours, il s'est bien affaibli, et il craint de ne pouvoir faire ce pieux pèlerinage qui lui tenait tant au cœur. C'est pourquoi il me prie de vous demander de vouloir bien le recommander aux prières de la Congrégation de la Sainte Vierge. » Nous sommes heureux de rassurer les amis du cher malade. Il va mieux, beaucoup mieux. Il a même fait son « pieux pèlerinage » à « Saint-Vincent ».

*François Le Niger* : « Après avoir passé tout l'hiver dans la neige, l'eau et la boue, je suis enfin descendu au repos. Nous sommes cantonnés dans des baraques en planches, au milieu d'un bois de sapin, à une douzaine de kilomètres des lignes. On y dort bien tranquillement sur une bonne paille, et l'on ne craint guère la visite inopportune des Boches, ni de leurs obus. Ci-joint ma cotisation pour la « Messe du Souvenir », que M. L'Hostis a eu l'heureuse inspiration d'instituer en l'honneur de nos chers morts et pour le plus grand réconfort de tous les membres de la grande famille de « Saint-Vincent » qui, sur les divers fronts de guerre, continuent à souffrir et à combattre vaillamment ».

*L. Boulic* : « Mes souhaits de bonne année vous arriveront bien tardivement ; agréés-les néanmoins. Ils ont été déposés à la Crèche, car j'ai eu la faveur inespérée de célébrer « Christmas », à Bethléem. J'ai pu assister là-bas à la réception du haut commissaire Picot, à l'office de nuit, et dire mes trois messes à la Grotte, et l'une d'elles à l'autel même de la Crèche. J'ai pensé aux amis et prié pour eux ; « Saint-Vincent » n'a pas été oublié ». — *Jean Nicolas*, de Lannilis : « J'ai reçu, hier, le *Bulletin* de « Saint-Vincent ». Sa lecture me fait toujours grand plaisir. J'ai remarqué encore la « Messe du Souvenir ». Désireux d'y participer comme tous ceux de « Saint-Vincent », je veux vous apporter ma cotisation. Je tâcherai de vous transmettre mes petites économies de temps en temps, car elles me produiront ainsi bien plus d'intérêts qu'en les plaçant ailleurs ».

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

*Jaffrès S.*, sous-officier, 42<sup>e</sup> d'Artillerie, P. H. R., Pontivy ;  
*Kerboul P.*, aspirant, 124<sup>e</sup> d'Infanterie, 2<sup>e</sup> Cie, secteur 38 ;  
*Kerdoncuff J.*, 35<sup>e</sup> R. I. C., 17<sup>e</sup> Cie, secteur 514 ;  
*Lapous F.*, 131<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup> Cie, à Vermenton (Yonne) ;  
*Le Dréau J.*, aspirant au 203<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> Cie, secteur 112 ;  
*Le Gall Emm.*, dépôt principal essence, P. n° 7, secteur 226 ;  
*Le Garrec Ch.*, caporal au 8<sup>e</sup> Génie, T. S. F., la Courade, par la Couronne (Charente) ;  
*Le Merdy L.*, 138<sup>e</sup> R. I. T., 8<sup>e</sup> Cie, secteur 101 ;  
*Léon F.*, G. B. D. n° 2, secteur 137 ;  
*Maquet J.-P.*, centre de réforme, Nantes ;  
*Nicolas Y.*, sergent au 116<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 221 ;  
*Tirilly G.*, hôpital 4, salle 4, Rennes.

2 Mai 1918.

### Bien chers Amis,

La barrière infranchissable dont parlait le dernier *Bulletin* a été levée, et les lettres du front nous arrivent encore régulièrement. La plupart d'entre vous ont été engagés dans la « grande bataille » et s'en sont tirés sains et saufs. Quelques-uns n'ont pas écrit. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles : Dieu veuille que le dicton soit vrai une fois de plus ! Seuls entre tous *F. Frabolot* et *J. Le Dréau* ont été blessés, assez grièvement, mais, Dieu merci, pas mortellement. Si c'est là toute la quote-part de « Saint-Vincent » dans la rançon des glorieux combats qui ont rempli les mois de Mars et d'Avril, nous avons bien lieu de remercier la divine Providence.

*F. Frabolot* nous a écrit de Beauvais, où il se trouve en traitement : « Blessé au thorax. Mais suis sauf. Me recommande à vos prières. »

*J. Le Dréau* ne pouvant écrire lui-même, c'est l'aumônier, M. l'abbé Huc, qui nous a appris la mauvaise nouvelle : « L'aspirant *J. Le Dréau*, venu récemment dans l'un de nos régiments, a été blessé cette nuit (17-18 Avril). Je veux bien espérer que le bon Dieu vous le conservera. »

Vous demanderez avec nous au bon Dieu pour eux un prompt et parfait rétablissement.

### Journées du Souvenir.

2<sup>e</sup> journée de Mai : **Mardi 28** (jour du pèlerinage à Ty-Mam-Doue).  
 1<sup>re</sup> journée de Juin : **Lundi 10**.

### Pour le « Bulletin ».

Nous n'irons pas jusqu'à vous chanter, avec A. Hénaff, de douce et joyeuse mémoire :

« N'en jetez plus, c' n'est pas la peine... »

Mais vous méritez déjà un grand merci, et nous vous l'envoyons de bon cœur, malgré les... aménités dont quelques-uns d'entre vous ont enveloppé leur billet ou leur mandat. « Est-ce que vous perdez la tête ? laisser mourir le *Bulletin* ? » « A quoi pensez-vous ? il faut, il faut absolument qu'il vive. » — « Pas de blagues ! il faut que le petit *Bulletin* vive et vive comme il a vécu ; surtout, qu'il ne sente pas la misère, et qu'il garde jusqu'à la fin sa bonne mine, je veux dire ses huit pages. *Intelligenti pauca*, nous dis-tu : c'est compris. *Intelligenti pauca*, à toi-même. » — « Il faut que le *Bulletin* tienne jusqu'au bout. Nous tenons bien, nous autres. Et je puis vous certifier qu'à certaines heures c'est plutôt dur. Je crois bien que tous les lecteurs penseront comme moi et n'hésiteront pas à verser une partie de leur « pécule » pour assurer la vie de leur visiteur mensuel. Pour qui nous prenez-vous ?... »

Entendu, entendu, il vivra. Mais, en grâce, ne vous fâchez pas si fort. Si vous en avez contre l'Administration, que ne faites-vous comme cet ancien maître d'étude qui signe *Jean B.*, caporal brancardier au 298<sup>e</sup> de ligne, et qui a adressé sa lettre au *Bulletin* lui-même : « Cher petit *Bulletin* de « Saint-Vincent ». Tu m'as procuré de bien douces minutes. Veuille donc accepter, avec mes remerciements, ce modeste billet ; et viens fidèlement, chaque mois, m'aider à me souvenir des vivants et des morts. Ton bien reconnaissant. »

**Souscriptions et Abonnements.** — 1<sup>re</sup> liste : M. le Supérieur, M. Mayet, M. Donnart, M. l'Econome, M. L. Jaouen, M. Gaonac'h, M. Rosec, M. Le Pemp, M. Conseil, M. Boézennec, M. Néa, M. Goachet, M. Labbé, M. I. Jaouen, M. Bossus, M. Foll, M. L'Hostis, M. Prigent, M. Cadiou, M. Pape, M. Abgrall, doyen du Chapitre, M. Abguillem, vicaire à Saint-Joseph du Pilier-Rouge, M. Jean Brénéol, M. J.-M. Le Corre, C. O. A. Brest, M. F. Le Roux, lieutenant au 300<sup>e</sup> Territorial, MM. P. Le Grannec, P. Kerboul, J.-L. Toulemont, Jean Le Roy, J. Cornic, J. Guilcher, F. Quinquis, Michel Ménez, J. Le Dœuff, H. Madéo, Prosper Salaün, G. Méar, J. Lamballe, C. Larnicol, F. Riou, Y. Jaïr, L. Thomas, A. Poupon, J. Le Daré, H. Perrot, F. Corre, J. Corbin, J. Guillou, M. et M<sup>me</sup> Fichoux, M. A. Le Roy, chanoine, M. Breton, supérieur de N.-D. de Bon-Secours, M. Y. Perrot, secrétaire de l'Evêché, M. Bodénès, M. Le Guern, M. Le Thiec, M. et M<sup>me</sup> J. Salaün (Bohars), M. D'Hervais (Lennon), M. A. Hervé, M. G. Pouliquen, M. F. Suignard, M. Andro, M. Lozac'hmeur, R. P. Trébaol, M. Gourvennec.

### Citations.

*Joseph Cadiou*, lieutenant au 19<sup>e</sup> d'Infanterie : « Officier de haute valeur morale. Au cours des combats du 24 au 28 Mars, s'est rendu sous le feu aux endroits les plus exposés pour porter les ordres, donnant à tous l'exemple de l'abnégation et du mépris du danger. » — (Ordre du Corps d'Armée.)

*Pelliet Corentin*, brigadier au 35<sup>e</sup> d'Artillerie : « Très bon brigadier qui a toujours fait preuve de courage et d'énergie, notamment à l'attaque de la Malmaison et au cours des opérations du 26 Mars au 4 Avril 1918, où il a assuré la liaison entre la batterie et le commandant du groupe, sous le bombardement. » — (Ordre de la Brigade.)

*Pierre Kerboul*, aspirant au 124<sup>e</sup> d'Infanterie : 1<sup>re</sup> Citation : « Le 28 Décembre 1917, sous un violent bombardement par obus toxiques, a, par son initiative personnelle, sauvé la vie à plusieurs hommes placés sous ses ordres. » — (Ordre du Régiment.)

2<sup>e</sup> Citation : « Chef de section, très brave, agissant avec calme et sang-froid, sachant très bien conduire ses hommes et leur donnant l'exemple par son attitude courageuse et résolue. Le 10 et le 11 Avril 1918, sa tranchée étant soumise à un violent bombardement, n'a cessé de parcourir sa ligne et ses postes avancés ; attaqué deux fois par un ennemi très supérieur en nombre, a réussi bravement à le repousser. » — (Ordre de la Brigade.)

### Nouvelles de la Maison.

#### AU JOUR LE JOUR

17 Avril. — Le monde est ainsi fait, loi suprême et funeste,  
Comme l'ombre d'un songe, au bout de peu d'instant,  
Ce qui charme s'en va...

Ainsi pourrions-nous dire, en songeant aux vacances de Pâques, hier achevées. Nous ne voudrions pas qu'on nous accusât de partager le pessimisme, la lâcheté et la désespérance du poète. Et cependant nous croyons pouvoir ajouter avec lui :

Ce qui peine nous reste.

Car ce qui nous peine en ce moment, ce n'est point la vie monotone du collège, c'est l'horreur d'une guerre chaque jour plus violente et plus meurtrière. Et cette peine-là a pénétré, jusqu'à les attrister, les heures les plus joyeuses et les plus douces de nos vacances. En ces jours terribles où la bataille a été menée avec un acharnement inouï, nous avons, jour par jour, suivi le cours des événements, l'âme angoissée aux heures critiques, mais se raidissant toujours dans sa foi inébranlable en la victoire de nos armes, apportant en aide à nos soldats nos pleines gerbes de prières !...

Nous avons trouvé le jardin fleuri et les arbres déjà parés de feuillages touffus ; même les marronniers portaient, se détachant sur la verdure sombre de leurs rameaux, de grandes fleurs blanches.

Hier soir, nous eûmes la surprise de voir se glisser dans les bandes, où le jeu déjà reprenait avec ardeur, de petits bonshommes inconnus. C'étaient de pauvres réfugiés des régions envahies, auxquels le Centre de Réforme donne l'hospitalité pour quelques jours, en attendant qu'ils soient répartis dans les

communes du Finistère. Nous apercevons aux fenêtres leurs parents, le visage douloureux, frissonnant encore au souvenir des horreurs entrevues, des incendies et des obus ravageant leur pays natal. Puissent-ils bientôt revoir leurs villes ou leurs villages dévastés, hélas !

20 Avril. — Vous avez appris le départ de la classe 19. Par un mouvement instinctif, nous recherchons encore en classe, en récréation, partout, ceux qui ne sont plus là et dont nous regrettons le départ. Le *Bulletin* vous donnera leurs adresses. Thomas Keraudren, Jean-Marie Piton, Hippolyte Le Gall, mobilisés au 118<sup>e</sup>, sont venus dès qu'ils ont su exécuter correctement (« potablement, » disait l'un de leurs chefs) le salut militaire, nous faire une visite, qui d'ailleurs se renouvelle.

Le vide que leur départ a laissé dans les « cadres » de la Maison a été vite comblé. M. le Supérieur a nommé présidents : P. Le Roy, F. Mévellec et M. Hervé. Si dans la carrière ils ne trouvent pas la poussière de leurs prédécesseurs, ils y trouveront, à coup sûr, la trace de leurs vertus.

25 Avril. — Grande nouvelle : nous sommes en guerre ! Les petits le savent depuis midi. Nous avons la ration de pain. La menace s'est enfin réalisée. Depuis la rentrée, les mots alarmants — je n'ose pas dire « alarmistes » — circulaient de groupe en groupe : « Restrictions ! Carte de pain ! Carte d'Alimentation ! Jours sans viande ! Etc., etc. » Certains défaitistes précoces — excusez-les, ils ignorent l'affaire du *Bonnet Rouge* — hochent la tête et sont persuadés que la France est perdue : le nerf de la guerre, pour eux, ce n'est ni l'argent ni autre chose : c'est le pain. Quelques-uns, gourmands éhontés, s'acharnent à se convaincre qu'ils seront bientôt acculés... au suicide !!! Les autres, et c'est la majorité — que dis-je ? la presque totalité — acceptent de bon cœur les sacrifices imposés par les circonstances, et trouvent que, malgré tout, la vie à « Saint-Vincent » vaut la peine d'être vécue.

L. G.

### Les « Samedis » de M. Prigent.

#### LA PRÉSENCE DE DIEU

Ce soir, libre, seul, vers 6 heures, j'ai monté sur ma péniche. Devant moi, au loin, le soleil baisse et va disparaître derrière un monticule, rougissant la Meuse, qui coule à mes pieds. Et par delà la colline, je me transportai en Bretagne, jusqu'à Quimper, où souvent je contemplai le soleil disparaissant derrière la route de Douarnenez. En arrière le canon tonne, aux Eparges, et à ma droite du côté de V., le calme des mois d'hiver, hélas ! a cessé. Au-dessus de moi, par extraordinaire, pas d'avions ; tout auprès, le silence le plus complet. Présent en esprit parmi vous, et quand je dis vous, je songe autant aux anciens qu'à vous que le Collège garde encore, j'ai récité quelques parties du bréviaire pour tout « Saint-Vincent », que Dieu veuille bénir et dans les présents, et dans les absents, et dans ceux-là qui sont morts à la bataille.

Puis, je suis descendu dans ma cabine, l'âme pleine de « Saint-Vincent », et instinctivement j'ai pris la plume et rédigé la lettre, que j'avais d'ailleurs promise depuis longtemps. Et ce soir, je m'adresserai directement à la maison toute entière, présente et passée : à vous, trop jeunes-encore pour vous en aller sur le front, je préciserai ce que je vous suggérerai un soir de permission, et à vos anciens, officiers ou soldats, je redirai ce que je leur répétais durant leur Première, aux bons vieux temps où nous étions réunis dans la paix et l'amour de Dieu, et que ces temps-là nous reviennent bientôt !

Je vous parlerai du sujet le plus général et pourtant le plus pratique, « qu'il faut que nous vivions avec le bon Dieu ou avec N. S. J.-C. ». Et je dis Dieu ou N. S., car vous savez que lorsque je vous entretenais de Dieu, c'était de N. S. que je vous parlais : N. S. est plus accessible, et puis il est plus sensible à notre cœur, et il n'y a rien de vrai comme l'amour.

Vivre avec Dieu, pourquoi ? Parce que c'est la vie surnaturelle à laquelle tous les fidèles sont appelés, et parce que, prêtres aujourd'hui ou demain, nous sommes tenus, à un titre particulier, à la vie intérieure. A tous les fidèles N. S. demande qu'ils demeurent avec Lui ; à nous il s'adresse en termes plus intimes : « Vous êtes mes amis, vous que j'ai choisis : nous vivrons désormais unis, liés et enchaînés ensemble, pour la vie et au delà » ; et nous lui répondons : « Vous êtes, Seigneur, le seul héritage que je recherche, et je suis tout vôtre, à jamais. » Et qu'est-ce que vivre avec Dieu ? Ce n'est pas évidemment avoir la pensée

actuelle et continue de Dieu — ce qui est impossible même dans notre vie normale, et à plus forte raison dans les camps et sur les champs de bataille — ; c'est avoir l'idée de Dieu si profondément entrée et enracinée dans l'âme, dans l'intelligence et dans le cœur, tellement que cette idée se présente à nous fréquemment, matin et soir, avant tout acte tant soit peu important, et plusieurs fois dans la journée ; c'est avoir Dieu lié à son âme si étroitement et si fortement que nous le retrouvons n'importe où et n'importe quand, en arrière ou au front, dans le calme et dans les moments d'activité et de mouvement, tellement que nous puissions nous recueillir, c'est-à-dire nous placer face à Lui à tout moment et en toutes circonstances ; c'est avoir l'âme pleine de Dieu tellement qu'au premier mouvement, au premier désir qu'il condamne, nous l'entendions nous dire : « Détourne tes regards de ce qui est bas et élève-les vers les hauteurs où je suis » ; tellement que, si les tentations persistent, nous le sentions à nos côtés nous assistant et nous fortifiant dans la lutte, de sorte que nous demeurions toujours les vainqueurs ; c'est trouver constamment le bon Dieu près de nous, et en nous, et le sentir en nous comme l'ami à qui nous attachons, l'idéal à atteindre, en même temps que la force qui nous soutient dans la montée vers l'idéal.

Et que Dieu ne soit pas pour nous quelque chose d'abstrait comme une idée philosophique, non pas quelque chose que nous considérons dans le lointain — dans ce cas, Dieu n'aurait pas sur nos mouvements et sur nos actes l'influence qu'il est nécessaire qu'il ait —, il sera, je le répète, à nos côtés et en plein dans notre âme, et il sera réellement et véritablement vivant, avec qui nous nous entretenons, quoique nous ne le voyions pas, parce que nous sommes convaincus d'une conviction où entre l'âme entière qu'il est là, à qui nous nous attachons, pour qui nous travaillons, afin que son plaisir, qui est d'ailleurs notre bien, soit réalisé en nous. Et voilà pourquoi c'était de Jésus, Notre Seigneur, que je vous parlais sans cesse, parce que plus facilement nous nous le représentons véritablement vivant avec nous et plus fortement nous nous attachons à Lui.

Vous me direz que je vous propose la perfection et que cette perfection est irréalisable pour nous. Je vous répondrai que la perfection ne sera atteinte qu'au Ciel, mais il faut que nous y tendions, et que nous ayons, dans une mesure que nous agrandissons sans cesse, la vie intérieure dont je vous entretiens. Si non, notre âme est vide de Dieu, et une âme vide du bon Dieu est le contraire d'une âme sacerdotale ; rien n'y vibre, rien n'y tressaille, lorsqu'il est question de Dieu ; si non, la prière et la messe même sont des actes externes dont l'âme est absente, alors que, dans ces moments, il faut que notre âme se soit jetée dans le bon Dieu ; si oui, au contraire, comme notre prière sera chaude, combien grand sera l'élan de notre âme au service du bon Dieu !

Il est inutile que j'ajoute que la vie intérieure n'empêche pas les travaux extérieurs, pas même l'action guerrière, même en pleine mêlée : au contraire. Je sais qu'à la guerre il nous sera parfois plus difficile de nous maintenir unis à Dieu : nous y arriverons pourtant, si nous gardons notre bonne volonté.

Comment former, entretenir et développer cette vie ? Je ne vous parlerai pas de la communion. Je sais que tout « Saint-Vincent » affectionne l'Eucharistie et que nous communions chaque fois que nous le pouvons : nous y puissions des grâces de choix pour notre vie surnaturelle. Je me contenterai, ce soir, de vous rappeler brièvement trois points.

Nous réfléchissons, nous nous pénétrons, surtout à l'occasion des fêtes de l'Eglise, même lorsque nous ne pouvons les célébrer, du sens des mystères que nous fêtons. Que ce soit à la Passion, à Pâques, à Noël, nous nous représentons N. S. à Bethléem, sur le Calvaire, sortant du tombeau, et nous remplissons notre âme, et notre imagination aussi, de N.-S., notre Dieu, venu du Ciel, souffrant et triomphant pour nous, afin que nous aussi, par-dessus la mort, nous allions avec lui dans le Ciel.

Et puis, je reviens encore sur ce que je vous ai souvent répété : lisons et relisons notre Evangile. Nous ne connaissons jamais assez N. S. J.-C., c'est par l'Evangile, lu et relu, que nous le comprendrons davantage, et que, le comprenant, nous nous attacherons plus solidement à Lui.

Enfin, prions. La prière est difficile en ligne, dans les tranchées, surtout que désormais, le printemps venu, le front va reprendre plus d'activité que jamais. Je ne demande pas que nous priions à des intervalles réguliers, ni longuement, mais seulement que nous priions bien, c'est-à-dire en nous plaçant sérieusement face au bon Dieu, et lui disant : « Je vous crois réellement présent

avec moi : à vous l'affection entière de mon âme : il est en moi des faiblesses, nombreuses ; par votre grâce elles diminueront. » La prière ainsi faite, même rare, même courte, même réduite parfois à des pensées jaculatoires, fera que la pensée de Notre Seigneur descendra et s'enracinera sans cesse plus profondément en notre âme, ce à quoi il faut aboutir et ce pourquoi (je n'écarte pas les autres buts) il est nécessaire que nous soyons fidèles à la prière.

Voilà, mes chers Amis, une lettre déjà longue. Je voulais vous rappeler des pensées qu'autrefois je vous ai exprimées souvent. Ma lettre fera revivre en vous les bons souvenirs de jadis, et sera aussi l'occasion pour vous, pour vous et pour moi, de nous unir plus étroitement dans nos prières, sans oublier les amis, tombés au champ d'honneur, qui ont paru devant Dieu, auprès desquels, dans le Ciel, nous nous retrouverons tous pour toujours.

Votre tout dévoué en N. S.

YVES PRIGENT.

### Nouvelles de partout.

J'aurais bien quelques détails à vous donner sur la vie que nous avons menée ces dernières semaines, mais je crains dame Anastasie au long nez (ce qui n'est rien !) et aux grands ciseaux. Me permettrait-elle de dire que nous avons été arrachés brusquement aux délices du repos pour être transportés en auto-camions sur la ligne qui menaçait de crever ? Que l'arrivée des « Brezonks », si elle n'a pas arrêté net l'avance boche, l'a au moins retardée et endiguée. Je vous passerais bien les notes que j'ai écrites au jour le jour : je craindrais d'écoper de trente jours d'arrêts de rigueur, ce qui ferait très mal dans le tableau.....

Après la bataille, j'ai eu grand plaisir à retrouver intacts l'abbé Foll, qui a connu de fortes émotions, l'abbé Cadiou, toujours aussi calme, l'ami Pellet, que j'ai rencontré deux fois pendant l'action, à la recherche de position pour sa batterie, les frères Séité, aussi souriants après qu'avant. Tout s'est passé, somme toute, aussi bien que possible. La Division a eu, d'ailleurs, une citation au Corps d'Armée. Pellet a sa citation à la Brigade (Henri Lérant et J. Lamballe seront fiers de leur compatriote). M. Foll pourrait bien aussi avoir une citation de plus... J'ai eu le plaisir de rencontrer, au C. I. D., le petit Le Ber. Pourquoi tous les « grenats » ne viennent-ils pas chez nous ?

H. BOSSUS.

21 Avril 1918. — Les circonstances viennent de transformer d'une manière absolue ma pauvre vie d'interprète franco-anglais. Chassé d'Estaires par l'invasion germanique, j'erre, depuis bientôt quinze jours, sur tous les chemins des Flandres, attendant qu'on me donne un poste plus fixe... Hier, j'ai été chargé d'aller assister, comme agent de liaison, à la relève par des Australiens, d'un régiment de Chasseurs français. Cela m'a permis de passer par toutes les émotions qu'on peut ressentir, lorsqu'on entend siffler de tous côtés autour de soi des obus de toutes sortes et de tous calibres, dont le moindre suffirait pour vous envoyer *ad patres*. Je vous avoue qu'on s'y habitue assez facilement. Mais les spectacles que l'on voit dans ces régions, naguère si prospères et maintenant si dévastées, vous arrachent des larmes des yeux.

G.-M. TRÉBAOL.

14 Avril 1918. — Je vous avais annoncé mon arrivée en permission vers Pâques, mais les circonstances en ont décidé autrement.

Le 20 Mars, nous arrivions dans la région parisienne pour jouir d'un repos que trois longs mois de tranchées nous rendaient encore plus agréable. Le 22, bruits de départ, et le 23, dès 6 heures du matin, des autobus nous transportaient dans la région de N... R... où la 5<sup>me</sup> Armée anglaise ne pouvait plus tenir et se repliait à marches forcées. Dans la journée du 24, nous débarquions près de R., et le 25 au matin, nous allions au secours des Britanniques en prenant place dans leurs rangs, pour la contre-attaque sur la ville et la station de N.

Le combat fut de courte durée : l'ennemi arrivait en masse, notre artillerie n'était pas encore en place, et, malgré une résistance magnifique des troupes franco-anglaises, il fallut se replier sous le feu des mitrailleuses et des canons ennemis.

Les combats se succédèrent avec acharnement dans les journées du 26 et du 27. Les Allemands avaient pour eux le nombre, qui leur permettait la manœuvre. Multipliant les attaques de flanc, et menaçant de nous tourner à droite et à gauche, ils nous forçaient à leur céder du terrain. D'ailleurs, notre Division, épuisée par un long voyage en camions-autos, brusquement enlevée sans avoir

eu le temps de se ravitailler en munitions ni en vivres, ne sentant personne derrière elle, était mal en point pour résister à cette ruée phénoménale. Néanmoins, il fallait tenir, barrer la route de M., que l'ennemi voulait à tout prix, permettre aux renforts d'arriver.

La Division a tenu, et magnifiquement. Les territoriaux ont pris place près des jeunes régiments, et ce n'est que sous la poussée d'un ennemi très supérieur en nombre que nous avons cédé pas à pas le terrain.

Le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> Corps arrivaient au secours de la Division aux abois. Quarante-huit heures plus tôt, ils auraient sauvé la situation et nous auraient permis de tenir sur nos anciennes positions françaises de R., que nous avions dû céder faute d'effectifs.

Le 27 au soir, nous nous battions dans M. ; mais les Divisions allemandes arrivaient toujours, fraîches et nombreuses. Les renforts, qui nous vinrent malheureusement trop tard, nous permirent de stabiliser la situation, et aujourd'hui encore on se bat sur les positions que nous tenions le 27 au soir.

Je ne vous raconterai pas ce que j'ai vu de beau, en même temps que de terrible, pendant ces journées fameuses qui m'ont rappelé les moments les plus dramatiques de 1914. Malgré la fatigue extrême, les privations, nos troupes ont été magnifiques. Pendant huit jours, il a fallu endiguer le flot envahisseur ; mais à partir du 27, les renforts nous arrivaient, nous nous sentions plus forts, et aujourd'hui encore l'ennemi essaye, mais en vain, de percer la muraille dont nous avons jeté les fondements.

La lutte s'est portée vers le Nord désormais. D'ailleurs, ici ils ne passeront pas, et n'eût été la grande surprise qui a suivi la percée ennemie, le manque total de réserves anglaises dans cette région, le retard de nos propres renforts, les Allemands ne seraient pas aujourd'hui à M.

Malgré le recul, ne croyez pas à notre faillite. Les petits gâs de la classe 18 ont remplacé les aînés disparus et le régiment est encore prêt pour un nouveau travail.

Je sais qu'à « Saint-Vincent » on prie beaucoup pour les maîtres absents. Merci, et que ces prières redoublent dans les circonstances critiques que nous vivons.

J. CADIOU.

#### DE CI DE LA

*J.-C. Cornec* : « Retour de permission, j'ai eu la chance de trouver mon régiment au repos. Ma Division a relevé, avant-hier, la Division de M. Bossus. Mon régiment a relevé celui de M. Foll. En cela je n'ai pas eu de chance : je n'ai pu voir ni l'un ni l'autre... Je suis bien peiné de la mort de Pierre Le Meur ; je me joins à vous pour prier pour le repos de son âme. » — *M. Derven* : « Le *Bulletin* m'est parvenu hier. Quelle joie il nous apporte ! C'est qu'il vient de la Maison, car « Saint-Vincent » est bien notre Maison, n'est-ce pas ?... Nous sommes à présent en réserve. Ma compagnie est occupée en ce moment à abattre une forêt pour faire des piquets à fils de fer et des camouflages pour les routes. Le travail n'est pas trop pénible et on s'habitue vite à la cognée. Nous avons ici avec nous un bataillon d'Italiens, occupés comme nous à des travaux. A juger ces soldats — il faut dire que la plupart sont des récupérés — l'armée Cadorna est loin de valoir l'armée Pétain. Nous nous entendons très bien. Pour le moment, c'est l'essentiel. » — *C. Pellet* : « M. Bossus est venu nous rendre visite à M... Il nous a fait l'honneur de dîner avec nous ; notre cuisinier s'est trouvé très heureux de recevoir de M. l'Aumônier des félicitations pour sa bonne cuisine. Dans l'après-midi, nous sommes allés chercher *J.-L. Gourmelen*, que nous croyions être à proximité. C'est la troisième fois qu'il nous arrive de le manquer. Aujourd'hui, activité d'artillerie. Vont-ils enfin déclencher leur fameuse offensive ? Nous les attendons de pied ferme : nous sommes prêts. » — *Y. Le Toux* : « Je suis rentré de permission cette fois tout triste et tout abattu. Quelques bonnes parties de foot-ball ont eu raison du cafard, et à présent tout marche bien encore. » — *L. Guéguénat* : « Je viens de passer deux mois dans un secteur qui, depuis quelque temps, jouit d'un calme constant. Mais voilà qu'il s'agit à son tour, avec la presque totalité du front. L'ennemi, avide de renseignements, ne cesse de répéter ses opérations de sondage, exécutant coup de main sur coup de main. Mais ses tentatives aboutissent toutes, à peu près, à de lourdes pertes pour lui. Il n'y a que ses gaz qui soient terribles. Heureusement, nous sommes pourvus d'excellents masques, qui ont une durée de résistance de 30 heures.

J'ai eu, dernièrement, le plaisir de retrouver un ami de « Saint-Vincent », *G. Sellin*. C'est dans la neige, tout près du Guebwiller, que nous nous sommes rencontrés et que nous nous sommes entretenus du cher « Saint-Vincent ». Je reprends les tranchées, demain matin, plein d'entrain et de confiance. » — *F. Léon* : « Je suis un bon client de votre huitième page. Encore un changement d'adresse... Après avoir fait fonction de maître-doucheur pendant quelques jours, me voici téléphoniste. C'est encore un filon. Mais il y a un autre que j'attends : celui de redevenir vicaire à Saint-Pol. » — *Thivisiau Le Berre* : « Merci pour le *Bulletin*. Il me distrait toujours agréablement de la vie oisive et monotone que je mène depuis trop longtemps. » — *J.-L. D'Hervé* : « Je viens de passer une bonne et agréable permission au Prieuré de Binson. Là, aux pieds de Jésus et de Marie, au milieu des confrères, j'ai oublié un instant que j'étais militaire... J'ai rejoint le 15<sup>e</sup> Tirailleurs, mais je compte passer bientôt au 4<sup>e</sup> Zouaves, où je trouverai ce qui me manque ici : les sacrements et la messe. Le bataillon est en réserve, et exécute des travaux en attendant d'aller relever les camarades en première ligne. Ce sera la première fois que les Boudjadis qui sont ici avec nous entreront en contact avec l'ennemi. »

*Jean Le Dréau* nous écrivait joyeusement d'Italie, la veille de son retour sur le front français : « Depuis que j'ai quitté Brignoles, je suis en continuel déménagement. J'ai fini par venir m'échouer sur les bords du lac de Garde, où mon régiment est au repos jusqu'à..... ??? On se croirait sur la Côte d'Azur. Il fait un temps splendide, jamais de nuages, jamais de pluie. Tout le long de la côte, on trouve une végétation luxuriante ; l'oranger, le palmier, l'olivier, la vigne, etc., se disputent ce sol si fertile. D'innombrables villas sont noyées dans toute cette verdure. Devant nous, une belle nappe bleue, où l'on ne perçoit pas la moindre ride, s'étend au loin. Des colonnes de mouettes forment, sur cette surface d'azur, comme autant de petites fleurs blanches. Cela fait penser à Quimper-Coréentin. Derrière nous, nous avons un mur presque ininterrompu de roches taillées à pic, qui défient les plus fiers touristes. Plus loin, on distingue des sommets couverts de neiges, qui se perdent dans les nuages. Telle est la villégiature que se paye mon régiment, depuis bientôt un mois ; et nous devons y rester encore un bon moment, à moins que, les Autrichiens attaquant, il nous faille courir au secours de nos excellents amis. S'il le faut, nous y courrons de bon cœur et nous tâcherons d'être dignes de nos ancêtres, dont le souvenir est encore bien vivant dans le pays ; nous sommes, en effet, à proximité du champ de bataille de Rivoli, et on trouve partout des inscriptions relatant le passage de nos armées. »

*J.-M. Jugeau* : « Je sens maintenant combien il est bon d'avoir un ami sincère et sûr. Pierre Le Meur et moi nous nous soutenions l'un l'autre, nous partageons nos peines comme nos joies. Depuis qu'il n'est plus là, le cafard me prend quelquefois... Recommandez-moi aux prières de la Congrégation. »

*Jacques Le Guen* : « Cent trente kilomètres en cinq jours ! C'était pendant la Semaine Sainte. Tandis que je traînais mon lourd sac sur les routes de la Somme et de l'Oise, je pensais au Sauveur portant sa croix sur le chemin du Calvaire, et cela me donnait du courage... La classe 19 va bientôt être incorporée, et plusieurs élèves de « Saint-Vincent » vont encore quitter la Maison. Je prie pour eux, afin qu'ils affrontent avec courage les dangers de leur nouvelle vie. »

*M. L'Hostis* : « Bonne nouvelle ! Un « Fantomas » vient d'être descendu sous nos yeux. Il a reçu un obus en plein dans son appareil, qui a pris feu immédiatement. Il survolait notre tranchée à une très faible altitude, et nous avons bien peur qu'il n'eût repéré notre emplacement. Aussi y a-t-il eu un cri de joie quand on l'a vu tomber, à quelques centaines de mètres de nous, dans nos premières lignes. Il venait, sans doute, voir l'effet des obus à gaz que les Boches nous lancent depuis bientôt cinq heures... Prions pour les pauvres soldats engagés dans la grande bataille. Prions aussi pour Foch. »

#### PLACES D'EXCELLENCE ET D'EXAMEN DU 2<sup>e</sup> TRIMESTRE

**Philosophie.** — Excellence : 1<sup>ers</sup>, J.-M. Coadou et T. Keraudren.  
**Rhétorique.** — Excellence : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, R. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, P. Le Roy ; 4<sup>e</sup>, M. Larnicol ; 5<sup>e</sup>, C. Toscer ; 6<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; 7<sup>e</sup>, J. Le Gall ; 8<sup>e</sup>, J.-M. Piton ; — Examen : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, R. Le Gall ; 3<sup>e</sup>, J.-M. Le Guellec ; 4<sup>e</sup>, J. Le Quéau ; 5<sup>e</sup>, M. Larnicol ; 6<sup>e</sup>, H. Cudennec ; 7<sup>e</sup>, L. Le Menn ; 8<sup>e</sup>, J. Le Gall.





7 Juin 1918.

*Bien chers Amis,*

Vous êtes dans le danger. Nous sommes dans l'angoisse : il ne saurait en être autrement. Et comme jamais vous n'avez été exposés si nombreux ensemble à un si grand danger, jamais non plus nous n'avons ressenti une inquiétude si vive. Voilà plus de huit jours que la Poste retient toutes vos lettres, si tant est que vous ayez le loisir et la possibilité d'écrire. Il y a bien les communiqués, mais la lumière qui filtre à travers est si faible ! Nous devons nous contenter d'indications générales, alors que nous voudrions distinguer nettement chacun de vous et vous suivre au jour le jour.

La dernière lettre du front est venue « de quelque part aux environs de Reims ». — Elle a été écrite en pleine bataille. « 28 Mai, l'heure du matin. — Vous serez peut-être étonné de l'heure... matinale (tout est relatif, je trouve au contraire que c'est bien tard) à laquelle je vous écris. Depuis avant-hier, nous ne cessons de tirer ; nous n'abandonnons un objectif que pour en prendre un autre. Les Boches ripostent... Il n'arrivera que ce que Dieu voudra. »

Dieu veuille qu'il n'arrive malheur à aucun d'entre vous, et que le prochain courrier du front, si impatiemment et si anxieusement attendu, ne nous apporte pas de mauvaises nouvelles !... En attendant nous ne cessons de vous recommander au Cœur Sacré de Jésus, comme nous vous avons recommandés au Cœur Immaculé de Marie.

**Journées du Souvenir.**

2<sup>e</sup> journée de Juin : **Judi 27.**  
1<sup>re</sup> journée de Juillet : **Lundi 8.**

**Pour le « Bulletin ».**

**Souscriptions et Abonnements.** — 2<sup>e</sup> liste : M. G. Pouliquen, M. H. Gonidec, M. Chaussepied, M. F. Le Gall, aumônier au 408<sup>e</sup>, M. F. Louarn, aumônier de marine, M. Bargilliat, M. Y. Perrot, M. H. Calvez, M. Séb. Breton, M. C. Le Grand, MM. J.-L. D'Hervé, J. L'Hour, J. Bélégou, F. Le Niger, M. Suignard, Y. Le Toux, M. Kerboul, H. Léran, C. Pelliet, L. Le Merdy, P. Nicolas, Y. Le Scao, F. Abarnou, F. Cloâtre, J. Laot, C. Cloarec, F.-M. Lapous, J. Le Moal, F. Frabolot, L. Faou, P. Graveran, M. et M<sup>me</sup> Dréau (en souvenir de leur fils Jean), M. L. Boulic, M. L. Andro, J. Brenniel, M. G. Mao.

**Citations.**

*Abbé Joseph Foll*, aumônier du 118<sup>e</sup> d'Infanterie : « Modèle de bravoure et d'abnégation ; homme de devoir dans toute l'acceptation du terme. Déjà cité cinq fois. Vient encore de se signaler journellement dans les circonstances difficiles traversées par le Régiment, se prodiguant sous les balles, auprès des blessés. » — (Ordre du Corps d'Armée.)

*Jean Colin*, sous-lieutenant au 118<sup>e</sup> d'Infanterie : « A entraîné et maintenu sa section sous les feux des mitrailleuses et d'artillerie les plus violents, a réussi à briser l'attaque des colonnes ennemies sans cesse renouvelées, et a conservé des positions qui, encerclées par l'assaillant, semblaient intenable. A fait preuve, dans ces circonstances, d'une bravoure et d'une énergie admirables. » — (Ordre de l'Armée.)

*J.-L. Tanneau*, brancardier au 65<sup>e</sup> d'Infanterie. « Brancardier plein de courage et de dévouement, s'est dépensé sans compter pour ramener les blessés

**Seconde.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, M. Hervé ; 2<sup>e</sup>, A. Bossard ; 3<sup>e</sup>, Y. Gourmelen ; 4<sup>e</sup>, F. Philippe ; 5<sup>e</sup>, Y. Pérennès ; 6<sup>e</sup>, Y. Nénez ; 7<sup>es</sup>, Y. Dijonneau et Y. Hénaff ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, A. Bossard ; 2<sup>e</sup>, Y. Nénez ; 3<sup>e</sup>, M. Hervé ; 4<sup>e</sup>, Y. Pérennès ; 5<sup>e</sup>, Y. Dijonneau ; 6<sup>e</sup>, J. Le Guen ; 7<sup>e</sup>, F. Philippe ; 8<sup>e</sup>, L. Le Pape.

**Troisième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, J. Cariou ; 3<sup>e</sup>, J. Suignard ; 4<sup>e</sup>, J.-P. Le Gall ; 5<sup>e</sup>, N. Bolzer ; 6<sup>e</sup>, F. Uguen ; 7<sup>e</sup>, A. Guizio ; 8<sup>e</sup>, F. Merceur ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, J. Cariou ; 3<sup>es</sup>, F. Merceur et J. Suignard ; 5<sup>e</sup>, N. Bolzer ; 6<sup>es</sup>, J.-P. Le Gall et N. Vézier ; 8<sup>es</sup>, J. Hénaff, J. Ollivier et F. Uguen.

**Quatrième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, J. Douguet ; 2<sup>e</sup>, J. Heydon ; 3<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; 4<sup>e</sup>, E. Quéinnec ; 5<sup>e</sup>, L. Le Béchenec ; 6<sup>e</sup>, C. Leburgue ; 7<sup>e</sup>, J. Moreau ; 8<sup>e</sup>, F. Guédès ; 9<sup>e</sup>, G. Branquéc ; 10<sup>e</sup>, J. Riou ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, Y. Bleuzen ; 2<sup>e</sup>, E. Quéinnec ; 3<sup>e</sup>, J. Douguet ; 4<sup>e</sup>, J. Heydon ; 5<sup>e</sup>, J. Riou ; 6<sup>es</sup>, P. Heydon et F. Guédès ; 8<sup>es</sup>, J. Moreau et L. Le Béchenec ; 10<sup>e</sup>, C. Leburgue.

**Cinquième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, J. Le Roux ; 3<sup>e</sup>, G. Bousard ; 4<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 5<sup>e</sup>, J. Le Breton ; 6<sup>e</sup>, R. Péron ; 7<sup>e</sup>, J. Jullien ; 8<sup>e</sup>, G. Hémon ; 9<sup>e</sup>, F. Trébaol ; 10<sup>e</sup>, G. Le Bec ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, J. Le Roux ; 3<sup>es</sup>, G. Boussard et L. Diquélou ; 5<sup>es</sup>, G. Le Bec et J. Le Breton ; 7<sup>e</sup>, J. Jullien ; 8<sup>es</sup>, R. Péron et G. Hémon ; 10<sup>e</sup>, M. Quinquis.

**Sixième.** — 1<sup>re</sup> SECTION. — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, J. Louarn ; 2<sup>e</sup>, H. Cabon ; 3<sup>e</sup>, H. Bernard ; 4<sup>e</sup>, J. Colin ; 5<sup>e</sup>, A. Gargadennec ; 6<sup>e</sup>, P. Orvoën ; 7<sup>e</sup>, P. Trellu ; 8<sup>e</sup>, L. Roux ; — *Examen* : 1<sup>ers</sup>, J. Louarn et A. Gargadennec ; 3<sup>e</sup>, J. Colin ; 4<sup>e</sup>, P. Belbéoc'h ; 5<sup>e</sup>, H. Cabon ; 6<sup>es</sup>, P. Trellu et M. Denis ; 8<sup>e</sup>, P. Coadou.

2<sup>e</sup> SECTION. — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, H. Coathalem ; 2<sup>e</sup>, J. Guyader ; 3<sup>e</sup>, X. Mahé ; 4<sup>e</sup>, Y. Crenn ; 5<sup>e</sup>, J. Kermorvant ; 6<sup>e</sup>, J. Le Doaré ; 7<sup>es</sup>, O. Emily et P. Volant ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, H. Coathalem ; 2<sup>e</sup>, L. Didailier ; 3<sup>e</sup>, J. Kermorvant ; 4<sup>e</sup>, X. Mahé ; 5<sup>es</sup>, Y. Crenn et P. Marzin ; 7<sup>e</sup>, R. Le Berre ; 8<sup>e</sup>, P. Volant.

**Septième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, P. Le Bars ; 2<sup>e</sup>, Y. Daniel ; 3<sup>e</sup>, M. Bosser ; 4<sup>e</sup>, J. Le Séac'h ; 5<sup>e</sup>, M. Haslé ; 6<sup>e</sup>, A. Pivert ; 7<sup>e</sup>, J. Hémon ; 8<sup>e</sup>, J. Mével ; — *Examen* : 1<sup>er</sup>, Y. Daniel ; 2<sup>e</sup>, P. Le Bars ; 3<sup>e</sup>, A. Pivert ; 4<sup>es</sup>, F. Quintin et J. Le Séac'h ; 6<sup>e</sup>, M. Haslé ; 7<sup>e</sup>, M. Bosser ; 8<sup>e</sup>, A. Merceur.

**Huitième.** — *Excellence* : 1<sup>er</sup>, J. Le Rhun ; 2<sup>e</sup>, J. Le Pemp ; 3<sup>e</sup>, N. Goalès ; 4<sup>e</sup>, J. Cariou ; 5<sup>e</sup>, P. Morvan ; 6<sup>e</sup>, F. Le Bras ; — *Examen* : 1<sup>ers</sup>, P. Morvan et J. Le Pemp ; 3<sup>e</sup>, J. Cariou ; 4<sup>e</sup>, N. Goalès ; 5<sup>e</sup>, J. Le Rhun ; 6<sup>e</sup>, F. Le Bras.

**Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.**

- Bideau P., au 42<sup>e</sup> d'Artillerie, 63<sup>e</sup> batterie, 13<sup>e</sup> pièce, Pontivy ;
- Chavet E., signaleur au 409<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> Cie, secteur 203 ;
- Cloarec C., sergent au 66<sup>e</sup> Sénégalais, S. H. R., secteur 201 ;
- Cochard J., au 107<sup>e</sup> R. A. L., 54<sup>e</sup> batterie, 4<sup>e</sup> pièce, secteur 111 ;
- Cornic J., au 45<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup> groupe, 1<sup>re</sup> section, 13<sup>e</sup> escouade, Lorient ;
- Derrien H., au 17<sup>e</sup> d'Artillerie, 61<sup>e</sup> batterie, 14<sup>e</sup> pièce, Pontivy ;
- D'Hervé J.-L., au 11<sup>e</sup> Tirailleurs, 6<sup>e</sup> Cie, secteur 167 ;
- Jain Y., au 28<sup>e</sup> d'Artillerie, 67<sup>e</sup> batterie, 2<sup>e</sup> pièce, Vannes ;
- Keraudren T., au 118<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> Cie, 1<sup>er</sup> groupe, 2<sup>e</sup> section, 5<sup>e</sup> esc., Quimper ;
- Lapous F., au 131<sup>e</sup>, Centre d'Instruction, fort du Trou-d'Enfer, par Marly-le-Roi (S.-et-O.) ;
- Le Ber J., au 19<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> Cie, C. I. D., secteur 83 ;
- Le Gall H., au 118<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> Cie, 1<sup>re</sup> section, 2<sup>e</sup> groupe, Quimper ;
- Le Menn Y., au 118<sup>e</sup>, Centre d'Instruction de Blain (L.-I.) ;
- Le Nours C., brigadier au 209<sup>e</sup> R. A. C., 27<sup>e</sup> batterie, secteur 513 ;
- Le Roux F., sous-lieutenant au 300<sup>e</sup> Territorial, 2<sup>e</sup> C. M., secteur 78 ;
- Le Scao Y., au 116<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup> Cie, secteur 232 ;
- Manuel R., au 42<sup>e</sup> d'Artillerie, 65<sup>e</sup> batterie, 13<sup>e</sup> pièce, Pontivy (Morbihan) ;
- Pape J., lieutenant au 262<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> bataillon, A. S. 8, Convois Automobiles, par B. C. M., Paris ;
- Parquer L., au 111<sup>e</sup> d'Artillerie, 61<sup>e</sup> batterie, 13<sup>e</sup> pièce, Lorient ;
- Piton J.-M., au 118<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> groupe, Quimper ;
- Toscer C., au 72<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, 1<sup>re</sup> section, Morlaix ;
- Toulemont L., au 132<sup>e</sup> d'Artillerie, 13<sup>e</sup> batterie, 1<sup>re</sup> pièce, secteur 32 ;
- Tréquier A., au 19<sup>e</sup> B. C. P., hôpital temporaire 49, bâtiment A, Orléans

tombés dans les lignes ennemies, pendant l'exécution du coup de main du 10 Avril 1918. » — (2<sup>e</sup> Citation.)

*F. Le Niger*, du 142<sup>e</sup> d'Infanterie : « Fusilier-mitrailleur d'un courage et d'un sang-froid remarquables. A toujours fait preuve du plus grand esprit de devoir et de sacrifice ; pendant la période du 29 Mars au 6 Avril, a, par l'efficacité de son tir, causé des pertes à l'ennemi. »

*C.-J. Cornec*, du 407<sup>e</sup> d'Infanterie : « S'est acquitté avec sang-froid et grand courage des missions délicates qui lui ont été confiées au cours des combats des 7 et 8 Avril 1918, et sous de très violents bombardements. » — (Ordre de la Brigade.)

*Henri Plassart*, sergent au 248<sup>e</sup> d'Infanterie : « Sous-officier d'une bravoure à toute épreuve. Volontaire pour toutes les missions périlleuses. Le 28 Octobre 1917, a été blessé au cours d'une patrouille de reconnaissance qu'il dirigeait, et a néanmoins rapporté des renseignements précieux sur l'ennemi. »

*Jean-Louis Gourmelen*, brigadier au 228<sup>e</sup> d'Artillerie : « Au front depuis le 9 Mai 1917, a toujours fait preuve de beaucoup de sang-froid. Pendant la période du 11 au 20 Avril, a, comme fonctionnaire chef de pièce, obtenu un travail excellent de ses hommes, sous des harcèlements fréquents de l'ennemi. » — (Ordre du Régiment.)

*Jean Trégloze*, brancardier au 146<sup>e</sup> d'Infanterie : « Brancardier dévoué et courageux, a assuré son service avec zèle et dévouement, malgré de violents bombardements. » — (Ordre du Régiment.)

*Pierre Nicolas*, soldat de 1<sup>re</sup> classe au 14<sup>e</sup> d'Infanterie : « Soldat courageux, dévoué. S'étant offert spontanément pour faire le ravitaillement en munitions, au cours d'une attaque, a été blessé dans l'accomplissement de sa mission. » — (Ordre du Régiment.)

### Nos Morts.

**Jean Le Dréau**, né au Cloître-Pleyben, le 16 Février 1897, entré à « Saint-Vincent » le 5 Octobre 1908, sorti en Juillet 1915, après avoir subi avec succès les épreuves de la 1<sup>re</sup> partie du Baccalauréat. Incorporé au 71<sup>e</sup>, à Saint-Brieuc, en Janvier 1916, promu aspirant, à Saint-Cyr, le 29 Décembre 1917, affecté au 203<sup>e</sup> R. I., blessé le 17 Avril 1918, mort le 18 Avril, à l'ambulance 3/44.

Le dernier *Bulletin* portait que *Jean Le Dréau* avait été blessé au cours de la nuit du 17 au 18 Avril. Dans une première lettre, datée du 18 même, l'aumônier, M. l'abbé Huc, nous disait : « L'aspirant *J. Le Dréau* vient d'être très grièvement blessé. Il s'est confessé en pleine connaissance, et je lui ai donné l'Extrême-Onction. Il m'a donné lui-même votre adresse, pour que je vous dise son état et que vous préveniez doucement ses parents. Puis il m'a parlé de sa maman qu'il avait « peur de ne pas revoir ». Il a été évacué sur l'H. O. E. de C... Comme il était gravement atteint, on l'aura probablement conservé là-bas. C'est à 15 kilomètres d'ici. Si j'ai l'occasion et la possibilité d'y descendre, je ne manquerai pas d'aller le voir. »

Hélas ! avant peut-être que cette lettre fût partie, *Jean Le Dréau* était mort. L'avis officiel du décès, survenu le 18 Avril même, est arrivé à la Mairie du Cloître-Pleyben, le 20 Mai. Les parents avaient été préparés à la triste nouvelle par un court billet du major qui avait fait les premiers pansements. Le 24 Mai, M. l'Aumônier leur écrivait : « Le bon et brave aspirant n'a pu survivre à sa blessure. Le brave petit a envisagé la mort bien en face et a fait généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Je lui ai donné tous les secours de la sainte Religion. Quelle belle âme ! Soyez sans crainte sur son avenir éternel... Sa peine la plus grande était de ne plus revoir sa « maman ». Je lui donnai bon espoir, mais son œil voyait déjà le monde meilleur de l'au-delà. »

C'est une belle mort après une belle vie. Si à la maison, enfant et jeune homme, il fut « le meilleur des fils et le meilleur des frères », à « Saint-Vincent » il fut aussi, durant les sept années qu'il y passa, un modèle accompli de bon esprit, de piété et de travail. « La mort de *Jean Le Dréau*, écrit l'un de ses amis, m'a causé une grande douleur. Belle intelligence, caractère droit, cœur d'or, il avait su acquérir l'estime et l'affection de tous ses condisciples, et tous voyaient en lui un futur prêtre zélé et dévoué à la cause de Dieu. » Le 25 Mars 1917, il nous écrivait : « Notre chère Maison paie largement son tribut à la Patrie. Avec quelle émotion, j'ai lu le récit de la mort de *Jean D'Hervais*, l'un de mes meilleurs amis. Quand donc mettra-t-on le dernier nom sur la glorieuse liste des morts de « Saint-Vincent ? » — Au mois de Juin de la même année,

se rappelant la maladie qu'il avait faite l'année de sa Septième et qui avait mis sa vie en danger, il écrivait : « Le 31 Mai, j'ai fait, moi aussi, en esprit le pèlerinage de *Ty-Mam-Doue*, et j'ai renouvelé, une fois de plus, les promesses que j'avais faites la première fois que j'y suis allé avec vous offrir un cierge à Celle qui m'avait sauvé. Je mets toute ma confiance en la Sainte Vierge, car je sais qu'elle me conduira au bon port. »

Le corps de *Jean Le Dréau* repose dans le cimetière militaire de Conty (Somme). La Bonne Vierge, nous en avons la ferme confiance, aura mené son âme « au bon port ». Mais nous ne pouvons oublier que la mort s'enveloppe toujours d'un secret impénétrable, et nous continuerons à prier pour lui, comme nous prions pour les dix-sept autres victimes dont les noms précèdent le sien sur « la glorieuse liste des Morts de « Saint-Vincent ».

### Nouvelles de la Maison.

Une conférence, intéressante au plus haut point, du lieutenant Cadiou, sur le rôle de la 22<sup>e</sup> Division, plus particulièrement du 19<sup>e</sup> d'Infanterie, dans les combats de la fin de Mars, conférence dont je vous dirai seulement, par crainte de provoquer la colère et les ciseaux de dame Anastasie, que vous en trouverez le canevas dans une lettre parue au précédent *Bulletin* ; le départ de M. Boézennec, qui, fatigué, a dû, au grand regret de tous et à sa grande douleur, laisser pour un temps sa classe de Sixième, et aller prendre des vacances prématurées au beau pays de Camaret (M. Courtet, permissionnaire, le remplace actuellement) ; une représentation cinématographique de la vie de Jeanne d'Arc ; un beau panégyrique de la Bienheureuse, où M. Le Pemp a exposé le rôle de la France dans la conservation et le développement de la religion catholique ; rien, par ailleurs, me semble-t-il, n'est venu rompre la monotonie de notre existence studieuse pendant ce mois de Mai qui vient de s'achever.

Nous avons eu simplement, chaque soir, l'exercice du Mois de Marie, et nous y avons chanté les pieux cantiques traditionnels ; et nous avons fait, cela va sans dire, notre pèlerinage annuel à *Ty-Mam-Doue*, le mardi 28, comme on vous l'avait annoncé.

Lever à 5 h. 1/2. Départ à 7 heures. Le temps était idéalement beau. Quand nous dévalions le coteau de la Croix-des-Gardiens, les collines encore s'estompaient de brumes légères, mais le soleil déjà, quoique à peine au-dessus de l'horizon, resplendissait dans l'azur. Les petits oiseaux, éveillés depuis longtemps, sautillaient dans les buissons et lançaient éperdument à tous les échos leur chanson matinale. Je dois l'avouer, nous avions de la peine à mettre nos âmes à l'unisson de cette joyeuse matinée de printemps... Nous songions, tout en allant, à nos chers absents, aux vivants et aux morts, à tous ceux qui, il y a quelques années, suivaient le même chemin, égrenant dévotement leur chapelet, l'esprit rempli des mêmes pensées pieuses. Là, comme nous aujourd'hui, ils faisaient halte un instant, tandis que des quêteurs improvisés sollicitaient leur charité en faveur des pauvres de Kerfeunteun. Ici, au détour de la route, quand apparaissaient la croix d'or et la bannière de la Congrégation, ils se découvraient, faisaient silence religieusement, et avançaient en procession, chantant à pleine voix les invocations des *Litanies* et les strophes de l'*Ave maris stella*. Comme nous, en pénétrant dans le sanctuaire, ils jetaient leur regard sur l'image de Marie et, dans le gracieux sourire de « Mam Doue », ils voyaient le signe de l'accueil affectueux de la meilleure des mères. Puis ils écoutaient, attentifs et émus, le « panégyrique de la Sainte Vierge par un élève du Petit Séminaire, » entendaient la messe, tour à tour priant et chantant. Comme nous, ils se pressaient à la Table Sainte, inclinaient la tête sous la bénédiction du Saint-Sacrement, et, dans une seconde messe d'actions de grâces, exprimaient à Jésus, présent en leur cœur, leurs adorations, leur amour et leur reconnaissance, et lui demandaient, par l'intermédiaire de Marie, de leur accorder ses faveurs et ses grâces les plus précieuses.

Tel fut encore notre pèlerinage. Mais les prières, cette année, sont montées plus ardentes vers le Ciel ; en raison des circonstances douloureuses, elles se sont faites plus pressantes et plus suppliantes que jamais, pour tous les soldats de France et des pays alliés, mais surtout pour ceux de ces soldats qui furent nos maîtres, nos condisciples et nos amis, et qui, sans doute, en ce jour béni, ont uni leurs prières aux nôtres.

Que la Vierge miséricordieuse vous protège et vous ramène tous ! L. G.

## Panegyrique de la Sainte Vierge.

*Sub tuum præsidium confugimus,  
sancta Dei Genitrix.*

Lorsque nous vîmes en Mai dernier, ô Vierge Marie, déposer notre couronne sur votre autel, nous espérions bien que la victoire tant attendue allait enfin nous être accordée. Nous avions la ferme espérance que ce pèlerinage de 1918 serait une procession triomphale, où tous les membres de « Saint-Vincent » s'uniraient pour venir chanter votre nouveau bienfait. Dieu, qui veut, sans doute, la régénération complète de la France, a laissé se prolonger l'épreuve qui doit la purifier et la retremper. Au lieu de recevoir ses membres dispersés, « Saint-Vincent » a vu partir encore plusieurs de ses fils, et toujours s'allonge la liste de ceux qui sont tombés sur les champs de bataille. Nous venons donc encore, ô bonne Mère, vous prier pour notre chère Maison, et particulièrement pour ceux de ses enfants que les circonstances tiennent éloignés, et qui vivent au milieu du danger.

Plus que jamais, la lutte est ardente. L'ennemi, dans un dernier élan, se rue à l'assaut de cette France, qu'il avait pensé subjugué. Le sang coule à flots sur tous les fronts. Quel spectacle s'offre à nos yeux ! Partout le deuil ; partout la mort. Le monde vit-il jamais pareil cataclysme ? La terre fut-elle jamais aussi troublée ? Il semble que la race humaine tout entière soit destinée à périr. Grand Dieu ! voulez-vous donc anéantir l'œuvre de vos mains ? Vous repentez-vous, comme au temps de Noë, d'avoir créé l'homme ? Vous êtes-vous dit dans votre juste colère : « Je ferai disparaître toute créature de la surface de la terre » ? Jadis, vous fîtes pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu ; mais voici qu'aujourd'hui la terre n'est plus qu'un immense brasier. Nos cœurs sont saisis d'effroi. Nous tremblons d'épouvante sur l'avenir de ce monde pécheur.

O Marie, c'est à vous que nous recourons à cette heure terrible. Faites que Dieu nous pardonne nos crimes. Trop longtemps nous sommes restés loin de lui. Nous comptons trop exclusivement sur la vaillance de nos soldats et sur le génie de nos chefs. Aujourd'hui, nous reconnaissons notre faiblesse et notre impuissance. Nous proclamons qu'Il est le « Dieu des armées », que les « soldats doivent batailler, mais que c'est Lui qui donne la victoire ».

O Reine de France, pitié pour notre Pays ! C'est votre royaume ; protégez-le contre l'envahisseur. *Regnum Gallie, regnum Mariæ.*

Vous êtes l'Avocate des causes les plus désespérées ; Vous êtes la suprême Espérance de ceux qui n'ont plus d'espoir. Nous venons à Vous dans notre détresse. Dieu eût épargné les habitants de Sodome et de Gomorrhe, s'il se fût trouvé parmi eux seulement dix fidèles serviteurs de ses autels. La France a péché ; mais que de justes elle peut présenter à votre divin Fils ! Où trouver de plus belles âmes ? Où comptez-vous, ô Marie, de plus dévots serviteurs ?

*Sub tuum præsidium confugimus.* Vous êtes l'Ancre du Salut, retenez notre frère esquif, que la débâcle générale menace d'entraîner vers l'abîme ; conduisez-le au Port.

Nous savons que nos iniquités sont grandes, que nous sommes bien indignes de vos faveurs, mais Vous êtes la « Mère des pécheurs repentants ». *Sub tuum præsidium confugimus.*

Vous ne pouvez pas repousser nos supplications, ô Marie, car vous êtes la Mère de Dieu et notre Mère. Vous avez porté dans vos bras ce Jésus, si avide de déverser sur le monde les miséricordes infinies de son Cœur ; ce Jésus qui disait aux foules de la Judée : « *Venite ad Me omnes qui laboratis, et Ego reficiam vos* » ! Vous avez vécu dans l'intimité de ce divin Pasteur des âmes, qui court après sa brebis égarée, et la prend dans ses bras pour la rapporter au bercail. Vous avez entendu sortir de ses lèvres adorables ces douces paroles : « *Beati misericordes* ». Vous aussi, Vous êtes miséricordieuse et compatissante ; vous vous laissez attendrir ; vous ne repousserez pas nos prières « *Nostras deprecationes ne despicias in necessatibus* ».

Et d'ailleurs, ne sommes-nous pas vos enfants de par la volonté même de votre Fils ? Jésus expirait... Sur le ciel assombri se détachait l'infâme gibet sur lequel il allait consommer son sacrifice. Mère désolée, vous étiez anéantie au pied de la Croix : Votre Enfant allait vous être ravi... Quel intérêt vous offrirait désormais la terre ! Et Jésus comprit votre détresse ; et il laissa tomber de ses lèvres mourantes ces mots « *Ecce mater tua* » ! qui feront tressaillir l'univers

tout entier, et qui n'ont cessé, au cours des siècles, de remplir d'allégresse les générations humaines. Puis, il se tourna vers vous, et l'« *Ecce Filius tuus* » ! vous aida à supporter votre martyre, en renouvelant dans votre âme les joies de la maternité. Vous avez été proclamée notre Mère par votre Fils agonisant ; vous ne laisserez pas périr vos enfants...

Oui, divine Vierge, tous les hommes sont vos enfants, et tous les hommes vous aiment. Mais il en est qui vous ont entourée d'égards plus affectueux ; il est une nation qui vous a voué un amour plus filial. Ces hommes ce sont les Français ; cette nation, c'est la France.

Tes autels couvrent l'univers,  
Mais ton vrai peuple, c'est la France !...

Lourdes, La Salette, Pontmain ! Qui chantera jamais assez l'auguste majesté de vos sites qu'a visité la Reine du Ciel ! Qui exaltera jamais assez les merveilles dont vous fûtes témoins ! « Les aveugles recouvrent la vue ; les boiteux marchent ; les sourds entendent. » Gloire à la Vierge toute-puissante !

O Mère de Dieu, ô Mère de l'humanité, ô Mère des Français, nous nous jetons à vos pieds. Mère de Dieu, vous nous obtiendrez de votre Fils les grâces que nous sollicitons. Mère des hommes, vous nous donnerez la paix dans l'amour de Dieu. Mère des Français, vous nous enverrez la victoire.

La victoire ! Quel cœur ne tressaille quand est prononcé ce mot béni. La victoire ! qui ne l'a appelée de tous ses vœux ! Victoire sur les ennemis du catholicisme, qui veulent implanter dans notre Pays la religion de Luther. Victoire sur les ennemis de la Patrie, qui veulent enchaîner et flétrir notre « douce France ». Victoire aussi sur les ennemis intérieurs, sur ces Français dénaturés qui s'efforcent de détruire la religion du Christ, insensés qui ne voient pas qu'ils tariraient en même temps la source de notre prospérité et de notre grandeur.

C'est encore sur vous que nous comptons, ô Marie, « secours des chrétiens ». Votre bannière est couverte par les noms des victoires que vous avez remportées sur le Prince des Ténèbres. Vous l'avez vaincu, lors de l'hérésie albigeoise ; vous l'avez terrassé à Lépante ; et, chaque jour, vous le chassez du cœur des pécheurs qui recourent à vous. Si vous le voulez, vous pouvez, une fois de plus, écraser la tête du serpent infernal. En frappant la France, « fille aînée de l'Eglise catholique, apostolique et romaine », c'est le catholicisme tout entier que vise cet empereur protestant. Il veut exterminer le peuple qui a toujours été l'appui du Saint-Siège. Venez donc au secours de l'Eglise « née de nos larmes et du sang de Jésus » ! Venez au secours de l'Eglise, et venez au secours de la France ! N'ont-ils pas osé, ces Allemands, insulter à votre puissance, et vous jeter un défi, à vous qui venez à Lourdes panser les plaies des malheureux qui s'adressent à vous ?

Ce défi, vous le relèverez, ô Consolatrice des affligés. Vous protégerez les soldats qui luttent sur le champ de bataille ; vous guérirez les pauvres blessés ; vous serez l'espoir des prisonniers qui gémissent sur la terre d'exil. Vous consolerez les mères et les épouses, qui tremblent pour la vie de leurs fils et de leur mari ; vous adoucirez les maux des veuves et des orphelins. « *A periculis cunctis libera nos semper.* »

De ceux qui prient exauce les prières ;  
De ceux qui pleurent adoucissez les douleurs.

Ramenez la concorde parmi les nations ; donnez-nous cette précieuse paix « que le monde ne connaît pas » ! Protégez-nous dans les dangers qui nous environnent ; déjouez les embûches que nous tend l'ennemi de notre salut ! Jamais le souvenir de vos bienfaits ne sortira de notre mémoire. Nous vous louerons ; nous vous bénirons pendant tout le temps que nous passerons dans cette « vallée de larmes ». Et nous espérons que, protégés par vous sur cette terre, nous serons fidèles à Dieu pendant notre vie, et que, près de vous, au Ciel, nous pourrions être heureux pendant l'éternité. Ainsi soit-il !

LUCIEN PONDAVEN.

## Les « Samedis » de M. Prigent.

DE LA FORMATION DU STYLE

MES CHERS AMIS,

Nous voici au repos, pour quelques jours, à côté de Paris : sans doute, samedi ou dimanche, nous rejoindrons le front. Je profite de mes loisirs pour vous

adresser la lettre promise, toute profane cette fois, mais il faut bien varier. Je vous entretiendrai, ce soir, de la formation du style.

Il en est qui sont doués de qualités naturelles que d'autres ne possèdent pas. Surtout, il en est qui ont reçu une formation meilleure et plus précoce : ils ont pris l'habitude de regarder autour d'eux et ont lu de nombreux livres d'imagination : à peu près fatalement, leur style est moins sec, moins terne, plus imagé et plus pittoresque.

D'autres ont lu et relu quelques ouvrages sérieux, jusqu'à les posséder de mémoire : leur vocabulaire est plus riche, et ils ont à leur disposition plus de mots.

D'autres, chez eux ou autour d'eux, ont entendu causer sur diverses questions : ils ont l'intelligence plus garnie et l'expression plus aisée. Et à ce propos, n'oubliez pas qu'il ne faut jamais séparer l'idée de l'expression : sans pensée pas de style ; pour bien écrire, il faut que vous ayez l'esprit bien meublé. Et remarquez qu'en général vos travaux sont vides, que c'en est le grand défaut, lorsqu'on vous demande des devoirs personnels : vous ne développez pas, ou vos développements sont non pas des explications, des éclaircissements, des enrichissements, mais des répétitions : en ce cas, pas de style possible.

Donc, ce sera ma première remarque, vous avez des idées, et des idées bien à vous, dont vous êtes les maîtres, que vous vous êtes bien assimilées. Souvent, vous les avez seulement sur les lèvres, et ne pouvez les traduire que par les termes mêmes de l'auteur : ce sont des mots que vous savez, plutôt que des idées. Il faut que la pensée devienne vôtre, et comment ? Par la réflexion. Vous vous rendez compte de ce qu'elle contient, vous en avez la compréhension, et alors vous l'exprimerez par des termes à vous, lorsque vous l'aurez digérée, pétrie, faite vôtre.

Et ce que je dis de l'idée, il faudrait le répéter de la sensation et du sentiment ; car vous aurez à traduire des sensations, spécialement visuelles, et à exprimer des sentiments. Vous aurez à raconter ce que vous aurez vu : regardez bien, et notez bien ce que vous voyez. Habituez-vous à sentir, et je veux dire par là avoir des sentiments élevés : il est inutile que j'entre dans le détail de ces sentiments. Je m'adresse à de pieux jeunes gens : rien ne vaut la formation chrétienne, la piété, avec l'Évangile et les beaux livres, pour exciter, nourrir et développer en nos âmes la délicatesse et la noblesse du sentiment.

Que vous dirai-je, par ailleurs, qui vous convienne et vous soit utile, à vous, jeunes gens de Seconde et de Première, à « Saint-Vincent » ? Ceci, que la formation du style est une affaire personnelle, pas l'affaire du professeur, mais la vôtre. Le professeur relève vos incorrections, les expressions et les phrases que notre langue ne permet pas : rôle tout négatif. Et encore est-il inutile qu'il se perde en trop d'annotations sur vos copies, car vous ne les regarderiez que du coin d'un œil distrait. Que faut-il par-dessus tout ? Que vous fassiez des efforts afin d'éviter les fautes qui vous ont été signalées.

Le professeur encore vous forcera peut-être à faire un brouillon et à le corriger, en quoi il aura raison : rôle positif cette fois, mais tout extérieur.

Il vous montrera que votre devoir est vide, et comment combler ce vide ; il vous dira comment développer une idée, un fait, par quelles idées secondaires une idée s'explique et s'éclaircit, par quels incidents un fait s'enrichit, où et comment puiser vos développements : modèle et stimulant pour vous, rien de plus ; à vous de faire effort pour développer de même. Il est clair que ce sera dur, que vos progrès seront lents : ne vous découragez pas, au bout de quelques mois le progrès sera nettement sensible.

Le professeur encore, en expliquant les auteurs, en dégagera les idées et vous montrera comment ils se sont pris pour les traduire. Il vous dirigera de même dans vos lectures, et vous indiquera comment les rendre utiles. Mais que vous lisiez vos classiques ou d'autres ouvrages, vous n'en tirerez guère profit pour la formation de votre style sans l'effort personnel toujours nécessaire.

Donc, et ce sera ma troisième remarque, vous lirez et vous lirez bien et de bons livres. Est-ce une description de Bazin ? Vous revenez sur votre lecture, et vous demandez ce que l'auteur a voulu décrire et comment il s'y est pris. En refaisant souvent cet exercice, vous enrichirez votre imagination, et avec elle votre vocabulaire que vous rendrez plus pittoresque.

Est-ce une page de Bossuet ? Quelle est l'idée ? Comment l'orateur l'a-t-il développée ? Vous aiguiserez votre esprit, votre puissance de réflexion et de raisonnement, en même temps que vous rendrez votre vocabulaire plus précis.

Est-ce du Racine ? La première scène d'Andromaque ? Qu'y a-t-il dans cette confession d'Oreste ? Regardez-vous vous-mêmes de façon à retrouver un

peu ces sentiments en vous. Vous apprendrez à poser et à analyser un caractère en même temps qu'à vous exprimer avec exactitude.

Lisez-vous des œuvres de moindre valeur ? Ce n'est pas défendu. Faites un peu le même travail. Votre intelligence s'affinera, votre imagination se meublera et votre vocabulaire s'enrichira. Certes, ce sera un travail de longue haleine : mais vous êtes hommes à ne pas reculer devant les efforts, si longs soient-ils.

Quelques autres observations encore, que je ferai courtes, car ma lettre menace d'être trop longue. Je me répète, mais je tiens à vous redire qu'il vous faut travailler vos brouillons. Et notez ceci, c'est que dans vos développements j'aime mieux la diffusion que le trop de brièveté. Evidemment, vous ne répétez pas toujours les mêmes expressions, mais ne craignez pas de lâcher un peu la bride à votre imagination. Au début, peut-être, tomberez-vous dans le mauvais goût : peu importe. Vite, vous vous débarrasserez de ces fautes et vos travaux seront intéressants. Au contraire, si vous vous obstinez à demeurer dans la sécheresse et le vide, vous ne ferez rien qui vaille. Après cela, revoyez vos développements et corrigez-vous. Ainsi, même après une formation enfantine faible, vous obtiendrez d'excellents résultats : vous n'aurez pas peut-être le style brillant d'un camarade plus favorisé dans ses premières années ou mieux doué naturellement, mais je vous certifie que votre style sera correct, précis, aisé, ce qui est beaucoup.

Une autre remarque : ne craignez pas de causer soit en classe soit ailleurs. Ne soyez pas des pédants, je déteste le pédantisme ; mais vous savez bien qu'il y a une différence énorme entre un causeur et un pédant. Débarrassons-nous un peu de notre timidité et parlons volontiers, lorsque nous y sommes invités ou lorsque l'occasion s'en présente. Nous nous habituons ainsi à nous exprimer non pas seulement oralement, mais aussi sur papier.

Je vous rappellerai, en terminant, que vous ne négligiez aucune étude. Tout livre, historique ou autre, vous force à réfléchir, vous meuble l'esprit, et développant votre intelligence, vous est utile indirectement pour la formation de votre style. Et ainsi, j'aurai fini cette lettre dont vous excuserez le décousu et l'absence d'ordre : j'ai confiance que, malgré ces défauts, elle vous intéressera un moment et vous rendra quelques services.

En tout cas, elle me rappellera à votre pieux souvenir à tous. Nous aurons, sans doute, à passer quelques journées pénibles, dures, peut-être dangereuses, car les brancardiers, relevant les blessés, ne sont pas à l'abri des obus boches. Samedi ou dimanche, nous partons plus au Nord, pour une région que j'ignore ; mais ce que je sais, c'est que le secteur où nous allons sera agité, puisque sur tout le front occidental, la grande bataille fait rage. Je compte sur vos ferventes prières à vous tous : des prières ferventes, ça vous soulève au-dessus du terre à terre et vous donne la force de faire tranquillement et obscurément le devoir imposé. Vos prières nous suivront, où que nous allions. Je tâcherai d'unir les miennes aux vôtres, dans le S. Cœur de Notre Seigneur. Rien de plus simple, d'ailleurs, que de nous donner rendez-vous dans le Cœur Sacré de notre Dieu, où nous nous retrouverons pour l'invoquer et l'aimer ensemble.

Votre tout dévoué

Y. PRIGENT, Prêtre.

### Nouvelles de partout.

X... — Mon voyage d'Italie s'est terminé. Après une cure de soleil au Midi, on nous a ordonné des bains de boue dans la Somme. J'avais fait le rêve de voir éclore le printemps italien dans la blancheur des orangers et des amandiers en fleurs, de remplir mes yeux des féeries de ce soleil dont je n'avais perçu que quelques pâles reflets dans... les œuvres des poètes. Hélas ! sur l'altipiano d'Asiago, les arbres étaient encore nus et la neige seule étalait sa blancheur. La plaine du Nord commençait à peine à revivre. La transition n'allait pas être brusque. Mais comme pour aviver mes regrets ou plutôt pour nous faire emporter du pays allié des souvenirs plein de charmes, on nous fit au retour, passer par la côte italienne. Ce fut un délicieux voyage par Padoue, Modène, Parme, Plaisance et Gênes, puis la fameuse Riviera. A partir de Gênes, la voie ferrée longe la Méditerranée, tantôt la surplombant en corniche, tantôt courant au niveau même des galets.

Si je ne suis point aussi irrespectueux que le Bordelais qui appelait « petite mare » ce miroir où se fondent toutes les couleurs, du vert le plus pâle au bleu le plus foncé, je dois avouer toutes mes préférences pour l'Océan. La Méditer-

ranée ne semble point agir autour d'elle, on ne sent point sa présence. Le vent qui vient du large n'apporte aucune senteur marine, les poumons ne se dilatent point comme au contact de la brise qui souffle chez nous. Les vagues viennent mourir doucement sur les galets, avec un clapotis qui fait songer au choc assourdi des lames se heurtant mollement au quai de quelque arrière-port bien abrité. Et quelque large que soit l'horizon, on n'a point cette impression « d'immensité » que l'on ressent au bord de l'Océan. On n'est point « pris » par la Méditerranée, mais aussi elle n'exerce pas la terrible emprise de l'Atlantique sur ses rivages. De Gênes à Vintimilles, la côte n'est qu'un jardin luxuriant, un fouillis d'arbres toujours verts : orangers, oliviers et palmiers descendent en bocage jusqu'à la mer ; les citronniers sont déjà piqués d'or pâle, et dans le sable des remblais, le cactus africain, trapu et grognon, jette une note exotique. Et là-dessus, le soleil qui, à chaque chose, semble insufler une vie toujours nouvelle et intense. L'exubérance de cette nature si riche, a déteint sur l'habitant. Sur tout le parcours, ce ne fut qu'une longue ovation. A chaque arrêt, les wagons étaient fleuris ; on nous chargeait les bras d'artichauts. Les adresses, les souhaits pleuvaient par les portières, sous forme de petits billets, ornés de faveurs aux couleurs alliées, avec des « Viva la Francia » à n'en plus finir. A la nuit, nous étions à la frontière, et nous ne pûmes jouir qu'en rêve de la Côte d'Azur française. Le lendemain, nous nous éveillons dans l'horrible gare de Marseille. Adieu, le soleil, la verdure et les vivats ; nous traversons la Crau, dans une brume épaisse qui ne cesse qu'à la région parisienne.

Et depuis, nous faisons étape sur étape, mais sans encore être engagé dans l'action. Pour les durs jours à venir, je me recommande à vos prières, et de mon côté, je prie pour vous. Le moral est toujours excellent.

R. CHUTQ.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Abarnou F., 29<sup>e</sup> d'Artillerie, 69<sup>e</sup> batterie, 1<sup>er</sup> peloton, Lorient ;  
 Brenniel J., élève-aspirant, 5<sup>e</sup> Cie C. I. E. A., Saint-Cyr (S.-et-O.) ;  
 Bis J., caporal au 45<sup>e</sup> bataillon de Tirailleurs sénégalais, secteur 24 ;  
 Cornic J., 45<sup>e</sup> d'Infanterie, 25<sup>e</sup> Cie, chambre 60, Lorient ;  
 Derrien H., 17<sup>e</sup> d'Artillerie, 61<sup>e</sup> batterie, 17<sup>e</sup> pièce, Pontivy ;  
 Faou L., matelot fourrier, à bord de l'Alerte, Rochefort ;  
 Favennec E., 62<sup>e</sup> d'Infanterie, 9<sup>e</sup> bataillon, 36<sup>e</sup> Cie, secteur 232 ;  
 Frabolot F., hôpital Bois-le-Comte, Cinq-Mars-la-Pile (Indre-et-Loire) ;  
 Gloux J., caporal-fourrier, 77<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> Cie, secteur 67 ;  
 Graveran P., 19<sup>e</sup> d'Infanterie, 1<sup>er</sup> groupe, 7<sup>e</sup> escouade, Sainte-Anne d'Auray ;  
 Guillou J., 19<sup>e</sup> d'Infanterie, 1<sup>er</sup> groupe, Sainte-Anne d'Auray ;  
 Hanras P., apprenti fourrier, à bord de la Foudre, Bureau naval, Marseille ;  
 Henry J., 19<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> groupe, 1<sup>re</sup> escouade, Sainte-Anne d'Auray ;  
 Jaïn Y., 28<sup>e</sup> d'Artillerie, 68<sup>e</sup> batterie, 4<sup>e</sup> pièce, Vannes ;  
 Kerboul P., aspirant au 124<sup>e</sup>, instructeur radio, C. I. D., secteur 38 ;  
 Lapous F.,  
 Le Daré J., 41<sup>e</sup> d'Infanterie, C. M. 1, secteur 113 ;  
 Le Dœuff J., aspirant au 264<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> Cie, secteur 87 ;  
 Le Menn Yves, 116<sup>e</sup> d'Infanterie, 3<sup>e</sup> G. B. I., 35<sup>e</sup> Cie, secteur 232 ;  
 Le Moal J., aspirant au 3<sup>e</sup> R. A. P., 6<sup>e</sup> batterie, secteur 79 ;  
 Lespagnol G., 10<sup>e</sup> Hussards, 3<sup>e</sup> peloton, Alençon (Orne) ;  
 Perrot Y., caporal-infirmier, ambulance 16/XI, secteur 8 ;  
 Plassart H., sergent au 248<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> Cie, secteur 105 ;  
 Quélen J.-M., 72<sup>e</sup> d'Infanterie, 27<sup>e</sup> Cie, 2<sup>e</sup> groupe, 2<sup>e</sup> escouade, Morlaix ;  
 Quinquis F., aspirant au 236<sup>e</sup>, C. M. 6, secteur 217 ;  
 Snignard M., 3<sup>e</sup> R. A. P., 102<sup>bis</sup>, Brest ;  
 Tuarze M., matelot à bord du Requin, Bureau central naval, Marseille.

## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

1<sup>er</sup> Juillet 1918.

### Bien chers Amis,

« Dieu veuille qu'il n'arrive malheur à aucun de vous, et que le prochain courrier du front ne nous apporte pas de mauvaises nouvelles. » Ainsi terminions-nous notre lettre de Juin.

Nous n'avons pas tardé à être fixés sur le sort de nos amis de la 22<sup>e</sup> Division. MM. Bossus et Cadiou ont pu nous écrire qu'ils avaient échappé aux Boches par miracle, mais que MM. Foll et Thiec, ainsi que l'artilleur C. Pelliet, sont restés entre les mains de l'ennemi.

J. Lamballe, C. Larnicol, J. Le Daré sont présumés prisonniers.

Alain et Auguste Séité, R. Guichaoua, J. Le Moal, H. Léran, Y. Nicolas, L. Toulemont, F. Eliès, C. Cloarec, P. Le Mao, F. Quinquis, P. Kerboul, M. Derven, J. Guilcher, F. Lapous, J. Le Ber, R. Le Bot, R. Abguillerm (front d'Italie), J.-L. Jacq, Y. Le Scao, J.-L. D'Hervé, sont sains et saufs.

Noël Hamon est blessé d'une balle à la jambe droite, un peu au-dessous du genou ; « rien de grave ».

Nous sommes bien inquiets au sujet de M. L'Hostis. A-t-il pris, lui aussi, le chemin de l'Allemagne ? ou bien faut-il le compter parmi les glorieux morts de la forêt de Pinon ? Nous savons qu'il a été blessé tout au début de l'attaque : « Je n'ai rien pu savoir par les rares survivants de son héroïque régiment, » nous a écrit J. Le Dœuff.

— Le mardi 9 Juillet, selon la coutume, on chantera, dans la chapelle de « Saint-Vincent », un service solennel pour tous les anciens Professeurs, Elèves, Bienfaiteurs défunts du Petit Séminaire. Vous aurez soin de vous unir à nous, et ensemble nous supplierons la miséricorde du Dieu de bonté en faveur de ceux de nos chers morts qui souffrent dans les flammes du Purgatoire.

— Nous vous invitons à la Distribution des Prix qui aura lieu le mercredi, 10, à 2 heures de l'après-midi, sous la présidence de Monseigneur l'Evêque. — Les élèves dont les parents viendront assister à la fête pourront partir ce soir-là même. Les autres prendront « le chemin des vacances » le lendemain par les trains du matin.

### Journées du Souvenir.

2<sup>e</sup> journée de Juillet : Lundi 29.

1<sup>re</sup> journée d'Août : Jeudi 15.

### Pour le « Bulletin ».

Souscriptions et abonnements. — 3<sup>e</sup> liste : M. Floc'h, supérieur de « N.-D. du Creisker », M. Nédélec, recteur de Bohars, M. Blanchard, aumônier à Quimper, M. Crenn, vicaire à Loqueffret, MM. P. Le Mao, R. Guichaoua, Joseph Le Gall, L. Toulemont, Jean Le Roy, J.-M. Cariou, J.-L. Tanneau, J. Gloux.

### Citations.

Yves Berthou, soldat au 344<sup>e</sup> : « Le 31 Décembre 1917, a, par sa vigilance, son sang-froid, la rapidité de déclenchement de ses feux, repoussé une attaque ennemie arrivée jusqu'à notre secteur. »

Yves Berthou, caporal : « Commandant une patrouille dans la nuit du 30 Mai 1918, a fait preuve de bravoure et de décision, en se portant au secours d'un petit poste violemment attaqué par un ennemi supérieur en nombre ; celui-ci ayant été repoussé, l'a poursuivi, et a ramené un prisonnier. » — (Ordre de la Division.)

### Nouvelles de la Maison.

#### CHRONIQUE

Les vacances sont proches. Tout le monde en parle, c'est évident ; il est non moins évident que certains, jamais contents, voudraient qu'elles commencent plus tôt : c'est être trop gourmand.

Car le trimestre aura été, cette fois, fort court : le mois de Mai s'est écoulé rapidement, dans l'éclat des fêtes religieuses qui s'y succèdent de semaine en semaine : Ascension, Pentecôte, Fête-Dieu, et fête du Sacré Cœur en Juin. Comme de coutume, nous avons suivi la procession de la Fête-Dieu à Saint-Corentin. Douze des grands furent appelés à l'honneur de porter le dais ; de même à Saint-Mathieu, le dimanche suivant.

Nous avons eu quelques visites de permissionnaires. Abarnou et Derrien, tous deux artilleurs, ont passé par « Saint-Vincent », venant, le premier de Concarneau, où il était en convalescence, l'autre de Pontivy.

Jérôme Le Corre, blessé le 30 Mai, et déjà complètement guéri, est venu nous montrer, avec sa fourragère de vaillant « colonial », ses glorieuses balafres, mais toutes minuscules, et qui ne lui ont point enlevé sa mine gaie et son rire clair d'autrefois.

Ont passé encore : R. Chuto, C. Toscer, P. Graveran et Galès, toujours immense.

Th. Keraudren, J.-M. Piton et Hipp. Le Gall nous faisaient jusqu'ici une petite visite à peu près régulièrement chaque soir. Hipp. Le Gall continue ; mais ses deux camarades vont partir pour Blain, comme candidats élèves aspirants.

Le lundi 17 et le mardi 18 ont eu lieu les compositions du Séminaire.

Le jeu de boucliers a repris avec plus d'entrain que jamais, sous l'active direction de M. Rosec. La discipline est de fer : M. Néa lui-même a été traduit en conseil de guerre pour infraction aux règlements.

L. G.

### La Communion et la Confirmation.

*Dimanche du Sacré Cœur, 9 Juin.*

Autrefois — il y a longtemps depuis ! — la Fête de la Première Communion avait lieu le jeudi de la Fête-Dieu ; au charme d'une fête d'intérieur, si on peut dire, venait s'ajouter la solennité de la procession du T. S.-Sacrement à travers les cours, le jardin et le parc de l'Etablissement.

Une fois de plus, toute la fête s'est passée à la chapelle. Belle et bonne journée, doublement belle et doublement bonne, car c'était aussi la Confirmation. De l'une et l'autre fête, nous gardons un délicieux souvenir.

La retraite préparatoire a été prêchée par M. le chanoine Alfred Le Roy. « Les demandes du *Pater* dans leurs rapports avec les dons du Saint-Esprit. » Retraite originale, très intéressante, tout à fait appropriée à notre caractère de Petits Séminaristes. Petits et grands ont été ravis.

A 7 heures, la messe de Communion dite par M. le Supérieur. Lequel des anciens peut se rappeler sans émotion les messes de Communion à « Saint-Vincent » ? l'autel beau de toutes les beautés du jardin et d'autres beautés en core, grâce à des générosités intarissables ; l'alternance des prières et des chants — les chants de M. Mayet ; la foule pieuse des parents accourus jusque de l'Extrême-Léon ; surtout là-bas, tout au pied de l'autel, le groupe compact des premiers communiants, sur qui se concentrent tous les regards, même semble-t-il, ceux de l'Enfant-Jésus, de la Sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas Kostka... Il est là sur l'autel... *Ecce Agnus Dei !...* Il vient à nous, nous allons à Lui, pendant que la chorale, faisant écho aux sentiments qui remplissent nos cœurs, chante le beau cantique :

Comme un enfant,  
En ton Eucharistie  
Je veux puiser la vie,  
Comme un enfant.

Maintenant, c'est l'action de grâces, tout intimement d'abord, puis en commun, avec le prédicateur, dont la parole ardente exprime tour à tour nos adorations, nos remerciements, nos offrandes et nos désirs. Alors, tous ensemble, n'ayant vraiment qu'un cœur et qu'une âme, nous prions tout fort pour l'Eglise, la France, le Diocèse, nos parents, nos maîtres, tous ceux qui nous aiment, tous ceux que nous aimons...

A neuf heures, nous sommes de nouveau à la chapelle. Monseigneur fait son entrée, nous donne sa bénédiction et monte en chaire. Prenant pour texte le passage de l'Épître aux Ephésiens où l'Apôtre énumère les armes spirituelles dont doit se servir le chrétien dans sa lutte contre les puissances mauvaises, il nous invite à entendre le texte sacré comme il convient à des enfants, à des jeunes gens qui sont déjà sortis du monde et qui devront, un jour, lutter contre lui.... Soyez fermes, mettant à la base de votre vie sacerdotale l'humilité qui est le fondement de toutes les vertus, et qui se traduit chez les Petits Séminaristes par une obéissance prompte, cordiale et entière à ceux qui ont mission de les former, de les diriger. Et donc, fuyez l'orgueil, l'esprit d'indépendance qui mènent à l'insoumission et à la révolte... Marchez les reins ceints de la vérité : on ne porte plus la soutane dans les Petits Séminaires ; remplacez cette sauvegarde extérieure par un amour chaque jour plus fort de la pureté, un attachement de plus en plus ferme à la vérité. Prenez le casque du salut, prenez le bouclier de la foi, par lequel vous pouvez éteindre tous les traits enflammés du Malin : que votre foi soit une foi vive alimentée par des exercices de piété fréquents et fervents, en vacances comme au Séminaire... En même temps que vous priez pour vos jeunes condisciples qui vont recevoir la Confirmation, priez l'Esprit Saint de ressusciter, de raviver en vous la grâce du Sacrement, afin que fortifiés dans la vertu toute puissante de Dieu, vous soyez tous plus tard de vaillants soldats et de vaillants chefs dans l'Eglise du Christ...

Les cérémonies de la Confirmation se déroulent au milieu de l'attention générale dans un ordre parfait, grâce aux bonnes leçons de M. I. Jaouen. Les confirmands, présentés par leur parrain, J.-M. Coadou, élève de Philosophie, viennent s'agenouiller l'un après l'autre devant l'Evêque assisté de M. Gadon, vicaire général, et de M. le Supérieur, cependant que la chorale chante le beau cantique de Brune :

Quelle nouvelle et sainte ardeur  
En ce jour pénètre mon âme ?

A 10 heures, la grand'messe, chantée par M. Rosec, vicaire à Saint-Mathieu. Bénédiction du T. Saint-Sacrement et chant du *Te Deum*.

On a pensé, sans doute, qu'il faut un lendemain à toute fête. Puis nous ne voulons pas laisser partir Monseigneur sans lui dire merci de vive voix. Voici que, dans la cour intérieure tout ombragée et tout embaumée par les tilleuls en fleur, Monseigneur se trouve, comme par surprise, au milieu d'un concert de voix qui chantent le *Vieux Clocher*,

Vieux, cassé, mais toujours droit

d'Henri Colas.

Cela donne occasion à Monseigneur de nous parler, avec une émotion que nous partageons dès les premiers mots, de la guerre, du pays où se fait la guerre, et où, hélas ! il n'y aura plus de vieux clochers. Prions pour que soit arrêté et brisé le fléau dévastateur, prions pour que nos pères, nos frères et nos amis puissent reprendre bientôt le chemin de la Bretagne et jouir, à l'ombre de leur vieux clocher, de la paix et du bonheur. Car en ces temps mauvais, plus que jamais le poète a raison :

Ailleurs la vie est méchante,  
N'allez pas plus loin chercher  
Le bonheur qui vous tourmente.  
Amis, venez le chercher  
Près du vieux clocher !

Monseigneur adresse alors quelques mots tout bas à M. le Supérieur. Il lui demande, sans doute, si nous avons été bien sages pendant la retraite. La réponse a dû être bonne, car Monseigneur se dit tout heureux de nous accorder une longue promenade... Les bravos éclatent. Un chant. Une dernière bénédiction de Monseigneur. Et l'essaim se disperse.

Le soir, à 6 heures, sermon, rénovation des Vœux du Baptême et bénédiction du Saint-Sacrement...

J. B.

## La Fête de M. le Supérieur.

C'est encore dans la plus stricte intimité que nous avons célébré la fête de M. le Supérieur. La veille, à 5 heures, maîtres et élèves se sont réunis dans la salle des fêtes, qui avait revêtu sa parure des grands jours. Après le chant de la *Marche des Alliés* (Fourdrain), Jean-Marie Coadou, accompagné de Lucien Pondaven portant un immense et magnifique bouquet, s'est présenté devant M. le Supérieur et lui a exprimé nos vœux et nos souhaits de bonne fête.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

» Plus que jamais, depuis le début de la guerre, nos esprits sont inquiets et nos cœurs sont étreints par l'angoisse. Dans l'incertitude où nous sommes sur le sort d'un si grand nombre d'entre nos maîtres et condisciples, il semblerait qu'il convînt de faire trêve à toute joie et à toute fête.

» Et pourtant, j'ai la ferme conviction que nous irions à l'encontre de leur désir le plus cher, si nous renoncions, cette année, en raison de notre tristesse, à célébrer la Saint-Jean. Il n'est aucun parmi nos frères absents, qu'il ait succombé sur le champ de bataille ou qu'il ait pris le chemin de l'exil, qui ne s'associe de tout cœur à notre réunion intime et familiale. Aussi bien nous entendons conserver à cette cérémonie le caractère de recueillement et de gravité que comportent les circonstances.

» Oui, ils sont là avec nous, martyrs que Dieu a déjà couronnés ; prisonniers qui gémissent et qui souffrent sur la terre étrangère ; héros qui luttent encore contre l'envahisseur.

» Et les vœux que j'ai mission de vous offrir aujourd'hui n'émanent pas seulement du petit groupe qui se presse ici autour de vous ; ils viennent, puis-je dire en toute vérité, des quatre coins du monde.

» Tandis que d'autres se battent, nous poursuivons ici, à l'abri du rempart qu'ils nous font de leurs poitrines, et sous votre paternelle direction, l'œuvre de notre préparation au rôle sublime que la plupart d'entre nous sont appelés à remplir dans la société future. Si la France ne nous demande pas à tous le tribut du sang, du moins attend-elle de nous tous que nous coopérons un jour à sa rénovation et à son relèvement.

» Et voilà pourquoi vous tenez à ce que « Saint-Vincent » demeure une pépinière de saints et savants prêtres désireux et capables de faire rayonner autour d'eux avec la lumière de la vérité, la flamme de l'amour divin.

» L'élève est volontiers frondeur. Mais, croyez-le bien, Monsieur le Supérieur, s'il s'en rencontre parmi nous chez qui l'irréflexion confine à l'ingratitude, il s'en trouve d'autres, et c'est la masse, qui savent comprendre et mesurer toute l'étendue du dévouement et de l'abnégation que comporte aujourd'hui l'accomplissement de votre tâche. Nous nous rendons nettement compte que ce n'est pas une mince affaire que de pourvoir, en pleine guerre, à la formation physique, intellectuelle et morale de quelques centaines de jeunes gens. Oh ! sans doute, la divine Providence vous est venue en aide, aux heures critiques, mais il n'en reste pas moins, qu'en toute occasion, « nécessité l'ingénieuse » vous inspira d'heureuse façon.

» Vous avez trouvé le moyen de ne pas laisser se ralentir parmi nous l'ardeur du travail ni l'élan de la piété. Vous n'avez pas permis que s'éteignît dans nos âmes la noble ambition de marcher sur la trace de nos devanciers dans la voie du succès et de l'apostolat.

» Et pour toutes ces raisons, nous voulons vous dire aujourd'hui, en toute simplicité, un affectueux et sincère merci. Nous désirons vivement que l'expression de notre gratitude s'étende à tous vos collaborateurs, dont chacun, nous le savons, s'est dépensé pour nous jusqu'aux limites des forces humaines.

» Nous unissons, demain, leurs noms au vôtre dans nos vœux et dans nos prières. Sur eux, comme sur vous, nous appellerons de tout cœur la protection de saint Jean-Baptiste. Que la grâce d'en-Haut féconde leur labeur, qui est aussi le vôtre, et qu'elle en fasse jaillir d'abondantes moissons, pour Dieu et pour la France.

» Que Dieu vous donne longue vie sur cette terre, belle et brillante couronne dans le Ciel et qu'ainsi se réalisent les souhaits qu'au nom de tous mes condisciples ici présents et au nom de tous nos chers absents, je vous présente en la formule traditionnelle : Bonne et heureuse fête ! »

M. le Supérieur se lève et se déclare très touché par les paroles qu'il vient d'entendre. « Je remercie, dit-il, votre camarade d'avoir traduit en termes si délicats et en même temps si choisis les sentiments qui sont au fond de vos cœurs à tous. Cela fait plaisir de vous entendre dire que vous aimez vos maîtres, que vous voulez les payer de tout ce qu'ils font pour vous par votre docilité, votre application au travail, et aussi par votre respectueux attachement, par votre reconnaissance. Ce sont là des sentiments qui doivent se rencontrer dans les cœurs bien nés. Vous devez avoir de la reconnaissance pour vos parents, que vous ne pourrez jamais dédommager assez de toutes les peines qu'ils se sont données pour vous. Vous devez être reconnaissants envers vos maîtres qui tiennent ici près de vous la place de vos parents et dont l'unique préoccupation, vous le savez, est de vous faire du bien. Ce devoir de la reconnaissance vous est doux, car vous êtes des enfants, des jeunes gens au cœur noble et généreux, et ce n'est pas chez vous que l'on pourrait rencontrer l'esprit de critique, l'esprit d'indépendance et d'orgueil, si funeste aux maisons où il s'introduit... »

» Nous traversons des temps bien durs... Mais vous aurez du courage et de la vaillance jusqu'au bout. Quand vos maîtres et camarades mobilisés vivent tous les jours au milieu des plus grands dangers, quand tous les jours nous craignons d'avoir à ajouter un nom nouveau à la liste déjà pourtant si longue de nos morts, vous comprenez qu'il vous faut aussi faire quelque chose pour la France, et vous saurez accepter sans vous plaindre, de gaieté de cœur, les quelques petites privations que les circonstances ont rendues nécessaires... Vous serez vaillants au Collège, vaillants bientôt à la maison, quand viendront les vacances, aidant encore courageusement vos parents dans leurs travaux... Et si, la guerre se prolongeant, la France a besoin de vos bras, vous répondrez à son appel avec joie et fierté, et vous saurez marcher sur les traces de vos aînés, dans le chemin de l'honneur et de la gloire...

» Mais si, ce que je souhaite, la victoire et la paix nous sont venues auparavant, vous dépenserez vos forces et votre vaillance sur d'autres champs de bataille. Après une guerre si longue et si terrible, il y aura beaucoup à faire pour relever la France de ses ruines, ruines matérielles, ruines morales, ruines de toute sorte. L'Eglise aura encore un rôle glorieux à remplir dans cette œuvre de relèvement et de reconstruction, et j'espère qu'elle pourra compter sur vous, que vous saurez être des ouvriers à la hauteur de votre tâche, capables de vous dépenser sans compter à la plus noble des causes, la gloire de Dieu et le salut des âmes... Les causes qui vivent, qui prospèrent, sont celles pour lesquelles on sait mourir. Vous saurez travailler, vous sacrifier, vous immoler pour le bien des âmes, pour les préserver de la contagion du mal, pour lutter contre le monde, le démon, pour combattre l'égoïsme, la luxure et tous les vices qui déshonorent l'humanité. Vous devrez être le sel de la terre, vous aurez à faire briller ici-bas la vertu avec l'amour de N. S. J.-C. Que cette pensée d'être utiles à l'Eglise vous guide et vous soutienne, qu'elle vous fasse grandir sans cesse en sagesse, en générosité, en sainteté. Et c'est là la grâce que je demanderai pour vous, demain, par l'intercession de saint Jean-Baptiste. »

M. le Supérieur s'arrête. Est-ce qu'il a fini ? J'aperçois, dans les premiers rangs de l'assemblée, quelques figures inquiètes qui semblent attendre autre chose. Est-ce que, cette année, l'amnistie traditionnelle ne serait pas proclamée ? Leur angoisse n'eut pas le temps de tourner en désespoir : M. le Supérieur lève tous les pensums... pour une fois. Les applaudissements éclatent.

Mais on attend une autre déclaration qui touche tout le monde : la date des vacances. La Distribution des Prix aura lieu le mercredi 10, dans l'après-midi, et le départ le lendemain. Il y avait des paris engagés : perdants et gagnants sont contents, et traduisent bruyamment leur contentement...

Le lendemain 24, la matinée fut une matinée de dimanche. Nous avons communié et prié aux intentions de M. le Supérieur, et donc pour vous. — Le soir, une délicieuse promenade.

Espérons, comme le dit l'un d'entre vous, que c'est la dernière fois que nous célébrons cette belle fête en temps de guerre.

L. G.

## Nouvelles de partout.

Le 20 Juin 1918. — Le Bulletin de Mai m'est arrivé hier, retardé, sans doute, par la grande bataille, et aussi par une fausse adresse.

Le 27 Mai, nous partions pour Mèaux, où un mois de repos devait remettre

la Division de huit mois de fatigue. Mais la grande bataille débuta et, le 29, nous débarquions à Château-Thierry. Toute la nuit, des réfugiés affolés couraient tous les chemins, venant de tous les coins de l'Aisne. Château-Thierry, encore tranquille la veille, s'éveillait brusquement à 3 heures du matin et fuyait rapidement sans rien emporter. La 22<sup>e</sup> Division, très éprouvée, nous racontait la surprise dont elle avait été victime le 27, et l'avance foudroyante d'une véritable armée boche. « Méfiez-vous, nous disait-on, les Boches sont là. » En effet, à 4 kilomètres au delà de la ville, notre avant-garde signale les masses ennemies. Aussitôt, tout le monde se déploie en tirailleurs et se terre dans les bois et les champs de blé. Les Boches ne sont plus qu'à cent mètres et ils marchent en colonne, chantant sous l'impression de la victoire et... sous l'effet de nos vins vieux. Alors, subitement, nos mitrailleuses fauchent partout, et les Barbares, surpris à leur tour, hésitent. Nos Sénégalais, enthousiasmés, jouent de la baïonnette et gardent peu de prisonniers. Le prisonnier, à leur avis, est un esclave de plus à nourrir. Nous sommes trop peu nombreux, et l'ennemi trop fort pour que nous songions à la poursuite. Nous attendons sur une crête, et les vagues ennemies roulent de nouveau. Nos balles portaient toujours, et là chaque soldat put se flatter d'avoir abattu un gibier. Nous avons ordre de tenir coûte que coûte, et quatre jours de combat ne donnèrent à l'adversaire que trois kilomètres de terrain.

Relevé le 5 Juin, chacun n'eut pas assez de ses deux jours de repos pour narrer ses exploits et ceux des camarades. Il s'est accompli, dans cette bataille, des prodiges, et le gén. M<sup>d</sup> lui-même (blessé pour la 6<sup>e</sup> fois, mais légèrement) a accordé sur la ligne de feu sept médailles militaires au 66<sup>e</sup> Sénégalais. Une section de tirailleurs, cernée dans un village, se défend pendant deux heures et après avoir brûlé toutes ses cartouches fonce à la baïonnette, la nuit ; cinq tirailleurs seuls regagnèrent nos lignes. Trois tirailleurs se présentent pour enlever une mitrailleuse dissimulée dans une maison. Ils l'emmènent avec trois prisonniers. Ravis de ne pas entendre le canon, et excités par leur premier succès, ils valurent leurs aînés de 1914. D'eux-mêmes, par escouade, on les vit se retirer des lignes, aller prendre des munitions à un kilomètre en arrière et revenir au pas de course à leur poste de combat. Le bataillon accuse malgré tout peu de pertes, surtout peu de morts. Le gén. M<sup>d</sup> est ravi de voir sa Division, après cinq jours de résistance acharnée contre cinq Divisions boches, attaquer à son tour avec succès et reprendre la cote 204. Il est vrai qu'elle avait certaines circonstances favorables : les Boches ne sont pas tous de la « Croix-Blanche » et beaucoup étaient trop chargés des achats à crédit effectués dans nos magasins — la plupart des prisonniers traînaient, en effet, de riches broderies, des soieries, des bijoux, jusqu'à des pendules, destinées à leurs dignes gretchens.

La Division encadre deux régiments américains, et rend hommage à l'héroïsme déployé, depuis le 30 Mai, par ces hommes qui recevaient le baptême du feu. Ce furent des lions : leur calme est saisissant, leur discipline exemplaire. Des mitrailleurs américains, chargés avec les nôtres de la défense d'un pont sur la Marne, s'installèrent en pleine rue, tandis que les nôtres, plus prudents, exécutaient un créneau dans un mur. Les obus leur faisaient baisser la tête, leurs yeux ne quittaient pas l'objectif. Tout Boche qui s'engageait sur le pont était condamné, et leur ténacité permit au Génie de faire sauter le pont. Leur relève, sous un barrage, se fit comme à l'exercice, sans hâte et en ordre. En ce moment, ils harcèlent constamment le Boche, lui faisant plus de 500 prisonniers au bois de Belleau. Ils nous inspirent grande confiance, et leur puissant concours nous donnera une victoire complète en 1919.

Un camarade me parle de la mort probable de M. L'Hostis. J'espère que la nouvelle n'est pas exacte et que Dieu conservera, après quatre ans de guerre, le saint prêtre qui, par sa bonté, conquiert l'admiration de tous ceux qui l'ont connu.

Il me tarde d'avoir le *Bulletin* pour me rassurer à ce sujet.

Après trois semaines de première ligne, nous tenons toujours le Boche, mais nos fatigues réclament une relève prochaine.

CORENTIN CLOAREC.

*Dimanche 23 Juin 1918.* — Je viens de recevoir le *Bulletin* de Juin. Il m'arrive avec 10 ou 12 jours de retard ; mais le retard importe peu du moment que je l'ai reçu. Il s'explique, d'ailleurs, par ce fait que vous m'avez expédié le *Bulletin* suivant mon ancienne adresse.

Vous dire la joie que m'a causée, cette fois, ce « message de Saint-Vincent » est chose impossible. Je sors d'une bataille où j'ai vu tomber tels et tels autres

de mes camarades, et où j'ai craint plusieurs fois pour ma propre vie. Dieu n'a pas voulu que j'y reste, et j'en suis sorti sain et sauf. A peine les mauvais jours étaient-ils passés que je reçois le cher *Bulletin*. Je le lis, je le relis, chaque fois il me charme d'avantage. Le pèlerinage à la Mère-de-Dieu, les nouvelles de chaque jour, les citations des condisciples, tout cela vous comble de joie et vous remet.

Vous dirai-je un peu ce qu'a été cette bataille à laquelle je viens d'assister ? Je venais d'être versé au ...<sup>e</sup> et je me trouvais au repos avec ce régiment lorsque, soudain, nous fûmes alertés que les Allemands attaquaient entre Mondidier et Noyon et essayaient de tourner Compiègne et la forêt de Villers-Cotterets, qu'ils n'avaient pu prendre lors de leur dernière offensive de l'Aisne. Quelques heures après l'alerte, nous prenions les autos. Le lendemain, nous attaquions à 11 heures du matin, après avoir pris les positions à 10 h. 3/4. La préparation d'artillerie fut très courte, une heure à peine. Puis tous se ruèrent sur l'ennemi. A la tombée de la nuit, les Boches avaient reculé de 4 à 5 kilomètres. Leur offensive était arrêtée, leur plan déjoué. Pour cela, il avait suffi au général Mangin de cinq Divisions.

L'ennemi accepte la défaite, car il n'a fait aucune tentative pour reprendre le terrain perdu qui constituait pour lui d'excellentes positions.

Mon camarade et ancien condisciple, Yves Hamon, est sorti, comme moi, indemne de la bataille.

JEAN-LOUIS JACQ.

*Le 20 Juin 1918.* — Nous avons été enlevés de notre beau secteur des Vosges pour venir barrer la route de Paris aux Boches. Notre régiment avait comme mission de contre-attaquer, afin de reprendre quelques positions à l'ennemi. L'attaque a très bien réussi, tous les objectifs ont été atteints et conservés malgré les furieuses contre-attaques de l'ennemi, qui voulait reprendre à tout prix le terrain perdu.

Nos pertes n'ont pas été très grandes ; cela tient, sans doute, à une protection du Sacré Cœur. En effet, j'ai remarqué, et le colonel lui-même nous l'a dit, que depuis que le régiment a été consacré au Sacré Cœur, nous avons toujours été plus heureux que les régiments qui marchaient avec nous.

Pour aller à l'attaque, la plupart, les officiers en tête, avaient le fanion du Sacré Cœur déployé sur la poitrine. Quel beau spectacle ! que de voir tant d'hommes aller en avant contents de mourir pour Dieu et pour la France ! Quant à moi, je suis encore sorti sain et sauf de la fournaise. C'est, je n'en doute pas, grâce aux bonnes prières que l'on fait pour moi, à « Saint-Vincent » ; aussi, continuez toujours à faire prier pour moi, surtout à la congrégation.

Je reçois toujours le *Bulletin*, qui me fait bien plaisir quand je le reçois.

En terminant, recevez mes meilleurs vœux et souhaits de bonne fête. Espérons qu'elle sera la dernière que nous aurons à vous souhaiter en temps de guerre.

Votre élève reconnaissant et respectueux,

Y. NICOLAS.

*Aux Armées, le 18 Juin 1918.* — C'est en sortant de la grande bataille du 9 Juin, à laquelle j'ai eu l'honneur de prendre part pendant les cinq premiers jours, que j'ai reçu le cher petit *Bulletin*. Jamais, certes, il ne m'a fait autant de plaisir. J'ai éprouvé une joie profonde à recevoir des nouvelles de « la Maison », après ces journées de combat où nous sommes restés sans communications avec l'arrière, et à lire ces quelques pages, qui ont éveillé en moi de si doux souvenirs. La lecture de cette lettre m'a complètement replongé dans le passé, a chassé toutes les pensées de la guerre, tous les cauchemars plus ou moins horribles qui me hantaient à la suite de ces mauvaises journées. Mon imagination m'a transporté sur la route de Kerfeunteun, et j'ai suivi le pieux cortège de « Saint-Vincent » vers le vénérable sanctuaire de *Ty-Mam-Doue*, qui a si souvent résonné de la belle musique de « Saint-Vincent » et de nos pieux cantiques. Oh ! il me tarde de pouvoir aller moi-même à cette sainte chapelle remercier la Mère de Dieu des faveurs spéciales qu'elle m'a accordées dans cette bataille. Si j'en suis revenu, sans nul doute, c'est à Elle, et à Elle seule, que je le dois.

Le petit *Bulletin*, hélas ! m'annonçait également la mort d'un de mes meilleurs amis de « Saint-Vincent ». Cette nouvelle m'a profondément affligé... Le Grand Séminaire a perdu en Jean Dréau un excellent élève.

En ce moment, je suis au repos, comme un bon prince, à quelques kilomètres de la frontière suisse. C'est un pays ravissant.



COMPOSITIONS D'AVRIL ET DE MAI

Rhétorique. — Dissertation : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, C. Larnicol ; — Version latine : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, R. Le Gall ; — Version grecque : 1<sup>er</sup>, H. Cudennec ; 2<sup>e</sup>, L. Pondaven ; — Thème grec : 1<sup>er</sup>, L. Pondaven ; 2<sup>e</sup>, H. Cudennec.

Seconde. — Dissertation : 1<sup>er</sup>, L. Le Pape ; 2<sup>e</sup>, A. Bossard ; — Version latine : 1<sup>er</sup>, F. Philippe ; 2<sup>e</sup>, L. Jaouen ; — Version grecque : 1<sup>er</sup>, Y. Gourmelen ; 2<sup>e</sup>, M. Hervé ; — Littérature latine : 1<sup>er</sup>, A. Bossard ; 2<sup>e</sup>, Y. Hénaff ; — Thème grec : 1<sup>er</sup>, L. Jaouen ; 2<sup>e</sup>, Y. Hénaff.

Troisième. — Version latine : 1<sup>er</sup>, N. Bolzer ; 2<sup>e</sup>, C. Parcheminou ; — Narration : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, F. Goasdoué ; — Thème latin : 1<sup>er</sup>, J. Sui-gnard ; 2<sup>es</sup>, J. Ollivier, F. Goasdoué et F. Uguen ; — Version grecque : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, F. Merceur ; — Thème grec : 1<sup>er</sup>, F. Uguen ; 2<sup>e</sup>, F. Merceur ; — Vers latins : 1<sup>er</sup>, C. Parcheminou ; 2<sup>e</sup>, N. Bolzer.

Quatrième. — Narration : 1<sup>er</sup>, O. Kervella ; 2<sup>e</sup>, E. Queinnec ; 3<sup>e</sup>, F. Guédès ; 4<sup>e</sup>, P. Douguet ; — Version latine : 1<sup>er</sup>, F. Guédès ; 2<sup>e</sup>, C. Le Burgue ; 3<sup>e</sup>, P. Douguet ; 4<sup>e</sup>, L. Le Béchennec ; — Version grecque : 1<sup>er</sup>, P. Douguet ; 2<sup>e</sup>, Y. Riou ; 3<sup>e</sup>, J. Moreau ; 4<sup>es</sup>, C. Le Burgue et Y. Bleuzen ; — Thème latin : 1<sup>er</sup>, C. Le Burgue ; 2<sup>e</sup>, P. Douguet ; 3<sup>e</sup>, E. Queinnec ; 4<sup>e</sup>, Y. Bleuzen ; — Thème grec : 1<sup>er</sup>, P. Douguet ; 2<sup>e</sup>, G. Branquec ; 3<sup>e</sup>, J. Mahé ; 4<sup>e</sup>, E. Queinnec.

Cinquième. — Grec : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, J. Le Breton ; 3<sup>e</sup>, J. Le Roux ; 4<sup>e</sup>, C. Pellet ; — Thème latin : 1<sup>er</sup>, J. Henry ; 2<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 3<sup>e</sup>, J. Le Breton ; 4<sup>es</sup>, J. Le Roux et F. Trébaol ; — Version latine : 1<sup>er</sup>, J. Jullien ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, L. Diquélou ; 4<sup>es</sup>, R. Péron et F. Trébaol ; — Narration : 1<sup>er</sup>, J. Jullien ; 2<sup>e</sup>, J. Henry ; 3<sup>e</sup>, F. Sergent ; 4<sup>e</sup>, C. Nédélec ; — Orthographe : 1<sup>er</sup>, J. Le Roux ; 2<sup>e</sup>, F. Trébaol ; 3<sup>e</sup>, J. Jullien ; 4<sup>es</sup>, L. Nédélec et H. Le Gall.

Sixième. — Version latine : 1<sup>er</sup>, H. Coathalem ; 2<sup>e</sup>, H. Bernard ; 3<sup>e</sup>, J. Kermorvant ; 4<sup>e</sup>, J. Louarn ; 5<sup>e</sup>, J. Gourmelon ; — Orthographe : 1<sup>er</sup>, Y. Crenn ; 2<sup>e</sup>, H. Coathalem ; 3<sup>e</sup>, P. Orvoën ; 4<sup>e</sup>, H. Bernard ; 5<sup>e</sup>, J. Gourmelon ; — Analyse : 1<sup>er</sup>, H. Cabon ; 2<sup>e</sup>, Y. Crenn ; 3<sup>e</sup>, P. Trelu ; 4<sup>e</sup>, J. Kermorvant ; — Narration : 1<sup>er</sup>, P. Orvoën ; 2<sup>e</sup>, J. Le Doaré ; 3<sup>e</sup>, J. Prigent ; 4<sup>e</sup>, J. Guyader ; 5<sup>e</sup>, L. Le Doze ; — Thème latin : 1<sup>er</sup>, J. Louarn ; 2<sup>e</sup>, J. Colin ; 3<sup>e</sup>, J. Gourmelon ; 4<sup>e</sup>, J.-M. Messenger ; 5<sup>e</sup>, H. Cabon ; — Arithmétique : 1<sup>er</sup>, E. Jacob ; 2<sup>es</sup>, J. Gourmelon et O. Emily ; 4<sup>es</sup>, A. Gargadennec et F. Guillou.

Septième. — Grammaire : 1<sup>er</sup>, Y. Daniel ; 2<sup>e</sup>, P. Le Bars ; 3<sup>e</sup>, F. Baraër ; — Arithmétique : 1<sup>er</sup>, P. Le Bars ; 2<sup>e</sup>, Y. Daniel ; 3<sup>e</sup>, A. Pivert ; — Rédaction : 1<sup>er</sup>, A. Pivert ; 2<sup>e</sup>, Y. Daniel ; 3<sup>e</sup>, J. Le Séac'h ; — Analyse : 1<sup>er</sup>, Y. Daniel ; 2<sup>e</sup>, M. Bossier ; 3<sup>e</sup>, P. Le Bars ; — Orthographe : 1<sup>er</sup>, Y. Daniel ; 2<sup>e</sup>, P. Le Bars ; 3<sup>e</sup>, J.-M. Keromnès ; — Ecriture : 1<sup>er</sup>, J.-M. Kersual ; 2<sup>e</sup>, Y. Daniel ; 3<sup>e</sup>, P. Le Bars.

Huitième. — Grammaire : 1<sup>er</sup>, J. Cariou ; 2<sup>e</sup>, N. Goalès ; — Arithmétique : 1<sup>er</sup>, N. Goalès ; 2<sup>e</sup>, J. Cariou ; — Rédaction : 1<sup>er</sup>, P. Morvan ; 2<sup>e</sup>, J. Le Rhun ; — Analyse : 1<sup>er</sup>, N. Goalès ; 2<sup>e</sup>, J. Le Rhun ; — Orthographe : 1<sup>er</sup>, J. Le Rhun ; 2<sup>e</sup>, N. Goalès ; — Ecriture : 1<sup>er</sup>, P. Morvan ; 2<sup>e</sup>, J. Le Pemp.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Cloarec, Cor., sergent au 66<sup>e</sup> B. T. S. — S. H. R. secteur 167.
- Cochard J., 107<sup>e</sup> A. L., 54<sup>e</sup> batt., 4<sup>e</sup> pièce, à Souppes (Seine-et-Marne).
- Crenn Y., 8<sup>e</sup> Génie, poste radio S. 71. C. V. A. II. 62, secteur 86.
- Guilcher J., 312<sup>e</sup> R. A. L., 3<sup>e</sup> batterie, 1<sup>er</sup> groupe, secteur 212.
- Jacq J.-L., 287<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, secteur 206.
- Jain Y., 22<sup>e</sup> R. A. C., 52<sup>e</sup> batterie, 9<sup>e</sup> sect. C. O. A. C. Nemours (banlieue Sud-Est) (Seine-et-Marne).
- Le Bot R., 137<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> mitrailleuses, secteur 82.
- Le Scao Y., 116<sup>e</sup> R. I. S. T., en subsistance au 9/99, secteur 183.
- Méar G., 52<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, secteur 114.
- Pengam S., hôpital 19, Ambert (Puy-de-Dôme).



1<sup>er</sup> Août 1918.

Bien chers Amis,

L'année scolaire est terminée. Je voudrais pouvoir dire qu'elle s'est bien terminée. Hélas ! l'épreuve est venue, cruelle, terrible. Quatre jours avant les Prix, nous perdions M. Salaün, économe, que vous aviez tous vu plein de santé lors de votre dernière visite et qui paraissait appelé à vivre encore de longues années.

Le jeudi, 27 Juin, il se sentit grippé. Il faut vous dire que la grippe, une grippe terrible, donnant jusqu'à 40<sup>e</sup> de fièvre, a visité la Maison, ce dernier trimestre, et que beaucoup d'élèves ont été malades. Quelques jours de lit suffisaient, en général, à les guérir, mais quelques-uns ont dû rester couchés plus d'une semaine et même être envoyés chez eux en convalescence. M. l'Econome, lui, resta debout le jeudi, le vendredi et le samedi. Le dimanche suivant, 30 Juin, il devait, comme c'était convenu depuis longtemps, accompagner à Brest les élèves du Baccalauréat. Comme il avait encore mauvaise mine, je lui conseillai de ne point partir. « Ce n'est rien, me répondit-il ; je vais déjà mieux et le voyage achèvera de me guérir. » Arrivé à Brest, il se trouva très fatigué et dut s'aliter. Il eut le courage, cependant, de se lever le lundi matin et le mardi matin, pour aller dire la messe à l'église Saint-Louis, afin de faire plaisir aux élèves. « C'est tout juste, m'a-t-il avoué, si je ne suis pas tombé avant la fin de la messe. » Revenu de Brest, le mardi soir, dans un wagon plein de soldats et ouvert à tous les vents, il dut être transporté en voiture de la gare à « Saint-Vincent » et se trouvait dans un état de fatigue extrême. Le médecin qui le vit ce jour-là même, et l'examina bien, ne trouva pourtant la trace d'aucun désordre grave. « Ce n'est que la grippe, dit-il, comme ont eu les élèves ; il faudra garder le lit pendant quelques jours. » Cette déclaration du médecin nous rassura et nous étions sans inquiétude sur l'issue de ce mal que nous croyions passager. Mais M. l'Econome était à bout de forces, la fièvre le minait depuis six jours. Il attendit trop longtemps pour se soigner, et la réaction ne put pas se faire ; l'état de faiblesse persista pendant trois jours encore, la fièvre resta élevée, mais rien ne faisait prévoir la mort, et voilà que, dans la nuit du vendredi au samedi, le 6 Juillet, à 2 h. 1/2 du matin, il expira, sans agonie. Je n'eus que le temps de lui donner une dernière absolution et l'Extrême-Onction. Il s'était confessé la veille de sa mort.

Je n'essaierai pas de vous décrire ma douleur ni celle des maîtres et des élèves. Nous fûmes consternés.

Vous prierez pour M. l'Econome, mais en même temps vous prierez pour nous qui sommes inconsolables de cette mort, vous prierez pour « Saint-Vincent », pour que la Providence nous vienne en aide et que, malgré cette épreuve, nous puissions continuer à faire ici l'œuvre de Dieu.

Le dimanche 7 Juillet, à 1 h. 1/2, un office funèbre, présidé par Monseigneur, fut chanté en la chapelle de « Saint-Vincent », qui était remplie. Puis, après l'office, le corps fut transporté à Brasparts où se fit, le lendemain, l'inhumation.

Le mardi 9 Juillet, un grand service fut chanté, à « Saint-Vincent », pour M. l'Econome, et le mardi suivant, 16 Juillet, un autre grand service fut chanté à Brasparts. A l'un et à l'autre, les prêtres et les fidèles étaient très nombreux.

Quand vous irez à Brasparts, vous ferez visite au cimetière. Tout de suite, à droite en entrant, vous trouverez la tombe de M. l'Econome, qui repose là auprès de sa mère et de ses autres parents, en face de ces montagnes qu'il aimait tant et qui, de fait, sont bien belles et bien pittoresques.

## Journées du Souvenir.

**Août : 15**, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge ;  
**Septembre : 8**, fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

### Pour le « Bulletin ».

**Souscriptions et abonnements.** — 4<sup>e</sup> liste : M. Bossus, M. le chanoine Bars, professeur au Grand Séminaire, E. Bosson, J. Bescond, abbé J. Guermeur, F. Léon, Y. Le Scao, F. Messenger, M<sup>me</sup> Milliner, lieutenant Pape, M. Rospar, chanoine titulaire, J.-L. Tanneau, G. Tirilly, E. Tromeur.

### Citations.

*M. Bossus*, aumônier divisionnaire : « Par son calme et son sang-froid remarquables, a su, pendant la nuit du 26 au 27 Mai 1918, maintenir élevé le moral des hommes dans un poste avancé violemment bombardé. Au milieu d'énormes difficultés, à travers un terrain battu par les tirs de l'artillerie, a réussi, dans la matinée du 27, à rejoindre le groupe ». — (Ordre de la Division.)

*Lieutenant Cadiou* : « Officier de renseignements d'une haute valeur morale, homme du devoir, consciencieux, modeste. Le 27 Mai 1918, n'a quitté le P. C. que sur l'ordre de ses chefs, alors que l'ennemi y avait déjà pris pied et que le feu des mitrailleuses en balayait les abords. A aidé à l'organisation de la défense du pont de B. et C. et n'a cessé d'être un précieux auxiliaire pour le capitaine commandant provisoirement le régiment, dans la direction des éléments privés de chefs et la réorganisation des divers services de corps. »

*Le Bot Jean-Marie*, brigadier téléphoniste à l'E. M. du groupe : « Le 27 Mai 1918, alors que l'ennemi était à proximité du central téléphonique du groupe, est allé prendre du matériel indispensable. Du 28 Mai au 5 Juin, a placé et réparé de nombreuses fois des lignes téléphoniques sous de violents bombardements. »

### Nouvelles de nos mobilisés.

M. l'abbé *Foll* a donné de ses nouvelles par une carte arrivée à « Saint-Vincent », le 11 Juillet. Il est interné à Rastatt (Baden). Il dit que M. Tiec est prisonnier aussi, ainsi que M. L'Hostis qui est assez gravement blessé. — Huit jours après arrivent deux cartes de M. L'Hostis, qui n'est, dit-il, que légèrement blessé au bras droit et à la jambe gauche. L'écriture n'est pas de M. L'Hostis qui, donc, n'a pas encore l'usage de son bras. Cependant, au bas de la carte on peut lire *Athanase*, dont les lettres ont été tracées par M. L'Hostis lui-même. — Le 23 Juillet, nouvelle carte de M. L'Hostis qui se trouve à Stralkowo près de Posen et qui bientôt sera interné dans un camp d'officiers. — *C. Pelliet*, prisonnier aussi le 27 Mai, est à Giessen (Allemagne), et bien portant. — *René Abguillerm*, à l'armée d'Italie, a été légèrement blessé au moment où il s'emparait d'un Austro-Boche qu'il n'a pas lâché et qu'il a amené au colonel. Hospitalisé à Vicence. Le prochain *Bulletin* donnera plus de nouvelles militaires.

### Distribution des Prix.

Elle s'est faite le 10 Juillet, à 2 heures du soir, sous la présidence de Monseigneur Duparc, accompagné de MM. Cogneau et Messenger, vicaires généraux. A cause de la guerre et à cause surtout du deuil qui a attristé la Maison, la fête a été toute simple. Les chants qui avaient été préparés n'ont pas été exécutés. — Les prêtres et les parents étaient nombreux et ils ont pu, avant et après la distribution, voir l'exposition de dessins d'élèves qui s'étalaient tout le long des murs de la grande salle. Les élèves de 6<sup>e</sup>, de 5<sup>e</sup>, de 4<sup>e</sup> et de 3<sup>e</sup> étaient les exposants et leurs dessins dénotent de grandes qualités d'observation et témoignent de futurs artistes. Cette exposition a été une innovation heureuse et nous espérons qu'elle sera renouvelée.

M. le Supérieur, après avoir remercié Monseigneur, les prêtres et les parents accourus à la cérémonie, parle en termes émus du précieux collaborateur qui vient de perdre : « Voilà que nous est enlevé brusquement cet excellent prêtre

M. Salaün, si intelligent, si actif, si dévoué pour tout ce qui touchait à l'intérêt matériel et spirituel des élèves. Vous l'avez vu à l'œuvre, mes chers amis, et je sais quelle affection, quelle estime vous aviez pour lui, et combien la nouvelle de sa mort vous a affligés. Pour moi, essayant de refouler la douleur qui m'étreint, je déclare hautement que je perds le meilleur des amis, un guide éclairé et sûr. Nous n'avions qu'un cœur et qu'une âme, et grâce à son dévouement de tous les instants, la charge de diriger cette Maison m'a été rendue bien légère et bien douce pendant les onze années qui viennent de s'écouler... Mais ce que je mettais au premier rang parmi ses qualités, c'était son esprit surnaturel, sa sainteté, le zèle qu'il déployait à faire du bien à nos âmes. Souvenez-vous bien, et vous qu'il a dirigés au saint tribunal de la Pénitence, et vous qui avez entendu ses exhortations aux réunions de la Congrégation, souvenez-vous bien de ses conseils et de ses leçons et tenez-y fidèlement pendant toute votre vie. Et vous qui serez prêtres, un jour, prenez-le pour modèle. Comme lui, sachez vous oublier pour être tout entiers aux autres, pour ne penser qu'au bien à faire aux âmes. C'est ainsi que vous serez des prêtres selon le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Monseigneur, qui perd en M. Salaün, un prêtre qu'il affectionnait et estimait grandement, rappelle aux élèves le devoir de la reconnaissance, devoir que l'on oublie trop facilement. Qu'ils se rappellent ce que ce prêtre a fait pour eux, les peines qu'il s'est données pour reconstituer le Petit Séminaire, lorsque la Maison de Pont-Croix eut été enlevée au diocèse, le dévouement dont il a fait preuve en toutes circonstances, son zèle surnaturel. « Quand de tels prêtres meurent, ils sont prêts; ils ont les mains pleines de mérites, et l'on peut avoir toute confiance qu'ils vont au Ciel recevoir la récompense méritée par leurs œuvres. Mais souvenez-vous d'eux, n'oubliez jamais ce que vous leur devez. Priez pour eux, et marchez sur leurs traces; c'est le meilleur moyen de les récompenser de l'affection qu'ils vous ont témoignée. »

Puis, c'est la lecture du palmarès. Voici les élèves qui ont été le plus souvent nommés :

*Classe de Huitième* : Jacques Le Pemp, de Plomeur ; Jacques Le Rhun, de Saint-Jean-Trolimon ; Jean Cariou, de Trégunc.

*Classe de Septième* : Pierre Le Bars, de Gourlizon ; Yves Daniel, de Saint-Jean-Trolimon ; Mathurin Haslé, de Lorient ; François Quintin, de Saint-Ségal.

*Classe de Sixième* : Hervé Coathalem, de Briec ; Joseph Colin, de Plomodiern ; Jean Louarn, de Briec ; Henri Bernard, de Coray.

*Classe de Cinquième* : Jean Henry, de Guipavas ; Joseph Le Roux, de Lambézellec ; Louis Diquélou, de Pont-l'Abbé ; Jean Jullien, de Recouvrance ; Jean Le Breton, de Plomodiern ; René Péron, de Quimperlé.

*Classe de Quatrième* : Joseph Douguet, de Gouézec ; Joseph Heydon, du Relecq-Kerhuon ; Eugène Quéinnec, de Douarnenez ; Yves Bleuzen, de Saint-Yvi.

*Classe de Troisième* : Corentin Parcheminou, de Saint-Nic ; Joseph Cariou, de Trégunc ; Jean-Pierre Le Gall, de l'Hôpital-Camfrout ; Jean Suignard, de Châteaulin.

*Classe de Seconde* : Albert Bossard, de Saint-Pierre-Quilbignon ; Mathieu Hervé, du Cloître-Pleyben ; François Philippe, du Juch ; Yves Nénez, de Saint-Evarzec.

*Classe de Première* : Lucien Pondaven, de N.-D. de Kerbonne ; René Le Gall, de Landudec ; Marc Larnicol, de Pont-l'Abbé.

Prix d'honneur (Dissertation française) : 1. Lucien Pondaven ; 2. Louis Le Menn, de Guissény.

*Classe de Philosophie* : J.-M. Coadou, de Pluguffan.

Le soir des Prix, on apprenait que 13 élèves sur 16 présentés étaient admissibles aux examens du baccalauréat : Jean Breton, de Port-Launay ; Joseph Cariou, de Trégunc ; Henri Cudennec, de Loc-Maria-Quimper ; Jean Floc'hlay, de Pont-Aven ; Marc Larnicol, de Pont-l'Abbé ; Jean Le Gall, de l'Hôpital-Camfrout ; René Le Gall, de Landudec ; Jean-Marie Le Guellec, de Peumerit ; Louis Le Menn, de Guissény ; Maurice Messenger, de Châteaulin ; François Mévellec, de Coray ; Joseph Morvan, de Guipavas ; Lucien Pondaven, de N.-D. de Kerbonne ; Jean-Marie Coadou, l'élève de Philosophie, a été aussi déclaré admissible.

### AU JOUR LE JOUR

1<sup>er</sup> Juillet. — Les rhétoriciens sont à Brest, pour l'examen du baccalauréat.  
 2<sup>e</sup> Juillet. — Les rhétoriciens sont rentrés ce soir, à 5 heures, assez contents de leurs compositions, sauf de la version grecque, qui était assez difficile. M.

l'Econome, qui a accompagné les élèves à Brest, a été malade là-bas et est rentré très fatigué.

6 Juillet. — En nous levant, nous apprenons une fatale nouvelle : M. l'Econome est mort à 2 h. 1/2. Quel malheur pour la Maison !

7 Juillet. — A 1 h. 1/2, office pour M. l'Econome. Monseigneur préside. Le chœur est rempli de chanoines et de prêtres et toute la chapelle est pleine de monde.

9 Juillet. — Après la classe, à 10 heures, service pour M. l'Econome. M. le Supérieur chante la messe. Comme dimanche, assistance très nombreuse.

10 Juillet. — Le matin, on fait les malles, on les descend dans la cour où elles sont pesées et enregistrées par des employés de la gare. De 10 heures à midi, promenade. A 2 heures, Distribution des Prix. Tout est fini pour 3 heures. Ceux qui ont leurs parents partent en vacances le jour même.

11 Juillet. — Départ, par les premiers trains, des élèves qui n'ont pas pu s'en aller hier.

12 Juillet. — Lettre de M. Foll annonçant qu'il est prisonnier, bien portant, à Rastatt (Baden). Il dit que M. L'Hostis, assez gravement blessé, est prisonnier aussi. *Deo Gratias !* M. L'Hostis est vivant !

13 Juillet. — Coadou, philosophe, est appelé à l'oral seulement le 24 Juillet. C'est un peu tard.

15 Juillet. — Les rhétoriciens sont appelés plus tard encore, puisqu'ils doivent attendre jusqu'au 31 Juillet.

16 Juillet. — Examens du brevet. Les candidats paraissent assez contents, mais cependant n'osent trop compter sur le succès. L'examen est difficile et tous les ans le nombre des reçus tend à diminuer. — A 7 heures du soir les résultats sont proclamés. Il a fallu que les correcteurs travaillent vite, car le nombre des candidats dépassait 200. Huit des nôtres sont admissibles : Cloarec, Gourlaouen, Jacolot, Parcheminou, Suignard et Vézier de 3<sup>e</sup>, Bleuzen et Kernéis de 4<sup>e</sup>. Ce n'est pas mal.

17 Juillet. — Oral du brevet. Les admissibles, jusqu'à la lettre K, passent l'oral aujourd'hui, les autres passeront demain. On ne saura le résultat définitif que demain, vers midi.

18 Juillet. — A midi, M. Rosec arrive et nous annonce que l'oral a été dur. Dix-sept des admissibles ont été refusés parmi lesquels 5 des nôtres. Sont reçus définitivement : Cloarec, Parcheminou, Vézier. Si quelqu'un est tenté de trouver que c'est peu, qu'il affronte donc l'examen et il verra que ce n'est pas si facile d'être breveté.

19 Juillet. — Arrivée de MM. Labbé et Courtet, partis lundi sans rien dire. Ils n'étaient auparavant que bacheliers. Ils sont, désormais, brevetés. Ils se sont présentés à l'examen dans un autre département. Félicitations !

24 Juillet. — Coadou, philosophe, est reçu avec mention Assez Bien, le premier de sa série. Vous ne saurez que le mois prochain le résultat de l'examen de Première.

### « In memoriam ».

Nous n'avons parlé que brièvement de M. Salaün, et à dessein. Nous vous laissons la parole. C'est vous qui allez nous dire ce qu'était M. l'Econome et quelle perte nous avons faite.

De M. Prigent. — « Je reçois une lettre de M. Le Pemp (je la savais hier par mon frère), m'apprenant la mort inattendue de M. l'Econome. J'avais reçu, samedi, un mot de vous, où vous me disiez que M. Salaün était revenu de Brest, indisposé. J'avais cru à une grippe bénigne et à un prompt rétablissement. Hélas ! le bon Dieu en a décidé autrement et l'a rappelé à Lui.

Depuis la guerre, surtout, je ne me représentais pas « Saint-Vincent » sans M. Salaün, et je crois que professeurs et élèves mobilisés me ressemblent sur ce point. Hélas ! quel vide, désormais, dans la Maison ! Nous l'y rencontrions partout, ou dans sa chambre, ou à l'étude, ou dans la cour, ou à la chapelle, aux réunions de la Congrégation.

Vous le voyez, n'est-ce pas ? à la Congrégation, comme si c'était d'hier ; et je le vois aussi, légèrement penché vers vous, à mi-voix, amicalement, avec attention, vous ouvrant son âme. Vous vous le rappelez prenant son Evangile, en lisant quelques versets, et vous entretenant, simplement, comme dans une causerie, des attraites de Jésus et de la profondeur de son amour. Ou bien il com-

mentait une page qui l'avait vivement impressionné d'un livre pieux, et vous confiait l'émotion qu'il en avait reçue. Il vous entretenait de Jésus dans l'Eucharistie, de la vocation, du sacerdoce, de la confiance en la Très Sainte Vierge : n'est-ce pas que sa parole, familière, sans apprêt, vous charmait et vous allait au cœur ? Vos lettres, d'ailleurs, qui ont paru au *Bulletin*, où vous rappelez fréquemment la Congrégation, témoignent que vous gardez des réunions du mercredi soir, un souvenir ineffaçable.

Surveillant, il le fut depuis 1914, économe cependant, et directeur de la Congrégation, et confesseur et professeur aussi. Et le surveillant faisait peu d'observations, il n'en avait pas besoin ; sa présence suffisait pour que l'ordre se maintint ; au plus un de ses regards qui vous fixaient tout droit, pas davantage. Vous le craigniez, mais, il me semble, à peu près comme l'enfant craint son père. Vous ne vouliez pas qu'il vous fit une remontrance : les remontrances de M. l'Econome étaient jugées redoutables. Vous aviez peur aussi de lui faire de la peine, car vous l'affectionniez ; vous saviez, en effet, qu'il cherchait votre bien, et vous vous rendiez compte qu'il s'était soumis, pour vous, à un travail immense ; puis du surveillant vous ne pouviez séparer le maître de la Congrégation et le confesseur, et cela l'entourait et le couvrait de ce quelque chose qui est à peu près le respect, où il entrait de l'admiration pour sa fervente piété, de la reconnaissance pour son infatigable dévouement et la soumission à l'égard du directeur spirituel de la Maison.

Vous vous le représenterez aussi tel qu'il vous recevait dans sa chambre, lorsqu'il vous y appelait. Vous entriez : son regard pénétrait jusqu'au fond du vôtre ; vous baissiez la tête. Puis, « vous rappelez-vous » ? Et il évoquait un souvenir qui contrastait avec votre faute : une promesse faite à votre mère en sa présence, le repentir, et en quels termes, d'une légèreté antérieure, d'autres souvenirs encore qu'il est inutile que je vous suggère, car vous les avez présents à la mémoire, et je sais que ceux que M. Salaün « tança » oh ! bien doucement ! se rappellent les paroles qu'ils entendirent alors. Puis — il connaissait vos âmes, il en savait le point sensible, comme aussi la fibre à faire vibrer — c'étaient quelques mots qui vous « piquaient » un peu, mais ce n'était pas long ; il quittait le reproche, et c'était du surnaturel, la vocation, et vous étiez conquis. — Et vous qui alliez lui confier vos peines de toutes sortes — car vous ne croyez pas que M. Salaün fût un censeur perpétuel, loin de là — n'est-ce pas que vous entendiez de lui ce qui vous soulageait et vous relevait ? Et vous qui y alliez pour traiter les affaires de la Congrégation, dites-moi s'il n'était pas affable. Et cette affabilité était peut-être plus grande encore, lorsque vous lui faisiez une visite pendant les vacances, et surtout, lorsque, depuis la guerre, vous vous arrêtiez à « Saint-Vincent », pour le revoir, lui et la Maison.

Et je ne parle pas du confesseur. Vous qu'il a dirigés, et vous êtes nombreux, vous savez la dureté aimable de ses directions. Et j'oublie sa délicate amabilité. Avez-vous parfois remarqué quels mots il trouvait à l'adresse de vos mères, lorsque, les jours de rentrée, vous pénétriez avec elles chez lui ? Vos mères, sans doute, vous ont confié le plaisir qu'elles en avaient éprouvé.

En M. Salaün, nous avons aimé, par-dessus tout, le prêtre surnaturel et pieux, dont l'âme se confiait et s'abandonnait filialement entre les mains de Notre-Seigneur. Vous la voyiez, cette piété, dans son extérieur, qu'il célébrait la messe, qu'il récitait son office, partout d'ailleurs, et vous la sentiez dans sa parole, lorsqu'il vous entretenait de la communion, de la hauteur comme des obligations du sacerdoce.

Dévoué, il le fut toujours : il se dépensa plus que jamais, depuis que, avec la guerre, les maîtres disparurent pour la plupart de « Saint-Vincent ». Il ajouta d'autres tâches — vous savez lesquelles — à la sienne, et ne recula devant aucun labeur, pour que, malgré la guerre, la Maison tint et prospérât.

Vous savez moins combien il exigeait de lui, dans sa fonction — comme autour de lui d'ailleurs — d'ordre et de régularité. Mais vous avez senti combien, sous une apparence de froideur, il avait de sensibilité et de bonté, d'une sensibilité maîtresse d'elle-même, égale, sans irritation, sans mauvaise humeur, d'une bonté nullement faible, mais affectueuse cependant et qui vous gagnait.

Ne croyez pas que M. Salaün fût morne et morose. C'est durant les vacances, en 1915 surtout, que je l'ai plus connu et plus apprécié. Nous étions libres : dans les après-midi c'étaient des rires et des courses. La nuit venue, au clair de lune, j'écoutais les sons de sa flûte ; ou bien, rentrés dans sa chambre, nous causions ; et c'est alors que je me rendis compte de sa curiosité, de son goût,

de la haute culture de son esprit, comme de la tendresse et de la solidité de sa piété. Nous causions de vous, et des lettres qui venaient de vous ou du Nord ou de la Champagne ou de l'Alsace ; nous lisions, souvent de la poésie, ou bien les lettres vivantes, spirituelles et surnaturelles aussi d'un de ses compatriotes, mort dans les missions de la Chine ; il me disait les « directions » de Mgr Gay, son auteur préféré, et me montrait ce que ses lettres, comme celles du P. Lacordaire, renfermaient d'enseignements pour nous, prêtres, et prêtres dans un Séminaire ; nous parlions des congrès auxquels il avait assisté, et nous discutons la valeur enseignante et éducative des idées qui y avaient été émises.

Je me laisse aller aux souvenirs de jadis. J'aimais M. l'Econome, comme vous aussi, d'ailleurs, vous l'aimiez, et les souvenirs qui me le rappellent se présentent en foule à ma mémoire. Nous le regretterons et nous le pleurerons. En même temps, en célébrant la messe ou en communiant, nous prierons le bon Dieu, que nous aurons avec nous, pour lui et pour nous aussi, afin qu'un jour nous nous retrouvions tous au Ciel.

Un projet. A la fête du 15 Août, le *Bulletin* étant parvenu à tous — car il faut que le *Bulletin* dure —, à la messe et à la communion, nous nous unirions tous, mobilisés ou non, pour prier aux intentions de M. Salaün. Si quelques-uns, le jour fixé, ne pouvaient ou célébrer ou communier, ils s'uniraient aux autres par une prière, disant la messe ou faisant la communion, le premier jour libre, aux mêmes intentions. Nous ferions, d'ailleurs, mention de tout « Saint-Vincent », des vivants et des morts, de ceux qui sont mobilisés et de ceux qui ne le sont pas. Tout « Saint-Vincent » serait en même temps en prière : ce serait la réalisation parfaite de la Communion des Saints. »

De M. Bossus. — « J'ose à peine en croire mes yeux. Et je ne puis me remettre de la surprise douloureuse que m'a causée l'annonce du deuil qui frappe la Maison. »

Le bon Econome me disait, dans sa dernière lettre, qu'il était souffrant ; mais il plaisantait et riait de cette petite grippe qui visitait un peu toute la maison. Hélas ! Le voilà enlevé à notre affection... Pour moi, je perds un excellent ami et un bon conseiller, et bien que, depuis quatre ans, j'aie été souvent frappé dans mes affections, je n'ai jamais senti si douloureusement la perte de mes amis. »

De M. Cadiou. — « M. Bossus vient de m'apprendre le deuil cruel qui frappe la Maison et vous frappe encore plus. La mort de M. l'Econome, dont je ne connais pas encore les détails, m'a péniblement surpris, et je ne saurais vous dire combien je prends part à votre douleur. Nous prierons pour lui, bien que j'aie la douce confiance que le bon Dieu lui a déjà donné la récompense due à ses nombreux mérites. Dites à tous les maîtres et élèves la part que je prends à leur peine. Unis dans la prière, nous saurons supporter cette épreuve qui prive le diocèse, d'un saint prêtre, la Maison, d'un puissant soutien, et nous tous, d'un ami dévoué. »

De M. l'abbé Perrot, ancien professeur. — « Ai-je besoin de vous dire la part que je prends à votre douleur ? Je sais la grande perte que vous faites et votre immense chagrin. Moi-même, je suis extrêmement peiné ; je perds un ami qui fut souvent le bon conseiller de mes premières années de sacerdoce. Je considérerai toujours comme un bonheur d'avoir vécu près de lui assez de temps pour profiter de ses avis et de ses exemples, et je garderai fidèlement son souvenir. »

De M. l'abbé Léon, ancien surveillant. — « J'ai été profondément affligé en apprenant la mort de M. Salaün. Je vois par ici, trop souvent, hélas ! les coups de la mort. Mais si j'ai été impressionné par le spectacle de corps déchiquetés, la nouvelle de la mort de M. Salaün m'a bien plus frappé encore. Nous étions du même pays, Brasparts et Pleyben se touchent... Demain, je dirai la messe pour lui. »

De M. l'abbé Louarn, aumônier de la Flandre. — « Vous savez assez quels liens d'amitié nous unissaient pour juger de ma surprise et de ma douleur quand j'ai su la mort de M. Salaün. J'ai perdu un ami et un confident qui ne sera pas remplacé. La vie nous avait un peu séparés, mais quelle joie, lorsque nous nous retrouvons, de revivre les anciens jours d'intimité et de parler à cœur ouvert de nos projets, de nos travaux et de nos espérances... Mais je serais égoïste, si je ne songeais à votre profonde douleur. Je sais tout le précieux concours qu'il vous apportait et dans quelle union d'esprit et de cœur vous viviez tous deux. Vous avez perdu plus que nous encore, et laissez-moi vous dire la grande part que je prends à votre peine. »

De M. l'abbé Floc'h, ancien professeur, Supérieur de N.-D. du Creisker. — « C'est une immense perte pour « Saint-Vincent ». Je prends part à votre douleur et unis mes prières aux vôtres pour le cher défunt. »

De M. le chanoine Breton, ancien professeur, Supérieur de N.-D. du Bon-Secours. — « Je connaissais l'abbé Salaün, pour avoir vécu près de lui, à Pont-Croix et à « Saint-Vincent », pour avoir ensuite reçu de lui l'aide la plus précieuse dans des moments difficiles. C'était un prêtre selon le cœur de Dieu, très attaché à son devoir, très habile à manier les âmes. La mort, qui l'a terrassé, ne l'aura pas surpris : il était, à tout moment, prêt à paraître devant Dieu. »

De M. l'abbé Hervé, infirmier militaire. — « J'apprends à l'instant la mort de M. Salaün. Quel malheur ! Ce sera pour vous, pour « Saint-Vincent », une bien grande perte. Ce deuil, survenant dans les circonstances actuelles, est vraiment cruel. Croyez que je prends une grande part à votre douleur. Présentez mes condoléances à tous vos professeurs. »

De M. le Recteur de Brasparts. — « Merci pour votre lettre m'apportant des détails touchant la maladie et la mort de notre ami commun. Je suis, comme vous, profondément affligé par cette mort inattendue. C'est une perte sensible pour Brasparts et « Saint-Vincent ». Ici-bas, il faut s'attendre à tout et se résigner à la volonté de Dieu. Nous avons l'espoir de le retrouver au Ciel. C'était un juste et qui vivait de la foi. »

De M. Soubigou, curé de Briec, ancien économe. — « J'ai été navré en apprenant la mort si subite de M. Salaün. Vous perdez un économe parfait, un prêtre modèle, un ami dévoué et profondément attaché. C'est en même temps une grande perte pour le diocèse. »

Du P. Trébaol, interprète. — « Je viens d'apprendre, par M. Prigent, la mort de M. Salaün. Quel coup de foudre ! Rarement je me suis senti tellement frappé au cœur. J'étais si peu préparé à cette annonce, et je perds un ami si bon, si dévoué, si serviable. Je compatis en même temps à votre immense douleur. Vous perdez votre bras droit, le plus zélé des collaborateurs et le plus ferme des soutiens, un prêtre saint et intelligent qui n'a vécu que pour le Petit Séminaire. Demain, je dirai la messe pour lui. En même temps, je vous prie d'agréer — pour vous-même, pour vos professeurs et pour la famille — mes condoléances les plus sincères. »

De la Supérieure générale des Filles du Saint-Esprit, Saint-Brieuc. — « Permettez-moi de vous adresser le témoignage de mes respectueuses condoléances et l'assurance des prières de la Communauté pour le repos de l'âme du précieux et si dévoué auxiliaire que Dieu vient de vous ravir. Votre deuil, qui est aussi celui de mes chères Filles, est le deuil du diocèse tout entier. Il semble qu'en des heures aussi pénibles, des hommes de la valeur de M. Salaün soient nécessaires. Les vues de la Providence ne sont point les nôtres, puisqu'elle ravit au diocèse de Quimper, et plus spécialement à « Saint-Vincent », dans la pleine activité de son zèle, l'un de ses meilleurs ouvriers apostoliques. De là-haut, son grand cœur, devenu tout puissant auprès du bon Dieu, priera pour son cher collège, et lui vaudra des continuateurs de ses travaux et de ses vertus. »

Je pleure avec vous ce saint prêtre, et avec mes Filles, pour lesquelles il fut toujours si bienveillant et si bon. Que Dieu lui accorde au plus tôt la récompense promise aux bons et fidèles serviteurs de l'Eglise ! »

De M. l'abbé Guermeur, ancien professeur. — « Permettez que je vous offre mes condoléances et l'assurance de mes prières pour le repos de l'âme de M. l'Econome. Trois mois passés chez vous m'ont appris tout le bien qu'il faisait à « Saint-Vincent ». Sa mort y laisse une profonde tristesse et de grands regrets. Mais du haut du Ciel, il continuera à s'intéresser à votre Maison. »

D'Emile Bosson. — « J'ai là, devant moi, votre carte m'annonçant la triste nouvelle. Certes, je le savais, la mort vient comme un voleur, au moment où l'on s'y attend le moins. Cependant, rien ne faisait pressentir la mort de M. l'Econome, et j'en ai été profondément affecté. Vous savez tous les liens d'affection et de reconnaissance qui m'unissaient à lui. »

C'est le plus grand deuil qui ait encore frappé la famille de « Saint-Vincent ». Il vous aida à vaincre les grandes difficultés de la fondation. Il employa, dans la suite, toutes les ressources de son intelligence et de son cœur à l'organisation générale de la Maison et à la formation de ce merveilleux esprit de travail et de piété que l'on est heureux d'y constater. Il laissera une empreinte qui, de longtemps, ne s'effacera pas.

La pénurie du personnel l'avait obligé, ces dernières années, à se dépenser

davantage encore. Il s'est, sans doute, donné sans souci de ses forces physiques. « Mais il n'y a pas de plus grand amour, a dit Jésus, que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. »

Sur l'image mortuaire que vous ferez frapper en souvenir de lui, j'aimerais à voir inscrites ces belles paroles qu'il avait lui-même appliquées à M. Belbéoc'h, le Supérieur de Pont-Croix : « Ceux qui auront enseigné aux autres les voies du salut brilleront comme des étoiles dans l'éternité ».

Je ne saurais, aujourd'hui, vous dire tous les regrets qui remplissent mon cœur... Je suis en union avec vous tous pour prier pour le repos de l'âme de celui que nous pleurons. »

De *L. Guéguéniat*. — « Je viens d'apprendre, par votre carte, la mort de M. l'Econome. J'en suis consterné et je m'empresse de vous dire ma douleur et la part que je prends au deuil qui frappe « Saint-Vincent ». Tous nous regrettons et pleurons cet excellent maître, si bon, si dévoué, ce saint prêtre si aimable. Je me rappellerai toujours ses sages conseils, d'inspiration toute divine, et je saurai y conformer ma conduite à l'avenir comme par le passé, assuré d'en retirer le plus grand profit. »

De *F. Quinquis*. — « La nouvelle de la mort de M. l'Econome a été pour moi un véritable coup de foudre... Vous perdez là un excellent collaborateur et je prends part à votre grande douleur. Je n'oublierai jamais les exhortations que M. l'Econome nous faisait aux réunions de la Congrégation, la bonté paternelle avec laquelle il recevait toujours ceux qui s'adressaient à lui, l'affection qu'il témoignait à tous et à chacun. »

De *Yves Jain*. — « J'ai été tout bouleversé en apprenant la mort de M. l'Econome, mort qui rendra inconsolables tous ceux qui ont eu l'occasion d'approcher ce saint prêtre. Pour ma part, je regretterai toujours le cher directeur qui me guidait d'une main si experte et si sûre. »

De *Michel Derven*. — « Quelle perte pour vous et pour « Saint-Vincent » ! La Maison souffrira longtemps de sa disparition. J'unirai mes prières aux vôtres pour le repos de son âme. »

De *Corentin Cloarec*. — « Ma mère m'avait déjà annoncé la terrible nouvelle, que M. l'Econome était mort. Je croyais qu'elle avait été induite en erreur, quand votre carte est venue confirmer ce que je ne voulais pas croire. Nous prions tous pour ce saint prêtre, qui ne se fatiguait jamais de prier pour nous, de nous aider de ses sages conseils. »

De *Pierre Kerboul*. — « Toutes mes condoléances, à l'occasion de la mort de M. l'Econome. J'ai des raisons particulières de prier pour lui, car il fut pour moi le meilleur des directeurs. »

De *Francis Abarnou*. — « Notre cher Econome, que je voyais, à mon passage à Quimper, plus écrasé que jamais par son labeur incessant, est victime, à n'en pas douter, du surmenage occasionné par la guerre. Cette mort m'a profondément frappé. Il était pour moi plus que le maître, plus que l'économe. C'était mon directeur, et il m'a fait le plus grand bien. Je demande au bon Dieu que tant de vides dans le clergé diocésain soient comblés par des vocations de plus en plus nombreuses. »

De *M. l'abbé Pape*, professeur. — « Le bon Dieu nous éprouve terriblement. Il vient de nous enlever M. l'Econome. Cette mort m'a d'autant plus frappé que rien ne la faisait prévoir. Quel vide elle va faire à « Saint-Vincent » ! Mais aussi ce sera un protecteur près de Dieu pour toute la Maison... Pour moi, pendant mes permissions, j'aimais à passer avec M. l'Econome quelques-unes de ses heures libres. Il avait pris l'habitude de me mener chaque fois en pèlerinage à la Mère-de-Dieu. Et comme il me faisait du bien par ses conversations ! Aussi je le regrette à l'égal de l'ami le plus dévoué, le plus intime. »

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

*Le Corre Jérôme*, 22<sup>e</sup> Colonial, C. I. D. 2, 12<sup>e</sup> Cie, 1<sup>re</sup> escouade, s. p. 13 ;  
*Marec E.*, sergent-pilote-aviateur, Ecole de Pau ;  
*Quinquis F.*, sous-lieutenant au 205<sup>e</sup> R. I., C. M. 6, s. p. 217 ;  
*Toscer C.*, Centre d'instruction des E. A., Caserne Cambronne, Nantes.

Prière à ceux qui ne recevront pas chaque mois le Bulletin de nous avertir et de nous faire connaître leur adresse nouvelle.



1<sup>er</sup> Septembre 1918.

### Bien chers Amis,

Les vacances suivent leur cours, favorisées par un temps magnifique ; à « Saint-Vincent », tout est calme et tranquille ; les soldats, assis sur des bancs dans la cour ou allongés sur les pelouses du jardin, attendent patiemment qu'on les appelle devant les médecins experts et devant la Commission de réforme. —

Cependant, le soir, vers 6 heures, il règne souvent une assez grande animation dans les cours. C'est qu'il arrive, à ce moment, des soldats évacués du front pour blessures, et qui sont dirigés sur les hôpitaux de Douarnenez, Pont-l'Abbé. Comme il n'y a pas de trains dans la soirée pour ces localités, ils doivent passer une nuit ici. C'est une distraction pour les soldats du centre de Réforme de voir arriver ainsi des camarades.

MM. les Professeurs aussi se sont envolés dans toutes les directions, ayant besoin de vacances, tout comme les élèves. Cependant, ceux d'entre eux qui sont en sursis ne sont pas entièrement libres de leurs mouvements pendant ces vacances, car une circulaire ministérielle leur a signifié qu'ils ont à rester dans l'établissement auquel ils sont attachés, et il leur faut une autorisation pour s'en écarter.

Nous sommes heureux de vous faire savoir que M. *Conseil*, qui a été malade depuis le mois de Juin, est à peu près rétabli. Les forces lui reviennent, et nous espérons qu'avant trop longtemps il pourra, de nouveau, rendre service au diocèse. Toutefois, pendant quelques mois, il lui faudra encore du repos et des soins.

Comme vous le verrez plus loin, nous avons encore perdu deux anciens élèves, *J. Lamballe*, et *G. Méar*. Beaucoup d'autres, en ce moment, sont engagés dans des combats acharnés. Nous continuerons à prier et à faire prier pour vous tous. Un de nos élèves, *L. Pondaven*, a représenté la Maison au Pèlerinage national de Lourdes. Soyez sûrs que vous avez tous eu part à des prières ferventes à la Grotte miraculeuse. De plus en plus, répondant à l'appel de Notre Saint Père le Pape et de nos Evêques, nous devons nous tourner vers Dieu, qui seul tient en ses mains le sort des nations, et dont l'aide nous est nécessaire pour obtenir la victoire et la paix.

### Nos Morts.

**Jean Lamballe.** — Né à Dinéault, le 1<sup>er</sup> Novembre 1896, *Jean Lamballe* a été élève de « Saint-Vincent » d'Octobre 1908 à Pâques 1915.

Sorti d'une famille profondément chrétienne, il fut un élève exemplaire, bon, modeste, toujours au devoir, d'une piété solide, aimé et estimé de ses condisciples et de ses maîtres. Il eût fait un excellent séminariste et, plus tard, un excellent prêtre.

Dieu en a disposé autrement. *Jean Lamballe* fut appelé à la caserne en Avril 1915, n'étant encore qu'en Seconde. Il fut comme soldat ce qu'il avait été comme élève, et ses lettres à ses Maîtres montrent quels trésors de délicatesse et de générosité renfermait son cœur.

Depuis longtemps au front, il avait pris part déjà à bien des combats et avait mérité, en Mai 1917, une belle citation à l'Ordre du Régiment.

C'est le 27 Mai de cette année, qu'il est mort pour la France. Son ami, *Corentin Larnicol*, nous envoie, de Darmstadt, une lettre émue que nous transcrivons : « Le Bulletin de « Saint-Vincent » aura peut-être porté au nombre

des disparus les deux amis du 93<sup>e</sup>. L'un est toujours en vie; mais, hélas! l'autre ne l'est plus. Il m'est très pénible de vous raconter cela, mais je vous dois ces renseignements: *Jean Lamballe* a été tué, le 27 Mai, vers 8 heures du matin. Je venais d'être blessé moi-même: la cuisse droite traversée par une balle. Des brancardiers me transportèrent au poste de secours. Je rencontrai le caporal signaleur. « Et *Lamballe*? » lui demandai-je. « Blessé probablement », répondit-il. M. Hilléreau (un prêtre) l'a vu tomber. *Jean* et moi nous nous trouvions dans le même endroit, mais nous ne nous étions pas revus depuis la sortie de notre abri. Au poste de secours, je demandai à un brancardier d'aller à la recherche de mon ami. Il revint, me disant: « Il est mort! » — « Est-ce vrai? » demandai-je, n'osant croire au malheur. Le brancardier avait constaté que le corps avait changé d'aspect, et qu'à proximité il y avait un trou d'obus à gaz. Le soir, le médecin, parcourant le terrain, remarqua qu'une balle avait traversé la poitrine. Le 28, mon commandant mourut de ses blessures. Les brancardiers purent aller l'enterrer dans un cimetière voisin. Sur ma demande, ils enterrèrent en même temps mon pauvre ami. Ils me rapportèrent son portefeuille et son porte-monnaie. Alors, je dus me rendre à la réalité, et je versai des larmes... Il y avait entre nous deux une si grande amitié! *Jean*! trois années de guerre passées côte à côte, la main dans la main, comme il disait souvent; et brusquement la séparation fatale! la mort pour l'un, la captivité pour l'autre... J'ai la ferme confiance que son âme toute pure s'est envolée droit au Ciel. La veille de sa mort et tous les matins précédents, nous avions communié l'un à côté de l'autre. Jésus était dans son cœur, et il ne pouvait être surpris par la mort. J'ai offert au bon Dieu mes premières souffrances et mes prières pour l'ami que j'avais tant aimé. A l'hôpital, j'ai fait dire deux messes pour lui, le 12 et le 27 Juin. »

**Gabriel Méar.** — Elève de « Saint-Vincent » jusqu'en Juillet 1916, *Gabriel Méar* entra au Grand Séminaire en Octobre et, à l'appel de la classe 18, alla à la caserne. Son instruction militaire venait d'être terminée, il n'était au front que depuis peu, et voilà qu'il tombe glorieusement sur le champ de bataille, le 27 Juillet 1918, n'ayant pas encore 20 ans.

Il était prêt. Le 26, veille de sa mort, il écrivait: « Demain, nous bondissons par-dessus le parapet. Nous attaquons. Qu'advient-il de moi? La volonté de Dieu soit faite! Il y a un aumônier au bataillon. Je suis prêt à tout événement. »

Au dernier moment, nous apprenons la mort d'un autre ancien élève, *Maurice Le Meur*, séminariste, tué le 1<sup>er</sup> Août.

**Journées du Souvenir.**

- Septembre : 8**, fête de la Nativité de la Sainte Vierge ;
- Octobre : 10**, service et messe chantée à « Saint-Vincent ».

**Souscription pour le « Bulletin » et la Messe du Souvenir.**

Marcel Tuarze ; M. Simon, recteur de Guissény ; Y. Le Scao ; N. Hamon ; R. Manuel ; J. Floc'hlay ; H. Plassart ; J. Le Corre.

**Citations et promotions.**

Le *Bulletin* de ce mois peut offrir à ses lecteurs une longue liste de citations particulièrement brillantes. La liste est-elle complète? Ce n'est pas très certain. Quelques-uns ne donnent que fort tard, et comme à regret, le texte de leurs citations. — Pas de fausse modestie! Nous demandons, à l'avenir, à tous ceux qui auront mérité une citation ou une distinction quelconque, de nous l'annoncer purement et simplement, et dès qu'ils le pourront. Il s'agit de montrer que les élèves des Petits Séminaires ne le cèdent pas à d'autres en courage et en vaillance, et cette considération, nous semble-t-il, doit dissiper tous les scrupules.

— Nous apprenons que *Joseph Brenniel* est sorti aspirant de Saint-Cyr, que l'aspirant *François Quinquis* a été promu sous-lieutenant pour sa belle conduite dans les derniers combats, que *Corentin Le Nours* a été promu maréchal des logis au 42<sup>e</sup> d'Artillerie coloniale.

**Citations.**

*Jean Bescond*, sous-lieutenant: « Commandant une section à l'attaque du..., a fait preuve d'une bravoure toute particulière. Son char ayant été détruit par un obus, a fait installer ses mitrailleuses en batterie sur le terrain, est remonté lui-même dans un autre appareil, et, bien qu'atteint par les gaz, a pu ainsi continuer l'attaque. Véritable entraîneur d'hommes, pour lesquels il est constamment un superbe exemple. » (Citation au 20<sup>e</sup> Corps d'Armée.)

*Michel Derven*: « Brancardier d'élite, d'une inlassable activité et d'un dévouement digne de tout éloge. S'est dépensé sans compter durant la période du 28 Mai au 3 Juin, allant en ligne chercher les blessés sous le feu des mitrailleuses et des tirs incessants d'artillerie. A réussi, au prix de fatigues excessives, à ramener à l'arrière tous les blessés et morts de sa compagnie. » — (2<sup>e</sup> citation.)

*Joseph Cornec*: « Agent de liaison d'un courage et d'un sang-froid remarquables. S'est distingué, au cours des combats Mai-Juin 1918, en assurant son service sous les plus violents bombardements. » (Ordre du Régiment.) — (2<sup>e</sup> citation.)

*François Quinquis*: « Du 9 au 12 Juin 1918, n'a cessé de se prodiguer au feu. A essayé de regrouper les débris de son peloton fortement éprouvé par le premier choc et de les lancer de nouveau au combat. A maintes reprises, a quitté la position le dernier, et a assuré par son feu le repli d'autres unités. » Promu sous-lieutenant. — (2<sup>e</sup> citation.)

*Yves Nicolas*. A l'Ordre de l'Armée Degoutte: « Sous-officier d'une bravoure exceptionnelle. A entraîné sa demi-section d'une façon endiablée à l'attaque du .... 1918. Arrivé le premier sur le deuxième objectif avec quelques hommes, s'est résolument précipité sur un groupe ennemi armé de mitrailleuses. A fait prisonniers un capitaine et 21 soldats, a capturé plusieurs mitrailleuses. Le soir, l'ennemi ayant réussi par une contre-attaque, à prendre pied dans notre ligne, a par son audace enlevé quelques hommes à la baïonnette et chassé l'ennemi, en blessant un, en tuant deux autres. » — (2<sup>e</sup> citation.)

*François Frabolot*: « Jeune chasseur très brave et très courageux, ayant une haute conception du devoir. Le 31 Mars 1918, a assuré la liaison de sa compagnie avec un mépris total du danger, a accompli toutes les missions qui lui avaient été confiées, malgré le tir violent des mitrailleuses ennemies. A été très grièvement blessé en portant un ordre, le 1<sup>er</sup> Avril. » — (2<sup>e</sup> citation.)

**Examens du Baccalauréat, 1918.**

L'oral ayant été retardé pour les rhétoriciens jusqu'au 31 Juillet, le *Bulletin* d'Août, en ce moment à l'impression, n'a pu faire connaître les résultats de l'examen.

Douze élèves se sont présentés à l'oral, et les 12 ont été reçus: *Jean Breton*; *Henri Cudennec* (mention Assez Bien); *Jean Floc'hlay*; *Marc Larnicol* (mention Assez Bien); *Jean Le Gall*; *René Le Gall* (mention Assez Bien); *Jean-Marie Le Guellec*; *Louis Le Menn*; *Maurice Messenger*; *François Mévellec* (mention Assez Bien); *Joseph Morvan* (mention Assez Bien); *Lucien Pondaven* (mention Bien).

Il y avait, en Philosophie, deux élèves: *Thomas Keraudren* et *Jean-Marie Coadou*. Les deux ont été reçus avec mention Assez Bien, et les premiers de leur série, l'un à la session de Mars, l'autre à la session de Juillet.

A la session de Mars, deux rhétoriciens furent aussi reçus: *Jean-Marie Piton* et *Charles Toscer* (mention Assez Bien).

Seize élèves ont donc été reçus dans l'année, dont 8 avec la mention Assez Bien et 1 avec mention Bien.

**Nouvelles de partout.**

Depuis les vacances, nous avons eu le plaisir de voir à « Saint-Vincent »: *M. Bossus*, toujours vaillant malgré ses quatre ans de guerre, *M. Prigent*, *M. Pape*, professeurs; *H. Keromnès*, *J.-L. Toulemont*, le sous-lieutenant *Quinquis*, *F. Frabolot*, à peu près remis de ses blessures, *J. Cornic*, *L. Thomas*, *R. Manuel*,

auquel son brevet d'aptitude militaire a valu, comme à tous ceux qui l'ont obtenu, une permission de 17 jours. — *Corentin Cloarec* continue à vivre au milieu de ses Sénégalais, que les derniers succès ont rendus enthousiastes et qui font d'excellents combattants. — *Francis Abarnou* a su tirer parti de sa permission du mois d'Août, pour jouir des belles grèves de Concarneau et faire de bonnes parties de canot. — *J.-L. Tanneau*, qui ne compte plus les attaques auxquelles a pris part son régiment, a encore été aux prises avec les Boches pendant le mois d'Août et en a vu de dures. Aura désormais le droit de porter la fourragère. — *H. Lèran*, au 18 Août, se trouvait dans un secteur relativement calme, après avoir été encore évidemment dans la mêlée. — *R. Guichaoua*, au 22 Août, était dans une ville des Vosges où il fait mieux vivre que dans d'autres endroits qu'il a quittés. — *Y. Le Menn* est sorti indemne des combats auxquels il a participé, et a eu le plaisir de voir sa compagnie faire 200 prisonniers Boches. — *C. Pelliet* est à Munster et se propose, si c'est possible, de poursuivre en Allemagne ses études. A retrouvé, là-bas, *Y. Toux*. — *M. Foll*, d'abord interné à Rastatt, a fait, en chemin de fer, un voyage de 72 heures pour arriver dans la Prusse occidentale, à Salsburg où le climat, lui a-t-on déclaré, est très rigoureux en hiver ; mais il espère être rapatrié en Octobre au plus tard. — *M. L. Hostis*, du camp de Stralkovo, block IV, bei Posen, écrit, de sa propre main, que ses blessures sont en bonne voie de guérison, demande son bréviaire et des livres de piété, et se propose, par ses prières, de venir au secours de toute la famille de « Saint-Vincent ». — *M. Kerhervé*, toujours à Minden (depuis quatre ans !), se voit en ce moment, comme tous ses compagnons de captivité, partagé entre la crainte et l'espérance. Viendra-t-il, le jour heureux du retour dans France la douce ? N'y aura-t-il aucun obstacle à déranger les conventions signées entre les deux Etats ? Tout est possible. Mais espérons que, pour la fin de cette année, il sera au milieu de nous. — *Noël Hamon*, guéri de ses blessures, va bientôt quitter Pamiers pour le centre de mécano-thérapie de Toulouse. — *Jean Bescond*, comme le montre sa citation, a fait des prouesses dans la bataille des tanks, mais la partie a été chaude. Son appareil a été démoli par un obus tiré à courte distance, mais tous ceux qui le montaient sont revenus sains et saufs. Il avait arboré à l'avant le fanion du Sacré Cœur. Le fanion a reçu l'obus et les hommes ont été préservés. — *Jacques Le Guen* était de la contre-offensive victorieuse qui nous a conduits sur la Vesle ; se trouve en ce moment au repos et peut assister à la messe, bonheur qu'il n'avait pas eu depuis longtemps.

### Comment on peut profiter d'une permission.

C'est *J.-L. Toulemont* qui va vous l'apprendre. Parti de Cherbourg un jour du mois de Juillet, il arrive à la basilique de Montmartre, à Paris, y passe deux heures, entend la messe, communie, y prie avec ferveur pour tout « Saint-Vincent ». « J'ai demandé au Sacré Cœur de combler « Saint-Vincent » de ses meilleures grâces et de ses bénédictions, de nous garder les Maîtres et les élèves que la guerre a dispersés au loin. O Cœur Sacré de Jésus, gardez-les ! sauvez-les ! » Puis, vivement, il prend le train pour Lourdes, la ville de la prière et des miracles, la ville des grands pèlerinages et des belles manifestations religieuses, la ville où Notre Dame s'est montrée et s'est proclamée l'Immaculée-Conception. « Comme l'on prie avec ferveur devant cette Grotte bénie, témoin de la plus étonnante manifestation surnaturelle du siècle dernier ! Là, Marie a appelé les foules. « Je veux qu'on y vienne prier. » Et la foule a répondu. Elle est venue de toutes les parties de la France et du monde entier, pour redire à Marie le salut de l'Ange : « Ave Maria ». La guerre n'a pas arrêté le mouvement vers Lourdes ; sans doute, on n'y voit pas maintenant les grandes foules d'autrefois, mais les pèlerins affluent cependant, et les prières devant la Grotte miraculeuse ne cessent pas un seul instant du jour.

Après Lourdes, c'est Tours qui reçoit la visite de notre pèlerin. Saint Martin, le grand apôtre des Gaules, modèle des soldats, a droit à un culte spécial de la part d'un séminariste-soldat. Visite rapide à la cathédrale Saint-Gatien, puis à l'oratoire de la Sainte-Face, anciennement maison de Monsieur Dupont, le saint homme de Tours.

Arrivée à Quimper. « Hélas ! une mauvaise nouvelle m'attend. M. l'Econome, que j'étais si pressé de revoir pour lui faire part de mes impressions, est mort le 6 Juillet, pendant mon voyage ! Ce fut un coup terrible pour mon cœur. Je ne le verrai donc plus, je ne lui causerai plus, je n'entendrai plus ses pieux

conseils et ses sages directions !... Mais il nous reste son exemple et le souvenir des leçons reçues. J'aurai à cœur de les mettre en pratique. »

Après avoir vu sa famille, *J.-L. Toulemont* a trouvé encore le moyen d'exprimer ici sa reconnaissance, puis il retourne à Cherbourg, mais par le chemin des écoliers, des écoliers curieux et qui veulent s'instruire. Le Mont Saint-Michel est sur sa route. Il le visite. « J'y suis arrivé le soir, à l'heure où le soleil couvrait cette merveille de l'Occident. Quel beau spectacle offre ce mont qui, sur l'imensité grise des grèves aux reflets d'argent, ou sur les flots bleus de la mer, la basilique qui se dresse droite et fière dans le ciel, et, couronnant le tout, une légère flèche très élancée surmontée de la statue de l'Archange saint Michel. Le lendemain je visitai l'abbaye. Il faut voir cela, c'est, m'a-t-on assuré, peut-être le plus beau monument de France. Tout est à admirer : l'escalier, le réfectoire, la salle des hôtes, la salle des chevaliers, le cellier, l'aumônerie, la procure, le logis de l'Abbé. Tout est si beau, si riche, si grand ! La basilique comprend deux parties bien distinctes ; la nef est une merveille de l'art roman, et le chœur, de style gothique, datant du xv<sup>e</sup> siècle, est tout à fait remarquable aussi par le nombre, l'élégance, la hardiesse de ses colonnes. Quels beaux offices furent être célébrés là, autrefois, au temps des moines !

» Près de la chapelle est le cloître, chef-d'œuvre encore de finesse et d'élégance, ce que j'ai vu de plus beau jusqu'ici. Je croyais encore entendre les pas des moines d'antan résonner dans ce cloître. Hélas ! ils ne sont plus. Ils ont été chassés, dépouillés de leurs biens, comme d'autres depuis, et il manque à ces pierres si belles, si richement sculptées, il manque une âme. Le Mont Saint-Michel laisse une impression de froid. Pourquoi faut-il que, dans notre pays, on s'attaque à tout ce qui est saint et sacré ? De quelle utilité n'eussent pas été aujourd'hui, pour la France, les moines du Mont Saint-Michel priant pour le succès de ses armes, comme faisait autrefois Moïse pour les Hébreux ! Le Mont Saint-Michel est un magnifique musée. Mais comme j'eusse préféré le voir toujours un monastère !

» J'ai assisté à la messe au Mont Saint-Michel, mais dans l'église paroissiale, tout petit monument adossé au mont, et insuffisante pour de grandes manifestations religieuses. J'ai bien prié, j'ai communie aux intentions de l'Eglise, de la France, de « Saint-Vincent »... Que le grand saint Michel nous garde, nous bénisse, nous protège... Mes pèlerinages étaient terminés et ma permission aussi. Je n'avais plus qu'à rejoindre Cherbourg. »

### « In Memoriam » (suite).

De *M. Ménez*. — « J'ai été profondément saisi quand, par Le Grannec, j'appris la mort du tant regretté M. Salaün. Lui, un des principaux soutiens de « Saint-Vincent », le voilà enlevé à la Maison ! C'est la volonté de Dieu. Nous tous qui le regrettons, nous n'avons qu'à nous résigner. Soyez assuré, qu'à terre ou en mer, je penserai à lui dans mes prières. »

De *P. Trévenec*. — « Je mettais sac au dos, pour remonter en ligne, quand j'ai reçu votre carte m'apprenant la triste nouvelle de la mort de M. l'Econome. Inutile de vous dire combien cela m'a profondément ému. C'est bien dur, Monsieur le Supérieur, de voir mourir tant de ceux qu'on a si bien connus, et M. l'Econome surtout, dont la vie fut débordante de zèle et de dévouement. »

De *A. Tréquier*. — « Je viens de recevoir votre carte me faisant part de la mort de M. Salaün. J'en ai été profondément frappé et peiné. M. l'Econome a été mon directeur pendant les cinq années que j'ai passées à « Saint-Vincent ». Je l'aimais beaucoup et avais la plus grande confiance en lui. Depuis, j'ai eu souvent recours à ses conseils et m'en suis bien trouvé. Je me rends compte de la perte que « Saint-Vincent », ses élèves et surtout les congréganistes subissent dans sa mort ; M. Salaün leur était complètement dévoué. Je suis persuadé qu'il a déjà reçu, là-haut, la récompense du bon serviteur. Soyez assuré que je ne l'oublierai pas dans mes prières. »

De *Louis Faou*. — « C'est avec douleur que j'ai appris, pendant ma permission, passée à Dinéault, la mort de M. l'abbé Salaün. J'aurais voulu pouvoir assister à ses obsèques, mais j'ai dû rallier le 8 Juillet. J'ai prié et communie

pour notre cher M. Salaün, en l'église de Dinéault. J'ai le ferme espoir que, du haut du Ciel, cet ancien directeur d'âmes n'oubliera pas, auprès du bon Dieu, celui qui fut son pénitent à « Saint-Vincent ». Je prends une grande part à votre douleur. »

De *J.-L. Tanneau*. — « J'ai appris avec une profonde douleur la mort du cher et regretté M. l'Econome. Permettez-moi de vous adresser l'expression de mes plus vives condoléances pour la plus grande perte que « Saint-Vincent » vient d'éprouver en la personne de M. Salaün, victime, lui aussi, de la guerre. »

De *Corentin Buanic*. — « La nouvelle de la mort de M. l'Econome, que vous m'annonciez hier, n'a pas été sans me surprendre et m'attrister. Déjà tant éprouvé par la perte de nombreux membres, « Saint-Vincent » est frappé d'un nouveau deuil. Je m'associe à votre douleur, qui est celle de toute la Maison, et m'unis à vous dans la prière pour le repos de l'âme de M. Salaün. »

De *Jean Guilcher*. — « Je viens d'apprendre, par mon frère, la mort, si inopinément survenue, de M. l'Econome. Je m'empresse de vous transmettre mes condoléances, à vous Monsieur le Supérieur, qui perdez en ce saint prêtre le meilleur de vos collaborateurs. Je m'unis, de tout cœur, au deuil qui frappe si cruellement « Saint-Vincent ». Je prie pour le repos de l'âme de M. l'Econome et pour que Dieu vous donne le courage de supporter de si cruelles épreuves. »

De *J. Bréniel*. — « Comme vous et tout « Saint-Vincent », je déplore la mort de M. l'Econome. Maintenant qu'il n'est plus, revenant sur mes années de collège, je me rends mieux compte de son dévouement, de sa bonté et de sa sainteté. Je n'exagère pas, je pense, en disant qu'il fut une victime de la guerre. Le principal, du reste — et en ceci ma conviction est non moins ferme — est, qu'actuellement, il a obtenu au Ciel la récompense qu'il méritait. De là-haut, il n'oubliera pas l'Institution à laquelle il se dévoua tant. »

De *F. Eliès*. — « J'ai été saisi d'apprendre la mort de M. l'Econome. Je m'y attendais si peu. Il fut pour moi, pendant mon séjour à « Saint-Vincent », le directeur sûr et aimant. De cela je me souviendrai toujours ; mon âme lui doit trop pour pouvoir l'oublier. »

De *H. Perrot*. — « J'ai été douloureusement saisi en apprenant la perte cruelle que tout « Saint-Vincent » vient d'éprouver en la personne de M. l'abbé Salaün, le cher et vénéré économe de la Maison. Son souvenir restera profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu et aimé. Avec quelle tendre sollicitude il s'occupait de chacun de nous ! Soyez certain que je prie pour le repos de son âme. »

De *Henri Lèran*. — « J'ai appris, hier, de la maison, la bien triste nouvelle de la mort de M. l'Econome. Après la mort de ma chère maman, celle de mon vénéré père spirituel ne m'est pas moins terrible. Ce sera notre souvenir le plus douloureux de cette guerre. Nous prierons beaucoup pour lui, bien qu'assurés que Dieu, qu'il servit si bien, ici-bas, lui a déjà donné une de ses plus belles places en son royaume. »

De *Joseph Uguen*. — « La triste nouvelle que vous m'annoncez m'a douloureusement surpris. Je comprends que ce soit une dure épreuve pour vous d'être séparé d'un prêtre qui vous était si cher et qui a rendu d'innombrables services à la chère Maison de « Saint-Vincent ». Je prends une large part à votre deuil. »

D'*Eug. Tromeur*. — « J'ai été profondément ému lorsque votre carte m'a appris la mort de M. l'Econome. Je ne l'oublierai pas dans mes prières et je prends part à votre deuil. »

De *l'abbé Galès*. — « Je viens d'apprendre, par un camarade, la mort de M. l'Econome. Soyez sûr que je compatis très sincèrement à votre douleur et à celle de votre Maison tout entière. »

De *l'abbé Le Gall*, aumônier militaire. — « M. Salaün était mon directeur. Tout le bien qu'on pourrait m'en dire, ne dépassera jamais celui que j'en savais. Si le diocèse perd beaucoup par sa mort — personne n'en disconvient —, personnellement, je perds là un conseiller éclairé, pondéré, surnaturel et sûr. Tout cela me dicte mon devoir de prier pour lui. Je n'y manque pas. Ne pouvant pas dire la messe, je communierai pour lui. Je sais toute la confiance qu'il avait en cette dévotion. A vous, Monsieur le Supérieur, et à tous vos collaborateurs, qui sentirez cette perte d'une façon plus sensible, j'adresse l'expression de ma profonde et sincère sympathie. M. Salaün n'aura pas attendu la fin de la

guerre pour jouir de la paix, du calme et du repos retrouvé. Et personne ne dira qu'il n'aura pas mérité, autant que les plus méritants, la récompense du « bon combat ». Hôpital 29, Martigny (Vosges).

De *Noël Hamon*. — « C'est avec une profonde douleur que j'ai appris la mort de M. Salaün. « Saint-Vincent » a perdu, en lui, un de ses membres les plus actifs et les plus dévoués. Je pleure en lui mon directeur spirituel. Il m'a soutenu de ses conseils, il a fortifié mon âme par sa foi vivifiante. Son souvenir restera ancré en mon cœur et ma reconnaissance le suit au Ciel, où Dieu a voulu le récompenser de ses mérites. »

De *F. Corre*. — « La nouvelle de la mort de M. Salaün attriste toute notre grande famille de « Saint-Vincent ». Ce matin, j'ai prié et communié pour le repos de cette belle âme qui, sans nul doute, se trouve déjà auprès du bon Dieu. Je pourrais longuement faire l'éloge de ce prêtre si bon, si zélé, dont l'apostolat a fait et fait encore, par la sainte émulation des âmes, fleurir, dans les cœurs des petits Séminaristes, les plus belles vertus. Mais il est des hommes, pour la louange desquels il n'est point besoin de nos paroles : leurs œuvres parlent pour eux et disent bien haut la beauté de leur vie. Il en est ainsi de celui que nous pleurons. Son souvenir restera gravé dans nos cœurs. Et vous, Monsieur le Supérieur, vous perdez en lui votre bras droit, celui qui fut avec vous l'âme de la Maison. Mais Dieu, dans votre douleur, vous prépare une grande consolation. Vous verrez germer et produire, cent pour un, le grain du bon semeur. »

De *l'abbé Hall*. — « Votre Maison vient de passer des heures bien angoissantes et bien tristes. La mort a fait un vide profond, non seulement sous ce toit qui abritait depuis si longtemps le cher et regretté M. l'Econome, aimé et apprécié de tous, mais aussi dans les cœurs et dans les âmes de ceux qui ont passé quelque temps sous votre direction. La nouvelle de cette mort fut une consternation générale au Séminaire, au milieu du petit groupe d'abbés, pour la plupart anciens élèves de la Maison. En prenant part à votre peine, j'unis mes humbles prières aux vôtres, pour cette âme que le bon Dieu a rappelée à Lui, ayant grande confiance qu'Il lui a déjà accordé la récompense éternelle, prix d'une vie de mérites, de dévouement et de sacrifices. »

De *Th. Kéraudren*. — « Un Séminariste de mes amis m'annonça la triste nouvelle de la mort de M. l'Econome. J'en fus profondément attristé et je regrettais de n'être pas à Quimper pour ses funérailles. Cette mort si imprévue constitue une bien lourde perte pour le Petit Séminaire, surtout à cette heure où presque tous les prêtres du diocèse sont mobilisés. »

De *Y. Le Scao*. — « Je viens d'apprendre la douloureuse nouvelle de la mort de M. l'Econome. Que Dieu le reçoive dans son Paradis, ce vénérable prêtre qui a été plein de dévouement pour nous. Lui aussi est une victime de la guerre. Oh ! jamais, je ne l'oublierai, ce saint prêtre que j'avais choisi comme confesseur. Auprès de lui, je trouvais consolation dans les moments de défaillance et encouragement à ma sainte vocation. »

De *J.-L. d'Hervais*. — « En quittant Quimper, j'ai appris la mort de M. Salaün. C'est certainement une belle âme, un saint prêtre que le bon Dieu vient d'appeler à Lui. Mais quelle perte pour vous et pour le diocèse de Quimper ! M. Salaün fut mon premier professeur au Petit Séminaire ; depuis, j'allais à lui avec la plus grande confiance et la plus sincère affection. Par delà la mort, mon cœur saura lui rester fidèle. J'aurais voulu assister à son enterrement ; d'ici, j'unis mes prières aux vôtres pour le repos de son âme. »

De *l'abbé Féroc*. — « Merci de votre carte recommandant à mes prières l'âme de M. Salaün. La Providence a voulu que je fusse en permission et que j'apprisse assez tôt sa mort pour me permettre d'assister à ses funérailles. Vous perdez là, avec un compagnon de lutte pour la cause du bon Dieu, un aide dont le concours ne savait pas se ménager. »

De *M. Bossennec*, aumônier de Marine. — « C'est à Moudros que votre carte m'apprend la douloureuse nouvelle que rien ne faisait pressentir. A lui plus qu'à tout autre on peut très justement appliquer l'adage : « Les bons s'en vont... » Aux qualités exceptionnelles d'intelligence, de volonté, qui le caractérisaient, il joignait la bonté du cœur qui le faisait aimer de tous. Le diocèse, « Saint-Vincent » surtout, le regrettent et le pleurent. — Ceux qui, comme moi, furent, au sortir du Séminaire, de ses premiers amis, garderont fidèlement le souvenir du « Petit Saint » que vous avez perdu et que je pleure avec vous. »



De M. *Pouliquen*, professeur. — « Je compatis bien vivement à votre douleur, et je comprends combien la maison doit être triste depuis la disparition du bon M. Salaün. Je le regrette comme vous, parce qu'il était un excellent collègue. Et puis, je perds en lui un directeur qui daigna me témoigner beaucoup d'affection et d'intérêt. Quel coup terrible pour le Collège, pour vous, pour nous tous ! »

De R. *Abguillerm*. — « C'est en arrivant en convalescence, à Brest, le 18 Juillet, que j'ai appris la nouvelle de la mort de M. Salaün. J'en fus bien peiné, vous le devinez. M. l'Econome fut pour moi, comme pour tout « Saint-Vincent » d'ailleurs, le bon conseiller, le père à qui l'on racontait ses peines et qui savait toujours vous remettre en train. Ainsi que le *Bulletin* nous y invite, j'aurai un souvenir tout particulier pour lui, le jour de la fête de l'Assomption. Que le bon Dieu vous vienne toujours en aide et que « Saint-Vincent » prospère comme par le passé, malgré la perte de ce précieux collaborateur qui, du haut du Ciel, vous viendra encore en aide. »

De R. *Guichaoua*. — « Un mois s'est écoulé depuis le douloureux événement qui a plongé toute la famille de « Saint-Vincent » dans le deuil et la consternation. Le souvenir m'en reste aussi vivace que si c'était d'hier. Et j'ai de la peine à me résoudre à cette triste pensée que le bon M. l'Econome n'est plus. Ah ! quelle perte pour vous, pour nous ! Personnellement, je perds en lui plus qu'un maître éclairé et bon : un véritable père, à qui j'avais confié la direction de mon âme. Dieu sait tout le bien qu'il m'a fait durant les cinq ans que j'ai eu le bonheur de passer dans votre sainte Maison. »

De J<sup>me</sup> *Le Corre*. — « Mes parents m'avaient déjà annoncé la mort de M. Salaün, mais je ne pouvais me résoudre à le croire ; je l'avais vu, à mon dernier voyage à « Saint-Vincent », plein de santé et de vigueur et, comme toujours, le sourire aux lèvres. Malheureusement, il a fallu se rendre à la réalité. Quelle perte pour notre chère Maison ! Il était partout avec nous : en étude, en classe, en récréation, au dortoir, à la chapelle, aux réunions de la Congrégation. Il a été mon directeur, et je m'en souviendrai toujours. »

D'*Emile Favennec*. — « Avec tous les élèves de « Saint-Vincent », je regrette vivement la mort de M. l'Econome. Il nous a fait tant de bien ! Ses bons conseils resteront dans la mémoire de tous ceux à qui il a été donné de passer par « Saint-Vincent ». Tous nous nous efforcerons de marcher sur ses traces. C'est la meilleure façon de mettre ses conseils en pratique. »

De J. *Croissant*. — « C'est avec tristesse et même les larmes aux yeux que je vous communique l'impression produite sur moi par votre carte du 11 Juillet. Je ne voulais pas en croire mes yeux... A mon arrivée au Collège, je m'étais confié à lui, et il a été pour moi le meilleur des pères pendant les cinq ans que j'ai passés dans votre Maison. Je lui témoignerai ma reconnaissance en priant pour le repos de son âme. »

**AVIS.** — Les élèves sont priés d'apporter, le jour de la rentrée, leur carte d'alimentation. Ceux qui liront ce *Bulletin* feront part de cette recommandation aux camarades qu'ils rencontreront.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- Cochard J.*, 107<sup>e</sup> R. A. L., 54<sup>e</sup> Bie, 4<sup>e</sup> pièce, Sauppes (S.-et-O.) ;
- Derrien H.*, 5<sup>e</sup> d'Artillerie, 51<sup>e</sup> Bie, 3<sup>e</sup> section, 13<sup>e</sup> pièce, Champvans (Jura) ;
- Foll J.*, aumônier du 118<sup>e</sup>, groupe 1, Strasburg, Prusse occidentale ;
- Guilcher J.*, 412<sup>e</sup> R. A. L., 3<sup>e</sup> Bie, 1<sup>er</sup> groupe, secteur 236 ;
- Hello J.*, S. L., escadrille 120, secteur 25 ;
- Keraudren T.*, 118<sup>e</sup>, P. C. E. A., centre des mitrailleuses, Le Mans (Sarthe) ;
- Larnicol C.*, Lazaret camp des prisonniers de guerre, Darmstadt ;
- L'Hostis A.*, camp de Stralkow, Block IV, bei Posen ;
- Pelliet*, Munster, Allemagne, Block II, chambre 12 ;
- Person N.*, 1<sup>er</sup> d'Artillerie, 51<sup>e</sup> Bie, G. I. A. C., n<sup>o</sup> 4, secteur 111 ;
- Toux Y.*, Munster, Block II, chambre 13.



34

## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

1<sup>er</sup> Octobre 1918.

### *Bien chers Amis,*

Lorsque cette lettre vous parviendra, nous aurons fait notre cinquième rentrée de guerre. Mais nous trouvons consolation et courage dans la pensée que, sous peu, la victoire complète et décisive des armées du droit amènera la conclusion d'une paix glorieuse.

Cependant, ce n'est pas sans de nouveaux sacrifices que nous obtiendrons la libération complète de notre territoire, et voilà pourquoi nous continuerons à penser à vous et à prier pour vous tous les jours. En ce mois d'Octobre, mois du Rosaire, nous invoquerons tout particulièrement la Sainte Vierge de vous bénir et de vous protéger.

Notre personnel est renouvelé en grande partie. M. Conseil est condamné au repos pendant quelque temps, MM. Goachet et Labbé rentrent au Grand Séminaire pour se préparer, l'un à la prêtrise, l'autre au diaconat. Nous recevons, comme collaborateurs nouveaux, des Séminaristes et M. Jaouen Grégoire, professeur de Première, à Saint-Yves, qui nous est donné provisoirement pour faire les classes dont était chargé autrefois M. le Supérieur, obligé, jusqu'à nouvel ordre, de s'occuper de l'Economat.

Dans notre prochaine lettre, nous vous ferons connaître les noms des nouveaux maîtres et des nouveaux élèves et la manière dont nous aurons organisé nos classes.

### Journées du Souvenir.

**Octobre** : le jeudi 10 ;

**Novembre** : le 2, jour de la Commémoration des Fidèles défunts, et le 12 (deux en ce mois qui est le mois des Morts).

### Souscription pour le « Bulletin » et la Messe du Souvenir.

S. Pengam ; abbé Le Ster, de Quimperlé ; abbé Bossennec, aumônier de Marine ; J.-M. Jugeau ; J. Cochard.

### Nos Morts.

**Jean et Pierre Mao**, de Plomodiern, deux frères, neveux de M. l'abbé Mao, ancien professeur d'anglais. Le premier, *Jean*, qui était téléphoniste d'une batterie de 75, fut tué dans son gourbi par un obus de gros calibre, le 29 Janvier 1917.

Le second, *Pierre*, de l'artillerie lourde, fut gravement blessé par un obus lancé par un avion boche, le 25 Juillet 1918, et mourut à l'ambulance cinq jours après, le 1<sup>er</sup> Août 1918.

**Thivisiau Le Ber**, de Landivisiau, séminariste, mort à la guerre le 30 Juillet 1918.

**Jean-Louis Berrivin**, de Plonéour-Lanvern, tué le 8 Août 1918, devant Braches (Somme).

Nous prierons pour tous ces défunts, et à leurs familles éprouvées nous offrons nos respectueuses condoléances.

### Maurice Le Meur, séminariste.

En apprenant, par notre dernier *Bulletin*, la mort de *Maurice Le Meur*, J.-L. D'Hervé, son condisciple et ami, nous écrit de l'hôpital 67, de Pamiers, qu'il est en traitement : « Maurice Le Meur ! Encore un ancien de « Saint-Vincent » et une belle âme que le bon Dieu vient d'appeler à Lui ! Quelle bonté.

Et M. Prigent, qui fut son professeur, nous a adressé les lignes suivantes que nous sommes heureux de reproduire : « J'apprends, par le *Bulletin*, la mort de Maurice Le Meur, tué le 1<sup>er</sup> Août. Nous le regretterons vivement. Quel jeune homme aimable, n'est-ce pas ? souriant sans cesse ! Et quel séminariste candide et pieux ! Nous l'avons apprécié à « Saint-Vincent », et nous aimions son visage franc et ouvert. Il était le bon esprit personnifié : docile, prêt à tout, et, quoi qu'il arrivât, ne perdant jamais son sourire. Il resta au Séminaire ce qu'il fut à « Saint-Vincent », et je suis persuadé que ses compagnons, sur les champs de bataille, lui ont trouvé sans cesse la même bonne humeur et la même gaieté. Et quelle pureté, semblable à celle d'un enfant ! Elle se voyait sur sa figure et se lisait dans ses yeux si clairs et si limpides. Ne croyez pas, cependant, qu'il eût la légèreté d'un enfant. Il avait une volonté forte, de la virilité et de la fermeté dans sa fervente piété ; et je suis sûr que rien jamais n'aurait pu ébranler cette piété-là. Avec une merveilleuse bonne volonté, d'ailleurs, il savait l'approcher aux meilleures sources : il s'approchait des sacrements le plus souvent qu'il pouvait, et jamais, lorsqu'il lui était possible, il ne négligeait de recevoir le bon Dieu dans la Sainte Communion.

» Quel prêtre nous attendions qu'il fût ! Le bon Dieu l'a pris brusquement, mais l'a trouvé prêt, comme il l'était à « Saint-Vincent », et comme il était au Séminaire. Il s'était, depuis longtemps, jeté entre les mains de Dieu. Dieu a pris le Séminariste avant le Sacerdote. Nous bénéficierons tous, « Saint-Vincent » et d'autres, de ce sacrifice. Par contre, dans nos prières, nos messes et communions, nous garderons son souvenir. »

### Citations.

*Jean Le Moal*, aspirant à la 3<sup>e</sup> B<sup>e</sup> du 3<sup>e</sup> R. A. P. : « Gradé animé d'un grand courage qui a servi d'exemple à toute la batterie, le 1<sup>er</sup> Mars 1918 et pendant toute la période du 26 au 30 Mai 1918, alors que la position était soumise à de violents bombardements en obus à gaz et en obus explosifs de gros calibre, volontaire pour accomplir une mission périlleuse en allant, le 2 Juin 1918, sur la position évacuée enlever deux des pièces. »

*Jérôme Le Corre* : « Jeune soldat de la classe 18. Le 30 Mai, n'a cessé de remplir sa mission de guetteur, malgré la violence du bombardement qui faisait subir à sa section de lourdes pertes. Blessé à la tête par éclat d'obus. » — (Ordre de la Brigade, 29 Juin 1918.)

*François Eliès* : « Signaleur de bataillon, d'une bravoure et d'un dévouement remarquables. Le 20 Février 1918, a assuré son service avec un sang-froid digne d'éloges, malgré les violentes rafales ennemies. »

*Louis Guéguénat* : 1<sup>o</sup> 27 Février. « Jeune caporal dévoué et courageux. Au cours d'une rencontre avec l'ennemi, s'est bravement jeté à sa poursuite, accélérant sa fuite et s'emparant du matériel qu'il avait abandonné. »

2<sup>o</sup> 28 Mai : « Excellent sous-officier. S'est maintenu jusqu'au dernier moment en des postes particulièrement dangereux, faisant toujours preuve du plus grand dévouement et des plus belles qualités d'initiative. »

*Louis Guéguénat* est aujourd'hui élève à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, ainsi que son ami et condisciple, *Yves Le Joncour*.

L'abbé *Le Cann*, professeur à « Saint-Vincent », brancardier-infirmier : « Fait fonction de brancardier-infirmier et remplit ses fonctions avec un grand dévouement. Au cours de nombreux bombardements subis par la batterie, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables, sortant aussitôt de son abri dès qu'un coup paraissait être tombé dans la batterie, et s'assurant que personne n'était atteint. A diverses reprises, a porté secours le premier à des militaires de tous grades blessés sur la route, sans se soucier des dangers qu'il pouvait courir. » — (Ordre du Corps d'Armée.)

Au prochain *Bulletin* paraîtront les citations de *R. Abguillerm*, *J. Le Dœuff*, *J.-L. Tanneau*.

### Les « Samedis » de M. Prigent.

#### LA PRIÈRE

Samedi 7 Septembre 1918.

MES CHERS AMIS,

Voici, enfin, un jour où nous pouvons souffler un peu. J'aurais préféré que l'autorité eût attendu demain, dimanche, pour nous accorder le repos tant souhaité, dont d'ailleurs nous avons grandement besoin, car depuis un mois, vraiment nous avons durement travaillé et sans relâche. Mais il faut que nous

contentions de ce que nous donne la direction : sans doute, nous reprendrons notre travail ce soir ou demain matin.

Cette fois, vous m'excuserez si je suis plus bref que d'ordinaire : je voudrais parcourir un peu ces paysages nouveaux pour moi, sur les bords de l'Avre, et dans la direction du canal que les Boches ont abandonné, il y a quelques jours, mais dont ils sont déjà loin.

Je vous dirai quelques mots de la prière du matin et du soir : qu'il faut, coûte que coûte, que nous n'y manquions jamais, et comment, malgré nos fatigues, nos courses, dans nos tranchées, dans nos dangers, dans nos batailles, comment vous et nous y serons chaque jour fidèles.

Nous devons, malgré la guerre, dire nos prières. Pourquoi ? Parce qu'il faut que la pensée de Dieu ne sorte pas de nos âmes, que nous ne le perdions pas de vue, que nous demeurions et que nous vivions en sa présence. Nous sommes prêtres ou nous le serons : or, être prêtre, c'est vivre face au bon Dieu, c'est l'avoir profondément gravé en nos cœurs, de façon que notre vie intérieure soit intense et que nous puissions communiquer aux autres un peu de cette vie débordante chez nous. Pour garder et développer cette vie-là, nous avons bien la communion ; mais elle est souvent impossible, tandis que rien ne peut empêcher la prière régulière de chaque jour. Matin et soir, nous déposerons notre âme devant Dieu et nous remettrons Dieu au fond de nos cœurs : ainsi, quelle que soit la durée de la guerre, la présence de Dieu ne disparaîtra pas de nos âmes ; au contraire, je crois que notre vie intérieure se mûrira et se fortifiera, et que la guerre terminée, nous nous retrouverons immédiatement dans « notre élément ».

En second lieu, je vous ai souvent recommandé la Communion des Saints entre nous, professeurs et élèves de « Saint-Vincent ». Nous sommes une famille, et nos prières ne sont jamais des prières individuelles, mais toujours collectives : nous prions ensemble, vous pour moi, moi pour vous, et nos prières, s'appuyant les unes sur les autres, se portant les unes les autres, montent plus rapides et plus puissantes jusqu'au bon Dieu. Or, quel moment est meilleur que le soir et le matin, le soir surtout, pour nous recueillir un instant, pour nous transporter à « Saint-Vincent », où quelques maîtres et les jeunes élèves prient sans cesse pour nous, sur tous les fronts, où « Saint-Vincent » est à la peine et à l'honneur aussi, jusqu'en Allemagne, où tant des nôtres souffrent, et pour monter jusqu'au Ciel, où plusieurs de nos amis ont reçu de Dieu leur récompense ? Alors, ou par une simple oraison jaculatoire ou par un *Pater*, nous nous unissons les uns aux autres et de notre prière à nous tous nous faisons une prière unique, forte, puissante, que le bon Dieu, j'en ai le ferme espoir, ne manquera pas d'exaucer.

Dimanche 8 Septembre.

J'ai dû m'arrêter brusquement, notre repos n'a été que de quelques heures : nous avons recommencé nos travaux, et ce matin, à 6 heures, à peine le temps de célébrer la messe, nous étions à la tâche. Je veux terminer ma lettre, et profite des quelques moments qui nous sont laissés après la soupe, jusqu'à midi. Comment, dans notre vie actuelle, pourrions-nous être constamment fidèles à la prière de chaque jour ? Ce sont des courses, des dangers, des batailles jour et nuit : comment réciter notre prière ? Il le faut, pourtant. Aussi la réduirons-nous souvent. Lorsque nous sommes au repos — hélas ! c'est assez rare en ce moment — il nous est possible de nous mettre à genoux et de réciter, sinon les formules ordinaires, du moins le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor*, avec les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition. S'il est impossible que nous soyons à genoux, nous dirons notre prière assis, debout, même en marchant. Parfois, peut-être, pourrions-nous la remplacer par le chapelet ou au moins une dizaine de notre chapelet. Mais que, chaque soir au moins, nous disions un *Pater* et un *Ave* en union avec tout « Saint-Vincent ». Si les circonstances nous y obligent, nous réduirons notre prière au *Pater*, à l'*Ave* et aux Actes, et, de cœur, nous remettrons notre âme, que nous aurons purifiée par un acte d'amour, entre les mains du bon Dieu. La prière vocale peut presque disparaître : l'essentiel est de nous placer face à Dieu et de nous jeter dans le divin Cœur de Notre Seigneur, auquel nous confierons ensemble tous les professeurs et élèves, vivants et morts, de notre Maison.

Voilà, mes chers amis, ce que je vous demande instamment chaque jour, matin et soir ; que jamais il n'y ait d'oubli ni d'omission de notre part. Je crois que, malgré vos fatigues, votre épuisement, vos agitations continuelles, il vous est possible à tous d'accomplir ce que je vous propose. Nous prierons ensemble, tous dans le Cœur Sacré de Jésus, où je vous donne rendez-vous.

### Nouvelles de partout.

*Minden, 5 Août 1918.* — J'ai vu hier un Breton du 6<sup>e</sup> Génie, Quillivic, d'Audierne, arrivé au camp de Minden. Il a été fait prisonnier au Chemin-des-Dames, puis après quelques semaines d'emploi dans un kommando, il a été évacué sur Minden pour rhumatismes. Il m'a dit avoir vu des hommes de la section de l'abbé Athanase L'Hostis, qui lui ont affirmé avoir porté, jusqu'à une ambulance, M. L'Hostis, grièvement blessé au côté d'un éclat d'obus, quelques instants avant d'être fait prisonnier. Qu'est-il devenu depuis ? Il n'en sait rien. Peut-être avez-vous maintenant des nouvelles. — Le bon Quillivic m'a fait d'Athanase un éloge qui ne m'a pas étonné (les Saints ne sont-ils pas naturellement des héros ?) mais qui m'a touché jusqu'aux larmes. Quand Athanase demandait un volontaire, toute sa section répondait à l'appel. Jamais officier ne fut plus aimé, parce que jamais officier ne se montra plus dévoué à ses hommes. — Dieu le garde au diocèse et à « Saint-Vincent » !  
G. KERHERVÉ.

*3 Septembre.* — Nous sommes dans les pays dévastés. Les villages sont totalement rasés : des traces de murs, et c'est tout ; des arbres, il ne reste que les bases des troncs. Montdidier : des pans de murs. Quelle désolation ! Et le pays, naturellement, est aussi triste à voir : les trous d'obus se touchent partout. Tout est bouleversé. Ici, devant Roye, c'est pareil. Nous ne sommes pas dans la ville, mais tout contre, dans des baraques boches. La petite ville aussi est détruite presque comme Montdidier ; pourtant, quelques murs pourront être conservés. — L'église devait être assez coquette. Comme presque partout ailleurs, c'est l'abside qui est toute démolie. Ici, en pleins champs, nous réparons les baraques boches. — La messe, j'ai réussi à la dire, ce matin et hier, dans une baraque en partie démolie. Demain, sans doute, et dans la suite, je la dirai dans une sape, à plusieurs mètres sous terre. Là, je sentirai moins le vent, car vous savez que les nuits dernières et le matin même, il a fait bien froid.  
Y. PRIGENT.

*Aux Armées.* — Vous avez eu l'heureuse idée de m'indiquer le lieu de la sépulture de Dréau. En effet, me trouvant dans la région, je me suis rendu, dimanche, dans l'après-midi, à Conty. Et là, dans le cimetière militaire, au milieu d'un grand nombre d'autres tombes, j'ai trouvé celle de Jean Le Dréau. Une humble croix de bois, peinte en blanc, marque l'endroit où il repose. Au pied de la croix gisait un bouquet de fleurs depuis longtemps fanées. Je les ai enlevées pour les remplacer par d'autres que je cueillis dans un champ voisin. Puis, je me suis agenouillé sur la tombe et j'ai supplié le Seigneur d'avoir pitié de notre cher ami Le Dréau et de le recevoir au plus tôt dans son paradis, si n'y est déjà.  
J.-M. JUGEAU.

*Karlsruhe, 14 Août.* — J'ai quitté l'hôpital le 7 Août, et suis entré au camp de Karlsruhe, le 9. Le 10, je disais ma première messe en captivité. Le camp possède tout le nécessaire pour le culte. En ce moment, j'y suis le seul prêtre prisonnier, mais je vois assez souvent l'aumônier officiel du camp, un Père bénédictin. Comme il ne peut venir le dimanche, c'est moi qui le remplacerai. J'arriverai à chanter la grand-messe et à faire une courte instruction. Comme serviteur de messe, j'ai un jeune sous-lieutenant Irlandais, novice dans la Congrégation du Saint-Esprit. Dans le camp, il y a des officiers français, anglais et italiens.

Je n'ai pas encore de nouvelles de France... Soyez assuré que l'éloignement ne fait que resserrer davantage l'union de nos cœurs. A l'autel, je ne manque pas de porter le souvenir de tout « Saint-Vincent ». Vous pourrez le dire, à la rentrée, aux élèves. Je me recommande aux prières de la communauté.  
ATH. L'HOSTIS.

*Strasbourg, 21 Août.* — Voici trois mois que je suis prisonnier, et je n'ai encore reçu aucune nouvelle ni de « Saint-Vincent » ni de ma famille. Du reste, c'est le cas de tous ceux qui ont été faits prisonniers avec moi. Rester si longtemps sans nouvelles du pays est la plus grande épreuve du captif. Depuis que je suis venu dans ce camp, au fond de la Prusse, je n'ai pas d'autres plaintes à exprimer. Nous ne souffrons plus de la faim, grâce à l'envoi régulier des biscuits français et à la générosité des autres captifs dont les colis arrivent sans trop de retard... J'avais l'intention de faire une retraite, cette année, pendant la mission de Juin. La Providence y a pourvu, car ici je puis trouver le calme pour une bonne retraite... Je compte être libéré...

*Des Armées, 1<sup>er</sup> Septembre.* — Je viens de passer par de dures journées. La Division, après avoir poursuivi le Boche pendant plus de vingt kilomètres sur l'Ourq, a été immédiatement jetée sur l'Avre, et là encore, depuis Moreuil jusqu'au canal du Nord, a combattu sans arrêt... Nous avons eu à soigner autant d'Allemands que de Français... Mais quel champ de bataille ! Vrai champ de pourriture dans le plus horrible chaos. Voilà déjà huit jours que nous sommes au repos, à 80 kilomètres du front, et cette vision et ces odeurs me poursuivent toujours... Les Boches ont laissé derrière eux un pays entièrement rasé et vide. Ils sont passés maîtres dans l'art de piller. Je me souviens d'un château, près d'Hangest en Santerre. L'extérieur avait relativement peu souffert, mais dans les chambres et salons tout était nu : les tapisseries elles-mêmes avaient pris la direction de l'Allemagne. Et le déménagement n'était pas fini. L'œuvre des Français l'avait interrompu. Les gouttières avaient été arrachées, martelées, coupées en plaques, mises en petits paquets, ficelées et étiquetées. Tous les objets métalliques, poignées et ferrures de portes, tringles de rideaux, crochets, etc., étaient déjà en sac. La bibliothèque et plusieurs caisses de vieux papiers (dont les registres d'état-civil) n'attendaient plus que d'être mis en wagons...  
RENÉ CHUTO.

*C. Cloarec* nous apprend qu'Yves Penneec vient encore d'être blessé, mais légèrement. — *Joseph Cornec*, du 407<sup>e</sup> R. I. aura désormais droit à la fourragère, car son régiment vient d'être cité une troisième fois à l'Ordre de l'Armée pour les batailles de Mai-Juin. Espère venir sans tarder faire un tour au pays natal. — *François Quinquis*, au 12 Septembre, se trouve dans un gentil petit village alsacien, où il peut assister à la messe tous les jours, a dans son bataillon deux autres sous-lieutenants séminaristes comme lui. — *Jean Guilcher*, à son retour de permission, a trouvé son régiment à 9 ou 10 kilomètres plus en avant, et depuis il a continué à avancer en chassant le Boche, qui ne s'en va pas tout seul, quoi qu'on ait dit. — *François Eliès*, intoxiqué par les gaz, aux combats de Montdidier, sortira bientôt de l'hôpital Château-Gontier, guéri de ses maux. — *Joseph Brenniel*, après quelques jours passés au beau pays de Châteauneuf, est affecté comme aspirant au 10<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs. — *René Le Bot*, actuellement au repos dans un village de la Marne, attend le moment de rentrer dans la bataille. — *Gustave Lespagnol* quitte Alençon pour Granville, et se trouve logé à proximité de la mer. Rien ne pouvait être plus agréable à un habitué des grèves de Lanvéoc. — *Corentin Buhanic* est sorti indemne des combats de Château-Thierry. — *M. Pape*, lieutenant au 500<sup>e</sup> d'artillerie, travaille du matin au soir à se perfectionner dans l'art de conduire les chars d'assaut, a appris à diriger des automobiles et a parcouru, pour s'exercer, toutes les campagnes du Loiret ; a entrepris maintenant l'étude du char d'assaut, regrette de n'avoir pas fait autrefois assez de dessin, car la connaissance du dessin lui aurait été fort utile. — *M. Pouliquen*, à Salonique, a encore été incommodé par son ancienne blessure à l'épaule, a dû subir une petite opération chirurgicale, mais va bien maintenant. — *M. Bossus*, aidé d'un autre aumônier seulement, assure provisoirement le service religieux dans toute sa Division, ce qui l'oblige à recourir souvent à sa bicyclette, pour aller vite où le devoir l'appelle. — *E. Chavet*, dont le régiment a fait des prouesses, viendra bientôt nous montrer sa fourragère.

### « Saint-Vincent » à Lourdes.

Au début du mois d'Août, j'eus la douce surprise de recevoir une invitation à représenter « Saint-Vincent » à Lourdes. Mon voyage m'était payé par quelqu'un qui est mobilisé, dont je ne cite pas le nom, craignant de lui déplaire, mais auquel j'exprime ici, du fond du cœur, mes plus sincères remerciements. Moi à Lourdes ? Je comptais y aller plus tard, quand je serais prêtre, mais y aller cette année même, quelle joie !

Je quittai donc, plein d'enthousiasme, notre chère Bretagne. Vous l'avouerez-je ? Le voyage diminua mon ardeur. La Sainte Vierge semble avoir voulu me faire payer d'avance les trésors de grâces qu'elle me réservait. Brisé de fatigue, accablé par la chaleur qui était très forte, je me disais : « Pourquoi la Sainte Vierge est-elle apparue si loin de chez nous ? La Bretagne lui eût offert un site aussi enchanteur. Les Bretons « fidèles » lui eussent taillé dans leur granit une aussi belle basilique. » Et la réponse de la Croix me revint à la mémoire : « C'est pour être le plus loin possible des Boches qui l'ont insultée. » Mes fatigues s'évanouirent comme par enchantement, dès le moment où

J'aperçus la ville bénie. Qui ne se fait une idée de Lourdes ? Grâce aux innombrables cartes postales qui circulent, nous arrivons à nous représenter ces lieux, même quand nous n'avons pas eu le bonheur de les visiter. Nous les embellissons à plaisir comme ces orfèvres royaux qui se plaisaient à décorer de nombreuses pierres précieuses le trône qu'ils construisaient pour leur reine... Eh bien ! quelque belle que soit cette image forgée par votre imagination, jamais elle n'approchera de la réalité. Ce cirque de monts qui se dressent vers les cieux ; cette basilique plantée sur le roc ; ces mille cierges qui brillent dans la Grotte miraculeuse ; ce Gave qui bondit en murmurant ; tout cela constitue un spectacle sans pareil. Quand on le contemple pour la première fois, on se sent pénétré d'un religieux respect ; on a la sensation du divin ; on s'écrie avec le Psalmiste : « Oui, vraiment, ce lieu est terrible ! C'est la maison de Dieu, c'est la Porte du Ciel. »

Maison de Dieu, Porte du Ciel, Lourdes est bien le lieu de la prière, et c'est avec raison que les catholiques français ont voulu s'y réunir, au début de cette cinquième année de guerre. Dans une lettre circulaire, Mgr Schœffer les y avait invités, montrant la nécessité d'appeler les bénédictions de Dieu sur notre chère Patrie par la toute-puissante intercession de la Vierge Immaculée. Près de trente mille pèlerins avaient répondu à son appel. Français du Midi, du Centre, de l'Est et du Nord, des régions envahies, Français de l'Ouest, Bretons bretonnants aux chapeaux larges, Bretonnes au costume pittoresque. De nombreux Belges, venus se retremper dans leur « refuge », mêlaient leurs voix à celles de leurs frères de France. D'ailleurs, ne sont-ils pas un peu Français, eux qui ont tout perdu en essayant de barrer à l'ennemi l'accès de notre territoire ! L'Amérique, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Portugal avaient leurs délégués. Le clergé était bien représenté. Six prélats : Mgr Schœffer, Mgr Halle, les Evêques de Bayonne, de Pamiers, d'Oran ; Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut Catholique de Paris ; une multitude de prêtres et de religieux de tous ordres formaient les cadres de cette armée de Dieu.

Vous dirai-je la foi qui animait tous ces pèlerins, foi ardente, irrésistible ? Ah ! il n'y a pas de place pour le respect humain en ces lieux bénis. Ici, un homme agenouillé sur le sol, les bras en croix ; plus loin, un autre baise humblement la terre. Jésus disait à ses disciples : « Si vous aviez la foi et que vous disiez à cette montagne : « Lève-toi, et jette-toi dans la mer, il en serait ainsi ». Et voici qu'aux accents de la foule massée sur l'esplanade, les malades quittent leurs grabats, glorifiant le Seigneur.

Vous décrirai-je les triomphes du Saint-Sacrement, les ovations faites à Jésus-Hostie ? Au temps de jadis, me disais-je en acclamant le Christ qui passait, le roi de France se montrait parfois à ses sujets. Et les Parisiens en délire s'écriaient : « Vive le Roy » ! Plus favorisées que le bon peuple de Paris, les foules de Lourdes voient tous les jours leur Dieu au milieu d'elles ; il vient les visiter ; il ne faut pas que leur enthousiasme soit moindre. Et il ne l'était pas, en effet. « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » De quel cœur nous les répétions, ces invocations qui retentissaient autrefois sur les chemins de la Judée, au jour glorieux de l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem !

Vous parlerai-je de la retraite aux flambeaux ? De ces trente mille cierges ondulant au chant de l'*Ave* et du *Credo* royal ? Du haut de l'esplanade, on eût dit une immense constellation d'étoiles se balançant aux pieds de la Vierge couronnée... Je veux, du moins, vous raconter les cérémonies qui se déroulèrent le dimanche 25 Août. Cette fête de saint Louis, jour de prières nationales, fut célébrée à Lourdes avec une magnificence sans pareille. La messe solennelle fut chantée, à 9 heures, à la Grotte, par Mgr Schœffer, qui, à l'issue de la messe, nous adressa la parole. Il nous rappela, d'abord, que cette année 1918, soixantième anniversaire des apparitions, marque les noces de diamant de la Vierge de Massabielle. « Il y a soixante ans, la Sainte Vierge, Mère de Dieu, posait son pied virginal sur la roche où se dresse à présent cette statue et apparaissait à une humble enfant, Bernadette Soubirous... Chaque fois que je revois la Grotte, je me sens profondément ému, à la pensée que la Reine du Ciel a visité ces lieux. Oui, Lourdes est vraiment le seuil du Paradis... Puis il nous redit le but de cette journée de supplications nationales. « Dieu est l'arbitre souverain des nations. Pour que nous soyons victorieux, il nous faut son concours, il nous faut donc le prier. C'est ce que faisaient les conquérants des temps passés : Philippe-Auguste, avant Bouvines, Jeanne d'Arc, avant chaque combat. C'est ce que font aujourd'hui encore les gouvernements étrangers. Grande-Bretagne, États-Unis... Et

l'éloquent prélat nous exhortait à imiter les Américains et à consacrer quelques minutes par jour à recommander au Dieu des armées les soldats qui combattent pour nous.... Puis, il conclut : « Le gouvernement se refusant à reconnaître Dieu, c'est à vous, peuple de France, à réparer sa faute et sa négligence ; car vous êtes réellement, pèlerins de Lourdes, une représentation nationale. Vous êtes les délégués du Pays. Chacun de vous tient la place de milliers d'autres Français qui n'ont pu venir. Priez donc au nom de tous. »

A ces paroles, il m'a semblé voir la France tout entière tournée vers ce petit coin des Pyrénées. J'ai pénétré en esprit dans les innombrables sanctuaires qui couvrent notre sol : antiques cathédrales, « basiliques moussues, toutes remplies des générations des décédés » ; églises des villes ; pauvres chapelles perdues au fond des campagnes... Une foule pieuse y priait, en union avec nous. Et j'ai cru voir des légions d'âmes, les âmes des glorieux morts, entourer la Grotte : c'était l'Eglise triomphante qui se joignait à l'Eglise militante pour supplier le Très-Haut.

C'est alors surtout que ma pensée s'est reportée vers « Saint-Vincent ». « Voilà la « portion de France » que je représente, me suis-je dit. C'est au nom du Petit Séminaire que je m'unis aux autres pèlerins pour proclamer que si le Christ est le Roi des individus, Il est aussi le Roi des sociétés, le Roi des Nations... »

A deux heures, à la Grotte, on chanta les vêpres, immédiatement suivies de la procession du Saint-Sacrement. Je n'ai pas eu le bonheur de voir les miracles qui se sont produits. Une jeune fille, clouée depuis dix-sept ans sur un lit de souffrances, s'est mise à marcher en exaltant le nom de Marie. Une petite paralytique de cinq ans s'est levée au passage de Jésus. J'ai aperçu, dans la suite, cette heureuse enfant, qui disait à tous son bonheur et sa reconnaissance.

Cette journée se termina par une procession aux flambeaux, plus belle encore que les précédentes. Quel spectacle, dans la nuit, que cette basilique en feu, illuminée de mille becs électriques de toutes couleurs ! Dans ces derniers *Ave Maria* adressés à la Vierge, c'était bien la France qui chantait son inébranlable espoir.

Le lendemain, avant de repartir, j'allai dire adieu à la Grotte, et graver une dernière fois au fond de mon esprit l'image de ces lieux sacrés. Je m'agenouillai aux pieds de Marie, et c'est le cœur plein d'une émotion tout à la fois douce et douloureuse que je lui fis ma dernière prière. Je lui recommandai « Saint-Vincent » tout entier, maîtres et élèves du front et de l'arrière. Elle daignera m'exaucer et répandre à pleines mains ses bénédictions sur toute la « maison-née ». En passant près du Calvaire breton, je demandai à Dieu de garder à notre chère petite Patrie sa foi religieuse, solide comme ce granit, afin que nous soyons toujours les dignes fils de ce « Pays d'Arvor où le sol est dur, où le cœur est fort... »

O Grotte de Massabielle ! O basilique de Lourdes ! O montagnes pyrénéennes ! O terre sacrée ! Votre souvenir restera vivant en moi, tant que mon cœur battra ! Et vous, ô Vierge bénie, qui avez daigné éclairer de votre sourire ce coin de la France, soyez toujours la lumière de ma vie... LUCIEN PONDAVEN.

### « In Memoriam » (suite).

De *Pierre Cloître*. — « Il y a déjà cinq ans que j'ai quitté « Saint-Vincent », mais cette séparation ne m'a point fait oublier l'affection et les bons conseils de M. l'Econome. La Sainte Vierge, qu'il nous fit tant aimer, obtiendra pour lui la récompense céleste qu'une vie toute d'abnégation et de sacrifice aura méritée à ce bon serviteur. »

Du sergent *Messenger*. — « Certes, je prierai pour M. l'abbé Salaün. Sa vie exemplaire, pleine d'austérité et de dignité, a fait sur moi une profonde impression. »

De *Joseph Corbin*. — « J'ai été bien peiné en apprenant la mort de M. l'Econome. Plusieurs fois il a eu l'occasion de me gronder, et je le méritais bien ; mais je l'aimais bien, car on sentait que lui aussi était attristé d'avoir à prendre position de juge sévère. »

De *L. Thomas*. — « En apprenant la mort de M. l'Econome, ma douleur a été bien forte, et moi qui, auparavant, tenais mon fusil d'une main sûre, je sentais après votre carte le cœur me manquer et le fusil m'échapper des mains. J'ai été de ceux que M. l'Econome avait tancés, pour employer l'expression de

« Saint-Vincent » pour remercier M. l'Econome des conseils qu'il m'avait donnés et des remontrances qu'il m'avait faites, car bien souvent, pendant ces années de guerre, ces conseils reçus me revenaient à l'esprit et m'aidaient à tenir. »

De F. Lapous. — « Je viens de recevoir la lettre mensuelle de « Saint-Vincent ». Je l'attendais avec impatience, pour avoir des précisions sur la mort de M. Salaün. J'osais à peine y croire, quand j'ai reçu votre carte ; mais une lettre de F. Quinquis est venue me confirmer le fait. Cette mort m'a beaucoup frappé et peiné. »

De Jean Le Dœuff. — « Le Bulletin d'Août nous a fait du bien, parce qu'il nous donne beaucoup de nouvelles de M. Salaün, universellement regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il était si bon pour tous ! »

De Jean Bis. — « J'avais déjà appris l'affreux malheur qui vient de tomber sur « Saint-Vincent ». Le souvenir de ce prêtre si bon, si dévoué, ne s'effacera jamais de mon cœur. »

De Léon Toulemont. — « Je devais personnellement beaucoup à M. l'Econome. Pendant mes années de collège, comme directeur de la Congrégation, il m'a dirigé, conseillé avec tact, une science des âmes et une ardeur d'apôtre qui lui ont attiré toute ma reconnaissance et toute mon affection. C'était un saint. »

De M. Kerhervé, Minden. — « Ma lettre allait partir, mercredi, quand me fut remise votre carte du 11 Juillet, qui m'annonçait la terrible nouvelle de la mort de M. l'Econome. Depuis lors, je n'ai pu me remettre de l'émotion ressentie. Je ne puis me faire à l'idée que je ne le reverrai pas, à vos côtés, au jour tant attendu du retour, accueillant avec son bon sourire tous ceux que la guerre aura épargnés. La volonté de Dieu soit faite ! Chaque jour, mes prières s'uniront aux vôtres pour le repos de son âme. »

De Jean Cochard. — « Etant toujours en mouvement, je n'ai appris qu'indirectement, par la lettre d'un de mes camarades, la mort presque subite de M. l'Econome. Cette nouvelle m'a attristé jusqu'au fond du cœur. Je pleure en lui celui qui s'est tant dépensé pour « Saint-Vincent » et qui m'a fait tant de bien. J'espère un jour pouvoir aller à Brasparts m'agenouiller sur sa tombe. »

De René Chuto. — « ... Et quand, oubliant la guerre, je me retourne vers « Saint-Vincent », ma première pensée ne peut être que pour M. Salaün. Il ne sera jamais trop tard pour parler de lui, car son souvenir demeurera toujours en nous qui n'avons jamais vu « Saint-Vincent » sans lui et qui ne pourrions le concevoir sans lui. Il me disait souvent : « Vivez le moment présent : lui seul répare le passé et prépare l'avenir ». Il le vivait, lui, le moment présent, déployant à chaque instant toute son activité pour nous préparer l'avenir à nous ; mais, sans aucun doute, son dévouement et sa piété lui ont préparé, à lui aussi, un avenir de bonheur au point que j'ose à peine prier pour lui, mais que je le supplie plutôt de nous protéger tous, nous et la Maison à laquelle il consacra une si grande partie de sa vie. »

**Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.**

- Brenniel, aspirant 10<sup>e</sup> Bon Chasseurs, groupe 10. C. I. D., secteur 221.
- Cochard, 113<sup>e</sup> R. A. L. C. L. du 5<sup>e</sup> groupe, secteur 100.
- Guéguéniat, C. I. S. A., 4<sup>e</sup> Cie, Saint-Cyr.
- Le Joncour, id., id., id.
- L'Hostis Ath., Karlsruhe, I. B. Allemagne.
- Pengam S., caporal, 19<sup>e</sup> R. I. C. R. P. M., La Roche-sur-Yon (Vendée).
- Trebaol G., interprète Arca commandant 's. office, Renescure R. E. F. (Nord).
- Trellu X., b<sup>té</sup> fourrier, 7<sup>e</sup> escadrille de patrouille, division navale de Syrie, Bureau naval Marseille (Jauré-Annexe).

A cause d'une épidémie qui sévit dans le département, la rentrée, dans tous les Etablissements, est ajournée par ordre du Préfet.



1<sup>er</sup> Novembre 1918.

**Bien chers Amis,**

Dans la lettre d'Octobre, vous avez vu que la rentrée de toutes les écoles du département avait été ajournée par ordre du Préfet, à cause de l'épidémie de grippe qui sévissait un peu partout.

Cette mesure était justifiée, car malheureusement l'épidémie a fait beaucoup de victimes dans le pays. Mais tous s'accordent à dire, aujourd'hui, qu'elle est en décroissance et même en voie de disparaître.

C'est pourquoi les écoles seront sans tarder autorisées à recevoir leurs élèves. A partir du 4 Novembre, dans la plupart des communes, les élèves pourront rentrer. A « Saint-Vincent », la rentrée est fixée au jeudi, 7 Novembre.

Il nous arrive de différents côtés que les élèves s'ennuient chez eux et ont hâte de voir leurs vacances se terminer. Ils vont donc se mettre avec ardeur au travail pour réparer le temps perdu.

De votre côté, vous, soldats du front, vous allez faire un dernier effort pour compléter votre victoire déjà si glorieuse et obliger les Allemands à accepter les conditions que vous leur dicterez.

Quelques mois encore et vos épreuves seront finies, la guerre sera terminée et vous reviendrez dans votre Bretagne.

Vous pouvez compter sur nos prières jusqu'à la fin.

**Journées du Souvenir.**

- Novembre : le 2 et le 12.
- Décembre : le 9.

**Souscription pour le « Bulletin » et la Messe du Souvenir.**

F. Galès ; M. Le Gall, recteur de Molène ; C. Buhanic ; L. Le Pape ; Y. Le Scao ; M. Derven ; M. l'abbé Le Guern.

**Nos Morts.**

La gloire se paie et la victoire aussi : elle se paie avec du sang et des larmes. Chaque bataille gagnée par nos troupes amène des blessés dans les hôpitaux, des morts dans les cimetières, et tous les mois de nouveaux noms viennent s'ajouter à la liste déjà bien longue de nos morts.

Voici, parmi les élèves qui ont passé par « Saint-Vincent », les noms de ceux qui sont morts pour la France ; J.-L. Berrivin, de Plonéour-Lanvern ; Louis Berthéléme, de Pleyben ; Corentin Berthou, de Névez ; Noël Boin, de Cléden-Cap-Sizun ; François Boulben, de Querrien ; François Breunterc'h, de Recouvrance ; Yves Carion, de Plogonnec ; Auguste Cloastre, de Saint-Pierre-Quilbignon ; Joseph Corbin, de Brest ; Yves Cozic, de Saint-Goazec ; Simon Dagorn, de Goulien ; François Derrien, de Quimper ; Jean-François D'Hervais, de Lennon ; Jean Dréau, du Cloître-Pleyben ; Noël Gentric, de Quimper ; Auguste et Joseph Georgelin, de Lannilis ; Joseph Gorgeu et Joseph Gourlaouen, de Douarnenez ; Jules Kerinec, de Crozon ; Jean Lamballe, de Dinéault ; Thivian Le Ber, de Landivisiau ; Jules Le Gall, de Douarnenez ; René Le Gall, de Kerfeunteun ; Maurice Le Meur, de Concarneau ; Pierre Le Meur, de Bannalec ;

Louis Le Pape, de Loctudy ; Guillaume Lécuyer, de Guerlesquin ; Jean et Pierre Mao, de Plomodiern ; Gabriel Méar, de Lampaul-Guimiliau ; Félix Miliner, de l'Île de Sein ; Hervé Morvan, de Rosnoën ; François Nicol, de Scaër ; Jean-Marie Normant, de Plozévet ; Joseph Postec, de Brest ; Paul Salaün, de Bohars ; Olivier Sergent, de Beuzec-Cap-Sizun ; Jean-Pierre Talabardon, de Saint-Thégonnec ; Jean Thomas, de Scaër ; Gustave Tromeur, de Saint-Joseph du Piliers-Rouge ; Yves Vasselet, de Lothey ; Pierre Yvinou, de Kerfeunteun.

La liste n'est pas complète. Nous prions nos lecteurs de nous aider à la compléter, en nous envoyant les noms de tous les anciens de « Saint-Vincent » qui, à leur connaissance, sont morts au champ d'honneur.

Parmi les disparus, nous pouvons citer : M. Broust, surveillant à « Saint-Vincent » ; Jacques Le Corre, Corentin Cariou.

### Joseph Corbin.

Entré à « Saint-Vincent » en Janvier 1910, Joseph Corbin en sortit en 1916 et suivit l'appel de la classe 17.

Nature généreuse, il cachait, sous une certaine apparence de légèreté, une âme profondément chrétienne. On n'a pas oublié le beau panégyrique de Sainte Vierge qu'il composa en 1916, et qui fut publié dans notre *Bulletin*.

Il eût voulu s'illustrer, comme tant d'autres de ses condisciples, au service de la France, mais sa santé, qui ne fut jamais vigoureuse, ne lui permit pas de réaliser ses désirs. Une congestion pulmonaire grave, tôt après son entrée à la caserne, mit ses jours en danger, et depuis il n'a connu que la vie ennuyeuse des hôpitaux. Dans ses lettres, il se montre résigné ; il a offert pour la France ses peines et ses ennuis.

C'est à l'hospice de Morlaix qu'il est mort, le 16 Octobre.  
Nous ne l'oublierons pas dans nos prières.

### Examens d'Octobre.

Les examens du baccalauréat ont été ajournés jusqu'au 4 Novembre, pour les candidats du Finistère. Cependant, Joseph Cariou, admissible en Juillet, a été appelé à l'oral le 30 Octobre et a réussi.

L'examen du brevet élémentaire s'est tenu à la date ordinaire, et deux de nos élèves ont été reçus : F. Guédès et P. Hétet. En Juillet, les reçus furent N. Cloarec, C. Parcheminou et N. Vézier, auxquels il faut ajouter MM. Labbé et Courtet. Cinq furent admissibles, mais échouèrent à l'oral : Y. Bleuzen, N. Goulaouen, L. Jacolot, N. Kernéis, J. Suignard.

### La classe 20.

Aux Conseils de revision de Septembre, beaucoup de nos élèves ont été jugés bons pour le service. De *Rhétorique* : J. Cariou, P. Guéguen, A. Guilcher, R. Kérénel, J. Le Gall, J.-M. Le Guellec, L. Le Menn, J. Le Quéau, J. Morvan, F. Olier ; de *Seconde* : Y. Cotonéa, S. Durand, Y. Hénaff, L. Jaouen, J. Le Gall, M. Malgorn, Y. Pérennès ; de *Troisième* : A. Guiziou, M. Larreur, M. Thomas. Ont été ajournés : H. Cudennec, M. Larnicol, M. Messenger, L. Pondaven, J.-M. Coadou, A. Le Brazidec, J.-L. Rannou.

Plusieurs se sont présentés à l'examen du certificat d'aptitude militaire et ont tous réussi. A Landerneau, ont été reçus : L. Jaouen, L. Le Menn, J. Le Gall à Quimper : A. Guilcher, F. Olier, J. Le Quéau, J. Morvan, H. Cudennec, Y. Hénaff, J.-M. Le Guellec, P. Guéguen, Y. Cotonéa, J. Cariou.

Beaucoup d'entr'eux comptaient prendre part, à Paris, à la grande fête sportive du 20 Octobre et faire un joli voyage aux frais de « la Princesse ». Hélas ! la grippe, la maudite grippe est venue déranger tous les plans, et les Finistériens ont dû rester chez eux.

### Citations et Promotions:

René Abguillerm : « Très bon sous-officier, énergique et brave. Le 8 Juin 1918, au cours d'un coup de main, a continué à combattre, bien que blessé au bras, et n'a été évacué qu'en arrivant au cantonnement. »

J.-L. Tanneau : « Excellent brancardier. Pendant les opérations du 6 Juin, n'a pas hésité à se porter en terrain découvert et à proximité des lignes ennemies, pour ramasser des blessés, malgré un feu intense de mitrailleuses ennemies. » (4<sup>e</sup> citation.)

Louis Tirilly : « Agent de liaison d'une activité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Volontaire pour toutes les missions périlleuses. Le 24 Juillet 1918, a assuré la liaison sous de violents bombardements. »

Joseph Uguen : « Jeune soldat, agent de liaison. Au cours des attaques du 11 au 16 Août 1918, a toujours rempli sa mission avec le plus grand zèle. »

Yves Nicolas : « Jeune sous-officier, d'un entrain endiablé, qu'il sait communiquer à tous ses hommes. Par son exemple et son ascendant, a opposé à l'ennemi, qui s'avancait après de terribles bombardements, une résistance acharnée qui a brisé toutes ses attaques. » Signé : GOURAUD. — Ordre de l'Armée, 15 Juillet 1918. (3<sup>e</sup> citation.)

« Excellent sous-officier, tempérament ardent et combatif. Le 2 Septembre 1918, l'ennemi ayant tenté un coup de main précédé d'un violent bombardement de minen et d'obus de tous calibres, a électrisé sa demi-section, sur laquelle se portait le plus gros effort de l'attaque, l'a brisé net, sans lui permettre d'atteindre la tranchée. » Signé : NAULIN. — Ordre de l'Armée, 15 Juillet 1918. (4<sup>e</sup> citation.)

Jean Le Moal a été promu sous-lieutenant.

M. Prigent devient aumônier d'un groupe d'aviation.

### Une causerie de M. Salaün aux Congréganistes.

(Nous avons été assez heureux pour retrouver, dans les papiers de M. Salaün, les résumés des instructions qu'il donnait à ses chers congréganistes. Nous en publions quelques-uns dans le *Bulletin*.)

22 Janvier 1913. — « Mes chers Amis, j'aurais voulu pouvoir terminer notre entretien de mercredi soir par la parole même de N. S. à ses Apôtres : « Je vous donne la paix », cette paix dont saint Paul dit qu'elle dépasse tout ce qui est sensible, cette paix qui réside dans le plus profond de l'âme, cette paix qui est le fondement nécessaire de tout vrai bonheur, de toute vraie joie. Mais hélas ! il n'est pas en mon pouvoir de vous donner cette paix. La parole de Jésus, oui, était une parole créatrice qui donnait en vérité la paix aux Apôtres. Moi je ne puis que vous indiquer les divers moyens que vous avez à votre disposition pour acquérir la paix et pour la garder.

» Isaïe disait de la paix qu'elle est le fruit de la justice ; on la goûte en attendant à Dieu ce qui est à Dieu et à la créature ce qui est à la créature... La paix, selon saint Augustin, est la tranquillité de l'ordre.

» Celui qui fait tout ce qu'il a à faire avec ordre, dans l'ordre, est tranquille, et cette tranquillité c'est la paix. Si je vous demandais : « Menez-vous une vie d'ordre ? », vous me répondriez tous : « Oui ! puisque nous sommes soumis à un règlement qui ordonne nos actes de chaque jour et nous indique la manière d'employer notre temps : il y a un temps pour la classe, pour l'étude, pour la récréation, et la cloche nous appelle aux différents exercices. » — Ce n'est pas de cet ordre-là que j'ai à vous parler. Cet ordre est le même pour tous, et l'ordre dont il s'agit est un ordre particulier qui varie nécessairement avec vos caractères, vos tournures d'esprit, vos aspirations, vos projets d'avenir, avec vos facultés, votre intelligence, votre volonté, votre volonté surtout, car l'ordre est, avant tout, une question de volonté.

» Il s'agit d'un ordre dans l'ordre, d'un règlement particulier dans le règlement général.

» Menez-vous une vie d'ordre ? Plusieurs seront étonnés que je pose cette question. A quoi cela sert-il de réglementer ainsi sa vie ? diront les uns. — D'autres seront étonnés, quand j'aurai fini, de voir qu'ils mènent une vie d'ordre parfait : sans le savoir, ils mènent une vie où il y a de la prose, puisqu'on l'appelle prosaïque, mais qui, parce qu'elle est toute simple, tout unie, sans imprévu, est une vie d'ordre.

» A quoi bon une vie d'ordre ?... Pour ne pas gaspiller sa vie, pour éviter le danger que présentent les caprices, les boutades, les mauvaises habitudes, pour avoir une vie pleine, enrichie par les sacrifices, une vie agréable à Dieu, un territoire, une vie enfin qui mène tout droit à la vie éternelle. — Vous pensez

peut-être qu'il est difficile de se mouvoir entre les barrières où l'on se renferme ainsi soi-même. Erreur profonde. La vie d'ordre est douce, et elle devient un besoin : c'est l'avis unanime de ceux qui en ont fait quelque temps l'expérience.

» Comment ordonner votre vie ? Je laisse à vos professeurs le soin de vous enseigner les méthodes pour ordonner vos études, à vos confesseurs le soin de vous apprendre à éviter le péché. — Je ne m'occupe ici que de votre vie de piété. Comment ordonner votre vie de piété ? 1<sup>o</sup> Prenez une plume et écrivez votre petit règlement ; 2<sup>o</sup> qu'il ne soit ni trop long ni trop court ; 3<sup>o</sup> qu'il embrasse tous les moments de la journée où vous pouvez faire à votre tête, et qu'il règle bien ce que vous ferez et ce que vous ne ferez pas ; 4<sup>o</sup> relisez-le souvent. Je vous l'ai dit. Autant vous êtes ici d'élèves, autant il devra y avoir de règlements particuliers.

» Voici un modèle que vous pourrez imiter et compléter.

» I. AU COLLÈGE. — Le matin, dès le premier coup de cloche, signe de croix et debout. — Pendant la toilette, penser au Tabernacle. — En descendant du dortoir, offrir au bon Dieu toutes les prières et les actions de la journée, en vue de gagner toutes les indulgences possibles. — En entrant à la chapelle, signe de croix avec eau bénite. — Première genuflexion de la journée avec attention et respect. — En attendant la prière, réciter l'acte de consécration à la Sainte Vierge. Avant la prière, une intention toute spéciale pour moi, pour mes parents, pour telle ou telle personne qui a besoin d'une grâce quelconque. — Pendant la prière, suivre les paroles dans le livre ou tenir les yeux fermés, pour éviter les distractions. — La méditation. Bien écouter la lecture et m'appliquer quelque un des conseils qu'elle me suggère. — La communion. Avant : telle ou telle formule abrégée, par exemple : *Credo, quia verus ; spero quia fidus ; amo, quia bonus*. Recueillement profond. — Après : action de grâces. Deux parties : 1<sup>o</sup> entretien avec Notre Seigneur ; 2<sup>o</sup> demande des grâces dont j'ai besoin, moi et tous ceux pour qui je dois prier.

» Voilà pour le commencement de la journée. »

## Les « Samedis » de M. Prigent.

### LA GUERRE SOURCE DE PROGRÈS SPIRITUEL

\* Ce titre étonnera peut-être quelques-uns, surtout à l'intérieur. Il leur paraît, en effet, que la guerre est, sinon un recul, du moins un arrêt dans notre vie surnaturelle. Non. Nos exercices de piété en souffrent, évidemment ; la méditation à heure fixe, préparée d'avance, sur quelque vérité de notre foi, disparaît ou peu s'en faut ; pas de messe souvent ; pas ou peu de lectures pieuses ; c'est là un fait. Ces exercices sont de puissants stimulants et des moyens efficaces de vie spirituelle ; cependant ne les confondons pas avec la piété ; ces stimulants peuvent être remplacés par d'autres.

D'abord, il est certain que la guerre nous aura mûris. Je ne dis pas que vous serez moins gais. Non ; écarterez la gravité sénatoriale, et revenez-nous joyeux, prêts à reprendre les jeux et les ébats d'autrefois. Mais nous aurons plus compris la valeur et la grandeur de la vie. Vous direz peut-être mon affirmation paradoxale, puisque tant de vies sont sacrifiées et qu'à chacune, semblait-il, on attache peu d'importance. Et pourtant, c'est la vérité. Nous nous serons dit et répété : « Que de ruines autour de nous, ruines de toute sorte ; que de ruines morales ! Ces ruines, il faudra les réparer, et pour cela il faudra travailler, se sacrifier. Quelle belle tâche s'offre à nous et quelles magnifiques occasions de remplir utilement notre vie ! » Puis, chaque jour, face à la mort, face au ciel, est-ce que nous n'aurons pas plus intensément senti le prix de la vie qui nous prépare au ciel par delà la mort ?

Nos convictions se seront affermies ; et je ne parle pas de croyance purement intellectuelle, je dis les convictions chaudes, ardentes, auxquelles participe l'âme tout entière. Car en maintes circonstances, chaque jour, presque à chaque instant, est-ce que nous n'aurons pas senti que Dieu seul, que Jésus seul vaut la peine qu'on le recherche et qu'on s'attache à lui, et que le reste n'est rien ?

Notre volonté sera devenue plus énergique. Nous aurons mené l'existence la plus pénible, supporté des fatigues inouïes, affronté les plus grands dangers. Quelle force d'âme cette vie aura exigée de nous ! Notre volonté se sera fait de solides racines, jusqu'à devenir inébranlable.

Quelques-uns d'entre vous auront été des chefs ; heureux sont-ils ! Ils se rendront compte de ce qu'est la responsabilité et s'habitueront, écartant la légèreté, à réfléchir leurs paroles et leurs actes : qualité précieuse. D'autres auront obéi, et dans les postes les plus humbles. Hélas ! n'est-ce pas le plus dur, souvent du moins, le plus dur de la vie militaire ? Eux aussi, ils se seront habitués à se dominer et à se maîtriser : obéir, en certaines circonstances surtout, ponctuellement, sans murmure, cela exige une grande maîtrise de soi.

Ainsi tous mûris par la guerre, nous reviendrons dans notre chère Bretagne, profondément convaincus que nous avons une belle mission à remplir et prêts à tout accepter joyeusement pour bien remplir cette mission.

Il est une dévotion qui se sera largement développée en nous : n'est-ce pas que nous nous serons tous plus fortement attachés à la croix, à Jésus crucifié ? Dans la tranchée boueuse, sous les obus, avant, pendant les attaques, nos regards naturellement se sont tournés sur le Calvaire où N. S. J.-C. a souffert avant nous et pour nous. Nous aurons vu, dans notre esprit et notre imagination, N. S. en croix, nous précédant — *Exemplum dedi vobis* — nous invitant à suivre ses traces, — *si quis vult venire post me, tollat crucem* — et nous donnant la force de marcher en sa compagnie — *ecce ego vobiscum sum*. — Et la dévotion à N. S. en croix aura pénétré au fond de nos âmes, aura rempli nos âmes qui se seront liées, enchaînées au Divin Crucifié. Et l'attachement à la Croix n'est-il pas le centre de notre religion ?

Je suis persuadé que nous aurons davantage le désir et le goût de la pureté et que nous irons plus haut dans le goût de la vertu angélique. C'est notre grande vertu, à nous, prêtres d'aujourd'hui ou de demain. Que nos aspirations, que nos affections soient nobles, belles, élevées ; écartons le terrestre et le charnel, et attachons-nous au céleste et au divin. Or, nous aurons été témoins attristés de nombreuses impuretés ; nous aurons vu des choses bien vilaines, entendu des paroles grossières. Tout cela nous aura donné plus de dégoût encore pour le vice de l'impureté. Nous nous serons dit : « Non, mon âme n'est pas créée pour cela, c'est trop indigne de l'homme ; il ne faut pas qu'elle descende dans ce bourbier, mais qu'elle monte toujours plus haut dans l'azur pur du ciel ». Et nous aurons énergiquement réagi, nous nous serons attachés plus fortement à N. S., qui nous aura donné la force d'écarter les tentations et de demeurer sans cesse, avec lui, dans la pureté.

Enfin, nous aurons plus d'amour pour l'Eucharistie. Que de communions ferventes nous aurons faites dans un abri, sous bois, dans une tente, dans une grange, dans une maison abandonnée, en partie démolie par les obus ! Nous nous souviendrons de ces communions-là, où nous disions à Jésus, avec plus de ferveur que jamais : « Oui, mon Dieu, je vous crois réellement en moi, et je vous affectionne de toutes les forces de mon cœur ». Il se sera formé, j'en ai la conviction, il se sera formé en nous un besoin de l'Eucharistie. N'est-ce pas que nous sentons un grand vide, lorsque, pendant quelque temps, nous sommes privés de la messe et de la communion ? Nous avons l'impression que quelque chose nous manque, que la journée ne nous a pas satisfaits, lorsque nous n'avons pas reçu notre Dieu. Ce besoin-là durera et nous enchaînera plus solidement à Jésus eucharistique.

Je pourrais continuer, vous montrer que la guerre nous a habitués à nous abandonner entre les mains de Dieu, qu'elle nous a liés davantage à notre Maison et entre nous. — Peut-être, la guerre aura-t-elle été cause de quelques taches, car la faiblesse humaine est grande, mais ces taches auront été vite lavées et réparées, et nous retournerons chez nous, bien résolus tous à être d'excellents Séminaristes, des prêtres parfaits, des apôtres accomplis de N. S. J.-C.

YVES PRIGENT.

### Nouvelles de partout.

C. Toscer a réussi à son examen d'élève-aspirant, ainsi que Quelen, J. Guillou, J<sup>h</sup> Henry, J. Gloaguen ; ils sont allés suivre des cours pour devenir aspirants. — M. Jaffrez, qui était reparti pour le front, a dû être dirigé sur l'hôpital de Dôle, pour un phlegmon à la cuisse ; a été opéré deux fois et est en bonne voie de guérison. — R. Abguillerm, à l'armée d'Italie, se trouve à proximité du lac de Garde, à quelques kilomètres de Rivoli, dans un pays magnifique à voir et où l'on respire l'air le plus pur, mais la température a déjà bien changé ; aux grandes chaleurs a succédé un froid assez intense, et sur les montagnes on aper-

çoit la neige, qui ne disparaîtra que vers Mai ou Juin. — *Yves Le Scao*, tout en s'acquittant de ses devoirs militaires au front, trouve encore le moyen de travailler un peu le latin et le grec pour ne pas tout oublier. — *J. Le Moal* a été heureux de trouver un prêtre dans la nouvelle batterie à laquelle il a été affecté. — *A. Parquer* a reçu le dernier *Bulletin* en revenant de manœuvres dans la région du front où il achève son instruction militaire avant d'entrer en ligne. — *F. Abarnou* a également quitté Lorient pour la région de Troyes ; a trouvé là-bas, heureusement, beaucoup de séminaristes ; un curé de campagne les réunit souvent, et, tous les soirs, ils ont à l'église le Salut du Saint-Sacrement, consolation bien douce au milieu de la vie monotone et triste des camps. — *Corentin Cloarec*, avec ses Sénégalais, a cueilli dans les derniers combats, beaucoup de prisonniers autrichiens. Il remercie M. Prigent des bons conseils qu'il donne dans... ses « samedis ». Cela fait du bien. — Le lieutenant *Cadiou* a pris part à tous les combats autour de Somme-Py, Sainte-Marie-à-Py, et dans la boucle de l'Aisne, combats très durs ; mais le moral de la troupe est excellent. Cette avance si importante en pays occupé a quelque peu grisé nos soldats. — *F. Lapous* a quitté la Champagne pour aller dans un village aux environs de Nancy, où il attend l'ordre de rejoindre un nouveau secteur. — *M. Andro*, caporal infirmier à Exissou (Grèce), attend l'ordre de quitter Exissou pour une autre destination. Heureux mortel ! La guerre est finie là-bas, l'hôpital est vide ! Quand verra-t-on la même chose dans tous les hôpitaux de France ? — *J.-M. Piton*, avec *H. Le Gall*, est cantonné dans une ferme de la région de Troyes, en attendant d'être appelé à rejoindre sa compagnie. — *C. Larnicol*, guéri de ses blessures, a quitté le lazaret de Darmstadt pour le camp de prisonniers de la même localité ; a appris, le 10 Septembre, la maladie et la mort de M. l'Economé, et joint ses prières à celles de tout « Saint-Vincent » pour le repos de son âme. — *M. Foll*, à Strasbourg, n'avait encore reçu, le 16 Septembre, aucune nouvelle, ni de sa famille, ni de « Saint-Vincent », alors qu'il est prisonnier depuis le 27 Mai ; a eu cependant beaucoup de plaisir à entendre lire et commenter au camp les journaux allemands, car il est manifeste que tout va très bien pour nous. — Le sergent *F. Briec* écrit, le 15 Septembre, de Langensalza : « Blessé, prisonnier. Amélioration rapide. » — *M. Kerhervé* a eu, à Minden, la visite du nonce apostolique, Mgr Pacelli qui, sur la demande du Pape, visite en ce moment quelques camps de prisonniers ; il est resté quelques heures parmi les prisonniers de Minden, auxquels sa visite a fait bien plaisir. — Dans les derniers combats, quelques-uns des nôtres ont été blessés. *René Le Bot* est en traitement à l'hôpital de Cravant, pour blessure au genou droit reçue le 1<sup>er</sup> Octobre, devant Somme-Py. — *Jérôme Le Corre* a eu la jambe gauche légèrement brûlée par les gaz et a été évacué sur l'hôpital d'Issy-les-Moulineaux, installé au grand séminaire ; il est heureux de pouvoir servir la messe tous les matins et de communier. — *H. Donnart* a été assez grièvement blessé, le 29 Septembre, à l'articulation du genou gauche, à Somme-Py ; est en traitement à l'hôpital Buffon, Paris. — *E. Chavet* a été blessé de deux balles au bras et à la cuisse, le 27 Septembre, à l'attaque de Somme-Py également ; voyant que l'agent de liaison du bataillon était blessé par un obus, il se porta à son secours et lui fit son pansement, puis il prit un pli qu'avait l'agent de liaison et se dirigea vers le poste de commandement ; c'est en sautant dans la tranchée qu'il fut atteint par une balle. Soigné à l'hôpital 8 de Valence. — *Joseph Le Ber*, dont le frère *Thivisiau* a été tué récemment, a été blessé lui-même, le 7 Octobre, en Champagne. L'œil et l'épaule gauches ont été atteints par des éclats d'obus. On a tiré deux éclats de l'œil, qui sera peut-être perdu. Les autres blessures ne sont pas graves. Soigné à l'hôpital 30 de Toulouse. — *Jean Bescond*, lieutenant d'artillerie, a été blessé à l'attaque du 8 Octobre, en Champagne, par un éclat d'obus au-dessous du genou droit, au moment où il conduisait sa section de tanks. A déjà subi deux opérations. Regrette de se voir ainsi immobilisé et de n'être plus là-bas pour achever ce qui a été si bien commencé. A fait du bon travail avec sa batterie, particulièrement le 28 Septembre. Ce n'est plus comme avec les appareils du début. Est en traitement à l'hôpital 27 de Guingamp. — *C. Buhanic* a été aussi blessé aux combats de Septembre, mais est déjà guéri. A passé par « Saint-Vincent » en allant en permission à Beuzec. — *E. Marec*, l'aviateur, nous écrit que son instruction est terminée et qu'il est attaché à une escadrille du front. Il sera en compagnie d'excellents aviateurs, dont deux déjà célèbres, et il espère faire à son tour du bon travail. — *E. Favennec*, ainsi que ses amis *A. Gourmelen*, *E. Le Pape*, est sorti indemne des derniers combats et

se recommande aux prières de tout « Saint-Vincent » ; a le bonheur, au repos, d'assister à la messe de M. Bossus. — *J.-L. Tanneau* écrit, d'une ambulance du front, qu'il a eu le bras et l'avant-bras gauche traversés par une balle de mitrailleuse, au moment où il portait secours à un blessé. C'était le 18 Octobre. Il a été, en outre, intoxiqué par les gaz, mais espère que la guérison viendra vite. Une 5<sup>me</sup> citation viendra sans doute s'ajouter à la 4<sup>me</sup> que publie aujourd'hui notre *Bulletin*. — *H. Madéo* est soigné à l'hôpital 8, Montauban, pour blessures au bras et au pied droits, reçues le 28 Septembre, en Champagne. — L'aspirant *Joseph Brenniel* a été blessé, le 26 Octobre, à l'attaque de Banogne ; a reçu de nombreux éclats d'obus ; est immobilisé et impotent pour un mois environ, mais les blessures sont sans gravité.

Nous avons reçu, en ce mois, la visite de : *M. Derven*, *F. Galès*, *C. Buhanic*, *H. Derrien*, *H. Gonidec*, *E. Tromeur*, des lieutenants *Cadiou* et *Pape*.

#### DE CI DE LA

Dans les vignobles champenois, ce 17 Octobre. — Maintenant que nous sommes un peu à l'arrière, dame Anastasie me permettra peut-être de dire en quelques mots la part qui revient dans la bataille à ma Division.

Nos régiments bretons entrèrent dans la danse le 26 Septembre au matin, dans le secteur de Souain. La bataille commença par un arrosage copieux de 5 heures des tranchées boches. Elles étaient vides. Toutes les précautions d'approche que nous avons multipliées : marches de nuit, cantonnements dans les bois, installations camouflées, n'avaient pas empêché l'ennemi de sentir venir l'orage, et imitant la manœuvre du général Gouraud, il s'était retiré quelque peu à l'arrière. C'était une ruse. Elle fut vite éventée, et les canons allongèrent aussitôt leur tir, puis nos troupes s'élançèrent à l'attaque, s'emparèrent de la crête de la ferme Navarin et arrivèrent bientôt devant Somme-Py, devant les tranchées du Pacha, des Prussiens et d'Essen ensuite, qui, par ses défenses, les arrêta tout un jour.

Puis ce fut la retraite précipitée, la fuite des ennemis, à la poursuite desquels la Division s'élança, négligeant quelques blockauss, qui longtemps après son passage, devaient continuer à mitrailler les retardataires et les obliger à se terrer des heures entières dans des trous d'obus.

Saint-Etienne à Arnes arrêta quelque peu l'avance. Ce village fut pris, perdu, repris et finalement resta entre nos mains.

Et les Boches continuèrent leur retraite dans la direction de la Retourne. Ils ne devaient s'arrêter qu'à l'Aisne.

Le rôle de la Division était terminé. Il avait été brillant, et jamais elle n'avait fait si bon travail. Il ne lui reste plus qu'à se reposer, se reformer en vue des derniers coups de boutoir à donner. Elle a pu constater la manière délicate des Boches de signer leur demande d'armistice : ravages inutiles, églises détruites, maisons incendiées, et elle comprendra, je l'espère, la nécessité de mettre aux abois la bête enragée que nous traquons.

J'ai manqué de peu l'aspirant *Brenniel*, *Yves Nicolas* et *Henri Lèran*.

En arrivant au repos, j'ai eu le plaisir de rencontrer les gâs de « Saint-Vincent » que nous avons dans la Division : *Armand Gourmielen*, *Emile Favennec*, *Eugène Le Pape*, les frères *Séité*. Ils ont retrouvé leur sourire, qui, à certaines heures de ce dur combat, avait dû les abandonner. H. BOSSUS.

Aux armées, 17 Octobre. — Excusez-moi de ne vous avoir pas écrit plus tôt. Depuis le 3 Octobre, nous étions lancés à la poursuite de l'ennemi, et nous n'avions guère le loisir de penser à notre correspondance.

Enfin, dans la nuit du 13 au 14, une Division nous relevait des bords de l'Aisne, où nous étions parvenus après une avance de 20 à 25 kilomètres. N'allez pas croire, cependant, que nous ayons parcouru ce trajet sans difficulté. Contrairement à ce que beaucoup de journalistes ont raconté, les Allemands nous ont opposé, à maintes reprises, une résistance acharnée, que seule notre supériorité matérielle a fait tomber. L'armée couvrait sa retraite par de fortes arrière-gardes armées de nombreuses mitrailleuses et composées de soldats d'élite résolus à se faire tuer sur place.

C'est les larmes aux yeux et la tristesse au cœur que nous avons traversé ce vaste champ de bataille pillé, miné, brûlé par l'ennemi en se retirant. Les villages fument encore quand nous y passons, et au loin ce ne sont que foyers immenses en activité. Nous avons eu, cependant, la consolation de délivrer 1.500 civils, captifs depuis quatre ans, qui pleuraient de joie à notre arrivée.



Pour l'instant, nous cantonnons dans un camp où les Allemands étaient encore, il y a quatre jours. Et dans quelque temps, le régiment sera encore en état de reprendre sa marche en avant.

Continuez de prier et de faire prier pour moi. La fin de la guerre approche et, bientôt, une paix victorieuse nous rassemblera tous dans notre chère Maison  
PIERRE KERBOUL.

Karlsruhe, 22 Septembre. — J'ai retardé le plus possible ma lettre de Septembre, dans l'espoir de la faire servir de réponse. Mais ne recevant rien de Quimper, je me décide à vous écrire. Vous avez, sans doute, reçu mes lettres précédentes. Je vous ai demandé de m'envoyer mon bréviaire et des livres de piété et de théologie qui me sont indispensables pour le succès de mon ministère sacerdotal.

Je me fais à la vie du camp. Mes fonctions d'aumônier me donnent assez d'occupation. Voulez-vous connaître mon emploi du temps ? Le voici : lever vers 6 heures ; messe à 7 h. 1/2, parce qu'en ce moment nous sommes deux prêtres, mais lorsque je serai seul, ma messe sera à 8 h. 30 ; c'est la messe de règle. Jusqu'à cette heure, tout est bien calme dans le camp. C'est le moment le plus favorable à la réflexion et au recueillement. Après la messe, le petit déjeuner qui se compose d'un quart de café avec un biscuit français. Jusqu'à l'appel de 10 heures, lecture de l'Écriture Sainte. De 10 heures à 12 heures, étude ; théologie de préférence. A midi, la soupe ; puis une récréation d'une demi-heure ; récitation des vêpres et complies ; de 2 heures à 5 heures, étude ; lectures, histoire, littérature. A 5 heures, matines et laudes ; le Père Bénédictin m'a procuré un bréviaire, en attendant que j'aie reçu le mien. A 6 heures, la soupe, puis lecture jusqu'à la prière du soir, qui se fait en commun, à 8 heures. A 8 h. 3/4, l'appel ; à 9 heures, l'extinction des feux, puis récréation : on s'efforce de marcher le plus vite possible, pour se donner du mouvement et pour se fatiguer. Après avoir ainsi bien marché, on se couche vers 10 heures. Bien entendu, chacun est libre d'arranger son règlement comme il l'entend.

Quand cette lettre vous parviendra, la rentrée sera faite depuis longtemps. Toute l'année, je serai de cœur avec vous.  
ATHANASE L'HOSTIS.

Strasbourg, 23 Septembre. — Merci, grand merci pour votre lettre du 21 Août, reçue le 17 Septembre. — Avec un petit mot de mon oncle, reçu le même jour, c'est tout ce que j'ai comme nouvelles du pays. Aucun des colis que vous m'avez expédiés ne m'est parvenu. Les colis de linge surtout m'auraient été d'une grande utilité... La fin de Septembre approche et il n'est pas question de rapatriement... Mes amitiés à tous. J'ai de très bonnes nouvelles de M. Brézel. Cela me fait plaisir. Je prie chaque jour pour « Saint-Vincent ».  
Jh FOLL.

Du sous-lieutenant F. Quinquis : « Je suis en route pour l'Orient. Je ne suis pas encore parvenu au terme de mon voyage, mais je ne veux pas attendre plus longtemps sans vous donner de mes nouvelles. Je vous dirai que j'ai eu le plaisir de passer par Rome et d'y rester neuf heures. Je n'ai pas pu tout visiter, évidemment, mais j'ai vu Saint-Pierre, puis le Forum, le Capitole, etc. — De Rome, je suis allé à Tarente, ville mi-moderne, mi-ancienne. — En Grèce, j'ai pu passer quelques heures dans les ruines de Delphes, qui m'ont fait revenir à l'esprit mes notions d'Histoire ancienne. »  
F. QUINQUIS.

### Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- F. Abarnou, 28<sup>e</sup> R. A., 54<sup>e</sup> Bie, s. p. 29.
- J. Bescond, hôpital 27, Guingamp.
- F. Bricc, prisonnier, camp de Langensalza i-Th., 5<sup>e</sup> Cie (Allemagne).
- E. Chavet, Hôp. 8, 2<sup>e</sup> Division, Valence.
- C. Larnicol, Darmstadt, 11<sup>e</sup> Cie, 3<sup>e</sup> Bon.
- J. Le Ber, Hôp. 30, 1<sup>re</sup> Don, Toulouse.
- J. Le Moal, s.-l. 156<sup>e</sup> R. A., 3<sup>e</sup> Bie, s. p. 220.
- E. Marec, pilote aviateur, Escadrille Spad. 94, s. p. 25.
- J.-M. Piton, 116<sup>e</sup> R. I., 9<sup>e</sup> Bon, 5<sup>e</sup> Cie E. C., s. p. 183.
- F. Quinquis, s.-l. au 122<sup>e</sup>. D. L. s. p. 517.
- Y. Prigent, groupe d'aviation du 10<sup>e</sup> Corps, s. p. 72.

## INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER



2 Décembre 1918.

### Bien chers Amis,

Lorsque, il y a un mois, nous vous envoyions notre lettre mensuelle, la victoire paraissait définitivement fixée dans le camp français. Cependant, nous ne croyions pas si proche la fin des hostilités, et nous redoutions pour vous les souffrances d'un cinquième hiver de guerre.

Grâce à Dieu, les événements se sont précipités, l'armistice est signé. Comme l'écrivait J.-L. Tanneau, de son hôpital de Lyon, où il achevait de guérir, « c'est fini ! L'Allemagne a capitulé. Car c'est une capitulation et non pas une suspension d'armes pour un temps limité. L'Allemagne s'incline et accepte toutes nos conditions. Elle doit livrer ses forteresses, sa flotte, ses chemins de fer, ses avions, ses canons, ses mitrailleuses, évacuer la Belgique, l'Alsace-Lorraine, et retirer ses troupes au delà du Rhin. Elle doit restituer ce qu'elle a volé, réparer ce qu'elle a détruit... Ah ! l'épouvantable spectacle, la terrible vision d'enfer ! Mon Dieu, quelles heures angoissantes nous avons vécu ! Quelles souffrances ! que de deuils, que de larmes !

» Et c'est fini. Le cauchemar s'est évanoui, et la France s'est réveillée dans une aube de victoire.

» Cependant, nous ne devons pas nous donner entièrement à la joie. Notre pensée doit se porter vers les héros, principalement vers les amis que nous avons connus à « Saint-Vincent » qui sont glorieusement tombés, et dont le sacrifice fut la rançon du salut de la Patrie. Nos prières reconnaissantes doivent aller vers leurs âmes immortelles. Et vous, Seigneur, qui avez protégé nos armes et n'avez pas voulu que périsse cette France qui fut toujours votre terre de prédilection, soyez béni. *Te Deum laudamus.* »

On ne saurait mieux dire. Oui, chers Amis, acceptez aujourd'hui toutes nos félicitations. Vous avez été à la peine. Il est juste que vous soyez à l'honneur.

Gloire aux héros morts et vivants ! Et gloire surtout à Dieu, qui a montré de façon si manifeste qu'il aime toujours la nation des Français.

### Journées du Souvenir.

Décembre : le 9 ;  
Janvier : le 16.

### Souscription pour le « Bulletin » et la Messe du Souvenir.

M. Mao, recteur d'Esquibien ; M. Boléat, aumônier à Quimperlé ; M. Guivare'h, libraire à Quimper ; S. Durand ; J.-M. Cariou ; X. Trellu ; M<sup>me</sup> Guilcher, Ile de Sein ; P. Le Grannec, Pleyben ; M<sup>me</sup> Dréau, Cloître-Pleyben ; P. Courtet, ancien professeur à « Saint-Vincent » ; J.-M. Coadou, P. Le Roy, M. Larnicol, Y. Nenez, A. Guilcher, séminaristes ; E. Hall, surveillant ; M. Le Pape, recteur de Lannédern ; M<sup>me</sup> Queinnec, Douarnenez ; M. Gaonac'h, professeur ; M. Mayet, professeur ; M. le Supérieur ; M. Branquéc, aumônier à Kerbernès ; M. et M<sup>me</sup> Fichoux, Quimper ; J.-L. Tanneau, Y. Salaün, F. Olier, séminaristes.

### Nos Morts.

Charles Poulhazan, de Kerfeunteun, sergent au 24<sup>e</sup> régiment d'Infanterie coloniale.

Le soir même de la rentrée, nous avons eu à recommander aux prières

*Charles Poulhazan*, de Kerfeunteun, mort au champ d'honneur, un des derniers jours d'Octobre.

Entré au Collège, en Cinquième, au mois d'Octobre 1909, *Ch. Poulhazan* fut un élève sérieux et travailleur, désireux de donner satisfaction à ses maîtres, qui gardent de lui le meilleur souvenir. Il termina ses études en Juillet 1915, après avoir subi avec succès les épreuves du baccalauréat. Quelque temps après, il était appelé à la caserne et fut incorporé dans un régiment d'Infanterie coloniale. On sait que ces régiments n'ont pas chômé pendant la guerre.

*Charles Poulhazan* prit part à bien des combats, et fut blessé une première fois en 1917. Dès qu'il fut remis de sa blessure, il retourna au front et continua de combattre. Il était, en dernier lieu, sergent au 24<sup>e</sup> régiment d'Infanterie coloniale, et c'est dans les combats acharnés livrés près de Rethel qu'il a trouvé la mort. Blessé au ventre par un éclat d'obus, il fut relevé après l'attaque, mais il mourut pendant qu'on le transportait au poste de secours. Il n'avait pas encore 21 ans.

Il était prêt à paraître devant Dieu, et ses parents ont eu la consolation d'apprendre, par l'aumônier, qu'il s'était confessé la veille de sa mort.

Son corps repose dans le petit cimetière de Blanzay (Aisne).

**Jean Le Dœuff**, de Scaër, aspirant au 264<sup>e</sup> R. I.

Encore une victime de cette paroisse de Scaër, qui a déjà perdu *Jean Thomas* et *François Nicol*.

Tous les trois, élèves de « Saint-Vincent », ils avaient été choisis par les prêtres de la paroisse, qui en étaient justement fiers, car c'étaient d'excellents élèves. Les deux premiers étaient déjà entrés au Grand Séminaire. *Jean Le Dœuff* devait les y rejoindre.

Et les voilà morts tous les trois, morts pour la France.

*Jean Le Dœuff* nous arriva en Octobre 1910. Il commençait sa Rhétorique en 1914, et dut partir, au mois de Décembre, pour la caserne. Quelque temps après, il alla au front, et mérita d'être cité à l'ordre du jour pour son courage et son sang-froid. Blessé une première fois par une balle qui pénétra dans la région du ventre, il écrivait que sans l'intervention rapide d'un chirurgien habile, il aurait succombé à sa blessure. Il guérit, mais fut versé dans le service auxiliaire. Il aurait pu trouver ainsi, jusqu'à la fin de la guerre, un poste de toute sécurité, s'il l'avait voulu ; mais il ne s'y résigna pas. Apprenant la mort de son compatriote, *Jean Thomas*, il se dit qu'il fallait le venger et aider à chasser les Allemands de France, et il demanda à être placé de nouveau dans le service armé. Ses grandes qualités attirèrent l'attention de ses chefs, qui le firent entrer à Saint-Cyr. Il s'y trouva avec *Jean Le Dréau*, tombé comme lui au champ d'honneur.

Les détails manquent encore sur la mort de *Jean Le Dœuff*. L'annonce officielle parvenue à la mairie porte seulement qu'il est mort, le 11 Octobre, des suites de blessures de guerre, et une lettre de lui parvenue à Scaër porte la date du 10 Octobre. On croit qu'il est tombé près de Vouziers.

C'était un noble cœur, une volonté énergique, un caractère fortement trempé. Autrefois, au collège, il était assez timide et réservé. La guerre l'avait mûri, et c'était maintenant un jeune homme accompli, sachant parfaitement exprimer et dans ses conversations et dans ses lettres les sentiments généreux dont il était inspiré. Sa vocation se raffermissait de plus en plus et il eût aimé, la guerre finie, à travailler au salut des âmes. Dieu ne l'a pas voulu, et lui a demandé tout de suite le sacrifice de sa vie. Nous pouvons affirmer sans crainte que *Jean Le Dœuff* l'a accepté de tout cœur.

### Citations et Promotions.

*Corentin Buhanic* : « Très bon soldat ; a pris part à de très nombreux combats, dans lesquels il s'est toujours bien comporté. Blessé le 28 Septembre, à l'assaut des positions ennemies. » (Ordre du Régiment n° 109.)

*Lieutenant Cadiou* : « Officier de la plus grande valeur. Auxiliaire précieux du chef de Corps. Pendant les combats du 26 Septembre au 12 Octobre, a fait de nombreuses reconnaissances, accomplissant toutes les missions dont il était chargé, avec sa sérénité et sa modeste coutumières. » (Ordre de la Division.) — (5<sup>e</sup> citation.)

*François Eliès*, 411<sup>e</sup> R. I., 9<sup>e</sup> Cie : « Excellent soldat. Au cours des combats d'Octobre 1918, faisant partie d'une patrouille dont le chef était blessé entre les lignes, ne l'a pas quitté, attendant jusqu'au jour et sous le feu des mitrailleuses ennemies, l'arrivée des secours. A fait preuve d'une grande énergie en contribuant à ramener le blessé dans nos lignes. » (Ordre du Régiment n° 263.)

*Joseph Roudant* est sorti aspirant de l'École Saint-Maixent. — L'aspirant *P. Kerboul* est promu sous-lieutenant.

### Nouvelles de la Maison.

La rentrée s'est donc faite le 7 Novembre. Les classes ont commencé dès le lendemain, car il n'y a pas de temps à perdre.

Les classes de Première et de Seconde sont réunies, comme les autres années, pour le français, le latin, le grec et le catéchisme. M. Gaonach y fait encore le français et le latin ; M. Jaouen (Grégoire), le grec et le catéchisme et s'occupe en outre de la classe de Troisième. En Quatrième, M. Joseph Queinnee a remplacé M. Labbé rentré au Grand Séminaire. En Cinquième, le professeur est M. Rosec ; en Sixième, M. Boézennec ; en Septième et Huitième, c'est M. Jaouen (Isidore), aidé de MM. Néa, Catherine et Hall, qui sont en même temps surveillants et professeurs. M. Mayet fait encore des cours en Huitième et en Sixième. M. Donnard enseigne, comme autrefois, les mathématiques, M. Jaouen (Louis), l'anglais, et M. Le Pemp l'histoire et la géographie.

La Philosophie compte 9 élèves ; la Rhétorique, 27 ; la seconde, 19 ; la troisième, 38 ; la quatrième, 40 ; la cinquième, 61 ; la sixième, 72 ; la septième, 30, et la huitième, 21.

Il manque encore 6 ou 7 élèves.

### Les nouveaux.

*En Quatrième* : Vincent Bléas, de Brest ; Félix Colliot, de Saint-Pierre ; Antoine Moullec, de Plouhinec.

*En Cinquième* : René Georgelin, de Landéda ; Robert Jan, de Quimper ; Jean-Marie Kerdoncuff, de Daoulas ; Arthur Le Beuze, de Trégunc ; Victor Monfort, de Clohars-Carnoët ; Sylvain Péron, de Quimperlé ; Jean Pichavant, de Ploaré.

*En Sixième* : Robert Barré, de Quimper ; Daniel Bidan, de Plonévez-Porzay ; François Caradec, de Ploaré ; Jérôme Cariou, de Quimper ; Louis Craff, de Plouguffan ; Gabriel Fagon, du Bourg-Blanc ; René Gannat, de Plonévez-Porzay ; Pierre Gourmelen, de Saint-Yvi ; Pierre Grunhec, de Quimper ; Joseph Guédès, de l'Hôpital-Camfrout ; Joseph Guéguen, du Bourg-Blanc ; Corentin Guillou, de Moëlan ; Pierre Jacq, de Langolen ; Alfred Jan, de Fouesnant ; Laurent Kerdévez, de Lopérec ; Jean-Pierre Kérinec, de Trégarvan ; Jean Le Brusq, de Pont-Croix ; François-M. Le Cann, de Hanvec ; François Le Gall, de Scaër ; Emile Le Goff, de Querrien ; François Le Guill, de Mahalon ; Jean-M. Le Noac'h, de Plogonnec ; Jean-Et. Léost, de Landerneau ; Jean-J<sup>h</sup> Marchand, de Crozon ; Joseph Mévellec, de Coray ; Pierre Mévellec, de Trégourez ; Joseph Piriou, de Plomodiern ; Jean Quéré, de Scaër ; Joseph Quidéau, de Plonéour-Lanvern ; François Quinquis, de Hanvec ; Joseph Rognant, de Plomodiern ; Roland Sévère, de Quimper ; Léon Tanguy, de Moëlan ; Jean-Yves Thalamot, d'Esquibien ; Laurent Toulemont, de Plonéour-Lanvern ; Emmanuel Uguen, de Kerlouan ; Jean Villard, de Quimper.

*En Septième* : Jean Bernard, de Coray ; François Bosson, de Carhaix ; Louis Cloarec, de Lanriec ; Laurent Daniel, de Treffiat ; Louis Daniel, de Treffiat ; Pierre Diverrès, de l'Hôpital-Camfrout ; Pierre Duigou, de Rosporden ; François Gloaguen, de Plomeur ; Claude Larreur, de Plougastel-Daoulas ; Joseph Le Coz, de Landudec ; Louis Le Doaré, de Châteaulin ; Louis Le Gall, de Rosporden ; Marcel Le Hénaff, de Landudec ; Guillaume Le Jeune, de Lanmeur ; Alfred Mader, de Lopérec ; Paul Menut, de Lanmeur ; Jean Michelet, de Laz ; Yves Moal, de Pleyben ; Emile Quintin, de Saint-Ségal ; François Stéphan, de Treffiat ; Corentin Toulemont, de Plonéour-Lanvern ; Louis Urvoy, de Douarnenez ; Corentin Youinou, du Juch.

*En Huitième* : Jean-Louis Boussard, de Plogonnec ; Ronan Coadou, de Plogonnec ; Alain Deschard, de Quimper ; Jean-Yves Donnard, de Goulien ; Joseph

Larher, de Plouigneau ; Corentin Le Du, de Trégourez ; Francis Nédélec, du Relecq-Kerhuon ; Germain Nicolas, de Dinéault ; Guillaume Nicolas, de Locronan ; Jean Pernez, de Plonéis ; Jean-Pierre Quéré, de Telgruc ; Pierre Quidéau, de Plonéour-Lanvern ; Corentin Rognant, de Plomodiern ; Thomas Rognant, de Plomodiern,

#### AU JOUR LE JOUR

7 Novembre. — La rentrée. Le temps est très beau, les visages sont gais. L'impression générale est que le séjour à la maison a assez duré... Un mois de perdu ! Il va falloir « bûcher », s'écrie près de moi un rhétoricien, qui se voit déjà aux prises avec les examens de fin d'année.

8 Novembre. — Il est d'usage que, le lendemain des vacances, il y ait promenade. Mais je crois que la guerre aura fait bien des entorses à la tradition. M. le Supérieur a décidé que les classes commenceraient dès aujourd'hui, à 9 heures, et ce soir, de 2 heures à 4 heures, il y aura classe et non promenade.

10 Novembre. — La messe du Saint-Esprit a été remise à ce jour, afin que le nombre des élèves y assistant fût plus nombreux. C'est que la rentrée n'a pas été complète dès le jeudi 7 Novembre. Les élèves des communes consignées par suite de l'épidémie de grippe, arrivent en retard ; tous les jours, nous voyons venir des groupes nouveaux.

11 Novembre. — L'armistice, la France victorieuse, la paix ! Dès 10 heures, la nouvelle se répand que l'armistice est signé. Mais comme jeudi on a eu une fausse joie, on attend la confirmation officielle. A midi, plus de doute. Toutes les cloches de Quimper sont en branle, le canon tonne sur le mont Frugy ; puis, à leur tour, les sirènes de toutes les usines, les locomotives de la gare se mettent à rugir et à siffler. Des groupes joyeux parcourent la ville, où les drapeaux apparaissent à toutes les fenêtres... Vive la France !...

12 Novembre. — Temps splendide. Le soleil, qui brille comme en un jour d'été, veut rendre plus belle encore la victoire de la France. Pendant la classe du matin, M. le Supérieur nous annonce que, ce soir, nous aurons congé pour fêter l'armistice.

14 Novembre. — N'oublions pas les morts. A 7 heures, un service solennel est chanté pour les maîtres, élèves et bienfaiteurs défunts.

17 Novembre. — Aujourd'hui, grande joie pour tous les grands et pour les petits qui font partie de la chorale. A 9 heures, ils se sont rendus à la cathédrale, pour le *Te Deum* d'action de grâces. Fête superbe. L'église est comble. Officiers de tout grade, délégations de tous les hôpitaux, membres des diverses associations patriotiques, etc. Nous avons chanté un *Tollite hostias* et un *O salutaris* de toute beauté. Puis Monseigneur, revêtu de la chape en drap d'or, est monté en chaire et a chanté notre victoire avec son éloquence ordinaire, glorifiant les chefs militaires, les soldats, les pouvoirs publics et tous ceux qui ont contribué à assurer le succès de nos armes, mais rendant à Dieu ce qui est à Dieu. L'action de la Providence s'est manifestée d'une façon éclatante pendant cette guerre, et voilà pourquoi nous devons remercier Dieu... Les chefs, les soldats ont fait leur devoir, tout leur devoir, ils ont bataillé, mais, comme au temps de Clovis, de Jeanne d'Arc, c'est toujours Dieu qui donne la victoire.

Le *Te Deum* retentit enfin, éclatant. Après le Salut, c'est le chant « A l'Étendard ».

Rarement, je crois, les voûtes de la cathédrale ont été ébranlées comme en ce jour.

17 Novembre, soir. — C'est la retraite qui commence, prêchée par M. Orain, missionnaire apostolique du diocèse de Rennes... La retraite, c'est un mont Thabor où nous allons, loin du monde et du bruit, contempler ce même Jésus que Pierre, Jacques et Jean virent se transfigurer devant eux. La montée pourra être rude, les obstacles nombreux : imitons les Apôtres, en particulier Pierre, qui ne voit que son Maître.

18 Novembre. — Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Ce matin, le Prédicateur nous a entretenus de la vanité des biens terrestres. Une chose importe : sauver son âme. — Dans la journée, il nous parle aussi de la mort et de ses enseignements. La mort ne respecte rien, ne respecte personne. Elle frappe à tort et à travers. Elle vient comme un voleur. Suivons donc le conseil de Bourdaloue : « Enlevons-lui le pouvoir de nous trahir ».

19 Novembre. — Les dangers qui menacent notre pureté : les lectures mauvaises qui font perdre au jeune homme la foi et l'intégrité des mœurs ; les mauvaises

compagnies. Le corrupteur est comparable au serpent de « l'Enfer » du Dante. L'horrible bête étreint le corps du damné qu'elle couvre de sa bave puante ; le plaisir. Nous ne sommes pas des « machines à jouissances ». La jeunesse comprend deux groupes : le premier est celui des débauchés ; le second, celui des saints. Pas de milieu. Un adolescent, avec sa nature fouguese, ne se donne pas à moitié : ou bien il sera esclave de ses passions, ou bien il sera un apôtre. Choisissons !

20 Novembre. — Ce matin, le Prédicateur nous a donné une notion exacte de la piété. Comme le dit saint Thomas, c'est un don du Saint-Esprit, par lequel nous aimons Dieu, notre Père, d'un amour filial ; nous le portons, cet amour filial, dans l'accomplissement des devoirs d'état, dans les occupations plus ou moins prosaïques qui forment la trame de notre existence. Cela nous amène à voir en toutes choses la main de Dieu. Soumission à sa volonté, voilà la piété.

La vocation : elle consiste en un appel intime de Dieu, appel que corroborent, chez le futur prêtre, certaines dispositions, certains goûts. Il faut étudier sa vocation, demander conseil à des directeurs éclairés ; il faut la préserver contre les dangers qui la menacent ; la légèreté, l'orgueil, les passions qui, mal dirigées, arrivent à éteindre tout sentiment généreux. Oh ! qu'il est beau, le prêtre, le jour de sa première messe, lorsqu'il gravit les degrés de l'autel, « le front rayonnant de l'éclat de sa virginité, le cœur enflammé de l'amour divin ! » Qu'elle est sublime sa mission ! Le prêtre rapproche la terre du Ciel ; il fait descendre le Ciel sur la terre...

21 Novembre. — C'est aujourd'hui que finit la retraite. La messe de communion a été dite à 7 heures. Les beaux et antiques chants ont encore retenti sous la voûte de la chapelle. Nous avons reçu dans notre cœur Jésus-Eucharistie, et nous avons prié pour tout le monde. Les soldats n'ont pas été oubliés, ni les morts non plus : pour eux nous avons récité ensemble un *De profundis* à la fin de la messe.

A 10 heures, grand'messe solennelle, célébrée par M. Cléac'h, professeur au Grand Séminaire. — Les vêpres ont été chantées à 1 h. 1/2 ; et ensuite nous avons eu une délicieuse promenade, car le temps, quoique froid, est très beau depuis la rentrée.

22 Novembre. — C'est la vie ordinaire qui reprend : études, classes. Nous ne nous en plaignons pas, car nous voulons voir tout notre programme.

24 Novembre. — On a recommencé à jouer au foot-ball. Les grands jouent, et les petits aussi. E. Chavet, qui est venu assister à notre première partie, s'est déclaré content et a assuré qu'il y aura encore des « as » à « Saint-Vincent ».

L. B.

#### Les « Samedis » de M. Prigent.

##### 21 Novembre : La Fête du Séminaire. Présentation de la Sainte Vierge au Temple.

J'aurais voulu vous parler de l'Alsace retrouvée, de Strasbourg et de Sainte-Odile : ce sera pour Janvier. L'aviation est entrée en Alsace, par la voie des airs, le 20 Novembre : je regrette qu'une escadrille soit demeurée pour quelques jours dans les Vosges, et que je lui aie tenu compagnie.

Nous nous rappellerons qu'en ce jour, jadis, nous étions en fête. Nous nous transporterons en esprit au Séminaire — nous y serons bientôt réellement, puisque la guerre est terminée et la victoire gagnée — ; nous nous unirons aux rares amis que nous y avons laissés et nous recueillerons nos impressions.

C'est un jour inoubliable que celui-là où, pour la première fois, entre les mains de l'Evêque, nous nous engageons au service de N. S., comme celui où nous nous consacrons définitivement à lui et celui où nous devenons ses prêtres. Nous en conservons une impression ineffaçable et précise, qui revit avec son intensité première et sa netteté de jadis, lorsque nous renouvelons nos engagements. « Le Seigneur est la part qui m'est échue et la portion d'héritage qui m'est destinée. » Est-ce qu'il n'est pas l'héritage de tous les fidèles ? Il est vrai. Mais saisissez le sens complet du verset — c'est dans leur sens strict que les paroles du Psalmiste s'appliquent à nous — ; nous abandonnons tout ce qui n'est pas Dieu pour nous livrer uniquement et entièrement à Lui.

A Dieu notre intelligence. Notre étude, c'est lui ; de savoir combien il est grand et combien il est bon ; de comprendre avec quelle force il nous aime, puisque, n'ayant aucun besoin de nos hommages, étant infiniment riche de lui-

même, il s'abaissa jusqu'à nous, jusqu'à nos souffrances et jusqu'à la mort, pour nous témoigner son amour et nous attirer à lui. « C'est la vie éternelle, que de connaître Dieu, et, ce qui revient au même, le Christ qu'il a envoyé » : c'est aussi la vie du prêtre. — Que, dès ce moment, où la guerre finie nous laisse des loisirs et des libertés, il y ait dans nos journées une place régulière pour les livres qui nous parlent de Dieu, en particulier pour l'Évangile, qui nous dit dans toutes ses pages l'amour immense avec lequel Dieu nous aima en faisant descendre parmi nous son Fils unique.

Laisserons-nous de côté les sciences ? Non. Il faut que nous soyons, non certes des maîtres en chaque science, mais des savants, à qui rien d'essentiel n'a échappé. Vous me permettrez, toutefois, deux remarques. D'abord, nous jugerons toutes les sciences d'après Dieu, je veux dire que nous rejetterons ce qui est contre Lui et contre son Évangile. Nous aurons l'esprit large et ne considérerons pas la science comme l'ennemie de Dieu : au contraire, elle est sa servante et sa meilleure amie. Mais les affirmations contraires à la révélation sont fausses : nous les rejetterons. En second lieu, nous puiserons dans nos études de quoi connaître davantage Dieu et de quoi le défendre. Elles nous manifesteront son action dans le monde, nous feront admirer le plan divin et apprécier la hauteur de sa sagesse. Et que d'arguments elles nous fourniront en faveur de la création, de la Providence, de la transcendance de notre Église ! Nous écarterons les affirmations incertaines : nous nous appuyerons seulement sur des vérités incontestables.

*A Dieu notre cœur.* Ce cœur a des capacités d'affection indéfinies ; Dieu a de quoi les combler ; qu'il se livre, jusqu'à être rempli par lui, sans restriction, à N. S. Jésus. Que Jésus soit vraiment le Dieu de notre cœur, éternellement ; de toutes nos forces, avec toute notre ardeur, lions et enchaînons notre âme à sa divine personne. Vous rappelez-vous une page extraite d'un discours de Lacordaire, que citait votre Manuel de Morale ? Relisez-la dès que vous en aurez l'occasion. Seule l'âme demeurée jeune et enthousiaste de Lacordaire était capable de traduire en des termes aussi chauds et aussi passionnés l'amour que mérite et qu'a de fait gagné, depuis vingt siècles, la personne de Jésus. Lisez ensuite la page, différente d'accent, plus éloquente peut-être, où Bossuet, dans l'éloge de la princesse de Clèves, nous dit la charité incompréhensible de Dieu à notre égard. Prenez l'Évangile, aux chapitres treizième et suivants de S. Jean, et terminez par l'incomparable chapitre dix-septième. Vous méditez un instant, et vous me direz si, vraiment, il n'est pas juste, s'il ne faut pas que notre cœur, totalement, se jette et se précipite dans le Cœur de Jésus.

Pareille liaison en exclut beaucoup d'autres, qui lui sont contraires. Il faut que nous combattions et que nous brisions ces inclinations et ces liaisons — il est inutile que je précise davantage — qui diminuent ou qui étouffent l'élan de notre âme vers le divin, qui empêchent l'affection et l'union entre Dieu et nous.

*A Dieu notre volonté.* Qu'elle s'identifie à celle de Dieu. Que nous soyons maîtres de nos tendances, de nos décisions, de nos actions, de notre corps aussi — il n'est pas besoin que je vous dise qu'il faut que le corps aussi soit au service de Dieu. — Coûte que coûte, que nous acquérions, car cela s'acquiert, la volonté qu'exige la maîtrise de notre âme, afin que nous la conformions à ce que Dieu veut. Des chutes se comprennent en un laïc ; en nous, elles ne s'excusent pas et ne sont pas excusées, même une seule fois, surtout en certaines matières. Je sais que la guerre nous aura faits plus forts : rendons-nous plus maîtres encore de notre volonté, afin que nous puissions la plier à notre gré et au gré de N. S.

Que ferons-nous, dès ce moment, où nous aurons du temps libre, en attendant que la libération nous permette d'entrer au Séminaire ? Fixons-nous un règlement de vie, assez élastique pour qu'il s'adapte aux changements qu'entraînera la vie que nous menons, assez strict toutefois et précis, prévoyant les exercices de piété et les lectures, surtout lorsque, la paix signée, nous allons vivre de la vie monotone de garnison, et soyons fidèles à ce règlement que nous nous serons imposé : je ne connais rien qui nous apprenne plus efficacement à nous dominer et à nous rendre maîtres chez nous.

Le Psalmiste ajoute : « La part qui me revient n'est pas une part commune, mais elle me distingue et m'ennoblit : *Hereditas præclara est mihi* ». Nous sommes au service de Dieu, « *Cui servire regnare est.* » Il n'est pas besoin que j'insiste sur l'élévation de la vocation sacerdotale. La guerre nous en aura convaincus plus fortement que jamais. Nous aurons été témoins d'actes héroïques ; mais,

en dehors de ces héroïsmes, que de choses mesquines, grossières et basses ! En face, nous aurons mieux senti la hauteur de notre vocation et de notre mission. D'ailleurs, les soldats eux-mêmes nous auront forcés, nous prêtres, à la sentir, par la réserve à laquelle ils se condamnent devant nous, par le respect que, malgré leurs affirmations et leurs cris contraires, sans exception, ils ont, en notre présence, pour nous.

Qu'on a déclamé depuis quatre ans, ces derniers jours surtout (je vous renvoie à Barrès), sur le spirituel, sur les forces morales, sur les idées divines qu'il est nécessaire que le monde conserve, sous peine de ne plus valoir qu'on y vive ! C'est nous, sans aucun doute, c'est nous qui avons la charge de maintenir le spirituel, c'est-à-dire Dieu, sur la terre ; qui affirmons le moral, et non seulement ces forces ; qui empêchons de disparaître les idées divines en même temps que ce qui en est la source, l'Esprit divin, avec le nôtre, qui en est la participation. Voilà notre rôle : maintenir Dieu dans le monde, et, avec Dieu, la réalité du spirituel, sans quoi le monde n'aurait plus de sens et ne vaudrait pas qu'on y habite, sans quoi il serait comme une nuit d'hiver obscure, sans étoiles, sans lumière et sans ciel.

Y. P.

### Lettre d'un rescapé.

(Jean Le Daré, disparu depuis le 27 Mai et dont on était sans nouvelles.)

Belfort, 22 Novembre 1918. — Bien cher Monsieur l'Économiste. (Il écrit à M. Salaün, dont il ignore la mort.)

*Deo gratias !* Me voilà rentré en France sain et sauf, après six mois de captivité. Je suis heureux, content, comme vous pouvez le penser. Merci pour toutes les prières que vous avez faites pour moi, et merci aussi à toute la maisonnée. On priaient tant à « Saint-Vincent » pour les soldats ! Vous allez peut-être me gronder, parce que je ne vous ai pas écrit d'Allemagne. De grâce, ne vous fâchez pas, ou, si vous tenez à vous fâcher, fâchez-vous contre les Boches. — Prisonnier depuis le mois de Mai, je n'ai pu écrire qu'à la fin de Septembre. Et même, les lettres que j'ai pu écrire, sont-elles arrivées à destination ? Je n'en sais rien, je n'ai eu aucune réponse ; de sorte que depuis six mois, je suis absolument sans nouvelles du pays. Heureusement, j'irai en permission dans quelques jours. Pourvu que je n'apprenne pas de mauvaises nouvelles en arrivant ! — Que de fois j'ai pensé à mes frères, à mes amis qui étaient au front, lorsque j'entendais parler des grands combats qui se livraient par là, ou que j'entendais gronder le canon, car, jusqu'au mois de Septembre j'étais dans la zone des armées, parfois même assez près du front, si bien qu'on était obligé de déménager, de s'enfuir devant les Français, quand ceux-ci avançaient.

Je suis en bonne santé, Dieu merci ! Ma santé s'est maintenue durant tout le temps de ma captivité. C'est heureux, car là-bas il ne fait pas beau être malade. Le mal dont je souffrais le plus souvent, c'était la faim. Mais ne parlons pas de ces petites misères, puisque tout est passé maintenant. Actuellement, je suis dans un hôpital de Belfort. Tous les prisonniers passent par un hôpital, pour se remettre pendant quelques jours, pour passer la visite, toucher d'autres effets, pour passer aux douches et à la désinfection... Cela fait du bien, je vous assure, d'avoir du bon pain blanc de France à discrétion.

JEAN LE DARÉ.

### L'armistice au front.

22 Novembre. — Je ne vous ai pas écrit depuis le grand jour qui a mis enfin un terme à la cruelle tragédie qui ensanglantait notre France.

Le 11 Novembre, j'étais en première ligne, dans la cave de la mairie de Flize, à 30 mètres de la Meuse, lorsqu'à 1 heure du matin, un message téléphoné nous apprend que, jusqu'à nouvel ordre, tout mouvement en avant doit être suspendu. À 5 h. 30, un deuxième message nous apprend que les hostilités prennent fin à 11 heures. Je renonce à vous dire la joie qu'apportait l'heureuse nouvelle. En toute première ligne, ce ne fut pas toutefois le délire des villes de l'arrière. Nous nous regardions tous, nous demandant si ce n'était pas un rêve... Dans les caves de la mairie et dans le village, on dénicha quantité de drapeaux et d'oriflammes.